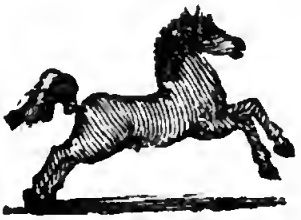
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM III
1140
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXX



Palchetto I

Num.° d' ordine 14-2-11

B. Rec. III 1140

HISTOIRE MODERNE.

TOME ONZIEME.

SBN
61276

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER depuis le VIII. vol.

Nouvelle édition, revûe & corrigée.

TOME ONZIEME,

CONTENANT la fin de l'Hiſtoire des Ruſſes.

Trois livres relié.

A PARIS,
Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

AVIS.

CE dernier Volume de l'Hiſtoire des Ruſſes eſt, ſans contredit, plus intéreſſant que les précédens : il contient des événemens ſi ſinguliers, qu'on auroit peine à les croire, s'ils n'étoient atteſtés par une multitude d'autorités. Nous avons déja dit que cette Hiſtoire étoit très-difficile à faire, parce qu'elle eſt environnée des ténébres le plus épaiſſes. Cette vérité eſt confirmée par un ouvrage qui vient de paroître ſous le titre *d'Hiſtoire ancienne de Ruſſie*. Il a été fait par un Membre de l'Académie de S. Pétersbourg, *Michel Lomonoſow*, homme d'un mérite diſtingué. On ne peut douter que cet Ecrivain n'ait eu tous les ſecours poſſibles pour remplir la tâche qu'il s'étoit impoſée à lui-même : il n'eſt cependant arrivé qu'à donner une Chronique un peu détaillée. Après avoir examiné cet ouvrage, nous oſons dire qu'il différe peu du nôtre pour le fond ; ce qui prouve combien eſt précieux le manuſcrit que M. de l'Iſle a apporté de S. Pétersbourg, & qu'il nous a communiqué. Il nous a ſervi de guide. Nous avons conſulté, pour les détails, les Ecrivains de Pologne. Lorſque nous ſommes arrivés aux tems modernes, nous

avons eu recours à différens Mémoires qui nous ont été communiqués. La difficulté du travail nous a ſouvent rebutés : mais à force de recherches & de ſoins, nous ſommes venus à bout de l'ouvrage. S'il eſt mal exécuté, nous eſpérons qu'on nous tiendra compte au moins d'avoir ſuivi une route qui n'avoit point encore été battue.

Les traducteurs de Michel Lomonoſow, prétendent qu'il a donné la partie la plus obſcure de l'Hiſtoire de Ruſſie. Ils tiendroient un autre langage, s'ils avoient ſuivi cette hiſtoire comme nous l'avons fait. Les tems où les Ducs de Ruſſie ſe ſuccédoient avec une rapidité incroyable; ceux où ils étoient feudataires du Kan des Tatars, qui donnoit un ſucceſſeur à celui qu'il avoit proclamé la veille, ſont pour le moins auſſi obſcurs que ceux dont a parlé l'Ecrivain Ruſſe. Les faux Démétrius, dont le nombre eſt bien plus conſidérable que celui qui avoit été déſigné par les voyageurs, jettent encore une grande obſcurité dans cette Hiſtoire.

Ceux qui compareront l'ouvrage de M. Lomonoſow avec le nôtre, verront que l'Ecrivain Ruſſe s'eſt efforcé d'illuſtrer ſa Nation, & que nous avons préſenté les faits avec toute la naïveté que demande l'Hiſtoire. Il prétend auſſi que Henri I, Roi de France, épouſa

Anne, fille de Jaroſlaus, ce qui, comme nous l'avons dit ailleurs, n'eſt pas vraiſemblable.

Si nous n'avons pas donné à la Nation Ruſſe les éloges qu'elle auroit pu recevoir d'un Hiſtorien né chez elle, notre intention n'a pas été de la déprimer. Elle s'eſt tellement dépouillée de ſa ruſticité, qu'il y a aujourd'hui peu de Cours où l'on trouve autant de faſte qu'à celle de S. Pétersbourg ; ce qui eſt, ſans doute, l'effet du gouvernement des femmes, qui aiment en général les fêtes & la parure : elle eſt parvenue, en moins d'un ſiécle, à un tel dégré de puiſſance, qu'elle attire l'attention de l'Europe & de l'Aſie.

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES PARAGRAPHES,
Qui indiquent les principales Matières.

Suite du CHAP. IX. *&* §. IV.

Continuation de la guerre contre la Suède. Pag. 1
§. V. *Campagne du Pruth*, 88
§. VI. *Nouveaux voyages du Czar en Europe*, 161
§. VII. *Procès d'Alexis; ſa mort*, 177
Suite du procès d'Alexis, 207
§. VIII. *Continuation de la guerre avec la Suède*, 231
§. IX *Guerre contre la Perſe*, 255
§. X. *Pierre continue la réforme : ſes chagrins domeſtiques ; ſa mort*, 271

CHAPITRE DIXIEME.

Catherine Skoworonski, ou Catherine I, 293

CHAPITRE ONZIEME.

Pierre II, 334

CHAPITRE DOUZIEME.

Anne Iwanouna, 364

CHAPITRE TREIZIEME.

Iwan III, 465

CHAPITRE QUATORZIEME.

Elizabeth Petrouna, 481

CHAPITRE QUINZIEME.

Pierre III. 463

Fin de la Table du troiſième Tome.

HISTOIRE
DES
RUSSES.

SUITE DU CHAPITRE IX.
ET DU §. IV.

Guerre contre la Suède.

PIERRE I, dit le Grand 1704.

PIERRE donna le Gouvernement de Narva & de l'Ingrie au Prince Menzikof. La fortune avoit commencé l'élévation de cet heureux favori; ſes grands talens & ſon mérite perſonnel firent le reſte. Nous avons dit plus haut que ſa gaieté naturelle, & les agrémens de ſa figure lui avoient acquis l'amitié du Czar; le hazard lui attira toute la confiance de ce Monarque. Se trouvant dans un cabaret, lorſqu'il étoit encore Page, il entendit deux perſonnes qui parloient aſſez vivement dans une chambre voiſine, écouta ce qu'ils diſoient. Le nom de Pierre frappant ſes oreilles, il redoubla ſon attention, & connut

Le Prince Menzikof élevé aux grandeurs. Anecdotes du Régne de Pierre le Grand.

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

qu'il s'agiſſoit d'une conjuration qui ſe tramoit contre le Monarque. Il courut auſſitôt en avertir Pierre, qui fit ſur le champ arrêter les deux perſonnes qui étoient dans le cabaret : on les mit à la queſtion ; ils avouerent tout, nommérent leurs complices ; on leur fit ſubir le châtiment qui leur étoit dû, & la faction fut diſſipée. Obligé de ſuivre toujours ſon maître, entendant ſans ceſſe parler du gouvernement civil & de la guerre, il réſolut de s'appliquer à la politique & à la tactique, parce qu'il preſſentit qu'il viendroit un tems où ſes talens le ſoutiendroient dans la faveur à laquelle ſa jeuneſſe & ſa beauté l'avoient élevé. Il ne ſe trompa pas, & parvint en peu aux plus grands honneurs auxquels un ſujet puiſſe aſpirer. Il fut créé Feld-Maréchal, Knéès, ou Prince de Ruſſie, prémier Sénateur, Chevalier des ordres de Sa Majeſté Czarienne.

Les richeſſes augmentent les déſirs ; ceux de Menzikof n'eurent plus de bornes : il accumula des ſommes immenſes, & ſe trouva en poſſeſſion d'un ſi grand nombre de terres, qu'on diſoit que ce favori pouvoit aller depuis Riga en Livonie, juſqu'à Derbent en Perſe, couchant toujours ſur ſes terres. Dans le recenſement de ſes domaines, on comptoit juſqu'à cinquante mille familles qui lui appartenoient. En Ruſſie, comme en Pologne, les payſans ſont des Serfs attachés & appartenans à la terre qu'ils cultivent, & ils en ſuivent le ſort. La cupidité de Menzikof n'étoit point ſatisfaite par des biens ſi immenſes, il chercha encore à en obtenir des Princes

étrangers. Tous ceux qui avoient à craindre ou à eſpérer quelque choſe du Czar, s'empreſſerent de s'appuyer du crédit de ce favori. L'Empereur d'Allemagne le créa Prince de l'Empire, & lui donna le Duché de Coſſel en Siléſie. Les Rois de Danemarck, de Pruſſe & de Pologne le firent Chevalier de leurs ordres ; &, pour ſatisfaire ſa vanité & ſa cupidité en même-tems, ils y attacherent des penſions qu'ils lui firent toujours payer exactement. Toutes les fois qu'ils avoient beſoin de ſa faveur auprès de ſon maître, ils lui envoyent les plus riches préſens en vaiſſelle d'or & d'argent, en bijoux, en pierreries, &c. Sa vanité aſpiroit à l'ordre du Saint-Eſprit : croyant que rien n'étoit au-deſſus de lui, il en fit faire la demande à la Cour de France. Ne voulant pas humilier ſa vanité, comme elle méritoit de l'être, on ſe contenta de lui répondre qu'il falloit néceſſairement faire profeſſion de la religion Romaine, pour être Chevalier de cet ordre. Les jours de cérémonie, il affectoit de ſe décorer de tous les ordres dont il étoit. Les différentes couleurs des cordons qui ſe croiſoient, formoient un coup d'œil fort ſingulier. Les Princes d'Allemagne, meſurant leur complaiſance aux ſervices qu'il pouvoit leur rendre, ne faiſoient point difficulté de lui donner le titre d'Alteſſe, en lui écrivant. Menzikof, enivré de ſa grandeur, crut tenir du devoir, ce qu'il n'obtenoit que de la flatterie : il prétendit que la Cour de France devoit lui accorder le même honneur qu'il recevoit de celles d'Allemagne. Mais on lui répon-

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

dit froidement que cette Cour ne donnoit le titre d'Alteſſe qu'à ceux qui étoient nés Princes. Nous verrons par la ſuite cet homme avide d'honneurs & inſatiable de richeſſes, tomber dans l'état le plus abject, & la miſére la plus affreuſe.

PIERRE I, dit le Grand 1704.

Pendant que le Czar triomphoit des Suédois en Livonie, Auguſte faiſoit des efforts pour remettre une nouvelle armée ſur pied, & réparer la perte qu'il avoit faite à Thorn. Il trouva dans l'amour des Saxons, ſes ſujets, plus de reſſources qu'il n'auroit même oſé en eſpérer. C'eſt dans les malheurs qu'un Prince éprouve la fidélité de ſon peuple. Les Etats de Saxe accorderent à leur Souverain tous les ſubſides qu'il demanda, & lui fournirent, en très-peu de tems, une armée de quatorze mille hommes. Pierre le Grand s'engagea, de ſon côté, à lui envoyer des troupes capables de réſiſter aux Suédois. Le Général Czeremetow alla, à la tête de douze mille hommes, ſur les frontières de Lithuanie, & Menzikof, à la tête de ſix mille, du côté de Vilna. Pierre, après avoir donné les ordres néceſſaires pour réparer Narva, prit la route de Moſcou, y fit une entrée triomphante; les Suédois qu'il avoit fait priſonniers marchoient à ſa ſuite. Toutes ſes entrées dans ſa capitale étoient marquées par des triomphes : il rélévoit avec ſoin l'éclat de toutes ſes victoires, & expoſoit avec oſtentation ſes ennemis vaincus, pour accoutumer ſes peuples à leur réſiſter.

1705. Les Suédois ne voyoient qu'avec crainte les établiſſemens que le Czar formoit ſur

le golfe de Finlande : ils prévoyoient qu'ils feroient un jour tort à leur navigation, & formerent le projet de détruire la forteresse de Pétersbourg & le château de Cronſchlot. Ils firent un armement formidable, conſiſtant en vingt-deux vaiſſeaux de ligne & vingt-huit grandes frégates. Cette flotte étant prête au commencement de l'année 1705, mit à la voile ſous le commandement de l'Amiral Ancherſtein, du Vice-Amiral Spaar, & tourna du côté de Cronſchlot, dans le deſſein de débarquer dans l'île de Rétuſari, & d'en chaſſer les Ruſſes. Celui qui commandoit la flotte Ruſſe, qu'on avoit eu ſoin d'établir dans les environs pour repouſſer l'ennemi en cas d'attaque, ſe rapprocha de Cronſchlot. Les Suédois parurent bientôt à la pointe de l'île & mirent quelques ſoldats à terre : un régiment de Ruſſes les attaqua ſi vivement, qu'il les força de ſe rembarquer. La flotte Suédoiſe voulut attirer celle des Ruſſes au combat ; mais ce fut en vain : celle des derniers reſta toujours ſous le canon du fort : les Suédois furent obligés de lever l'ancre, d'abandonner leur entrepriſe, & Pétersbourg reſta tranquille. PIERRE I, dit le Grand. 1705.

Le Czar s'occupa pendant l'hiver à faire tous les préparatifs néceſſaires pour rétablir ſon Allié ſur le trône de Pologne. Dès que la campagne put s'ouvrir, il ſe mit à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, & donna ordre à Mazeppa de faire une invaſion dans la Ruſſie noire, avec quarante mille Coſaques. Pierre, en ſecourant Auguſte, ne perdoit pas ſes intérêts Ibid.

de vue ; il avoit deſſein de s'emparer de Riga, tant pour ſe venger des inſultes qu'il prétendoit y avoir reçues, que pour être maître d'une place qui lui ouvroit toute la Livonie. Dans cette idée il s'arrêta à Polocsko, y fit tranſporter ſon artillerie, qui étoit nombreuſe, & toutes les munitions qu'il avoit amaſſées, parce qu'il étoit facile de les faire deſcendre juſqu'à Riga par la Duna. Comme il prévoyoit que le ſiége de Riga ſeroit long & pénible, il crut qu'il falloit faire évacuer la Curlande au Général Lovenhaup qui y commandoit un corps de huit mille Suédois, & qui ne manqueroit pas de couper les vivres aux Ruſſes & de les affamer dans leur camp. Pour cet effet, il envoya un renfort de ſix mille hommes au Général Czeremetow, avec ordre de paſſer en Curlande, & d'attaquer Lovenhaup par-tout où il le trouveroit. Celui-ci, informé de la marche des Ruſſes, s'empare de Gemavers, poſte très-avantageux, ſitué à trois lieues de Mittau, & ſe prépare à recevoir l'ennemi. Czeremetow arrive, attaque les Suédois avec tant d'impétuoſité, qu'il les fait plier : mais l'infanterie Suédoiſe arrête les Ruſſes avec ſa mouſqueterie. Pendant ce tems la cavalerie Suédoiſe ſe rallie, revient à la charge, enfonce les Ruſſes, & les force d'abandonner le champ de bataille. Les Ruſſes commençoient à s'aguerrir : ils vendirent cher la victoire aux Suédois. Czeremetow, qui avoit eté bleſſé dans l'action, ſe fit porter ſur un brancard, & joignit avec les débris de ſon armée, le Czar, qui campoit aux environs de Vilna. Lovenhaup avoit

PIERRE I, dit le Grand. 1705.

perdu tant de monde, qu'il n'étoit pas en état de pourſuivre l'ennemi ; il alla ſe camper ſous le canon de Riga, où il ſe retrancha ſi bien, qu'il força le Czar à différer le ſiége de cette ville. PIERRE I, dit le Grand. 1705.

Ce Prince change ſa marche, entre en Curlande, s'empare de Mittau, aſſiége la citadelle, & y entre par capitulation. Les Ruſſes, qui, avant le regne de Pierre le Grand, ne ſignaloient leurs victoires que par le pillage, étoient alors tellement diſciplinés, que ceux qu'on avoit chargés de garder le caveau dans lequel étoient inhumés les Grands Ducs de Curlande, voyant que les cadavres avoient été tirés de leurs tombeaux, & dépouillés de leurs ornemens, exigerent qu'on fît venir un Colonel Suédois reconnoître l'état des lieux. Il en vint un en effet, qui leur délivra un certificat, par lequel il convenoit que les Suédois étoient les auteurs de cette profanation. Le Czar déclara qu'il prenoit ce Duché ſous ſa protection, & ordonna aux habitans de remettre leurs armes entre les mains de Menzikof, qu'il nomma commiſſaire dans cette partie. L'intention de Sa Majeſté étoit en cela de prévenir toute ſédition de la part des Curlandois, & de procurer des armes à ſes troupes. Il laiſſa le Général Bauer dans ce Duché, avec un corps de quinze mille hommes, envoya Czeremetow en Livonie avec un pareil nombre de troupes : Sa Majeſté ſe mit à la tête du reſte de l'armée, & paſſa en Pologne pour ſecourir ſon ami.

Ce n'étoit pas aſſez pour Charles XII d'avoir fait dépoſer Auguſte, & d'avoir

PIERRE I, dit le Grand. 1705.

mis Staniſlas à ſa place, il vouloit encore forcer le premier à renoncer ſolennellement au trône, & faire couronner publiquement l'autre. L'Empereur d'Allemagne & le Roi d'Angleterre firent tous leurs efforts pour rétablir la paix entre Auguſte & Charles ; mais celui-ci proteſta qu'il ne mettroit les armes bas que quand Auguſte auroit abdiqué. Le Czar étoit la ſeule reſſource d'Auguſte : ils ſe trouverent tous deux à Grodno en Lithuanie avec pluſieurs Seigneurs Polonois. Le Roi, pour ſe concilier l'amour des derniers, renouvella l'ordre de l'Aigle blanc, inſtitué en 1325 par Uladiſlas, & le leur diſtribua : il le donna en même-tems à trois Généraux Ruſſes. L'aſſemblée fut ſi ſatisfaite, qu'elle lui promit avec ſerment de lui demeurer fidéle, de payer tout ce qui étoit dû à ſon armée de Lithuanie, & en même-tems de joindre l'armée de la Couronne à celle de Pologne. Quelques Hiſtoriens aſſurent que le Czar engagea Auguſte à prendre le commandement de ſon armée, & lui fit propoſer en public, par le Général Czeremetow, de remplir deux places de Colonel qui étoient vacantes. Auguſte répondit qu'il ne connoiſſoit pas les Officiers Ruſſes, & dit à Czeremetow de nommer ceux qu'il croyoit en état de remplir ces places. On lui nomma le Prince Alexandre Menzikof, & le Lieutenant Colonel Pierre Alexiovitz ; (c'étoit le Czar même, qui s'étoit, comme on l'a vu, fait une loi de n'avancer dans les dignités de la guerre, qu'autant qu'il le méritoit.) Auguſte répondit qu'il connoiſſoit le mé-

Seconde entrevue du Czar & d'Auguſte.

rite de Menzikof, & qu'il lui feroit incessamment expédier le brevet ; mais qu'il n'étoit pas assez informé des services de l'autre. On sollicita pendant cinq ou six jours pour Pierre Alexiovitz, & le Roi le fit enfin Colonel. Si c'étoit-là une espèce de comédie, dit M. de Fontenelle, *Eloge du Czar Pierre I*, du moins elle étoit instructive, & méritoit d'être jouée devant tous les Rois.

PIERRE I, dit le Grand. 1705.

Pendant que le Czar prenoit toutes les mesures convenables pour secourir Auguste, Charles faisoit couronner Staniſlas à Varsovie, malgré toutes les tentatives que le Pape avoit faites pour engager les Polonois à ne pas reconnoître un Roi qu'un Luthérien plaçoit sur le trône. Le Roi de Suède, après une action si glorieuse, partagea son armée en deux corps. Il en donna un, composé de dix-mille hommes, au Général Reinschild pour faire tête aux Saxons & les empêcher de pénétrer dans la Pologne. Il se mit lui-même à la tête de vingt-mille hommes, pour aller dissiper la ligue de Grodno. Ses projets n'auroient, sans doute, pas eu la réussite qu'il se promettoit, si la fortune n'avoit continué de le seconder. Le Prince Romadonouki, Régent de Russie, manda au Czar qu'une troupe de scélérats & de vagabonds mettoient tout à feu & à sang dans le royaume d'Astracan. A cette nouvelle Pierre quitte Auguste, prend un détachement de son armée, marche en diligence du côté de Moscou. Il apprend en chemin que les rebelles se sont dispersés au bruit de son arrivée, retourne sur ses pas, &

Staniſlas est couronné Roi de Pologne.

va dans le Duché de Smolensko, d'où il eſt à portée d'entrer en Pologne ſi-tôt qu'il le croira néceſſaire.

PIERRE I, dit le Grand. 1705.

Pierre étoit tout occupé du ſoin de rétablir Auguſte ſur le trône de Pologne: c'étoit même plus l'amitié que la politique qui le guidoit. Cette amitié penſa ſe changer en haine par un événement ſingulier. Nous avons dit plus haut que Patkul, Gentilhomme Livonien, étoit allé à Moſcou avec Carlowitz, pour perſuader au Czar de ſe liguer contre la Suède. Pierre lui trouvant du mérite, l'attacha à ſon ſervice, lui donna en peu de tems le titre de Lieutenant Général de ſes armées, & l'envoya en Saxe avec le titre d'Ambaſſadeur. Patkul s'y fit eſtimer au point qu'il alloit épouſer une Demoiſelle de très-grande qualité, lorſque ſon malheur lui arriva. Cet homme, d'un caractère inquiet, voyoit avec frayeur les ſuccès du Roi de Suède, dont il étoit né ſujet, & qu'il ſçavoit très-irrité contre lui. Pour ſe mettre à l'abri de ſon reſſentiment, il projetta d'établir la paix entre la Ruſſie & la Suède. Quelqu'un ayant eu occaſion de jetter les yeux ſur les papiers de Patkul, lut une partie du projet, & en avertit le Comte Flemming, Général de l'armée d'Auguſte, & ſon premier Miniſtre. Le Comte en donna ſur le champ avis à ſon maître, qui étoit encore à Grodno. Auguſte ſe hâta de faire arrêter Patkul, & il fut enfermé dans le château de Konigſtein en Saxe. Le Czar ſe plaignit de cette violence, reclama le droit des gens, & demanda la liberté d'une perſonne attachée à ſon ſervice. Auguſte

répondit que Patkul méritoit d'être enfermé ; qu'il cherchoit à les désunir & à les tromper tous deux. Pierre n'écouta pas ces raisons, & affirma qu'il n'entreroit en Pologne que quand on lui auroit donné satisfaction à ce sujet. PIERRE I, dit le Grand. 1705.

Dès le commencement de l'année, Auguste rassembla toutes ses forces, & forma une armée de vingt-deux mille hommes, laquelle étoit composée de Saxons, de Russes, de Cosaques & de Polonois. Pierre, malgré son mécontentement, ne rappella pas les six mille Russes qu'il avoit envoyés à son secours. Schulembourg se mit à la tête de ces troupes, passa en Pologne pour attaquer Reinschild qui y commandoit un corps de dix mille Suédois. Les deux armées se rencontrerent au commencement de Février, près de Franstadt, petite ville de la grande Pologne, sur les frontières de la Silésie, à trois milles du grand Glogau. Dès le commencement de l'attaque, la cavalerie Saxonne lâcha pied, l'infanterie fut ensuite enfoncée, & prit la fuite. La terreur des Saxons fut si grande & si subite, que les Suédois trouverent sur le champ de bataille sept mille mousquets tout chargés. Un régiment de Dragons François, qui, après la bataille de Hocstet, étoit passé au service d'Auguste, resta prisonnier : on l'incorpora parmi les troupes de Charles XII. Reinschild eut la cruauté de faire massacrer tous les Russes qui furent pris dans cette action. Le Czar se plaignit de cette barbarie. Il pouvoit user de représailles à l'égard des prisonniers Suédois qu'il avoit faits dans différentes 1706. Les Saxons sont encore battus par les Suédois.

rencontres ; mais il avoit l'ame trop élevée pour exercer ſa veangeance contre des malheureux qui n'étoient coupables que d'avoir obéi à leur maître. Cherchant par-tout l'utile, & l'appercevant par-tout, il aima mieux en peupler ſes États, & conſerver des citoyens laborieux & induſtrieux, que de ſouiller ſes mains de leur ſang. Cette ſage conduite étoit un reproche bien frappant à celle du Roi de Suède. On aſſure que Charles XII n'apprit la nouvelle de la victoire de Reinſchild qu'avec une ſorte de jalouſie ; il dit, en écoutant le récit de cette action : « Reinſchild ne voudra plus faire comparaiſon » avec moi ».

PIERRE I, dit le Grand. 1706.

Auguſte, dans le deſſein d'enfermer les Suédois entre deux feux, s'étoit avancé à quinze lieues de l'endroit où ſe donna le combat, avec une armée de quinze mille hommes compoſée de Ruſſes & de Polonois. Lorſqu'il aprit la perte de la bataille, il envoya une partie de ſon armée au Feld-Maréchal Ogilvi, qui étoit retranché à Grodno, & ſe jetta avec le reſte dans Cracovie, qu'il fit fortifier. Reinſchild, content d'avoir diſſipé l'armée Saxonne, & voyant que ſes troupes étoient fatiguées, rentra dans ſes quartiers. Charles XII, de ſon côté, pourſuivit les Ruſſes qui étoient dans la Lithuanie, & les força d'en ſortir. Le Prince Menzikof & Ogilvi rejoignirent avec leurs troupes le Czar, qui étoit encore dans le Duché de Smolensko. Auguſte, ne ſe croyant pas en ſûreté dans Cracovie, prit la route de la Livonie, pour y attirer de nouveau le Roi de Suè-

de, & le tenir éloigné de ſes états héréditaires. Charles étoit alors dans la Volhinie, pays fertile, & propre à rétablir ſes troupes. PIERRE I, dit le Grand. 1706.

Le Czar, toujours mécontent de l'affront qu'on lui avoit fait dans la perſonne de ſon Ambaſſadeur, ne marquoit plus le même zèle pour la défenſe de ſon Allié. Auguſte, qui n'avoit plus de reſſource qu'en ce Monarque, lui envoya l'Evêque de Cujavie, pour l'engager à rentrer en Pologne. Pierre refuſa d'abord de donner audience à ce Miniſtre, mais Menzikof, qui, malgré ſa qualité de Prince, ſe reſſentoit toujours de l'état vil dans lequel il étoit né, reçut des préſens de la part d'Auguſte, & diſpoſa le Czar à écouter l'Evêque de Cujavie. Celui-ci emprunta tous les ſecours de l'éloquence pour prouver au Czar qu'on pouvoit arrêter un Ambaſſadeur qui trahiſſoit & celui qui l'envoyoit & celui auquel il étoit envoyé. Il finit par aſſurer à Sa Majeſté Czarienne que ſon maître lui renverroit le priſonnier, ſitôt qu'il pourroit le faire avec ſûreté. Pierre avoit le jugement trop ſolide pour ne pas ſentir la valeur de tous ces propos. Il répondit qu'Auguſte auroit dû faire arrêter le coupable dans ſa propre maiſon, mettre des gardes aux portes, & le faire conduire en Ruſſie, où l'on auroit examiné ſa conduite, & porté un jugement tel qu'il l'auroit mérité. Pierre, à la fin, impoſa ſilence à ſa colère, pour n'écouter que ſa politique. Il ſentit que ſi ſon Allié ſuccomboit, il auroit bientôt lui-même toutes les forces des Suédois ſur les bras;

que ſon intérêt demandoit qu'il entretînt le feu de la guerre en Pologne, pour occuper Charles XII de ce côté, & l'éloigner des provinces de Ruſſie. Il tira donc de ſon armée vingt-mille hommes, en donna le commandement à Menzikof, avec ordre d'aller joindre Auguſte qui étoit en Lithuanie. Ce Général pénétra, ſans obſtacle, juſqu'à Novogrodek, capitale du Palatinat de ce nom. Auguſte, qui étoit depuis quelque tems dans cette ville, goûta une ſatisfaction qu'il ſeroit difficile d'exprimer, en voyant que le Czar faiſoit encore des efforts pour lui: mais ſa joie fut troublée lorſqu'on lui apprit que Charles XII. étoit entré en Saxe. D'un côté ſa gloire exigeoit qu'il ſe défendît juſqu'à la dernière extrêmité; de l'autre, l'amour qu'il devoit à ſon peuple, dont il avoit tant de fois éprouvé le zèle & la fidélité, ne lui permettoit pas d'abandonner la Saxe à la fureur des Suédois, & l'engageoit à faire la paix avec Charles. Son embarras étoit encore augmenté par le ſecours que ſon Allié venoit de lui envoyer. Traiter avec le Roi de Suède, c'étoit trahir le Czar, c'étoit manquer à ſa parole, c'étoit montrer une foibleſſe inéxcuſable à la face de toutes les nations qui avoient les yeux ouverts ſur lui. Jamais Prince ne s'eſt trouvé ſi embarraſſé qu'Auguſte le fut alors. Après de longues délibérations, des incertitudes, il réſolut enfin de braver les reproches du Czar, & de ſauver ſon pays héréditaire. Sa réſolution priſe, il envoya deux hommes de confiance porter à Charles XII une lettre par laquelle il lui deman-

PIERRE I, dit le Grand. 1706.

doit la paix & ſon amitié. Le Monarque de Suède, flatté d'avoir amené Auguſte où ſon ambition voloit le voir, nomma des Commiſſaires pour examiner les propoſitions que ces Envoyés étoient chargés de lui faire, & alla ſe camper auprès de Leipſig dans un lieu nommé Alt-Ranſtadt, où Guſtave-Adolphe, aïeul de Charles XII, périt couronné de gloire. Le Roi de Suède fit obſerver à ſes troupes une exacte diſcipline; mais il leva de fortes contributions dans l'Electorat de Saxe. Pendant ce tems les Commiſſaires des deux Puiſſances conclurent un Traité de paix. Par les deux premiers articles, Auguſte renonçoit à la couronne de Pologne, à l'alliance du Czar, & promettoit de livrer au Roi de Suède le Général des troupes Ruſſes qui combattoient pour ſa défenſe. Ce traité fut envoyé à Auguſte, qui l'approuva, & donna à ſes deux Agens le pouvoir de le ratifier.

PIERRE I, dit le Grand. 1706.

Auguſte fait ſa paix avec Charles XII.

La préſence des Ruſſes lui cauſoit alors autant de chagrin qu'elle lui avoit procuré de joïe: leurs forces étoient trop conſidérables, pour qu'il osât braver le reſſentiment qu'ils ne manqueroient pas de lui marquer, s'ils venoient à découvrir ce qu'il avoit fait avec le Roi de Suède. Pour les ménager, il feignit d'avoir toujours pour les Suédois une haine implacable.

Menzikof, ignorant ce qui s'étoit paſſé, propoſa, avec des inſtances redoublées, à ce Prince d'attaquer le Général Mardefeld. Charles XII l'avoit laiſſé dans la Pologne avec un détachement compoſé de neuf mille hommes pour couvrir les

terres qui appartenoient à Staniſlas & à ſes partiſans. Auguſte, après bien des délais, eut peur que ſon ſecret ne fût découvert, ou de cauſer des ſoupçons au Général Ruſſe ; il partit enfin avec quatre mille hommes, qui, joints aux Ruſſes, formoient une armée de vingt-quatre mille. Ce Prince eſpéroit que Mardefeld, inſtruit de ce qui s'étoit paſſé entre le Roi de Suède & lui, ſe retireroit promptement. Pour plus grande ſûreté encore, il lui envoya un homme de confiance l'avertir que la paix étoit ſignée entre lui & Charles, & que dans un pareil cas, il étoit inutile qu'il s'opiniatrât à réſiſter aux Ruſſes, dont le nombre étoit beaucoup plus conſidérable que le ſien : il finiſſoit par lui conſeiller de ſe retirer & d'abandonner la Pologne. Mardefeld, n'ayant reçu de ſon maître aucun ordre qui eût rapport à la paix, crut qu'on vouloit lui tendre un piége. Loin de ſe retirer, il ſe prépara au combat, & ſe poſta entre les villages de Dobrez & de Koſelnaviſch, près de Kaliſch. Les Ruſſes l'attaquerent avec tant de violence, qu'il fut obligé de ſe rendre priſonnier : ſon bagage, ſon artillerie & ſes drapeaux furent pris par l'ennemi.

PIERRE I, dit le Grand. 1706.

Les Ruſſes battent les Suédois.

Cette victoire affligea Auguſte, parce qu'il craignoit que Charles ne ſe vengeât ſur la Saxe du dommage qu'il venoit de recevoir. Il écrivit au Roi de Suède, & proteſta que la bataille s'étoit donnée malgré lui ; qu'il avoit fait tout ſon poſſible pour abandonner Menzikof ; que Mardefeld auroit pu le battre, s'il avoit profité de l'occaſion. Il ajouta qu'il rendroit tous les

prisonniers, & que Sa Majesté Suédoise recevroit toute la satisfaction qu'elle voudroit exiger. Cette conduite est surprenante de la part d'un Prince aussi courageux qu'Auguste ; mais il aimoit son peuple au point de lui sacrifier la couronne de Pologne. Il persuada ensuite à Menzikof de prendre ses quartiers d'hiver dans la Volhinie, & alla lui-même en Saxe se mettre à la discrétion de Charles XII. C'étoit, sans doute, le moyen le plus sûr d'appaiser un vainqueur aussi altier que le Roi de Suède. Content de voir une tête couronnée s'humilier devant lui, Charles promit à Auguste d'évacuer la Saxe : mais il exigea auparavant qu'il renonçât solennellement à la couronne de Pologne, qu'il reconnût Staniſlas pour Roi, & qu'il lui remît les ornemens de la Royauté. Il voulut encore que ce malheureux Prince lui livrât l'infortuné Patkul. Auguste sentit toute l'horreur d'une action qui le rendroit complice d'une insulte qu'on vouloit faire au Czar dans la personne de son Ambassadeur, parce qu'il prévoyoit que l'intention du Roi de Suède étoit de faire périr Patkul dans les supplices. Cet article pensa brouiller les deux Rois, & la guerre fut sur le point de se ralumer. Enfin, après avoir long-tems balancé, Auguste consentit à le livrer. Il envoya ordre au Gouverneur de l'endroit où il étoit détenu prisonnier de le livrer ; mais il chargea un homme de confiance de prendre les devans & de dire en secret au Gouverneur de laisser échaper Patkul. Ce Gouverneur étoit avare, il sçavoit que Patkul étoit ri-

PIERRE I, dit le Grand. 1706.

che ; & lui demanda, pour ſa liberté, une ſomme conſidérable. Soit que Patkul n'eût pas la ſomme, ſoit qu'il fût indigné du procédé de cet Officier, il refuſa de donner ce qu'on lui demandoit : l'autre proteſta qu'il le retiendroit en priſon juſqu'à ce qu'il eût ſatisfait à ſa demande. Pendant cette conteſtation, pluſieurs Officiers Suédois arrivent avec l'ordre d'Auguſte. On ſaiſit Patkul, on le conduit à Alt-Ranſtadt, où on l'enchaîne à un poteau planté au milieu d'une priſon.

PIERRE I, dit le Grand. 1706.

Le Czar apprit avec une ſurpriſe mêlée d'indignation l'étrange paix qu'Auguſte venoit de faire avec Charles, & qu'au mépris du droit des nations on avoit livré au dernier ſon Ambaſſadeur plénipotentiaire. Il s'en plaignit à toutes les Cours de l'Europe. Ses Ambaſſadeurs préſenterent des mémoires à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux, pour engager ces Puiſſances à ne pas reconnoître Staniſlas Roi de Pologne, & à interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon Ambaſſadeur. Il appelloit lâcheté & perfidie la néceſſité dans laquelle Auguſte s'étoit trouvé de le livrer au Roi de Suède, & diſoit que leur honneur demandoit qu'elles prévinſſent l'affront que Charles vouloit faire, en ſa perſonne, à toutes les têtes couronnées. Ces demandes n'eurent aucun effet : l'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande ſoutenoient contre la France une guerre ruineuſe ; ils ne vouloient pas irriter Charles XII.

La Pologne étoit alors dans la plus gran-

de désolation : le Primat Radjouski étoit mort depuis quelque tems ; Auguste en avoit nommé un à sa place, & Staniſlas en nomma un autre lorſqu'il fut proclamé Roi. On vit donc alors deux Rois & deux Primats en Pologne. Le Primat de la nomination d'Auguſte ne reconnoiſſoit pas Staniſlas pour Roi ; il auroit perdu ſa primatie. Le Czar profita de cette conjoncture & réſolut d'oppoſer Primat à Primat. Il engagea le dernier à convoquer une aſſemblée à Léopold, pour élire un nouveau Roi, & lui promit de s'avancer avec une armée formidable qui protégeroit cette aſſemblée. Il ſentit cependant que toutes les précautions qu'il pourroit prendre pour empêcher Staniſlas de poſſéder paiſiblement la couronne de Pologue ſeroient inutiles, ſi le Pape ne ſecondoit ſes intentions, parce qu'il connoiſſoit l'attachement que les Polonois avoient pour la Cour de Rome. Il envoya donc un Ambaſſadeur à Rome, & le chargea de faire entendre au Pontife qu'il avoit le projet de réunir l'égliſe Grecque à l'égliſe Latine. Clement XI, qui occupoit alors le ſiége de Rome, étoit crédule ; il fut flatté de voir que la gloire de cette réunion tant déſirée, étoit réſervée à ſon Pontificat. Regardant le Czar comme l'inſtrument dont la Providence vouloit ſe ſervir pour un pareil ouvrage, il fit une déclaration conforme aux vues de ce Monarque, & exhorta tous les bons Catholiques Polonois à ne pas reconnoître Staniſlas pour Roi. Il alla même juſqu'à vouloir excommunier ce dernier, à cauſe

PIERRE I, dit le Grand. 1706.

de ſon étroite liaiſon avec un Prince Lu-
thérien.

PIERRE I, dit le Grand. 1707.

Pierre, ſe voyant ſecondé par la Cour de Rome, fit tous les préparatifs qu'il crut néceſſaires pour arriver à ſon but. Il laiſſa trente mille hommes ſur les frontières de ſes Etats, ſe mit à la tête de ſoixante-dix mille, & alla du côté de Léopold. Il écrivit en même-tems une lettre aux Sénateurs & à ceux qu'Auguſte avoit conſtitués en dignité, pour leur affirmer qu'il ne les abandonneroit jamais, & qu'il ne feroit ni paix ni trève avec la Suède, avant qu'elle leur eût donné une entière ſatisfaction. Il envoya le Knéès Dolgorouki à l'aſſemblée de Léopold, en qualité d'Ambaſſadeur, & s'y rendit lui-même le 9 Février 1707. Il fut d'abord queſtion de ſavoir quelle forme l'on donneroit à cette aſſemblée : après pluſieurs délibérations, on réſolut de la regarder comme une ſuite de la confédération de Sendomir. On agita alors la queſtion de ſavoir s'il y avoit un Roi en Pologne, ou s'il n'y en avoit point. On examina la conduite d'Auguſte, ſa retraite, ſon traité avec la Suède, & ſa rénonciation au trône, & l'on décida qu'il n'étoit plus Roi. Pluſieurs propoſerent de déclarer le trône vacant; mais il s'éleva des conteſtations, & l'on renvoya cette affaire à une aſſemblée qu'on réſolut de tenir à Lublin, au mois de Mai ſuivant.

Ce ne fut pas l'amitié pour Auguſte qui empêcha ceux qui compoſoient l'aſſemblée de procéder à la vacance du trône ; le Czar avoit amené avec lui ſon fils Ale-

xis; les Sénateurs s'imaginerent qu'il vouloit le faire élire Roi de Pologne, & refuſerent de s'expliquer nettement ſur la vacance du trône. La haine ſe joignit bientôt à la crainte que le Czar leur inſpiroit: un de ſes Officiers arrêta le Primat nommé par Staniſlas, & Pierre l'envoya en priſon à Moſcou: envain le Clergé de Pologne le réclama, diſant qu'il avoit ſeul droit de juger cette affaire. Ce Prince acheva d'indiſpoſer les eſprits; il envoya quarante mille hommes ravager la grande Pologne & la Lithuanie, afin de rendre plus difficile la marche du Roi de Suède, qui ſe préparoit à rentrer en Pologne, pour la ſoumettre entièrement à Staniſlas. Les ſoldats Ruſſes n'exécuterent qu'avec trop d'ardeur les ordres de leur maître: ils mirent tout à feu & à ſang. La ville de Liſſa, appartenant au Roi Staniſlas, fut réduite en cendres: Varſovie fut pillée, & les meubles du château furent brûlés. Ils firent pluſieurs priſonniers de diſtinction, entr'autres le Général Sieniski, Grand Maître de l'artillerie de Lithuanie, que Pierre envoya à Moſcou. Les Polonois s'apperçurent enfin qu'ils étoient la victime de leurs propres diviſions, & pluſieurs d'entreux embraſſerent le parti de Staniſlas. L'aſſemblée de Léopold ſe ſeroit diſperſée; mais la crainte d'exciter le courroux du Czar en empêcha. Le Knéès Dolgoroucki ſe plaignit qu'elle étoit trop lente dans ſes délibérations: on lui répondit que l'Aſſemblée, avant de prononcer ſur la vacance du trône, vouloit que Sa Majeſté Czarienne rétablît les villes que les

PIERRE I, dit le Grand. 1707.

Pierre I, dit le Grand. 1707.

Ruſſes avoient ſaccagées en Pologne, & qu'on rendît la liberté aux priſonniers qu'on y avoit faits. Le Czar répondit qu'il ſatisferoit à ces demandes après la guerre. Il fit transférer l'aſſemblée à Lublin, y alla lui-même, eſpérant que ſa préſence forceroit les Sénateurs à prendre un parti. Le lendemain de ſon arrivée, il fit connoître ſes intentions à l'aſſemblée, à-peu-près dans ces termes. Les Sénateurs feront publier l'interrègne; ils éliront un Roi; on dreſſera un nouveau formulaire de ſerment, par lequel les Grands de Pologne s'obligeront à reſter inviolablement attachés au Czar, & donneront des ôtages. Les membres de l'aſſemblée, ne voulant pas rompre avec le Czar, qui étoit en état de ſe venger, eurent recours au ſubterfuge. Ils répondirent que rien ne leur annonçoit la rénonciation d'Auguſte au trône; qu'ils enverroient quelqu'un de confiance en Pologne pour s'informer, & les inſtruire de la vérité de ce fait. Ils ajouterent que Sa Majeſté Czarienne pouvoit prendre des meſures pour chaſſer les Suédois de la grande Pologne, afin qu'on pût procéder librement à l'élection d'un nouveau Roi, & ils finirent par demander au Czar des garants de la protection qu'il promettoit à celui qu'ils éliroient. Sa Majeſté Czarienne répondit, qu'ils vouloient envain prétendre cauſe d'ignorance de la démiſſion d'Auguſte; qu'il employeroit toutes ſes forces pour rendre leur élection libre: mais il voulut ſe ſervir de ces mêmes forces pour leur ôter la liberté qu'il leur offroit: il déſigna quatre Sei-

gneurs Polonois, parmi leſquels il vouloit qu'on choisît un Roi. Le Primat de la nomination d'Auguſte, flatté de mettre la couronne ſur la tête de quelqu'un qui lui en auroit toute l'obligation, appuya fortement les propoſitions du Czar, & parvint à faire d'éclarer le trône vacant : mais les chefs de l'aſſemblée, craignant qu'une nouvelle élection n'augmentât encore les malheurs des Polonois, l'éluderent ſous divers prétextes. La Pologne penſa avoir trois Rois & deux Primats.

PIERRE I, dit le Grand. 1707.

Pierre, fatigué de toutes ces lenteurs, & rappellé par l'envie de voir ſa ville naiſſante, que les arts commençoient à peupler & à enrichir, laiſſa en Pologne une armée de ſoixante mille hommes, qu'il partagea en trois corps de vingt-mille chacun ; le premier, ſous les ordres de Menzikof, campa à Podwack ; le ſecond, commandé par le Général Renne, alla dans un des fauxbougs de Varſovie ; le troiſième, qui avoit pour commandant le Général Hayn, prit ſon poſte à Blonie, à quatre lieues de la capitale.

Sa Majeſté Czarienne eut avant ſon départ la ſatisfaction d'apprendre que quinze cens hommes qui étoient en Saxe, lorſque Charles XII y paſſa, avoient eu le bonheur de ſe retirer à Cracovie, ſans aucun accident. Le Roi de Suède avoit demandé qu'on les lui livrât ; mais le Colonel Reutzel qui les commandoit, en fut averti, connoiſſant parfaitement les ſentiers de la Saxe, il ſe ſauva par des chemins inconnus aux Suédois, gagna la Moravie, enfin la Pologne. Pierre fut ſi con-

PIERRE I, dit le Grand. 1707.

tent de la conduite de Reutzel, & des autres Officiers, qu'il leur diſtribua des médailles d'or ; tous les ſoldats en eurent d'argent. Il fit en outre donner des chevaux à ces quinze cens hommes, en forma un régiment de Dragons, dont il établit Reutzel Colonel, & ordonna que ſes deſcendans le fuſſent à perpétuité.

Le Czar, de retour dans ſa nouvelle ville, la trouva conſidérablement étendue & peuplée. On y frappa une médaille d'après le modèle qui en avoit été fait en Hollande : elle lui fut préſentée par le Directeur de la Monnoie de Pétersbourg ; il la reçut avec beaucoup de ſatisfaction. Sa Majeſté Czarienne y eſt repréſentée en buſte, armé & couronné. La Légende ſignifie : *Pierre, fils d'Alexis, par la grace de Dieu, Empereur des Ruſſes, Grand Duc de Moſcovie.* Sur le revers on voit Neptune conduiſant ſon char ſur les flots, ayant un trident à la main. Ce qui eſt autour ſignifie : *Finlande, voici le Trident.* L'exergue ſignifie : *La Navigation établie ſur la Mer Baltique.*

L'Europe entière avoit les yeux fixés ſur Charles XII qui étoit toujours en Saxe. La France & l'Angleterre le flattoient tour-à-tour ; l'Empereur craignoit de le piquer. Anne, Reine d'Angleterre, lui envoya le Duc de Marlboroug pour ſonder ſes intentions. Cette Princeſſe, réunie avec l'Empereur, la Hollande, le Duc de Savoie, & le Roi de Portugal, faiſoit une guerre cruelle à la France. Louis XIV ſollicitoit ſecrétement le Roi de Suède d'embraſſer ſon parti contre tant d'ennemis. Les alliés n'ignoroient

n'ignoroient pas que le Héros du Nord pouvoit les obliger à mettre les armes bas, & ils craignoient qu'il ne le fît. Il étoit dans le cas de favoriſer la France, qu'il lui fourniſſoit des ſubſides : d'ailleurs cette couronne avoit été de tous tems l'alliée de la Suède : mais Charles avoit promis en 1700 de ne point ſe mêler de cette guerre avant un certain tems qu'il limita, & il étoit eſclave de ſa parole. Jamais ce Prince ne voulut y manquer, quoiqu'il ſentît de quelle gloire il ſe couvriroit, s'il forçoit toutes ces Puiſſances à faire la paix. On auroit alors eu raiſon de dire qu'il faiſoit la loi à toute l'Europe.

PIERRE I, dit le Grand. 1707.

Remarques d'un Seigneur Polonois ſur l'hiſtoire de Charles XII, par M. de Voltaire.

Marlboroug étoit un politique auſſi pénétrant qu'habile guerrier : il ſentit que Charles mettoit autant de gloire à tenir ſa parole, qu'à être pacificateur, & s'en retourna perſuadé que ce Roi ſe propoſoit d'aller attaquer les Ruſſes, & que ſa ſeule ambition étoit de détrôner le Czar après le Roi de Pologne.

Pierre connoiſſoit trop la haine que le Roi de Suède lui portoit, pour ne pas s'attendre à le voir venir fondre ſur lui avec toutes ſes forces. Les Ruſſes commençoient, à la vérité, à s'aguerrir ; mais les Suédois avoient ſur eux l'avantage de l'être tout-à-fait : ils étoient encore accoutumés à vaincre, combattoient ſous les ordres de leur Monarque, avec cette confiance qui conduit preſque toujours à la victoire. Ces réflexions porterent le Czar à faire propoſer la paix à Charles par un François nommé Morel de Carriere,

qui étoit Colonel d'un régiment Ruſſe. Il offrit de reſtituer toutes ſes conquêtes, pourvu qu'on lui laiſſat Pétersbourg : mais le Roi de Suède ſentoit combien il étoit intéreſſant pour ſon Royaume de ne pas laiſſer aux Ruſſes une place ſi importante ſur la Mer Baltique : il voulut qu'on mît pour préliminaire du traité de paix la démolition de Pétersbourg. Le Czar étoit trop attaché à cette ville, pour conſentir qu'elle fût démolie ; il ſe prépara à la guerre.

PIERRE I, dit le Grand. 1707.

Staniſlas étant en Saxe vit arriver auprès de lui pluſieurs Seigneurs Polonois qui s'étoient toujours oppoſés à ce qu'il fût proclamé Roi ; il apprit d'ailleurs les ravages que les Ruſſes commettoient en Pologne. Ce Prince publia alors des univerſaux, dans leſquels il déploroit le ſort de ſa patrie, & exhortoit ceux qui avoient encore un reſte d'amour pour elle de ſe réunir à lui, pour y établir la paix & l'union. Il quitta enſuite la Saxe, entra en Pologne avec ſeize régimens Suédois, & une ſomme d'argent aſſez conſidérable. La diſcipline de ſes troupes lui gagna les eſprits ; ſon affabilité, ſa douceur, réunit toutes les factions en ſa faveur ; ſon argent attira à lui une grande partie de l'armée de la Couronne.

Charles, impatient d'en venir aux mains avec le Czar, raſſembla ſes quartiers, ſe trouva à la tête de quarante mille hommes, & ſe mit en marche du côté de la Pologne, emmenant avec lui le malheureux Patkul enchaîné. Auguſte fit tout ce qu'il put pour engager le Roi de Suède à pardonner à cet infortuné Miniſtre ; mais

ſes efforts, ſes prières même furent inutiles; Charles avoit pris ſon parti, & rien ne pouvoit ébranler ſon opiniâtreté. Lorſqu'il fut arrivé à Caſimir, petite ville du Palatinat de Poſnanie, dans la grande Pologne, il aſſembla le Conſeil de guerre pour faire le procès de Patkul. On prononça une ſentence qui portoit, qu'il étoit criminel de lèze-Majeſté, & de trahiſon envers ſa patrie; qu'il avoit manqué à l'obéiſſance dûe à ſon Souverain, & l'avoit même offenſé par un écrit ſéditieux; qu'il étoit l'auteur de la guerre qu'Auguſte avoit portée en Livonie, & qu'il avoit enfin pris les armes contre ſa patrie & ſon Roi; qu'en punition de tous ces crimes, le Conſeil de guerre le condamnoit à être roué vif, enſuite écartelé.

PIERRE I, dit le Grand. 1707.

Barbarie de Charles XII.

Ce malheureux Miniſtre ne connut le genre de ſa mort que quand il fut arrivé au lieu du ſupplice; c'étoit aux environs d'un grand Monaſtère qui eſt hors de la ville. Lorſqu'il parut dans un cercle que formoient deux bataillons d'infanterie, il vit l'appareil de ſon ſupplice, & ne put retenir ſes larmes: *Ah mon Roi*, s'écria-t-il, *qu'allez-vous faire?* Les ſanglots & les ſoupirs ne lui permirent pas d'en dire davantage. Alors un Officier Suédois lut à haute voix un papier qui contenoit ces paroles.

» On fait à ſavoir que l'ordre très-exprès de Sa Majeſté, notre Seigneur très-clément porte que cet homme, qui eſt traître à la patrie, ſoit roué & écartelé, pour réparation de ſes crimes & pour l'exemple des autres. Que chacun ſe donne de garde de la trahiſon & ſerve

» ſon Roi fidélement. » A ces mots de *Prince très-clément*, Patkul reprit : *quelle clémence* ! & à ceux de traître à la patrie, il reprit encore : *Hélas ! je l'ai trop bien ſervie*. Il ſe jetta enſuite entre les bras du Chapelain qui devoit l'exhorter à la mort, & qui put à peine lui dire un mot, tant il avoit lui-même le cœur ſerré. Ce Prêtre le couvrit de ſon manteau, & le conduiſit à l'endroit funeſte où le ſupplice l'attendoit. Comme il n'y avoit point de bourreau, on avoit pris un payſan Polonois pour faire l'exécution. Dès que le Chapelain leva ſon manteau, Patkul apperçut celui qui devoit l'exécuter, il tomba dans les convulſions de la crainte & du déſeſpoir. Il reçut ſeize coups, & eſſuya le ſupplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Après l'exécution, on lui coupa la tête, on lui arracha les membres, & on les attacha ſur des poteaux.

PIERRE I, dit le Grand. 1707.

Voilà quel fut le genre de mort de Jean-Reinhold Patkul, Lieutenant général & Ambaſſadeur du Czar : il étoit à la fleur de ſon âge. Sa taille étoit avantageuſe; il avoit de la hardieſſe & du courage. S'il fit paroître de la frayeur aux approches de la mort, ce n'étoit pas qu'il la craignît, il l'avoit bravée cent fois les armes à la main; ce fut le genre affreux de la mort qui le troubla. Charles XII crut, par cette cruauté, ſe venger du Czar, qu'il haïſſoit au-delà de ce qu'on peut imaginer; mais il ſe déshonora lui-même. L'hiſtoire de ce Monarque, quelque brillante qu'elle ſoit, eſt ſouillée par la mort de Patkul, & ce n'eſt

qu'avec horreur qu'on voit un Roi qui prétend égaler Alexandre, commettre une pareille barbarie. On fit le procès à un Livonien nommé Paikel, qui ſervoit dans les troupes d'Auguſte, & que les Suédois avoient pris les armes à la main. Il fut condamné à avoir la tête tranchée. Cette différence de ſupplice, pour un crime égal, ne vint, comme on l'a vu, que de la haine que Charles portoit à Pierre dont Patkul étoit l'Ambaſſadeur, & rend la conduite du premier encore plus odieuſe. C'eſt peu pour la véritable gloire des gagner des batailles, de conquérir des Royaumes, il faut encore avoir de l'équité & de l'humanité. PIERRE I, dit le Grand. 1707.

Le Czar prouva dans cette occaſion, qu'il avoit l'ame bien plus élevée que le Roi de Suède. On propoſa dans ſon Conſeil d'uſer de repréſailles à l'égard des Officiers Suédois qu'on avoit faits priſonniers. Il n'écouta cette propoſition qu'avec indignation, & dit : « Je ne tacherai pas ma » mémoire par une cruauté, qui juſtifie- » roit celle de Charles. » D'ailleurs il y avoit plus de priſonniers Ruſſes en Suède, que de Suédois en Ruſſie.

Après cette cruelle exécution, le Roi de Suède continua ſa marche vers la Pologne. Le Czar, à cette nouvelle, envoya ordre à ſes Généraux d'abandonner les bords de la Viſtule, de rompre tous les ponts qu'ils trouveroient ſur les petites rivières, de ravager tout le pays par où ils paſſeroient, & de ſe retirer du côté de Grodno. Il s'y rendit bientôt lui-même avec un nouveau renfort, & donna ordre 1708.

à Mazeppa de lui amener un corps de Co-
PIERRE I, dit le Grand. 1708. saques. Charles XII, que rien n'arrêtoit, traverſe, avec une rapidité incroyable, un pays qu'on avoit juſqu'alors regardé comme impraticable, & arrive à quelque diſtance de Grodno. Le Czar fit alors retirer ſes troupes avancées. Son plan n'étoit pas d'en venir à une action générale. Il ſentoit que ſes troupes, quoique très-nombreuſes, n'étoient pas encore aſſez diſciplinées pour réſiſter à une armée de Suédois, commandés par Charles XII. Son but étoit de la harceler, de l'affamer, enfin de la détruire en détail.

Il avoit ſon quartier dans un Monaſtère de Grodno; Menzikof, qui commandoit en chef, étoit avec le gros de l'armée à deux lieues de-là. L'infanterie Ruſſe, forte de qurante mille hommes, s'étendoit depuis Gonintz juſqu'à Wizna, & la cavalerie, compoſée de trente mille, étoit diſtribuée depuis Grodno juſqu'à Novogrodeck. Un régiment de Dragons étoit poſté près du Niémen, avec ordre de garder le pont ſur lequel il falloit paſſer pour arriver à Grodno. Charles XII alla reconnoître ce pont, accompagné ſeulement du Feld-Maréchal Reinſchild, qu'on appelloit le Parménion de l'Alexandre du Nord, & de huit cens cavaliers. Il attaqua les Dragons Ruſſes, les enfonça & les pourſuivit juſque ſous les murailles de Grodno. Comme la nuit étoit déja avancée, il étoit impoſſible de reconnoître le nombre des ennemis; le Czar crut que toute l'armée Suédoiſe l'attaquoit, & ſe retira avec précipitation du côté de Vilna. Si le Mo-

narque de Ruſſie avoit eu la précaution de s'aſſurer des mouvemens de l'ennemi, il eût pu couper le Roi de Suède, & le faire priſonnier. Il eſt des témérités qu'on admire par la réuſſite, & l'on ne ceſſeroit de les blâmer, ſi elles avoient les ſuites qu'elles doivent entraîner. Charles XII, ſachant que le Czar avoit abandonné la ville, oſa l'attaquer le lendemain dès le matin avec les huit cens hommes qu'il commandoit, & s'en rendit maître. Pierre informé par quelques fuyards Polonois du petit nombre d'ennemis auquel il avoit cédé la place, envoya ſur le champ le Brigadier Muhlenfeld avec trois mille chevaux pour reprendre Grodno. Les Ruſſes arriverent à nuit fermante, attaquerent les Suédois avec impétuoſité: mais ceux-ci, animés par le danger auquel ils voyoient leur Roi expoſé, ſe défendirent avec tant de courage, que le Brigadier Ruſſe fut obligé de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde. Le Roi de Suède rejoignit ſon armée, d'autant plus flatté de cet avantage, qu'il s'étoit beaucoup expoſé. Le Czar de ſon côté, indigné contre ſon Officier, qui avoit ſi mal rempli ſes intentions, l'accuſa de lâcheté, & le fit mettre en priſon. Muhlenfeld trouva le moyen de s'échapper, & ſe refugia auprès du Roi de Suède, auquel il donna des inſtructions contraires au Czar. Il lui fit connoître une partie des deſſeins de ce Monarque, l'état de ſes troupes, & les différentes qualités de ſes Généraux.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Si-tôt que le Czar fut arrivé à Wilna, il envoya ordre au Knéès Repnin & au

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Général Goltz, qui étoient du côté de la Poléſie & de la Wolhinie, ſur les frontières méridionales de la Lithuanie, de ſe retirer, & de s'approcher de Potok, pour être à portée de le joindre au premier commandement. Le Feld-Maréchal Czéremetow, qui étoit en Livonie, reçut auſſi ordre de joindre la grande armée. On laiſſa le Général Bauer en Curlande pour obſerver Lowenhaup. L'armée Ruſſe ſe replia enſuite vers le Niéper, traverſa la Lithuanie, qu'elle ravagea pour ôter à l'ennemi tout moyen de ſubſiſter. Charles XII courut à Wilna, dans l'eſpérance d'y trouver les Ruſſes & d'en venir aux mains avec eux. Voyant qu'ils étoient décampés, il les pourſuivit; mais ne trouvant ni vivres ni fourrages, & craignant de voir périr ſon armée de misère, il s'arrêta, pour faire venir ce qui manquoit à la ſubſiſtance des hommes & des chevaux.

Le Czar ayant traverſé avec ſon armée les forêts de la Lithuanie, arriva près de Mohilow où il campa. Il forma le projet de ravager tous le pays à trente lieues à la ronde, pour affamer les Suédois, s'il vouloient le ſuivre. Cependant, avant d'en venir à une pareille extrêmité, il voulut tenter la voie de la négociation, chargea Kniperkrona, qui avoit long-tems réſidé à ſa Cour de la part de la Suède, de propoſer un cartel à Charles pour l'échange des priſonniers. Le Roi de Suède écouta cette propoſition avec dédain, ſe flattant d'être bientôt en état de délivrer tous les priſonniers Suédois qui étoient

ıtre les mains des Ruſſes. Le Czar ne ſe buta pas, il fit parler de paix au Roi de ıède. Celui-ci répondit une ſeconde fois, ı'il n'y avoit point de paix à eſpérer avant démolition de Pétersbourg, & la reſti-ıtion de l'Ingrie. Pluſieurs Ecrivains di-nt qu'il ajouta: *Je traiterai avec le Czar :and je ſerai arrivé à Moſcou*; & que le zar répliqua: *Mon frere Charles veut tou-ur faire l'Alexandre; mais j'eſpére qu'il ne ɔuvera pas en moi un Darius.*

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Sa Majeſté Czarienne, voyant qu'il n'y ɾoit pas lieu d'eſpérer la paix avec Roi de Suède, paſſa le Niéper & ſe ſpoſa à en diſputer le paſſage à l'ennemi. lazeppa eut ordre d'aller avec ſes Co-ques joindre Siniawski dans la Ruſſie oire, pour faire tête à Staniſlas. Il s'a-ança juſque dans la Volhinie, comme s'il ıt été diſpoſé à exécuter les ordres du zar; mais il réſolut de profiter de cette ɔcaſion pour ſe venger d'un mauvais trai-ment qu'il avoit reçu de Pierre trois ıs auparavant. Le Czar lui ayant conſeillé : diſcipliner les Coſaques, Mazeppa ré-ɔndit que c'étoit un projet très-difficile exécuter, parce qu'il n'étoit pas auſſi ɔſolu parmi les Coſaques, que Sa Majeſ-Czarienne l'étoit parmi les Ruſſes. Le zar, qui avoit la tête échauffée de vin, ·ut que Mazeppa vouloit lui reprocher réforme qu'il établiſſoit parmi ſes ſujets, ıtra en colère, & le menaça de le faire ɪpaler. L'Hetman ſe retira promptement, : partit dès-le lendemain pour ſon pays. conſerva toujours le ſouvenir de cette ıſulte, & voyant que le Roi de Suède

Mazeppa forme le projet de trahir le Czar.

avoit réſolu de détrôner le Czar, il for-
PIERRE I, dit le Grand. 1708. ma le projet de ſe liguer avec le premier, lui écrivit, & lui promit de le ſeconder dans toutes ſes entrepriſes. Nous verrons les ſuites de cette trahiſon.

Les travaux continuels auxquels le Monarque de Ruſſie ſe livroit, le fatiguerent au point qu'il tomba malade, & fut obligé de ſe faire tranſporter à Smolensko, où le repos le rétablit en peu de jours. Il ne profita de ſa ſanté, que pour ſe livrer avec plus d'activité à la pourſuite de ſes projets : il laiſſa ſon armée ſous les ordres du Feld-Maréchal Czeremetow, & un corps avancé ſous la conduite du Prince Menzikof, & alla à Pétersbourg pour hâter, par ſa préſence, l'armement de ſa flotte, qui lui étoit auſſi néceſſaire que ſes armées de terre, pour la défenſe de ſes nouvelles acquiſitions. Il nomma Général de ſes forces maritimes le Knéès Apraxin, c'étoit le ſeul parmi les Ruſſes qui eût quelque connoiſſance dans la marine; le Comte Gallovin fut élevé à la dignité de Chancelier.

Pendant ce tems Charles XII approchoit de l'armée Ruſſe, & mettoit en fuite tous les corps avancés. Menzikof, inſtruit de ſon approche, envoya demander du renfort au Feld-Maréchal Czeremetow, qui lui envoya cinq mille hommes. Le premier ſe trouvant, par ce moyen, à la tête de vingt-cinq mille, s'approcha de la petite rivière de Babiecz ou d'Ordouane, avec la réſolution d'attendre, le Roi de Suède & de lui en diſputer le paſſage. Charles, qui précédoit toujours ſon corps d'armée,

arrive, à la tête de mille cavaliers : il avoit formé le projet de commencer l'attaque ſur le champ ; mais voyant vingt-cinq mille hommes bien retranchés, ſon ardeur s'arrêta : il attendit qu'il eût un nombre d'hommes plus conſidérable. Sitôt qu'il ſe vit environné de quatre mille, il ſe prépara à l'attaque, fit pointer vingt pièces de canon & deux pierriers ſur une hauteur, près du village de Starachella, braqua ſix autres canons au bas de la rivière, vers la gauche, pour empêcher les Ruſſes de porter du ſecours d'une aîle à l'autre. Cette artillerie fut ſi bien ſervie, qu'en peu de tems elle démonta celle des Ruſſes, détruiſit leurs retranchemens, & fit un ravage terrible dans leur armée. Charles XII jugeant à la contenance de l'ennemi, qu'il étoit facile de l'enfoncer, s'élança dans la rivière, & fut bien-tôt ſuivi par tout ce qu'il y avoit de plus brave dans ſon armée. Dès que les Suédois eurent paſſé l'eau, ils ſe rangerent en ordre de bataille, mirent la bayonnete au bout du fuſil, attaquerent les Ruſſes avec tant de courage & d'impétuoſité, qu'ils le forcerent, après un combat opiniâtre, de prendre la fuite. Les derniers, dans cette occaſion, oppoſerent aux Suédois une réſiſtance, qui devoit faire connoître à Charles XII qu'ils profitoient de ſes leçons, & qu'ils ſeroient bientôt ſes maîtres à lui-même.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Charles XII bat encore les Ruſſes.

Menzikof raſſemble les débris de ſon armée, & ſe retire à Mohilow. A peine y eſt-il arrivé, que Pierre quitte Pétersbourg, parcourt, avec une promptitude

incroyable, des routes regardées juſqu'alors comme impraticables. Ce Monarque apprit la victoire que Charles XII venoit de remporter ſur ſes troupes, malgré la ſupériorité de leur nombre, & en fut tellement irrité, qu'il ordonna de paſſer par les armes tous les ſoldats qui avoient des bleſſures par derrière. Après cet acte de ſévérité, qui étoit néceſſaire dans la conjoncture où le Czar ſe trouvoit, il raſſembla ſes troupes, fit brûler tout ce qui étoit entre le Niéper & Mſeiſlaw, ce qui forme un eſpace de trente lieues. Pierre gémiſſoit lui-même de ſe voir dans l'affreuſe néceſſité de commettre ces horreurs: mais il falloit qu'il arrêtât ſon ennemi à quelque prix que ce fût. Il fit enſuite rompre les ponts qui étoient ſur le Niéper, & ſe retira près de Mſeiſlaw. Tous les obſtacles que le Czar oppoſoit à Charles, ne ſervoient qu'à irriter l'ardeur de ce dernier: il entra dans ce pays dévaſté, avec autant de confiance, que ſi c'eût été dans le pays le plus fertile: mais les vivres lui manquerent bientôt, & les tréſors immenſes qu'il avoit enlevés de la Saxe par des contributions, lui étoient inutiles.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Son armée eſt affoiblie par la misère.

Son armée, accablée de faim & de fatigues, ſe conſommoit: à peine les plus robuſtes de ſes ſoldats pouvoient réſiſter aux maux qui les accabloient: les moins vigoureux languiſſoient & périſſoient, faute de ſecours. Pour augmenter leurs malheurs, le Czar avoit répandu dans ces affreux déſerts des détachemens de Ruſſes, qui les harceloient continuellement.

Charles XII n'avoit plus d'eſpérance

que dans l'arrivée du Comte de Lovenhaup. Ce Général avoit reçu ordre d'amaſſer des proviſions, de raſſembler des recrues que l'on envoyoit de Pologne, & de ſe mettre promptement en marche pour joindre l'armée que commandoit le Roi. On comptoit qu'il ameneroit vingt-milles hommes au moins, & qu'il ſeroit ſuivi par plus de ſix mille chariots de munitions: ce ſecours n'arrivoit point, & les maux que les Suédois enduroient augmentoient tous les jours. Ils admiroient la conſtance de leur Roi dans les peines & les fatigues; mais ils blâmoient ſon imprudence, & murmuroient. Ils avancerent juſqu'à Mohilow, s'en emparerent, y trouverent des vivres, mais en très-petite quantité, parce que les Ruſſes avoient eu la précaution de ne laiſſer que ce qu'ils ne pouvoient emporter.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Après quelques jours de repos, qui ſembloient trop longs au courage & à l'activité de Charles, les Suédois ſe mirent en marche, & ſe préparerent à paſſer le Niéper, pour aller à Smolensko, enſuite à Moſcou. La prudence du Czar déconcerta ce projet; il embarraſſa cette route par des abattis d'arbres, & l'inonda. Le génie du Monarque Ruſſe ſuppléoit au défaut de courage & d'expérience de ſes ſoldats. Il mettoit toute ſon attention à éviter une action générale & déciſive. Ayant appris que l'ennemi avoit paſſé le Niéper, il quitta les environs de Mſeiſlaw, ſe campa derrière la Soſſa, petite rivière qui ſe jette dans le Niéper, près de Loiwogorod. Charles s'avança de l'autre côté, & s'y

posta. Il fit tout ce qu'il put pour attirer les Russes au combat; mais ce fut en vain. Ses tentatives ne servoient au contraire, qu'à affermir le Czar dans son projet.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Ce dernier se contenta de passer & de repasser la rivière, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des Suédois, pour les tenir continuellement en allarmes, les fatiguer, & détruire leur armée par de vives escarmouches. Le Roi de Suède pensa périr dans une attaque. Ayant résolu de passer la rivière, il envoya, pour couvrir sa marche, un corps de quatre mille hommes sur une autre petite rivière nommée la Nappa, sous le commandement du Général Roos. Celui-ci se plaça de façon qu'il étoit couvert par des marais, que le Roi de Suéde se proposoit de franchir pour attaquer les Russes. Le Czar, instruit que le détachement de Roos est séparé du corps de l'armée Suédoise, forme le projet de l'enlever. Pour cet effet, il fait construire un espèce de pont avec des arbrisseaux entrelacés, en manière de nattes, jetta dans le marais quantité de fascines, & mit son pont dessus. Alors il forme un détachement de dix bataillons & d'un régiment de Dragons dont il donne le commandement au Prince Gallitzin. Le vingt-deux Septembre ce détachement passe le marais & la rivière, à la faveur d'un brouillard, attaque le Général Roos dès six heures du matin. Charles XII entend le bruit de la mousqueterie, accourt avec quelques braves soldats qui sont autour de lui, se jette dans la mêlée: tous les Suédois qui l'environnent sont tués ou blessés: il reste presque

Danger auquel Charles XII est exposé.

seul au milieu des ennemis. Le Colonel Danhldorff accourt avec son régiment au secours de son Roi, sur lequel cent bras armés sont levés pour frapper. Le brave Colonel, secondé de ses soldats, fait des efforts incroyables, renverse les Russes qui environnent Charles, & le dérobe au péril dans lequel son imprudence l'a précipité. Le combat fut opiniâtre ; les Suédois recevant des secours continuels du corps de leur armée, forcerent enfin les Russes de lâcher prise : mais ils perdirent dans cette action deux cens de leurs plus braves soldats, & quelques Officiers de distinction.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Toutes ces victoires affoiblissoient l'armée de Charles XII, & le conduisoient au but où le Czar l'attendoit. Le Comte des Lovenhaup, pendant ce tems, faisoit de efforts incroyables pour conduire à l'armée Suédoise des provisions & du renfort ; mais la difficulté des chemins, & la quantité des chariots chargés rendoient sa marche lente & tardive. D'ailleurs le Général Bauer, qui commandoit un détachement de Russes, le côtoyoit toujours & le tenoit dans des allarmes continuelles, par des attaques subites & imprévues.

Charles, impatient de se voir dans l'inaction, passa la Soffa pour attaquer le Czar ; mais celui-ci, suivant toujours la prudence pour guide, se retira du côté de Smolensko. Le Roi de Suède, pénétrant l'intention de son ennemi, ne voulut pas le suivre, & s'engager dans un pays totalement dévasté ; il s'avança du côté de l'Ukranie, pays gras & fertile ; il espéroit

y trouver des vivres pour ſon armée qui en manquoit depuis ſi long-tems, & ſe mettre à portée de recevoir les ſecours que Mazeppa lui avoit promis.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Origine des Coſaques.

Les Coſaques ſont une horde de Tatars, qui alla s'établir vers le douzième ſiécle, dans les vaſtes campagnes qui s'étendent depuis le quarantième dégré de latitude, juſqu'au cinquante-unième trente minutes, aux environs du Niéper, ou Boriſthène. Les Tatars qui ſont répandus dans la Tartarie, ne tarderent pas à les inquiéter : mais les Coſaques les repouſſerent, après en avoir tué une prodigieuſe quantité. Les Polonois, connoiſſant par-là combien cette nation pourroit leur être utile contre les Tatars & les Ruſſes, les reconnurent pour leurs alliés, & leur accorderent des ſubſides. Les Coſaques ſe policerent inſenſiblement, bâtirent des villes, & leur pays, qui eſt naturellement fertile, devint riche & floriſſant. Comme il confinoit à la Pologne & à la Ruſſie, on lui donna le nom d'*Ukranie*, qui en Eſclavon ſignifie *Frontière*. Les Polonois & les Coſaques ne furent pas long-tems en bonne intelligence. Les premiers acquirent des terres dans l'Ukranie, voulurent exiger les mêmes corvées des payſans Coſaques, qu'ils exigeoient des payſans Polonois, qui ſont tous eſclaves. Les Coſaques ſe révolterent, appellerent les Ruſſes à leur ſecours, & après une guerre de vingt ans, les Polonois reconnurent que les premiers étoient un peuple libre. Les Coſaques au bout de quelque tems ſe ſoumirent aux Ruſſes, à condition qu'on les

niſſeroit jouir de tous leurs priviléges, e qu'on leur accorda, & ce qu'on exé- uta fidélement. Leur Chef ayant été un our maltraité par le Czar, comme nous avons marqué plus haut, réſolut de le rahir en faveur de Charles XII.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

L'Ukranie eſt, ſans contredit, un des neilleurs pays de l'Europe. Elle eſt bor- ée au Nord par la Pologne & par la Luſſie, qui l'environne encore à l'Orient. Elle a les Tatars au midi, & la Moldavie u couchant. Ce pays peut avoir cent ieues de France du midi au Nord, & à-peu- rès autant du levant au couchant. La apitale de l'Ukranie étoit Baturin, où Mazeppa faiſoit ſa réſidence. Voilà le pays ans lequel Charles XII vouloit entrer. Il toit intéreſſant pour lui d'uſer de diligen- e, afin de n'être pas prévenu par le Czar, qui n'auroit pas manqué de dévaſter ncore l'Ukranie. Il fit prendre les de- ans au Général Lagercron, avec quatre nille hommes, pour jetter des ponts ſur es rivières qui ſe trouveroient ſur ſon aſſage, & pour rétablir les chemins, afin e rendre la marche de ſon armée plus acile & plus prompte. Ces précautions toient bien priſes : mais Lagercron s'é- ara avec ſa troupe dans une forêt de ingt lieues, laquelle ſépare la Séverie le la Lithuanie ; il tourna le dos à l'Ukra- ie. Le Czar, attentif à tous les mouve- nens de ſon ennemi, connut bientôt ſon leſſein. Il détacha quatre mille cavaliers, ous les ordres du Major-Général Iſland, & ſix régimens de dragons commandés par e Général Renne, avec ordre de marcher

Deſcription de l'Ukra- nie.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

jour & nuit, pour prévenir l'ennemi, & occuper les villes de l'Ukranie. Czeremetow ſuivoit ces détachemens avec un gros corps d'infanterie. La mépriſe de Lagercron donna le tems à ces troupes d'exécuter les ordres du Czar. Elles entrerent dans l'Ukranie, & s'emparerent des principales villes, ſans trouver de réſiſtance, parce que Mazeppa, comptant que les Suédois arriveroient avant les Ruſſes, avoit ordonné qu'on reçût ceux qui paroîtroient les premiers. Czeremetow mit garniſon dans toutes les meilleures places, & alla avec le reſte de ſes troupes ſe poſter ſur la Deſna, pour en diſputer le paſſage au Roi de Suède, qui ayant été rejoint par Lagercron, paroiſſoit vouloir paſſer cette rivière.

Le Czar étoit reſté ſous Smolensko, avec une armée de quarante-cinq mille hommes effectifs. Lorſqu'il apprit le ſuccès de Czeremetow, il ſentit qu'il lui ſeroit aiſé d'empêcher les Suédois de tirer des vivres de l'Ukranie, comme ils l'avoient eſpéré, & ne s'occupa plus que du ſoin d'arrêter Lovenhaup dans ſa marche, de lui ôter les moyens de rejoindre l'armée de Charles, & d'y porter les munitions dont elle avoit un beſoin ſi urgent. Il ſe mit donc à la tête de ſes troupes, alla le chercher, bien réſolu de l'accabler ou de périr. Lovenhaup, preſſé par les ordres de Charles, faiſoit toute la diligence poſſible. Déja il avoit paſſé le Nieper près de Sklow, au-deſſus de Mohilow. Le Czar alla ſe poſter à Orki, dix lieues au-delà de Sklow, & envoya Menzikof

rec un détachement pour obſerver le énéral Suédois. Lovenhaup crut que le tachement Ruſſe venoit pour l'attaquer, : halte, & rangea ſon armée en ordre : bataille. Le Général Ruſſe ſe contenta : quelques légeres eſcarmouches, & re- ignit le corps de l'armée. Lovenhaup : ſon côté ſe hâtoit de joindre Charles ; Czar faiſoit la même choſe du ſien pour trouver à ſa rencontre, & lui livrer ıtaille. Enfin, après des fatigues & des eines incroyables, Lovenhaup arrive à eſna, petit bourg inconnu avant l'action rrible qui s'y paſſa entre les Ruſſes & s Suédois. Il eſt près de l'endroit où les vières de Pronia & de Soſſa ſe joignent our aller ſe jetter dans le Niéper. Le énéral Suédois faiſoit défiler ſes bagages u côté de la Soſſa, avec un corps de oupes conſidérable : le reſte de l'armée ıivoit en ordre de bataille. Le Czar l'at- nd : il occupe un bois que les ennemis oivent paſſer : il y a poſté ſon infante- ıe, & ſa cavalerie eſt rangée en bataille ors du bois. Menzikof, à la tête de la avalerie, s'élance ſur celle des Suédois ; eſt repouſſé ; mais le feu de l'infanterie uſſe arrête la cavalerie Suédoiſe. Loven- aup conduit ſon infanterie contre celle es Ruſſes. Le combat devient furieux. es Suédois animés par leur propre cou- age font des efforts incroyables ; les Ruſ- s excités par la préſence de leur Monar- ue, qui vole de tous côtés pour les ncourager, ſe défendent avec opiniâ- reté. Ces derniers, à la fin, cédent aux fforts de leurs ennemis, & ſont pour-

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

ſuivis juſqu'aux extrêmités du bois. Là ſe trouve un corps de Coſaques & de Calmoucs que le Czar à laiſſé en réſerve ; il fait feu ſur les Suédois, qu'il prend en flanc, & donne le tems au Czar de rallier les Ruſſes. Les derniers, ayant honte de ſe voir vaincus par une poignée d'ennemis, combattent avec un acharnement incroyable, & font refaire aux Suédois le même chemin qu'ils viennent de faire eux-mêmes en reculant.

Pierre le Grand fut à la veille de ſe voir enlever le fruit de ſes travaux, de ſes fatigues, & ſon empire. Ce Monarque étoit perdu ſans reſſource, ſi Lovenhaup eût pu lui arracher la victoire, & rejoindre Charles avec tous les ſecours qu'il conduiſoit : mais le danger ne ſervoit qu'à faire connoître tous ſes talens, toute ſa grandeur. Lorſqu'il eut forcé l'ennemi de regagner la plaine, il ſe prépara à donner un nouveau combat, fit avancer ſon artillerie, & tira avec ſuccès ſur les Suédois, pendant que ſes troupes traverſoient le bois pour aller ſe ranger en bataille en face de l'ennemi, que le canon tenoit en reſpect. Le combat recommença avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant. Les Ruſſes plierent encore : mais ils furent ſoutenus par des détachemens que le Czar avoit laiſſés dans le bois. Pierre, irrité de voir que ſes ſoldats ſecondoient ſi mal ſes intentions, ordonna aux Coſaques & aux Calmoucs, qui étoient derrière ſon corps d'armée, de faire feu ſur les fuyards, & ſur lui-même s'il étoit de ce nombre. Il rallie auſſitôt ſes troupes, & livre un troi-

ième combat. Il fut encore plus vif & plus opiniâtre que les autres. Trois fois les Ruſſes furent repouſſés, & trois fois ils retournerent à la charge. La nuit ſeule arrêta le combat. Le Czar la paſſa ſous les armes, au milieu de ſes troupes, attendant le jour avec impatience pour recommencer l'action : mais Lovenhaup, à qui il ne reſtoit plus que quatre mille hommes, profita de l'obſcurité pour ſe retirer. Afin de faire plus de diligence, il encloua une partie de ſon canon, fit jetter l'autre dans les marais, & mit le feu à ſes chariots : les Ruſſes l'éteignirent avec promptitude, & en ſauverent une grande partie. Pendant ce tems l'ennemi paſſoit la Soſſa à la nage avec les débris de ſon armée.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Le jour en paroiſſant offrit aux regards des Ruſſes le plus horrible ſpectacle dont l'hiſtoire faſſe mention ; des cadavres mutilés, des membres épars, des armes brisées ; les cris des mourans & des bleſſés augmentoient encore l'horreur de ce ſpectacle. Les Suédois perdirent dans ces trois batailles dix-mille hommes ; les Ruſſes en perdirent autant pour le moins, mais ils firent trois mille priſonniers ; le canon, les drapeaux, & toutes les autres marques du triomphe reſterent au Czar.

On ne peut aſſez admirer le courage, la prudence & l'habileté de Pierre dans une circonſtance auſſi critique. Il falloit qu'il empêchât ce corps d'armée de joindre le Roi de Suède ; on le vit bien-tôt prendre les précautions néceſſaires pour en venir à bout. Il avoit à combattre la nation la plus guerrière du monde, com-

mandée par un des plus braves & des plus habiles Généraux de Charles XII, & il ne conduiſoit contr'elle que des troupes mal diſciplinées, & toutes effrayées de leurs défaites paſſées. Son courage ſeul releve celui de ſes ſoldats; ſon exemple les excite, ſon habileté les guide : il force la victoire même à ſe déclarer pour lui. Dès ce moment il mérite le nom de Grand, que toute l'Europe lui accorde à ſi juſte titre. Il conſacra la mémoire de cette victoire par une médaille, où il eſt repréſenté à cheval foulant des monceaux d'armes.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Pendant que ce Héros prodiguoit ſa vie à Leſna pour la défenſe de ſes peuples, il recut à Londres le plus violent affront que puiſſe recevoir une tête couronnée. Matuéof, ſon Ambaſſadeur à la Cour d'Angleterre, contracta beaucoup de dettes, & ne ſe trouva pas en état de les acquitter lorſque Sa Majeſté Czarienne jugea à propos de le rappeller pour l'envoyer en Hollande. Il y a peu de pays où les loix ſoient auſſi ſéveres contre les débiteurs, qu'en Angleterre. Les créanciers de Matuéof formerent le projet de le faire arrêter; mais ils attendirent qu'il eût pris ſon audience de congé, s'imaginant qu'il ſeroit alors dépouillé de ſon caractère, & qu'on pourroit le traiter en ſimple particulier. Le Czar n'apprit qu'avec indignation ce qui étoit arrivé à ſon Ambaſſadeur : il vouloit qu'on fît pendre ces téméraires créanciers : mais la Reine Anne lui écrivit, lui fit connoître qu'en Angleterre on ne pendoit pas avec autant de

L'Ambaſſadeur du Czar eſt inſulté à Londre.

cilité qu'en Ruſſie, & lui offrit une ſa-
ſfaction raiſonnable. Elle commença par
re mettre les créanciers en priſon, &
voya en Ruſſie un Ambaſſadeur qui fit
Czar les ſoumiſſions & les proteſtations
nvenables dans une ſemblable conjonc-
re.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

La fortune, fatiguée de ſoutenir Charles
II, ſe déclaroit pour le Czar, & la pru-
nce de ce dernier la fixa de ſon côté.
Général Apraxin repouſſa Lybecker
i vouloit entrer dans l'Ingrie. Cette vic-
ire, qui étoit peu conſidérable par elle-
ème, augmentoit la confiance des Ruſ-
& diminuoit les reſſources du Roi de
ède. Lovenhaup joignit Charles XII
ec les débris de ſon armée, que la fa-
ue de la marche avoit encore diminué;
is il ne conduiſoit ni munitions ni ba-
ges, & ſa préſence, qui devoit cauſer
aucoup de ſatisfaction aux troupes de
arles, jetta parmi elles la déſolation,
ce qu'au lieu d'y apporter l'abondance,
augmentoit la conſommation.

Charles, voyant toutes ſes eſpérances
anouies, ſentit qu'il n'avoit plus de reſ-
rces que dans ſon courage & dans la
élité de ſes ſoldats. Il ſe flattoit cepen-
t qu'un heureux haſard le tireroit du
el embarras où il ſe trouvoit. Le de-
r & l'amitié avertiſſoient Staniſlas de
duire au camp de Charles le corps
uédois qui étoit reſté en Pologne pour
fermir ſur ſon trône, avec les muni-
s dont le Roi de Suède pouvoit avoir
oin: mais il ſe trouvoit dans une con-
ture qui l'empêchoit de s'éloigner de

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

la Pologne : la plupart des Palatins refuſoient de le reconnoître pour leur Souverain. Charles fit pluſieurs tentatives pour engager les Turcs à attaquer les Ruſſes : mais ce fut en vain, la Porte ne voulut point prendre parti dans la querelle.

Ce fut dans ce moment que Mazeppa, Hetman des Coſaques, oſa ſe déclarer pour Charles XII. Il étoit dans la Volhinie, & feignoit de vouloir joindre un corps de troupes Ruſſes qui étoit ſous les ordres de Siniowski ; mais il n'attendoit que l'approche du Roi de Suède pour ſe déclarer en ſa faveur. Ses délais donnerent quelques ſoupçons au Czar, qui envoya Menzikof à la tête de vingt mille hommes vers le Duché de Czernichow, pour obſerver la marche des Coſaques & de leur chef. Celui-ci ſentit par-là que ſa conduite étoit ſuſpecte ; &, craignant qu'on ne pénétrât ſon ſecret, il ſe hâta d'aller joindre Charles avec ſix mille hommes. Le Czar, à cette nouvelle, ordonna à Menzikof d'aller aſſiéger Baturin, capitale de l'Ukranie. La ville fut bien-tôt emportée & ſaccagée ; les Ruſſes la réduiſirent en cendres. Les principaux de la nation Coſaque qu'on crut être du parti de Mazeppa furent arrêtés : on fit leur procès. Les uns eurent la tête tranchée ; les autres furent roués : Mazeppa fut dégradé de l'ordre de Saint André & des armes ; on le pendit en effigie. Le Czar publia enſuite un manifeſte contre le Roi de Suède, pour empêcher le reſte des Coſaques de ſe déclarer pour lui, & de le favoriſer. Il y repréſentoit ce Prince comme un tyran, qui ne reſpi-

roit

oit que la guerre, & qui étoit tout prêt
i ſacrifier ſes peuples à cette paſſion. Il
crivit peu de tems après à Auguſte, pour
'engager à rentrer en Pologne, & lui fit
e tableau de la ſituation dans laquelle ſe
rouvoit le Roi de Suède : on aſſure que,
our lui donner plus de confiance, il l'exa-
géra. Il paroît que le Czar fit taire alors
e reſſentiment, pour n'écouter que la
olitique. Il étoit de ſon intérêt qu'Auguſte
ît une diverſion dans la Pologne : mais
elui qui portoit cette lettre tomba entre
es mains des Suédois, & Auguſte reſta
ans l'inaction.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

Charles XII, pour juſtifier ſa conduite
ans l'eſprit des Coſaques, publia de ſon
côté un manifeſte. Il ſe plaignoit du Czar
ui l'avoit attaqué ſans aucun motif plau-
ible, & donnoit ſa parole royale aux Co-
aques de les rétablir dans leurs privilèges,
i-tôt qu'il auroit abattu ce fier ennemi
ui les opprimoit. Ce manifeſte n'eut ce-
endant pas l'effet qu'il en attendoit. Char-
es ſe trouvoit dans une conjoncture ſi
ritique, qu'il lui étoit preſqu'impoſſible
le tenir ſa parole ; d'ailleurs le ſupplice
u'on avoit fait ſubir aux partiſans de Ma-
eppa avoit tellement effrayé cette nation,
ue perſonne n'oſoit même prononcer le
om de Charles. Le Czar ordonna aux Co-
aques de s'aſſembler, & d'élire un nou-
el Hetman : on lui obéit. Les Zoporo-
viens, qui font portion de la nation des
Coſaques, furent cependant aſſez hardis
our réſiſter aux ordres de Pierre, & pour
efuſer d'élire un nouveau Chef; ils firent
plus, ils envoyerent aux Suédois un ſe-

cours de huit mille hommes, & des vivres. Ces Coſaques habitent les îles que forme le Niéper, leſquelles on appelle *Porowys*. *Zaporowys* ſignifie dans leur langue habitans des îles *Porowis*.

PIERRE I, dit le Grand. 1708.

1709. Le Czar enleva dans Baturin des tréſors immenſes que Mazeppa y avoit amaſſés. Il fit ravager l'Ukranie, pour ôter aux Suédois le ſecours qu'ils eſpéroient en tirer, &, ſuivant toujours ſon plan, qui étoit d'éviter les actions générales, il ſe replia du côté de ſes Etats, diſtribua ſes troupes le long des frontières de l'Empire Ruſſe, & mit le gros de ſon armée à Glukou. Charles, ſentant que ſes troupes avoient beſoin de repos, & voyant que l'ennemi étoit en quartier d'hiver, paſſa la Deſna, s'approcha de la petite rivière de Sula, qui va ſe jetter dans le Niéper, diſtribua ſon armée depuis Prziuki, Rumne & Kadiacz, juſqu'à Lochowicha.

Les Suédois ne trouverent pas dans cet endroit le repos qu'ils attendoient, & dont ils avoient beſoin : au contraire, tous les malheurs à la fois vinrent les accabler. Le terrible hiver de 1709, plus inſupportable encore ſur ces frontières de l'Europe, que dans nos climats, ſurprit ces malheureuſes victimes de l'ambition de leur Roi, ſans habits, ſans chauſſures, ſans vivres. Il leur fallut alors combattre le froid, la faim & les Ruſſes. C'étoit trop d'ennemis à la fois, pour des ſoldats accoutumés à des conquêtes rapides. La plupart des Officiers, qui, ſix mois auparavant, ſe diſoient ſans ceſſe : *Quand nous ſerons à Moſcou*, ſentirent alors qu'ils

Terrible ſituation dans laquelle ſe trouvent les Suédois.

toient bien éloignés de leur but. Les sol-
ats, cédant à leur désespoir, murmuroient
autement. Un d'eux présenta, dit-on,
u Roi, en présence de toute l'armée, un
orceau de pain fait avec de l'orge & de
avoine, & qui étoit tout moisi. Charles
: mangea tout entier, & dit avec une
anquillité qui surprit tout le monde : *Il*
'est pas bon ; mais il peut se manger.* Ma-
eppa n'avoit pu amener, comme on l'a
u, tous les secours qu'il avoit promis ;
: Charles, loin de recevoir du soulage-
ent de ce nouvel allié, contracta encore
obligation de le défendre.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

Le Czar avoit toujours les yeux fixés
ir Charles XII, & ne lui laissoit aucun
oment de relâche : il envoyoit conti-
uellement des détachemens contre lui,
levoit ses convois, le serroit de si près
'il ne pouvoit faire aucun mouvement
ns avoir les Russes à combattre. Le froid
ntinuoit & ses soldats périssoient : deux
ille hommes tomberent morts sous ses
eux, & un nombre pareil perdit les mem-
es. Soit que les Russes fussent d'un tem-
érament plus robuste, soit qu'ils fussent
oins épuisés par la fatigue, ils résistoient
ieux à la rigueur du froid, &, comme
s lions furieux, attaquoient l'ennemi au
ilieu des neiges & des glaces. Les Sué-
ois avoient cependant toujours l'avan-
ge sur eux : mais cet avantage même leur
oit funeste ; il leur coutoit des hommes,
: les conduisoit à une ruine totale. Le
zar disoit qu'il risquoit volontiers dix
usses pour un Suédois, parce qu'il lui
oit aisé de remplacer les soldats qu'il

perdoit. Charles, à cinq cens lieues de Stokolm, ne pouvoit réparer ſes pertes.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

Ce dernier, voulant ſe mettre un peu au large, fit attaquer la ville de Viepriek le 6 Janvier malgré la rigueur exceſſive du froid. Il ſomma d'abord le Gouverneur de ſe rendre; on ne lui répondit que par une décharge de toute l'artillerie. Charles ordonna qu'on montât à l'aſſaut, mais le Gouverneur profita du froid pour arrêter l'impétuoſité de l'ennemi. Il fit jetter une prodigieuſe quantité d'eau ſur le rempart: elle géla ſur le champ, & n'offroit aux Suédois qu'un rempart de glaces, ſur lequel ils ne pouvoient planter leurs échelles. Pendant qu'ils faiſoient tous leurs efforts pour en venir à bout, la garniſon les foudroyoit à coups de canon & de mouſquet. Trois cens ſoldats & pluſieurs officiers d'élite périrent dans cette attaque. Charles XII, accoutumé à ſe roidir contre les obſtacles, & à regarder le danger de ſang-froid, fut cependant déconcerté à la vue de cette perte. Il fit de nouvelles propoſitions au Gouverneur, qui, craignant que le tems ne changeât & ne rendît ſon ſtratagême inutile, capitula. Charles fit réduire cette ville en cendres, & pénétra plus avant. Envain il cherchoit des vivres pour ſes ſoldats que la faim déſoloit; le Czar, par une activité incroyable, enlevoit tous ceux qu'on lui amenoit. Mazeppa, qui connoiſſoit le pays, & qui entretenoit toujours quelque correſpondance avec les Coſaques, l'avertit qu'au ſud-eſt de l'Ukranie, ſur une rivière qui prend ſa ſource dans le Duché de Voro-

in, & ſe jette dans le Niéper, étoit une ville, petite à la vérité, mais bien fortiée & défendue par une garniſon de cinq mille hommes. Il ajouta que les Ruſſes y avoient établi leurs magaſins, & que ſi Sa Majeſté pouvoit s'en emparer, elle y trouveroit tout ce qui étoit néceſſaire à ſon armée; qu'à ces preſſans motifs ſe joignoit celui de ne pas laiſſer derrière lui une place ſi importante. Il n'en fallut pas davantage pour faire concevoir à Charles le projet d'aſſiéger Pultava, c'eſt ainſi qu'on nomme cette place. Elle eſt ſituée ſur une colline au bout de l'Ukranie, du côté où commencent les frontières de l'empire Ruſſe, ſur la rive occidentale de la Vorskla.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

Dès que la rigueur du froid fut diminuée, le Monarque Suédois ſe mit à la tête de quatre cens hommes de Cavalerie, alla reconnoître la place, fit approcher ſon armée, & ouvrit la tranchée le 11 de Mai 1709. Le Czar, à cette nouvelle, détacha vingt-mille hommes de ſon armée, & les envoya ſous les ordres du Général Goltz pour boucher le paſſage aux troupes que Staniſlas pourroit envoyer aux Suédois, & ſe mit en mouvement avec le reſte de ſes troupes pour aller au ſecours de la ville. Charles s'apperçut bientôt que les Ruſſes avoient profité de leurs défaites. Le Prince Menzikof forma le projet de jetter du ſecours dans la ville, malgré toutes les précautions que le Roi de Suède prenoit pour l'en empêcher. Il feignit de vouloir livrer un combat pendant la nuit: les Suédois qui déſiroient d'engager une

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

action, se rassemblerent en corps, donnerent par leur retraite, la liberté aux détachemens Russes d'entrer dans Pultava. Lorsque le Prince Menzikof sut que son projet étoit rempli, il se retira. Charles ne put s'empêcher de donner des éloges à la manœuvre du Général Russe, & dit: *Je m'apperçois que nous avons appris le métier de la guerre aux Russes.*

Le Czar ne fut point présent à cette opération : il étoit allé au-devant de vingt-mille hommes de recrues qu'il avoit fait lever pour remplacer ceux qu'il venoit d'envoyer contre Staniſlas. Son armée étoit composée de quatre-vingt mille Russes, & de quarante mille volontaires Cosaques & Calmoucs. Si-tôt qu'il fut de retour, il fit jetter dans la ville des bombes, qui contenoient des lettres pour le Gouverneur; il l'engageoit à se bien défendre, lui promettant un prompt secours. Ce grand homme avoit formé le projet de livrer bataille au Roi de Suède, & d'exposer au hazard d'une action générale son Empire, sa gloire, & le fruit de ses travaux. Il sentoit combien la conjoncture dans laquelle il se trouvoit étoit délicate : il risquoit tout, & n'avoit rien à gagner; d'ailleurs il lui falloit attaquer un Roi toujours victorieux à la tête de ses troupes, qui ne respiroit que le combat, & bravoit les dangers; mais ce guerrier redoutable n'avoit plus que douze mille Suédois, qui étoient les restes de cette belle armée de quarante mille hommes, à la tête de laquelle il étoit sorti de Saxe pour conquérir la Russie, & de vingt mille hom-

mes que Lovenhaup avoit voulu lui amener. De ces ſoixante mille hommes, quarante-huit mille avoient péri par la faim le froid & le fer des Ruſſes. Aux douze mille Suédois que commandoit Charles, s'étoient joints douze mille Zoporoviens; mais mal armés, mal vétus, & encore plus mal diſciplinés. Ce Prince, avec une armée ſi foible comptoit toujouts d'aller à Moſcou, s'en rendre le maître, dépoſer le Czar, & forcer les Ruſſes d'en prendre un de ſa main : il étoit trop accoutumé à reuſſir pour craindre d'échouer : mais la fortune l'attendoit à Pultava : c'étoit là qu'elle vouloit lui faire ſentir ſes revers.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

Le Czar, prévoyant les ſuites que pourroit avoir cette action, prit pour s'y diſpoſer, toutes les précautions que ſa prudence & ſon génie purent lui dicter. Il fit combler les marais qui ſont à la gauche de la Vorskla, en allant du côté de Pultava, y fit élever des retranchemens, & étendit ſes troupes au-deſſus & au-deſſous de la ville, afin qu'en paſſant la rivière, il pût envelopper les Suédois. Charles étoit trop habile dans l'art de la guerre, pour ne pas pénétrer le deſſein de ſon ennemi; il étendit ſon armée autant qu'il lui fut poſſible, prit le commandement des poſtes avancés, donna celui des autres au Général Reinſchild, fit faire des retranchemens ſur le bord de la rivière. Un jour qu'il viſitoit ces ouvrages, un détachement de Calmoucs & de Coſaques au ſervice de la Ruſſie, tenta le paſſage de la rivière; mais les Suédois les repouſſerent

& les pourſuivirent juſqu'au milieu de l'eau. Charles XII, qui étoient préſent à cette eſcarmouche, s'avança juſque ſur le bord du rivage & y reſta juſqu'à ce qu'il vit les Calmoucs de l'autre côté. Un parti de Coſaques fit un feu continuel de la rive oppoſée, avec de longues carabines qu'ils appellent *Tourck*, pour favoriſer la retraite des leurs. Une balle atteignit Charles, perça ſa botte & lui fracaſſa le talon. Ceux qui l'environnoient n'apperçurent aucune altération ſur ſon viſage; mais le ſang qui couloit avec abondance les avertit que leur Roi étoit bleſſé. On l'emporta dans ſa tente : preſque tous les Chirurgiens vouloient lui couper la jambe; mais un d'entr'eux promit de le guèrir ſans en venir à cette terrible extrêmité. Taillez, coupez s'il le faut, lui dit Charles, d'une voix ferme & d'un air tranquille : il tenoit lui-même ſa jambe tandis que le Chirurgien lui faiſoit les opérations les plus douloureuſes.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

La nouvelle de l'accident arrivé au Roi, jetta la conſternation parmi les Suédois. Le Czar, toujours attentif à ce qui ſe paſſoit du côté de l'ennemi, profita, en homme habile, de la conjoncture où ſe trouvoit Charles. Il ordonna à Menzikof de ſe mettre à la tête de la cavalerie & de paſſer la rivière au-deſſus de Pultava : ſes ordres ſont bientôt exécutés; l'infanterie ſuit la cavalerie, & l'armée Ruſſe ſe retranche à droite & à gauche, pour enfermer les Suédois. Le Général Reinſchild, qui étoit poſté de l'autre côté de la Worskla avec la cavalerie Suédoiſe, ne fit au-

un mouvement pour arrêter les Ruſſes u paſſage de la rivière. Il s'excuſa ſur ce u'il ignoroit les intentions du Roi. Chares ne fut pas plutôt informé de la faute ue venoit de faire ſon Général, qu'il prit a réſolution de livrer bataille. La ſituaion dans laquelle ſe trouvoit ce Monarue, faiſoit frémir ſes ſoldats même. Bleſé, preſqu'incapable d'agir, devant une ille bien fortifiée, défendue par une garniſon nombreuſe & aguerrie, n'ayant u'une foible armée compoſée d'hommes ccablés de miſere & de fatigue, il n'a l'autre reſſource que dans un combat; il aut même qu'il livre ce combat à une arnée formidable par le nombre & l'expéience. Le 7 Juillet le Général Reinſchild tant entré dans ſa tente pour s'informer le l'état de ſa ſanté, Charles regarda ſa ueſtion comme trop peu importante our y faire réponſe, lui dit : *Je donne ataille demain, tenez-vous prêt.*

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

Il eſt enfin arrivé ce jour où deux Moarques ſur leſquels le monde entier a les eux fixés vont combattre en perſonne un contre l'autre, où le ſort de la Ruſie, de la Suède & de la Pologne va être écidé. Le 8 du même mois dès la pointe u jour Charles ſe fit porter ſur un brancard à la tête de ſon armée, ordonna qu'on aiſſât quelques troupes aux bagages, mit eux mille hommes à garder les tranchées, angea le reſte de ſes troupes ſur deux lignes, & les étendit dans la plaine le plus qu'il lui fut poſſible, pour n'être pas nveloppé. Il avoit à ſa droite une colline ſur laquelle étoit un monaſtère. A ſix

Bataille de Pultava.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

heures du matin il se mit à la tête de sa cavalerie, toujours porté sur son brancard, attaqua celle des Russes, qui, ne pouvant soutenir le premier choc des Suédois, fut enfoncée. Menzikof, qui la commandoit, fit des efforts incroyables pour la rallier : il eut deux chevaux de tués sous lui, & ne put réussir. Le Czar accourut pour arrêter ses troupes épouvantées : sa présence & son exemple même ne leur rendirent pas le courage. Son chapeau fut percé d'une balle : il vit l'affreux moment où il alloit être vaincu ; sa cavalerie tournoit toujours le dos & fuyoit du côté de la rivière. Les Suédois crierent alors *victoire* ; mais il s'en falloit beaucoup qu'elle fût décidée. Au lieu de poursuivre les Russes, ils s'amuserent à attaquer les redoutes que l'ennemi avoit mises à la tête de ses retranchemens, ce qui donna le tems au Czar de rallier sa cavalerie, & de la ramener au combat.

Le Roi de Suède avoit fait mettre pied à terre à une partie de sa cavalerie & de ses dragons, pour attaquer les redoutes des Russes. Un coup de canon brisa le brancard sur lequel il étoit, & de vingt-quatre hommes qui le portoient, il n'en resta que trois : on raccommoda ce brancard sous le feu des redoutes, & Charles resta à la tête de ses troupes, avec autant de sang-froid que s'il n'eût couru aucun danger. Le Czar à la tête de sa cavalerie rejoint son infanterie : monté sur un cheval Turc, dont le Grand-Seigneur lui a fait présent, il vole de rang en rang, encourage les Officiers & les Soldats à faire

eur devoir, & promet des récompenſes proportionnées aux ſervices qu'on aura rendus dans cette affaire. Catherine, cette célébre femme, dont nous donnerons la ſuite de l'Hiſtoire, étoit préſente à cette action : le Czar l'avoit épouſée depuis deux ans. Elle parcouroit auſſi les rangs dans une chaiſe ouverte, diſtribuant elle-même de l'eau-de-vie & du linge aux bleſſés, & faiſant emporter dans le camp ceux qui étoient hors de combat.

PIERRE I, dit le Grand. 1702.

Entre neuf & dix heures le combat recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Quatre-vingt pièces de canon foudroyoient les Suédois, qui n'en oppoſoient que quatre, & qui commençoient à manquer de poudre. La première ligne des Suédois, preſſée par la cavalerie Ruſſe qui la prenoit en flanc, pendant que l'infanterie l'attaquoit de front avec un feu continuel, plia, ſe porta ſur la ſeconde qui prit auſſitôt la fuite. Ce ne fut plus alors qu'une déroute générale, & un maſſacre affreux : la terre fut, dans un inſtant, couverte de cadavres. Les Ruſſes enveloppèrent la cavalerie Suédoiſe, & la hachèrent en pièces.

Charles eſt enfin battu.

Chales XII lui-même fut obligé de fuir, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. On le mit dans la voiture du Comte Piper, ſon premier Miniſtre, parce qu'il ne pouvoit ſe tenir à cheval, à cauſe de ſa bleſſure. Voilà donc enfin Charles XII vaincu, & fuyant devant un ennemi qu'il mépriſoit, qu'il vouloit renverſer du trône & précipiter dans l'état de particulier.

Il eſt obligé de prendre la fuite.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

La Suède fit dans cette fatale journée une perte, dont elle se ressent encore aujourd'hui : tout ce qu'elle avoit produit de plus grand & de plus respectable périt par le fer des Russes. Le Comte Piper, premier Ministre & Grand-Maréchal de la Cour de Suède, fut fait prisonnier, avec le Comte Reinschild, Feld-Maréchal, les Généraux Majors Schilppenbach, Stackelberg, Rosen & Hamilton. Le Czar trouvoit qu'il manquoit une chose à sa gloire; c'étoit d'avoir Charles XII en sa puissance. Il espéroit que les Russes le feroient prisonnier : impatient de le trouver parmi les prisonniers, il disoit à tous les Officiers Suédois qu'on lui amenoit : *Ne verrai-je pas encore mon frere Charles.* Ayant apperçu un corps d'Officiers, au milieu duquel étoit un prisonnier de marque, il crut que c'étoit le Roi de Suède, y courut avec précipitation ; mais c'étoit le Comte de Wirtemberg, & plusieurs autres personnes de considération qui servoient dans l'armée du Roi de Suède. On lui dit qu'on ignoroit ce qu'étoit devenu Charles & qu'on croyoit qu'il avoit été tué. Pierre en fut affligé. D'un côté sa vanité n'étoit pas satisfaite, de l'autre il regrettoit un homme auquel il ne pouvoit refuser son admiration. Le vainqueur se hâta de faire enterrer les morts : on en compta huit mille, parmi lesquels il y avoit six mille Suédois. On trouva sur le champ de bataille cent cinquante drapeaux & étendards, plusieurs paires de timbales. Les Suédois laissèrent dans leur camp beaucoup d'artillerie, des tentes, & six millions de

Rixdales en eſpèces, avec quantité d'armes & de bagages.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

Pendant ce tems Charles fuyoit vers le Niéper avec les débris de ſon armée. Lorſqu'il fut arrivé ſur les bords de ce fleuve, il demanda le chemin qui conduiſoit en Crimée; mais Mazeppa, qui l'accompagnoit, lui conſeilla de traverſer le déſert qui eſt au de-là du Niéper & de gagner les frontières de Pologne. Charles ſuivit cet avis: avant de paſſer le fleuve, il fit appeller les Généraux Lovenhaup & Kreutz qui l'avoient ſuivi; il dit au premier que connoiſſant ſa capacité pour la guerre & pour le cabinet, il vouloit le retenir auprès de ſa perſonne, dans une conjoncture où il lui devenoit plus néceſſaire que jamais. Se tournant enſuite vers Kreutz, il ajouta: « Je vous laiſſe le commandement des troupes qui ne pourront » paſſer le fleuve; vous les menerez en » Crimée, & emporterez tout l'argent » qu'on a ſauvé, pour ſubſiſter chez les » Tatars. Pour faire plus de dilgence vous » pouvez brûler tous les chariots, & jetter dans le fleuve les canons qu'on a » amenés. » Le Comte de Lovenhaup pria Sa Majeſté de ne pas le priver de l'honneur de garantir tant de braves ſoldats de la main des Ruſſes, & Charles, ne voulant pas mortifier un Officier, pour lequel il avoit une véritable conſidération, lui accorda ſa demande. Lovenhaup reſta donc avec Kreutz à la tête des malheureux débris de l'armée Suédoiſe. Charles ſe mit dans un canot avec Mazeppa, & paſſa de l'autre côté du fleuve. Ce ca-

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

not ſervit auſſi à paſſer trois cens hommes de cheval & les gardes du Monarque. Ce ne fut point ſans douleur que les Suédois qui reſtoient ſur le bord du Niéper virent leur Roi ſe ſéparer d'eux : oubliant leurs propres maux ils ne s'occupoient que des ſiens. Les larmes ne ſont pas toujours l'effet de la foibleſſe; la grandeur d'ame en fait auſſi répandre. Les Suédois, rangés ſur le bord du rivage, avoient les yeux attachés ſur Charles; ils comparoient l'état brillant dans lequel ils l'avoient vu, à l'état humiliant dans lequel ils le voyoient, & pleuroient. Il gardoit de ſon côté le ſilence de la conſternation, ſentoit en même tems tout le prix des larmes qu'il voyoit répandre; & s'il n'en verſoit pas, il n'en étoit pas moins agité au-dedans de lui-même : ſes malheurs l'avoient rendu ſenſible.

Le Czar, étant inſtruit que le Roi de Suède avoit pris la fuite, & qu'il marchoit du côté du Niéper, envoya à ſa pourſuite Menzikof & Bauer avec dix mille hommes de cheval, qui portoient en croupe deux bataillons : un gros corps d'infanterie ſuivoit ce détachement. Menzikof, pour ſatisfaire ſon maître, & avoir la gloire de faire le Roi de Suède priſonnier, fit toute la diligence poſſible; mais Charles venoit de paſſer le fleuve, lorſqu'il arriva. Menzikof attaqua la garde avancée des Suédois & l'enleva. Il ordonna aux tambours & aux trompettes de faire le plus de bruit qu'il leur ſeroit poſſible, afin de perſuader aux Suédois que toute l'armée du Czar alloit les attaquer : il fit ſom-

ner le Comte de Lovenhaup de ſe rendre, ui promettant des conditions avantageu- ès ; le menaçant d'un autre côté, de paſ- er tout au fil de l'épée, s'il s'opiniâtroit ı faire une réſiſtance inutile. Ce qui ne ;'étoit point encore vu dans les troupes lu Roi de Suède, on aſſembla le Conſeil le guerre, pour délibérer ſur ce qu'on de- voit faire dans cette conjoncture. On dé- cida qu'il falloit ſe rendre ſi toute l'armée du Czar étoit arrivée, & ſe défendre, ſi l'on n'avoit à faire qu'à un détachement. Les Suédois, après Pultava, ne ſont plus les Suédois : auparavant ils demandoient ſeulement où étoit l'ennemi, & s'élan- çoient ſur lui, ſans ſonger à l'inégalité de leurs forces : le malheur a affaiſſé leur courage. Lovenhaup envoye Kreutz pour régler les articles de la capitulation. Celui- ci, voyant que toute l'armée Ruſſe n'eſt pas arrivée, ne conteſte point ſur les con- ditions : impatient de faire connoître à Lovenhaup qu'il eſt en état de ſe défen- dre, il accepte toutes les propoſitions qu'on lui fait & ſe hâte de retourner au camp. Il fit ſon rapport au Général, & lui conſeilla de ſe défendre, & de ne pas humilier le nom Suédois au point de me- tre les armes bas devant un ennemi qui avoit été tant de fois battu, & qui n'étant pas ſupérieur en nombre, pouvoit l'être encore. Lovenhaup avoit pris ſon parti ; les miſeres paſſées lui faiſoient ſans doute craindre celles de l'avenir. Il ſigna la ca- pitulation au nom du Roi de Suède. Cet Officier qui autrefois bravoit les dangers, qui ſe précipitoit au milieu des hazards,

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

signe aujourd'hui ce qui fait son déshonneur. La capitulation étoit, à-peu-près, conçue en ces termes.

» 1°. Toutes les troupes Suédoises, sans » exception, qui sont sous les ordres du » Comte de Lovenhaup, tant Officiers » que soldats, se rendront, avec leur suite, prisonniers de guerre à Sa Majesté » Czarienne.

» 2°. Tous les simples soldats, cavaliers, » dragons & mousquetaires, mettront les » armes bas, & resteront prisonniers de » guerre, jusqu'à ce qu'on paye leur » rançon, ou qu'on les échange : ils garderont cependant leur monture & leurs » hardes.

» 3o. Les Officiers seront relâchés sans » rançon ni échange, sitôt que la paix sera » conclue entre Sa Majesté Czarienne & » Sa Majesté Suédoise. Ils seront toujours » traités honnêtement, & il leur sera » permis d'aller pour quelque tems chez » eux, sur leur parole.

» 4°. On remettra à Sa Majesté Czarienne toutes les munitions, les drapeaux, » étendards, trompettes, timbales, la » caisse militaire du Roi de Suède, dans » l'état où elle est présentement.

» 5°. Les Zoporoviens, & autres rebelles qui sont parmi les troupes de Sa » Majesté Suédoise, seront d'abord livrés » à Sa Majesté Czarienne.

» 6°. Pour la sûreté de cet accord, les » articles ci-dessus seront signés par les » Généraux commandant l'armée de Sa » Majesté Czarienne, & celle de Sa Majesté Suédoise : la capitulation sera ex-

» pédiée double. Fait au camp de Péré-
» voloczna le 30 Juin, vieux ſtile 1709.
» *Signé*, ALEXANDRE MENZIKOF, LO-
» VENHAUP.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

Article ſéparé. » Tous les Officiers en
» général garderont non-ſeulement leurs
» bagages, mais encore leurs valets, auſſi-
» bien que les Auditeurs, Secrétaires,
» Aumôniers & Chirurgiens.

Lorſque les Suédois apprirent qu'on alloit les livrer aux Ruſſes, ils garderent un morne ſilence, baiſſerent les yeux & prirent une attitude qui annonçoit leur conſternation. La fureur du déſeſpoir s'empara bientôt d'eux. « Voilà donc, dirent-
» ils, le fruit de nos fatigues & de nos vic-
» toires. On ne nous a amenés ici que pour
» nous couvrir d'une honte éternelle! Les
» Officiers & les ſoldats diſoient, d'une
» voix unanime : Nous devons tous mou-
» rir les armes à la main, & ce jour doit
» être le dernier de notre vie, non de notre
» gloire. En quelques lieux que Charles
» s'arrête, il doit apprendre que ſes ſol-
» dats ont combattu, & que les Ruſſes
» n'ont eu leurs armes qu'après leur mort. »
Ils fixerent enſuite les yeux ſur Lovenhaup comme pour lui demander ſes ordres : mais il dit qu'il falloit remplir les articles de la capitulation. La fureur s'empare une ſeconde fois des Suédois, & ne pouvant la tourner contre les Ruſſes, il la tournent contr'eux-mêmes. Pluſieurs ſoldats & pluſieurs Officiers s'élancerent dans le Niéper, préférant la mort à la honte de l'eſclavage : les bleſſés arracherent leurs emplâtres, & rouvrirent leurs

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

plaies. On en vit plusieurs qui avoient les membres fracassés, se précipiter des chariots, & se traîner dans le fleuve. Le désespoir n'alla jamais si loin. Lovenhaup, avec de tels soldats pouvoit encore mettre en question ce qui venoit d'être décidé à Pultava.

Le Czar, pour immortaliser le souvenir de sa victoire, fit frapper deux médailles. Sur la première il est à cheval, tenant le bâton de commandement, & marchant sur des cadavres. Sur le revers, on le voit sous la figure d'Hercule, armé de sa massue, symbole de la force, foulant aux pieds des monceaux d'armes & d'instrumens militaires. A droite est la ville de Pultava, & à gauche le camp des Russes. Sur la seconde, le Czar est en buste armé & couronné. Sur le revers on voit la Russie assise sur un trophée d'armes, portant un écusson qui contient ces mots : *Capto Lovenhaup cum reſiduis.* Lovenhaup pris avec le reste de l'armée Suédoise. Sa Majesté Czarienne, invita tous les Officiers Suédois à manger, & leur adressant la parole, il dit : *Je bois à la ſanté de mes maîtres dans l'art de la guerre.* Le Comte Reinschild lui demanda qui étoient ceux qu'il qualifioit de ce titre glorieux. *Vous, Meſſieurs les Généraux Suédois*, dit le Czar. *Votre Majeſté eſt donc bien ingrate*, repliqua le Comte, *d'avoir ſi maltraité ſes maîtres.* Le Czar, charmé d'un éloge aussi délicat, fit donner une épée à chacun des Officiers Généraux. Parlant ensuite sur l'inconstance des choses humaines, il ajouta, qu'il ne pouvoit s'empêcher de leur marquer com-

:n il avoit été ſurpris de les voir s'en-
icer dans un pays ſi éloigné du leur, PIERRE I, dit le Grand. 1709.
ec ſi peu du monde & ſi peu de pré-
ıtion. Reinſchild répondit encore, qu'ils
ıvoient pas toujours été conſultés, &
'ils n'avoient ſongé qu'à obéir aux or-
es de leur ſouverain. *Voilà*, reprit le
:ar, en regardant quelques Boïares, qu'il
ıpçonnoit d'avoir autrefois trempé dans
; intrigues de ſa ſœur Sophie, *de bons*
ets. Qu'un Souverain eſt heureux de comman-
r à de tels hommes.

Il envoya des lettres circulaires aux
élats de ſon Empire, pour leur ordon-
:r de rendre grace à Dieu de l'heureux
ccès de ſes armes. Le nombre des pri-
nniers qu'il avoit faits étoit trop conſi-
rable pour qu'il pût les garder; il en-
)ya dans la Sibérie une partie des Offi-
ers ſubalternes & des ſoldats. La néceſ-
té força ces malheureux de gagner leur
e en exerçant divers métiers, qu'ils ap-
irent inſenſiblement aux habitans de ces
imats. Il n'y avoit point de cartel entre
s Ruſſes & les Suédois. On aſſure que
: Czar en avoit propoſé un avant la ba-
ille de Pultava; mais que Charles le re-
ıſa, & ſes ſoldats furent la victime de
)n indomptable fierté.

Cependant Menzikof faiſoit tous ſes
ſorts pour joindre Charles: il détacha
: Géneral Wolkonski avec deux mille
avaliers, qui paſſerent le Niéper, &
ourſuivirent le Roi. Ce Monarque, après
ois jours de marche dans un déſert aride,
ù l'on ne trouve ni vivres ni habitans,
rriva ſur les bords du Bogk, autrefois

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

l'Hippanis. Il ne trouva ni bateaux, ni matériaux pour en conſtruire : Mazeppa, qui l'accompagnoit toujours, ne doutant pas que les Ruſſes ne fuſſent à leur pourſuite, lui conſeilla de remonter vers Oczakou, ville ſituée dans l'endroit où le Bogk ſe jette dans le Niéper, lui aſſurant que le Bacha de cette place leur fourniroit tout ce qui ſeroit néceſſaire pour paſſer. Charles XII ſuivit cet avis, & envoya le Comte Poniatowski vers le Bacha, pour l'engager à tenir des bateaux prêts : mais le Comte employa envain le ſecours de l'éloquence pour obtenir ce qu'il demandoit ; le Turc exigea deux mille ducats avant de fournir des barques. A peine Charles étoit ſur l'autre bord que Wolkonski arriva. Il enveloppa deux cens Zoporoviens qui n'avoient encore pu paſſer, & les fit priſonniers. Charles ſe retira à Bender : le Serasker qui y commandoit, le reçut avec les égards dûs à une tête couronnée. On aſſure que ce Monarque fugitif, au ſein de l'humiliation, conſerva toujours un air tranquille, qu'on ne lui entendit pouſſer aucun ſoupir, même proférer un ſeul mot qui approchât de la plainte. Lorſqu'on lui apprit que ſes principaux Officiers étoient priſonniers, il dit ſeulement : *Priſonniers chez les Ruſſes : allons plutôt chez les Turcs.* On trouve dans les Mémoires d'un Miniſtre à la Cour du Czar, que ce dernier ayant appris que Charles avoit formé le deſſein de ſe retirer chez les Turcs, écrivit pour le prier de ne pas prendre une réſolution ſi déſeſpérée, & de ſe remettre plutôt entre ſes

Charles XII ſe ſauve à Bender.

ns qu'entre celles de l'ennemi du nom étien. Il lui donnoit ſa parole d'hon- r, ajoute l'écrivain, de ne point le re- ir priſonnier, & de terminer leurs dif- :nts par une paix raiſonnable. Cette re fut portée par un exprès juſqu'à la ière du Bogk : mais Charles étoit déja Turquie lorſqu'il arriva, il rapporta lettre à ſon maître.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

La nouvelle de la bataille de Pultava, répandit bientôt dans toutes les cours l'Europe, & y cauſa une révolution nérale. Charles XII avoit exigé de l'Em- reur d'Allemagne, qu'on dépouillât les tholiques de pluſieurs Egliſes, pour les ler aux Siléſiens de la confeſſion d'Aus- urg : les Catholiques, à la nouvelle de défaite des Suédois, reprirent leurs gliſes, & furent protégés par l'Empe- ur : les Saxons formerent le projet de ſe nger des extorſions de Charles, qui ur avoit enlevé vingt-trois millions d'é- s; le Roi de Dannemarck déclara la erre à la Suède, & cette couronne, rcée de défendre ſon propre pays, rap- lla le Général Craſſau, qui étoit reſté en ologne pour ſoutenir Staniſlas. Auguſte des préparatifs pour remonter ſur le ône de Pologne, & les Polonois n'en rent aucuns pour l'en empêcher.

Le Czar, avant de quitter Pultava, y tta les fondemens d'une Egliſe en l'hon- eur de S. Pierre & de S. Samſon l'Hoſ- italier. Il portoit le nom du premier, & Egliſe Grecque célébroit la fête du ſe- ond le jour même que la bataille ſe don- a. Il fit élever une colonne dans le champ

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

de bataille, ſur laquelle on grava en lettres d'or les circonſtances de ce grand événement. Il envoya enſuite le Feld-Maréchal Czeremetow en Livonie avec une partie de ſon armée, & laiſſa le reſte en Ukranie, ſous les ordres de Menzikof, afin de fournir du ſecours à Auguſte ſitôt qu'il en auroit beſoin. Pour punir les Zaporoviens, il abolit tous leurs priviléges, & les réduiſit au même état où étoient les autres provinces de ſon Empire. Le Czar partit enſuite pour Thorn, où le Roi Auguſte devoit ſe rendre. Ces deux Monarques ſe donnerent des marques réciproques d'une ſincére amitié. Ils renouvellerent leurs anciens engagemens: Auguſte renonça en ſon nom & au nom de la République à la Livonie, que le Czar avoit deſſein de conquérir. Pierre, de ſon côté, promit au Roi tous les ſecours néceſſaires pour remonter ſur le trône. Le tems & ſes intérêts lui avoient fait oublier ce qui s'étoit paſſé à l'égard de Patkul.

Pendant que le Czar étoit à Thorn, il reçut les députés de la République de Pologne, qui le prioit de faire ſortir ſes troupes de Pologne, & de remettre en liberté pluſieurs Seigneurs Polonois qu'il avoit fait arrêter. Il ne fit aucune réponſe ſur le premier article, & refuſa non-ſeulement de rendre les priſonniers Polonois, mais il demanda encore que la République fît le procès à tous ceux qui avoient ſuivi le parti du Roi de Suède. Staniſlas, voyant que le ſien diminuoit tous les jours, & que celui de ſon ennemi augmen-

à proportion, se retira en Poméra-
Auguste reçut avec bonté les hom- PIERRE I, dit le Grand.
es de ceux qui l'avoient abandonné 1709.
r suivre son adversaire. Il leur par-
na, & les rétablit dans leurs dignités.
: conduite si généreuse lui gagna le
ır de tous les Polonois. Pierre jouis-
véritablement de son triomphe : il re-
:oit sur le trône un ancien ami, &
'oit que son nom seul forçoit les Po-
ois à se soumettre. Le Roi de Danne-
'ck, voulant profiter aussi du malheur
Suédois, renouvella ses anciennes
ances avec le Czar & avec Auguste.
'ierre, désirant de faire entrer le Roi
Prusse dans cette alliance, lui proposa
rendez-vous à Marienwerder. Plusieurs
ées auparavant, ce Monarque avoit
ı avec une pompe fastueuse Pierre qui
/ageoit : il reçut le vainqueur de Char-
avec plus de magnificence encore; re-
: cependant d'entrer dans l'alliance qui
'ormoit contre la Suède, mais il pro-
d'accorder un libre passage par ses
ts aux troupes des Puissances confédé-
s. Le Czar de son côté, promit de res-
er la Curlande au jeune Duc, neveu
'a Majesté Prussienne, mais à condition
il épouseroit la Princesse Anne, niéce
Sa Majesté Czarienne, & fille du Czar
ın, frere de Pierre. Le Roi accepta
:c joie la proposition du Czar, & ces
ıx Princes se quitterent fort satisfaits
n de l'autre.

'ierre, qui ne perdoit aucun instant,
rendit à Mittau, où le Général Czere-
tow arriva avec cinquante deux mille

hommes. Il étoit encore ſuivi par des détachemens conſidérables, qui, en ſe joignant aux cinquante-deux mille hommes qu'il conduiſoit, formerent une armée de cent-vingt mille combattans. Menzikof étoit Général en chef de toutes les troupes Ruſſes, le Czar n'avoit encore que le rang de Général Major de l'armée; mais, comme ſouverain, il régloit le plan de toutes les opérations, & dirigeoit les entrepriſes les plus importantes. Il ordonna à Czeremetow de former le blocus de Riga, capitale de la Livonie. Le Général Stromberg, qui commandoit dans la place pour les Suédois, fit tous les préparatifs néceſſaires pour une vigoureuſe défenſe. Il publia enſuite des écrits injurieux aux Ruſſes, afin d'irriter les Livoniens contr'eux, & de les empêcher d'embraſſer le parti des ennemis de la Suède.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

Pluſieurs de ces écrits tomberent entre les mains de Czeremetow, qui y répondit par le Manifeſte ſuivant. Il m'a paru aſſez intéreſſant, pour le faire connoître au Lecteur.

» Nous avons vu avec étonnement une » eſpèce de Mandement daté de Riga du » 22 Octobre 1709, & que le Gouver- » neur de cette place à fait répandre de » tous côtés. Il y attaque les Généraux » de Sa Majeſté Czarienne, mon très- » gracieux Souverain, par les expreſſions » les plus injurieuſes, portant même les » outrages, quoiqu'indirectement, juſqu'à » Sa Majeſté Czarienne. Ce procédé eſt » d'autant plus étonnant, que les Suédois » devroient s'appercevoir que le Tout-Puiſſant,

Preuves de l'hiſtoire de Pierre I.

uiſſant, las de leur orgueil, s'eſt ſervi es armes de Sa Majeſté Czarienne pour i réprimer. Ils devroient donc être plus umbles : mais l'orgueil eſt chez eux n vice ſi naturel, qu'ils ſont inſenſi- les aux humiliations les plus affligean- es. Toute la terre eſt témoin des égards ue nous avons marqués aux Généraux uédois. Les inſultes que contient le lernier Mandement nous force de ſortir le notre modération.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

» Nous avons publié dans la Livonie & lans l'Eſtonie des Univerſaux, par leſ- quels nous avons promis à la Nobleſſe le la délivrer enfin de l'eſclavage & de 'oppreſſion dans laquelle les Suédois la iennent, & de la rétablir dans ſon an- ienne liberté. Nous aſſurons que c'eſt l'intention de Sa Majeſté Czarienne, & nous eſpérons que le Tout-Puiſſant la favoriſera, puiſqu'elle eſt juſte. Les ac- tes répandus dans toute l'Europe prou- veront mieux que tous les propos du Comte Stromberg, ſi nous avons eu tort de traiter d'injuſte le procédé qu'a tenu la Suède à l'égard de la Livonie & de l'Eſtonie. Le Roi de Suède n'a-t-il pas regardé les malheureux habitans de ces deux provinces, comme indignes de ſa protection, puiſqu'il les a laiſſés pen- dant huit ans entiers en proie à leurs ennemis? Ne prenant que ſon ambition pour guide, il a conduit ſes forces à plus de cent lieues de leurs frontières, a expoſé ſon armée à toutes les miſeres poſſibles, pour troubler & ravager d'au- tres pays, & réduire des milliers d'hom-

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

» mes à la mendicité, ſans vouloir prêter
» l'oreille à aucune propoſition de paix.
» Comme s'il eût été maître des deſtins,
» il ſe croyoit ſûr des événemens, ne
» prenoit aucune loi pour guide, & mon-
» troit dans toutes les occaſions com-
» bien il faiſoit peu de cas du ſang hu-
» main.

» A qui le Gouverneur de Riga pou-
» voit-il mieux appliquer le nom de bar-
» bare qu'à ſon Souverain même ? Il eſt
» inconteſtable que les droits de la nature
» exemptent de tout devoir de pauvres
» ſujets, tellement épuiſés par les vexa-
» tions, qu'ils ſont hors d'état de payer le
» moindre impôt, & auxquels le Souve-
» rain ne tient aucune des promeſſes qu'il
» leur a faites. On n'eſt pas en droit d'e-
» xiger d'eux qu'ils prennent les armes
» pour s'oppoſer à leur libérateur. Char-
» les XII n'ignore pas que quand le Sou-
» verain manque à la protection qu'il
» doit à ſes ſujets, ceux-ci ceſſent natu-
» rellement de lui devoir fidélité & obéiſ-
» ſance, puiſque l'engagement eſt réci-
» proque.

» Le tems prouvera ſi Sa Majeſté Cza-
» rienne tient ſa parole : les Livoniens
» auront, ſans doute, plus d'un motif de
» lui témoigner leur réconnoiſſance, de
» l'aimer & de le reſpecter.

» Le Gouverneur nous accuſe de meur-
» tres, de barbarie : nous ne regardons
» cet article qu'avec mépris, & comme
» indigne de réponſe. Qu'on demande
» aux priſonniers qu'on a conduits de Li-
» vonie en Ruſſie, s'ils déſirent de re-

tourner dans leur pays ; ils répondront certainement que leur état actuel eſt préférable à celui dont on les a tirés. Les Officiers & les ſoldats qui ont été pris à Pultava, ont été traités avec tant de clémence, qu'ils en ſont eux-mêmes étonnés. Ils avoueront que le Czar a fait enlever, panſer, & ſoigner leurs bleſſés & leurs malades, que le Roi avoit abandonnés dans les chemins & dans les bois.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

» On ne comprend pas ce que veut dire le Gouverneur, en exhortant les Livoniens à ſe défendre, & en leur ordonnant de ſe joindre aux troupes Suédoiſes qui ſont dans le pays. On lui répondra d'abord que chercher à ſe défendre ſans forces, c'eſt une peine inutile ; on le priera enſuite d'indiquer aux Livoniens en quel endroit de leur pays ſe trouvent des troupes Suédoiſes, puiſqu'on doute ſi l'on pourroit y trouver dix ſoldats de cette nation. Quand le Gouverneur écrira avec plus de politeſſe, on lui répondra avec plus de modération : on a formé la réſolution d'imiter ſon ſtyle à l'avenir. Donné de notre quartier général, à Mittau ».

Le Czar alla voir les diſpoſitions que zeremetow faiſoit devant Riga, fit dreſſer ſes batteries, & mit le feu à la première ombe qui fut jettée dans la ville. Il ordonna enſuite à ſon Général d'affamer la ille & d'y faire le moins de dégât qu'il roit poſſible. Sa Majeſté Czarienne, voant que Riga ne peut lui échapper, part our Pétersbourg avec Menzikof, viſite

en arrivant les nouveaux édifices qui ont été conſtruits, ſe rend à deux lieux de Moſcou, y fait conduire les priſonniers Suédois, pour rehauſſer l'éclat de l'entrée triomphante qu'il a réſolu de faire dans cette capitale.

PIERRE I, dit le Grand. 1709.

1710. Il commença l'année par ce ſpectacle pompeux : il étoit alors néceſſaire pour ſes peuples, auxquels il vouloit inſpirer des ſentimens de grandeur. C'étoit pour ce Monarque une véritable ſatisfaction d'expoſer aux yeux des habitans de Moſcou, l'humiliation de ces fiers guerriers qui ſe vantoient d'entrer eux-mêmes en vainqueurs dans cette capitale. On avoit élevé pour cette pompe, ſept arcs de triomphe, ornés de trophées d'armes, & de tout ce que les arts, introduits & animés par Pierre, avoient produit de plus précieux. On vit paſſer ſous ces arcs l'artillerie des vaincus, leurs drapeaux, leurs étendards, leurs timbales, leurs dépouilles, & le brancard de leur Roi. Les Généraux, les Officiers, & les ſoldats Suédois qu'il n'avoit pas encore envoyés en Sibérie, marchoient deux à deux derrière ce brancard. Les vainqueurs fermoient la marche : Pierre, à ſon rang de Major Général, étoit ſur le même cheval qui l'avoit porté pendant la bataille de Pultava. Le bruit des inſtrumens de guerre, des cloches, & de cent piéces de canon, rempliſſoit les ſpectateurs d'allegreſſe. A chaque arc de triomphe on trouvoit des députés des différens ordres de l'Etat; & au dernier une troupe choiſie de jeunes enfans de Boïares, vêtus à la Romaine, préſen-

toient des lauriers au vainqueur. Les acclamations d'un peuple innombrable ſe faiſoient entendre toutes les fois que les canons ſe taiſoient : ce peuple, dans l'ivreſſe de ſa joie, rendoit au Monarque des hommages qui approchoient de l'adoration. Nous avons trouvé, dans les différens Mémoires qui nous ont été communiqués, un fait ſi ſingulier, que nous croyons devoir le placer ici. Il eſt contraire à tout ce qu'ont annoncé les Ecrivains qui ont parlé du Czar Pierre & de Catherine, qui étoit alors ſa femme. Le Lecteur pourra le revoquer en doute, mais il eſt atteſté par pluſieurs priſonniers Suédois qui en ont été témoins.

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

Le ſoldat qui avoit épouſé Cathérine ſe trouva à la bataille de Pultava : il y fut fait priſonnier, & étoit du nombre de ceux qui ornoient le triomphe du Czar. Il apprit que Pierre avoit épouſé ſa femme, & crut obtenir un meilleur ſort en ſe faiſant connoître. Dans cette eſpérance, il confia ſon ſecret au Commiſſaire Ruſſe, qui étoit chargé du ſoin des priſonniers Suédois ; mais loin d'adoucir ſon ſort, on ſe hâta de le faire partir pour la Sibérie, où il mourut trois mois avant que la paix fût conclue entre la Ruſſie & la Suède. Pierre avoit deux femmes vivantes, & Catherine deux maris vivans.

Le premier mari de Catherine ſe trouve à la bataille de Pultava.

Pendant ce tems Charles XII employoit tous les moyens qu'il croyoit néceſſaires pour mettre l'Empereur Turc dans ſon parti. Il avoit envoyoit à Conſtantinople e Comte Poniatouski, homme courageux, l'un eſprit ſouple, adroit & inſinuant :

déja les Miniſtres de la Porte étoient diſpoſés en faveur du Roi de Suède. Le Czar, toujours attentif aux démarches de ſon ennemi, répandit des ſommes conſidérables dans le Divan, & s'y fit un parti oppoſé à celui de Charles. Les détails de cette intrigue ſont trop bien préſentés dans l'hiſtoire de Charles XII par M. de Voltaire, pour que j'oſe y toucher.

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

Le Czar, peu de tems après ſon triomphe, reçut l'agréable nouvelle de la priſe d'Elbing, ville Anſéatique ſituée à huit milles de Konigsberg, dans le Palatinat de Marienbourg. Le Roi de Pruſſe l'avoit priſe en 1698, la rendit à la République de Pologne en 1703. Le Roi de Suède s'en étoit emparé, & y avoit laiſſé une nombreuſe garniſon.

Cette conquête acheva la ruine du parti de Staniſlas en Pologne : c'étoit la ſeule place où le pouvoir d'Auguſte ne fût pas reconnu. Pierre crut alors que l'occaſion étoit favorable, pour faire en Finlande l'invaſion qu'il projettoit depuis long-tems: il ſe rendit à Pétersbourg, y raſſembla un corps de vingt-cinq mille hommes, ſe mit à leur tête & alla aſſiéger Wibourg, place maritime ſur le golfe de Finlande. L'Amiral Apraxin eut ordre de faire voile de ce côté avec toute la flotte. Envain les Suédois voulurent jetter du ſecours dans la place, le Gouverneur fut obligé de capituler le 14 Juin. Les principaux articles de la capitulation contenoient que les Officiers & les ſoldats de la garniſon ſortiroient avec armes & bagages ; mais lorſqu'ils furent hors de la ville, la cavalerie

Ruſſe les enveloppa, & l'Amiral Apraxin leur déclara que l'intention de Sa Majeſté Czarienne étoit de les retenir priſonniers ; qu'elle n'étoit cependant pas accoutumée à manquer à ſa parole ; mais qu'elle croyoit devoir en uſer ainſi, pour ſe venger des Suédois qui avoient tant de fois violé les droits les plus ſacrés, même parmi les nations barbares. Le ſiége de Riga continuoit toujours ; le Comte de Stromberg ſe défendoit avec un courage qui approchoit du déſeſpoir : mais la peſte ſe mit dans la ville, & détruiſit plus d'habitans & de ſoldats, que les bombes & le canon des Ruſſes. Le Gouverneur ne pouvant réſiſter à deux fléaux à la fois, capitula. La garniſon eut le même ſort que celle de Wibourg. Lorſque le vainqueur entra dans cette malheureuſe ville, il y vit un ſpectacle ſi touchant, que la commiſération lui fit verſer des larmes. Les rues étoient couvertes de cadavres : cette ville, autrefois riche & peuplée, ne préſentoit plus que le ſpectacle affreux de la miſere & de la conſternation. Lorſque le Général Ruſſe entra dans la Salle des Nobles, l'Orateur lui adreſſa le diſcours ſuivant.

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

„ Le Tout-Puiſſant, ſouverain maître de
„ l'Univers, eſt le ſeul qui éleve & qui
„ humilie les Royaumes & les Républi-
„ ques. L'expérience nous en donne des
„ preuves certaines ; l'Hiſtoire & les mo-
„ numens qui ſont devant nos yeux nous
„ apprennent juſqu'à quel degré de gran-
„ deur la Providence divine avoit porté
„ l'Empire de Ruſſie depuis quelques ſié-
„ cles. Le haut & puiſſant Czar, notre

PIERRE I, dit le Grand 1710.

„ très-clément Conquérant & Souverain, „ a été l'inſtrument dont Dieu s'eſt ſervi „ pour élever encore ce même Empire au „ plus haut degré de grandeur. La con- „ quête des Royaumes de Caſan & d'Aſ- „ tracan, lui avoit déja donné un grand „ luſtre, mais ce glorieux Monarque qui „ le gouverne aujourd'hui a ajouté plus „ qu'aucun autre à ſon éclat, en l'augmen- „ tant par des conquêtes faites ſur les Ot- „ tomans, & en leur enlevant ce qu'ils ne „ poſſédoient que par le droit du glaive & „ de la guerre.

„ Notre ſiécle eſt ſi attentif aux éclatan- „ tes victoires de ce grand Prince, que „ tous les Monarques d'Aſie & d'Europe „ ſe réglent ſur ſes intérêts, reſpectent ſes „ forces & ſon ſage Gouvernement. Les „ lumières de la piété & de la religion re- „ levent l'éclat de ſon Empire : l'équité s'y „ rencontre avec la bonne foi, & l'Uni- „ vers entier eſt étonné de voir le ſoin „ qu'il prend de policer ſa nation. Votre „ Excellence a, Monſeigneur, autant de „ part à toutes ces choſes qu'un Miniſtre „ peut en avoir, & elle tâche d'en ré- „ pandre les avantages, ſuivant la volonté „ de ſon maître, ſur d'autres pays & d'au- „ tres provinces. Celle de Livonie, & l'or- „ dre de ſa Nobleſſe adorent les décrets de „ la Providence, & mettent leur bonheur „ dans la permiſſion qu'elles ont de baiſer „ le ſceptre favorable de Sa Majeſté Cza- „ rienne, adreſſant des vœux au Ciel pour „ l'affermiſſement du trône de ce puiſſant „ Monarque, & pour la proſpérité de l'il „ luſtre Maiſon impériale, puiſque nous

„ commençons à reſpirer par l'eſpoir des „ avantages promis à notre ſoumiſſion. „ Nous en attendons les effets, & nous „ nous engageons à nous acquitter fidéle- „ ment des devoirs de bons ſujets, tant „ pour nous que pour nos deſcendans. „

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

Revel, que la peſte n'épargnoit pas plus que Riga, ne put réſiſter long-tems aux efforts des Ruſſes; elle capitula: la garniſon entra dans les troupes du Czar. Pernau, place ſituée ſur la rivière de même nom, ſe rendit peu de tems après. Pendant que les Généraux du Czar faiſoient des conquêtes ſi rapides, Sa Majeſté s'emparoit de Kexholm, fortereſſe de Finlande, qui lui ouvroit la navigation ſur le lac de Ladoga. La fortune ſecondoit toutes les entrepriſes de Pierre: ſa flotte, conduite par l'Amiral Apraxin, ne fut pas moins heureuſe que ſes armées de terre; elle conquit l'île d'Oeſel. Cette île eſt ſituée dans la mer Baltique, à l'entrée du golfe de Riga, vis-à-vis de l'Eſtonie; elle a vingt-ſept lieues communes de France en longueur, & quatorze en largeur. Le Czar ſe trouva par-là en poſſeſſion de toute la Livonie.

Le Czar eſt maître de toute la Livonie.

Ce Prince devoit la plupart des ſes conquêtes à la diverſion que le Roi de Dannemarck faiſoit en Scanie: mais le Général Stembock, qui commandoit une armée de Suédois, défit les Danois près d'Helſimbourg, & les força d'abandonner toute la Scanie. Le Czar offrit à ſon allié des troupes pour ſe venger des Suédois. Sa Majeſté Danoiſe les refuſa, ſous prétexte qu'elle craignoit que les Ruſſes n'ap-

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

portaſſent dans ſes Etats la peſte qu'ils avoient gagnée en Livonie : mais le véritable motif de ſon refus étoit qu'il ne vouloit pas attirer dans ſon Royaume une puiſſance qui devenoit de jour en jour plus formidable. Il étoit aiſé de s'appercevoir que le Czar vouloit ſuivre la politique des anciens Romains, qui faiſoient marcher des troupes nombreuſes au ſecours de leurs alliés, & finiſſoient par leur faire la loi. Ce Monarque cherchoit un prétexte pour entrer dans l'Empire : il y avoit alors une neutralité établie, par les ſoins de l'Empereur, & quelques autres Princes, en faveur des provinces que le Dannemarck & la Suède poſſédent en Allemagne. Le Czar eſpéroit qu'en allant au ſecours du Dannemarck, il forceroit le Général Craſſau, qui étoit en Poméranie à la tête d'une armée de Suédois, d'aller défendre ſa patrie ; qu'il attaqueroit le Dannemarck du côté de l'Allemagne pour obliger les Ruſſes à partager leurs forces ; que la neutralité ſeroit alors rompue, & qu'il pourroit, de ſon côté, faire entrer une armée de Ruſſes dans l'Empire, ſous prétexte de couvrir la Saxe, & ſe joindre aux ennemis de la France, pour ſe venger de cette Puiſſance qui vouloit engager le Turc à lui déclarer la guerre ; qu'il prendroit alors des quartiers d'hiver dans l'Empire, & ſe trouveroit en état de donner la loi à l'Europe, en promettant à quelques Puiſſances de leur fournir du ſecours, & en menaçant les autres de ſe déclarer contre-elles.

Projets du Czar déconcertés.

Ce projet étoit grand, & véritablement digne de Pierre : mais les Turcs en empê-

cherent l'exécution. La Sultane Validé, mere de l'Empereur, prenoit avec chaleur le parti de Charles XII dans le Sérail. L'adroit Poniatouski, compagnon fidéle du Roi de Suède, avoit eu le ſecret de gagner une Juive qui approchoit ſouvent de la Sultane, & qui ne ceſſoit de lui vanter les exploits & le courage de Charles. La Princeſſe appelloit ce Monarque ſon lion, & diſoit quelquefois à ſon fils: *Quand aiderez-vous donc mon lion à dévorer ce Czar?* Le Sultan étoit diſpoſé en faveur de Charles; mais Baltadzi Mehemet, alors Grand-Vizir, étoit d'un caractère pacifique, craignoit d'avoir la guerre avec la Ruſſie, parce qu'il ſentoit qu'il ſeroit obligé de ſe mettre lui-même à la tête de l'armée, & entretenoit la paix avec cette Puiſſance. Charles trouva à la fin le moyen de mettre le Can de Crimée dans ſon parti. Celui-ci alla trouver le Sultan, lui exagéra l'ambition du Czar, & la néceſſité où la Porte ſe trouvoit d'arrêter les conquêtes d'un voiſin ſi redoutable. Le Sultan (c'étoit Achmet III.) envoya une troupe de Janiſſaires chez Tolſtoy, Ambaſſadeur du Czar, avec ordre de le conduire au Château des Sept-Tours, & publia un Manifeſte, dont voici le précis.

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

A tous nos Gouverneurs, Commandans, Bachas, &c. ſalut. " En l'an 1112 * il plut „ au Tout-Puiſſant de rétablir la paix en„ tre notre Empire & le Czar de Ruſſie. „ Les articles du traité & d'amitié ont été „ obſervés de notre part, ainſi qu'ils de„ voient l'être; cependant nous avons re-

* 1700.

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

„ marqué, depuis ce tems, que le Czar a „ toujours cherché à troubler notre Em- „ pire & les terres qui en dépendent ; „ qu'il a fermé l'entrée de ſes frontières à „ nos ſujets, fait bâtir une fortereſſe aux „ environs de Kaminieck pour ſe rendre „ maître de la Crimée, & pour reſſerrer „ de plus en plus les frontières de l'empire „ Ottoman : il a fait bâtir des châteaux & „ des redoutes à Azoph & aux environs ; „ a établi ſur cette mer une nombreuſe „ flotte, & s'eſt rendu maître de tous les „ forts qui ſont entre le Boriſthêne & le „ Bogk, quoique de tout tems ce territoire „ ait appartenu à la Pologne. De plus, il a „ paſſé la Samare & le Bogk & s'eſt avancé „ juſqu'à dix-huit lieues de Bender, s'eſt „ rendu maître de deux fortereſſes de la „ Pologne nommées Slatin & Hotin, & de „ toutes les places qui ſont depuis ces deux „ fortereſſes juſqu'aux frontières de la „ Hongrie.

„ Le Roi de Suède ayant été vaincu „ dans la dernière bataille qu'il livra aux „ Ruſſes ſur les frontières de notre empi- „ re, contraint de ſe retirer dans nos Etats „ pour conſerver ſa liberté & ſa vie, & „ d'implorer notre impériale protection, „ les Ruſſes ont eu la hardieſſe de le pour- „ ſuivre pendant quarante-huit lieues ſur „ nos terres, d'enlever trois cens Sué- „ dois, & de les emmener priſonniers. Le „ Roi de Suède, après un ſéjour de trois „ mois à Bender, envoya environ ſept „ cens de ſes ſoldats à Carlowitz en Mol- „ davie, pour ſe repoſer : le Czar les fit „ attaquer par ſix mille Ruſſes qui en tue-

„ rent une partie, & prirent l'autre

„ Les Ruſſes ſont entrés cette année dans la Crimée, où, après avoir maſſacré plus de vingt Muſulmans, ils ont enlevé dix-ſept cens chevaux. Outre ces hoſtilités, le Czar fait tout ſon poſſible pour ſe rendre maître de la Pologne. Voyant qu'on a pénétré ſes deſſeins, il cherche à faire périr ceux qui ne ſont pas de ſon parti, & emploie tout ce que la fourberie peut lui ſuggérer pour mettre le trouble dans notre Empire. Pour ſavoir ce que nous devions faire dans une conjoncture ſemblable, nous avons aſſemblé nos Vizirs, les gens de loi & de droit, les Santons, & autres perſonnes de notre conſeil, qui, d'une voix unanime, ont déclaré qu'il étoit abſolument néceſſaire d'entreprendre la guerre contre les infidéles Ruſſes. Le très-ſavant & très-ſage Aly-Mufti, Grand Prêtre des Croyans de tout l'univers, ayant été conſulté, a répondu que s'il étoit vrai que le Roi de Ruſſie eût, contre la foi donnée & reçue, tué quelques fidéles, & qu'il en eût emmené d'autres en eſclavage, il avoit rompu la paix, & que l'Empereur des Croyans, conformément à la loi, étoit obligé de mettre ſes armées en campagne, & de lui faire la guerre pour la défenſe de ſes Etats, & pour s'oppoſer aux deſſeins du Roi de Ruſſie.

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

„ A cet effet, nous avons commandé à notre Lieutenant Général & Grand-Vizir Mehemet Bacha, d'aſſembler nos milices de Gréce, de Natolie, & de nos

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

„ autres provinces, & de faire avancer ; „ dès le commencement de l'année pro- „ chaine, notre flotte impériale du côté „ d'Aſoph, d'attaquer le Roi de Ruſſie, & „ de metttre obſtacle à ſes dangereux deſ- „ ſeins. C'eſt ce que nous attendons de „ la bonne conduite de notre Grand- „ Vizir.

Le Czar répondit à-peu-près en ces termes.

„ Nous croyons devoir annoncer aux „ Nations, que nous n'avons jamais eu „ l'intention de rompre la paix qui étoit „ entre nous & la Porte ; que nous avons „ même toujours évité de commettre la „ moindre action qui pût la rompre. Les „ fortereſſes que nous avons fait bâtir ne „ ſont point contraires aux traités, puiſ- „ qu'elles ſont ſur le terrein qui nous ap- „ partient, conformément au réglement „ des limites, dreſſé par des Commiſſaires „ envoyés ſur les lieux de part & d'autre. „ Il eſt donc étonnant que la Porte en faſſe „ aujourd'hui un de ſes griefs. Il eſt faux „ que nos troupes ſoient entrées ſur les „ terres de la Turquie, elles n'ont été „ que ſur les frontières, quoique, ſuivant „ le droit de la guerre, elles euſſent pu „ pourſuivre & chaſſer notre ennemi juſ- „ ques ſur les terres Ottomanes. Si c'eſt un „ grief, il a été réparé l'année dernière „ par le renouvellement & la confirma- „ tion de la paix. La Porte ſtipula avec „ notre Ambaſſadeur, qu'elle conduiroit „ le Roi de Suède avec cinq cens Turcs au „ travers de la Pologne, & que nous le „ ferions conduire, depuis nos frontières

„ par nos Officiers; nous y avons consen-
„ ti, & nous nous sommes même engagés
„ d'obtenir le consentement de la Pologne.
„ On doit connoître de-là que nous avons
„ toujours été portés pour la paix, & que
„ nos intentions ont été d'entretenir une
„ bonne intelligence avec la Porte Otto-
„ mane; &, afin d'en instruire l'Univers,
„ nous confirmons de nouveau nos dé-
„ clarations précédentes, étant portés à
„ nous accommoder avec la Porte, avant
„ d'en venir à une guerre déclarée.

PIERRE I, dit le Grand. 1710.

„ Nous n'avons fait avancer nos trou-
„ pes sur les frontières de la Turquie, que
„ par précaution & pour notre sûreté,
„ après avoir été informés qu'on nous
„ avoit déclaré la guerre à Constantino-
„ ple, & qu'on avoit arrêté notre Ambas-
„ sadeur qui a été transféré aux sept-Tours.
„ Nous ne commettrons aucune hostilité,
„ au cas qu'on se conduise paisiblement de
„ la part des Turcs, & qu'on remette no-
„ tre Ambassadeur & ceux de sa suite en
„ liberté; & nous retirerons nos troupes
„ des frontières aussi-tôt que nous aurons
„ des sûretés de la part de la Porte. Nous
„ apporterons même toutes les facilités
„ convenables à notre accommodement,
„ pour lequel nous accepterons volontiers
„ la médiation de Sa Majesté impériale,
„ de la Reine d'Angleterre, & des Etats-
„ Généraux; & nous la leur demandons.
„ Mais si la Porte persiste à vouloir rom-
„ pre avec nous & à nous faire la guerre,
„ nous déclarons, à la face de l'Univers,
„ que nous ne sommes pas coupables du
„ sang qui sera répandu à cette occasion,

„ & nous eſpérons que Dieu appuyera la
PIERRE I, dit le Grand. 1710. „ juſtice de notre cauſe, & bénira nos
„ armes contre l'infracteur des traités. „

Pierre, voyant que la Porte perſiſtoit dans le deſſein de l'attaquer, fit les préparatifs qu'il crut néceſſaires pour ſa défenſe. Il ſut attirer dans ſon parti Brancovan, Prince de Walachie, qui lui promit de ſe joindre à lui, s'il paroiſſoit ſur les frontières de Moldavie ſeulement avec trente mille hommes. La Porte ayant été avertie de cette intelligence par les eſpions du Roi de Suede, donna la Principauté de Moldavie au Prince Cantemir, Walaque de nation, & le chargea de faire arrêter Brancovan, & de l'envoyer à Conſtantinople mort ou vif; lui promettant, s'il réuſſiſſoit, de joindre la Principauté de Valachie à celle de Moldavie. Cantemir profeſſoit la Religion Grecque; il crut que ſon devoir demandoit qu'il trahît ſon maître, qui étoit infidéle, pour favoriſer le Czar qui profeſſoit auſſi la Religion Grecque. En conſéquence, il manda au dernier de ſe hâter d'entrer en Moldavie avant que ſes ennemis euſſent aſſemblé leur armée, lui promit de le joindre avec ſix mille hommes, & de lui fournir les vivres dont il auroit beſoin.

§. V.

Campagne du Pruth.

1711. Cantemir ſervoit Pierre au-delà même de ce qu'il lui avoit promis. Il fit courir le bruit à Conſtantinople que l'armée Ruſſe étoit compoſée de deux cens mille hommes, qu'elle conduiſoit une nombreuſe

rtillerie. Cette nouvelle effraya le Viſir, naturellement timide: déſeſpérant de pouoir réſiſter à de pareilles forces, il conſeilla au Sultan d'en venir à un accommoement; les Ambaſſadeurs de Hollande & 'Angleterre offrirent leur médiation: mais habile Poniatouski découvrit la fauſſeté es bruits qu'on répandoit, & en connut auteur. Par ſes ſollicitations l'armée Otomane, qui étoit aſſemblée à Andrinople, eçut ordre de ſe mettre en marche. Le ultan conféra au Grand-Vizir le pouvoir e faire la guerre & la paix: pour lui marquer qu'il ne devoit faire la dernière qu'arès avoir humilié ſes ennemis, il lui donna n ſabre enrichi de pierreries. *Ta Hauteſſe*, it le Vizir en le recevant, *ſait que j'ai été levé à me ſervir d'une hache pour fendre du ois*, (*) *non d'un ſabre pour commander à des ldats: Je ferai tout mon poſſible pour te bien rvir: mais, ſi je ne réuſſis pas, ſouviens-toi ne je t'ai ſupplié de ne me le point imputer.* e Sultan lui répondit: J'eſpére que tu te omporteras de manière à me ſatisfaire. Le izir alla ſe mettre à la tête de l'armée.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Pierre, voulant prévenir les Turcs, onna le commandement d'une partie de flotte à Creutz, & le fit avancer du côté 'Azoph; le reſte de ſes forces maritimes roiſa dans la mer Baltique ſous les ordres e l'Amiral Apraxin, pour couvrir les

(*) Baltadzi Mehemet étoit d'un naiſſance très-bſcure. Il avoit été le coupeur de bois d'Achmet : ſon confident. Lorſque ce Prince monta ſur le ône, après la dépoſition de ſon frere Muſtapha, combla ſon favori de bienfaits, & l'éleva à la gnité de Vizir.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

côtes de la Livonie. Menzikof eut le Gouvernement général de cette Province & celui de l'Ingrie, avec ordre de les défendre contre les attaques des ennemis. Le Czar ordonna au Général Czeremetow de tirer l'élite des troupes Ruſſes qui étoient en Lithuanie & en Samogitie, de ſe mettre à leur tête & de s'avancer vers les frontières de la Moldavie. Il fit enſuite lever, dans toute l'étendue de ſes Etats, le quatrième des hommes qui étoient en état de porter les armes, & la moitié des valets de la Nobleſſe, incorpora une partie de ces recrues dans l'armée de Czeremetow, & laiſſa l'autre ſous les ordres du Prince Romadonouski pour garder les frontières du côté des Tatars. Il prit vingt-cinq mille Coſaques, pour les oppoſer aux Nogaïs qui pourroient ſe trouver dans l'armée Turque. Ce Prince étoit ſi perſuadé qu'il réuſſiroit dans ſon expédition, qu'on lui entendit dire : *Je veux être enterré à Conſtantinople, & j'eſpére que le Sultan ſera priſonnier à Pétersbourg.* Tout ſembloit en effet lui promettre d'heureux ſuccès. Son armée étoit compoſée de cent mille hommes, dont ſoixante mille étoient l'élite de ces vieilles troupes qui avoient ſoutenu pendant onze ans la guerre contre les Suédois. Les Valaques & les Moldaves devoient augmenter cette nombreuſe armée, & lui fournir des vivres, dont ſes ennemis ſeroient privés.

Le Czar part de Pétersbourg avec une entière confiance : il emmene Catherine, ſe rend à l'armée, qui avoit déja paſſé le Nieſter près de Kaminiek. En arrivant il

clare Czeremetow Général en chef, & prend que le titre de ſon Lieutenant. ndant que l'armée Turque paſſoit le Da- ıbe, Galga, fils aîné du Kan de Crimée, a, avec cinquante mille Tatars, mettre Siège devant Bialacerkiew, ville de la ıſſie rouge. La garniſon fit une ſi vigou- uſe réſiſtance, qu'elle donna le tems au ince Gallitzin de venir à ſon ſecours ec vingt-mille hommes : l'arrivée de renfort épouvanta les Tatars, qui ſe re- erent.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Les Ruſſes dirigerent leur marche du ıté du Pruth, rivière qui prend ſa ſource ns le mont Karpath, ſur les frontières la Tranſilvanie & de la Pologne, & ſe te dans le Danube au-deſſous de Ren. ette contrée, qui eſt la partie ſeptentionale de la Moldavie, eſt aride & déerte : les vivres manquerent bientôt dans rmée Ruſſe. Le Czar eſpéroit que Canmir arriveroit dans peu avec les munions qu'il lui avoit promiſes, & ſe conſoit : mais Cantemir ne lui tint pas plus ſa ırole, que Mazeppa ne l'avoit tenue à harles XII. Il parut à la tête de ſix mille ɔmmes, & n'amena point de proviſions. e Czar lui dit qu'il avoit plus beſoin de ıvres que de troupes. Cantemir lui réɔndit, que l'approche de l'armée Turıe, qui étoit déja en-deçà du Danube, avoit empêché de faire voiturer les proiſions qu'il avoit amaſſees. Pierre ſe conɔla par l'eſpoir de recevoir des vivres de rancovan : mais il ſe trompoit dans ſon ſpérance. Le Valaque vouloit faire la aix avec le Turc, qu'il regardoit comme

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

plus redoutable pour lui que le Czar : il ne ſe contenta pas de refuſer les vivres qu'on lui demandoit, attaqua même & battit un corps de Ruſſes qui étoit entré en Valachie. Les malheurs ſe multiplient dans l'armée du Czar ; il ne lui reſte aucune eſpérance ; ſes ſoldats manquent de pain ; il n'a point de fourages pour les chevaux ; la faim & les chaleurs exceſſives occaſionnent des maladies ſi terribles dans ſon camp, qu'il y périt un nombre incroyable de ſoldats. Ce Monarque, ſentant toute l'horreur de ſa ſituation, s'écrie : *Me voilà donc dans le même état où ſe trouvoit mon frere Charles à Pultava ! j'ai fait la même faute, en m'engageant dans un pays ennemi, ſans avoir pris les meſures néceſſaires pour la ſubſiſtance de mes troupes. Puiſſe le traître Brancovan porter un jour la peine dûe à ſa perfidie.*

Terrible ſituation dans laquelle ſe trouve le Czar.

Dans cette terrible ſituation, il ne voit que la mort ou l'eſclavage pour terminer ſes maux : c'eſt le but où ſes peines & ſes travaux l'ont conduit. Il eſt difficile de peindre la douleur qui accabloit alors ce grand homme. Après quelques momens d'un ſilence occaſionné par le déſeſpoir, il ſe tourna du côté de la Czarine, qui ne l'abandonnoit jamais, & lui dit : *Mourons, mais mourons en gens de cœur.* Il ordonna auſſi-tôt au Général Janus d'aller reconnoître l'armée ennemie qui étoit campée de l'autre côté du Pruth, & à Czeremetow de diſpoſer tout pour la bataille, au cas que l'ennemi voulût paſſer le fleuve. Auſſitôt l'armée Ruſſe, qui étoit campée vers Jaſſy, capitale de la Moldavie, deſcendit

dans une plaine qui eſt bornée à l'Occident par le fleuve, & à l'Orient par cette chaîne de montagnes qui ſéparent la Moldavie de la Beſſarabie. Pendant la marche, le Czar parcouroit les rangs, encourageoit les Officiers & les ſoldats, & leur diſoit que le courage ſeul mettroit fin à leurs maux : mais, au lieu de voir briller dans leurs yeux & ſur leur viſage ce feu qui annonce le déſir de combattre, il n'y remarquoit que l'abattement de la miſere & de la conſternation. Pendant ce tems dix mille Tatars paſſent le Pruth à la nage, tombent ſur le détachement de Janus & le forcent de regagner le corps de l'armée. Czeremetow, voyant que l'ennemi ſe diſpoſoit à paſſer le fleuve & à fondre ſur lui, ne voulut pas s'expoſer à combattre dans un terrein déſavantageux contre des troupes fraîches, auxquelles rien ne manquoit, & qui étoient ſupérieures en nombre. Il fit faire un quart de converſion à ſon armée, pour gagner un bois qui étoit à ſa gauche : mais il falloit faire deux lieues pour y arriver, & les Tatars ne ceſſoient de le harceler. Czeremetow, voyant qu'il lui ſeroit preſqu'impoſſible d'arriver avant la nuit à l'entrée du bois, ſe rapprocha de la rivière, & ſe jetta, comme par déſeſpoir, dans un endroit où elle fait un coude proche le bourg de Falxin ou Faleſin, & fit faire un retranchement de chariots & de chevaux de friſe. Pendant ce tems les Turcs paſſent le Pruth, vont camper devant les Ruſſes, & forment un croiſſant qui les environne de toutes parts. Un détachement de janiſſaires & de ſaphis, ſou-

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

PIERRE I, dit le Grand. 1711

tenu par les Tatars, s'avance vers le retranchement des Ruſſes. L'attaque fut vive & dura juſqu'à la nuit: les Turcs ſe retirerent ſans avoir remporté aucun avantage. La nuit du dix-ſept au dix-huit Juillet fut pour Pierre Alexiovitz la plus triſte qu'il ſoit poſſible de paſſer: il ſe retira dans ſa tente & défendit qu'on y entrât: ne voulant avoir aucun témoin de ſon déſeſpoir. Il touchoit au moment fatal qui alloit anéantir tous ſes projets: de quelque côté que ſon imagination ſe portât, elle n'y trouvoit que des objets affligeans pour lui. Les arts & le commerce, qui commençoient à fleurir dans ſes Etats, alloient en être bannis; les flottes qu'il avoit conſtruites, devenoient inutiles; Pétersbourg, ſa ville chérie, où l'on comptoit déja plus de quinze mille maiſons, où l'on voyoit des hôtels magnifiques, alloit devenir un déſert; ſes conquêtes alloient rentrer ſous la domination de ſes ennemis: pour rappeller le ſouvenir de ſon nom, il ne reſtoit que ſa faute & ſa défaite. Seul en proie à ces terribles réflexions, il n'écoute que ſon déſeſpoir, & perſiſte dans la réſolution terrible de périr avec les débris de ſon armée. Ses Officiers rangés autour de ſa tente, attendent en ſilence ſes ordres, ils n'ont pas la liberté de lui donner un avis, même de lui parler.

Pierre connut alors quel bonheur c'étoit pour lui d'avoir amené Catherine. Elle ſe préſente pour entrer dans la tente du Czar, les ordres qu'il a donnés de ne laiſſer entrer perſonne, ne regardent point une épouſe qui a bravé les dangers de la

guerre avec ſon mari, qui a eſſuyé pendant pluſieurs heures, tout le feu de l'artillerie des Turcs, qui eſt chérie, & qui mérite de l'être. Elle entre, le trouve plongé dans les plus triſtes réflexions, mais perſiſtant toujours dans la réſolution de vaincre ou de périr. Elle ſe jette à ſes pieds, le conjure d'enviſager les ſuites terribles de ſa réſolution. « Il eſt glorieux » de vaincre, lui dit-elle ; mais la pru- » dence demande qu'on céde aux conjonc- » tures. Jettez les yeux ſur votre armée, » voyez ces ſoldats languiſſans qui peuvent » à peine ſoutenir leurs armes : la diſette » leur a ôté les forces & abattu le coura- » ge. C'eſt les expoſer à une mort certaine » que de les mener au combat : ſi les Turcs » forcent ces foibles retranchemens, qu'al- » lez-vous devenir ? que deviendrai-je » moi-même ? ou je vous perds pour ja- » mais, ou je vous vois réduit à un hon- » teux eſclavage, expoſé aux inſultes d'un » vainqueur inſolent, & vous aurez vous » même la douleur de me voir la captive » de l'Empereur des Turcs. »

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Ce diſcours, accompagné de larmes, fit une telle impreſſion ſur l'eſprit du Czar, qu'il lui promit de faire aſſembler ſon conſeil, & de ſuivre l'avis que ſes Officiers lui donneroient. Catherine, voyant que ſes ſens étoient raffis, & qu'il pouvoit écouter un conſeil, lui dit qu'Oſman, Aga Kiaja, ou Lieutenant du Grand-Vizir, étoit fort avare, & qu'il aimoit parconſéquent les préſens ; que le Grand-Vizir, de ſon côté étoit timide, qu'il craignoit les dangers ; qu'elle eſpéroit en-

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

gager, à force d'argent, le Kiaja à effrayer ce Général, & à lui repréſenter que le déſeſpoir tient ſouvent lieu de courage; que l'on a vu des troupes peu nombreuſes remporter, en pareil cas, une victoire complette ſur des armées conſidérables. Pierre écouta ſa femme avec tranquillité, &, la regardant fixement, il lui répondit: » Catherine, l'expédient eſt merveilleux; » mais où trouverons-nous tout l'argent » qu'il faut pour jetter à la tête de ces » deux houmes; ils ne ſe payeront pas de » promeſſes. Dans votre camp, répondit-» elle: j'ai mes pierreries, & j'aurai avant » le retour de votre Envoyé tout ce qui » eſt dans l'armée. » Pierre l'embraſſe, fait aſſembler les Officiers de ſon armée pour demander leur avis. Pluſieurs prétendirent qu'on devoit diſputer la victoire, & combattre juſqu'à la dernière extrêmité, non s'humilier devant les Turcs, que la fortune ne manqueroit pas de rendre inſolens. Pendant ce tems l'ennemi fait approcher ſon artillerie, &, dès la pointe du jour, il tire ſur les chariots & les chevaux de friſe des Ruſſes. Ceux-ci pointent promptement la leur ſur l'armée des Turcs. Sitôt que le Grand-Vizir entend le ſifflement des boulets, il eſt ſaiſi de frayeur, demande ſi ce bruit durera long-tems, & fait tranſporter ſa tente à quelque diſtance de-là.

Le Vice-Chancelier Shaffirof, que la Czarine avoit fait entrer dans ſes vues, profita du ravage que le canon des Turcs faiſoit dans l'armés Ruſſe, pour perſuader au Czar & aux Officiers, qu'on devoit demander

demander la paix. " Nous n'avons, dit-il, „ d'autre parti à prendre que celui de la „ ſoumiſſion, pour ſauver la perſonne „ ſacrée de Sa Majeſté Czarienne. D'ail- „ leurs, on ne riſque rien de tenter cette „ voie : ſi elle ne réuſſit pas, on pourra „ alors en venir à la dernière extrémité. „ On doit faire attention que les Turcs „ peuvent, ſans perdre un ſeul homme, „ détruire, avec leur canon, toute l'ar- „ mée Ruſſe, ou la faire périr par la faim „ ſans craindre d'être attaqués, parce que „ leurs retranchemens ſeuls les mettent à „ l'abri de toute inſulte. „ Ces raiſons parurent ſi fortes, que tout le monde fut d'avis qu'on tentât la voie de la négociation. Alors Catherine monte à cheval, parcourt les rangs, parle aux ſoldats, entre dans les tentes des Officiers, leur dit: " Amis, nous voilà dans une triſte „ conjoncture : il faut perdre la vie ou la „ liberté. Si nous perdons la vie, notre „ argent nous deviendra inutile : em- „ ployons-le à éblouïr l'ennemi, & à „ obtenir de lui un paſſage libre. On „ travaille à cet objet : j'y ai ſacrifié une „ partie de mes pierreries & de mon ar- „ gent. Ce qui m'en reſte eſt tout prêt, je „ le donnerai lorſque celui qu'on a en- „ voyé au camp des Turcs ſera de retour, „ ſi, comme je l'eſpére, il réuſſit dans ſa „ négociation. „ Prenant enſuite chaque Officier en particulier, elle lui dit: " Don- „ ne-moi ce que tu as d'argent : ſi nous „ ſortons d'ici, tu le retrouveras au cen- „ tuple, j'en ferai ta cour au Czar notre „ pere. „ Les Officiers, les ſoldats même,

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Mémoires manuſcrits.

charmés de ſes graces, de ſon jugement, de ſa fermeté, lui donnerent tout ce qu'ils avoient; & l'on vit renaître l'eſpérance & la joie dans l'armée Ruſſe.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Les Turcs & les Tatars ſe diſpoſoient à attaquer les foibles retranchemens des Ruſſes; ils étoient déja rangés en ordre de bataille, lorſqu'ils apperçurent l'étendard blanc ſur le camp de l'ennemi. Ils en virent en même tems ſortir un trompette & un Officier qui dirigeoient leur marche vers la tente du Grand-Vizir. Perſonne ne s'oppoſa à leur paſſage: la ſoumiſſion arrête toujours les coups des Turcs. Dès que le Grand-Vizir eut appris l'arrivée de l'Officier Ruſſe, il ordonna qu'on le conduisît à la tente de ſon Kiaja, pour lui faire les propoſitions dont Sa Majeſté Czarienne l'avoit chargé. Catherine avoit eu ſoin d'inſtruire cet Officier de ſes intentions, & il s'acquitta très-bien de ſa commiſſion. Il préſenta d'abord au Kiaja une bourſe qu'il portoit ſous ſon bras, & dans laquelle il y avoit dix mille Ducats, lui dit que Sa Majeſté le prioit d'accepter ce préſent, l'aſſurant qu'elle ne s'en tiendroit pas-là, s'il vouloit diſpoſer le Grand-Vizir à écouter favorablement les députés qu'on avoit deſſein de lui envoyer. Le projet de Catherine fut accompli; le Kiaja reçut l'Officier Ruſſe avec accueil, & lui promit d'aller parler au Vizir. Il ſe rendit en effet dans la tente du Général, & lui dit: *la Loi t'ordonne de pardonner à ceux qui ſe ſoumettent, & tu dois écouter leurs prières.* Il lui fit enſuite faire attention que le déſeſpoir des Ruſſes pouvoit les conduire à la vic-

toire, & lui enlever les avantages qu'il obtiendroit par un accommodément. C'en étoit assez pour disposer à la paix un homme tel que le Grand-Vizir. Il reçut deux Officiers que le Czar lui envoya pour lui proposer une suspension d'armes, afin que ses Plénipotentiaires pussent se rendre dans sa tente en toute sûreté, & régler les articles de la paix. Une cassette pleine d'or & de pierreries acheva de le déterminer à accorder ce qu'on lui demandoit. La suspension d'armes fut publiée sur le champ. Les soldats Turcs, loin de la désapprouver, portoient & vendoient aux Russes le superflu de leurs provisions.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Le Czar, craignant que le Grand-Vizir ne changeât de sentiment, se hâta d'envoyer des Plénipotentiaires dans sa tente pour conclure le traité de paix. Ils étoient au nombre de cinq, & le Vice Chancelier Shaffirof fut chargé de porter la parole au Vizir. Il lui fit un discours assez adroit & conforme aux circonstances. Le Grand-Vizir lui répondit d'abord avec fierté; prenant ensuite un visage plus serein, il fit des demandes assez modestes. Le Comte Poniatouski étoit alors dans la tente du Vizir : il fit tout ce qu'il put auprès du Général Turc, pour l'engager à profiter de tous ses avantages, & à retenir même le Gzar prisonnier : ce fut en vain. Voici comment il s'exprime dans une lettre qu'il écrivit à ce sujet au Roi Staniſlas. " Le „ Chancelier Shaffirof se rendit auprès du „ Grand-Vizir, & par une harangue des „ plus soumises, & les propositions les „ plus flatteuses, il fut bientôt lui faire ou-

Le Grand-Vizir accorde la paix au Czar.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

„ blier toutes les belles promeſſes qu'il „ m'avoit faites. Au lieu d'impoſer au Czar „ des conditions avantageuſes, pour la „ Porte & pour nous, il ſe contenta de „ demander pour la Porte, Azoph, la dé- „ molition de Tangarock, de Samara & „ de Kaminienska, avec la groſſe artille- „ rie du camp des Ruſſes, le rétabliſſe- „ ment des Zaporoviens dans leurs an- „ ciens privilèges; que le Czar retirât ſes „ troupes de la Pologne & ne ſe mêlât „ plus de ſes affaires; qu'il livrât à la ſu- „ blime Porte le rebelle Cantemir, avec „ un nommé Sava, Raguſois d'extraction, „ & payât un an des revenus de la Mol- „ davie, pour les dommages qu'il y avoit „ cauſés.

„ Pluſieurs Bachas & Officiers de l'ar- „ mée Turque furent étonnés de cette „ conduite : ils eſpéroient qu'il exigeroit „ que le Czar ſe rendît priſonnier de guer- „ re avec tous les principaux Officiers de „ ſon armée. Sachant qu'il écoutoit quel- „ quefois mes avis, ils me prièrent de l'a- „ vertir de retenir au moins ce Prince, „ juſqu'à ce qu'il eût exécuté le traité „ qu'il vouloit faire avec lui. Shaffirof „ étant allé annoncer les demandes du „ Vizir au Czar, je profitai de cette oc- „ caſion pour faire de nouvelles remon- „ trances au premier, & pour lui faire des „ repréſentations ſur le peu d'intérêt qu'il „ paroiſſoit prendre aux affaires de Char- „ les XII. Il me promit beaucoup, mais il „ oublia tout lorſque Shaffirof fut de re- „ tour : il abandonna même ſes préten- „ tions au ſujet de l'artillerie du camp,

„ de la Moldavie, de Cantemir & de Sava.
„ Il ſe contenta ſeulement de ſtipuler que
„ le Czar ne s'oppoſeroit ni directement
„ ni indirectement au paſſage du Roi de
„ Suède, ce qui lui fut accordé, & le
„ traité fut conclu & ſigné... Je dis alors
„ au Vizir tout ce que la raiſon & ma
„ colère me dicterent contre lui; il me
„ renvoya à ſon Kiaja, pour aviſer aux
„ moyens de faire quelque choſe pour Sa
„ Majeſté Suédoiſe; mais celui-ci ne me
„ donna pas plus lieu d'être content de
„ lui. Je tâchai de lui inſpirer de la dé-
„ fiance & de l'inquiétude au ſujet de l'exé-
„ cution du traité, ſi l'on ne retenoit pas
„ le Czar priſonnier. Il me répondit qu'on
„ avoit pour ôtages Shaffirof & le fils du
„ Général Czeremetow. Je lui rappellai la
„ conduite du Czar au commencement de
„ la guerre de Suède. Ce Prince envoya
„ Chilkou faire à Charles XII toutes les
„ proteſtations imaginables d'amitié & de
„ bonne intelligence, pendant qu'il mar-
„ choit avec quatre-vingt mille Ruſſes pour
„ lui enlever Narva. Il me répondit que
„ l'Angleterre & la Hollande ſeroient vo-
„ lontiers garants de ce traité. Je lui re-
„ préſentai que des puiſſances ſi éloignées
„ ne pourroient obliger le Czar à tenir ſes
„ promeſſes; que les meilleurs garants
„ que le Vizir pût demander étoient le
„ Roi de Suède & votre Majeſté. Il me ré-
„ pondit: il n'eſt pas vraiſemblable que le
„ Czar accepte la garantie de ſes ennemis.
„ Je repliquai qu'il n'étoit pas dans le
„ cas de rien refuſer, qu'on pouvoit mê-
„ me, pendant qu'on le tenoit, rendre

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

„ vos Majeſtés amies, par des conditions
„ de paix raiſonnables, auxquelles on le
„ forceroit de ſouſcrire. Toutes mes ob-
„ jections furent inutiles ; on avoit for-
„ mé la réſolution de laiſſer aller le Czar. „

Le zèle du Comte pour le Roi de Suède, & ſa haine contre le Czar, l'engagerent à porter les choſes juſqu'à la dernière extrêmité. Il alla dans les retranchemens des Turcs, pour animer les Janiſſaires, & les engager à attaquer les Ruſſes, ſans l'ordre de leur Général. Il leur jetta même pluſieurs poignées de ducats : mais toutes ces tentatives furent inutiles ; ils ramaſſerent les ducats & reſterent à leur place. Charles XII avoit eu l'imprudence de ne pas ſuivre l'armée des Turcs. Ses Miniſtres lui avoient perſuadé qu'il commettroit ſa dignité, s'il ſe trouvoit dans une armée où il n'occuperoit aucun rang. S'il avoit été auprès du Vizir, il l'auroit, ſans doute, engagé à prendre un parti plus vigoureux. Le Comte Poniatouski l'ayant informé de ce qui ſe paſſoit, ce Monarque ſe rendit promptement au camp des Turcs ; mais la paix étoit conclue, le traité ſigné. Il eut la douleur de voir en arrivant l'armée Ruſſe qui ſe retiroit tambour battant, enſeignes déployées ; elle avoit plus l'air de revenir d'un triomphe, que de ſortir d'une défaite. On ne voyoit point les ſoldats abattus par la miſére ; leur contenance étoit fière, leur marche ferme & aſſurée. Le Grand-Vizir, après la concluſion du traité, avoit envoyé au Czar deux mille quintaux de biſcuit & de pain frais, deux de ris, & mille de caffé.

Charles XII entre en fureur en voyant les Ruſſes dans une poſition ſi contraire à ſon attente & à ſes déſirs. Il court à la tente de Mehemet Baltadzi, lui demande raiſon de ſa conduite : le Miniſtre lui répond qu'il a le pouvoir de faire la paix ou la guerre, qu'il vient d'ailleurs d'obtenir du Czar plus que le Sultan ne lui demandoit. *Quoi*, répondit Charles, *n'avois-tu pas ton ennemi à ta diſpoſition, & ne pouvois-tu pas obtenir des avantages bien plus conſidérables que ceux que tu prétends avoir obtenus. Donne-moi vingt mille hommes de tes meilleures troupes, & je te promets de ramener le Czar à tes pieds avant la fin du jour.* « Dieu nous » ordonne, reprit le Grand-Vizir, de par- » donner à l'ennemi qui s'humilie devant » nous & qui demande grace. Il nous dé- » fend de révoquer, ſans raiſon, le par- » don que nous avons accordé. D'ailleurs, » ſi j'emmenois le Czar priſonnier, qui » gouverneroit ſes Etats ? Il ne faut pas » que tous les Rois ſoient hors de chez » eux. » On aſſure que Charles ne repliqua que par un ſourire d'indignation, ſe jetta ſur un ſopha qui ſe trouva près de lui, regarda le Grand-Vizir d'un air de mépris, étendit ſa jambe vers lui, embarraſſa exprès l'éperon de ſa botte dans la robe du Vizir, la déchira, ſe releva ſur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender le déſeſpoir dans le cœur. Ce Turc montra dans ce moment plus d'élévation que le Roi de Suède ; il ne daigna pas faire attention à l'imprudente vivacité de ce Prince, & répondit avec tranquillité à Poniatouski, lequel étoit reſté dans ſa

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

tente pour l'engager à pourſuivre le Czar. Loin d'écouter cet avis, il envoya trois mille cavaliers commandés par trois Bachas pour empêcher les Tatars de harceler les Ruſſes pendant leur retraite.

Le Czar marchoit à la tête du régiment des Gardes. En arrivant ſur les bords du Nieſter, il fit la revue de ſes troupes, & trouva qu'elles ne montoient plus qu'à quarante mille hommes, en comprenant les Calmoucs; il en avoit perdu plus de ſoixante mille dans cette fatale expédition. De toute ſon artillerie, il ne put ſauver que quarante pièces; il laiſſa le reſte faute de chevaux: par la même raiſon il abandonna une prodigieuſe quantité de bagage, dont les Tatars s'emparerent. Il paſſa le fleuve & parut en Pologne lorſqu'on le croyoit priſonnier chez les Turcs, mit les débris de ſon armée en quartier d'hyver dans la Lithuanie, alla à Varſovie, ſe rendit à Elbing, & la Czarine prit la route de Pétersbourg avec le Prince Cantemir. Le Czar étoit perſuadé qu'il auroit évité tous les malheurs qui lui étoient arrivés, s'il avoit ſuivi les avis de ce Prince, qui l'exhortoit à ſe mettre en campagne avant que les Turcs euſſent aſſemblé leur armée. Il ne voulut jamais le livrer au Grand-Vizir qui le demandoit avec inſtance, lui marqua toujours beaucoup d'égards, lui conſerva le titre d'Alteſſe, & lui accorda des terres dans l'Ukranie, avec une penſion de vingt mille roubles.

Pierre, après avoir ſéjourné quelque tems à Elbing, ſe rendit à Carlesbath pour y prendre les eaux; de-là il alla à Dreſde

où ſon fils Alexis l'attendoit. Sa Majeſté Czarienne avoit depuis quelque tems formé le projet de faire alliance avec quelque puiſſante Maiſon d'Allemagne, par le mariage de ſon fils. Ce Monarque eſpéroit d'ailleurs qu'une femme aimable fixeroit le cœur d'Alexis, & lui feroit perdre ce goût pour la débauche qu'il avoit contracté dans les mauvaiſes compagnies qu'il fréquentoit. Ce jeune Prince, guidé par quelques Boïares attachés aux anciens uſages, marqua d'abord de la répugnance à épouſer une étrangère : mais un de ſes favoris, plus prudent que les autres, lui fit enviſager le danger auquel il s'expoſoit en ne ſe ſoumettant pas aux volontés d'un pere auſſi ſévere que le ſien : il lui rappella ce qui lui étoit arrivé pluſieurs années auparavant ; ajouta qu'en prenant une épouſe dans une puiſſante Maiſon d'Allemagne, il s'aſſureroit la ſucceſſion au trône, & engageroit le Czar à le traiter avec plus de bonté. Ce raiſonnement fit rentrer le jeune Prince dans ſon devoir ; il alla ſe jetter aux pieds de ſon pere, lui promit de ſuivre ſes volontés comme des loix. Le Czar, ſatisfait de cette ſoumiſſion, l'envoya à la cour de Saxe. Il y étoit lorſque Pierre s'y rendit. Ils allerent enſemble à Torgau, où la Reine de Pologne tenoit alors ſa cour. Charlotte-Chriſtine-Sophie, fille du Duc Louis-Rodolphe de Brunſvick Wolfenbutel, ſœur de la femme de Charles VI, proclamé depuis peu Empereur d'Allemagne, en faiſoit l'ornement. Aux charmes de ſa figure, à la nobleſſe de ſa taille, ſe joignoit un air de gran-

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Nouveaux Mémoires ſur l'état préſent de la Ruſſie.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

deur qui annoçoit ſa naiſſance : les graces naturelles, ſa douceur, l'enjouement & la fineſſe de l'eſprit faiſoient de cette Princeſſe une femme accomplie. C'étoit ſur elle que Pierre avoit jetté les yeux pour en faire la femme de ſon fils : il eſpéroit que tant de charmes réunis fixeroient le cœur du jeune Prince. La cérémonie du mariage fut célébrée à Torgau le 25 Octobre : mais cette union n'eut point le ſuccès que le Czar en attendoit. Alexis étoit né avec un caractère trop farouche, pour être ſenſible ; il abandonna ſa femme & retourna à la débauche.

Mariage d'Alexis.

Catherine, qui étoit alors reconnue pour la femme du Czar, n'aſſiſta point au mariage d'Alexis. Elle étoit, à la vérité, regardée comme Czarine dans l'Empire de Ruſſie ; mais on ne lui donnoit à la Cour du Czar que le titre d'Alteſſe, & ſon rang étoit trop équivoque pour qu'elle ſignât au contrat, & pour qu'on lui accordât une place convenable à ſa dignité d'épouſe du Czar. Pierre, joignant la reconnoiſſance à l'amour, voulut qu'elle jouît de tous les droits & de tous les honneurs qui ſont attachés à la qualité de Czarine : il ſe rendit à Pétersbourg, déclara ſolemnellement ſon mariage avec elle, & le célébra publiquement. Cette femme, à la gloire d'avoir ſauvé le Czar & ſon armée pendant la guerre contre les Turcs, joignoit celle d'être néceſſaire à la conſervation du Monarque. Il étoit ſujet à des convulſions, qu'on croyoit être l'effet d'un poiſon qu'on lui avoit donné dans ſa jeuneſſe. Catherine ſeule avoit trouvé le

secret d'appaiſer ſes douleurs par des ſoins pénibles & des attentions recherchées, dont elle ſeule étoit capable. PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Ce mariage fut reçu avec une acclamation générale ; tout le monde ſe faiſoit un devoir de publier les éloges de Catherine.

Peu après la publication du mariage de Pierre avec Catherine, une aventure ſingulière fit connoître la naiſſance de cette femme. Un envoyé extraordinaire de Pologne, retournant de Pétersbourg à Dreſde, s'arrêta dans une auberge en Livonie. Pendant qu'il y étoit, des payſans prirent querelle enſemble. L'un étoit valet d'écurie dans l'auberge ; il crioit contre les autres qui l'avoient maltraité, & dit, en baiſſant un peu le ton, que s'il vouloit dire un mot, il avoit des parens aſſez puiſſans pour le venger de l'inſulte qu'on lui faiſoit. Le Miniſtre de Pologne entendit ces paroles, demanda qui il étoit ; on lui répondit que c'étoit un payſan Polonois, qu'il faiſoit la fonction de valet d'écurie pour gagner ſa vie, & qu'il s'appelloit Charles Skoworonski. Le Miniſtre le regarde, & trouve dans l'aſſemblage de ſes traits une reſſemblance confuſe avec ceux de la Czarine. Il mande cette nouvelle à un de ſes amis qui étoit à la Cour de Ruſſie, & en fait une plaiſanterie. Sa lettre parvint au Czar, qui ordonna au Prince Repnin, alors Gouverneur de Riga, d'imaginer quelque prétexte pour faire le procès au valet d'écurie, & pour l'envoyer, ſous eſcorte, à la chambre de Police de la Cour. Les ordres du Czar Mémoires manuſcrits.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

ſont ponctuellement exécutés. Le Lieutenant général de Police de la Cour fait traîner l'affaire en longueur, comme on le lui a ordonné; on charge des gens adroits de veiller ſur la conduite, d'écouter les diſcours de cet homme, & de le queſtionner ſur ſa naiſſance & ſa famille. Ses réponſes annoncerent qu'il étoit véritablement frere de Catherine. Il dit qu'il s'appelloit Charles Skoworonski; que ſon pere & ſa mere quitterent la Pologne, allerent s'établir à Derpt, où ils ſubſiſterent de leur travail, & où ils eurent deux enfans, un garçon & une fille; que la peſte les força d'aller à Marienbourg, qu'ils y moururent l'un & l'autre de la peſte; qu'un payſan aſſez riche ſe chargea du garçon, qui étoit alors âgé de cinq ans & qui étoit lui-même; que le Paſteur ſe chargea de la fille qui n'avoit que trois ans, & qui ſe nommoit Catherine; qu'elle fut faite priſonnière; qu'on lui avoit dit qu'elle appartenoit au Prince Menzikof, & qu'elle étoit fort riche.

Ces réponſes ayant été portées au Czar, il dit qu'il falloit inſinuer à Charles de préſenter lui-même un placet au Monarque, pour obtenir juſtice: il ajouta qu'il iroit le lendemain dîner chez Chappelof, ſon Maître-d'hôtel, & qu'il vouloit qu'on le lui préſentât à la fin du dîné. Le Czar reçut ſon placet, examina cet homme avec attention, lui fit pluſieurs queſtions, & jugea par ſes réponſes qu'il étoit véritablement le frere de ſa femme. Sa curioſité étant ſatisfaite, il dit à Charles qu'il verroit ce qu'il pourroit faire pour

lui, & de revenir le lendemain à la même heure.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Dès le soir, le Czar dit à Catherine : » J'ai dîné chez notre Maître-d'hôtel; j'y » ai fait très-bonne chere : cet homme se » nourrit mieux que nous. Il faut, Cathe- » rine, que nous y allions demain, & » que nous le surprenions comme j'ai fait.» Après le diné l'on fit encore entrer Charles : le Czar, feignant d'avoir oublié ce qu'il lui avoit dit la veille, lui fit les mêmes questions, en s'approchant d'une fenêtre près de laquelle la Czarine étoit assise. A chaque réponse que lui faisoit Charles, il disoit à sa femme : *Catherine, écoute cela.* Enfin il lui ajouta : « Cathe- » rine, n'entends-tu rien à celà ? » Elle répondit, en balbutiant : *Mais....mais.* Le Czar reprit : « Si tu ne le comprends pas, » je le comprends bien moi : cet homme- » là est ton frere. Allons, dit-il, en s'a- » dressant à Charles, baise-lui le bas de la » robe comme Impératrice, & tu l'em- » brasseras ensuite comme ta sœur.» Catherine, pâle, interdite, regarde son frere, & tombe en foiblesse. Lorsqu'elle fut revenue à elle, le Czar lui dit : « Quel mal y a-t-il à cela ! eh bien, c'est mon beau- » frere. S'il a des talens nous en ferons » quelque chose. Console-toi : il n'y a rien » dans cette aventure qui doive t'affliger. » Nous voilà instruits sur une matière qui » nous a couté bien des recherches ; reti- » rons nous. » Catherine demanda au Czar la permission d'embrasser son frere, & pria le Czar de leur accorder son amitié à l'un & à l'autre.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

On dit à Charles de ne pas paroître avant qu'on lui en eût donné la permiſſion, & de ſe conformer aux avis que lui donneroit le Maître-d'hôtel. On le maria avantageuſement par la ſuite; on lui donna des biens conſidérables. Une de ſes filles épouſa le Prince Sapieha.

Le Czar, après la cérémonie de ſon mariage avec Catherine, ſe rendit à Elbing, pour conférer avec ſes alliés & prendre les précautions qui lui paroîtroient le plus convenables dans la conjoncture préſente. Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Allemagne, Poniatouski employoit tous les moyens pour ſe venger du Grand-Vizir, qui ne faiſoit aucune attention à ſes ſollicitations. Il écrivit la rélation de tout ce qui s'étoit paſſé à l'égard du Czar, & réſolut de la faire parvenir au Grand-Seigneur. Il trouva d'abord beaucoup d'obſtacles à ſon projet, parce que le Miniſtre avoit donné des ordres pour qu'on ne laiſſât parvenir aucun étranger aux pieds du trône: mais Poniatouski s'adreſſa à l'Ambaſſadeur de France, qui fit parvenir ſa rélation à l'Empereur Turc. Celui-ci ſentit combien la conduite de ſon Vizir étoit blamable, & réſolut de le punir: mais, croyant qu'il étoit dangereux d'irriter un homme qui ſe trouvoit à la tête d'une nombreuſe armée, il diſſimula ſon reſſentiment, ſe contenta de lui faire dire de hâter ſa marche, pour venir ſe mettre à la tête du Gouvernement. Le Grand-Vizir crut devoir attendre les clefs d'Azoph avant de paroître devant le Sultan; & loin de hâter ſa marche, il la retarda.

Sa poſition étoit des plus critiques : il avoit lieu de craindre que le Czar ne ſacrifiât les ôtages qu'il lui avoit livrés, pour conſerver les places qu'il avoit promis de céder ou de démolir ; les ſoldats & les Officiers Turcs murmuroient hautement de voir qu'il les retenoit ſi long-tems en route. Il communiqua ſes inquiétudes à Shaffirof, Vice-Chancelier de Ruſſie, qui étoit un des ôtages qu'on lui avoit laiſſés, & le chargea d'engager le Czar à remplir les conditions du traité. Le Vice-Chancelier lui dit qu'il falloit obliger le Roi de Suède à ſortir des terres de Sa Hauteſſe, pour engager le Czar à tenir ſa parole. « Mon » Maître, ajouta-t-il, eſt perſuadé que » Charles travaillera à le brouiller avec » la Porte, tant qu'il demeurera en Tur- » quie ; &, craignant qu'on ne lui dé- » clare encore la guerre, il ne ſe preſſe » pas de rendre des places qui ſont né- » ceſſaires à ſa défenſe. » Le Vizir goûta ces raiſons, & réſolut de faire ſortir, de gré ou de force, le Roi de Suède des Etats du Grand-Seigneur. Il envoya, pour cet effet, trois Bachas à Bender avec dix mille Saphis, leur ordonna de dire au Roi de retourner dans ſes Etats, & de le lui amener pieds & mains liés s'il s'obſtinoit à reſter. Charles fut informé de ce qui ſe paſſoit avant que les Bachas arrivaſſent : il plaça trente Dragons Suédois devant ſa tente. Lorſque les Bachas furent arrivés, il leur fit dire de prendre garde à la conduite qu'ils alloient tenir, que s'il leur échappoit une parole qui pût choquer Sa Majeſté, il leur feroit brûler la barbe par ſes

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

gardes. Cette fermeté étonna les Bachas ; qui, loin de s'acquitter de leur commiſſion, manderent au Grand-Vizir qu'ils ne croyoient pas devoir manquer de reſpect à un auſſi grand Prince, & reconduiſirent les Saphis à l'armée. Le Viſir, preſſé par les ordres du Sultan, prit enfin la route d'Andrinople, & fit prendre les devans à ſon Lieutenant pour raconter à Sa Hauteſſe les choſes de la manière qu'il vouloit qu'elle les crût. La converſation étant tombée ſur Charles XII, le Lieutenant du Vizir dit que ce Prince étoit fou à lier, qu'il vouloit prendre le Czar, après la concluſion du traité, & qu'il ne demandoit que vingt-mille hommes pour exterminer les Ruſſes. Le Sultan, qui avoit été informé par le Mémoire de Poniatouski de tout ce qui s'étoit paſſé, ne put retenir ſa colère, il ſaiſit une maſſe d'armes qui étoit auprès de lui, & en frappa le Lieutenant, en diſant : « C'eſt toi qui es » un fou. » Le Grand-Vizir arriva enfin à Andrinople, & y reçut les clefs d'Azoph. Le Sultan, diſſimulant ſon reſſentiment juſqu'à ce que l'armée fût diſperſée, lui envoya un Caftan doublé de zibeline & fit faire des réjouiſſances publiques. Sitôt qu'il crut le tems propre à ſa vengeance, il le fit arrêter, & l'exila à Mitilene, où il fut étranglé peu de tems après. Le Sultan donna la place de Grand-Vizir à un nommé Juſſuf, Géorgien de naiſſance. Lorſqu'il étoit enfant, un janiſſaire l'acheta trente écus : cet eſclave parvint à être janiſſaire lui-même, paſſa par toutes les dignités de cette milice

& s'y diſtingua par ſa bravoure.

Pendant que cela ſe paſſoit en Turquie, le Czar, les Rois de Dannemarck & de Pologne, firent un nouveau traité contre la Suède. Les deux Rois firent marcher leurs troupes vers la Poméranie, où elles commirent de grands ravages. La Suède ſe voyoit menacée d'une ruine totale. Le nouveau Grand-Vizir étoit d'autant plus porté pour le Czar, qu'il ſavoit que Charles XII étoit la cauſe de la perte de ſon prédéceſſeur, & qu'il n'ignoroit pas que ce Prince étoit tout diſpoſé à le rendre à ſon tour victime de ſon ambition, s'il réſiſtoit à ſes volontés. Les craintes du Vizir étoient fondée; Charles trouva le moyen de rendre ſa conduite ſuſpecte au Sultan. Il fit avertir le dernier qu'on n'exigeoit pas avec aſſez de fermeté que le Czar remplît les conditions du traité de paix; que ſes troupes étoient encore en Pologne, quoi qu'il eût promis de les rappeller dans l'eſpace d'un mois. Le Sultan irrité contre le Czar, ordonna que l'on conduisît ſes Ambaſſadeurs au château des Sept-Tours, & qu'on les fit traverſer Conſtantinople ſur des ânes. Le Vizir, pour leur épargner cet affront, les fit conduire ſur des chevaux. Le Sultan profita de cette déſobéiſſance pour ſe défaire du Vizir: il le fit étrangler le jour même, & donna ordre aux Bachas d'aſſembler des troupes: mais le Kaïmacan Soliman-Bacha, qui fut chargé de faire les fonctions de Grand-Vizir, aimoit le Czar; il retarda les préparatifs qu'on faiſoit contre lui, & en arrêta l'effet.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

PIERRE I, dit le Grand 1711.

Les Danois & les Saxons continuoient leurs ravages en Poméranie : le Comte de Steembock reçut ordre du Sénat de Stockholm d'aſſembler des troupes & d'attaquer l'ennemi. Il obéit & remporta une victoire complette. Ce Général, au lieu de profiter de ſon avantage, de pénétrer dans le Jutland, qui eſt la Querſonèſe Cimbrique des anciens, ſe laiſſa tromper par Flemming, premier Miniſtre du Roi Auguſte. Ce Miniſtre lui fit entendre que le Palatin de Mazovie étoit à Conſtantinople pour travailler à une paix ſolide entre le Roi Auguſte & Charles XII par la médiation de l'Angleterre & de la Hollande. Il le fit conſentir à accorder un armiſtice de quelques mois, pour favoriſer cette prétendue négociation. Flemming ne ſe contenta pas de tromper Steembock, il fit entendre au Roi Staniſlas, que l'unique moyen d'établir la paix entre la Suède & ſon Maître, étoit de renoncer à ſes prétentions au trône de Pologne. Staniſlas avoit aſſez de grandeur d'ame pour ſacrifier ſa couronne au bonheur des peuples. Touché des malheurs qui accabloient la Suède & la Pologne, il fit plus pour ceſſer d'être Roi qu'il n'avoit fait pour le devenir ; il réſolut d'aller trouver Charles XII à Bender, pour le prier de conſentir à ce qu'il ſe démît de la couronne, & qu'il paſsât le reſte de ſes jours dans quelque partie du monde, où, étant ignoré, il ne ſeroit plus un ſujet de diviſion. On aſſure qu'avant de partir il fit aſſembler les Généraux Suédois, leur propoſa un accommodement avec le Roi Auguſte ; qu'il

Cauſes des malheurs que Charles XII eſſuie en Turquie.

leur parla en François, & se servit de ces paroles ci, qu'il leur laissa même par écrit: « J'ai servi jusqu'ici d'instrument à la » gloire des armes de la Suède; je ne pré- » tends pas être le sujet funeste de leur » perte. *Je me déclare de sacrifier* ma cou- » ronne & mes propres intérêts à la con- » servation de la personne sacrée du Roi, » ne voyant pas humainement d'autre mo- » yen pour le retirer de l'endroit où il est.» Neuf Officiers Généraux signerent cet écrit.

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Charles XII éprouvoit à Bender, de la manière la plus sensible, les caprices de la fortune. Un jour il se voyoit à la veille de marcher contre le Czar avec des forces capables d'abattre totalement ce redoutable ennemi; le lendemain tout étoit à craindre pour lui-même. Le Sultan, qui venoit de lui donner les plus grandes preuves d'attachement, qui venoit de lui sacrifier un Ministre, un favori, résolut de le perdre. Les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande publierent à Constantinople que le Roi de Suède avoit fait la paix avec celui de Pologne. Ces bruits furent confirmés par un des Sécrétaires du Can de Crimée, qui présenta de la part de son Maître au Sultan, une rélation dictée par la haine qu'on portoit à Charles, non par la vérité. On y donnoit avis au Grand-Seigneur, que le Roi de Suède avoit fait la paix avec le Czar & le Roi Auguste; qu'il refusoit de retourner dans ses États, parce qu'il attendoit ses troupes & celles de ses nouveaux alliés, pour attaquer les Turcs. Le Sultan, effrayé à

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

cette nouvelle, envoya demander aux Ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande s'il étoit vrai que le Roi de Suède eût fait la paix avec ſes ennemis. Les Ambaſſadeurs répondirent qu'ils ſavoient que les Généraux du Roi de Suède avoient conclu au nom de leur Maître un armiſtice avec la Pologne, le Dannemarck & la Ruſſie. Le Sultan jugea par cette réponſe que le Can lui avoit annoncé la vérité, donna ordre au Seraskier de Bender, d'employer tous les moyens néceſſaires pour engager le Roi de Suède à ſortir de ſes États. Cet ordre fut ſignifié à Charles XII; mais, loin de s'y conformer, il déclara, avec ſa fierté ordinaire, que ſi on vouloit lui faire violence, il ſe défendroit avec toute la fermeté & la vigueur dont il étoit capable. Il fit plus, il envoya demander de l'argent au Grand-Seigneur pour reſter. Cette conduite augmenta les ſoupçons du Sultan; il donna un ordre précis de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi de Suède & de le lui amener mort ou vif. Le Seraskier de Bender & le Can de Crimée ſe mirent à la tête de quatorze mille hommes, tant Janiſſaires que Tatars, allerent attaquer les retranchemens que le Roi de Suède avoit faits devant ſa tente, & où il avoit placé trois ou quatre cens hommes, malheureux reſtes de cette armée formidable qui faiſoit autrefois trembler le Nord. Ils furent bientôt enveloppés par les Turcs, qui, outre la ſupériorité du nombre, avoient dix pièces de canon & deux mortiers. Il ne reſtoit plus au Roi de Suède que ſes valets, ſes cui-

PIERRE I, dit le Grand 1711.

finiers, & quelques Officiers; &, ce qui paroît incroyable, il voulut encore ſe défendre. Ce Prince ſe retira dans une maiſon qu'il avoit fait conſtruire à quelque diſtance de Bender, & ſe défendit avec un courage & une opiniâtreté dont il étoit ſeul capable. Le nombre, à la fin l'accabla: il fut pris & conduit ſur un chariot à Demirtoca, château ſitué à quelques lieues d'Andrinople. Le Roi Staniſlas, qui venoit le prier, comme nous l'avons dit, de conſentir au ſacrifice qu'il vouloit faire, fut arrêté en chemin & conduit au même lieu. Quelque-tems après le Comte Poniatouski accompagna le dernier juſque dans le Duché des Deux-Ponts, en traverſant la Hongrie & l'Allemagne. La France donna par la ſuite à ce Prince un aſyle dans la Lorraine, où il fit admirer ſes vertus: les habitans de cette Province le regardoient comme leur pere: il ne s'occupoit que de leur bonheur.

Charles XII eſt fait priſonnier par les Turcs.

Le peuple d'Andrinople & de Conſtantinople, prévenu en faveur du Roi de Suède, blâma hautement la conduite du Sultan à ſon égard. Les partiſans de ce Prince avoient eu l'adreſſe de faire répandre dans ces deux villes le bruit que Charles n'avoit réſiſté aux ordres de Sa Hauteſſe que parce qu'on vouloit le livrer à ſes ennemis. Ces diſcours parvinrent aux oreilles du Grand-Seigneur; il eut peur qu'ils ne cauſaſſent une émeute, dépoſa le Can des Tatars, & fit étrangler le Séraskier de Bender. Cette cruelle politique fit croire qu'il déſaprouvoit les violen-

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

ces qu'on avoit exercées contre le Roi de Suède, & les murmures ceſſerent. Charles XII priſonnier chez les Turcs, réduit à ne ſubſiſter que des libéralités du Grand-Seigneur, n'avoit rien perdu de ſa fierté; il parloit à ceux qui l'environnoient comme un Roi qui eſt aſſis ſur ſon trône, eſpéroit toujours que les Turcs, malgré les mécontentemens continuels qu'il leur donnoit, lui fourniroient des troupes pour attaquer le Czar. Celui qui occupoit alors la place de Grand-Vizir ſe nommoit Ibrahim. En donnant quelques détails ſur ſon origine, ſon élévation, nous ferons connoître la Cour de Conſtantinople. Ibrahim avoit fait pendant près de quinze ans le métier de voleur des grands chemins. C'étoit un homme d'un courage & d'une force extraordinaires. Il étoit originaire de Boſnie; il n'étoit attaché ni au Chriſtianiſme ni au Mahométiſme; il préféroit cependant le premier, favoriſoit les Chrétiens & haïſſoit les Turcs. S'ennuyant de ne vivre que de rapines, il alla à Conſtantinople, acheta une barque, & gagna ſa vie à paſſer les allans & les venans. Le Grand-Seigneur s'étant déguiſé, entra dans la barque d'Ibrahim pour paſſer à Scutari. L'air féroce de ce marinier le frappa d'étonnement: il lui demanda de quel pays il étoit, à qui il appartenoit, & quelle éducation il avoit reçue. Ibrahim lui avoua ingénuement tout ce qu'il avoit fait, ne lui céla même pas qu'il avoit été voleur. Le Sultan, charmé de ſa ſincérité, lia converſation avec lui, & le mit ſur le Gouvernement. Ibrahim en

Hiſtoire ſingulière d'un Grand-Vizir.

parla d'une manière qui plut au Prince. Ce dernier, en ſortant de la barque, laiſſa au batelier trente ducats, & lui dit de ſe trouver un jour marqué ſur un port qu'il lui déſigna. Ibrahim ſe trouva au rendez-vous & marqua beaucoup de reſpect au Sultan, quoiqu'il ne le connût pas; mais les trente ducats qu'il avoit reçus lui annonçoient qu'il n'avoit pas eu affaire à un homme du commun. Le Sultan lui ayant demandé quel motif l'engageoit à marquer du reſpect à un homme qu'il ne connoiſſoit pas, Ibrahim répondit: « La généroſité que vous me marquâ-» tes en ſortant de ma barque, ne peut » venir que d'un Bacha. » Le Grand-Seigneur ſe fit alors connoître, & le chargea d'aller avec ſa petite barque chercher le Bacha de Candie, & de le lui amener ſecrétement. Ibrahim exécuta ſes ordres avec tant de diligence & d'exactitude, qu'on lui donna pour récompenſe le commandement d'une galère. Ce Capitaine de galère étant à Rhodes vit un Molha avec lequel il avoit eu autrefois un différend; il pria le Can de Crimée, qui étoit alors relégué dans cette île, de lui livrer cet homme. Sur ſon refus il força ſon Sérail, inſulta ſes femmes, ſe ſaiſit du Molha, & le fit aſſommer à coups de bâton. Le Prince Tatar demanda juſtice au Grand-Seigneur: mais il ne put jamais l'obtenir. Quelques tems après il trouva le moyen de ſe venger lui-même, Ibrahim parvint à la dignité de Grand-Vizir & continua à favoriſer les Chrétiens: le Can, ayant été rappellé, lia une étroite amitié avec

PIERRE I, dit le Grand. 1711.

Pierre I, dit le Grand. 1711.

Coumourgi Selictar, favori du Sultan, lui fit faire attention à la conduite du Grand-Vizir, lui perſuada d'en inſtruire le Sultan, mit le Mufti dans ſes intérêts. C'en fut aſſez pour faire prononcer l'arrêt de mort du Grand-Vizir. On le fit venir dans le Serail : lorſqu'il fut dans un endroit écarté, & d'où l'on ne pouvoit entendre ſes cris, ſept hommes s'élancerent ſur lui & l'étranglerent. Coumourgi fut mis à ſa place. Ce Turc, avant d'être Miniſtre, favoriſoit les Suédois ; mais lorſqu'il eut vu les choſes de plus près, il ſentit combien les intrigues de Charles XII avoient été funeſtes à ſes prédéceſſeurs, & indiſpoſa le Sultan contre lui.

Les malheurs ſe multiplioient pour accabler le Roi de Suède. Steembock, ſon Général, voyant que le tems fixé pour l'armiſtice expiroit, & qu'on ne parloit point de paix, entra dans le Holſtein, le mit à contribution ; les Danois, épouvantés par leur dernière défaite, ne lui oppoſerent aucuns efforts. Steembock, enivré du ſuccès, devint cruel & rendit la nation Suédoiſe odieuſe aux habitans de ces contrées. Il marcha pendant une nuit obſcure du côté d'Altena, petite ville de la domination Danoiſe, & ſituée près de Hambourg. A peine y fut-il arrivé, qu'il fit dire aux habitans de ſortir de la ville, parce qu'il alloit y faire mettre le feu. Ces malheureux employerent tous les moyens qu'ils crurent capables d'exciter ſa pitié ; ce fut envain ; ils reçurent pour toute réponſe de ſe hâter de ſortir, ſinon qu'ils alloient

Cruauté commiſe à l'égard des habitans d'Altena.

alloient être brûlés tout vifs. Une partie s'amuſa à délibérer & périt dans les flammes, l'autre prit le parti de ſortir; mais ceux qui la compoſoient n'eſſuyerent pas un meilleur ſort que les premiers. Le froid étoit vif (c'étoit le 9 Janvier) la nuit obſcure; des femmes, des enfans & des vieillards ne pouvant précipiter leur marche, périrent dans les chemins: d'autres allerent du côté de Hambourg, eſpérant qu'on leur y donneroit aſyle; mais le Sénat défendit qu'on ouvrît les portes, ſous prétexte qu'il régnoit une maladie contagieuſe à Altena: ils périrent preſque tous de froid ſous les murs de Hambourg. Il eſt difficile de décider ſi les Suédois furent plus cruels, en brûlant Altena, que les Hambourgeois, en refuſant l'hoſpitalité aux habitans de cette malheureuſe ville.

PIERRE I, dit le Grand. 1712. 1713.

Pierre le Grand va punir les Suédois de leur cruauté. Il laiſſe des troupes en Pologne pour fermer les paſſages au Roi de Suède, qu'on croyoit toujours prêt à retourner dans ſes Etats, ſe met à la tête d'une puiſſante armée, entre dans le Holſtein comme un torrent, fait détruire le pont que les Suédois ont conſtruit ſur l'Eyder, afin de leur couper toute retraite. Il attaque un corps d'ennemis qui s'eſt retranché à une demi-lieue de Friderickſtadt; on le repouſſe avec perte; il retourne à la charge, force les retranchemens, taille en pièces une partie des ennemis, & met l'autre en fuite. Il ſe hâte d'aller forcer Steembock qui eſt poſté à deux lieues de-là, près de Gardingen, &

couvert de marais profonds qu'on ne peut traverſer que ſur une digue fort étroite. Le Général Suédois ne ſe croyant pas en ſûreté dans ce poſte avantageux, prend la route de Tonninguen. Le Czar le pourſuit : Steembock dépêche un courier à Gottorp, où l'Evêque de Lubeck, oncle & tuteur du jeune Duc de Holſtein, fait ſa réſidence. Ce courier étoit chargé de prier l'Evêque de permettre qu'une partie de l'armée Suédoiſe entrât dans Tonninguen, & que l'autre reſtât ſous le canon de cette place. Cette demande embarraſſe le tuteur du jeune Duc. Il étoit entré dans un traité de neutralité pour les Etats de ſon pupile, & craignoit qu'en ouvrant les portes de Tonninguen, il ne fût accuſé d'avoir violé la neutralité. D'un autre côté, les obligations que la maiſon de Gottorp avoit à la Suède, demandoient qu'il rendît ſervice à ſes troupes. Ce dernier ſentiment l'emporta ſur tous les autres : le Prélat envoya ordre au Gouverneur de Tonninguen de recevoir une partie des Suédois dans la place, s'il croyoit que cela fût néceſſaire pour leur conſervation, & de laiſſer camper l'autre ſous le canon de la ville. Il engagea en même-tems ce Commandant à garder un ſecret inviolable ſur l'ordre qu'il lui donnoit, & de feindre que les Suédois entroient dans la place par ſurpriſe. Le Czar arrive avec ſon armée à l'inſtant même où les Suédois entrent dans la place. Sachant qu'il n'y a pas aſſez de vivres pour les nourrir long-tems, il en forme le blocus : Steembock, voyant qu'il ſera

PIERRE I, dit le Grand. 1713.

bien-tôt forcé de ſe rendre, envoie des Officiers demander à capituler ; mais le Czar veut qu'il ſe rende priſonnier de guerre avec toute ſon armée. Steembock eſt obligé d'obéir, & on le conduit en Dannemarck avec ces mêmes troupes qui avoient triomphé depuis peu des Danois. Pierre le Grand laiſſa le commandement de ſon armée au Prince Menzicof, avec ordre de ſeconder les Alliés dans les deſſeins qu'ils avoient formé ſur la Poméranie, promit au Roi de Dannemarck d'attaquer dans peu la Finlande, afin de faire une puiſſante diverſion, & ſe rendit à Wolfenbutel. Il n'avoit d'autre objet, en allant à la Cour de Brunſwik, que d'engager ſa bru à ſe rendre à Pétersbourg. Cette Princeſſe, rebutée par la dureté & la férocité du Czarowitz ſon mari, ne vouloit pas le joindre en Ruſſie. Le Czar lui promettant de la ſuivre bien-tôt & d'obliger ſon fils à avoir pour elle les égards qui lui étoient dûs, l'engagea à partir. Nous verrons par la ſuite les malheurs que cette infortunée Princeſſe eſſuya.

PIERRE I, dit le Grand. 1713.

Le Czar fait une armée Suédoiſe priſonnière.

Le Czar, toujours infatigable, paſſe de la Cour de Brinſwik à celle de Hanovre, pour communiquer à l'Electeur les projets qu'il a formés, ſe rend enſuite à Pétersbourg, hâte les préparatifs pour l'expédition qu'il veut faire en Finlande. Le bruit s'en répand & allarme la Suède, déja conſternée par la priſe du Général Steembock & de ſon armée. Dans cette allarme le Sénat de Stockolm ſupplie la Princeſſe Royale, ſœur du Roi, de ſe

charger de la Régence du Royaume, juſqu'à ce qu'on ait des nouvelles de Charles, & qu'on connoiſſe ſes intentions. Cette Princeſſe crut devoir convoquer une Diéte générale des Etats du Royaume, pour chercher les moyens d'arrêter les maux dont on étoit menacé. La lettre circulaire qu'elle écrivit pour cette convocation, annonce le triſte état dans lequel la Suède ſe trouvoit alors. « Nous ne » pouvons, dit-elle, vous cacher que no- » tre eſpérance touchant le retour du Roi » dans ſes Etats a été vaine juſqu'à pré- » ſent, & que les meſures priſes pour la » défenſe de ce pays pendant l'abſcence » de Sa Majeſté, n'on pas eu le ſuccès » déſiré. Le ſort malheureux de ce Royau- » me, depuis l'abſence du Roi, n'eſt que » trop connu. La famine, ſuivie de la » peſte & d'une infinité d'autres malheurs, » a facilité aux ennemis l'entrée de la » Finlande, de l'Eſtonie & de la Livonie. » La difficulté de tranſporter des troupes » dans ces provinces s'eſt augmentée de » jour en jour: il paroît à préſent impoſ- » ſible d'en déloger l'ennemi, de péné- » trer enſuite en Pologne, d'aller au-de- » vant du Roi, & de l'eſcorter juſque » dans ſes Etats, comme nous en avions » formé le projet. On avoit levé à grands » frais une armée; mais elle vient d'être » diſſipée... Notre pays eſt expoſé de tous » côtés à la tempête; nous n'avons plus » de frontières; les ennemis ſont prêts à » pénétrer dans le cœur du Royaume; » le danger nous menace également de » toutes parts. L'argent nous manque au

PIERRE I, dit le Grand. 1713.

» point que nous ne ſommes plus en état
» d'équiper des vaiſſeaux, d'entretenir des
» armées, de former des magaſins & de
» ſubvenir aux autres frais néceſſaires.
» Comme c'eſt un devoir commun que
» chacun de nous contribue de tout ſon
» pouvoir, juſqu'à ſacrifier ſa vie & ſes
» biens, s'il eſt néceſſaire, pour préve-
» nir la ruine totale de ce pays, nous
» nous croyons obligés de convoquer une
» aſſemblée générale des Etats du Ro-
» yaume. »

PIERRE I, dit le Grand. 1713.

Pierre le Grand, qui pourſuivoit & accompliſſoit ſes projets preſqu'au même inſtant qu'il les formoit, faiſoit déja paſſer douze mille hommes en Finlande ſur trois cens vaiſſeaux de tranſport; une flotte de douze vaiſſeaux de guerre & de cinq frégates tenoit la mer pour empêcher l'eſcadre Suédoiſe d'approcher des côtes de Finlande. Bien-tôt le Czar conduit un ſecond convoi de huit mille hommes dans le même pays, & prend le commandement de cette armée. Le Général Libecker, qui commandoit un corps de ſept mille Suédois en Finlande, loin de s'oppoſer au débarquement des Ruſſes, chercha un poſte avantageux, pour n'être pas obligé d'en venir aux mains. Les Ruſſes tournerent leur marche du côté d'Abo, enleverent huit cens Suédois que Libecker avoit poſtés ſur leur paſſage, entrerent dans la ville, où ils ne trouverent que vingt perſonnes, tous les habitans s'étoient retirés au bruit de l'approche de l'ennemi. Le Czar, voulant les engager à y revenir, défendit à ſes ſoldats de

faire aucune insulte à ces vingt personnes, & de leur causer aucun dommage. Ses ordres furent si ponctuellement exécutés, que rien ne fut pillé dans cette ville; il s'empara seulement des vivres que les Suédois y avoient amassés, & de la bibliothéque de l'Université, qu'il fit transporter dans la nouvelle ville qu'il avoit fait construire. Voyant que l'hyver approchoit, il partit pour Pétersbourg, laissa son armée sous le commandement du Prince Gallitzin, avec ordre de chercher les Suédois & de les attaquer partout où il les trouveroit. Gallitzin, pour exécuter les ordres de son maître, marche vers le Nord de la Finlande où les Suédois s'étoient retirés. Ils s'étoient arrêtés près d'un village nommé Pelkène, devant lequel coule la rivière de Pelkin, laquelle se jette dans un lac: derrière ce lac on en trouve un autre fort profond qui semble se joindre au précédent: il laisse cependant un espace assez considérable pour contenir une ville qu'on nomme Haubo. Les Suédois étoient campés entre ces deux lacs: pour les attaquer, il falloit que les Russes traversassent la rivière & le premier de ces lacs: Ils jetterent leurs pontons, construisirent des radeaux, profiterent d'un brouillard épais qui s'éleva le six Octobre & qui déroba leur manœuvre à l'ennemi. Si-tôt que les Suédois s'apperçurent que les Russes avoient passé la rivière & le lac, ils s'élancerent sur eux avec tant de fureur qu'ils les forcerent de plier: mais la cavalerie Russe les prit en flanc, arrêta leur poursuite: l'infanterie

PIERRE I, dit le Grand. 1713.

Les Suédois sont battus par les Russes à Pelkene.

Ruſſe ſe rallia, & les Suédois furent taillés en pièces. Le Czar fit frapper une médaille au ſujet de cette victoire. On y voit ce Monarque en buſte avec la légende ordinaire; ſur le revers, on apperçoit la rivière de Pelkin & le lac où elle ſe jette. Peu avant la bataille de Pelkene, les Ruſſes s'étoient emparés de la petite ville de Tavaſthaus, ſituée à quelques lieues de l'endroit où s'étoit donné le combat. Pierre ordonna à ſes Généraux de fortifier cette place, tant pour couvrir Abo, que pour en faire une place d'armes, en cas qu'il voulût continuer ſes conquêtes dans la Finlande. La ſaiſon étant avancée, on fit prendre des quartiers aux troupes.

PIERRE I, dit le Grand. 1713.

Pendant que les Ruſſes triomphoient des Suédois, le Roi de Dannemarck tenoit Tonninguen bloqué: il vouloit, diſoit-il, ſe venger de la retraite que le jeune Duc & ſon tuteur avoient donnée aux Suédois, malgré le traité de neutralité. Il prit enfin cette ville. Les Etats-Généraux, l'Angleterre & le Roi de Pruſſe, voyant qu'il vouloit conquérir tout le Holſtein, réſolurent d'employer la voie de la médiation pour l'arrêter: ils en vinrent même juſqu'aux menaces: mais il donna pour neuf millions les Duchés de Brême & de Verden en ſequeſtre à l'Electeur de Hanovre, qui venoit d'être proclamé Roi d'Angleterre, & l'appaiſa. Le Roi de Pruſſe, voyant que toutes les Puiſſances voiſines augmentoient leurs Etats aux dépens de la Suède, donna quatre-cent mille écus à Menzikof, pour qu'on lui donnât Stétin en ſequeſtre: l'avare Menzikof ac-

cepta la ſomme propoſée, livra la place; & le Roi de Pruſſe ceſſa de ſe plaindre. Celui de Dannemarck ſéqueſtra le Duché de Holſtein. Le Czar blâma la conduite de Menzikof: mais le Roi de Pruſſe ſut l'appaiſer, en lui marquant qu'il ne troubleroit point le Roi de Dannemarck dans la poſſeſſion du Duché de Holſtein, & qu'il donneroit paſſage aux troupes des Alliés, s'ils jugeoient à propos d'attaquer la Suède par la Poméranie. Menzikof, voyant que la colère de ſon Maître étoit calmée, entra ſur le territoire de Hambourg & exigea de cette ville cinq cens mille écus: il paſſa du côté de Lubeck, en obtint cent mille écns, & mit, peu après, Dantzig à contribution.

PIERRE I, dit le Grand. 1713.

Pierre le Grand s'occupoit pendant ce tems à policer ſes ſujets, à faire conſtruire des vaiſſeaux. Il apprit que les Suédois avoient fait de nouveaux efforts pour équiper une eſcrade, qu'ils venoient de la mettre en mer ſous les ordres du Vice-Amiral Erenſchild, afin de porter du ſecours en Finlande, & d'arrêter les conquêtes des Ruſſes. Auſſi-tôt il fait aſſembler ſa flotte, met à la voile, cherche l'eſcadre Suédoiſe, la rencontre près de l'île d'Aland, l'attaque, &, après un combat de deux heures, s'en rend maître. Le Vice-Amiral Erenſchild donna dans cette action toutes les preuves de courage & d'habileté qu'on pouvoit attendre d'un auſſi grand homme que lui. Le Czar n'avoit pris dans ſa flotte que le rang de Contre-Amiral; mais il faiſoit tantôt les fonctions de ſoldat, de matelot & de Pilote; l'Amiral,

1714.

Le Czar bat les Suédois ſur mer.

Apraxin avoit le commandement général. Les Ruſſes deſcendirent dans l'île d'Aland, & s'emparerent de toutes les places qui y étoient. Elle eſt ſituée à l'entrée du Golfe de Bothnie, vis-à-vis de Stockolm, à douze lieues de cette capitale; elle n'a que ſix lieues de longueur ſur cinq de largeur. PIERRE I, dit le Grand. 1714.

La nouvelle de cette victoire & de la priſe de l'île d'Aland, jetta l'épouvante dans Stockolm. On aſſembla les milices & on les joignit au peu de troupes qui étoient en Suède : mais le Czar, voyant que l'île d'Aland lui ſeroit à charge & diminueroit ſes forces, l'abandonna ; il envoya un renfort au Prince Gallitzin qui étoit en Finlande, retourna à Pétersbourg, où il fit une entrée triomphante le 20 Septembre. L'Amiral Apraxin parut d'abord. La galère qu'il montoit étoit ſuivie de deux autres galères Ruſſes, de deux ſchampavies, & de ſix galères Suédoiſes de quatorze canons chacune. Paroiſſoit enſuite une frégate Suédoiſe ſur laquelle étoit le Vice-Amiral Erenſchild, & une ſchampavie montée par le Contre-Amiral Ruſſe : c'étoit le Czar même, qui ne vouloit pas avoir d'autre rang que celui-là. Les autres bâtimens ne contenoient que des ſoldats. Si-tôt que ce convoi parut à la vue de Pétersbourg, la citadelle le ſalua de cent cinquante coups de canon. Lorſque les troupes furent débarquées, le Major Général Gallovin ſe mit à la tête d'un détachement des Gardes & ouvrit la marche; il étoit ſuivi de ſix pièces de canon, & des drapeaux que le Prince Gallitzin avoit

PIERRE I, dit le Grand. 1714.

pris sur les Suédois. Deux compagnies du régiment d'Astracan marchoient ensuite & étoient suivies par les Suédois qui avoient été faits prisonniers au combat naval. Après eux marchoit un second détachement des Gardes, précédé par le Vice-Amiral Suédois avec son pavillon. Le Czar paroissoit ensuite avec un habit vert galonné en or. Le reste du régiment des gardes fermoit la marche. Entre plusieurs emblêmes qui ornoient l'art de triomphe, on remarquoit l'aigle de Russie, se précipitant sur un éléphant, avec cette devise: *Aquila non capit muscas*: une aigle ne s'amuse pas à prendre des mouches; ce qui faisoit allusion à la frégate Suédoise qui se nommoit l'Eléphant.

On se rendit à la citadelle, où le Prince Romadonouski, Vice-Czar, étoit assis sur un trône, & environné de tous les Sénateurs. Il fit appeller le Contre-Amiral & lui demanda la rélation de la victoire qu'il avoit remportée. Aprés qu'on l'eut lue, les Sénateurs déclarerent le Contre-Amiral Vice-Amiral. La proclamation en fut faite par un héraut, au son des trompettes & des timbales : cérémonie singulière, à la vérité, mais néceſſaire dans un pays où l'on n'étoit point accoutumé à chercher les avancemens par les services. Le Czar remercia celui qui le représentoit & tous les Sénateurs qui l'environnoient, retourna à bord de son vaisseau, & y arbora le pavillon de Vice-Amiral. Il alla ensuite au Palais du Prince Menzikof accompagné de tous les Officiers de la Marine, & du Vice-Amiral

Suédois. Menzikof, qui étoit depuis quelque tems de retour, avoit fait tous les préparatifs néceſſaires pour recevoir ſon maître avec le reſpect & la magnificence qui lui étoient dûs. Vers la fin du repas le Czar fit l'éloge d'Erenſchild en ces termes. PIERRE I, dit le Grand. 1714.

„ Vous voyez ici un brave & fidéle ſer-
» viteur du Roi de Suède. Son courage &
„ ſes exploits le rendent digne de l'eſtime
„ de tout le monde. Je lui marquerai,
„ tant qu'il reſtera avec moi, les égards
„ qui ſont dûs à ſon mérite, quoiqu'il ait
„ tué de ſa main pluſieurs de mes braves
„ ſujets. En ſe tournant du côté d'Erenſ-
„ child, il ajouta: Je vous pardonne, &
„ vous pouvez compter ſur mon amitié. Nouveaux Mémoires de Ruſſie.

Le Vice-Amiral Suédois répondit: « Je
» n'ai fait que mon devoir en me précipi-
» tant dans les dangers pour la défenſe
» de ma patrie: voyant que je ne pouvois
» vaincre, j'ai cherché la mort ſans pou-
» voir la rencontrer. (il avoit reçu ſept
» bleſſures, dont il n'étoit pas encore gué-
» ri.) C'eſt une conſolation pour moi,
» dans mon malheur, d'être le priſonnier
» de votre Majeſté, & d'être traité ſi fa-
» vorablement par un auſſi grand Officier
» de mér, que l'on vient d'élever, avec
» juſtice, à la charge de Vice-Amiral. » Il finit en aſſurant que les Ruſſes avoient combattu comme des lions, & qu'il n'avoit pas beſoin d'autre expérience que de la ſienne, pour avouer que le Czar avoit fait d'excellens ſoldats d'une nation qui avoit juſqu'alors paru indiſciplinable.

Pierre le Grand voyoit tous ſes projets s'accomplir: ſes ſoldats accoutumés à la

PIERRE I, dit le Grand. 1714.

discipline militaire, étoient en état de résister aux nations les plus belliqueuses, même de les vaincre : sa Marine venoit de détruire celle de son ennemi, & se rendoit formidable de jour en jour ; le commerce florissoit dans ses Etats, ses sujets se polissoient, & c'étoit le fruit de ses travaux & de ses peines : mais la satisfaction que ce Monarque goûtoit sur le trône, étoit troublée par des chagrins domestiques. Son fils Alexis conservoit toujours un caractère feroce, que l'éducation & les remontrances n'avoient pu dompter. Ce mépriſable Prince regardoit les vertus de la Princesse de la Couronne sa femme comme un reproche à ses vices, il la haïssoit au-delà de toute expression. Voyant qu'elle étoit enceinte, il alla à Carlstad en Allemagne, & lorsque le Czar lui envoya dire de se rendre à Pétersbourg pour assister aux couches de sa femme, il feignit une indisposition. Sa femme accoucha le vingt-trois de Juillet d'une fille, qui fut baptisée le vingt-neuf, & nommée Natalie, du nom de sa maraine, sœur du Czar. La Princesse nouvellement accouchée pria le Czar qu'on la dispensât de recevoir des présens, des baisers, & des autres cérémonies qui, en pareilles occasions, se pratiquent dans ce pays.

Les armes du Czar avoient été aussi heureuses sur terre que sur mer. Le Prince Gallitzin s'étoit emparé de Nyslot dans la Finlande. Cette place, plus fortifiée par la nature que par l'art, étoit d'une grande importance pour conserver les autres conquêtes que les Russes avoient faites dans

ce pays. Le Czar fit frapper à ce ſujet une médaille, ſur un côté de laquelle il paroît en buſte, avec la légende ordinaire. Sur le revers on voit la Ville aſſiégée, & au-deſſous une Naïade portant un écuſſon aux armes de Ruſſie. Sur le tour on lit ces mots : *Caſtrum novum captum.* Le Monarque de Ruſſie ne perdoit aucun tems : il l'employoit tout pour la grandeur, & pour le bonheur de ſa nation; viſitoit les chantiers de la marine, encourageoit les ouvriers par ſon exemple, parcouroit les villes frontières, en faiſoit augmenter les fortifications, élevoit des châteaux dans des lieux agréables, retournoit à ſa marine. Un jour qu'il devoit faire lancer à l'eau un vaiſſeau dont il avoit lui-même crayonné le deſſein, quantité de Ruſſes, qui avoient été appellés à Pétersbourg du fond de la Ruſſie, ſe rendirent ſur le rivage pour voir un ſpectacle qui étoit nouveau pour eux. Le Czar, qui s'apperçut de leur étonnement, leur adreſſa ce diſcours. « Camarades, y a-t-il quelqu'un » parmi vous à qui il fût ſeulement venu » dans la penſée, il y a trente ans, qu'il » combattroit avec moi ſur la mer Baltique dans des vaiſſeaux conſtruits par » nous-mêmes, & que nous nous établirions dans ces contrées, conquiſes par » nos fatigues & par notre courage ? Auriez-vous jamais eſpéré voir ſortir du » ſang des Ruſſes tant de braves ſoldats, » tant d'ouvriers s'établir dans nos Etats, » & les Puiſſances les plus éloignées nous » marquer tant d'eſtime & de conſidération ? Les Hiſtoriens placent l'ancien

PIERRE I, dit le Grand, 1714.

PIERRE I dit le Grand. 1714.

» ſiége de toutes les Sciences dans la Gré-
» ce, d'où ayant été chaſſées par la fata-
» lité des tems, elles allerent s'établir
» dans l'Italie, & ſe diſperſerent peu après
» dans toute l'Europe. La négligence de
» nos ancêtres les empêcha d'aller au-
» delà de la Pologne. Les Polonois & les
» Allemands ont été enſevelis dans les té-
» nébres dans leſquelles nous avons vécu
» juſqu'à préſent : mais les peines & les
» ſoins de leurs gouverneurs les force-
» rent d'ouvrir les yeux, & en firent
» des maîtres dans ces Arts & ces Scien-
» ces, que la Grece ſeule avoit poſſédés.
» C'eſt aujourd'hui notre tour, ſi vous
» voulez ſeconder mes deſſeins, par une
» étude exacte, une obéiſſance aveugle
» & une application réelle. Je ne puis
» mieux comparer cette tranſmigration
» des Sciences, qu'à la circulation du ſang
» dans le corps humain; & j'ai un preſ-
» ſentiment qu'elles abandonneront l'An-
» gleterre, la France, l'Allemagne, qu'el-
» les viendront s'établir pour pluſieurs
» ſiécles parmi nous, & qu'elles retour-
» neront dans la Grece leur première de-
» meure. Je vous demande très-inſtam-
» ment la pratique de cette ſentence la-
» tine : *Ora & labora*, priez & travaillez.
» Si vous en êtes bien convaincus, j'eſ-
» pére que vous ferez rougir un jour les
» nations, même les plus civiliſées, &
» que vous porterez la gloire du nom
» Ruſſe au plus haut dégré de grandeur
» auquel il puiſſe arriver. »

La plupart des Auditeurs applaudirent à ce diſcours que le zèle ſeul dictoit : mais

les vieux Boïares, toujours attachés aux anciennes mœurs, aux anciens uſages, ne l'entendirent qu'avec une ſecrete indignation. PIERRE I, dit le Grand, 1714.

Pierre le Grand rempliſſoit la terre de ſon nom; du fond de l'Europe & de l'Aſie, tout rendoit hommage à la gloire de ce Monarque. Le Can des Usbecks, Mehemet Badir, lui envoya un Ambaſſadeur pour le féliciter ſur l'heureux ſuccès de ſes armes & l'accroiſſement de ſa puiſſance, lui demander ſon amitié & ſa protection. L'Auteur des nouveaux Mémoires de la Moſcovie, dit que cet Ambaſſadeur étoit âgé d'environ cinquante ans, qu'il avoit une phiſionomie ſpirituelle & un certain air qui inſpiroit du reſpect. Il portoit une longue barbe, & étoit habillé à la mode des Orientaux. Il avoit ſur ſon turban une longue plume d'autruche, ce qui n'eſt permis dans ſon pays qu'aux Princes & aux Seigneurs du premier rang. Sa Majeſté Czarienne prenoit plaiſir à s'entretenir avec cet Ambaſſadeur, & à lui faire différentes queſtions ſur ſon pays. Elle lui demanda un jour ſi les Usbecks avoient une idée de la muſique; l'Ambaſſadeur fit auſſi-tôt venir des chantres & des muſiciens qu'il avoit amenés avec lui, & leur ordonna de chanter. Leurs airs bizares, qu'ils accompagnoient de battemens de mains, de ſifflemens & de poſtures ſingulières, amuſerent beaucoup le Czar. Ibid.

Ce Monarque, voulant inſpirer à ſes ſujets de l'horreur pour la barbarie, en expoſoit à leurs yeux le ſpectacle continuel.

PIERRE I, dit le Grand. 1714.

Il entretenoit dans l'île de Petri-Oſtrouw, ſituée près de Pétersbourg, ſept Samoïedes, peuple barbare ſitué aux environs de la mer glaciale, & donnoit ordre qu'on les fît voir à tous ceux que la curioſité conduiſoit dans cette petite île. Un Ambaſſadeur d'Allemagne en ayant entendu parler, ſe tranſporta dans l'île avec pluſieurs femmes & pluſieurs de ſes amis. La cabane des Samoïedes étoit dans un bois aſſez épais. Lorſqu'ils apperçurent l'Ambaſſadeur & ſa ſuite, ils ſortirent pour les conſidérer. Ces ſauvages étoient d'une figure horrible, ayant le viſage plat & baſané, les yeux petits, les oreilles plates: leur barbe étoit très-rare. Celui qu'ils regardoient comme leur commandant marchoit à leur tête, & avoit la contenance fière. Il portoit ſes armes croiſées devant lui, & ſecouoit continuellement la tête. Lorſqu'il fut à quelque diſtance des étrangers, il s'arrêta, gardant toujours la même attitude. Lorſqu'il apperçut les femmes qui ſuivoient l'Ambaſſadeur, il leur fit la grimace & pouſſa un éclat de rire, s'enfuit dans ſa cabane, & revint auſſi-tôt; il alla enſuite chercher ſes rennes, qu'il amena par les cornes, préſenta la main aux Dames pour les faire aſſeoir ſur le dos des animaux; mais elles s'écarterent, lui jetterent quelques pièces d'argent, & l'Ambaſſadeur ſe retira avec ſa compagnie. Le Gouverneur de l'île conduiſit ſon Excellence dans ſa maiſon, & lui offrit des rafraîchiſſemens. L'Ambaſſadeur pria ce Gouverneur de faire venir le Chef des Samoïedes, avec lequel il avoit envie de

Barbarie des Samoïedes.

s'entretenir. On l'envoya chercher, & on ordonna en même-tems d'amener avec lui un autre Samoïede qui, ayant paſſé neuf années à Moſcou, entendoit un peu la langue & pouvoit ſervir d'interpréte. Lorſque le Chef des Samoïedes parut, le Gouverneur l'obligea de faire une révérence à la manière des Ruſſes, & à parler avec ſon camarade : le barbare obéit ; mais ſon viſage annonçoit ſon mécontentement. L'Inſpecteur dit qu'il étoit difficile de trouver un homme plus féroce ; qu'il lui arrivoit ſouvent de s'élancer ſur les étrangers, de les mordre au viſage & aux oreilles, & partout où il pouvoit les attraper. Il ajouta qu'il lui avoit fait donner pluſieurs coups de battocks pour le corriger, & que le barbare étoit entré dans une telle fureur, qu'il s'étoit emporté un morceau du bras : il lui ordonna d'en montrer la marque. Le Samoïede répondit, par le moyen de l'interpréte, aux queſtions qu'on lui fit, dit qu'il n'y avoit dans ſon pays ni religion, ni égliſe, ni prêtre, & qu'on n'y faiſoit aucune prière ; que pour demeures on n'avoit que des cabanes, qu'on tranſportoit par le moyen des rennes d'un lieu à l'autre par-deſſus les plus hautes neiges ; que les Samoïedes ne connoiſſoient pas de plus grand plaiſir que celui de gliſſer. Il ajouta qu'il préféroit ſon pays à celui des Ruſſes, qu'il déſiroit de revoir ſa femme & ſes enfans qui ſavoient tous gliſſer. On lui demanda quel âge il avoit ; il répondit qu'il avoit beaucoup vécu. L'interprête ajouta qu'on ne connoiſſoit dans ſon pays ni les mois ni

PIERRE I, dit le Grand. 1714.

PIERRE I, dit le Grand. 1714.

les années, qu'on ne faiſoit attention qu'au lever & au coucher du ſoleil. Il paroiſſoit avoir une cinquantaine d'années. Avant de ſe retirer, il dit à l'interpréte, d'un air aſſez dédaigneux, d'avertir les femmes qui étoient avec l'Ambaſſadeur, que celles de ſon pays étoient pour le moins auſſi belles.

Le Czar, qui cherchoit tous les moyens poſſibles d'attirer dans ſes Etats les Sciences & les Arts, ordonna à ſon Réſident en France d'aſſembler le plus grand nombre d'ouvriers qu'il pourroit trouver en différens genres, & de les engager à partir pour la Ruſſie, en leur offrant un traitement avantageux; entr'autres une habitation, & une exemption d'impôts pour dix ans. Voulant embellir de plus en plus Pétersbourg, il fit un réglement, par lequel il ordonnoit à tous les habitans de cette ville, d'ajouter un ſecond étage aux maiſons qui n'en avoient pas deux & défendoit d'en conſtruire de bois. Il ordonna à la Princeſſe Paraſcovie Soltikof, veuve du feu Czar Ivan, ſon frere, de quitter Iſmailoff, où étoit ſon douaire & ſa maiſon de Plaiſance, & de s'établir à Pétersbourg avec ſes filles.

Pierre avoit l'eſprit trop pénétrant pour que les abus qui ſe gliſſoient dans le Gouvernement puſſent lui échapper. Il s'apperçut que ſes troupes étoient mal payées; qu'elles manquoient d'une partie des choſes qui leur étoient néceſſaires; que les étrangers quittoient ſon ſervice; que les ouvriers qu'il employoit à différens travaux périſſoient dans la miſere; que la fa-

mine désoloit ses sujets; que le commerce intérieur tomboit tous les jours; enfin que les finances étoient dans une horrible confusion. Sensible aux malheurs de son peuple, comme un Monarque doit l'être, il étoit triste & rêveur, & sembloit toujours vouloir être seul : on le voyoit se parler à lui-même, s'agiter; son visage s'animoit, ses yeux s'enflammoient; & s'il reprenoit le calme, on s'appercevoit que c'étoit celui de la consternation. Ceux qui l'aimoient, & il étoit difficile que ce ne fût pas tous ceux qui l'abordoient, étoient inquiets, désiroient de connoître sa douleur pour le soulager : mais il ne s'expliquoit point, & l'on respectoit son silence. Il prit enfin son parti, établit une Chambre de Justice, qui fit rendre à tous les Ministres un compte exact de leur conduite : la faveur ne mit point les coupables à l'abri des punitions : Pierre savoit qu'un Souverain doit plus à son peuple qu'à l'amitié. Le Prince Menzikof & l'Amiral Apraxin furent convaincus de malversations, & condamnés à une amende considérable. Ils n'éviterent une punition corporelle, que parce qu'ils prétendirent qu'étant absens pour le service de Sa Majesté, ils n'étoient pas à portée de connoître les fautes que commettoient leurs Secrétaires. Plusieurs autres Seigneurs de la première qualité reçurent le knout, d'autres furent exilés en Sibérie, après qu'on eut confisqué leurs biens. Cette sévérité fit rentrer les Ministres & les Traitans dans le devoir, & le Czar reprit sa gaieté ordinaire.

PIERRE I, dit le Grand. 1714.

Le Czar punit les malversations de ses Ministres. *Ibid.*

PIERRE I, dit le Grand. 1714.

Vers la fin de cette année, Pierre le Grand, pour rendre à jamais célébre le ſervice qu'il avoit reçu de Catherine ſur le Pruth, lorſqu'elle obtint la paix du Grand-Vizir, inſtitua l'Ordre de Sainte Catherine, & lui donna le pouvoir de le conférer aux perſonnes de ſon ſexe qu'elle en jugeroit dignes. Le collier de cet Ordre eſt un ruban blanc, ſur lequel on lit ces mots : *Par amour & fidélité pour mon pays.* Ce ruban eſt attaché à une croix.

Le Can des Calmoucs envoya un Ambaſſadeur à Pétersbourg, pour faire au Czar une demande ſi plaiſante, que la Cour s'en amuſa pendant quelque tems. Le Prince Menzikof avoit fait, quelques années auparavant, préſent au Can d'un aſſez beau carroſſe ; mais une des roues étoit briſée, & l'Ambaſſadeur vint exprès pour prier le Czar de lui en donner une autre. Il dit que ſon maître donnoit audience dans ce carroſſe aux Ambaſſadeurs, & qu'il y dînoit les jours de cérémonie. Il en a fait ôter, ajouta-t-il, le timon, comme étant inutile.

1715. Le premier jour de l'an, le Czar ſe rendit à l'Egliſe ſur les quatre heures du matin, officia lui-même, & chanta l'Epître devant l'Autel, ce qu'il pratiquoit tous les ans, depuis qu'il avoit ſupprimé la dignité de Patriarche.

Sa Majeſté Czarienne, perſuadée qu'un peuple à beſoin d'amuſemens, & ne pouvant en procurer aux Ruſſes, encore barbares, de ſemblables à ceux qu'elle avoit trouvés dans les pays étrangers, ſaiſiſſoit avec empreſſement toutes les occaſions

qui ſe préſentoient pour réjouir ſes ſujets. Ayant appris qu'un nain étoit mort, il ordonna que ſes funérailles ſe fiſſent de cette manière. Quatre Prêtres Ruſſes, couverts des plus beaux habits ſacerdotaux qu'on eût pu trouver, ouvroient la marche, trente chantres les ſuivoient; venoient enſuite deux conducteurs qui précédoient le corps, lequel étoit couvert de velours noir, & poſé ſur un traîneau fort long, que tiroient ſix petits chevaux noirs. Le frere du défunt, qui étoit nain auſſi & âgé de cinquante ans, tenoit le cercueil embraſſé; vingt-quatre nains marchoient deux à deux derrière le traîneau. Un pareil nombre de naines les ſuivoient dans le même ordre: elles étoient rangées par étages ſuivant leur grandeur. Le Czar, accompagné de ſes Miniſtres & des Officiers de ſa maiſon, fermoit la marche.

PIERRE I. dit le Grand. 1715.

Ce Monarque, au milieu des ſoins les plus importans de la guerre & du Gouvernement, trouvoit des momens pour ſe délaſſer l'eſprit, & imaginoit des divertiſſemens conformes au caractère des Ruſſes. Le 27 & le 28 de Janvier, il fit célébrer des nôces d'une manière ſi plaiſante, que je crois devoir en donner le détail au Lecteur. Un particulier, nommé Satof, avoit été Maître à écrire du Czar, & à l'âge de ſoixante-dix ans étoit parvenu à être ſon boufon, où l'intendant de ſes divertiſſemens. Le Czar, voulant abolir la dignité de Patriarche en Ruſſie, chercha à la rendre ridicule. Dans cette vue, il nomma ſon boufon Satof Patriarche de Bacchus, & l'éleva à la dignité de Prince

PIERRE I, dit le Grand. 1715.

Papa. Comme Patriarche, Satof portoit à ſon cou, au lieu de croix, une petite potence ſur laquelle la figure de Mazeppa étoit gravée. Se trouvant revêtu de ces dignités imaginaires, il forma le projet d'épouſer, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, une jeune & belle veuve. Le Czar en ayant été informé, engagea la veuve à entrer dans la plaiſanterie qu'il vouloit faire, & à donner ſon conſentement pour le mariage. Toute la Cour eut ordre d'aſſiſter aux nôces. On choiſit pour faire les invitations, les quatre perſonnes les plus bégues de la Ruſſie. Des vieillards d'un âge décrépit furent chargés de donner la main à la mariée : pour coureurs on lui donna quatre gros hommes qui avoient eu la goutte preſque toute leur vie. Un valet-de-pied de la Cour fit le rôle de Czar; on l'habilla de la manière qu'on voit le Roi David dépeint ſur les vieilles tapiſſeries. Au lieu de harpe, il avoit une lyre couverte d'une peau d'ours. Lorſque tout fut arrangé, l'on conduiſit ceux qui devoient ſe marier à l'Egliſe cathédrale, dans cet ordre. Le nombre de ceux qui les accompagnoient ſe montoit à quatre cens : ils marchoient quatre à quatre ; chaque bande avoit des habits & des inſtrumens particuliers, qui imitoient ceux des différentes nations de l'Aſie. Le faux Czar tint l'étrier du Patriarche lorſqu'on le mit à cheval, monta enſuite ſur une eſpèce de char de triomphe placé ſur un traîneau. Pluſieurs ours étoient attachés à ce traîneau; des hommes, armés de bâtons ferrés, piquoient continuellement ces animaux,

dont les cris horribles ſe mêloient avec le ſon déſagréable des inſtrumens mal accordés. Pierre étoit déguiſé en payſan de Finlande, la Czarine en payſanne de Friſe ; les Dames & les Seigneurs de la Cour étoient vétus à l'ancienne mode des Ruſſes. Lorſqu'on fut arrivé à l'Egliſe, on conduiſit le couple mal aſſorti juſqu'à l'autel, où un Prêtre âgé de cent ans l'attendoit pour lui donner la bénédiction nuptiale. Ce Prêtre avoit perdu la mémoire & la vue : on lui donna des lunettes, & on lui dit à haute voix les paroles qu'il devoit prononcer. Après la cérémonie, on ſe rendit dans le même ordre au Palais du Czar, où les divertiſſemens durerent pluſieurs jours.

PIERRE I, dit le Grand. 1715.

Pendant que la Cour s'occupoit de ces fêtes, on annonça au Czar, que ſes troupes avoient défait les Suédois à Waſa. Le Prince Gallitzin, inſtruit que le Général Arenfeld s'étoit retranché à Lapla, près de Waſa avec une armée de dix mille hommes, dont ſept mille étoient des payſans ramaſſés de tous les villages de la Finlande, alla l'attaquer. Le combat fut opiniâtre : les Suédois, quoique de beaucoup inférieurs en nombre aux ennemis, diſputerent la victoire pendant quatre heures. A la fin la milice Finlandoiſe lâcha pied, & les Suédois, accablés par le nombre, furent taillés en pièces. Les vainqueurs profiterent de leur victoire & prirent Waſa.

Le Prince Gallitzin défait les Suédois à Waſa.

Le Sénat de Suède, voyant que les alliés triomphoient tous les jours, qu'il n'y avoit plus dans le Royaume ni hommes

PIERRE I, dit le Grand. 1715.

ni argent, que les reſſources manquoient enfin de tous côtés, voulut engager la Régente à faire la paix avec le Czar & le Roi de Dannemarck. Cette Princeſſe connoiſſoit trop bien le caractère de ſon frere pour croire qu'il ratifiât le traité de paix: elle ſe démit de la Régence, & lui envoya un détail de ce qui ſe paſſoit dans ſes Etats. Charles, dont la fierté ſembloit croître dans l'abaiſſement, manda aux Sénateurs qu'il leur enverroit une de ſes bottes pour les gouverner.

Charles XII. retourne dans ſes Etats.

Ce Monarque ſentit cependant de quelle néceſſité il étoit pour lui de retourner dans ſes Etats. Les ennemis lui en enlevoient une portion tous les ans, & ſes ſujets, fatigués des malheurs qui les accabloient, pouvoient, dans leur impatience, prendre un parti violent. Il ſe mit en marche au commencement d'Octobre 1714, quitta la Turquie, après y avoir demeuré cinq ans & quelques mois, fit le tour de l'Allemagne, déguiſé & courant toujours la poſte, ſe jetta dans Stralſund, ville de la Poméranie que les Alliés menaçoient.

L'indolence à laquelle Charles s'étoit abandonné pendant ſon ſéjour en Turquie n'avoit point ralenti ſon courage & ſon activité : c'étoit un repos pendant lequel il avoit pris de nouvelles forces. Il réſolut de recommencer la guerre avec plus de vigueur que jamais, ordonna des levées en Suède, & ne s'occupa pendant l'hiver qu'à faire des préparatifs. Les Alliés, connoiſſant le caractère de ce Prince, prévirent ſes projets & ſe diſpoſerent à les

les faire échouer. Dès que la saison fut favorable, les Danois & les Saxons, auxquels le Roi de Prusse, qui vouloit garder Stettin, avoit joint ses troupes, s'emparerent de l'île de Rugen, & mirent le siége devant Stralsund. Le Roi de Suède, qui, comme on vient de le voir, y étoit enfermé, fit faire à la garnison une de plus belles défenses dont on ait jamais entendu parler. Tous les principaux Officiers furent tués ou blessés. Le baron de Reichel, après un combat opiniâtre, se trouvant accablé de fatigues, se jetta sur un banc pour prendre du repos : on l'avertit d'aller monter la garde sur le rempart : il se leva, mais en murmurant contre l'opiniâtreté du Roi, & en se plaignant de ses fatigues. Charles l'entendit, courut à lui, se dépouilla de son manteau, l'étendit devant lui, en disant : " Vous n'en pouvez plus, mon cher » Reichel ; j'ai dormi une heure, je suis » frais, je vais monter la garde pour vous ; » dormez, je vous éveillerai quand il sera » tems. Il l'enveloppa malgré lui de son manteau, le laissa dormir & alla monter la garde. Les Officiers de Charles, voyant que la ville n'étoit plus qu'un monceau de pierres, sur lequel les bombes tomboient continuellement, l'engagerent à sortir. Il monta sur une barque qui étoit dans le port, passa à la vue de la flotte Danoise, reçut plusieurs bordées, & joignit ses vaisseaux, qui croisoient à quelque distance delà. Lorsque Duker sut que son maître étoit en sûreté, il rendit les ruines de Stralsund aux ennemis. Ce Gouverneur s'étant présenté quelques jours après devant Charles,

PIERRE I, dit le Grand. 1715.

le Monarque le blâma d'avoir capitulé avec ses ennemis : mais Duker l'appaiſa par une réponſe qui flattoit la vanité du Roi. « J'ai-» mois trop votre gloire, lui dit-il, pour » vous faire l'affront de tenir dans une » ville que votre Majeſté avoit abandon-» née. » Pendant ce tems le Prince Gallitzin achevoit de conquérir la Finlande. Il prit la fortereſſe de Cajanebourg, ce qui ouvrit au Czar un paſſage pour attaquer le Roi de Suéde juſque dans le ſein de ſes Etats.

PIERRE I, dit le Grand. 1715.

Hiſtoire ſingulière de Charlotte-Chriſtine-Sophie de Wolffenbutel.

Pierre le Grand ne parut point cette année à la tête de ſes troupes : le ſoin de réformer les abus qui s'étoient gliſſés dans l'adminiſtration, le retinrent à Pétersbourg. Il eut la douleur de perdre la Princeſſe de la Couronne, Charlotte-Chriſtine-Sophie de Wolffenbutel, ſa bru, qu'il aimoit tendrement. Cette Princeſſe, que la nature avoit ornée de tous ſes dons, eſpéroit un ſort tout différent de celui qui l'attendoit. Alexis, ſon mari, joignoit à une figure déſagréable, à un caractère féroce, à une dureté naturelle, une haine implacable contre les étrangers. Incapable de connoître ce qu'il devoit au mérite perſonnel, à la naiſſance, il ne cherchoit pas même à couvrir l'averſion qu'il avoit pour elle. Dans les réjouiſſances publiques, jamais on ne le voyoit à côté d'elle ; on s'appercevoit même qu'il évitoit ſa compagnie. S'il n'eût pas regardé la naiſſance d'un fils comme un appui pour lui, il n'auroit jamais eu de commerce avec elle. Il occupoit les appartemens de l'aîle droite du Palais qu'on leur avoit donné, & la

Nouveaux Mémoires de la Moſcovie.

Princeſſe ceux de l'aîle gauche : à peine alloit-il la voir une fois dans huit jours. Il négligeoit tellement les réparations de ſon appartement, qu'elle étoit expoſée aux injures de l'air dans ſa chambre même. Pierre, étant allé un jour lui rendre viſite, ne vit qu'avec indignation l'état dans lequel ſon fils la laiſſoit : il le fit venir, & lui tint le langage que lui dicta ſa juſte colère. Alexis avoit trop peu de jugement pour ſentir qu'il méritoit les reproches de ſon pere ; ſi-tôt que celui-ci ſortit, il accabla la Princeſſe d'injures outrageantes. Elle n'oppoſoit à ces duretés qu'une douceur qui eût fait impreſſion ſur tout autre que le Prince Ruſſe. Pour comble d'outrage, il prit dans ſon palais une maîtreſſe, qui étoit une priſonnière de Finlande, nommée Euphraſine, & ne la quittoit ni jour ni nuit. La femme d'Alexis n'avoit pour témoin de ſes larmes & de ſa juſte douleur que la Princeſſe de Friſland, ſa compagne. Elle accoucha le 21 Octobre d'un fils qui fut nommé Pierre, & qui ſuccéda à Catherine première. Charlotte de Wolffenbutel fut attaquée, ſix jours après ſes couches, d'une maladie ſi terrible, qu'elle la conduiſit au tombeau. Lorſque cette Princeſſe vit ſa fin approcher, elle fit prier le Czar de paſſer dans ſon appartement : elle ne demanda pas à voir la Czarine, parce que celle-ci étoit près d'accoucher. Pierre étoit alors indiſpoſé : il ſe fit porter chez ſa bru : la Princeſſe lui annonça l'état dans lequel elle ſe trouvoit, lui fit les adieux les plus touchans, & le pria de prendre ſes deux enfans ſous ſa

PIERRE I, dit le Grand. 1715.

Ibid.

PIERRE I, dit le Grand. 1715.

protection, les embraſſa tous deux, les arroſa de ſes larmes, leur dit adieu, les remit entre les mains de ſon mari, qui étoit préſent. Il les emporta dans ſon appartement, & depuis ce moment ne revit plus ſa femme. La Princeſſe fit alors entrer ſes domeſtiques, qui étoient proſternés dans ſon antichambre, & prioient Dieu d'aſſiſter leur maîtreſſe. Elle les conſola, leur donna ſa bénédiction, & demanda qu'on la laiſſât ſeule avec ſon confeſſeur. Les Médecins firent tous leurs efforts pour l'engager à prendre quelques remedes; mais elle les jetta derrière ſon lit, & leur dit avec émotion : « Ne me tourmentez pas davantage; » laiſſez-moi mourir en paix : je n'ai pas » long-tems à vivre. » Elle ne s'occupa tout le reſte de la journée, c'étoit le premier Novembre, que du ſoin de prier Dieu, & de ſe préparer à ſa fin, & mourut ſur les onze heures du ſoir, dans la vingt-unième année de ſon âge. Le ſept du même mois on l'enterra dans la grande Egliſe de la fortereſſe ſans l'embaumer, comme elle l'avoit demandé, mais avec une pompe funébre convenable à ſa dignité.

On aſſure que cette Princeſſe n'étoit point morte; qu'ayant eſſuyé pendant cinq ans toutes ſortes de mauvais traitemens de la part du plus odieux de tous les maris, ſa patience s'épuiſa. Elle crut qu'il n'y avoit point de malheur au-deſſus de celui de vivre avec lui, & réſolut de le quitter à quelque prix que ce fût. N'ignorant pas qu'une femme née d'un ſang auſſi illuſtre que le ſien, n'eſt pas libre de faire ſes volontés, elle feignit, après ſes couches, d'è-

tre attaquée d'une maladie, dont elle mourut en apparence. Ayant mis dans ſes intérêts la Comteſſe de Koniſmarg, mere du Maréchal de Saxe, elle demanda qu'on ne l'embaumât pas après ſa mort, ce qui lui fut accordé. Sa confidente la fit exhumer, & lui facilita les moyens de s'évader avec quatre domeſtiques, deux hommes & deux femmes. Elle paſſa en France, où elle ne reſta pas long-tems, parce qu'elle craignoit d'être reconnue; s'embarqua pour la Louiſiane, que le Duc d'Orléans, Régent, vouloit peupler, y vécut d'une manière ſi ſimple qu'on ignoroit qui elle étoit. Elle s'y maria, paſſa dans l'île de Bourbon avec ſon mari, y eut une fille qui fut baptiſée ſous le nom de ſon mari. Lorſqu'on demanda à la mere qui elle étoit, elle répondit : Wolffenbutel. Cet illuſtre nom étoit connu dans l'île; on n'ajouta pas foi à ce qu'elle diſoit. Ses affaires l'obligent de repaſſer en France en 1724. Le Maréchal de Saxe, alors Comte de Saxe, ſe promenant aux Tuileries avec pluſieurs Seigneurs, l'apperçut qui traverſoit ce jardin, la reconnut, la regarda d'une manière qui l'annonça à la Princeſſe. Elle porta un doigt ſur ſa bouche pour l'avertir de garder le ſilence. Le Comte quitta ſa compagnie, joignit la Princeſſe. Ils s'entretinrent fort long-tems enſemble. Dès le lendemain il alla trouver le Miniſtre, lui raconta cette ſingulière aventure, & lui recommanda la Princeſſe. On accorda à ſon mari la majorité de l'île de Bourbon. La Princeſſe y retourna avec lui, & y reſta juſqu'en 1759, qu'il mourut : ſa fille étoit

PIERRE I, dit le Grand. 1715.

morte. Elle repaſſa alors en France, avec une négreſſe, apporta pour quarante mille livres de lettres de change ſur la Compagnie des Indes, dont elle eut peine à être payée. Un homme qui l'avoit connue dans l'île de Bourbon, & l'avoit toujours regardée comme une femme de la première qualité, la rencontra dans Paris & lui fit offre de ſervices. Il alla la voir pluſieurs fois, & elle lui avoua qui elle étoit. Peu après elle ſe rendit à Brunſwick, ſe mit dans un hôtel garni. Son neveu, qui étoit alors Prince régnant, en fut informé, & lui fit dire d'aller au château. Elle dit qu'elle étoit une ſimple particulière, & qu'elle prioit le Prince de ne pas faire attention à elle. Il répondit qu'il iroit la voir ſi elle ne ſe rendoit pas au château : elle s'y rendit : on ignore ce qu'ils ſe dirent. Elle repaſſa peu de tems après en France, acheta une maiſon dans un village de ce Royaume, où elle paſſe le reſte de ſes jours dans les exercices de piété. Elle eſt ſur ſa ſoixante-ſeizième année. Quoique ces faits m'aient été rapportés par des perſonnes dignes de foi, je ne les garantis pas : ils me paroiſſent au contraire hors de toute vraiſemblance.

PIERRE I, dit le Grand. 1715.

Pierre le Grand eut un motif de conſolation dans la naiſſance d'un fils que la Czarine lui donna le 8 Novembre. Les réjouiſſances que l'on fit à cette occaſion durerent huit jours. Le 17 on baptiſa le Prince nouvellement né, & on le nomma Pierre Pétrowitz : il eut pour parains les Rois de Dannemarck & de Pruſſe. On ſervit ſur la table des Seigneurs un pâté, d'où

il ſortit une naine toute nue : elle fit un compliment à toute la compagnie, remplit quelques verres du vin qui étoit enfermé avec elle dans ſon pâté, but à la ſanté de ceux qui étoient à table, après quoi on l'emporta. On ſervit aux Dames un autre pâté dans lequel étoit un nain, qui fit la même cérémonie. PIERRE I, dit le Grand, 1715.

Les Danois & les Hanovriens, ſe voyant maîtres de Stralſund, réſolurent d'attaquer Wiſmar dans les régles : ils en avoient fait le blocus depuis quelque tems. Cette ville eſt ſituée dans le Meckelbourg, à cinq milles germaniques de Schwerin, ſur un petit golfe de la mer Baltique. On l'avoit cédée à la Suède par le traité de Veſtphalie, & cette Puiſſance l'avoit fait fortifier régulièrement. Le Czar avoit formé le projet d'en faire une retraite ſûre pour les vaiſſeaux Ruſſes qui trafiquoient dans la mer Baltique, & l'entrepôt de leurs marchandiſes. Pour le remplir, il vouloit qu'on reſtituât cette place au Duc de Meckerlbourg-Schwerin, auquel elle appartenoit légitimement. Ce dernier étoit ſur le point d'épouſer la nièce du Czar, Catherine, fille aînée de ſon frere Iwan. Pierre ſe rendit au commencement de Février avec la Czarine à Dantzig, pour aſſiſter à la cérémonie du mariage. Avant de partir, il donna ordre à ſes Généraux d'aſſembler en Curlande, un corps de troupes compoſé de vingt-mille hommes, pour aller au ſiége de Wiſmar, & pour ſoutenir les prétentions du Duc de Meckelbourg. Le Roi Auguſte ſe rendit auſſi à Dantzig, pour conférer avec le Czar ſur les affaires de 1716.

Pologne. Ces Monarques embellirent la fête par leur préſence & par leur magnificence. Le Czar, informé que quarante-cinq de ſes galeres étoient arrivées à Konisberg, ſortit ſecrétement de Dantzig, les alla voir, & les fit approcher de cette dernière ville. Il y rentra auſſi-tôt, & fit préſenter au Sénat un Mémoire, par lequel il lui annonçoit que le Roi & la République de Pologne, ſe trouvant engagés dans une guerre contre la Suéde, la ville de Dantzig, qui étoit membre de la République, devoit armer quelques vaiſſeaux, & les joindre à la flotte des Ruſſes, contre l'ennemi commun. Il ajoutoit qu'en cas de refus, on la traiteroit comme rebelle, & qu'on employeroit la force pour la faire rentrer dans le devoir. Le Sénat de Dantzig, répondit au Czar par une lettre, dans laquelle il ſe juſtifia du penchant qu'on lui ſuppoſoit pour les Suédois. Il prouva que les habitans de cette ville avoient toujours été maltraités par le Roi de Suède, qui avoit exigé d'eux de groſſes contributions. « Sans examiner, ajoutoit-il, ,, ſi c'eſt la République de Pologne qui eſt ,, en guerre avec la Suède, nous lui avons ,, fourni des ſommes conſidérables. On ,, veut que nous faſſions une guerre offen- ,, ſive hors de notre territoire; mais notre ,, foibleſſe ne nous le permet pas, & nos ,, loix fondamentales s'y oppoſent. ,, Le Sénat ſentit cependant que le raiſonnement eſt bien foible contre la force, & pria le Roi Auguſte d'interpoſer ſes bons offices auprès du Czar en faveur de la ville. Le dernier ſe contenta de cent cinquante

PIERRE I, dit le Grand. 1716.

mille écus, qui lui furent comptés sur le champ.

PIERRE I, dit le Grand. 1716.

Ce fut à-peu-près dans ce tems qu'on annonça au Czar, que les Danois & les Hanovriens s'étoient emparés de Wismar, & qu'ils occupoient déja cette place, lorsque les troupes qu'il avoit envoyées pour en faire le siége étoient arrivées. Ce Prince, voyant par-là que ses projets étoient déconcertés, conçut une haine implacable contre le Roi de Dannemarkc & celui d'Angleterre : il regardoit ce dernier comme le plus contraire à ses vues. Nous verrons par la suite jusqu'où cette haine le porta.

Il est tems de dire un mot de la Pologne, que le Czar, au milieu de ses soins & de ses embarras, ne perdoit point de vue. Ce pays ravagé par les Suédois & les Russes, vit cette année ses propres habitans mettre le comble à ses malheurs. Les nobles, loin de s'unir pour conserver leur liberté, prenoient les armes les uns contre les autres, & mettoient le pays en combustion. Le Roi Auguste fit des propositions avantageuses pour qu'on mît les armes bas; le Czar offrit sa médiation; mais les esprits étoient échauffés, les hostilités continuerent entre les Polonois. Pierre étoit trop fier & trop puissant, pour souffrir que l'on rejettât ses offres avec dédain. Il ordonna à ses Généraux d'entrer en Pologne, avec un nombre de troupes suffisant, pour mettre les rebelles à la raison. La crainte fit faire alors aux Polonois ce que leur intérêt demandoit d'eux : ils consentirent à la paix & signerent le traité. Le Roi Auguste écrivit alors au

PIERRE I, dit le Grand. 1716.

Czar, pour le prier de retirer ſes troupes de la Pologne. Le dernier envoya à ce ſujet une lettre au Feld-Maréchal Czeremetow, laquelle étoit à-peu-près conçue en ces termes.

„ Le Roi & la République de Pologne „ nous ayant prié de faire ſortir nos trou„ pes de Pologne, nous vous confirmons „ tous les ordres & commandemens que „ nous vous avons donnés ci-devant à ce „ ſujet; c'eſt de faire décamper nos troupes „ le plutôt qu'il ſera poſſible, & de les faire „ marcher vers nos frontières, en les te„ nant dans une exacte diſcipline, afin „ qu'elles ne cauſent aucun dommage aux „ Polonois. Pour cet effet vous employe„ rez des Commiſſaires de la République, „ & vous conviendrez avec eux d'une „ route commode. Vous ne mettrez nos „ troupes en quartier, ni dans les villes, „ ni dans les bourgs, ni dans les villages; „ vous les ferez marcher en deux ou trois „ colonnes, & vous le ferez camper. Nous „ vous ordonnons d'empêcher tout offi„ cier, ſoldat, cavalier & dragon d'enle„ ver des proviſions, ni des fourages. Si „ l'on vous porte des plaintes, contre „ quelqu'un de notre armée, vous ren„ drez juſtice conformément aux ordon„ nances militaires. „ Cette lettre, que le Général Ruſſe rendit publique, calma les craintes des Polonois, qui tinrent une Diéte générale à Warſovie, où le traité de paix fut ratifié.

Pendant que le Czar faiſoit reſpecter ſes armes chez ſes voiſins, Charles XII levoit des troupes pour ſe venger de ſes

ennemis : trente-cinq mille Suédois étoient déja rangés autour de lui & tout prêts à le ſuivre dans les hazards. Le Roi de Dannemarck ſavoit combien la vengeance de ce guerrier étoit redoutable, & craignoit d'en reſſentir le premier les effets. Ce qui augmentoit encore ſes craintes, c'eſt qu'il voyoit ſes alliés tout prêts à l'abandonner. Le Roi d'Angleterre, content d'avoir reculé les bornes de ſon Electorat, étoit tout diſpoſé à faire la paix ; les Rois de Pologne & de Pruſſe, fatigués de la guerre, & ſatisfaits de ce qu'ils avoient obtenu, ſongeoient à s'accommoder avec Charles. Dans une conjoncture auſſi critique, il eut recours au Czar, qui pouvoit le mettre à l'abri des malheurs qui le menaçoient ; il alla le trouver à Hambourg, où Sa Majeſté Czarienne s'étoit rendue, lui propoſa d'envoyer une armée de Danois & de Ruſſes en Scanie, pour y attirer toutes les forces du Roi de Suède.

PIERRE I, dit le Grand. 1716.

Pierre ſaiſit cette occaſion pour ſe venger du Roi de Dannemarck qui lui avoit enlevé Wiſmar. Il uſa de diſſimulation à ſon égard, parut approuver ſon projet, lui offrit des troupes & des vaiſſeaux. On dreſſa auſſitôt le plan de l'expédition. Le Czar envoya ordre à ſes Généraux de conduire à Coppenhague les vingt-cinq mille Ruſſes qui devoient ſervir au ſiége de Wiſmar, & à ſes Amiraux de faire voile du côté de cette capitale. Dès qu'il eut appris la jonction de ſa flotte avec celle des Danois, il ſe rendit lui-même à Coppenhague. Quinze mille Danois joints aux vingt-cinq mille Ruſſes, les deux flottes réunies, faiſoient

PIERRE I, dit le Grand. 1716.

des forces si supérieures à celles des Suédois, qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer que ces derniers pussent défendre la Scanie. Ce n'étoit pas le but du Czar ; content d'avoir engagé le Roi de Dannemarck dans des frais immenses, & d'avoir fait entrer vingt-cinq mille Russes dans ses Etats, il commença à former des difficultés sur l'expédition en Scanie, & déclara enfin qu'il ne vouloit point la faire. Le Roi de Dannemarck, voyant que le plus puissant de ses alliés devenoit son ennemi, sentit le danger qui le menaçoit, & employa le vain secours des plaintes. Il adressa aux alliés du Nord un écrit, à-peu-près conçu en ces termes.

» Leurs Majestés Danoise & Czarienne
» étoient d'accord sur la nécessité de ré-
» duire l'inflexible Roi de Suède à accep-
» ter la paix ; & pour y parvenir ils eu-
» rent une entrevue à Hambourg au mois
» de Juin, dans laquelle ils convinrent
» qu'on feroit cette année une descente
» en Scanie. Le Roi de Dannemarck re-
» tourna dans ses Etats, & fit travailler
» jour & nuit à l'équipement d'une flot-
» te, & rassembla des vaisseaux de trans-
» port, ce qui lui causa des dépenses con-
» sidérables, & porta un grand préjudice
» au commerce de ses peuples. Enfin il
» fit toutes les choses nécessaires pour
» favoriser la descente projettée... Lors-
» que tout fut prêt, les Généraux Russes
» déclarerent aux Danois que le Czar
» craignoit qu'on ne trouvât point de
» subsistance dans la Scanie, & qu'il fal-
» loit différer la descente jusqu'au prin-

„ tems prochain. Le Roi de Dannemarck, „ surpris de ce qu'on lui avoit fait faire „ tant de dépenſes inutiles, fit dire à Sa „ Majeſté Czarienne qu'on pouvoit tou- „ jours faire la deſcente, prendre poſte „ dans le pays, & qu'on y tranſporteroit „ des proviſions par les provinces du „ Dannemarck, avec leſquelles la commu- „ nication étoit ouverte. Le Czar, per- „ ſiſtant dans ſa réſolution, répondit qu'il „ agiroit au printems, mais que pour le „ préſent il ne vouloit rien faire. Le Roi „ lui fit demander vingt-trois bataillons „ pour faire la deſcente; mais le Czar les „ lui refuſa. Alors Sa Majeſté Danoiſe le „ fit prier de faire tranſporter ſes troupes „ hors du Dannemarck, afin qu'elle pût „ renvoyer les bâtimens de tranſport, qui „ coutoient quarante-mille écus par mois, „ & décharger ſes ſujets des contributions „ exorbitantes qu'elle tiroit d'eux. »

PIERRE I. dit le Grand. 1716.

Le Czar promit au Roi de Dannemarck de rappeller inceſſamment ſes troupes, & l'amuſa juſqu'au mois d'Octobre. Alors il repréſenta à ce Prince que la ſaiſon étoit trop avancée pour qu'on les embarquât, le pria de leur donner des quartiers dans ſes Etats, & de laiſſer hiverner la flotte Ruſſe dans le port de Coppenhague. Le Roi commençoit à ſe méfier du Czar; il refuſa ce qu'on lui demandoit, & ſe mit en état de défenſe.

Le Projet de Pierre n'étoit point d'envahir le Dannemarck; il vouloit ſeulement faire connoître au Roi de Suède qu'il n'étoit pas éloigné de conclure la paix avec lui. Le Monarque de Ruſſie avoit l'ame

trop élevée pour ne pas ſentir qu'on doit ceſſer de pourſuivre un ennemi lorſqu'il eſt malheureux : il croyoit d'ailleurs que c'étoit aſſez pour ſa gloire d'avoir vaincu & humilié Charles XII. Ce dernier, trop vif & trop bouillant pour deſcendre aux détails de la politique, ne connoiſſoit que l'art militaire : ſa Cour étoit un camp ; ſes favoris étoient des ſoldats, ſes Miniſtres étoient encore des ſoldats ; ſes projets, des victoires ; ſes reſolutions, des batailles. Il n'eût pas connu l'intention du Czar, ſi le Baron de Gortz ne l'avoit averti. Cet homme extraordinaire étoit d'une illuſtre famille de Suabe. Il fut d'abord Miniſtre de l'Evêque de Lubeck, Adminiſtrateur du Holſtein, & Envoyé auprès du Czar en qualité de Réſident. Gortz avoit la taille avantageuſe, la figure agréable ; mais il avoit perdu un œil, & en portoit un d'émail, ce qui le défiguroit un peu. Ce politique habile avoit une connoiſſance parfaite de toutes les Cours de l'Europe : à une éloquence naturelle, à un ſon de voix ſéduiſant, il joignoit un eſprit ſouple & inſinuant : dans les négociations il avoit l'art ſingulier d'obtenir tout ce qu'il vouloit des Miniſtres étrangers, en paroiſſant leur accorder tout ce qu'ils demandoient. Jamais homme ne forma des projets ſi vaſtes & ſi hardis. Il gagna la confiance de Charles, en lui en propoſant toujours de conformes à ſon courage.

PIERRE I, dit le Grand. 1716.

Caractère de Gortz, Miniſtre de Charles XII.

Ce Baron ne fut pas plutôt informé de la conduite que le Czar tenoit à l'égard du Roi de Dannemarck, qu'il la prit pour une preuve de méſintelligence. Faiſant enſuite

réflexion que le Roi d'Angleterre avoit part aux ſujets de mécontentement que Sa Majeſté Danoiſe avoit donnés à Sa Majeſté Czarienne, il ne douta pas qu'il ne ſurvînt en peu quelque brouillerie entre ces deux Puiſſances. Il étoit en même tems inſtruit qu'il s'étoit formé en Irlande & en Ecoſſe un parti formidable en faveur du Prétendant, & que l'Eſpagne s'intéreſſoit beaucoup pour ce Prince. Ces connoiſſances lui firent former le plus vaſte & le plus hardi projet qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Il alla trouver le Roi de Suède, lui perſuada de profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit pour faire la paix avec le Czar; le flatta de l'eſpoir de rétablir Staniſlas en Pologne, le jeune Duc de Holſtein dans la poſſeſſion de ſes Etats, & de la ſatisfaction de placer le Prétendant ſur le trône d'Angleterre. Charles XII, qui mettoit toute ſa gloire à diſpoſer des couronnes, ſaiſit le projet avec avidité & donna carte blanche à Gortz.

PIERRE I, dit le Grand. 1716.

Vaſte projet qu'il propoſe à Charles XII.

Le Baron fit ſonder le Czar ſur ſes diſpoſitions à l'égard de la Suède & de l'Angleterre; s'adreſſa au Milord Marr, l'un des partiſans du Prétendant, & proche parent d'un Médecin Ecoſſois nommé Areskins qui avoit gagné l'amitié du Monarque de Ruſſie. Le Milord, flatté de mettre deux Puiſſances ſi formidables dans le parti du Prétendant, écrivit à Areskins, & en reçut une réponſe conçue en ces termes. « Mon Maître eſt brouillé avec ſes „ alliés, il ne veut plus rien entreprendre „ contre le Roi de Suède. Jamais il ne ſe „ raccommodera avec le Roi George: il

PIERRE I, dit le Grand. 1716.

„ le hait mortellement. Connoiſſant la „ juſtice de la cauſe du Prétendant, il ne „ ſouhaite qu'une conjoncture favorable „ pour le rétablir dans ſes Royaumes. Si „ le Roi de Suède fait la moindre démar- „ che, l'accommodement ſera bientôt fait „ entre le Czar & lui. Le Czar, ayant „ tout l'avantage, ne peut faire le premier „ pas. „ Le Baron de Gortz, ayant lu cette lettre, alla lui-même trouver le Médecin, qui parla au Prince Menzikof avec tout le zèle qu'emploie un homme intéreſſé à faire réuſſir une entrepriſe. Menzikof approuva le projet & le fit goûter au Czar. Ce dernier, voulant voir le tour que prendroit cette affaire, donna ordre aux Ruſſes qui étoient en Dannemarck de paſſer dans le Meckelbourg, ſous prétexte de faire rentrer dans le devoir la nobleſſe de ce Duché révoltée contre ſon Souverain.

Le Roi d'Angleterre, allarmé de voir vingt-cinq mille Ruſſes aux portes de ſon Electorat, ſollicita le Czar de faire ſortir ſes troupes de l'Allemagne. Voyant qu'on ne l'écoutoit pas, il déclara qu'en qualité de Directeur du Cercle de la baſſe Saxe, il ſeroit obligé d'employer tous les moyens néceſſaires pour faire évacuer le Meckelbourg : il mit l'Empereur d'Allemagne dans ſes intérêts, & l'engagea à écrire au Czar à ce ſujet. Pierre, irrité de la conduite que tenoit le Roi d'Angleterre dans cette affaire, loin d'évacuer le Meckelbourg, ordonna à ſes troupes d'y vivre à diſcrétion.

Pendant que l'Empereur de Ruſſie em-

ployoit tour-à-tour la politique & la force pour remplir ſes projets d'agrandiſſement, une horde de Tatars ravageoit le Royaume de Caſan. Ces barbares ſaccagerent les villes, les bourgs & les villages, emmenerent ſept à huit mille priſonniers. Un Colonel Allemand raſſembla ſix cens dragons Suédois, qui, après la bataille de Pultava, s'étoient mis au ſervice de la Ruſſie, marcha à la pourſuite des Tatars, les joignit à quelques milles au-delà de Caſan. Il fit pointer le canon ſur eux: mais ils ſe placerent derrière leurs priſonniers. Les Suédois mirent alors le ſabre à la main, s'élancerent ſur les barbares, les enfoncerent, en tuerent un grand nombre, prirent leur Général, qui étoit le fils du Can, le pendirent à un arbre, mirent le reſte en fuite, & reprirent les priſonniers Ruſſes. PIERRE I, dit le Grand. 1716.

§. VI.

Nouveaux voyages du Czar en Europe.

TOUT ſembloit devoir arrêter Pierre en Ruſſie. Il avoit entrepris de ſe venger de ſes alliés, ſe propoſoit de faire la paix avec la Suède, d'étendre ſon commerce & d'achever de policer ſon peuple; mais ſes précautions étoient bien priſes, ſes projets bien concertés; tout lui annonçoit la réuſſite de ſes entrepriſes, même en ſon abſence. Il avoit parcouru l'Europe pour apprendre les Arts, il voulut encore la parcourir pour pénétrer le ſecret des différentes Cours, & pour connoître leurs différens ſyſtêmes de politique. Il partit avec la Czarine au commencement de 1717.

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

l'année, ſe rendit à Coppenhague, y ſéjourna trois mois, pendant leſquels il fréquentoit les Colléges, les Académies, conféroit avec les Savans, qu'il recevoit chez lui, & qu'il alloit viſiter dans leurs cabinets. Il montoit quelquefois dans une chaloupe avec des Ingénieurs, côtoyoit les Royaumes de Dannemarck & de Suède, meſuroit toutes les ſinuoſités, ſondoit tous les fonds, & portoit ſes obſervations ſur des cartes ſi exactes, qu'on y trouvoit juſqu'au moindre banc de ſable. Il paſſa enſuite par Lubeck, par Schverin, par Neuſtadt, vit le Roi de Pruſſe à Havelberg. Ces deux Monarques eurent pluſieurs conférences, chercherent mutuellement à ſe pénétrer, mais ils ne ſe firent aucune ouverture réciproque ſur leurs véritables projets.

Le Czar ſe rendit à la Haie, où il s'arrêta quelque tems. Le Baron de Gortz y étoit allé pour conférer avec lui : il vit ce Monarque deux fois, augmenta ſa haine contre le Roi d'Angleterre, & le confirma dans ſes diſpoſitions à l'égard du Prétendant. Le Baron, pour tromper le Monarque Anglois, & pour l'empêcher de travailler à déconcerter ſes projets, diſoit publiquement que le Roi de Suède étoit tout diſpoſé à faire un accommodement avec le Roi d'Angleterre, qu'il regardoit comme le Pacificateur du Nord, & ajoutoit qu'il avoit ordre de ſolliciter la tenue d'un congrès à Brunſwick, pour régler à l'amiable les intérêts de la Suède & ceux de ſes ennemis, ſous la médiation de Sa Majeſté Britannique.

Par ce langage, il éblouiſſoit la Hollande & l'Angleterre, dans le tems qu'il ourdiſſoit une trame qui devoit mettre toute l'Europe en combuſtion. Tout lui annonçoit un heureux ſuccès, lorſqu'il apprit que le Roi d'Angleterre, inſtruit de la conſpiration, avoit fait arrêter le Comte de Gyllenbourg, Ambaſſadeur de Suède à Londres. Ce fut le Régent de France, qui avertit le Monarque Anglois de ce qui ſe tramoit contre lui. Philippe d'Orléans avoit des eſpions par-tout : ils le ſervoient avec exactitude, parce qu'il les payoit avec largeſſe. Auſſi-tôt que le Baron de Gortz fut informé de la détention de l'Ambaſſadeur de Suède, il ſortit ſecretement de la Haie, & chercha les moyens de paſſer en Suède ; mais il fut arrêté à Deventer, capitale de la province d'Over-Iſſel. PIERRE I, dit le Grand. 1717.

On ſaiſit à Londres les papiers du Miniſtre de Suède ; on trouva dans ſes lettres les détails du projet : le Roi d'Angleterre les fit imprimer, pour juſtifier ſa conduite à l'égard de cet Ambaſſadeur. Charles XII ordonna auſſi-tôt qu'on arrêtât l'Envoyé d'Angleterre qui étoit à Stockholm, avec toute ſa famille & ſes domeſtiques, ſans avouer ni déſavouer les démarches de ſon Envoyé. Le Czar, informé qu'il étoit impliqué dans les lettres du Comte de Gyllenbourg, uſa de politique. Il déſavoua ces lettres, proteſta qu'il n'avoit aucune connoiſſance du projet que l'on formoit contre la maiſon de Hanovre, fit préſenter au Roi d'Angleterre un mémoire, par lequel il déclaroit qu'il n'avoit jamais eu le projet de rompre avec ce Monarque, &

qu'il eſpéroit lui en donner des preuves certaines. Le Roi d'Angleterre uſa à ſon tour de politique, parut ajouter foi à ce que le Czar lui diſoit, & répondit à ſon mémoire par un écrit dans lequel il lui affirmoit qu'il n'avoit jamais ſoupçonné Sa Majeſté Czarienne d'être entrée dans aucun complot contre la maiſon de Hanovre, & qu'il eſpéroit qu'elle lui donneroit au contraire des preuves de ſon amitié, en faiſant ſortir ſes troupes des terres de l'Empire. Pendant ce tems le Czar continuoit ſa route vers Paris. La Czarine, ſe trouvant fort avancée dans ſa groſſeſſe, ſe rendit à Vezel, où elle accoucha quelque tems après.

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

Pierre le Grand fut reçu en France, comme il devoit l'être, tout le monde, ſur ſa route, s'empreſſoit de lui rendre des hommages; mais ce cérémonial le gênoit. Lorſqu'il paſſa à Beauvais, l'Evêque de cette ville lui fit préparer un repas ſomptueux: Pierre, loin de l'accepter, ne voulut même pas s'arrêter dans la ville; & quelqu'un lui ayant repréſenté qu'il feroit mauvaiſe chere, s'il paſſoit outre, il „ répondit: " Je ſuis un ſoldat; pourvu „ que je trouve de la bierre & du pain, „ je ſerai content. „ Lorſqu'on ſut qu'il approchoit de Paris, on envoya à ſa rencontre le Maréchal de Teſſé, avec un grand nombre de Seigneurs, un eſcadron des gardes, & les carroſſes du Roi. Il étoit déja à Gournai, lorſque les équipages arriverent à Elbeuf.

Ce Monarque entra le ſept de Mai, à 10 heures du ſoir dans la Capitale de la

France. On le conduiſit au Louvre, où le grand appartement étoit préparé pour lui. Il admira la richeſſe & la beauté des meubles, dit enſuite que ſes gens gâteroient de ſi belles choſes, & demanda qu'on le logeât ailleurs. On le tranſporta à l'hôtel de Leſdiguiere, où il trouva encore trop de magnificence, & voulut qu'on lui dreſsât un lit dans une garde-robe. Comme il étoit las, il ne voulut point manger, quoiqu'on lui eût préparé un repas magnifique. La plupart des ſpectateurs, étonnés de voir tant de ſimplicité dans un auſſi grand Monarque, ſe perſuaderent qu'il étoit mécontent de ce que le Roi de France ne s'étoit pas trouvé au Louvre lorſqu'il y arriva. Le grand homme échappe preſque toujours au vulgaire, qui lui prête ſes foibleſſes. Le lendemain le Régent de France alla ſaluer le Monarque de Ruſſie, & y conduiſit le Roi Louis XV le ſurlendemain. Le Czar le reçut à la deſcente du carroſſe, le prit entre ſes bras & l'embraſſa. Le Roi le complimenta avec les graces naïves de la jeuneſſe, & la dignité convenable à ſon rang. Il lui dit qu'il ſouhaitoit que le ſéjour qu'il feroit dans ſes Etats pût lui être agréable, qu'il y ſeroit reſpecté comme lui-même, & qu'il avoit donné des ordres pour qu'il fût ſervi préférablement à lui. Le Prince Kurakin, Ambaſſadeur de Ruſſie en Hollande, qui accompagnoit le Czar, interprêta ce compliment à ſon maître, qui y répondit d'une manière très-obligeante. Les deux Monarques ſe donnerent enſuite mutuellement la main, paſſerent dans une chambre où

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

l'on avoit placé deux fauteuils. Le Roi céda la droite au Czar. Les Ducs du Maine & de Villeroi étoient derrière le fauteuil du Roi. La converſation fut courte : le Roi ſe leva le premier : le Czar le reconduiſit juſqu'à ſon carroſſe. Etant au bas de l'eſcalier, il prit une ſeconde fois le jeune Monarque entre ſes bras, lui dit qu'il ſouhaitoit qu'il ſurpaſſât ſon aïeul Louis XIV en grandeur & en puiſſance, lui aida à remonter en carroſſe, & ne ſe retira que lorſqu'il fut en marche. Le lendemain les deux Monarques ſe promenerent au jardin des Tuileries, où la curioſité d'un pareil ſpectacle avoit attiré une foule innombrable de monde. Le Czar tenoit le jeune Roi d'une main, & oppoſoit l'autre, d'un air inquiet, à la foule qui les environnoit. Lorſque le Czar ſe retira, le Roi le conduiſit juſqu'à ſon carroſſe. Pierre s'étant plaint au Maréchal de Teſſé de la gêne que lui avoit cauſée cette grande affluence de monde, le Maréchal lui répondit que les François étoient excuſables, qu'ils avoient une ſi haute idée des grandes qualités de Sa Majeſté Czarienne, que chacun d'eux vouloit avoir la ſatisfaction de pouvoir dire : *Je l'ai vu.* Cette ingénieuſe réponſe plut au Czar. Il pria cependant qu'à l'avenir, on fit retirer le peuple des endroits où il ſe trouveroit.

Pierre le Grand, voulant profiter du tems qu'il avoit réſolu de reſter à Paris pour voir les chefs-d'œuvres qui y ſont, ſe levoit tous les jours à trois heures, montoit en carroſſe, & parcouroit toutes les rues de cette grande ville. Il trouva que

le goût de l'architecture éclatoit plus dans Paris que dans aucune des villes où il avoit été. Il leva lui-même le plan des plus beaux hôtels. Celui des Invalides lui parut un monument digne de la grandeur du Monarque qui en étoit le fondateur. M. de Villars le conduisit au réfectoire, dans le moment que les soldats se mettoient à table. Le Czar goûta de leur soupe, se fit verser de leur vin, but à leur santé, salua les Officiers en les appellant ses camarades. Il ne se lassoit point d'admirer l'architecture & les ornemens de ce superbe édifice. La beauté de Versailles l'étonna : il disoit souvent qu'il n'avoit rien vu de si beau dans les autres Cours de l'Europe. Il demanda les desseins des bâtimens & des jardins, pour faire exécuter, disoit-il, quelque chose de semblable auprès de Pétersbourg, lorsque la guerre avec la Suède seroit terminée. La Cour n'oublioit rien pour procurer à cet illustre voyageur toutes sortes de divertissemens. Il parut prendre plaisir aux fêtes qu'on lui donna, & loua la délicatesse que les François mettent dans leurs amusemens. On lui fit voir la Maison du Roi rangée en bataille dans les allées du Roule & des champs Elisées : mais il étoit si accoutumé à voir des troupes, qu'il n'apporta pas à celles-ci toute l'attention qu'elles méritoient. Les Sciences & les Arts l'occupoient tout entier : il alla à l'Académie des Sciences qui se para de ce qu'elle avoit de plus rare : mais il n'y avoit rien d'aussi rare que lui-même. Il corrigea de sa main plusieurs fautes de Géographie dans les cartes qu'on

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

avoit de ſes Etats, & principalement dans celles de la mer Caſpienne. Il daigna être membre de l'Académie, & entretint depuis une correſpondance ſuivie d'expériences & de découvertes, avec ceux dont il vouloit bien être le ſimple confrere. Ce Monarque alla pluſieurs fois à l'Obſervatoire, & fit au célebre Caſſini des queſtions qui annonçoient qu'il ſavoit, & qu'il vouloit ſavoir davantage. Deux fois il vit les médailles des Rois de France, & ne ſe laſſa point de regarder l'hiſtoire de Louis XIV, dont une partie étoit en bronze avec des reliefs d'or. Tout en Ruſſie fixoit l'attention & méritoit les ſoins de Pierre le Grand; tout en France lui parut digne de ſa curioſité : il voulut aſſiſter à une audience du Parlement. Cet auguſte Tribunal en ayant été averti, fit préparer le Samedi 19 Juin une lanterne pour ce Monarque. On tint une audience ſur les hauts ſiéges, où les Préſidens aſſiſterent en robes rouges, fourures & mortiers, ce qui étoit contre l'uſage. On plaida & l'on jugea une cauſe de peu d'importance. M. de Lamoignon, Avocat Général, portoit la parole dans cette cauſe : il dit que pluſieurs Souverains avoient conſulté la Cour ſur les plus importantes affaires de leurs Etats; mais que c'étoit un exemple bien rare qu'un Monarque, auſſi éloigné de France, également puiſſant en Europe & en Aſie, eut voulu être témoin de ſon auguſte ſéance. Il ajouta qu'un tel événement méritoit d'avoir place dans les regiſtres du Parlement, & d'être tranſmis à la poſtérité. Les Préſidens & les Conſeillers le ſaluerent en

Tiré des regiſtres du Parlement.

en se retirant, & il rendit le salut à chacun d'eux, ce qui s'étoit pratiqué en entrant.

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

La compagnie qui amusoit le plus ce grand homme étoit celle des savans, des artistes célebres, & des ouvriers industrieux. Lorsqu'il appercevoit une machine qui lui étoit inconnue, il s'arrêtoit aussitôt, s'en faisoit démontrer le travail & l'utilité. Aucun curieux n'avoit de cabinet qui ne fût visité par le Czar. Dans cette célebre ville, il trouvoit à chaque instant des objets qui augmentoient son admiration. Etant allé dîner au Palais de Petit-bourg à trois lieues de Paris, chez le Duc d'Antin, il jetta les yeux, vers la fin du repas, sur un portrait qu'il n'avoit point vu en entrant, parce qu'il n'y étoit pas. Son geste annonça son étonnement: c'étoit son portrait à lui-même qu'on venoit de peindre. Il sentit tout le prix de cette politesse, & donna aux François des éloges que lui dicterent la reconnoissance.

Son étonnement fut épuisé, lorsqu'étant au Louvre pour voir frapper des médailles, il s'empressa d'en ramasser une d'or qu'on venoit de frapper & qui étoit tombée. Il y vit son portrait en buste avec cette légende: *Petrus Alexiowitz Czar. Mag. Russ. Imperator*: sur le revers, une renommée posant un pied sur le globe, & autour ces mots de Virgile: *Vires acquirit eundo.* Devise ingénieuse, & autant convenable au Czar par les connoissances qu'il acquéroit dans ses voyages, qu'à la renommée qui se fortifie dans sa course. On lui présenta de ces médailles d'or, & à tous ceux

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

qui l'accompagnoient. Il alla voir les hautes-liſſes des Gobelins, les tapis de la Savonnerie, les atteliers des ſculpteurs, des peintres, des orfévres du Roi, &c. Là tout ce qui ſembloit mériter ſon attention lui étoit offert de la part du Roi. Ayant entendu vanter le génie du Cardinal de Richelieu, il voulut voir ſon Mauſolée, en fit deux ou trois fois le tour, le regardant avec le ſilence de l'admiration. Il embraſſa enſuite la Statue de ce célebre Miniſtre, fit quelques pas en arrière, reſta quelque tems les yeux fixés ſur elle, & s'écria : *Grand homme, ſi tu vivois encore, je te donnerois la moitié de mes Etats, pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Cet éloge de Pierre le Grand eſt un monument éternel pour la gloire du Cardinal de Richelieu.

Cette viſite que le Czar fit à la Sorbonne fournit aux Docteurs l'idée de réunir l'Egliſe Ruſſe avec l'Egliſe Latine, & de lui préſenter le mémoire dont on a parlé. Pierre, avant de quitter la France, voulut voir la célebre Madame de Maintenon, qu'on diſoit être veuve de Louis XIV. Cette conformité entre le mariage du Monarque François & le ſien, excitoit ſa curioſité. La Czarine ne vint point en France, le Czar avoit voulu éviter les embarras du cérémonial, & la curioſité des François, qui accordent ordinairement peu au mérite, lorſqu'il n'eſt pas accompagné de la naiſſance.

Pierre engagea pluſieurs ouvriers de Paris à aller s'établir à Pétersbourg, & le Régent eut la complaiſance d'y conſentir. On les fit embarquer & on les tranſporta à

Pétersbourg : mais ils n'y trouverent pas les avantages qu'on leur avoit promis. Les Ruſſes, conſervant toujours leur haine pour les étrangers, ne ceſſerent de perſécuter ces François : pluſieurs périrent de miſére ; quelques-uns revinrent en France.

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

Pierre fixa ſon départ au 21 Juin, alla rejoindre la Czarine. Le grand homme échappa aux François. Ils le trouverent trop laborieux & trop ennemi du faſte pour un Souverain. Le Légiſlateur, le Héros de Ruſſie ne leur parut qu'un ſauvage. Le déſir de s'inſtruire dans les arts & les ſciences ne fixa pas toute l'attention du Czar pendant ſon ſéjour à Paris : il eut pluſieurs conférences avec le Régent, auquel il propoſa de ſe charger de la médiation entre la Suède & la Ruſſie, & de conclure avec la France un traité d'alliance offenſive & défenſive, dans lequel on feroit entrer l'Eſpagne : mais le Régent avoit alors pris des engagemens avec l'Angleterre & la Hollande contre l'Eſpagne ; il ne conclut avec le Czar qu'un traité d'alliance défenſive, auquel on invita le Roi de Pruſſe. Ce traité fut conclu à Amſterdam, lorſque le Czar y paſſa pour retourner en Ruſſie.

Il quitte la France.

Pierre, ayant rejoint ſa femme qui étoit parfaitement rétablie de ſes couches & l'attendoit en Hollande, retourna dans ſes Etats avec elle. Ils traverſerent enſemble la Veſtphalie, allerent à Berlin, où ils trouverent un Roi auſſi ennemi du faſte & de la magnificence qu'eux-mêmes. Il s'étoit interdit toutes les délicateſſes de la table, même les commodités de la vie,

n'étoit jamais vêtu qu'en ſimple ſoldat, & ne ſe ſervoit que d'un fauteuil de bois.

PIERRE I, dit le Grand. 1717.

Leurs Majeſtés Czariennes arriverent à Pétersbourg vers le commencement d'Octobre. Le Baron de Gortz & le Comte de Gyllenbourg étoient ſortis de priſon. Le premier, qui ne reſpiroit que la vengeance, ſe rendit auprès du Czar, qui le revit avec plaiſir, & les négociations recommencerent. Le Baron proteſta au Czar qu'en moins de trois mois il leveroit toutes les difficultés qui arrêtoient la concluſion de la paix entre la Suède & la Ruſſie. Il prit une carte que le Czar avoit dreſſée lui-même, & tirant une ligne depuis Vibourg juſqu'à la mer Glaciale, en paſſant par le lac Ladoga, il ſe fit fort de porter le Roi de Suède à céder ce qui étoit à l'Orient de cette ligne, avec la Carelie, l'Ingrie & la Livonie. Il jetta enſuite des propoſitions de mariage entre la fille de Sa Majeſté Czarienne & le Duc de Holſtein, le flattant que le Duc pourroit lui céder ſes Etats moyennant un équivalent; que par ce moyen il ſeroit membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne Impériale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même.

Il arrive à Pétersbourg.

Ces projets étoient capables de ſéduire le Czar, qui n'aſpiroit à rien davantage qu'à être membre de l'Empire, eſpérant que ſa puiſſance le porteroit ſur le trône d'Allemagne. La politique ne lui permit cependant pas de ſe déclarer ouvertement le partiſan de projets qui n'étoient pas encore à leur maturité, & que les moindres circonſtances pouvoient déconcerter. Pour

cacher aux Alliés les liaiſons ſecretes qu'il avoit avec les Suédois, il envoya ordre à l'armée Ruſſe qui étoit dans le Meckelbourg d'évacuer ce Duché, & ne laiſſa que trois mille hommes au Duc pour retenir les nobles de ſon Etat dans le devoir. PIERRE I, dit le Grand. 1717.

Pendant ce tems le Prétendant fit partir le Duc d'Ormond pour demander en mariage Anne Ivanouna, niéce du Czar, & Ducheſſe douariere de Curlande : mais le Czar refuſa de le recevoir à ſa Cour, & lui envoya un exprès pour lui dire de s'arrêter à Mittau. Le Roi de Suède refuſa auſſi de recevoir, en qualité d'Ambaſſadeur du Prétendant, un certain Irnegand. S'ils en avoient uſé autrement, ils auroient déclaré une guerre ouverte à l'Angleterre. Les Agens du Prétendant faiſoient cependant des voyages à Pétersbourg & à Stockolm, tantôt déguiſés en payſans tantôt en Tatars, & traitoient avec les Miniſtres du Czar & du Roi de Suède. Après bien des conférences, on convint que le Czar enverroit ſes Plénipotentiaires dans l'île d'Aland, & que le Baron de Gortz s'y rendroit pour dreſſer les articles du traité de paix & d'alliance. Les conférences commencerent avec beaucoup de vivacité ; & le Czar, craignant que ſes Miniſtres ne retardaſſent par des longueurs inutiles la concluſion d'un traité qu'il déſiroit, ſe rendit à Abo avec ſes galeres & ſes gardes, pour être à portée des conférences. La Cour d'Angleterre, informée de ce qui ſe paſſoit dans le Nord, s'en plaignit à l'Ambaſſadeur de Ruſſie, qui ſe tint ſur la négative & proteſta que ſon maître avoit toujours l'in- 1718.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

tention de vivre en bonne intelligence avec Sa Majeſté Britannique, & qu'il ne demandoit pas mieux que de concerter avec les Alliés quelque entrepriſe contre la Suède. Cependant les conférences continuoient, & la paix étoit ſur le point d'être conclue entre la Suède & la Ruſſie. On avoit déja échangé pluſieurs Officiers; le Czar avoit donné ſa parole de ne fournir aucun ſecours au Roi de Dannemarck, & les articles du traité d'alliance étoient déja dreſſés. Les voici tels qu'on les trouva dans les papiers de Gortz. Le Czar ſe chargeoit de faire exécuter le traité d'Alt-Ranſtadt, & de faire reconnoître Staniſlas pour Roi de Pologne. Pour cet effet, il devoit envoyer en Pologne quatre-vingt mille hommes. Le Roi de Suède s'engageoit à paſſer en Allemagne avec une nombreuſe armée, qui devoit agir de concert avec celle du Czar, & pour le même objet. Sa Majeſté Czarienne promettoit ſa médiation pour rétablir la bonne intelligence entre la Pruſſe & la Suède. Les opérations de mer devoient ſe faire de concert entre les Puiſſances contractantes; le Czar promettoit de joindre toutes ſes forces maritimes à celles de Suède. Il s'engageoit en outre d'agir avec toutes ſes forces pour contraindre le Roi d'Angleterre, comme Electeur de Hanovre, à reſtituer à la Suède Breme & Verden. Il étoit ſtipulé que ſi Sa Majeſté Suédoiſe vouloit cependant diſpenſer le Car de cette obligation, celui-ci promettoit de diſpoſer le Duc de Meckelbourg à céder volontairement & à perpétuité ſon Duché au Roi &,

à la couronne de Suède, moyennant un équivalent raiſonnable, que Sa Majeſté Czarienne procureroit au Duc du côté de la Pologne. En ce cas, le pacte de famille héréditaire, entre les maiſons de Pruſſe & de Meckelbourg, auroit lieu à l'égard de cet équivalent. PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Tel étoit le plan de ce traité que Gortz méditoit depuis long-tems, & qui devoit changer la face de l'Europe. On n'y avoit point ſtipulé les ceſſions que le Roi de Suède devoit faire au Czar, parce que le premier ne s'étoit pas encore expliqué ſur cet objet. On peut cependant juger en quoi elles conſiſtoient par la ligne que le Baron de Gortz avoit tirée ſur la Carte géographique dont on a parlé.

Le Baron de Gortz triomphoit : il touchoit au moment de réunir deux Princes, qui, depuis long-tems, cherchoient la ruine l'un de l'autre ; de voir ces deux grands hommes, marchant d'accord, diſtribuer à ſon gré des couronnes dans l'Europe. Il partit de l'île d'Aland, pour porter au Roi de Suède ce fameux Traité, le chef-d'œuvre de ſes négociations & de ſon habileté : mais ces vaſtes projets étoient fondés ſur la valeur & l'activité d'un ſeul homme, & cet homme n'étoit plus. Charles XII avoit fait une deſcente en Norvege : toujours imprudent à ſon ordinaire, il s'étoit avancé pendant la nuit du 11 Décembre ſur le parapet de la tranchée de Friderickshall, dont il faiſoit le ſiége, & étoit expoſé, preſqu'à demi corps, à une batterie de canon pointée vis-à-vis de lui. Les Officiers qui l'environnoient le virent Mort de Charles XII.

tomber sur le parapet, en poussant un soupir. Une balle l'avoit atteint à la tempe droite, & y avoit fait un trou, dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts. L'œil gauche étoit enfoncé, & le droit entièrement hors de son orbite. On assure qu'en expirant il eut la force de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, & qu'il expira dans cette attitude. Ce Prince avoit alors trente-six ans & demi. Il avoit la taille avantageuse, le front bien fait, les yeux grands & bleus, le regard doux, le nez bien formé. Le bas de son visage étoit désagréable, & trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoit que des levres. Il avoit peu de barbe & de cheveux. Il parloit très-peu, & ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

M. de Voltaire, Histoire de Charles XII.

Son portrait.

Le Baron de Gortz, odieux aux Suédois opprimés par ses conseils & par ses exactions, fut arrêté: on lui fit son procès, & il eut la tête tranchée quelque tems après. Les Etats de Suède, voyant le Royaume épuisé d'hommes & d'argent, en proie à tous ses voisins, se crurent en droit, après la mort de Charles XII, de rétablir l'ancienne forme du Gouvernement. Ils déférerent à ces conditions la couronne à la Princesse Ulrique-Eléonore, sœur de Charles, mariée à Fréderic, Prince héréditaire de Hesse, qu'elle fit élire Roi de Suède. La mort de Charles XII changea entièrement le système de politique que le Czar avoit pris.

Nous entrerons dans ces détails, après

que nous aurons parlé du procès & de la mort du Prince Alexis, fils de Pierre. PIERRE I, dit le Grand. 1718.

§. VII.

Procès d'Alexis, sa mort.

PIERRE Romanou étoit au comble de la gloire, il sembloit être en même tems au comble du bonheur : mais il essuyoit dans l'intérieur de sa famille des chagrins qui rempliſſoient sa vie d'amertume. Alexis, l'indigne Alexis, dont nous avons déja parlé plusieurs fois, épuisa à la fin sa patience, & Pierre se crut obligé de porter contre son propre fils le jugement le plus sévère, le plus terrible même que l'indignation puisse dicter. Reprenons le fait de plus haut.

Le Czar avoit pour Charlotte-Christine-Sophie de Wolffenbutel, sa bru, toute l'amitié que l'on doit à une personne qui réunit en elle toutes les graces de son sexe. Il fut d'autant plus affligé à sa mort, qu'il en attribuoit la cause à son fils. En revenant des funérailles de cette Princesse, il se rendit chez Alexis, lui exprima toute sa douleur, son mécontentement, & lui laissa un écrit dont voici le contenu.

» DÉCLARATION A MON FILS.

» Vous n'ignorez pas combien nos peu-
» ples gémissoient sous la tyrannie des
» Suédois avant la guerre présente.
» Par l'usurpation d'une multitude de
» places, si nécessaires à notre Etat, ils
» nous coupoient tout commerce avec le

Nouveaux mémoires sur l'Etat présent de la Grande Russie.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

» reſte du monde. Vous ſavez combien il » nous en a couté au commencement de » cette guerre, où Dieu ſeul nous a con- » duit comme par la main & nous guide » encore, pour acquérir l'expérience né- » ceſſaire, & pour oppoſer une digue à » ce torrent de proſpérités de nos enne- » mis, torrent qui étoit près de nous en- » trainer.

» Nous nous ſommes ſoumis avec ré- » ſignation à ces épreuves, & nous » ſommes enfin ſortis de cet état d'hu- » miliation. L'ennemi qui nous a fait trem- » bler, tremble à ſon tour devant nos » armées, & ſes motifs de crainte ſont, » peut-être, mieux fondés que les nôtres » ne l'étoient. Avec l'aſſiſtance du Tout- » Puiſſant, nous devons ces heureux chan- » gemens à nos travaux & à ceux de nos » fidéles & affectionnés enfans, les Ruſ- » ſes. Ma ſatisfaction devroit être comple- » te; mais elle eſt troublée, lorſque je » fais attenion à ce qui doit arriver après » moi. Je dois vous laiſſer la couronne, » mon fils; mais vous n'êtes pas digne de » la porter. Votre incapacité, je ne m'y » trompe pas, ne vient point du défaut » d'eſprit & des foibleſſes du corps: elle » eſt volontaire.

» Vous ne voulez même pas entendre » parler des exercices de la guerre: c'eſt » cependant par-là que nous ſommes ſor- » tis de cette obſcurité qui nous faiſoit » mépriſer, & que nous avons acquis » l'eſtime des nations les plus éloignées. » Mon deſſein n'eſt pas de vous enga- » ger à faire la guerre ſans de juſtes rai-

» ſons : je demande ſeulement que vous
» en appreniez l'art ; car il eſt impoſſible
» de bien gouverner ſans en ſavoir les
» regles & la diſcipline. Il faut qu'un
» Souverain ſoit en état de défendre ſa
» patrie.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

» Il ſeroit inutile de vous rappeller
» tous les malheurs arrivés à de puiſſans
» Etats, pour avoir négligé l'art de la
» guerre : je ne vous parlerai que de ceux
» qu'ont eſſuyés les Grecs avec qui nous
» ſommes unis par la même profeſſion de
» foi ; leur négligence & leur indifférence
» pour les armes ont ſeules cauſé la dé-
» cadence de leur Empire. Loiſiveté les a
» aſſujettis à des tyrans, & plongés dans
» le honteux eſclavage, dans lequel ils
» gémiſſent depuis ſi long-tems. Vous vous
» trompez, ſi vous croyez que c'eſt aſ-
» ſez pour un Prince d'avoir de bons Gé-
» néraux : ſes ſujets ont leurs regards
» tournés ſur lui ; ils étudient ſes incli-
» nations & l'imitent. Mon frere aimoit
» la magnificence dans les habits & dans
» les équipages. Les Ruſſes, avant lui, ne
» s'en occupoient pas beaucoup : mais les
» plaiſirs du Prince devinrent ceux de
» ſes ſujets, parce qu'ils ſont toujours
» portés à ſuivre ſes goûts. Si le peuple
» ſe détache ſi facilement des choſes qui
» ne ſont que d'amuſement, ils abandon-
» neront bien plus facilement encore l'u-
» ſage des armes, dont l'exercice eſt pé-
» nible, ſi le Souverain ne les y retient
» par ſon exemple.

» Vous haïſſez les exercices militaires,
» vous ne connoîtrez jamais l'art de la

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

» guerre. Vous ne pourrez jamais commander aux autres, juger de la récompense que méritent ceux qui font leur » devoir, & de la punition qui eſt dûe » à ceux qui ne s'en acquittent pas; vous » ne pourrez voir que par les yeux des » autres.

» La foibleſſe de votre ſanté doit, ſelon vous, faire excuſer votre pareſſe: » mais je ne vous demande point des fatigues; je déſire ſeulement que vous » ayez du goût pour la guerre, & les » maladies n'y apportent point d'obſtacle. » Mon frere étoit d'une ſanté plus foible » que la vôtre: il n'avoit pas la force » de manier un cheval fougueux; cependant il aimoit les chevaux, en avoit de » très-beaux dans ſes écuries: ce fut lui » qui le premier établit des Haras en Ruſſie. » Jugez de-là que les bons ſuccès ne dépendent pas toujours des fatigues, & » que la volonté ſuffit ſouvent.

» Si vous penſez qu'il y a des Souverains qui réuſſiſſent, quoiqu'ils n'aillent pas à la guerre, vous avez raiſon; » mais ils ne laiſſent pas de s'y appliquer, » & la ſavent. Le feu Roi de France n'a » pas toujours été à la tête de ſes armées; » mais on ſait juſqu'à quel point il aimoit » la guerre, & combien d'explois glorieux il a faits, ce qui a fait nommer » ſes campagnes *le Théâtre & l'Ecole de* » *Mars*. Son penchant n'étoit pas borné » aux ſeules affaires militaires, il aimoit » encore les Arts, qui ont rendu ſon Royaume plus floriſſant que tous les autres.

„ Pour revenir à ce qui vous regarde. PIERRE I, dit le Grand. 1718.
„ Je ſuis homme, & par conſéquent je
„ dois mourir. Qui achevera après moi
„ ce que j'ai commencé par la grace de
„ Dieu, & conſervera ce que j'ai trou-
„ vé? Sera-ce un homme qui, ſemblable
„ à ce pareſſeux de l'Evangile, enfouit
„ ſon talent dans la terre, c'eſt-à-dire,
„ qui néglige de faire valoir ce que Dieu
„ lui a confié?

„ Combien de fois ne vous ai-je pas
„ reproché votre opiniâtreté & votre mé-
„ chante humeur! je vous ai même châ-
„ tié pour corriger votre indomptable
„ caractère; mais toutes mes peines ont
„ été perdues. Depuis pluſieurs années
„ je ne vous parle plus, parce que je vois
„ que c'eſt perdre le tems & battre l'eau
„ avec un bâton, que de vouloir vous
„ corriger. Vous ne faites aucun effort,
„ & tout votre plaiſir ſemble conſiſter
„ à demeurer oiſif dans votre maiſon. Ce
„ qui devroit vous faire honte, fait vos
„ cheres délices, ſans que vous en pré-
„ voyiez les ſuites dangereuſes pour vous
„ & pour l'Etat. S. Paul nous a annoncé
„ une vérité, quand il nous a dit: *Si*
„ *quelqu'un ne ſait pas gouverner ſa propre*
„ *famille, comment pourroit-il conduire l'E-*
„ *gliſe de Dieu*? J'ai ſouvent réfléchi ſur
„ les inconvéniens qui doivent naturel-
„ lement réſulter de votre conduite, &
„ c'eſt ce qui ma porté à vous déclarer
„ mes derniers ſentimens, réſolu cepen-
„ dant d'attendre encore un peu, pour
„ voir ſi vous voulez vous corriger. Si
„ vous ne le faites pas, je vous priverai

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

„ de la ſucceſſion au trône, comme on „ retranche un membre inutile.

„ Ne vous imaginez pas, que nayant „ point d'autre (*) enfant, mon inten- „ tion ſe borne à vous intimider. Je vous „ tiendrai parole, s'il plaît au Seigneur. „ Puiſque je n'épargne pas ma propre vie „ pour la patrie & pour le ſalut de mes „ peuples, comment pourrois-je vous „ épargner, vous qui ne le meritez pas? „ je préférerai de les tranſmettre plutôt „ à un étranger qui en ſoit digne, qu'à „ mon propre fils qui s'en rend indigne. „ *Signé*, PIERRE.

Quelques jours après Alexis fit cette réponſe à ſon pere.

„ Très-clément Seigneur & Pere,

„ J'ai lu l'écrit que votre Majeſté me „ remit après l'enterrement de la feue » Princeſſe, mon épouſe. Toute la ré- » ponſe que j'y peux faire, c'eſt que ſi » votre Majeſté veut me priver de la ſuc- » ceſſion à la couronne, votre volonté » ſoit faite. Je vous prie même très-inſ- » tamment de la remplir; je me crois moi- » même incapable de régner. J'ai preſque » totalement perdu la mémoire, & il en » faut beaucoup dans le Gouvernement. » Les maladies ont diminué les forces de » mon eſprit & de mon corps: pour ré- » gner il faut un homme plus vigoureux » que moi.

» Quand même je n'aurois pas de (**)

(*) Catherine n'étoit pas encore accouchée, lorſque le Czar donna cet écrit à Alexis.

(**) Catherine étoit alors accouchée d'un fils;

» frere, je renoncerois à la couronne, » comme je fais à préſent, & j'en prends » Dieu à témoin ; en foi de quoi, j'é- » cris & ſigne la préſente de ma propre » main. PIERRE I, dit le Grand 1718.

» Je mets mes enfans entre vos mains, » & ne vous demande pour moi que mon » ſimple entretien pendant le reſte de ma » vie, abandonnant le tout à votre vo- » lonté. » *Signé*, Alexis.

Le Czar écrivit à ſon fils une ſeconde lettre, dont voici la traduction. « Ma ma- » ladie m'a empêché juſqu'à préſent de » m'expliquer avec vous ſur les réſolu- » tions que j'ai priſes au ſujet de la lettre » que vous m'avez fait remettre en ré- » ponſe à la mienne. Je remarque que *Ibid.* » vous n'y parlez que de la ſucceſſion, » comme ſi j'avois beſoin de votre con- » ſentement pour faire ce qui dépend » de ma volonté. Vous ne dites rien de » cette incapacité où vous vous mettez » vous-même & de l'averſion que vous » avez pour les affaires ; c'étoit cepen- » dant un des principaux objets de la mien- » ne. Vous n'apportez pour excuſe que » l'état de votre mauvaiſe ſanté. Je vous » ai fait connoître quelle douleur votre » conduite m'a cauſée pendant pluſieurs » années, & vous n'en parlez pas. Je vois » par-là que les exhortations paternelles ne » vous touchent point, & je me ſuis déter- » miné à vous écrire pour la dernière fois. » Si vous mépriſez mes avis de mon vivant, » quel cas en ferez-vous après ma mort ?

» Peut-on ſe fier à vos ſermens, quand » on vous voit un cœur endurci ? Quand

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

» vous auriez préſentement la volonté
» d'être fidéle à vos promeſſes, ces gran-
» des barbes vous tourneront à leur fantai-
» ſie, & vous forceront de les violer. Com-
» me ils ſe voient privés aujourd'hui des pla-
» ces d'honneur, à cauſe de leur débauche
» & de leur pareſſe, ils ne s'appuyent que ſur
» vous, & le penchant que vous témoignez
» déja pour eux, leur fait eſpérer que vous
» rendrez un jour leur condition meilleure.

» Vous ne marquez aucune amitié à
» celui qui vous a donné la vie. L'aſſiſtez-
» vous dans ſes travaux depuis que vous
» êtes arrivé à un âge mûr ? Non, & tout
» le monde le ſait. Ne blâmez-vous pas,
» ne déteſtez-vous pas tout ce que je fais
» pour le bien de mes peuples, au prix
» de ma ſanté & de mon repos ? J'ai tout
» lieu de croire que vous détruirez mon
» ouvrage, ſi vous me ſurvivez. Corri-
» gez-vous donc, changez de conduite,
» ou rendez-vous Moine. Je ne puis reſ-
» ter tranquille ſur votre ſujet, ſur-tout
» à préſent que ma ſanté s'affoiblit. Ré-
» pondez-moi, ſoit de vive voix, ſoit par
» écrit, ſinon je vous punirai comme mal-
» faiteur. »

Cette lettre étoit d'un pere irrité, & Alexis devoit écouter ſon devoir, qui exigeoit qu'il promît de changer de conduite : mais il haïſſoit ſon pere, & ſe contenta de lui faire cette courte réponſe.

» Très-clément Seigneur & Pere,

» J'ai reçu hier matin votre lettre : ma
» maladie m'empêche de vous écrire plus
» au long. Je veux embraſſer l'état mo-

» naſtique, & je vous demande votre
» conſentement pour cela. »

PIERRE I, dit le Grand 1718.

» Votre ſerviteur & indigne fils, ALEXIS.

Le Czar, ayant formé la réſolution de faire une deſcente en Scanie, comme nous l'avons dit, alla voir ſon fils avant de partir: Alexis étoit alors au lit, feignant d'être malade, & lui confirma, avec ſerment, qu'il vouloit embraſſer la vie monaſtique. Le Czar lui donna ſix mois pour réfléchir, & partit avec la Czarine.

Les ſix mois étant écoulés, & Pierre ne recevant point des nouvelles d'Alexis, lui écrivit de Coppenhague une lettre conçue en ces termes.

» Mon fils, lorſque je vous dis adieu,
» je vous demandai votre réſolution ſur
» la ſucceſſion à la Couronne; vous me
» répondîtes, comme vous avez toujours
» fait, que vous ne vous croyiez pas
» capable de me ſuccéder à cauſe de la
» foibleſſe de votre ſanté, & que vous
» aviez réſolu de vous retirer dans un cou-
„ vent. Je vous donnai ſix mois pour faire
„ vos réflexions, avec ordre de m'écrire
„ lorſque votre réſolution ſeroit priſe.
„ Sept mois ſont écoulés depuis ce tems,
„ & je n'ai reçu de vous aucune nouvelle.
„ Vous avez eu aſſez de tems pour vous
„ décider: ſi-tôt que vous recevrez ma
„ lettre, prenez votre parti. Si vous avez
„ réſolu de vous rendre digne du trône,
„ venez me trouver dans huit jours, vous
„ arriverez encore à tems pour aſſiſter
„ aux opérations de la campagne. Si, au
„ contraire, vous êtes décidé à embraſ-

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

„ ſer la vie monaſtique, mandez-moi où, „ & en quel tems, afin que je ſois tranquille ſur votre compte. Envoyez-moi „ votre réponſe par le courier qui vous „ remettra ma lettre.

„ Je vous déclare que je veux que vous „ preniez un parti promptement: je ne „ ſouffrirai pas que vous vous abandonniez à votre oiſiveté ordinaire. „

Des ordres ſi précis jetterent Alexis dans le plus grand embarras. Il étoit fort éloigné d'embraſſer la vie monaſtique; ce n'étoit que pour tromper le Czar qu'il avoit paru le déſirer. Il étoit encore moins diſpoſé à aller trouver ſon pere, dont la préſence lui étoit inſupportable. Dans cet embarras il alla demander conſeil à Alexandre Kikin, Commiſſaire général de l'Amirauté, que le Czar avoit forcé de venir demeurer à Pétersbourg, & qui pour cela même étoit ennemi déclaré du Gouvernement. Ce Boïare dit au jeune Prince, qu'il devoit ſecouer le joug qu'on lui impoſoit; que ſon pere, ſous prétexte de lui faire apprendre l'art de la guerre, vouloit achever de ruiner ſa ſanté, pour être plutôt délivré de lui; qu'il devoit profiter de l'abſence du Monarque, pour ſe retirer en quelque lieu où il pût être en ſûreté. Il lui conſeilla d'abord d'aller en France, où il ſeroit très-bien reçu, puiſque tous les Rois de France ſe faiſoient gloire de donner aſyle aux Princes perſécutés. Il ajouta que le Roi très-Chrétien n'ayant aucun ſujet de ménager le Czar, ne lui ſacrifieroit pas un Prince qui iroit ſe jeter entre ſes bras.

Pluſieurs autres Boïares qu'il conſulta après, lui conſeillerent d'aller plutôt trouver l'Empereur Charles VI, qui, étant ſon beau-frere, ſe feroit un devoir de lui donner un aſyle. Ils ajouterent qu'il ne tarderoit pas à rentrer en Ruſſie, & à ſe venger de ceux qui le perſécutoient; qu'ils étoient certains que la mort du Czar ſon pere n'étoit pas éloignée. Cette certitude qu'ils prétendoient avoir de la mort de Pierre étoit fondée ſur les prédictions d'Oſſiſſei, Evêque de Roſtou. Cet Evêque avoit trouvé le ſecret de ſéduire la Princeſſe Marie, ſœur de pere du Czar, laquelle s'abandonna à ſes déſirs. Il lui perſuada que S. Démétrius lui étoit apparu, & lui avoit aſſuré de la part de Dieu, que Pierre n'avoit pas trois mois à vivre; qu'Eudoxie, qui étoit renfermée dans le couvent de Suſdal, & réligieuſe ſous le nom d'Hélene, monteroit ſur le trône avec ſon fils Alexis. Cette Princeſſe eut la foibleſſe de croire cette impoſture, parce qu'elle haïſſoit le Czar, & qu'on croit facilement ce qu'on déſire. Elle annonça cette prédiction à Eudoxie, qui eut auſſi la foibleſſe d'y ajouter foi, quitta l'habit de religieuſe, reprit le nom d'Eudoxie, & ſe fit traiter de Majeſté. La tréſorière du couvent voulut lui faire des remontrances; au lieu de l'écouter, elle la fit enfermer dans ſa cellule, & lui dit: « Pierre » a puni les Strelitz qui avoient outragé » ſa mere; Alexis punira quiconque aura » inſulté la ſienne. » Cette Princeſſe étoit de la plus grande beauté: elle avoit inſpiré de la paſſion au Boïare Klebou, frere

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Mémoires de Ruſſie.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

de l'Evêque de Roſtou. Il profita de l'impoſture d'Oſſiſſei pour contenter ſes déſirs ; alla à Suſdal, trouva le moyen d'entrer dans le couvent où Eudoxie étoit renfermée, lui confirma la prédiction de la part de ſon frere, lui promit de braver juſqu'à la mort même pour placer ſon fils ſur le trône, & pour lui faire donner le Gouvernement de l'Etat. Klebou étoit riche, d'un caractère vif & entreprenant; Eudoxie crut qu'elle auroit en lui un puiſſant appui, ſi elle ſe l'attachoit par les liens de l'amour : elle écouta & ſatisfit ſa paſſion. Alexis avoit l'eſprit trop foible pour ſentir le ridicule de cette prédiction : il réſolut de paſſer à Vienne, alla trouver le Comte Pierre Mateow Apraxin, frere de l'Amiral, lui emprunta trois milles roubles, ſans lui déclarer l'uſage qu'il en vouloit faire, & partit deux jours après, en diſant qu'il alloit joindre ſon pere en Dannemarck. Il étoit accompagné de Jacques Puſtinoy, ſon confeſſeur, d'Afoſſanief, ſon écuyer, de Voinow, ſon maître d'hôtel, d'un Polonois qui lui ſervoit d'interpréte, de quatre autres domeſtiques, & de ſa maîtreſſe.

L'Empereur fut d'abord embarraſſé ſur l'accueil qu'il devoit lui faire. Ce Monarque craignoit d'un côté de mécontenter le Czar, & de l'autre de ne pas avoir pour ſon beau-frere, & l'héritier préſomptif de la Couronne de Ruſſie, tous les égards qui lui étoient dûs. Il prit enfin le parti d'envoyer le Comte de Schomborn repréſenter au Prince Alexis, que ſon évaſion ne manqueroit pas de faire du bruit dans

le monde & de déplaire au Czar ; que les circonſtances ne permettant pas à Sa Majeſté Impériale de ſe brouiller avec la Cour de Ruſſie, il étoit à propos que le Prince Ruſſe ſe tînt caché à Vienne, juſqu'à ce qu'on pût le rétablir dans les bonnes graces de ſon pere. Alexis ſe conforma aux intentions de l'Empereur : la conjoncture dans laquelle il ſe trouvoit le rendoit docile. PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Cependant Eudoxie, mere d'Alexis, excitoit ſon amant à augmenter le nombre des partiſans de ſon fils. Il gagna bientôt les Prêtres & les vieux Boïares, auxquels il promit qu'Alexis rétabliroit les anciens uſages & les anciennes mœurs ſitôt qu'il ſeroit ſur le trône. La ſatisfaction que les ennemis du Czar goûtoient à croire qu'il approchoit de ſa fin, que ſon fils prendroit inceſſamment ſa place, qu'il leur rendroit tout le crédit dont ils avoient toujours joüi, & qu'il chaſſeroit les étrangers de ſes Etats, les rendit indiſcrets. Ceux qui étoient véritablement attachés à Pierre, ſe hâterent de l'informer des bruits qui ſe répandoient en Ruſſie, & de l'évaſion de ſon fils. Ils lui firent connoître en même-tems que ſon abſence donnoit de la hardieſſe aux mécontens, & qu'il étoit à craindre qu'on ne vît éclore une révolte, qui ſeroit très-difficile à appaiſer lorſque les eſprits ſeroient échauffés.

Pierre venoit de quitter la France ; il étoit à Amſterdam lorſqu'il reçut cette nouvelle. Il partit ſur le champ, fit toute la diligence poſſible pour retourner dans ſes Etats. Son premier ſoin, en y arri-

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

vant, fut de faire chercher ſon fils : il envoya, pour cet effet, des gens de confiance dans toutes les Cours de l'Europe. L'Empereur fit alors dire à Alexis, qu'il étoit impoſſible qu'il reſtât long-tems caché à Vienne; que le Czar prenoit trop de précautions pour découvrir le lieu de ſa retraite. Il lui conſeilla de paſſer dans le Tirol ou à Naples, qui appartenoit alors à l'Empereur, avec promeſſe qu'on auroit ſoin de lui fournir tout ce qui lui ſeroit néceſſaire, & qu'on prendroit toutes les meſures poſſibles pour le tenir caché.

Les précautions qu'Alexis prit pour que ſon pere ignorât le lieu de ſa retraite, furent inutiles : il fut qu'il étoit allé à Vienne, de-là dans le Tirol ; que ne s'y croyant pas en ſûreté, il s'étoit retiré à Naples, & qu'il étoit caché dans le château S. Elme. Il y envoya Tolſtoi, Conſeiller privé, & Romanzof, Capitaine aux Gardes, & leur donna une lettre écrite de ſa main datée du 21 Juillet 1717 nouveau ſtyle. Elle étoit conçue en ces termes :

„ Mon fils, votre déſobéiſſance, & le „ mépris que vous avez fait de mes or„ dres, ſont connus de tout le monde. „ Mes paroles & mes corrections n'ont „ pu vous ramener à votre devoir. Vous „ m'avez trompé quand je vous ai dit „ adieu, &, au mépris des ſermens, vous „ avez pouſſé la déſobéiſſance juſqu'à l'ex„ trême. Vous avez pris la fuite; vous „ êtes allé vous mettre ſous une protec„ tion étrangère, choſe inouïe juſqu'à

„ préſent, non-ſeulement dans notre fa- PIERRE I, dit le Grand. 1718.
„ mille, mais encore parmi nos ſujets de
„ quelque conſidération ! Quel chagrin
„ votre conduite ne cauſe-t-elle pas à vo-
„ tre pere ! Quelle honte n'attirez-vous
„ pas ſur votre patrie ! Je vous écris pour
„ la dernière fois, pour vous dire d'exé-
„ cuter ma volonté, que Romanzof &
„ Tolſtoi vous feront connoître.

„ Ne m'appréhendez pas, je promets à
„ Dieu que je ne vous punirai pas, &
„ que je vous aimerai plus que jamais,
„ ſi vous m'obéiſſez, & ſi vous revenez;
„ mais ſi vous ne le faites pas, je vous
„ donne comme pere & en vertu du pou-
„ voir que Dieu m'a donné, ma maledic-
„ tion éternelle; comme votre ſouve-
„ rain, je trouverai les moyens de vous
„ punir. J'eſpére que Dieu prendra ma
„ juſte cauſe en main.

„ Au reſte, ſouvenez-vous que je ne
„ vous ai violenté en rien. Avois-je be-
„ ſoin de vous laiſſer le libre choix du
„ parti que vous voudriez prendre ? Si
„ j'avois voulu vous forcer, n'avois-je
„ pas en main la puiſſance de le faire ? Je
„ n'avois qu'à commander, & j'aurois été
„ obéi. „

Des ordres ſi précis de la part d'un pere, déconcerterent Alexis. D'un côté ſon devoir demandoit qu'il obéit, de l'autre il connoiſſoit aſſez le caractère du Czar, pour ſentir qu'il avoit tout à craindre de ſa colère : il délibéroit & ne partoit point. Le Viceroi de Naples, incertain ſur le parti qu'il avoit à prendre dans une conjoncture ſi délicate, envoya demander les

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

ordres de la Cour de Vienne. On lui répondit qu'il falloit engager par la douceur & la perſuaſion le Prince de Ruſſie à partir de bonne volonté, & en cas de refus, le livrer aux députés du Czar. Le Viceroi alla en conſéquence le trouver, lui dit qu'il ne devoit pas ſe flatter de pouvoir échapper aux recherches du Czar; qu'aucun Souverain ne voudroit ſe brouiller avec le pere, pour favoriſer la rébellion du fils; que le ſeul parti qu'il avoit à prendre étoit de déſarmer la colère du Czar par une prompte obéiſſance; qu'il pouvoit eſpérer ſon pardon, puiſque Sa Majeſté le lui promettoit avec ſerment.

Ce diſcours fit impreſſion ſur l'eſprit du jeune Prince, il réſolut de partir, & écrivit à ſon pere une lettre, à peu-près conçue en ces termes.

» Très-clément Seigneur & Pere,

» J'ai reçu la très-gracieuſe lettre de » votre Majeſté par les ſieurs Romanzof » & Tolſtoi, dans laquelle le pardon de » ma ſortie ſans permiſſion m'eſt aſſuré, » en cas que je retourne promptement en » Ruſſie; ce qu'ils m'ont confirmé de bou- » che. Je vous en rends grace les larmes » aux yeux, & je reconnois être indigne » de tout pardon. Je me jette à vos pieds, » j'implore votre clémence, & vous ſup- » plie de me pardonner mes crimes, quoi- » que j'aye mérité toutes ſortes de puni- » tions. Je mets toute ma confiance en » vos promeſſes, & m'abandonne à votre » volonté. Je pars au premier jour de Na- » ples, avec ceux que vous avez envo-

yés,

» yés, pour me rendre auprès de votre » Majesté. Très-humble & indigne serviteur, qui ne mérite pas de se dire » votre fils. ALEXIS. » De Naples le 4 Octobre 1717. PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Pierre ne put retenir ses larmes en lisant cette lettre; la tendresse paternelle ne lui fit voir dans son fils qu'un jeune homme mal conseillé, auquel il devoit pardonner: mais ce Monarque eut le malheur de consulter Catherine sa femme, & Menzikof, son favori: ils haïssoient Alexis, & employerent tout le crédit qu'ils avoient sur l'esprit du pere pour l'aigrir contre son fils. Catherine sentoit que les droits incontestables d'Alexis au trône l'empêcheroient de régner elle-même après la mort de Pierre: Menzikof n'avoit pas peu contribué à la répudiation d'Eudoxie, mere du Prince; il prévoyoit que cette femme se vengeroit, si-tôt qu'elle en trouveroit l'occasion. Ils firent oublier à Pierre les promesses & les sermens qu'il avoit faits de pardonner à son fils, s'il témoignoit son repentir par un prompt retour.

Pierre n'attendoit plus son fils en pere qui se prépare au plaisir de pardonner: il l'attendoit en Monarque irrité qui n'aspire qu'au moment de la vengeance. Alexis atriva le 13 de Février 1718 à Moscou: le Czar y étoit alors. Le Prince alla dès le jour même se jetter aux genoux de son pere, & eut un très-long entretien avec lui. Le peuple, attentif à ce qui se passoit, crut que le Czar & son fils étoient réconciliés, & que tout étoit oublié: mais dès le lendemain, à la pointe du jour, on

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

fit ſonner la groſſe cloche de Moſcou, le régiment des gardes & la garniſon prirent les armes, & environnerent le palais qu'occupoit Alexis. Un Officier monta dans l'appartement du Prince, & lui demanda ſon épée. Quatre Officiers ſubalternes l'environnerent; on le mit au milieu des grenadiers, qui avoient la bayonnette au bout du fuſil, & on le conduiſit au palais du Czar. L'habillement & la contenance de ce jeune Prince, excitoient la pitié du peuple, qui étoit accouru en foule pour voir ce triſte ſpectacle. Il étoit couvert d'un habit à demi uſé; ſes cheveux étoient épars; ſes bras étoient abattus, ſes yeux baiſſés; la triſteſſe étoit peinte ſur ſa figure. Les Miniſtres, les Boïares, les Conſeillers privés & tous les gens de loi étoient aſſemblés dans la grande ſalle du Château; les Evêques, les Archimandrites & les Théologiens, s'étoient rendus à la Cathédrale.

Le Prince, en entrant dans la grande ſalle du Palais, apperçut le Czar ſon pere qui étoit aſſis ſur un fauteil, & environné de tous les grands de l'Empire, leſquels ſe tenoient debout. Ils s'avança vers le Monarque, lui préſenta un écrit, contenant la confeſſion de ſon crime, ſe proſterna à ſes pieds, & lui demanda pour toute grace de ne le pas faire mourir. Le Czar le releva lui-même, & lui aſſura qu'on ne lui ôteroit pas la vie; mais il ajouta que ſa déſobéiſſance ne devoit pas reſter impunie; que s'étant lui-même privé de la ſucceſſion au trône, il devoit y renoncer ſolemnellement. Alexis lui répondit: *Votre volonté ſoit faite.*

Le Czar lui fit enſuite quelques queſtions ſur ſon évaſion, & lui demanda qui la lui avoit conſeillée. Le Prince dit quelques paroles à l'oreille de ſon pere; ils paſſerent dans une chambre voiſine, & rentrerent un moment après dans la ſalle. Alexis ſigna enſuite un acte par lequel il ſe déclaroit incapable de ſuccéder à la couronne, & renonçoit à toutes les prétentions qu'il pourroit y avoir.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Alors le Vice-Chancelier Shaffiroff, lut à haute voix le manifeſte de Sa Majeſté Czarienne, contenant les raiſons qui l'engageoient à exclure ſon fils de la couronne. Il lui reproche dans cette pièce ſon peu d'application à s'inſtruire, ſes liaiſons avec les partiſans des anciennes mœurs, ſa mauvaiſe conduite avec ſa femme, qu'il avoit abandonnée pour s'attacher à une fille de la plus baſſe extraction. Il lui reproche encore d'être allé à Vienne pour ſe mettre ſous la protection de l'Empereur, d'avoir fait entendre à Charles VI qu'il étoit perſécuté, qu'on le forçoit de renoncer à la couronne; enfin d'avoir prié ce Monarque de le protéger à main armée, parce que ſa vie n'étoit pas en ſûreté en Ruſſie. « Chacun peut „ juger, ajoute le Czar dans ſon mani„ feſte, de la honte & du déshonneur „ qu'une telle conduite de la part de no„ tre fils a attirés ſur nous & ſur notre „ Etat devant toute la terre. On trouvera „ difficilement un ſemblable exemple dans „ les hiſtoires.

„ L'Empereur, quoiqu'informé de ſes „ excès & de la manière dont il avoit

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

„ vécu avec ſon épouſe, belle-ſœur de
„ Sa Majeſté Impériale, lui accorda ce-
„ pendant une place où il pût demeurer,
„ & être tellement caché que nous ne
„ puſſions en avoir de connoiſſance. A
„ force de recherches & de perquiſitions,
„ nous avons découvert le lieu de ſa re-
„ traite; & l'Empereur d'Allemagne, ne
„ voulant pas entrer en guerre avec nous
„ pour un ſemblable motif, l'a engagé à
„ repaſſer en Ruſſie..... Quoiqu'il ait mé-
„ rité d'être puni de mort, ſi l'on con-
„ ſidere ſa déſobéiſſance continuelle en-
„ vers nous, ſon pere & ſon Seigneur,
„ & le déshonneur qu'il nous a fait par
„ ſon évaſion, & les calomnies qu'il a
„ publiées à notre ſujet, cependant notre
„ tendreſſe paternelle nous conduiſant à
„ la pitié, nous lui pardonnons ſes cri-
„ mes & nous lui remettons toute pu-
„ nition : mais nous ne pouvons, en
„ conſcience, lui laiſſer après nous la ſuc-
„ ceſſion au trône de Ruſſie, prévoyant
„ par ſa conduite qu'il détruiroit tout ce
„ que nous avons commencé..... Nos ſu-
„ jets ſeroient à plaindre, ſi nous les
„ expoſions, laiſſant un tel ſucceſſeur, à
„ retomber dans un état beaucoup plus
„ mauvais qu'ils n'ont jamais été.

„ Ainſi, par le pouvoir paternel, en
„ vertu duquel, ſelon les loix de notre
„ Empire, chacun même de nos ſujets
„ peut déshériter un fils, ainſi qu'il lui
„ plaît, en qualité de Prince Souverain,
„ & en conſidération du ſalut de nos
„ Etats, nous privons notre dit fils Ale-
„ xis de la ſucceſſion après nous à notre

„ trône de Ruſſie, à cauſe de ſes crimes
„ & de ſon indignité, quand même il ne
„ ſubſiſteroit pas une ſeule perſonne de
„ notre famille après nous.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

„ Et nous conſtituons & déclarons ſuc-
„ ceſſeur après nous audit trône, notre
„ ſecond fils *Pierre*, quoiqu'encore jeune,
„ n'ayant pas de ſucceſſeur plus âgé.

„ Donnons à notredit fils *Alexis* notre
„ malédiction paternelle, ſi jamais, en
„ quelque tems que ce ſoit, il prétend à
„ ladite ſucceſſion, ou la recherche.

„ Déſirons en même tems de nos fidé-
„ les ſujets de l'Etat Eccléſiaſtique & Sé-
„ culier, & de toute la Nation Ruſſienne,
„ que ſelon cette conſtitution, & ſuivant
„ notre volonté, ils reconnoiſſent & con-
„ ſidérent notredit fils *Pierre*, déſigné par
„ nous à la ſucceſſion, pour le légitime
„ ſucceſſeur, & qu'en conformité de cette
„ préſente conſtitution, ils confirment
„ le tout par ſerment devant le ſaint Au-
„ tel, ſur les ſaints Evangiles, en baiſant
„ la Croix.

„ Et tous ceux qui s'oppoſeront jamais,
„ en quelque tems que ce ſoit, à notre
„ volonté, qui dès aujourd'hui oſeront
„ conſidérer notre fils *Alexis* comme no-
„ tre ſucceſſeur, ou l'aſſiſter à cet effet,
„ nous les déclarons traîtres envers nous
„ & la patrie. Et avons ordonné que la
„ préſente ſoit par-tout publiée, afin que
„ perſonne n'en prétende cauſe d'igno-
„ rance. Fait à Moſcou le 13 Février
„ 1718. Signé de notre main, & ſcellé
„ de notre ſceau.

Alexis remit entre les mains de ſon

pere un écrit qui étoit conçu en ces termes :

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

„ Je, ci-deſſous nommé, déclare devant „ le ſaint Evangile, qu'à cauſe du crime „ que j'ai commis envers Sa Majeſté Cza- „ rienne mon pere & ſeigneur, ſelon que „ cela eſt détaillé dans ſon écrit, & par ma „ propre faute, je ſuis exclus de la ſuc- „ ceſſion au trône de Ruſſie. Ainſi je re- „ connois & avoue cette excluſion pour „ juſte, & je m'oblige & jure au Tout- „ Puiſſant Dieu en Trinité, comme au „ ſouverain juge, de me ſoumettre en „ tout à cette volonté paternelle, de ne „ rechercher jamais cette ſucceſſion, de „ n'y jamais prétendre, ni de l'accepter „ ſous aucun prétexte que ce ſoit, & „ je reconnois pour légitime ſucceſſeur „ mon frere le Czarowitz Pierre *Pétro-* „ *witz*; ſur quoi je baiſe la ſainte Croix, „ & ſigne la préſente de ma propre main. „ ALEXIS.

Toute l'aſſemblée ſe rendit enſuite à la Cathédrale : le Prince y fut conduit de la même manière qu'il l'avoit été au Palais. Pierre y fit un diſcours pour juſtifier ſa conduite à l'égard de ſon fils. Les Archevêques, les Evêques & les Archimandrites ſignerent l'Edit par lequel Alexis étoit exclu de la ſucceſſion. La cérémonie étant faite, le Czar dit à ſon fils qu'il vouloit ſavoir de ſa bouche toutes les particularités & les circonſtances de ſon évaſion, qui la lui avoit conſeillée, & lui aſſura que s'il déguiſoit la moindre circonſtance, le pardon qu'il lui accordoit ſeroit nul. On ramena Alexis dans l'appar-

tement qu'il avoit occupé en arrivant à Moſcou, & qui devoit lui ſervir de priſon. On mit au bas de l'eſcalier deux ſentinelles ayant la bayonette au bout du fuſil, deux autres au milieu, & deux grenadiers étoient à la porte de ſa chambre le ſabre nu à la main. L'anti-chambre ſervoit de corps-de-garde : il y avoit une multitude d'Officiers & de ſoldats.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Le lendemain 14 Février, le Czar alla voir ſon fils, & lui donna un écrit qui contenoit ce qui ſuit : « Vous avez reçu » hier votre pardon, à condition de dé» couvrir toutes les circonſtances de vo» tre évaſion & tout ce qui y a du rap» port, & je vous ai aſſuré que vous ſe» riez puni de mort, ſi vous cachiez quel» que choſe. Vous vous êtes expliqué de » bouche ſur quelques points; mais, pour » mieux vous en acquitter, faites-le par » écrit, ſelon l'ordre des queſtions ſui» vantes. »

Manifeſte du Procès criminel du Czarowitz Alexis Pétrowitz.

Première queſtion. Y a-t-il eu quelque deſſein prémédité dans les réponſes que vous avez faites à la lettre que je vous ai écrite après la mort de votre femme, & aux autres que vous avez reçues depuis ? Comme il eſt évident que vous cherchiez à me tromper, lorſque vous demandiez, & par vos lettres & par vos diſcours, à entrer dans un couvent, dites qui ſont les complices de votre menſonge.

Réponſe. J'ai communiqué vos lettres à Alexandre Kikin & à Nicéphore Vaſenski, & les ai conſultés chacun en particulier.

Tous deux m'ont conſeillé de renoncer

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

à la ſucceſſion, même de demander à en être déchargé, à cauſe de la foibleſſe de ma ſanté; je l'ai ſouhaité moi-même, & ç'a été de bonne foi que je vous l'ai écrit. Les deux mêmes perſonnes m'ont encore conſeillé de me retirer dans un couvent, en me diſant: « S'il n'y a point d'autre » reſſource, le plus ſûr pour vous eſt » d'aller dans un couvent, parce que cela » vous éloignera de la ſucceſſion. » Ils m'ont dit de vous réitérer la même choſe de vive voix, ce que je fis lorſque vous vintes me dire adieu avant de partir pour la France. J'ai tiré l'affaire en longueur, parce que vous me dites de ne pas me précipiter.

Kikin fit, peu de tems après votre départ, un voyage à Carlsbad, & me dit: » Je vais vous chercher un endroit où » vous puiſſiez vous retirer. » Je conſultai encore le Comte Frédéric Apraxin, & le Prince Bazile Dolgorouki, & les priai de vous engager à me priver de la ſucceſſion, & à me laiſſer paſſer le reſte de mes jours ſur une terre éloignée des embarras du gouvernement. Tous deux me promirent de vous en parler. Le Prince Bazile Dolgorouki ajouta: « Donnez-lui mille „ écrits; qui ſait ce qui arrivera dans le „ tems? On dit en vieux proverbe: cela „ viendra; mais Dieu ſait quand. Ce n'eſt „ pas-là un de ces contrats des bonnes „ gens du tems paſſé, auxquels, ſi l'on „ manquoit, on payoit l'amende. „

Quelque tems après il vint chez moi, & me dit: « J'ai parlé de vous à votre „ pere. Il eſt content de votre répon-

„ ſe; je crois qu'il vous privera de la „ ſucceſſion. „

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

J'employai la ruſe, lorſque je pris la fuite, pour emmener la fille qui étoit auprès de moi. Je lui dis d'abord que je la menois ſeulement à Riga; &, pour la faire paſſer outre, je lui perſuadai, ainſi qu'à ceux de ma ſuite, que j'avois ordre d'aller à Vienne, pour faire une alliance contre la Porte Ottomane, & que j'étois obligé de voyager ſecrétement, afin que les Turcs n'en euſſent aucune connoiſſance. Voilà tout ce que ceux qui étoient avec moi ſavoient de mon évaſion. Enfin ce Prince, dans le détail de ſes réponſes ſur cet article, fait connoître qu'aucun de ceux qui l'accompagnoient n'étoit inſtruit du projet qu'il avoit formé de s'enfuir: mais on verra par la ſuite qu'il déguiſoit la vérité.

Seconde queſtion. N'a-t-on pas tenu quelques diſcours pendant ma grande maladie à Pétersbourg, dans leſquels il paroiſſoit de l'empreſſement pour ſe joindre à vous au cas que je mouruſſe ?

Réponſe. Je n'ai rien entendu dire ſur ce ſujet.

Troiſième queſtion. Y a-t-il long-tems que vous avez formé le projet de votre évaſion ? avec qui l'avez vous concerté ? Il y a apparence que vous vous y prépariez depuis long-tems. Declarez ouvertement ce qui en eſt, ſi c'eſt par correſpondance de lettres, & par quel canal ?

Par le conſeil de qui m'avez-vous écrit la lettre en réponſe à la mienne ? qui vous l'a dictée ? Avez-vous écrit à quelqu'un pendant votre route.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Réponſe. Le précis de ſa réponſe eſt que Jean Aſſonaſſief & Alexandre Kikin, ſont les ſeuls qui ont eu connoiſſance de ſon évaſion : que la lettre frauduleuſe fut écrite de l'avis du même Kikin.

Quatrième queſtion. Avez vous reçu des lettres pendant votre fuite ? vous-êtes-vous entretenu avec quelqu'un de Ruſſie directement ou indirectement ? N'avez-vous rien appris, ſoit de Ruſſie, ſoit d'ailleurs, des affaires de ce pays-ci qui nous regardent vous & moi.

Réponſe. Je n'ai eu aucunes nouvelles étant en chemin, ni de Ruſſie, ni d'ailleurs. Lorſque j'étois à Ehrenberg, le Comte de Schomborn me manda qu'on étoit informé que j'étois chez eux ; qu'il falloit me tenir caché. Etant à Vienne, on me montra la copie d'une lettre de Bleyer, Réſident de l'Empereur à la Cour de Ruſſie, portant en ſubſtance, qu'on avoit fait quelques informations parmi mes domeſtiques, après mon départ ; qu'il y avoit de la mutinerie dans l'armée qui eſt dans le Meckelbourg, particulièrement dans les régimens des gardes qui ſont compoſés de nobleſſe ; qu'on en vouloit à la vie du Czar, & qu'on parloit d'envoyer la Czarine Catherine, avec ſon fils, dans l'endroit où eſt l'ancienne Czarine Eudoxie, de conduire celle-ci à Moſcou, & de placer ſon fils ſur le trône lorſqu'on l'auroit trouvé.

Cette lettre eſt reſtée avec mes autres papiers. Je n'ai jamais écrit à perſonne en chifres pendant mon voyage.

Cinquième queſtion. Pourquoi le Prêtre Grec a-t-il été avec vous ?

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Réponſe. Je n'ai été accompagné par aucun Prêtre Grec, & il n'en eſt jamais entré chez moi.

Sixième queſtion. Donnez au moins le précis de la lettre que les Impériaux vous forcerent d'écrire ſur cette affaire, & nommez celui qui vous a engagé à le faire. Dites ſi vos gens en ont eu connoiſſance? à qui l'avez-vous remiſe? Avouez enfin s'il eſt bien vrai que les Impériaux vous ont forcé à l'écrire.

Réponſe. Lorſque *Keil*, Secrétaire du Comte de Schomborn, me conduiſit à Naples, il me dit que je devois écrire au Sénat & aux Archevêques, parce que les uns croyoient que j'étois mort; d'autres imaginoient qu'on m'avoit arrêté & conduit en Sibérie. Il ajouta: ſi vous n'écrivez pas, nous ne vous garderons pas.

Cette menace m'obligea d'écrire au Sénat & à deux Archevêques, ſavoir à celui de Roſtou & à celui Kouditz. Voici le précis de mes lettres.

„ Vous aurez, ſans doute, été ſurpris
„ comme tous les autres, de mon départ
„ à l'inſçu de tout le monde. Ce ſont les
„ mauvais traitemens que j'ai eſſuyés qui
„ en ſont cauſe: on a été juſqu'à vouloir
„ me mettre dans un couvent. Je me trou-
„ ve ſous la protection d'une Puiſſance
„ (il ne m'étoit pas permis de la nom-
„ mer) juſqu'au tems auquel Dieu me
„ rappellera. Cependant je vous prie de
„ ne me point oublier: & ſi quelqu'un
„ de ceux qui ſouhaitent de m'effacer de
„ la mémoire des hommes, fait courir le
„ bruit que je ſuis mort, n'y ajoutez

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

„ point foi, & raſſurez les autres. Je me „ porte bien, graces à Dieu & à mes bienfaiteurs, qui me protégent & qui m'ont „ promis de ne me pas abandonner juſqu'au tombeau.

Lorſque le Comte de Staremberg m'engagea de paſſer de Vienne à Naples, il me dit que l'Empereur ne m'abandonneroit pas; après la mort de votre pere, il vous aidera à monter ſur le trône, même à main armée. Je lui répondis que je ne demandois pas cela, & que je me contenterois de la protection de Sa Majeſté Impériale.

Septième queſtion. Déclarez tout ce qui peut avoir rapport à cette affaire, quoiqu'il ne ſoit point déſigné ici, & purgez-vous, comme ſi vous êtiez à la confeſſion.

Si vous cachez quelque choſe qui ſe découvre d'ailleurs, ne m'en imputez point les ſuites. Je vous déclarai hier que ſi vous celiez quelque choſe, le pardon qui vous a été accordé ſeroit nul.

Réponſe. Lorſque je partis de Pétersbourg le Prince Menzikof me donna mille ducats, les Sénateurs m'en donnerent autant; Ilia Iſſaiew m'en prêta ſept mille. Mon deſſein leur étoit à tous inconnu: ils croyoient que j'allois vous joindre à Coppenhague.

De tout ce que j'ai entendu, voici ce qui mérite le plus d'attention. Le Prince de Sibérie me dit un jour: « Michel Samarin m'a dit qu'il y auroit dans peu du » changement chez vous; me ferez vous » du bien quand vous ſerez bien? Tout

» ce que me dit Samarin s'accomplit. » Il ne s'expliqua point alors ſur le changement dont il me parloit : mais quelques jours après, il me répéta qu'il y auroit du changement le premier Avril. Je lui demandai quel changement ? Il me répondit : " Ou „ le Czar mourra, ou Pétersbourg périra : „ J'ai vu cela en ſonge. „ Le premier Avril étant paſſé, je lui demandai pourquoi ſa prophétie n'étoit pas accomplie ; il me répondit : " Elle pourra s'accom- „ plir dans d'autres années ce jour là : je „ n'ai pas aſſuré que ce ſeroit cette an- „ née-ci. Prenez ſeulement garde au pre- „ mier d'Avril. „

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Nicephore Waſemlkoi, étant venu de Moſcou à Thorn, me dit : " J'ai entendu „ dire à Alexandre Sergeiof, que le Czar „ ne vivra pas plus de cinq ans ; mais je „ ne ſais pas d'où il le ſait. „

Lorſque j'étois aux environs de Stetin le Prince Baſile Dolgorouki me dit : „ Si nous n'avions pas la Czarine auprès „ du Czar, nous ne pourrions vivre avec „ lui, à cauſe de ſon humeur ſévere : je „ ſerois le premier à le trahir à Stetin. „ Tout ce qui eſt deſſus a été déclaré & affirmé véritable par votre très-ſoumis ſerviteur & fils, ALEXIS.

Il étoit trop important de connoître & de punir tous ceux qui avoient part à la rebellion d'Alexis, pour que le Czar ſe contentât de la confeſſion de ſon fils. D'ailleurs, ſa femme Catherine & ſon favori Menzikof irritoient ſans ceſſe ſa colère. Il expédia un ordre au Prince Menzikof pour faire arrêter Alexandre Kikin, Baſile

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Dolgorouki, Etienne Klebow, Pierre Apraxin, Abraham Lapucin, frere de la Czarine répudiée, Oſiſſei, Evêque de Roſtou, Jean Aſſonaſſief, Tréſorier du Monaſtère de Suſdal, le Czarowitz ou le Prince de Sibérie, le dernier de la race des anciens Rois de ce pays, &c.

Alexandre Kikin étoit un de ceux qui avoient parlé le plus fortement au fils contre le pere. Lorſqu'il apprit qu'il étoit arrêté, & qu'on ſongeoit à faire ſon procès, il ſentit tout le danger qui le menaçoit lui-même : mais, craignant qu'on ne prît ſa fuite pour un aveu de ſon crime, il réſolut de reſter tranquille juſqu'au tems où il verroit le danger le menacer de près. Pour être plus certain de ce qu'il avoit à faire, il gagna un des pages de la Chambre du Czar, nommé Blakanofski, lui promit vingt-mille roubles s'il l'avertiſſoit quand il y auroit quelque danger pour lui. Ce Page, pour gagner la ſomme promiſe, ne quitta point le Czar, fut préſent lorſqu'il expédia l'ordre contre Kikin & les autres complices. Il alla promptement à la poſte, & obtint des chevaux pour un exprès qu'il envoya à Kikin, afin de l'avertir de ce qui ſe paſſoit. Le Monarque s'apperçut de l'abſence de ſon page, fit promptement demander dans la ville ce qu'il avoit fait : ſur la réponſe qu'on lui apporta, il le fit mettre en priſon.

Le courrier que ce page avoit expédié n'arriva qu'à l'inſtant qu'on venoit d'arrêter Kikin. Menzikof s'étoit rendu chez lui avec cinquante grenadiers la nuit du

dix-huit au dix-neuf Février : on le trouva dans son lit ; on lui signifia l'ordre du Czar ; on lui mit aussi-tôt les fers aux mains & aux pieds ; on l'enleva avec tant de précipitation, qu'il eut à peine le tems de dire adieu à sa femme, qui étoit une des plus belles & des plus aimables de Russie ; on le conduisit en prison. Menzikof alla ensuite chez le Prince Dolgorouki, lui demanda son épée. Dolgorouki dit en la lui remettant : " Ma conscience ne me „ reproche rien, & je n'ai qu'une tête à „ perdre. „ On le conduisit dans la citadelle. On arrêta ensuite Klebow, Ossissei son frere qui étoit Evêque de Rostou, &c. Euphrasine, maîtresse du Prince Alexis, prit la fuite avec le Confesseur de ce Prince : mais on envoya à leur poursuite des soldats qui firent tant de diligence, qu'ils les joignirent à Leipsig & les ramenerent à Pétersbourg.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Suite du Procès d'Alexis.

ALEXIS, instruit qu'on avoit arrêté plusieurs personnes, eut peur que leurs dépositions ne fussent contraires aux siennes : il ajouta ce supplément à ses réponses.

Lorsque je parlois de mon départ à Frédéric Dubrofski, il me demanda si j'allois trouver mon pere, & me dit : " Partez „ pour l'amour de Dieu. „ Je lui répondis : " Je pars. Dieu sait si c'est pour al„ ler auprès de lui, ou d'un autre côté. „ Il ajouta : " Plusieurs autres qui étoient „ de votre rang, ont trouvé leur salut

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

„ dans la fuite. Je crois que vos parens „ ne vous abandonneront pas. „

Siméon Nariskin, me rencontrant entre Memel & Konigsberg, me dit: " Vous „ faites mal de venir, vous auriez pu reſter où vous êtiez. Nous qui vous ſommes fidéles, nous y avons penſé, & „ Kikin vous l'a écrit. „

Jean Aſſonaſſief, étant inſtruit de mon départ, m'apporta un écrit à ſigner. Par cet écrit je le chargeois de régler mes affaires domeſtiques. Je lui dis qu'il étoit inutile que je le ſignaſſe, puiſque je m'enfuyois : mais il me répondit que cela ſerviroit pour ſa juſtification; & ajouta que, pour donner le change, il falloit faire prendre les devans à mes gens avec une partie de mes équipages. Ce fut lui qui me conſeilla d'emmener ma Maîtreſſe par ruſe, & de ne dire ni à elle ni à mes valets, que mon projet étoit de m'enfuir.

Lorſqu'on arrêta Euphraſine à Leipſig; on ſe ſaiſit de tous les papiers qu'elle avoit, & l'on y trouva des preuves convaincantes qu'Alexis n'avoit pas dit la vérité dans ſes confeſſions; ces preuves étoient principalement dans la minute des Lettres qu'il avoit écrites au Sénat & aux Archevêques; elles ne répondoient pas au précis qu'il en avoit donné. Dans celle qu'il adreſſoit au Sénat, il diſoit que les mauvais traitemens continuels l'avoient forcé de s'enfuir : il prioit les Sénateurs de ne pas l'abandonner quand il retourneroit dans ſa Patrie. Celles qu'il adreſſoit aux Archevêques ſignifioient la même choſe.

Le Czar, voulant connoître juſqu'aux

moindres détails de la rebellion de ſon fils, & tous ceux qui y avoient eu part, établit une Chambre de Juſtice compoſée de ceux qui étoient à la tête du Clergé, des Miniſtres, des Officiers Généraux, & des anciens nobles. On commença par interroger *Fréderic Duborſki ;* il avoua que le prince lui avoit parlé de ſa fuite, & qu'il lui avoit conſeillé lui-même de ſe dérober à la haine de ſon pere. Siméon Nariskin fit le même aveu. Oſſiſſei, Evêque de Roſtou, fit connoître par ſes réponſes, que les Princeſſes Marie & Eudoxie avoient eu connoiſſance de l'évaſion d'Alexis : il découvrit même ce qu'il y avoit eu de plus particulier entre Marie & lui, entre ſon frere Klebow & Eudoxie. Aſſonaſſief rapporta que le Czarovitz lui avoit dit un jour, que le Grand Chancelier, le Comte Golofskin, & le Prince Trubetskoi, étoient cauſe qu'il avoit épouſé la Princeſſe de Wolffembutel ; qu'ils lui avoient lié au cou une femme diabolique ; ajoutant : « Il n'y a que la mort qui puiſſe „ m'empêcher de me venger : ſi j'en trou- „ ve l'occaſion, je ferai planter la tête „ du fils de Golofskin au bout d'une pi- „ que, „ Aſſonaſſief ajouta que lui ayant repréſenté qu'il avoit tort de parler ſi haut, le Prince lui avoit répondu : " Je „ crache ſur tous les autres. Vive le petit „ peuple. Si je trouve le tems où mon pere „ ne ſoit pas préſent, je dirai quelque „ choſe aux Archevêques, qui le diront „ aux Curés, & les Curés le diront à „ leurs Paroiſſiens. Je ſuis ſûr qu'on me „ fera régner, quand ce ſeroit malgré

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

„ moi. „ Aſſonaſſief dit encore qu'Alexis répétoit ſouvent : " Penſez à mes paroles, „ Pétersbourg ne vous reſtera pas long-„ tems : „ que quand il étoit obligé d'aller chez ſon pere, de ſe trouver à quelque repas avec lui, ou de voir des vaiſſeaux à l'eau, il diſoit ordinairement : " J'aime-„ rois mieux être aux galeres, ou avoir „ la fièvre, que de me trouver en pré-„ ſence du Czar. „

Un autre priſonnier dit, que le Czarowitz, déplorant ſon ſort d'avoir pour femme la Princeſſe de la Couronne, qui vivoit encore, finit par lui dire : « Je » ſuis bien fâché de n'avoir pas ſuivi le » conſeil de Kikin, qui étoit d'aller en » France ; j'y vivrois plus tranquille-» ment qu'ici, juſqu'au moment que » j'attends. Je me trouverois même mieux » dans le Couvent de Saint Michel à » Kiovie, ou dans la priſon, qu'ici. » Le même dit encore, qu'Alexis avoit ſouvent pris médecine, prétextant une indiſpoſition, lorſque le Czar lui propoſoit de faire quelque voyage avec lui.

Euphraſine, Maîtreſſe du Czarowitz, déclara qu'étant à Naples elle lui avoit vu écrire une lettre à un Archevêque ; mais qu'elle ne ſavoit pas auquel ; qu'il en avoit écrit pluſieurs à l'Empereur contre le Czar ; qu'Alexis lui avoit parlé des mécontentemens de l'armée qui étoit dans le Meckelbourg ; qu'il lui avoit dit à elle-même : « Il y a déja une révolte » dans les Villes voiſines de Moſcou : » ces nouvelles me viennent en droitu-» re par des lettres. Dieu prend ma dé-

» fenſe ; » qu'elle lui avoit entendu dire que quatre perſonnes avoient connoiſſance de ſon évaſion, du nombre deſquelles étoit la Princeſſe Marie, à laquelle il avoit dit : *Je veux me cacher* ; qu'il lui avoit fait entendre à elle-même, qu'il avoit le projet d'éloigner tous les vieux Courtiſans, & d'en choiſir de nouveaux ; que quand on lui annonçoit que tout étoit tranquille à Pétersbourg, il diſoit : » Cela ſignifie ou la mort de mon pere, » ou quelque rebellion ; » qu'il lui avoit encore dit qu'il vouloit ſe retirer dans quelque Ville libre, que Dubrofski le lui avoit conſeillé ; qu'en ſortant du Château de Saint Elme pour retourner en Ruſſie, il lui avoit remis la minute d'une lettre qu'il écrivoit à l'Empereur, & qui étoit remplie de plaintes contre ſon pere ; qu'il lui avoit ordonné de la brûler ; enfin qu'il avoit écrit une très-grande quantité de lettres ; mais qu'elle ne ſavoit pas ſi elles étoient toutes adreſſées à l'Empereur ; qu'il s'entretint un jour avec le Secrétaire du Vice-Roi de Naples ; mais qu'ils parloient en Allemand, & qu'elle ne put entendre ce qu'ils diſoient.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Pendant qu'on pourſuivoit le procès d'Alexis, le Czar nomma des Commiſſaires pour examiner l'affaire de la Czarine répudiée, de la Princeſſe Marie, de l'Evêque de Roſtou, de Klébou, frere de celui-ci, &c. Le jugement d'Oſſiſſei embarraſſa beaucoup le Czar. Ce Prélat étoit convaincu d'avoir ſéduit, par ſes prétendues révélations, la Princeſſe Ma-

rie ; sœur de Sa Majesté Czarienne, & d'avoir participé à la rebellion d'Alexis. Pierre avoit résolu sa perte, & il voulut engager les Evêques à le dégrader : ils lui répondirent qu'ils n'en avoient pas le pouvoir ; qu'il n'y avoit qu'un Patriarche qui pût déposer un Evêque. Ils vouloient profiter de cette occasion pour l'engager à rétablir la dignité de Patriarche : mais Pierre avoit pris sa résolution, & rien ne pouvoit l'en faire changer. Un jour qu'il les avoit fait assembler au Palais, il leur parla avec cette éloquence qui lui étoit naturelle, leur dit que la qualité de Prélat n'ôtoit point celle de Sujet ; que leur premier devoir étoit la soumission aux loix ; que leur dignité, dont ils sembloient vouloir emprunter l'indépendance, les assujettissoit les premiers à la soumission, parce qu'ils en devoient les premiers l'exemple. Il finit par leur demander s'ils avoient le pouvoir de créer un Evêque, & de le revêtir de la dignité épiscopale : tous lui répondirent qu'ils avoient ce pouvoir ; il en conclut qu'ils avoient aussi celui de le déposer. Ils n'oserent repliquer, déclarerent Ossissei déchu de la dignité de Prélat, & le livrerent au bras séculier.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Nouveaux Mémoires de Russie.

Le 26 Mars 1718, une partie des prisonniers fut jugée & condamnée au supplice. La Princesse Marie reçut cent coups de battoks ou de baguettes sur les épaules & sur les reins, en présence des Seigneurs & des Dames de la Cour. L'Evêque de Rostou, Kikin, & plusieurs

autres, furent rompus vifs. Klebow, convaincu d'avoir ſéduit la Czarine répudiée, fut condamné à être empalé, comme criminel de haute trahiſon & d'adultere. La fermeté de ce dernier ne peut être aſſez admirée. Au milieu des ſupplices horribles qu'on lui fit endurer pour arracher de lui l'aveu du commerce qu'il avoit eu avec Eudoxie, il ne ceſſa de défendre l'honneur de cette Princeſſe; en vain on lui diſoit que ſon opiniâtreté dans la négative étoit inutile, qu'Eudoxie s'étoit elle-même avouée coupable de ce crime: il répondoit: « Cet aveu » vient de la foibleſſe naturelle à ſon » ſexe, & de la frayeur que lui a cauſée la vue des tourmens affreux qu'on » lui préparoit. » On ignore pour quel motif le Czar vouloit avoir cet aveu de la bouche de Klebow: il avoit des preuves ſuffiſantes pour être convaincu de la vérité qu'il cherchoit. On lui avoit remis des lettres que Klebow adreſſoit à Eudoxie, & qu'Eudoxie adreſſoit à Klebow. Cette infortunée Czarine, étant inſtruite que le Czar avoit épouſé Catherine; qu'Alexis, ſon fils, étoit l'objet de la haine de ſon infidéle époux, ſacrifia ſon honneur à ſa vengeance, & jetta, comme nous l'avons dit plus haut, les yeux ſur Klebow, qui, à une figure agréable, joignoit une grande vivacité d'eſprit, & une fermeté ſur laquelle Eudoxie fondoit ſes eſpérances.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

La conſtance de Klebou fatigua la cruauté même de Pierre, qui, après lui avoir fait endurer pendant ſix ſemaines conſé-

Anecdotes du régne de Pierre I. dit le Grand, Czar de Moſcovie.

cutives les plus affreux tourmens, le fit empaler au milieu de la grande place où s'étoient faites les exécutions dont on vient de parler. On assure que le Czar, étouffant tout sentiment d'humanité, pour n'écouter que le désir qu'il avoit d'arracher de la bouche de ce malheureux l'aveu des crimes d'Eudoxie, s'approcha de lui, & lui dit que dans la position où il se trouvoit, la Religion le forçoit à avouer la vérité. Le patient leva les yeux, & quoique les approches de la mort les eussent presque éteints, il lui jetta un regard qui annonçoit l'indignation, & lui répondit: « Tyran, la cruau-» té t'aveugle bien. Tous les supplices » que ta barbarie a imaginés ont été » inutiles, & tu crois qu'étant près de » mourir & de voir la fin de mes tour-» mens, je flétrirai l'innocence & l'hon-» neur d'une femme vertueuse, à laquelle » on ne peut reprocher que de t'avoir » trop aimé. Monstre, retire-toi, & » laisse-moi mourir en paix » En achevant ces mots il rassembla ce qui lui restoit de forces, lui cracha au visage & expira. On lui coupa la tête pour la mettre, comme celles des autres, au bout d'une pique. Le Czar, dont la fureur n'étoit pas encore assouvie, s'oublia au point de la lever par les cheveux & de la montrer au peuple.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

L'infortunée Eudoxie étoit dans cette terrible conjoncture où se trouvent les criminels qui croient que le moment qui va suivre celui qui passe sera celui de leur supplice. Le Czar écouta cette fois-

là son honneur & sa gloire ; il ne voulut pas tremper ses mains dans le sang d'une femme avec laquelle il avoit partagé son lit : il la fit enfermer dans la Citadelle de Sleutzelbourg, où elle languit près de neuf ans ; elle n'y eut d'autre compagnie qu'une vieille naine qui étoit chargée de lui préparer à manger, & de la servir dans ses autres besoins. Cette esclave, accablée par les infirmités de la vieillesse, fut souvent à charge à la Princesse, qui étoit obligée de la servir elle-même. Plusieurs Prêtres furent convaincus d'avoir eu part à la rebellion d'Alexis, & subirent le supplice de la roue. Nariskin, parent du Czar, fut exilé sur ses terres : il devint fou, & mourut peu après.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Le public crut que la vengeance du Czar étoit assouvie : mais on trouva des lettres cousues dans les habits de ceux qui avoient été exécutés, on en tira de nouvelles lumières concernant l'affaire du Czarowitz, & le Czar établit une nouvelle Chambre de Justice. On interrogea de nouveau le malheureux Alexis. Il avoua qu'il avoit appris avec joie la prétendue révolte de l'armée qui étoit dans le Meckelbourg, & qu'il auroit été se mettre à la tête des mécontens, s'ils l'avoient appellé ; qu'il avoit annoncé à la Princesse Marie le projet qu'il avoit de s'enfuir ; qu'il étoit coupable de tout ce qui se trouvoit dans les dépositions de ceux qu'on avoit interrogés & dans les écrits qu'on avoit trouvés ; qu'il avoit fondé ses espérances sur les dis-

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

cours de beaucoup de perſonnes ; en particulier ſur ceux de ſon Confeſſeur, de Jean Aſſonaſſief, du Czarowitz de Sibérie, &c. qui lui aſſuroient qu'il étoit aimé du peuple ; que dans toutes les aſſemblées on buvoit à ſa ſanté, en le déſignant par *l'eſpérance de la Ruſſie*. Il ajouta qu'en parlant de Pétersbourg, il étoit ivre.

Toutes les pièces du procès ayant été lues en préſence des Archevêques, des Evêques, des Miniſtres, du Sénat, & de tous les Etats aſſemblés, on décida qu'il falloit chercher dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament, dans les conſtitutions de l'Empire, & dans les réglemens militaires des autorités convenables à la conjoncture préſente.

Les Archevêques, les Evêques, & les Archimandrites donnerent leur ſentiment par écrit. Ils y rapporterent des paſſages de l'ancien & du nouveau Teſtament, par leſquels il eſt prouvé qu'un fils rebelle aux ordres de ſon pere mérite la mort ; & finirent par dire au Czar que s'il vouloit pardonner, il avoit l'exemple de Jeſus-Chriſt même qui reçoit le fils égaré, lorſqu'il marque du repentir, qui laiſſe libre la femme adultère, qui préfere la miſéricorde au ſacrifice, en diſant : « Je veux de la miſéri-
» corde, non pas le ſacrifice : la miſéri-
» corde s'élevera au-deſſus du jugement;
» qu'il avoit encore l'exemple de David
» qui veut épargner ſon fils Abſalon. Ce
» Roi dit à ſes Officiers qui alloient
» combattre contre ce fils rebelle : épar-

gnez

„ gnez mon fils Abſalon, & le pere „ voulut l'épargner lui-même ; mais la „ Juſtice divine ne l'épargna pas. „

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Le 19 Juin on fit encore comparoître le Czarowitz devant ſes Juges, & on l'interrogea pour la dernière fois. Il répondit que tout ce qu'il avoit confeſſé & ce qu'il avoit déclaré contre ceux qui étoient chargés dans ſes précédentes confeſſions, & devant les Sénateurs, étoit véritable, & qu'il n'avoit rien omis. Il ajouta que ſon confeſſeur étant venu chez lui à Pétersbourg, lui Czarowitz s'étoit confeſſé, & lui avoit dit dans ſa confeſſion : " Je ſouhaite la mort „ de mon pere ; & que le confeſſeur lui „ avoit répondu : Dieu vous le pardonne- „ ra ; nous lui en ſouhaitons autant ; „ qu'ayant été en dernier lieu à confeſſe à un Archimandrite nommé Barlam, il lui dit, qu'il n'avoit pas tout avoué à ſon pere auquel il ſouhaitoit la mort ; que Barlam lui avoit répondu : " Dieu vous „ pardonnera ; mais il faut que vous di- „ ſiez la vérité à votre pere ; „ qu'après ces deux confeſſions, il avoit reçu la communion.

Le 22 de Juin Alexis envoya à ſon pere un écrit qui contenoit en ſubſtance, qu'il avoit déſobéi à ſon pere, parce qu'il avoit été mal élevé dès ſon enfance par des femmes qui lui avoient mis la bigoterie dans la tête ; que les Gouverneurs qu'on lui avoit donnés n'avoient pas pris ſoin de mieux l'inſtruire ; qu'il étoit arrivé, par leur négligence, à avoir en horreur toute eſpèce de travail ;

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

que le Prince Menzikof, auquel le Czar avoit donné le ſoin de veiller ſur l'éducation de ſon fils, le forçoit ſeul à travailler, mais que ſi-tôt que ce Prince étoit abſent, il alloit boire avec les Prêtres & les Moines, qui ne lui parloient que de bigoterie, & blâmoient continuellement les changemens que ſon pere faiſoit dans l'Etat, ce qui le rendoit odieux à ſon fils. Il ajoutoit, que ſon pere l'ayant chargé du Gouvernement de l'Empire, pendant ſon abſence, afin de lui apprendre à gouverner quand il ſeroit ſur le Trône, loin de s'occupper des affaires de l'Etat, il n'avoit profité de ſa liberté que pour ſe livrer tout entier à la débauche. Cet écrit contenoit encore l'aveu du déſir qu'il avoit eu de parvenir au Trône par quelque moyen que ce fût, & d'engager l'Empereur à le lui procurer à main armée. Il ajoutoit, qu'il auroit donné des ſommes conſidérables à ce Monarque & à ſes Miniſtres pour les mettre dans ſes intérêts; qu'il auroit entretenu à ſes frais les troupes auxiliaires qu'on lui auroit fournies.

Les Commiſſaires, ayant entendu la lecture de toutes les pièces qui concernoient le procès du Prince de Ruſſie, allerent aux avis, & prononcerent d'une voix unanime, que *le Czarowitz Alexis Petrowitz étoit digne de mort, pour ſes crimes & pour ſes tranſgreſſions capitales contre ſon ſouverain & ſon pere.* Cette Sentence fut écrite par le Greffier, & ſignée par plus de cent-vingt perſonnes, tant Officiers que Sénateurs. Ils avoient mis au

bas : " C'eſt avec un cœur affligé & des
„ yeux pleins de larmes, que nous, com- PIERRE I, dit le Grand. 1718.
„ me ſerviteurs & ſujets, prononçons
„ cette Sentence, conſidérant qu'il ne
„ nous appartient point en cette qualité
„ d'entrer en un jugement de ſi grande
„ importance contre le fils du très-ſou-
„ verain & très-clément Czar notre Sei-
„ gneur. Cependant ſa volonté étant que
„ nous jugions, nous déclarons par la
„ préſente notre véritable opinion, &
» nous prononçons cette condamnation
» avec une conſcience ſi pure & ſi chré-
» tienne, que nous croyons pouvoir la
» ſoutenir devant le terrible, le juſte
» & l'impartial jugement du Grand Dieu.
» Soumettant, au reſte, cette Sentence
» que nous rendons, & cette condamna-
» tion que nous portons à la ſouverai-
» ne puiſſance, à la volonté, & à la clé-
» mente réviſion de Sa Majeſté Czarien-
» ne, notre très-clément Monarque. »

Le 6 de Juillet les Commiſſaires s'aſſemblerent encore dans la même chambre du Palais où ils avoient tenu leurs ſéances : quatre Officiers ſubalternes allerent chercher Alexis, qui étoit dans la fortereſſe. Lorſqu'il fut arrivé dans la Chambre où les Commiſſaires étoient aſſemblés, on l'obligea de répéter la confeſſion de ſes crimes, on lui lut la Sentence qui le condamnoit à mort, & on le reconduiſit en priſon.

Le Czar, incertain ſur le parti qu'il avoit à prendre dans une conjoncture ſi délicate, ne confirma point & n'annulla point la Sentence : elle ne prononçoit

pas ſur le genre de mort. D'un côté il voyoit dans Alexis un fils rebelle qui le haïſſoit juſqu'à lui déſirer la mort, un indigne ſucceſſeur qui détruiroit tout ce qu'il avoit fait pour la gloire & le bonheur de ſa nation; d'un autre, il voyoit en lui un fils mal élevé, mal conſeillé, qui n'étoit coupable qu'à force de foibleſſes; la qualité de pere arrêtoit la punition. Il ſavoit d'ailleurs que le monde entier avoit les yeux ouverts ſur lui, & qu'il ſe couvriroit d'une honte éternelle en trempant ſes mains dans le ſang de ſon fils: il avoit autrefois, dans un premier mouvement de colère, condamné ce fils à périr: mais les remords qu'il en avoit eus lui ſervoient alors de leçon, & la longueur du procès qu'on venoit d'inſtruire lui avoit donné le tems de réfléchir. On ne ſavoit lequel on devoit plaindre davantage, ou du pere qui étoit obligé de ſacrifier ſon fils au bonheur de ſa nation, ou du fils qui étoit dans la cruelle incertitude du ſupplice ou du pardon.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

L'air triſte & rêveur du Czar, ſon viſage pâle & défiguré annonçoient ſon embarras. On le vit aller à l'Egliſe ſe jetter aux pieds de l'Autel, verſer une abondance de larmes, & prier Dieu de lui inſpirer ce qu'il devoit faire pour ſa gloire & le bonheur de ſa nation. Le ſept de Juillet, lendemain du jour auquel on avoit lu au Czarowitz ſa Sentence, on alla avertir le Czar de très-grand matin que le trouble & l'agitation que cauſoit au Prince la certitude de la mort,

Nouveaux Mémoires de Ruſſie.

le faiſoient tomber dans des convulſions terribles, & que ces convulſions ſe tournoient en apoplexie. Un ſecond meſſager alla lui dire que le Prince étoit en danger de la vie. Le Czar manda auſſi-tôt les principaux de ſa Cour, & leur ordonna de le ſuivre à la Citadelle. Lorſqu'il étoit près de partir, un troiſième meſſager arriva, & dit que le Prince ne pouvoit paſſer la journée, & qu'il demandoit avec inſtance à voir ſon pere. Le Czar ſe mit promptement dans une barque, traverſa la Neva avec les Seigneurs qu'il avoit mandés, ſe rendit chez ſon fils. Sitôt qu'Alexis l'apperçut, il ſe fit aſſeoir ſur ſon lit, & tournant vers ſon pere ſes yeux baignés de larmes, il lui dit : PIERRE I, dit le Grand. 1718.

» J'ai offenſé d'une manière horrible la » Majeſté du Dieu tout-puiſſant & celle » du Czar ; je ſens que je ne reviendrai » pas de cette maladie, & quand même » j'en reviendrois, je ſais que je ſuis in- » digne de vivre. La ſeule grace que je » vous demande, ô mon pere, mon » ſouverain ! c'eſt de retirer la malédic- » tion que vous m'avez donnée, de me » pardonner mes crimes, tout énormes » qu'ils ſont, de me donner votre bé- » nédiction paternelle, & d'ordonner » qu'on faſſe après ma mort des prières » pour le repos de mon ame. »

Un fils mourant, demandant, les larmes aux yeux, & d'une voix preſque éteinte, pour dernière grace qu'on lui accorde le pardon, & qu'on faſſe prier Dieu pour lui après ſa mort, étoit un ſpectacle trop touchant pour ne pas émou-

voir un pere. Le Czar & tous ceux qui l'accompagnoient verſerent des larmes. Le Monarque lui répondit : « Quoique vos » crimes ſoient énormes, je retire la » malédiction que je vous ai donnée, je » vous donne même ma bénédiction, & » vous pardonne comme je déſire que » Dieu me pardonne à moi-même. » Le Czar, en achevant ces mots, ſe retira avec ceux qui l'avoient accompagné.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Vers les cinq heures du ſoir le Major du régiment des Gardes vint dire au Czar que ſon fils déſiroit de le voir encore une fois avant de mourir. Pierre refuſa d'abord de l'aller voir ; mais les Seigneurs qui l'environnoient lui repréſenterent qu'il ne devoit pas refuſer cette conſolation à un fils qui étant ſur le point de mourir, étoit vraiſemblablement tourmenté par les remords de ſa conſcience. Le Czar écouta ces raiſons, entra dans ſa chaloupe pour ſe rendre à la fortereſſe où ſon fils étoit. Dans ce moment un cinquième courier vint lui dire que ſon fils venoit d'expirer.

Différentes opinions ſur la mort d'Alexis, Prince de Ruſſie.

Voilà comment un Ambaſſadeur d'Allemagne, qui étoit alors à la Cour de Ruſſie, rapporte ce tragique événement : il étoit témoin occulaire. Les larmes qu'on vit répandre au Czar en accordant le pardon à ſon fils & en lui donnant ſa bénédiction ; le témoignage d'un homme qui occupe une place auſſi importante que celle d'Ambaſſadeur, juſtifient pleinement Pierre le Grand contre ces écrits injurieux qui l'accuſent d'avoir été lui-même le bourreau de ſon fils. Lamberti,

qui passe pour un Auteur impartial, s'exprime ainsi dans ses Mémoires. « La Czarine, craignant toujours pour son fils, » n'eut point de relâche, qu'elle n'eût » porté le Czar à faire au fils aîné le » procès & à le faire condamner à mort. » Ce qui est étrange, c'est que le Czar, » après lui avoir donné lui-même le » Knout, qui est une question, lui » coupa aussi lui-même la tête. Le corps » du Czarowitz fut exposé en public, » & la tête tellement adaptée au corps, » qu'on ne pouvoit pas discerner qu'elle » en avoit été séparée. » Comment un Écrivain ose-t-il présenter au public une chose aussi absurbe ? Une tête tellement adaptée au corps qu'on ne pouvoit pas voir qu'elle en eût été séparée. Il y auroit autant de ridicule à vouloir contester ce fait qu'il y en a eu à le présenter.

PIERRE I, dit le Grand. 1713.

L'Auteur des anecdotes du regne de Pierre I, dit le Grand, présente la chose d'une manière différente & plus vraisemblable. Je me sers de ses expressions. » L'opinion la plus généralement reçue » est, que le Czarowitz est mort d'une » révolution violente que son arrêt de » mort & sa grace, qui lui furent pro- » noncés à peu d'heures d'intervalle l'un » de l'autre, causerent dans tous ses » sens: mais ceux qui ont une connois- » sance parfaite de ce qui s'est passé en » Russie dans ces tems orageux, assurent » que le Czar ne lui accorda sa grace » que bien résolu qu'il n'en profiteroit » pas. Un Chirurgien dit à Sa Majesté, » qu'il étoit nécessaire de saigner le

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

„ Prince, pour obvier au déſordre que „ pourroit cauſer chez lui un paſſage ſi „ ſubit de la mort à la vie. *Oui*, répon- „ dit le Czar, *& comme la révolution a „ été terrible, il faut lui ouvrir les quatre „ veines*; ce qui fut exécuté dans la Ci- „ tadelle de Saint Pétersbourg, où le „ Czar étoit. Pluſieurs perſonnes ajou- „ tent, qu'il voulut repaître ſes yeux „ d'un ſpectacle dont la nature frémit. „ Ce récit eſt détruit par celui de l'Ambaſſadeur d'Allemagne. Il paroît qu'on ne quitta pas Alexis depuis qu'on lui eut lu ſa Sentence; que le Czar étoit diſpoſé à lui accorder la vie; qu'il craignoit les reproches du public s'il le faiſoit périr; enfin ſes larmes prouvent qu'il avoit encore pour lui la tendreſſe paternelle. Comment auroit-il donc pu ſupporter ce ſpectacle dont le nature frémit?

Les loix de l'hiſtoire m'engagent à préſenter une autre opinion, que j'ai trouvée dans pluſieurs Mémoires imprimés & manuſcrits. Il n'eſt pas ſi aiſé de la réfuter que les premières: elle a tout le caractère de la vraiſemblance, & ſe concilie avec la rélation de l'Ambaſſadeur d'Allemagne. La Czarine & le Prince Menzikof haïſſoient Alexis, & ſavoient qu'il avoit pour eux les mêmes ſentimens. Ils craignoient que le droit de la naiſſance ne prévalût ſur toutes les précautions que Pierre avoit priſes pour l'éloigner du Trône, & que ſe trouvant la puiſſance en main, il ne ſe vengeât ſur eux de tous les mauvais traitemens qu'il avoit reçus. Ils ſuivoient le Czar

dans toutes ſes démarches, & cherchoient à développer tous ſes ſentimens : la confiance qu'il avoit en eux, les ſervoit que trop bien pour le malheur d'Alexis. Lorſqu'ils s'apperçurent que la tendreſſe paternelle excitoit la pitié dans le cœur de Pierre, ils mirent en uſage tous les moyens qu'ils crurent capables de le faire conſentir à la perte de ſon fils. Ils lui repréſenterent que ſi Alexis n'étoit convaincu par les dépoſitions qui avoient été faites contre lui, par ſes confeſſions à lui-même & par ſes lettres, que de s'être ſeulement ſervi d'expreſſions peu meſurées, & d'avoir conçu des déſirs contraires aux volontés de ſon Souverain, ſans avoir rien fait qui annonçât la révolte ; on pouvoit cependant juger de ce qu'il étoit capable de faire, s'il parvenoit au trône. « Seigneur, lui dit Cathe-
» rine, vous devez plus à vos peuples
» qu'à votre fils : les Rois ne ſont point
» dans la claſſe des autres hommes, tout
» le monde à les yeux fixés ſur eux, parce
» qu'ils doivent compte de leurs actions à
» tout le monde. Leur devoir n'eſt pas
» rempli, s'ils ne font pendant leur vie,
» qu'arrêter le mal, & chercher le bien ;
» il faut qu'ils préviennent l'un, & pré-
» parent l'autre pour le tems qu'ils ne ſe-
» ront plus. Ouvrez les annales du mon-
» de, vous y trouverez cette liſte de Rois,
» au nom deſquels on attache le mépriſa-
» ble titre d'indolens, parce qu'ils n'ont
» rien ſçu prévoir, rien ſçu préparer :
» Quels éloges ne donne-t-on pas à ceux
» qui ont laiſſé dans leurs Etats des tra-

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

» ces de leur génie, de leur grandeur ? » Les exemples étrangers ſont inutiles, » Sire, vous en offrez vous-même un bien » frappant ; vos prédéceſſeurs vous » avoient laiſſé le vaſte Empire de Ruſſie » enſeveli dans la nuit de l'ignorance; les » arts y étoient totalement inconnus, les » ſciences y étoient ignorées ; nul com- » merce ne l'enrichiſſoit, nulle ſociété » n'adouciſſoit les Ruſſes. Vous avez paru, » les arts y ont fleuri, des villes ſe ſont » élevées, les anciennes ont pris une nou- » velle forme, des Palais ſuperbes les ont » embellies, les richeſſes des quatre par- » ties du monde y ſont arrivées, la féro- » cité des habitans s'eſt changée en dou- » ceur & en politeſſe. Le monde entier, » étonné d'un changement ſi ſubit & ſi » ſurprenant, opéré par vos ſoins & par » vos travaux, vous en accorde la juſte » récompenſe. On ne prononce jamais » votre nom ſans y joindre le titre de » grand : mais, Sire, ce n'eſt pas aſſez pour » votre peuple, pour votre gloire, d'a- » voir, pour ainſi dire, fait ces miracles, » il vous faut un ſucceſſeur capable de les » ſoutenir : il faut que celui qui héritera » de la couronne, hérite en même tems » de votre zèle & de votre génie. » Voyant par la contenance du Czar, qu'elle l'avoit amené au point où elle déſiroit ; Catherine ajouta : « Si Alexis monte ſur » le trône, tout eſt perdu. La couronne » qu'il mettra ſur ſa tête, ſera l'étendard » de la barbarie & de l'ignorance ; les arts » & les ſciences diſparoîtront pour jamais » de la Ruſſie ; & de votre auguſte nom,

„ à peine en reſtera-t-il le ſouvenir. Son
„ caractère, ſon averſion pour le travail, PIERRE I, dit le Grand. 1718.
„ ſon zèle pour les anciennes mœurs,
„ annoncent ce qu'il fera après vous; vos
„ précautions pour l'écarter du trône ſont
„ inutiles; les vieux Boiares, les Prêtres,
„ l'attendent avec trop d'impatience; ils
„ feront valoir les droits que la nature
„ lui donne, & l'y porteront. L'occaſion
„ eſt favorable, ſa Sentence le condamne
„ à mort ſans déſigner le genre; on peut
„ exécuter cette Sentence ſans que vous
„ la confirmiez, & laiſſer penſer au peu-
„ ple que vous lui avez pardonné. „ Le Czar entendit ce langage; Alexis tomba bientôt dans des convulſions qui le conduiſirent au tombeau. L'Ambaſſadeur dit que Pierre verſa des larmes en voyant ſon fils aux approches de la mort. La nature ne perd point ſes droits; il voyoit une malheureuſe victime de la politique & de l'ambition, & cette victime étoit ſon fils: il en verſa encore à ſes funérailles.

Le 9 de Juillet, on mit le corps d'Alexis dans un cercueil couvert de velours noir, & l'on étendit deſſus un poële d'étoffe d'or, on le porta avec beaucoup de pompe à l'Egliſe de la Trinité, où on l'expoſa ſur un lit de parade. Quatre Officiers des Gardes reſterent auprès du corps pour empêcher le tumulte que pouvoit cauſer le peuple, qui venoit en foule baiſer les mains & les pieds du Prince. Le 11, on le rapporta dans la fortereſſe, & on le mit dans la nouvelle cave deſtinée à la ſépulture de la famille Royale, auprès du cercueil de la Princeſſe ſon épou-

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

se. Le Czar, la Czarine régnante & les principaux Seigneurs de la Cour suivirent le convoi. Ils étoient tous habillés de deuil, à l'exception du Czar, mais il portoit comme les autres, un petit cierge à la main. Ceux qui assistèrent au convoi, assurent que le Czar versa beaucoup de larmes, & pendant le service qui fut fait avant qu'on descendît le cadavre dans le caveau. Un Prêtre prononça une Oraison funèbre, & prit pour texte ces paroles de David : *O Absalon, mon fils ! ô mon fils Absalon !*

On doit convenir que le Prince Alexis étoit pour le moins autant à plaindre qu'à blâmer. Le Czar, qui le haïssoit naturellement, ne lui parloit jamais qu'avec dureté, & le jeune Prince cherchoit toutes les occasions d'éviter sa présence. Menzikof, qui étoit son gouverneur, le haïssoit aussi, & ne lui parloit jamais qu'avec dureté. On assure que cet insolent gouverneur lui dit un jour : « Tu te flattes en » vain de devenir un jour Czar; je suis » aussi proche de la couronne que toi. » Ces discours outrageans pour le jeune Prince, qui n'avoit aucune satisfaction à attendre de la part de son pere, le découragerent totalement.

Quelque tems après la mort d'Alexis, on exécuta tous ceux qui avoient eu part à la rébellion. Son oncle Lapucin, son Confesseur, ses Domestiques, &c. eurent la tête tranchée; plusieurs femmes de la première qualité, reçurent la punition du Knout. Le Comte Apraxin fut renvoyé absous; le Prince Dolgorouki perdi tous

ſes emplois: on lui ôta l'Ordre de l'Eléphant, que l'on renvoya en Dannemarck. On le condamna enſuite à aller paſſer le reſte de ſes jours en Sibérie: il obtint la permiſſion d'aller voir la Czarine avant de partir, parut devant elle avec une barbe fort longue qu'il avoit laiſſée croître pendant qu'il étoit en priſon, avec un vieux habit noir, & une mauvaiſe perruque ſur la tête. Il dit à cette Princeſſe qu'on ne lui avoit laiſſé que l'habit qu'il avoit ſur le corps, excita ſa compaſſion au point qu'elle lui fit donner deux cens ducats. On mit en liberté Euphraſine, cette eſclave Finlandoiſe, qu'Alexis avoit priſe pour ſa maîtreſſe, parce qu'elle avoit avoué tout ce qu'elle ſavoit; elle prouva d'ailleurs que le Prince n'étoit retourné en Ruſſie qu'à ſa ſollicitation. Elle déclara en outre, qu'Alexis la forçoit de ſe ſoumettre à ſes volontés, le poignard à la main, & en la menaçant de la tuer. On aſſure qu'il l'engagea à embraſſer la Religion Grecque, & qu'il l'épouſa dans le voyage qu'il fit avec elle: ce fut un Prêtre Grec qui leur donna la bénédiction nuptiale. La conduite que le Czar tint avec elle après la mort de ſon fils, prouve qu'il la regardoit comme ſa bru. Il ordonna qu'on lui rendît toutes ſes hardes & ſes pierreries, & lui déclara qu'il lui donneroit une dot conſidérable ſi elle vouloit ſe marier: mais elle lui répondit: „ J'ai d'abord fait par force la volonté „ d'un homme; nul autre n'approchera „ jamais de moi. „ Le ton de fierté avec lequel elle lui fit cette réponſe, perſua-

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

Alexis avoit épouſé une eſclave Finlandoiſe.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

da à tous ceux qui étoient préſens, qu'elle avoit épouſé le Czarowitz. Deux eſclaves tenoient donc alors le premier rang parmi les femmes de Ruſſie. L'une, nommée Catherine Skoworonski, étoit femme du Czar; l'autre, appellée Euphraſine, ou Euphraſie Afroſini, étoit femme de l'héritier préſomptif de la couronne.

Le malheur des Seigneurs qui avoient été dans la confidence du Prince Alexis, cauſa celui de leurs femmes: celle de Kikin, qui paſſoit pour une des plus belles de la Ruſſie, ſe trouva réduite à la plus extrême pauvreté, tous ſes biens ayant été confiſqués avec ceux de ſon mari. L'Amiral Apraxin en ayant été informé, demanda & obtint la permiſſion de la ſoulager. Il lui donna des habits & lui fit une penſion ſuffiſante pour ſubſiſter pendant le reſte de ſes jours. La veuve de Klebow ne pouvant ſurvivre au malheur de ſon mari, s'enfonça un poignard dans le ſein.

Pierre, ayant acheté ſa tranquillité & celle de ſa nation & des principaux Seigneurs de la Cour, par le ſang de ſon fils, continua la réforme. Un Lieutenant de Police fut établi dans chaque Ville de l'Empire, & eut ordre de ſe comporter comme il avoit vu lui-même celui de Paris ſe comporter. Toutes les affaires importantes étoient évoquées & jugées en dernier reſſort à la Chambre de Police de Pétersbourg. Le luxe fut arrêté; la débauche & les excès furent ſévérement punis: on établit des Hôpitaux dans toutes les Villes, & le public fut délivré de cette foule de

mendians, dont l'unique état eſt de fatiguer les paſſans par leurs importunités, & de mener une vie qui dèshonore l'humanité. Les riches particuliers eurent ordre de bâtir des maiſons régulières à Pétersbourg: afin que les matériaux arrivaſſent ſans frais, toutes les barques & les chariots qui revenoient à vide des Provinces voiſines, les apportoient. Le prix des denrées fut réglé; les rues de Pétersbourg furent éclairées pendant la nuit; on conſtruiſit des Pompes pour les Incendies, on établit des Gardes, on pava les rues: enfin Pétersbourg devint une Ville régulière. Les ſoins du Monarque s'étendirent ſur Moſcou, qui prit une face nouvelle. La crainte étouffa les murmures & arrêta les complots des partiſans de la barbarie: ils concoururent malgré eux à l'exécution des changemens que leur maître faiſoit.

PIERRE I, dit le Grand. 1718.

§. VIII.

Continuation de la Guerre avec la Suède.

PIERRE avoit un génie aſſez vaſte pour s'occuper de pluſieurs objets à la fois. Pendant qu'il faiſoit faire le procès à ſon fils, pendant qu'il poliçoit ſes Peuples & embelliſſoit ſes Etats; il ſongeoit à continuer la guerre, ou à faire une paix honorable avec la Suéde. Il établit des magaſins de toute eſpèce, donna ordre aux Officiers de tenir les troupes prêtes à partir ſi-tôt que le tems propre pour commencer la campagne ſeroit arrivé.

1719.

Les conférences continuoient toujours dans l'île d'Aland; mais les Suédois, qui

PIERRE I, dit le Grand. 1719.

s'étoient ligués avec les Rois d'Angleterre & de Pruſſe, croyoient être en état de réſiſter au Czar, & refuſoient de lui accorder les ceſſions qu'il leur demandoit, & trouvoient toujours de nouveaux prétextes pour éloigner la paix. Sa Majeſté Czarienne, cédant à ſon impatience, fit dire aux Plénipotentiaires de Suède, que ſi le Traité n'étoit pas conclu dans deux mois, s'ils n'acceptoient pas les conditions qui avoient été propoſées, elle enverroit quarante mille hommes pour les y forcer. Ces menaces n'eurent pas l'effet qu'il eſpéroit: les Suédois demanderent du ſecours à l'Angleterre, & ſe mirent en état de défenſe. Le Czar, à cette nouvelle, aſſembla une flotte de vingt vaiſſeaux, y fit embarquer trente-cinq à quarante mille hommes, en donna le commandement à l'Amiral Apraxin, & lui ordonna de tenter une deſcente ſur les côtes de Suède.

L'Amiral fit voile vers l'ile de Capel, y tint un Conſeil de guerre dans lequel on décida qu'on enverroit neuf vaiſſeaux croiſer du côté de Stockholm, afin de ſavoir ce qui ſe paſſoit aux environs de cette capitale. On apprit, par ce moyen, que le Prince de Heſſe la couvroit avec une armée de vingt mille hommes, qui étoient les ſeules forces que la Suède eût alors; que les payſans fuyoient de tous côtés, & que la diſette étoit extrême dans tout le pays. Les Ruſſes, ne voulant pas faire leur deſcente en préſence de l'armée Suédoiſe, la firent près de Landſort, pénétrerent juſqu'à trois lieues de Stockolm,

pillerent, brûlerent, ſaccagerent les villes, bourgs, villages & châteaux qu'ils rencontrerent ſur leur route. Tout le terrein qui eſt le long de la côte, fut en proie à la fureur du ſoldat Ruſſe. Les mines de cuivre & de fer, qui font tout le commerce de la Suède, furent ruinées; les bois qui ſervoient à fondre ces métaux, furent réduits en cendres. Plus de cinquante mille quintaux de fer & de cuivre furent portés ſur les vaiſſeaux Ruſſes & enlevés à la Suède. L'Amiral Apraxin ſe diſpoſoit même à marcher droit à Stockholm; mais il apprit que l'Eſcadre Angloiſe étoit arrivée dans la Mer Baltique, & qu'elle avoit ordre de ſe joindre aux vaiſſeaux Suédois, & ſe retira. Le Roi d'Angleterre, avant de commettre aucune hoſtilité contre le Czar, chargea ſon Ambaſſadeur à la Cour de Suède de faire toutes les tentatives néceſſaires pour engager Sa Majeſté Czarienne à conclure une paix raiſonnable avec la Suède. Le Miniſtre Anglois écrivit en conſéquence au Czar une Lettre conçue en ces termes.

PIERRE I, dit le Grand. 1719.

SIRE,

» Le Roi de la Grande-Bretagne, mon
» maître, m'a ordonné en qualité de ſon
» Ambaſſadeur extraordinaire & plénipo-
» tentiaire à la Cour de Suède, de faire
» ſavoir à votre Majeſté Czarienne, que
» la Reine de Suède a accepté ſa média-
» tion pour faire la paix entr'elle & Vo-
» tre Majeſté.... Comme la Reine de Suède
» s'eſt déterminée à accepter la médiation

PIERRE I, dit le Grand. 1719.

» de la Couronne de la Grande-Bretagne, parce que cette Couronne n'a » jamais été engagée dans la préſente » guerre du Nord, on eſpére que la même raiſon y portera Votre Majeſté, & » qu'il lui plaira en même-tems de faire » ceſſer toute hoſtilité, comme une marque de l'acceptation que Votre Majeſté » fait de cette médiation, & de ſes bonnes diſpoſitions pour la paix. Je prends » la liberté d'informer Votre Majeſté, que » le Roi, mon maître, a ordonné au » Chevalier Jean Narriz, ſon Amiral, » de venir ſur cette côte avec la flotte » qu'il commande, pour protéger le commerce de ſes ſujets, & pour donner » plus de poids à ſa médiation, & que » Sa Majeſté a pris des meſures avec le » Roi Très-Chrétien & ſes autres Alliés, » parmi leſquels la Suède eſt compriſe, » non-ſeulement pour procurer à ſa médiation le ſuccès que Sa Majeſté Britannique doit en attendre; mais auſſi » pour mettre une prompte fin à la guerre » qui a ſi long-tems troublé le Nord. »

Cette Lettre déplut au Czar. Il rejetta une médiation qui lui étoit offerte les armes à la main, & déclara qu'il avoit réſolu de continuer la guerre contre la Suède & tous ſes Alliés. En conſéquence, il ordonna à ſon Amiral d'attaquer les Vaiſſeaux Suédois & Anglois par-tout où il le trouveroit: de ſon côté il fit des préparatifs pour entrer en Suède avec une puiſſante armée, eſpérant de forcer cette Puiſſance à accepter les conditions qu'il propoſoit. Sa flotte rencontra bientôt

celle de Suède, la battit & prit trois Vaiſſeaux, qu'elle conduiſit dans le Port de Revel. PIERRE I, dit le Grand. 1719.

Pierre & Catherine ſembloient devoir jouir d'un bonheur parfait : preſque toute la nation Ruſſe les aimoit & les reſpectoit : la crainte retenoit dans la ſoumiſſion ceux que l'amitié pour leurs Souverains n'y amenoit pas ; l'Etat étoit tranquille. Les Monarques voiſins craignoient & reſpectoient Pierre : ſon courage & ſa valeur avoient étendu ſon nom par toute la terre. Il leur reſtoit un fils auquel ils eſpéroient laiſſer la Couronne & le ſoin d'achever la réforme qu'ils avoient commencée : mais ce fils étoit d'une ſanté délicate, d'un tempérament foible ; il mourut le ſix Mai. Il eſt difficile d'exprimer la douleur que la mort de ce fils chéri cauſa au Czar & à la Czarine. Il fut enterré le huit du mois ſuivant. Dès la pointe du jour on fit une décharge de toute l'artillerie. Les Grenadiers de la Garde ouvrirent la marche : ils avoient leurs armes renverſées, & des crêpes à leurs caſques. Les Officiers étoient vêtus de noir. Après eux marchoient cinquante Gardes qui portoient des flambeaux ; les Chantres & le Clergé ſuivoient. Le cercueil étoit couvert de velours noir, bordé d'un galon d'or : la Couronne & les autres ornemens étoient deſſus. Le Czar & les principaux Seigneurs de la Cour, en manteaux de deuil, marchoient après le corps. Les Miniſtres d'Etat, ceux des Puiſſances étrangères, & les principaux Officiers de robe & d'épée fermoient la marche. Le convoi ſe rendit à

Mort de Pierre, fils du Czar & de Catherine.

pied sur le bord de la Néva, où l'on mit le corps dans une barque qu'on avoit préparée : le Czar & les principaux Seigneurs y entrerent : le reste du cortége passa dans d'autres barques. Le corps ayant été mis en dépôt dans le monastère de S. Alexandre Nefski, le Czar retourna dans la Ville, & se rendit chez la Czarine qui étoit inconsolable de la perte de son fils. Pour la consoler, le Czar étouffa lui-même sa douleur. Elle étoit d'autant plus grande, qu'il sentoit que les Prêtres & les Partisans des anciennes mœurs, ne manqueroient pas de regarder cet accident comme une juste punition de la mort du Prince Alexis.

PIERRE I, dit le Grand. 1719.

Pierre avoit l'ame trop élevée pour s'abandonner tout entier à sa douleur ; son amour pour ses Peuples le rappella aux soins de l'Etat. Il fit de nouveaux préparatifs pour continuer la guerre contre la Suède, entra lui-même dans ce Royaume à la tête de trente mille hommes, ravagea une fort grande étendue de pays, & retourna dans ses Etats. Les Conférences recommencerent ; la guerre se fit avec si peu d'activité, qu'il ne se passa rien de remarquable pendant le reste de la campagne de 1719 & pendant celle de 1720.

1720. 1721.

La Suède étoit tellement épuisée, qu'elle ne pouvoit faire aucun effort pour se défendre. Elle employa la médiation de la France. Le Czar, fatigué de la guerre, se relâcha sur ses prétentions. On convint d'une suspension d'armes ; les deux Puissances envoyerent des Plénipotentiaires à Nistadt en Finlande, où la paix fut con-

Paix conclue entre la Suède & la Russie.

clue. Les priſonniers de marque furent échangés, les troupes Ruſſes évacuerent toutes les places qu'elles occupoient en Pologne & en Suède, & le Traité de Paix entre la Suède & la Ruſſie fut conclu & ſigné le 9 Septembre 1721. Dans le premier article, les deux Puiſſances promettent réciproquement d'entretenir une paix durable, & de ſe prêter des ſecours mutuels contre leurs ennemis. Dans le ſecond, on promet une amniſtie générale à tous ceux qui ont ſervi dans la guerre, de quelque nation qu'il ſoient, & de ne les rechercher en aucune manière que ce puiſſe être. Par le troiſième, il eſt ſtipulé que toutes hoſtilités ceſſeront ſur mer & ſur terre dans l'eſpace de trois ſemaines au plus tard; & que s'il s'en commet quelqu'une après ce tems, par ignorance de la paix, les hommes & les effets pris ou enlevés ſeront reſtitués. Par le quatrième, Sa Majeſté Suédoiſe cede, tant pour elle que pour tous ſes ſucceſſeurs, à Sa Majeſté Czarienne & à ſes ſucceſſeurs, en pleine & irrévocable poſſeſſion, les Provinces qui ont été conquiſes par les armes de Sa Majeſté Czarienne dans la préſente guerre ſur la Couronne de Suède: ſavoir la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, une partie de la Carélie, le Diſtrict du Fief de Vibourg; les Villes & Fortereſſes de Riga, Dunnamonde, Pernau, Revel, Derpt, Narva, Vibourg, Kexholm, & les autres villes, fortereſſes, ports, places, diſtricts, rivages & côtes appartenant auxdites Provinces; auſſi-bien que les Iſles d'Oesl, d'Agoe, Moen, & toutes

PIERRE I, dit le Grand 1721.

PIERRE I, dit le Grand. 1721.

les autres qui ſont ſur les frontières de Curlande, ſur les côtes de Livonie, d'Eſtonie, d'Ingermanie, & du côté oriental de Revel, ſur la mer qui va à Vibourg, vers le Midi & l'Orient, avec tous les habitans qui ſe trouvent dans ces Iſles & dans les ſuſdites Provinces & Places, & généralement toutes leurs appartenances, dépendances, prérogatives, droits & émolumens, ſans aucune exception, ainſi que la Couronne de Suède les a poſſédés. En vertu des préſentes, les habitans deſdits lieux ſeront déchargés du ſerment de fidélité qu'ils ont prêté à la Couronne de Suède.

Par le cinquième article, Sa Majeſté Czarienne, s'engage & promet de reſtituer à Sa Majeſté Suédoiſe & à la Couronne de Suède, le Grand Duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réſervée ci-deſſus, & de donner en outre à Sa Majeſté Suédoiſe la ſomme de deux millions d'écus.

Par le ſeptième, Sa Majeſté Czarienne promet de ne ſe mêler en aucune manière des affaires intérieures du Royaume de Suède. Dans le huitième, on regle les limites des deux Etats. Ces limites commencent ſur la côte Septentrionale du Sinus Finicus, près de Vickolax, d'où elles s'étendent à une demi-lieue du rivage de la mer, juſque vis-à-vis de Rochel. On laiſſe une diſtance de trois quarts de lieue dans une ligne diamétrale, juſqu'au chemin qui va de Vibourg à Lapeſtrand; à la diſtance de trois lieues de Vibourg, & qui va dans la même diſtance de trois

lieues, vers le Nord par Vibourg dans une ligne diamétrale, juſqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Ruſſie & la Suède, même avant la réduction du Fief de Kexholm, ſous la domination du Roi de Suède. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord, à huit lieues, vont enſuite par une ligne diamétrale au travers du Fief de Kexholm juſqu'à l'endroit où la Mer de Parojerai, qui commence prés du Village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Ruſſie & la Suède: tellement que Sa Majeſté Suédoiſe poſſédera tout ce qui eſt ſitué vers l'Oueſt & le Nord, au-delà des limites ſpécifiées; & Sa Majeſté Czarienne poſſédera à jamais tout ce qui eſt en deça du côté de l'Orient & du Sud. On convient de nommer de part & d'autre des Commiſſaires pour régler les limites de la manière ſuſdite. Par le neuvième article, Sa Majeſté Czarienne s'engage à maintenir les habitans des Provinces qui lui ſont cédées dans les prérogatives & priviléges dont ils ont joui ſous la domination de la Suède. Par le dixième article, la liberté de conſcience eſt accordée dans les pays qui ſont cédés. Par l'onzième, le Czar promet de faire reſtituer aux véritables propriétaires les biens qui ont été confiſqués ſur eux. Quant aux ſujets de la Suède qui voudront reſter en Ruſſie, le Roi de Suède s'engage, par le douzième article, à leur faire rendre, pour les biens fonds & les arrérages, la même juſtice qu'on rend à ceux qui habitent ledit Royaume; & le Czar prend

PIERRE I, dit le Grand. 1721.

PIERRE I, dit le Grand. 1721.

les mêmes engagemens à l'égard des Ruſſes qui voudront reſter en Suède. Dans le treizième, le Czar exige qu'on délivre à ſes troupes toutes les munitions, tous les bagages, & les canons qui ſe trouvent dans les Places, qu'il reſtitue à Sa Majeſté Suédoiſe. Le quatorzième article, concerne l'échange des Priſonniers. Le quinzième, ſtipule les intérêts de la Pologne, qui eſt compriſe dans le traité de Paix. Les autres articles ſont peu importans.

Par ce traité de Paix, la Pologne fut rétablie dans ſa tranquillité : les troupes Ruſſes évacuerent toutes les places qu'elles occupoient dans ce Royaume, & dans le Duché de Meckelbourg ; mais le Czar ordonna à celles qui étoient dans le Duché de Curlande d'y reſter, afin d'aſſurer la poſſeſſion de ce Duché à la Princeſſe Anne Iſvanowna, qui étoit alors veuve, & qu'on a vue depuis ſur le trône de Ruſſie.

Pierre ratifia le traité avec beaucoup de ſatisfaction : ſe voyant délivré de la néceſſité d'entretenir de nombreuſes armées vers la Suède, & de toute inquiétude du côté de ſes voiſins, il étoit en état de donner tous ſes ſoins à la réforme de ſon Empire, déja fort avancée, de faire fleurir les Arts & le Commerce qu'il avoit introduits dans ſes Etats. Il écrivit à ſes Plénipotentiaires : « Vous avez dreſſé le » traité comme ſi nous l'avions rédigé » nous-même, & nous l'avions envoyé » pour le faire ſigner aux Suédois. Ce glo- » rieux événement ſera toujours préſent » à notre memoire. »

Les

Les pompes triomphales que le Czar avoit étalées aux yeux de ſes peuples pendant la guerre, n'avoient pas préſenté aux Ruſſes un ſpectacle ſi agréable que les fêtes qu'il donna en faiſant publier la paix. Pour que tous ſes ſujets participaſſent à ſa joie, il accorda le pardon à tous les criminels; les voleurs publics, les aſſaſſins & les coupables de Lèze-Majeſté, furent ſeuls punis. Il abolit tout ce qui lui étoit dû d'impôts dans l'étendue de l'Empire juſqu'au jour de la publication de la paix.

PIERRE I, dit le Grand. 1721.

Le Sénat lui préſenta une Requête au nom de toute la Nation, pour l'engager à prendre le titre d'Empereur. Le Vice-Chancelier porta la parole au nom de tous les Ordres de l'Etat. Il lui repréſenta que pluſieurs Princes Chrétiens, écrivant à ſes prédéceſſeurs, leur donnoient le titre d'Empereur, & que Sa Majeſté en le prenant par la ſuite, ne feroit que remplir les vœux de ces Princes. Les Sénateurs & le Clergé crierent alors d'une voix unanime: *Vive notre Empereur & notre Pere.* Ces acclamations furent ſuivies de celles du peuple, qui étoit accouru en foule pour rendre hommage à ſon Souverain. On fit un Décret par lequel on donna à perpétuité le titre d'Empereur au Souverain de Ruſſie, & on le notifia aux Miniſtres étrangers, afin qu'ils en inſtruiſiſſent leur Cour. La plupart des Souverains, comme à l'envi, lui déférerent ce titre, qui lui étoit ſi juſtement dû: il poſſédoit le plus vaſte Empire de la terre; il étoit légiſlateur & réformateur; il avoit triomphé de la plus belliqueuſe Nation qui fût alors connue.

On donne à Pierre le Grand le titre d'Empereur.

PIERRE I, dit le Grand. 1721.

Origine du mot Empereur.

Le mot *Empereur* répond à celui d'*Imperator*, dont ſe ſervoient les anciens Romains, pour déſigner la qualité de celui qui commandoit, & ce n'étoit qu'en parlant de guerre & du Général d'armée, parce que chez eux, chaque dignité avoit ſon nom particulier; tous les Généraux d'armée ne portoient même pas le titre d'Empereur : c'étoient des Conſuls, des Proconſuls, des Préteurs, & quelquefois des Dictateurs, ſelon les différentes conjonctures qui ſe rencontroient. Ce n'eſt pas mon objet de les préſenter ici. Le plus ſouvent le Général ne recevoit ce titre que des Soldats. Lorſqu'il avoit fait quelque action d'éclat, ils le proclamoient d'une voix unanime, *Imperator*, pour exprimer leur ſoumiſſion, & lui dire qu'il pouvoit commander, qu'ils alloient obéir. Les Généraux faiſoient tous leurs efforts pour mériter ce glorieux témoignage de valeur, & l'on ne manquoit jamais d'en faire mention dans leurs éloges. Lorſqu'Auguſte voulut retenir la puiſſance ſuprême, il n'oſa prendre le titre de Roi, que les Tarquins avoient rendu odieux, ni celui de Dictateur, qui avoit couté la vie à ſon grand oncle; il ſe contenta de celui d'*Imperator*, qui étoit reçu dans la République: ſes ſucceſſeurs le prirent à ſon exemple; & comme les bornes de leur puiſſance s'étendoient de jour en jour, on s'accoutuma inſenſiblement à déſigner le ſouverain par le mot *Imperator*. Celui de Roi préſentoit à l'eſprit l'idée d'un rang inférieur à celui d'Empereur; lorſque les Barbares démembrerent l'Empire Romain, ils

conſerverent même cette opinion, & l'hiſtoire nous prouve que leurs Souverains demandoient aux Empereurs l'inveſtiture de leurs Etats, le titre de Roi, & qu'ils ne ſe regardoient que comme Lieutenans de l'Empereur. Charlemagne parut, fit des conquêtes rapides, & ſe crut aſſez puiſſant pour porter le titre d'Empereur; il alla à Rome, plaça lui-même la couronne impériale ſur ſa tête, & ſe fit proclamer Empereur: ainſi l'on vit un Empereur d'Occident, & un Empereur d'Orient, plus indépendans l'un de l'autre que ne l'avoient été les ſucceſſeurs du grand Théodoſe, qui avoient partagé l'Empire ſans le diviſer.

PIERRE I, dit le Grand. 1721.

Voyez Sigonius, & pluſieurs autres Ecrivains ſur cet événement.

Pierre I, comme Charlemagne, ſe crut aſſez puiſſant pour porter le titre d'Empereur, qui ne lui fut d'abord conteſté que par une Puiſſance; on lui avoit déja donné celui de *Grand*, qu'il avoit mérité par ſes grandes actions. Le Roi de Dannemarck refuſa d'abord de ſe conformer aux autres Monarques qui ſe réuniſſoient tous pour donner à Pierre cette preuve de leur eſtime; il reſtoit encore quelques difficultés entre la Cour de Dannemarck & celle de Ruſſie, par rapport au Duché de Holſtein. Le jeune Duc étoit ſur le point d'épouſer la fille du Czar: il demandoit la reſtitution de tout ſon Duché, & Pierre menaçoit ce Roi de tourner toutes ſes forces contre lui, s'il ne ſe hâtoit de donner ſatisfaction à celui qu'il regardoit déja comme ſon gendre. Le Roi de Dannemarck, perſuadé que Pierre n'entreprendroit pas une nouvelle guerre, après en avoir ter-

PIERRE I, dit le Grand. 1721.

miné une qui lui avoit couté tant de fatigues & de ſoins, ne fit que des réponſes vagues ; & le Czar, voulant jouir du repos que pouvoit lui procurer la paix, & dont ſes ſujets avoient beſoin, ne paſſa pas des menaces aux effets.

1722.

L'Empereur aimoit ſa femme, au point qu'il vouloit lui laiſſer la couronne & la ſouveraine puiſſance après lui. Pour préparer les Ruſſes à ce grand événement, il fit publier au commencement de l'année, la Déclaration ſuivante.

„ Nous Pierre I, Empereur & Souve-
„ rain de toute la Ruſſie, &c. Perſonne
„ n'ignore de quelle méchanceté Abſalon,
„ notre fils Alexis, a été poſſédé, qu'il
„ n'a jamais témoigné aucun repentir de
„ ſes fautes, & que la ſeule grace de Dieu
„ envers notre patrie a détourné ſes
„ mauvais deſſeins, ainſi que cela peut ſe
„ voir dans le manifeſte qui a été publié
„ ſur ce ſujet. Cela n'eſt provenu chez lui
„ que de l'ancienne coutume, ſuivant la-
„ quelle on adjugeoit la ſucceſſion au fils
„ aîné ; d'ailleurs, il étoit le ſeul héri-
„ tier mâle de notre famille, & pour cette
„ raiſon, il ne vouloit prêter l'oreille
„ à aucune exhortation, à aucune répri-
„ mande.

„ Je ne conçois pas comment cette
„ mauvaiſe coutume a pu jetter de ſi
„ profondes racines, puiſqu'il s'eſt fait
„ à cet égard des changemens chez les par-
„ ticuliers, ſelon le bon plaiſir des parens
„ prudens & ſages, & que nous voyons
„ dans les ſaintes Ecritures que la femme
„ d'Iſaac, lors de la grande vieilleſſe de

„ ſon mari, procura le droit héréditaire
„ à ſon plus jeune fils. La même choſe
„ ſe voit auſſi chez nos prédéceſſeurs. Le
„ grand Duc Iwan Baſileowitz, de glo-
„ rieuſe & éternelle mémoire, qui non-
„ ſeulement étoit grand de nom, mais en-
„ core en effet, puiſqu'il a raſſemblé no-
„ tre patrie qui étoit diſperſée par un par-
„ tage entre les enfans de Volodimir,
„ déſigna d'abord ſon petit fils Démétrius
„ pour ſon ſucceſſeur, à l'excluſion de
„ ſes propres enfans; mais il changea en-
„ ſuite cette diſpoſition en faveur de ſon
„ fils Baſile, comme on peut le voir dans
„ l'hiſtoire de nos prédéceſſeurs. Il eſt facile
„ de trouver pluſieurs autres exemples
„ de cette eſpèce, mais on les paſſe ſous
„ ſilence.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

„ C'eſt dans la même vue, & par un
„ ſoin paternel pour nos ſujets, que pour
„ empêcher que les maiſons des particu-
„ liers ne fuſſent ruinées par des ſucceſ-
„ ſeurs indignes, nous fîmes publier en
„ 1714 une loi, en vertu de laquelle il
„ étoit permis de laiſſer les biens immeu-
„ bles à un ſeul fils, accordant néanmoins
„ le pouvoir aux parens de les donner à
„ celui de leurs fils qu'ils croiroient le
„ mériter, même au plus jeune, à l'ex-
„ cluſion des aînés, ou à tel qu'ils juge-
„ roient le plus digne & le plus capa-
„ ble de conſerver la ſucceſſion, afin
„ qu'elle ne fût pas diſſipée.

„ A combien plus forte raiſon ne ſom-
„ mes-nous pas obligés d'avoir ſoin de
„ notre Empire, qui ſe trouve aujour-
„ d'hui beaucoup plus étendu. Auſſi avons

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

„ nous jugé à propos de faire cette loi & „ diſpoſition, ſuivant laquelle il dépen- „ dra toujours de la volonté du Souve- „ rain régnant, de donner la ſucceſſion „ à qui il voudra; comme auſſi de dé- „ poſer celui qu'il aura nommé, s'il s'en „ trouve incapable dans la ſuite, afin „ que les enfans & ſucceſſeurs étant par- „ là tenus en bride, ils ne s'abandonnent „ pas à une méchanceté pareille à celle „ dont il eſt fait mention ci-deſſus.

„ A ces cauſes, nous ordonnons que „ tous nos fidéles ſujets, tant eccléſiaſti- „ ques que ſéculiers, ſans nulle excep- „ tion, confirment par ſerment notre „ préſente Ordonnance devant Dieu & „ ſon ſaint Evangile, & cela, en telle „ ſorte que tous ceux qui s'y oppoſeront „ ou qui voudront l'expliquer autrement, „ ſeront réputés pour traîtres & ſujets à „ la peine de mort, & au ban de l'Egliſe. „ Fait à Préobraſinski, le 5 Février „ 1722. *Signé*, PIERRE.

Ce fut au ſein de la paix, que Pierre le Grand connut l'épuiſement dans lequel les impôts avoient mis ſes peuples; ils venoient de lui donner le nom de pere, il voulut en être digne, & s'occupa tout entier du ſoin de les ſoulager. Pour empêcher que l'argent ne ſortît de ſes Etats, il établit de nouvelles manufactures, ordonna qu'on prît un ſoin particulier des anciennes, & chercha tous les moyens poſſibles pour attirer de nouvelles eſpèces dans ſon Empire. Il fit chercher des mines, promit des récompenſes à ceux qui en découvriroient, & fit dreſſer des

réglemens convenables pour les faire exploiter. On établit dans différentes Villes des fonderies, & des fabriques de toutes sortes d'armes à feu ; des manufactures de toiles, des papeteries, des moulins à poudre, des Imprimeries, où l'on imprima la traduction de plusieurs bons livres. Ce même Gluck, qui avoit eu soin de l'enfance de Catherine, fut nommé Directeur du College qui étoit à Moscou, & Inspecteur des Imprimeries.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

Pierre, pour inspirer à ses peuples le goût de la lecture, passoit tous ses momens de loisir à lire. Un Boïare avec lequel il s'entretenoit un jour des Sciences, lui dit qu'il prenoit des peines inutiles, & qu'il ne parviendroit jamais à donner de l'esprit aux Russes. L'Empereur lui jetta un regard de mépris & lui tourna le dos. Peu de tems après, l'on vit paroître un ouvrage, dans lequel on réfutoit le sentiment de ceux qui prétendent que le climat influe beaucoup sur le caractère & l'esprit des habitans ; on y prouvoit que les peuples qui passoient chez les anciens pour des barbares, avoient vu naître parmi eux des hommes de génie ; on citoit Esope qui étoit de Phrygie, Anacharsis Scite de naissance, Epaminondas de Béotie, &c. On attribua cet ouvrage au même Gluck dont nous venons de parler.

Parmi les Officiers Russes qui avoient été faits prisonniers pendant les guerres de Suède, il s'en trouva plusieurs qui étoient mariés & qui avoient des enfans; leurs femmes étoient allées les trouver dans le lieu de leur prison, & y avoient mené leurs enfans.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

Lorſque la paix fut conclue, ces priſonniers furent échangés, ils ramenerent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Le Comte Gallowin, qui étoit de ce nombre, avoit trois filles qui étoient allées le joindre à Stockholm ; elles y avoient pris les mœurs & les uſages des dames Suédoiſes, y avoient appris le François, l'Allemand, & le Suédois. Le Czar ſe faiſoit un plaiſir de s'entretenir avec elles, leur marquoit une conſidération particulière, & les citoit ſouvent pour modèle aux dames Ruſſes. Ce Monarque, voyant que l'uſage des aſſemblées n'avoit pas pris dans ſes Etats comme il le déſiroit, donna à ce ſujet des réglemens, dont voici la traduction.

» Celui qui ſe propoſe de tenir aſſem-
» blée, mettra dès le matin à ſa porte
» un écriteau, ou une autre marque,
» pour ſervir de ſignal aux perſonnes
» de l'un & de l'autre ſexe.

» L'aſſemblée ne commencera qu'à qua-
» tre ou cinq heures après midi, & ne
» durera que juſqu'à dix.

» Le maître & la maîtreſſe de la mai-
» ſon n'iront point au-devant de ceux
» qui entreront, ne les reconduiront
» point, & ne ſeront point obligés de
» leur tenir compagnie ; ils doivent ſeu-
» lement fournir des chaiſes, des li-
» queurs, & les autres choſes en uſage
» dans la ſociété.

„ On pourra arriver dans l'aſſemblée
„ à toute heure, pendant l'eſpace du
„ tems marqué.

„ On aura la liberté de jouer, de s'aſ-
„ ſeoir, de ſe promener, &c. Si quel-

„ qu'un y trouve à redire, il boira un
„ grand gobelet de vin ou d'eau-de-vie, pour punition de ſa critique.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

„ Les gens de qualité, les Officiers
„ Généraux, les Marchands de marque,
„ les Artiſtes, &c. auront la liberté d'al-
„ ler aux aſſemblées avec leurs femmes:
„ on marquera un endroit particulier pour
„ les domeſtiques.

„ Il y aura une ſalle marquée pour la
„ danſe, une autre pour le jeu, une
„ troiſième pour ceux qui voudront fu-
„ mer & converſer enſemble; perſonne
„ ne boira avec excès, ſous peine d'ê-
„ tre banni de toutes les aſſemblées. „

Pierre, comme pere des Ruſſes, s'occupoit des moindres détails de leur éducation; il fit venir des Muſiciens des pays étrangers; & pour donner aux Ruſſes le goût de la Muſique, qui adoucit les mœurs & police les nations, il établit des concerts publics. Il obligea pluſieurs fils de Boïares, à apprendre à jouer des inſtrumens, & à aller jouer dans ces concerts; mais la pareſſe naturelle aux Ruſſes les empêchoit de ſoutenir leur jeu auſſi long-tems que les Muſiens étrangers. L'Empereur en fut averti: il ſe rendit un jour à un de ces concerts, & ſe fit accompagner par une douzaine de ſes Gardes, auxquels il fit prendre des fouets ſous leurs habits. Lorſque les jeunes Boïares ceſſerent d'accompagner les Muſiciens, l'Empereur fit à ſes Gardes un ſigne dont ils étoient convenus. Les Gardes tirerent les fouets de deſſous leurs habits, en donnerent plu-

Mémoires manuſcrits.

sieurs coups sur les épaules des jeunes Boïares, en leur disant de continuer à jouer. Le Czar ajouta: " Voilà les inf-
" trumens que je ferai apporter pour
" vous apprendre la Musique. "

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

Dans le même tems que Pierre le Grand descendoit aux plus petits détails pour policer les Russes, il s'élevoit aux soins & aux travaux les plus dignes d'un Monarque, consultoit les Marchands pour apprendre les moyens de faire fleurir le commerce. Il employa ses soldats à construire ces différens canaux qu'il avoit projettés; toutes les provinces de Russie se communiquerent, & purent commercer les unes avec les autres: par ce moyen, il ouvrit encore à ses sujets une route nouvelle pour la Perse, la Turquie, & plusieurs autres pays étrangers.

La réussite excitoit toujours l'Empereur à de nouveaux travaux, à de nouvelles entreprises; ses sujets, en se polissant, apprenoient à connoître les talens supérieurs de leur Monarque, & se félicitoient de l'avoir pour maître: leur amour pour lui veilloit à sa conservation, à celle de l'Etat. Un ambitieux voulut envahir une portion de l'Empire, & s'en faire proclamer Roi. Le Prince Gagarin, Gouverneur de Sibérie, trouva le moyen, par les vexations les plus criantes, d'amasser des sommes immenses: la Chambre de Justice le condamna plusieurs fois à des amendes considérables; mais le Czar eut toujours la foiblesse de lui laisser son gouvernement, & Gagarin sut reprendre sur le peuple ce qu'il avoit été

Le Prince Gagarin veut usurper le titre de Roi de Sibérie; il est pendu.

forcé de donner au Monarque : ſes richeſſes égaloient celles d'un ſouverain ; il voulut en avoir le titre, envoya dans les lieux les plus éloignés de la Sibérie une partie de ceux qu'il crut capables d'arrêter ſes entrepriſes, diſtribua des ſommes conſidérables aux autres, fit annoncer au peuple qu'il faiſoit tous ſes efforts auprès du Czar pour qu'on diminuât les impôts, diſtribua quelques ſommes à ceux qu'il ſavoit être dans la miſere, affecta de la dévotion, gagna les prêtres, par leur moyen mit le peuple dans ſes intérêts : les préparatifs étant faits, ſa rebellion alloit éclater ; mais l'Empereur en fut averti à tems : Gagarin fut arrêté, examiné, convaincu, jugé, & pendu.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

Catherine étoit faite pour les aventures ſingulières. Il lui en arriva cette année une qui paroît incroyable ; mais elle eſt atteſtée par un homme qui étoit alors en Ruſſie, & qui, par ſa place, ſe trouvoit à portée de pénétrer dans l'intérieur du Palais, & de voir ce qui s'y paſſoit. Parmi le témoignage de pluſieurs perſonnes, il rapporte celui du Chirurgien même de la Czarine. Pierre avoit pris en amitié un certain Villebois, Gentilhomme de Baſſe-Bretagne, & lui confioit ſes ſecrets les plus cachés. Ce Gentilhomme avoit gagné la confiance du Czar par ſa valeur, ſa fermeté & ſa diſcrétion. Lorſque ce Monarque paſſa en Angleterre, il y trouva Villebois qui étoit Officier de vaiſſeau, & qui avoit la réputation d'un habile

Aventure ſingulière arrivée à la Czarine.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

homme de mer. On assure que Villebois, n'étant pas riche, faisoit la contrebande en France, qu'il fut arrêté, mis en prison, trouva le moyen de s'échapper, & passa en Angleterre. Le Czar lui proposa de le suivre en Russie; Villebois y consentit. Pendant qu'ils étoient sur mer, leur vaisseau fut tellement battu de la tempête, que les matelots croyoient périr à chaque instant. Villebois, qui joignoit l'adresse à la force & au courage, manœuvra si bien, qu'il sauva le vaisseau & tout l'équipage. Pierre, qui aimoit les hommes extraordinaires, l'embrassa, & lui fit toutes les protestations possibles d'amitié. Lorsqu'ils furent arrivés en Russie, il le fit Capitaine de Vaisseau, & son aide-de-camp, pour l'avoir plus souvent auprès de lui. Cet Officier donnoit tout les jours des preuves de valeur, & l'amitié du Czar augmentoit tous les jours pour lui. Ce qui le rendoit encore plus cher au Monarque, c'est qu'il s'appercevoit que son favori l'aimoit pour lui-même: jamais il ne lui demandoit des graces. Villebois avoit un défaut, il aimoit à boire, & se portoit à toutes les extrêmités lorsqu'il étoit échauffé par le vin; mais il avoit la prudence de résister à son penchant, & d'éviter toutes les occasions de boire: le Czar lui pardonnoit ses défauts en considération de ses qualités.

Un jour que ce Prince étoit avec lui à Strelemoitz, maison de plaisance sur la baie de Pétersbourg, il le chargea d'une commission auprès de la Czarine, qui

étoit à Cronſlot. Il faiſoit alors un froid exceſſif, Villebois but quelques verres d'eau-de-vie dans la route. Lorſqu'il arriva à Cronſlot, la Czarine dormoit encore ; on le fit paſſer dans une chambre où il y avoit un poële : il y reſta juſqu'à ce que Sa Majeſté fût éveillée. Le changement d'air, joint à l'eau-de-vie qu'il avoit bue, lui tourna la tête, au point que ſa raiſon s'égara. Lorſque Catherine fut éveillée, on l'avertit que Villebois étoit venu pour lui dire quelque choſe de la part de l'Empereur ; elle ordonna qu'on le fit entrer : lorſqu'il parut dans la chambre de l'Impératrice, les dames d'honneur, ne s'appercevant pas de l'état dans lequel il étoit, ſe retirerent par reſpect. Villebois étoit ſi troublé, qu'il oublia qu'il ſe trouvoit devant l'Impératrice, & qu'il étoit chargé des ordres de l'Empereur : il ne vit qu'une belle femme dans un lit, s'élança ſur elle, la découvrit & la viola. L'effroi ſaiſit cette Princeſſe, au point qu'elle ne put crier. Lorſqu'elle eut repris ſes ſens elle appella ſes Gardes, qui ſaiſirent Villebois, le lierent, & le mirent dans la priſon du Château. Dans ſon emportement, il avoit bleſſé la Czarine, on fut obligé d'appeller un Chirurgien pour la panſer. Ce fut lui qui raconta l'aventure à l'Ecrivain de qui je la tiens.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

Mémoires manuſcrits.

Elle chargea un Officier de ſes Gardes d'aller annoncer à l'Empereur ce qui lui étoit arrivé, & de demander la punition du coupable. Un pareil outrage fait à un Monarque dans la perſonne de ſa fem-

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

me, mérite un prompt châtiment. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour le coupable, que Pierre aimoit la Czarine avec paſſion, qui étoit jaloux, & implacable dans ſes vengeances; tous ceux qui étoient inſtruits du fait, ne doutoient pas que Villebois ne périt inceſſamment dans les plus affreux tourmens; mais l'eſtime & l'amitié que Pierre avoit conçue pour lui, firent taire tous les autres ſentimens. Au récit que lui fit l'Officier des Gardes, il reſta d'abord interdit, ſe leva, ſe promena quelques momens dans ſa chambre en ſe frottant la tête: ſe tournat enſuite vers l'Officier, il lui dit: " Qu'eſt devenu Villebois ? „ On l'a lié, répondit l'Officier, & on „ l'a mis en priſon, où il s'eſt endor- „ mi ſur le champ. Je parie, reprit l'Em- „ pereur, qu'à ſon réveil il ne ſaura „ pas pourquoi il eſt arrêté, & que „ quand on lui dira ce qu'il a fait, il „ n'en voudra rien croire. „ Il garda enſuite le ſilence, & continua à ſe promener dans ſa chambre avec un air rêveur, qui annonçoit plutôt le dépit que la colère. Au bout de quelque tems il il dit: " Il faut cependant faire un exem- „ ple, quoique cet animal ſoit innocent. „ Qu'on le mettre pour deux ans à la „ chaîne. „ L'Auteur des Mémoires qui m'ont été confiés, tient encore ce détail de l'Officier même des Gardes.

Villebois fut conduit à la chaîne: mais il n'y fut aſſujetti à aucun travail pénible, & l'Empereur le rappella au bout de ſix mois, lui rendit toute ſa

confiance, & le rétablit dans ſes dignités.

Peu de tems après, ſe trouvant ſeul avec lui, il lui dit : « Villebois, je ſais „ que vous avez deſoin de femme, je „ vous en ai trouvé une qui ne vous „ déplaira pas. » C'étoit une demoiſelle de qualité qui poſſédoit de très-grands biens. Villebois l'epouſa, l'Empereur lui donna des terres conſidérables dans l'Eſtonie & la Livonie. Ce mariage fut heureux, il en ſortit des enfans qui ſont aujourd'hui dans une poſition fort avantageuſe en Ruſſie. Ce pardon accordé à Villebois, eſt un exemple bien frappant du pouvoir de l'amitié. PIERRE I, dit le Grand. 1722.

§. IX.

Guerre contre la Perſe.

Au milieu des ſoins & des embarras du gouvernement, Pierre le Grand formoit des projets de conquêtes. Le trône de Perſe étoit alors occupé par Huſſein, Prince foible & indolent, qui abandonnoit les rênes de l'Etat à des Eunuques. Ces indignes Miniſtres profitoient de la foibleſſe du Prince, pour contenter leur inſatiable avidité, & le peuple gémiſſoit ſous le poids des impôts qu'ils multiplioient tous les jours. Un gouvernement tirannique eſt toujours odieux ; tous les Perſans en général déſiroient de voir changer le leur, & étoient tout prêts à embraſſer le parti du premier qui ſeroit aſſez hardi pour lever l'étendard de la rebellion. Cet homme hardi parut enfin ; c'étoit un certain Mirveis, né Etat de la Perſe.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

parmi les Agwans, peuples qui, après avoir long-tems réſiſté aux efforts de Tamerlan, abandonnerent leur patrie, & ſe retirerent dans le pays de Candahar, ſitué à l'extrêmité orientale de la Perſe, & continuerent de vivre comme les Tatars, c'eſt-à-dire, ſous des tentes. Le Roi de Perſe avoit donné le gouvernement de Candahar au Prince de Géorgie, & Mirveis étoit chargé de percevoir les deniers royaux : ce dernier étoit ſouple, adroit, inſinuant, généreux & hardi, il avoit enfin tous les talens & toutes les qualités néceſſaires à un chef de parti. Le Gouverneur de Candahar donna toute ſa confiance à cet homme, qui en profita pour acquérir des richeſſes conſidérables, & pour gagner l'affection du peuple. Son crédit parmi ſes compatriotes augmentant tous les jours, parvint au point d'inquiéter même ſon protecteur. Le Prince de Géorgie ſentit que ſi les Agwans, naturellement inquiets & remuans, avoient à leur tête un homme tel que Mirveis, ils pourroient cauſer de grands troubles dans l'Etat : pour éviter ce malheur, il réſolut d'éloigner Mirveis, de l'envoyer à la Cour : il le chargea d'une commiſſion auprès des Miniſtres, leur manda de le retenir à Iſpahan ſous quelque prétexte que ce fût, de faire obſerver ſes démarches. Les moyens qu'on employoit pour empêcher cet homme d'exciter une révolte, furent ceux qui l'y engagerent. Le ſéjour qu'il fit à la Cour, le mit à portée d'examiner la conduite du Roi, de ſes Miniſtres, &

le mécontentement du peuple ; il ſentit que toute la nation, indignée du joug qu'elle portoit, étoit toute prête à le ſecouer, & qu'elle n'attendoit qu'un chef. Il réſolut d'être lui-même ce chef, & prit toutes les précautions néceſſaires pour y parvenir. Par des diſcours flatteurs, par une ſoumiſſion feinte, il détruiſit les ſoupçons qu'on avoit conçus contre lui, & gagna la confiance du Prince & de ſes Miniſtres, au point, qu'on le combla de préſens, &, ce qu'il déſiroit, on le renvoya à Candahar avec un pouvoir plus étendu que celui qu'il avoit auparavant. Il continua de gagner le cœur de ſes compatriotes par ſes largeſſes & ſes bienfaits. Pour réuſſir plus ſûrement, cet homme adroit mit les Prêtres Muſulmans dans ſon parti, contréfit le dévot, & les enrichit par des préſens. Enfin, non content de toutes ces précautions, il voulut encore être appuyé par le pouvoir de la ſuperſtition ; il fit un pélerinage à la Mecque, communiqua ſon projet aux Docteurs de la loi, obtint leur approbation, retourna dans ſa patrie, aſſembla ſes compatriotes dans un lieu écarté, leur déclara la réſolution qu'il avoit priſe, leur fit connoître la facilité qu'il auroit à la remplir, & les avantages qu'ils en retireroient : il appuya ſon diſcours par l'approbation des Docteurs, qui, diſoit-il, lui avoient aſſuré que le Prophête approuvoit & ſeconderoit leur entrepriſe. Les Agwans, flattés de l'eſpérance de recouvrer leur liberté, le proclamerent ſur le champ

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

leur chef, & lui prêterent ſerment de fidélité. Il leur donna rendez-vous pour la nuit ſuivante, les arma, les conduiſit à la citadelle, égorgea la garniſon, & aſſaſſina le Prince de Géorgie ; il s'empara enſuite de tous les poſtes importans de Candahar, des munitions qu'il y trouva, & de la caiſſe militaire. Il appella à la liberté tous ceux qui étoient mécontens du Gouvernement ; le nombre en étoit conſidérable, & ſon parti augmentoit tous les jours. A cette nouvelle, la Cour ſortit de ſon indolence, fit marcher une armée conſidérable du côté de Candahar ; mais l'adroit Mirveis enleva tous les bleds & les fourages qui ſe trouvoient dans le pays : l'armée Royale ne trouvant pas de quoi ſubſiſter, ſe débanda ; pluſieurs ſoldats & pluſieurs Officiers embraſſerent même le parti du rebelle. Mirveis, qui ſe voyoit en état de tenir la campagne, aſſiégea & prit pluſieurs villes : ſon armée groſſiſſoit tous les jours, & l'indolent Huſſein trembloit ſur ſon trône.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

Le bruit des troubles qui agitoient la Perſe, ſe répandit bientôt en Ruſſie ; Pierre réſolut d'en profiter, & d'augmenter ſon empire. La ville de Scamachie étoit du nombre de celles que Mirveis avoit conquiſes : ſes ſoldats, encore mal diſciplinés, l'avoient pillée & ſaccagée. Pluſieurs Marchands Ruſſes périrent par le fer des rebelles avec les habitans de cette ville infortunée. Le Czar envoya un Ambaſſadeur à la Cour de Perſe, pour demander ſatisfaction des cruautés qu'on avoit exercées

contre ſes ſujets qui étoient établis dans Scamachie ; la reſtitution des effets qu'on leur avoit enlevés, & pour déclarer la guerre en cas de refus. La Cour de Perſe étoit expoſée à de trop grands embarras pour accorder au Czar ce qu'il demandoit ; il n'étoit d'ailleurs pas en ſon pouvoir de forcer un rebelle qui avoit les armes à la main, à faire cette réparation.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

Pierre, ſur la réponſe de ſon Ambaſſadeur, donna ordre à ſes Officiers de mer d'aſſembler ſa flotte, & de deſcendre ſur le Volga juſqu'à Aſtrakan, & à ſes Officiers de terre, d'aſſembler autour de cette ville une armée d'environ quatre-vingt mille hommes, & ſe rendit à Aſtrakan, avec Catherine, qui voulut l'accompagner dans cette expédition. Avant de ſe mettre en marche, il fit répandre dans les provinces de Perſe un manifeſte, contenant les motifs qui l'engageoient à prendre les armes ; en voici la traduction.

„ Sa Majeſté Impériale de Ruſſie, a jugé „ à propos de faire ſçavoir à tous les ha- „ bitans du Royaume de Perſe, qu'elle eſt „ arrivée ſur les frontières de ce Royau- „ me avec ſes forces de terre & de mer, „ non pour en envahir quelques provin- „ ces, mais pour maintenir ſur le trône „ le légitime ſouverain, pour le mettre à „ l'abri des coups que veut lui porter le „ rebelle Mirveis, & pour obtenir ſatiſ- „ faction de lui & de ſes Tatars, au ſujet „ des brigandages qu'ils ont commis dans „ l'Empire de Ruſſie. Sa Majeſté Impériale „ faiſant connoître la pureté de ſes inten- „ tions, eſpére que ceux qui ſe ſont ran-

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

„ gés ſous les ordres du rebelle, l'aban-
„ donneront inceſſamment pour ſe retirer
„ vers leur ſouverain, & lui donneront
„ des marques de la fidélité & de l'obéiſ-
„ ſance qu'ils lui doivent. Ceux qui per-
„ ſiſteront dans la déſobéiſſance, & qui
„ tomberont entre nos mains, n'ont au-
„ cune grace à eſpérer; au ſurplus, nous
„ avons défendu à nos troupes, ſous les
„ peines les plus ſévéres, d'exercer au-
„ cune violence, de piller, de brûler, ou
„ de commettre aucune autre eſpèce de
„ déſordre ſur les terres de Perſe, ou con-
„ tre aucun des habitans de ce Royaume.„

Cependant le rebelle Mirveis, enhardi par les ſuccès, attaqua ſon Roi juſque dans Iſpahan, & le força d'en ſortir. Huſſein, informé des préparatifs que le Czar faiſoit pour entrer en Perſe, lui envoya des Ambaſſadeurs, & le pria de hâter ſa marche. Pierre vogua ſur la mer Caſpienne, débarqua dans le Dageſtan, traverſa des déſerts immenſes avec ſon armée. Ses ſoldats, épuiſés par la ſoif & par la chaleur exceſſive du climat, ſembloient à chaque inſtant prêts à ſuccomber: mais l'exemple du Monarque relevoit leur courage: il paſſoit des journées entières ſans boire, marchoit à pied ſur les ſables brûlans de cet affreux déſert, & étoit preſque toujours couvert de ſueur & de pouſſière. C'étoit la ſeconde fois qu'on voyoit un Héros traverſer ce pays aride, à la tête d'une armée qui marchoit contre la Perſe. Pour combattre Darius, Alexandre le Grand ſuivit autrefois la même route que Pierre le Grand prenoit pour aller attaquer le rebelle Mirveis. Ce

Traduction de Strahlenberg.

qu'on n'y avoit point encore vu, c'étoit une Impératrice qui partageoit les fatigues avec l'Empereur & ſes ſoldats. Catherine faiſoit monter dans ſa voiture ceux qui étoient fatigués : on y en compta juſqu'à ſix à la fois : elle leur parloit avec cette douceur qui lui étoit naturelle, les appelloit ſes enfans, & leur montroit une tendreſſe de mere. Avec de pareils maîtres on ſurmonte les plus grands obſtacles. Pierre arriva à Derbent, que les Turcs appellent *Demir Capi*, c'eſt-à-dire, *la porte de fer*. Cette ville eſt ainſi nommée, parce qu'il y avoit en effet une porte de fer vers le midi. D'un côté elle touche à une branche eſcarpée du mont Caucaſe ; de l'autre, ſes murs ſont baignés par les vagues de la mer Caſpienne, qui s'élevent quelquefois par-deſſus. Les habitans du pays prétendent que la fortereſſe & les murailles qui la ferment du côté du midi, furent bâties par Alexandre le Grand. Ces murailles pourroient paſſer pour une merveille de l'antiquité : elles ont quarante pieds de hauteur & ſix de largeur, ſont flanquées de tours quarrées à cinquante pieds l'une de l'autre, & tout cet ouvrage paroît d'une ſeule pièce. De loin, on le prendroit pour du marbre ; mais en approchant, on voit que c'eſt une compoſition faite avec des coquilles de moules & du grès battu. Cette compoſition s'eſt tellement endurcie à l'air, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en détacher un morceau avec le marteau. On trouve aux environs de cette ville les débris d'une muraille ſemblable à celle de la Chine : elle fut bâtie dans les tems de la

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

plus haute antiquité, rempliſſoit l'eſpace qui eſt entre la mer Caſpienne & la mer Noire, & ſervoit de rempart contre cette multitude de barbares qui occupoient le Midi de ces deux mers.

Pierre fait la conquête de Derbent.

Le Gouverneur de Derbent, fit ouvrir les portes de la ville à l'approche de l'armée Ruſſe. Pierre le Grand, ſe voyant maître de Derbent, forma le projet d'établir une marine ſur la mer Caſpienne, afin de faciliter le tranſport des marchandiſes qu'on tire de l'Aſie. Après cette expédition, il laiſſa une armée de quinze mille hommes pour défendre ſa nouvelle conquête, & fit toute la diligence poſſible pour arriver à Pétersbourg. Menzikof étoit à la tête du conſeil de Régence que Pierre avoit établi en partant pour la guerre de Perſe. Ce Miniſtre, toujours inſatiable, commettoit les exactions les plus criantes : il ſuffiſoit d'être riche pour ſe voir accuſer & condamner, & ce n'étoit que par des ſommes conſidérables que l'on évitoit la punition. Le Vice-Chancelier Schaffirof lui reprocha pluſieurs fois ſes injuſtices ; voyant que ſes remontrances étoient inutiles, il manda au Czar ce qui ſe paſſoit dans ſes Etats pendant ſon abſence. Pierre aimoit & eſtimoit ces deux hommes ; ce n'étoit qu'avec douleur qu'il ſe voyoit forcé de les juger. Après avoir examiné les preuves que Schaffirof apportoit contre Menzikof, il trouva le dernier coupable, le fit venir dans ſon palais, lui reprocha ſes crimes, le menaça de le faire périr dans les tourmens : on aſſure même que Pierre étoit ſi terrible dans ſa colère,

qu'il frappa Menzikof. Le favori connoiſſoit trop bien le caractère de ſon maître, pour ne pas ſavoir l'appaiſer. Il lui dit avec un air de ſoumiſſion: " Seigneur, „ mon crime eſt de chercher à procurer „ de l'argent à votre Majeſté, toutes les „ fois qu'elle en a beſoin. On m'accuſe „ d'avoir amaſſé des richeſſes : mais ce „ n'eſt pas pour moi; elles ne ſont qu'en „ dépôt entre mes mains; votre Majeſté „ ſait que je ne les garde qu'autant qu'elle „ n'en a pas beſoin, & que ſitôt qu'elle „ dit qu'il lui faut de l'argent, je n'ai plus „ rien à moi, & que je ſacrifie tout au „ beſoin de l'Etat & à la gloire de votre „ auguſte Majeſté. „ L'amitié arrête promptement la colère : celle de Pierre ſe calma lorſqu'il vit Menzikof proſterné devant lui. Le dernier ne ſe vit pas plutôt hors d'embarras, qu'il médita la perte de ſon ennemi. Il commença par l'accuſer de s'être approprié des ſommes conſidérables qui appartenoient au Prince Gagarin, quoiqu'il eût ſigné lui-même un ordre de l'Empereur, par lequel il étoit enjoint à tout le monde de quelque qualité que ce fût, de porter au tréſor Impérial tous les effets que ce criminel leur avoit confiés. Il ajouta que Schaffirof étant Grand-Maître des Poſtes, avoit augmenté le prix des ports des lettres, & avoit mis dans ſes coffres le produit de cette augmentation ; qu'il avoit dit des injures à des Sénateurs en plein Sénat, ce qui eſt défendu par les loix de Ruſſie, ſous peine de la vie, &c.

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

Ces accuſations parurent ſi graves à l'Empereur, qu'il nomma des Commiſſai-

PIERRE I, dit le Grand. 1722.

res pour examiner cette affaire. Menzikof trouva des témoins qui dépoſerent contre Schaffirof : on donna le Knout à l'accuſé, & on le condamna à avoir la tête tranchée. La veille de l'exécution, un trompette publia la ſentence dans toutes les rues de la ville : le lendemain la place publique fut remplie de monde : ſur les neuf heures du matin on vit paroître l'infortuné Schaffirof entre deux Prêtres qui le préparoient à la mort. On lui lut ſa ſentence, qu'il écouta avec fermeté : il monta enſuite ſur l'échafaud & poſa ſa tête ſur le billot. Déja le bourreau levoit la hache pour frapper, lorſqu'on entendit une voix qui crioit : *Grace pour la vie, par ordre de Sa Majeſté Impériale.*

La Czarine obtient la grace du Vice-Chancelier Schaffirof.

Schaffirof fut redevable de cette faveur au ſouvenir que Catherine conſerva des ſervices qu'il avoit rendus à la Ruſſie ſur le Pruth. Elle repréſenta à l'Empereur qu'il n'étoit pas juſte de faire périr un homme qui, par ſon habileté, avoit fait incomparablement plus de bien au public, que ſes fautes ne lui avoient cauſé de mal. Pierre, frappé de cette vérité, commua la peine de mort en un banniſſement perpétuel : mais la Czarine le rappella après la mort de Pierre, & le rétablit dans ſes dignités.

1723.

La conquête de Derbent allarma la Porte Ottomane, & les quinze mille Ruſſes qu'on laiſſoit dans le Dageſtan lui donnoient beaucoup d'ombrage. Le Divan décida qu'il falloit prendre des meſures pour s'oppoſer aux progrès des Ruſſes en Aſie. Il y fut encore excité par un Prince du Dageſtan, qui vint implorer la protection du Grand

Grand Seigneur contre les Ruſſes. Le Sultan étoit tout prêt à déclarer la guerre au Czar : mais les Cours de Vienne & de Verſailles l'en empêcherent. L'Empereur d'Allemagne annonça que ſi les Turcs attaquoient la Ruſſie, il ſeroit obligé de prendre les armes contr'eux. Le Marquis de Bonnac, alors Ambaſſadeur de France à Conſtantinople, appuya par ſes repréſentations, les menaces des Allemands. Il dit aux Miniſtres de la Porte, qu'on ne devoit pas ſouffrir qu'un rebelle enſeignât à détrôner les Souverains, & que l'Empereur de Ruſſie n'avoit fait que ce que le Grand-Seigneur auroit dû faire.

PIERRE I. dit le Grand. 1723.

Pendant ces négociations le rebelle Mirveis marcha à la tête de ſes troupes du côté de Derbent, ravagea tous les environs : le Ghilan fut ſaccagé, & les peuples déſeſpérés, ſe mirent d'eux-mêmes ſous la protection de la Ruſſie. Le foible Huſſein, n'ayant ni le courage, ni l'activité néceſſaires pour retenir ſes peuples dans le devoir, & pour réſiſter au rebelle, fut ſurpris & enfermé dans une tour avec toute ſa famille. *Fachmaſib*, le plus jeune de ſes fils, trouva le moyen de s'échapper. Quelques ſujets fidéles ſe rangerent autour de lui : mais il étoit trop foible pour attaquer le rebelle. Il crut obtenir du ſecours de Pierre, & lui en envoya demander par un Ambaſſadeur. Cet Ambaſſadeur Perſe fit au Czar un diſcours, dont voici la traduction.

„ Très-gracieux Seigneur, ainſi que le „ ſoleil éclaire tout le monde, & commu- „ nique par-tout ſa chaleur favorable, &

PIERRE I, dit le Grand. 1723.

„ que les étoiles, par leur bénigne in-
„ fluence, produiſent & conſervent la
„ vie à toutes les créatures, de même vo-
„ tre Majeſté répand ſes graces & ſes fa-
„ veurs ſur tous les habitans du Globe ter-
„ reſtre. Le bonheur que Dieu a accordé
„ à votre Majeſté ne permet à perſonne
„ de ſe déclarer contr'elle. Le trône de
„ votre Majeſté eſt autant élevé au-deſſus
„ des autres, que la plus brillante étoile
„ ſurpaſſe les autres par ſon éclat. Dieu a
„ autant affermi les droits de votre Ma-
„ jeſté, & relevé la ſplendeur de ſa cou-
„ ronne, qu'il a donné d'étendue à la do-
„ mination du Roi Pheridumi.

„ Que le Roi des Rois vous couronne
„ de ſa grace, & que le Roi *Kiavanum*
„ vous comble de ſa gloire! Vaillant, in-
„ vincible & le plus grand Empereur de
„ ce ſiécle, que Dieu ſoit toujours avec
„ vous! Par la bonté du Tout-Puiſſant,
„ & par un bonheur que perſonne n'igno-
„ re, mon très-gracieux Seigneur & vé-
„ ritable croyant, eſt monté ſur le trône
„ & a pris les rênes du Gouvernement.
„ Le Sophi m'a envoyé ici pour confir-
„ mer, & pour renouveller en toute ſou-
„ miſſion, une amitié éternelle avec vo-
„ tre Majeſté, & pour vous complimen-
„ ter de ſa part, ſouhaitant que la ſincére
„ union qui eſt préſentement entre votre
„ Majeſté & lui puiſſe durer éternelle-
„ ment. „

Le Czar fit aſſembler le Sénat, & conclut avec l'Ambaſſadeur de Perſe le traité ſuivant.

Au nom de Dieu Tout-Puiſſant.

PIERRE I, dit le Grand. 1723.

Preuves de l'hiſtoire de Pierre I.

„ Soit notoire par ces préſentes, que les „ troubles arrivés en Perſe ayant donné „ lieu à quelques-uns des habitans de ce „ Royaume d'exciter de dangereuſes ré- „ voltes contre leur légitime Souverain, „ & de lui cauſer par-là un préjudice in- „ exprimable, ils ont porté leurs violen- „ ces juſque contre les ſujets de Sa Ma- „ jeſté Impériale de Ruſſie, leur ont en- „ levé leurs marchandiſes, & les ont in- „ humainement maſſacrés, quoiqu'en ver- „ tu des traités conclus depuis long-tems „ entre les deux Puiſſances, & la bonne „ amitié qu'elles entretenoient l'une avec „ l'autre, il leur fût permis de négocier „ paiſiblement enſemble; & attendu que „ Sa Majeſté le Roi de Perſe qui régnoit „ alors, n'étoit pas en état pendant ces „ troubles de donner aux ſujets de Sa Ma- „ jeſté Impériale de Ruſſie la ſatisfaction „ qui leur étoit dûe, pour les inſolences „ commiſes envers eux, Sa Majeſté Im- „ périale, en vertu de l'eſtime & de la „ bonne amitié qu'elle porte à Sa Ma- „ jeſté Royale de Perſe, comme auſſi pour „ ne pas permettre l'entière deſtruction „ de ſon Royaume, ni que le mal, qui „ va toujours en augmentant, s'étendît „ juſque ſur ſes propres frontières, a jugé „ à propos de prendre elle-même les ar- „ mes contre leſdits rebelles, de s'empa- „ rer de quelques-unes de leur places ſi- „ tuées ſur la mer Caſpienne, & d'y met- „ tre garniſon. Ce qui ne peut être une „ injuſtice, parce que les rebelles ſont,

PIERRE I, dit le Grand. 1723.

„ par ce moyen, tenus en bride. On peut „ juger de ce qu'ils veulent faire, par ce „ qu'ils ont déja fait. Ils ſe ſont emparés „ de la capitale du Royaume, ont mis en „ priſon la perſonne ſacrée du Roi, toute „ la famille Royale. Le plus jeune des „ Princes à ſu leur échapper. Comme vé- „ ritable & légitime ſucceſſeur au Royau- „ me, il a cherché à renouveller l'an- „ cienne amitié contractée depuis ſi long- „ tems entre les deux Etats, même la reſ- „ ſerrer plus étroitement. Pour cet effet „ il nous a envoyé en qualité d'Ambaſ- „ ſadeur plénipotentiaire, la perſonne „ d'Iſmaël Begh, dont la fidélité & l'af- „ fection lui ſont connues, tant pour nous „ notifier ſon élévation au trône de Per- „ ſe, que pour nous demander un prompt „ ſecours contre les violences des rebel- „ les, l'ayant muni de pouvoirs néceſſai- „ res pour conclure avec notre Majeſté „ Impériale un traite formel à cet égard. „ *A ces cauſes*, en vertu de l'ordre ſpé- „ cial préalablement donné aux Miniſtres „ ſouſſignés de ſa Majeſté Impériale, pour „ traiter avec ledit Ambaſſadeur de Per- » ſe, ils ſont convenus des articles ſui- » vans :

» 1°. Promet ſa Majeſté Impériale de » Ruſſie au Roi *Fachmaſth*, une amitié ſin- » cère, & une prompte aſſiſtance contre » les rebelles de ſon Royaume, & juſ- » qu'à ce qu'ils ſoient totalement détruits, » & que le Gouvernement de Perſe ſoit » rétabli dans une tranquillité parfaite, ſa » Majeſté Impériale de Ruſſie s'engage à » faire agir contre leſdits rebelles, un

» corps conſidérable d'Infanterie & de Ca-
» valerie.

PIERRE I, dit le Grand. 1723.

» 2°. D'autre part, ledit Roi de Perſe
» céde pour toujours à Sa Majeſté Impé-
» riale de Ruſſie & à ſes ſucceſſeurs, ſpé-
» cialement les villes de *Derbent* & de
» *Baka*, avec toutes leurs appartenances
» & dépendances le long de la mer Caſ-
» pienne, comme auſſi les Provinces de
» *Ghilan*, *Mazanderan*, *Aſterabat*, qui de-
» meureront à perpétuité à ſadite Majeſté
» Impériale pour ſervir à la ſubſiſtance de
» ſes troupes, ſans être autrement à char-
» ge à Sa Majeſté le Roi de Perſe.

» 3°. Attendu l'impoſſibilité qu'il y a
» de tranſporter ſi loin, & par mer, les
» chevaux & l'artillerie néceſſaires, auſſi-
» bien que les bagages, proviſions & mu-
» nitions dont on peut avoir beſoin, &
» d'autant que l'Ambaſſadeur de Perſe a
» aſſuré qu'il s'en trouveroit abondam-
» ment dans les places & pays cédés à ſa-
» dite Majeſté Impériale de Ruſſie, elle a
» ordonné à ſes Généraux qui ſont dans
» ce pays-là d'en raſſembler autant qu'ils
» pourront; & en cas qu'il ne s'y en trou-
» ve pas ſuffiſamment, Sa Majeſté, le Roi
» de Perſe, s'oblige à leur fournir, tous
» les chameaux dont ils pourront avoir
» beſoin pour le tranſport de leurs baga-
» ges, au prix de douze livres chacun; de
» pourvoir abondamment de vivres les
» troupes pendant leur marche, ſpéciale-
» ment de pain, de viande, & de ſel; à
» condition néanmoins que le blé, la
» viande & le ſel leur ſeront livrés au
» prix convenu, qui ſera payé comptant:

PIERRE I, dit le Grand. 1723.

» ſavoir la meſure de grain appellé *batman*;
» du poids de ſoixante livres de Ruſſie,
» 10 copecks; le batman de ſel, 2 co-
» pecks; un mouton peſant quatre bat-
» mans, un rouble. Si le prix des vivres
» augmente pendant la marche des trou-
» pes Ruſſes, le Roi de Perſe payera le
» ſurplus du prix fixé par le préſent ar-
» ticle du traité. Afin qu'il ſoit pourvu à
» tems à la ſubſiſtance de nos troupes,
» les proviſions commenceront à ſe faire
» auſſi-tôt que l'Ambaſſadeur de Perſe ſera
» retourné dans ſon pays.

» 4°. Les ſujets de Sa Majeſté Impériale
» de Ruſſie, & ceux de Sa Majeſté le Roi
» de Perſe, auront pleine & entière liberté
» de voyager, paſſer & repaſſer, ſéjour-
» ner & trafiquer dans les deux Etats,
» toutes les fois qu'ils le jugeront à pro-
» pos, ſans qu'il leur ſoit cauſé aucun em-
» pêchement ni dommage. A quoi Sa Ma-
» jeſté Impériale de Ruſſie, & Sa Majeſté
» Royale de Perſe s'obligent réciproque-
» ment, comme auſſi de punir tous ceux
» qui oſeroient contrevenir à leurs inten-
» tions.

» 5°. Promet en outre Sa Majeſté Im-
» périale de Ruſſie, de tenir pour ſes en-
» nemis tous les ennemis du Royaume de
» Perſe, & d'agir contr'eux pour le bien
» dudit Royaume; & de regarder comme
» ſes amis tous ceux qui le ſeront de ſa-
» dite Majeſté Royale de Perſe; laquelle
» de ſon côté promet d'en uſer de même
» envers les amis & ennemis de l'Empire
» de Ruſſie.

» En foi de quoi, & pour plus grande

» ſûreté & exécution de tout le contenu
» au préſent traité, moi *Iſmael Begh*, Am-
» baſſadeur Plénipotentiaire du Séréniſ-
» ſime Roi de Perſe, ai ſigné le préſent
» traité de ma propre main, & ai appoſé
» mon cachet, avec ſerment ſur ma foi,
» en vertu du plein pouvoir à moi donné,
» ſcellé du grand ſceau royal. »

PIERRE I, dit le Grand. 1723.

L'Empereur de Ruſſie lui fit donner une copie du traité, laquelle étoit ſcellée du grand ſceau de Sa Majeſté Impériale de Ruſſie, & ſignée par les Miniſtres de Ruſſie.

Le Czar envoya de nouvelles troupes en Perſe, pour augmenter le nombre de celles qui y étoient déja. Il ne paroît cependant pas qu'il ait fait de grands efforts pour ſecourir l'infortuné *Fachmaſib*, puiſque l'uſurpateur Mirveis fut couronné ſolennellement à Iſpahan après avoir fait périr le pere & les freres de Fachmaſib, qui fut errant dans la Perſe juſqu'au tems où le célébre Koulikan le ſecourut & le rétablit ſur le trône. Son bienfaiteur fut, par la ſuite, ſon bourreau. Ces détails ne regardent point l'hiſtoire de Ruſſie.

§. X.

Pierre continue la réforme : ſes chagrins domeſtiques ; ſa mort.

PIERRE LE GRAND, après avoir policé ſa nation, étendu les frontières de ſon Empire, crut devoir réformer une multitude d'abus qui s'étoient conſervés dans l'Egliſe & qu'il avoit tolérés juſqu'alors, ne voulant pas heurter les préjugés de ſon peuple par des changemens trop

Pierre réforme beaucoup d'abus introduits dans l'Egliſe.

prompts. Pour autoriſer ceux qu'il vouloit faire, il aſſembla le Synode, au milieu duquel il repréſenta, avec ſon éloquence ordinaire, combien il étoit honteux pour les Miniſtres de l'Egliſe, & pour la nation de ſe livrer à des ſuperſtitions & à des préjugés ridicules. Les premiers qu'il attaqua furent la perſuaſion dans laquelle on étoit, que tous ceux qu'on enterroit dans le Monaſtère de Pézaski étoient ſauvés, quoiqu'ils mouruſſent ſans ſe repentir de leurs péchés; la pratique ridicule d'envoyer des prières dans des bonnets aux perſonnes qui étoient abſentes; la vanité des Archevêques, des Evêques & des Abbés qui vouloient que le peuple ſe proſternât devant eux; la coutume qu'on avoit contractée d'aller crier & pleurer ſur les tombeaux, d'y laiſſer du pain, de la viande & de l'eau-de-vie, coutume barbare que les Prêtres avoient la baſſeſſe d'entretenir par la ſeule vue d'intérêt. Il blâma encore l'uſage de bénir des chênes dans les forêts, d'avoir des images domeſtiques & de leur rendre le même culte que les payens rendoient à leurs Dieux Pénates: il blâma la ſuperſtition des pélérinages, & une infinité d'autres abus, qu'il ſeroit trop long de détailler ici. Le Synode déclara qu'il falloit les arrêter tous; & l'Empereur appuya cette déciſion par des Edits. Le peuple, toujours attaché à la ſuperſtition, murmura; les plus ſéditieux furent punis, & la crainte fit taire les autres.

PIERRE I, dit le Grand. 1723.

1724. Pierre, voyant ſa puiſſance reſpectée de toutes les nations de la terre, ſe déclara le protecteur de la famille de Char-

les XII, qui avoit été dix-huit ans ſon ennemi. Il fit un nouveau traité d'alliance avec la Suède, & s'engagea de fournir à cette puiſſance des ſecours d'hommes & d'argent contre ſes ennemis, & de rétablir le Duc de Holſtein dans ſon Duché. Ce Monarque voulut partager ſa gloire avec celle qui y avoit contribué, en réparant les malheurs de la campagne du Pruth. Dans cette intention il ſe rendit à Moſcou, fit publier une ordonnance dans laquelle il juſtifioit en peu de mots ſa conduite à l'égard d'Alexis, & prouvoit qu'un Souverain avoit le droit de nommer pour ſon ſucceſſeur au trône celui de ſes parens qui lui paroiſſoit le plus digne de le remplir. Cette ordonnance fut ſuivie d'une autre, dans laquelle l'Empereur s'expliquoit plus clairement. « L'Impératrice, » ma très-chere épouſe, diſoit-il, m'a » été d'un très-grand ſecours dans les » dangers de la dernière guerre, & dans » pluſieurs autres expéditions, où, malgré les foibleſſes de ſon ſexe, elle m'a » accompagné volontairement, & m'a » aidé de ſes conſeils, particulièrement » à la bataille contre les Turcs ſur la rivière du Pruth, où notre armée, réduite à vingt-deux mille hommes, devoit faire tête à deux cens mille. Ce fut » dans cette circonſtance déſeſpérée où » elle ſignala ſon zèle par un courage au-» deſſus de ſon ſexe, ainſi qu'il eſt connu » de toute l'armée, & de tout notre Empire. » Il entroit enſuite dans un détail hiſtorique concernant la coutume de couronner les Impératrices, en rapportoit

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

plusieurs exemples tirés de l'histoire Grecque. Il exposoit ensuite les raisons qui l'engageoient à faire le même honneur à Catherine.

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

Couronnement de Catherine.

La cérémonie fut fixée au dix-huit Mai. Pour la rendre plus brillante, tous les Ministres furent invités de s'y trouver. On avoit pratiqué deux allées de quinze pieds de largeur dans le Kremlin; elles traversoient la grande place qui est devant l'appartement de l'Empereur. L'une conduisoit à la première Eglise Cathédrale, l'autre à S. Michel, qui est la seconde. La grande église, dans laquelle devoit se faire la cérémonie, étoit richement décorée.

Au milieu, devant l'autel, étoit un baldaquin de velours cramoisi, enrichi de broderie en or: dans ce baldaquin on avoit placé les armes de Russie, environnées de celles de Kiovie, de Volodimir, de Novogorod, de Casan, d'Astracan, & de Sibérie. Sous ce baldaquin étoit un trône qui avoit environ treize aunes de hauteur, & six de largeur. Des deux côtés régnoit une balustrade haute de treize pieds & ornée de figures hiérogliphiques. Dans le baldaquin étoient deux fauteils à l'antique, mais tout couverts de pierreries. Celui de l'Empereur étoit à droite, & celui de l'Impératrice à gauche. Assez près du premier, on voyoit une table couverte d'un drap d'or sur laquelle étoient différens ornemens. Les places que doivent occuper les Princes & les Princesses de la famille Impériale étoient richement parées. Tous les Seigneurs Russes, les Ministres étrangers, les femmes de qualité étoient placés chacun à leur rang.

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

La veille du jour deſtiné au couronnement, l'Empereur & l'Impératrice, accompagnés de la famille Impériale, partirent d'une maiſon de plaiſance pour ſe rendre au Kremlin, qu'on avoit eu ſoin de faire réparer. Le lendemain dès le matin, les Gardes du corps ſe rendirent au même lieu, ſe rangerent en ordre de bataille dans la grande place nommée *la place d'Iwan*, & on les diſtribua dans les différens poſtes qu'ils devoient occuper. Toutes les cloches ſonnerent. Sur les dix heures la marche commença dans l'ordre ſuivant :

La moitié des Gardes du corps étoit à la tête ; marchoient enſuite les Pages de l'Impératrice. Le Grand-Maître des cérémonies, les Brigadiers, les Lieutenans-Généraux, & les Généraux les ſuivoient. Venoient après eux les deux grands Hérauts d'armes de l'Empire, en habits cramoiſi bordés d'or, ayant en main le bâton de leur dignité. Paroiſſoient enſuite les Officiers de la Couronne, qui portoient les ornemens qu'on avoit tirés du tréſor des anciens Czars. Le manteau Impérial étoit porté ſur deux couſſins par le Prince Gallitzin & par le Baron d'Oſterman, Conſeiller privé. Le Conſeiller Dolgorouki portoit le globe, qui étoit d'or maſſif, ſurmonté d'une croix enrichie de pierreries. Muſſinpuskin, Conſeiller privé, portoit le ſceptre impériale. La couronne impériale étoit portée par le Général Bruce, Ecoſſois d'origine. Elle étoit garnie des plus belles perles de l'Orient : entr'autres pierreries, on remarquoit deſſus un

rubis oriental, gros comme un œuf de pigeon.

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

Le Comte de Tolſtoi, Grand-Maréchal de la Couronne, paroiſſoit enſuite, tenant en main le bâton de Maréchal, au haut duquel étoit l'aigle impérial d'or maſſif, & par-deſſus on voyoit une émeraude de la groſſeur d'un œuf de poule. L'Empereur marchoit après, accompagné des deux Princes Menzikof & Repnin, Feld-Maréchaux.

L'Impératrice ſuivoit l'Empereur, accompagnée par le Prince de Holſtein, par le Comte Apraxin, Amiral-Général, & par le Comte Gallovin, Grand Chancelier : ils marchoient à ſes côtés, ſe tenant cependant un peu derrière. La Princeſſe de Menzikof, les Comteſſes Gallovin, de Bruce, la Générale Buturlin, & la Princeſſe Trubetskoi portoient la queue du manteau impérial. Les Chambellans de l'Impératrice & les autres Officiers de ſa Cour accompagnoient ces Dames. Les Colonels, les nobles qui avoient été nommés pour aſſiſter à la cérémonie, les ſuivoient. Le reſte des Gardes du corps fermoit la marche.

Le Clergé ſe tint ſur la porte de l'Egliſe, pour attendre leurs Majeſtés Impériales. L'Archevêque de Novogorod leur préſenta le crucifix à baiſer, & celui de Pleskou leur donna de l'eau bénite. L'Empereur donna la main à l'Impératrice pour monter les dégrés du trône : ils prirent tous deux la place qui leur étoit deſtinée : tous les aſſiſtans ſe rangerent ſelon l'ordre qui avoit été donné, & ſe tinrent de-

bout. Alors, les Prêtres ayant ceſſé de chanter, & les cloches de ſonner, l'Empereur ſe leva, prit le ſceptre qu'on avoit placé ſur la table qui étoit à côté de lui, commanda au Grand-Maréchal de faire approcher les Evêques & les Prélats, & dit à haute voix : « Comme nous avons fait » connoître, par notre déclaration publi- » que, notre réſolution touchant le cou- » ronnement de notre très-chere Epouſe, » notre bon plaiſir eſt que vous y procé- » diez à ce moment, ſelon le rituel ».

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

Auſſi-tôt les Prélats s'approcherent de l'Impératrice, & celui de Novogorod lui adreſſa ce diſcours: « Orthodoxe & Gran- » de Impératrice, très-gracieuſe Dame, » qu'il plaiſe à Votre Majeſté de réciter » tout-haut le Symbole de la foi ortho- » doxe, en préſence de ſes fidéles ſu- „ jets. „ L'Impératrice l'ayant récité, l'Archevêque continua : " La grace du „ Saint-Eſprit ſoit avec vous „.

L'Impératrice ſe mit enſuite à genoux, & le même Archevêque lui donna la bénédiction, lui impoſa les mains, & récita cette prière à haute voix : « Seigneur, » notre Dieu, Roi des Rois, de qui » toutes les puiſſances dépendent, vous » qui par le miniſtère de votre prophê- » te Samuel, choiſites David, votre ſer- » viteur, & l'oignîtes, pour être le „ Roi de votre peuple, exaucez la prié- „ re que nous vous adreſſons. Regardez „ du haut de votre demeure, & rendez „ digne de l'onction ſacrée votre fidéle „ ſervante, notre Orthodoxe & Grande „ Impératrice Catherine Alexiowna, que

PIERRE I, dit le Grand 1724.

„ vous avez élue pour être Dame & Maî-
„ treſſe ſur votre peuple, que vous avez
„ rachetée par le précieux ſang de votre
„ fils unique. Donnez-lui la force néceſ-
„ ſaire, mettez ſur ſa tête une précieuſe
„ couronne, accordez-lui une longue
„ vie, mettez dans ſa main le ſceptre
„ du ſalut, placez-la ſur le trône de la
„ juſtice, armez-la de l'armure de l'Eſ-
„ prit-Saint, ſoumettez-lui tous les peu-
„ ples infidéles; que votre crainte ne
„ ſorte point de ſon cœur; qu'elle n'ait
„ point d'autre volonté que celle de
„ vous obéir; maintenez-la dans la vé-
„ ritable foi, & faites qu'elle ſe montre
„ toujours la vraie protectrice de la ſain-
„ te Egliſe Catholique; qu'elle juge vo-
„ tre peuple ſelon la juſtice & l'équité;
„ qu'elle faſſe juſtice aux affligés, qu'elle
„ ſoulage les enfans des pauvres, &
„ qu'enfin elle obtienne votre Royaume
» céleſte. »

Lorſque cette prière fut achevée, l'Impératrice ſe leva, & les deux Archevêques préſenterent le manteau Impérial; on en revêtit l'Impératrice. Leurs Majeſtés Impériales ſe mirent à genoux, & l'Archevêque récita encore à haute voix cette prière :

„ Unique Roi du genre humain, ceux
„ que vous avez choiſis pour le gou-
„ vernement temporel ſont proſternés
„ avec nous en votre préſence; nous
„ vous prions tous, Seigneur, de leur
„ conſerver votre protection. Fortifiez
„ leur empire, & leur accordez la gra-
„ ce de faire toujours ce qui vous eſt

„ agréable. Faites fleurir la juſtice pen-
„ dant leur regne ; multipliez leurs proſ-
„ périté, afin que ſous leur doux Gou-
„ vernement, nous menions une vie
„ tranquille dans la pratique des vertus
„ & de la piété. „

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

Leurs Majeſtés ſe releverent enſuite ; & l'Empereur, prenant la Couronne Impériale des mains des Archevêques, la plaça ſur la tête de l'Impératrice, ſans quitter le ſceptre qu'il tenoit toujours dans ſes mains. Les Archevêques la bénirent en prononçant ces paroles : *au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.* L'Empereur reſta debout, pendant que l'Archevêque mettoit dans les mains de l'Impératrice le Globe impérial. Après cette cérémonie, leurs Majeſtés s'aſſirent ſur le trône & reçurent les complimens de tous les Ordres de l'Etat, pendant que le chœur chantoit le cantique uſité pour la proſpérité de leurs Majeſtés. Alors on fit une décharge de toute l'artillerie ; les gardres en firent une de leur mouſqueterie, & l'on entendit le ſon de toutes les cloches qui étoient dans la ville.

L'Empereur & l'Impératrice allerent enſuite ſe proſterner au pied de l'autel, & retournerent à leur place pour entendre la meſſe. Lorſqu'on eut chanté les prières pour la communion, l'Empereur conduiſit l'Impératrice à l'entrée du ſanctuaire, où elle ſe mit à genoux ſur un couſſin. Deux Evêques apporterent les ſaintes huiles dans des vaſes particuliers ; un Archevêque oignit l'Impératrice au front, à la poitrine & aux mains, en di-

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

ſant à chaque onction : *au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.* Après cette cérémonie l'Impératrice ſe leva : l'Archevêque, qui portoit le Saint Sacrement, dit à haute voix : Μετὰ φοβοῦ Θεοῦ πίστεως ἄγαπης προσέλθετε, c'eſt-à-dire, *Approchez de Dieu avec crainte, avec foi & avec charité.* L'Impératrice ſe remit à genoux, & reçut la Communion. La cérémonie étant achevée, l'Archevêque de Pleskou fit l'éloge de Catherine, dit que tout le peuple de Ruſſie ſe félicitoit de voir qu'elle eût reçu la couronne de Dieu & de ſon Epoux. L'Empereur & l'Impératrice allerent enſuite dans l'autre Cathédrale, où Catherine ſe proſterna au pied de l'autel. Leurs Majeſtés retournerent au palais dans le même ordre qu'elles en étoient ſorties. Pendant la route le Prince Menzikof jetta au peuple des médailles d'or & d'argent. Leurs Majeſtés Impériales y étoient repréſentées en buſte avec une inſcription en langue Ruſſe, qui ſignifioit : *Pierre Empereur, & Catherine Impératrice.* Sur le revers on voyoit Pierre le Grand poſant la couronne impériale ſur la tête de Catherine. La légende ſignifioit : *Couronnée à Moſcou ;* & ſur l'exergue étoit marqué 1724. Les réjouiſſances durerent quelques jours, au bout deſquels l'Empereur & l'Impératrice retournerent à Pétersbourg.

Pierre, trop actif pour reſter dans une honteuſe oiſiveté, reprit ſes anciens travaux. On l'avoit vu à Moſcou, pendant le couronnement de l'Impératrice, préſenter aux yeux du peuple ce que la

Majeſté a de plus éclatant ; on le vit bientôt rentrer dans cette ſimplicité qui lui étoit ordinaire & qui annonce plus le Grand Homme que le vain éclat de la parure. Tantôt il étoit au milieu des architectes pour tracer des plans de bâtimens, tantôt avec les conſtructeurs de vaiſſeaux pour les exciter au travail. De-là il alloit avec les ſavans & s'entretenoit avec eux ſur les arts & les ſciences. Il fit jetter les fondemens d'un Obſervatoire ſur le plan de celui de Paris, & d'une Bibliothéque qui pût contenir la quantité de livres qu'il avoit amaſſés. Il ne manquoit à la Ruſſie, pour le progrès des ſciences, qu'une Académie : le Monarque forma le projet d'en établir une ſur le modèle de l'Académie des Sciences de Paris, dont il avoit bien voulu être un des membres. Il en écrivit de ſa main le réglement : on le trouva dans ſes papiers après ſa mort. Tout ce qui vient de ce grand homme eſt trop intéreſſant, pour que je ne me faſſe pas un devoir de tracer au lecteur ce que Pierre avoit écrit à ce ſujet. Le voici tel que je l'ai trouvé dans un ouvrage intitulé : *Pièces juſtificatives de l'Hiſtoire de Pierre I.*

PIERRE I., dit le Grand. 1724.

Article I. L'Académie ſera compoſée de 12 membres, d'un ſecrétaire, d'un bibliothécaire, de quatre interprétes & de douze éleves.

II. Les ſciences dont s'occupera l'Académie, ſeront diſtribuées en trois claſſes, dont la première s'appliquera à toutes les parties des Mathématiques, la ſeconde à la Phyſique, & la troiſième aux Belles-Lettres.

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

III. Chaque membre de l'Académie étendra ſes recherches ſur les ſciences connues, & tâchera de perfectionner celle à laquelle il s'eſt adonné en particulier. Tous les membres examineront les découvertes qui pourront leur être propoſées, tant par ordre de l'Empereur, qu'à la ſollicitation de quelque ſavant; ils déclareront ſi elles peuvent être nouvelles & utiles. Ils feront les extraits des livres publiés en Ruſſie & dans les pays étrangers, lorſqu'ils les regarderont comme utiles aux Belles-Lettres, & ils les remettront entre les mains du ſecrétaire, avec les obſervations qu'ils auront faites ſur chaque matière.

IV. Afin que chacun des membres puiſſe profiter des lumières de ſes collegues, & vérifier en leur préſence les expériences qu'il a faites, tous les membres tiendront une fois par ſemaine des aſſemblées particulières, & trois fois par an des aſſemblées publiques.

V. Sa Majeſté déſirant de procurer, par cet établiſſement, un avantage à ſa nation, ordonne que chaque Académicien écrive un ſyſtême ſur la ſcience dont il fait profeſſion, & donne une leçon publique par jour, lui permettant d'en donner de particulières à ſon profit.

VI. Pour remplir les places qui viendront à vaquer, chaque membre aura ſous ſa direction un éleve, qui ſera pourvu d'une penſion ſuffiſante pour ſa ſubſiſtance. S'il fait des progrès dans la ſcience à laquelle il s'appliquera, il ſuccédera à celui qui l'aura inſtruit.

VII. Les éleves ſeront obligés d'enſeigner à la jeuneſſe les premiers élémens de la ſcience à laquelle ils s'appliqueront, & de la préparer à profiter des leçons des Académies. PIERRE I, dit le Grand, 1724.

VIII. Ce Corps ne dépendra que de l'Empereur, qui le prendra ſous ſa protection ; & ceux qui le compoſeront ne pourront, ſans le conſentement du Préſident, être cités devant d'autre tribunal de juſtice, que celui de l'Académie.

IX. Tous les membres pourront faire uſage de la Bibliothéque : l'Empereur leur fournira, à ſes frais, toutes les machines dont ils auront beſoin pour leurs expériences.

X. Chaque membre touchera ſes appointemens une année d'avance. Tous les Académiciens ſeront logés & chauffés aux dépens de l'Empereur.

XI. On ne fera aucun réglement dans l'Académie, ſans le conſentement de tout le corps entier.

Fait à Saint Pétersbourg le 1. Février 1724. *Signé* PIERRE.

Le Monarque de Ruſſie ſembloit être arrivé au comble du bonheur : mais des chagrins domeſtiques empoiſonnerent le reſte de ſes jours. Ce grand homme, qui s'étoit ſi ſouvent élevé lui-même au-deſſus de l'humanité, qui avoit pardonné à Villebois ce qui ſembloit impardonnable, ſe livre aujourd'hui aux plus terribles tranſports de la jalouſie, eſt prêt à ſacrifier tout ce qui lui paroît complice du crime qui l'offenſe : l'innocence même échappe à peine à ſes coups. On ne con-

cevra pas d'abord pourquoi Pierre ſe comporta dans cette conjoncture d'une manière ſi différente de l'autre; pourquoi il fut ſi tranquille dans la première, & ſi cruel dans la ſeconde; mais la réflexion en fera connoître le motif. Dans la première, l'amour-propre de Pierre ne fut point offenſé, l'Impératrice n'étoit pas complice du crime: ſa colère, ſes plaintes, ſes inſtances pour obtenir juſtice en étoient la preuve: dans la ſeconde, il vit qu'on lui en préféroit un autre, & la jalouſie avec toutes ſes fureurs s'alluma dans ſon cœur.

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

Anecdotes manuſcrites de Pierre I.

Voici le fait. Pierre I. avoit les paſſions ſi violentes, qu'il ne pouvoit y réſiſter: il en étoit lui-même affligé, & diſoit ſouvent: *Je veux réformer les mœurs de mon peuple, & je ne puis réformer les miennes.* Lorſqu'il étoit en partie de plaiſir, il ſe livroit à la débauche & buvoit avec excès: toutes les femmes qu'il voyoit lui inſpiroient du déſir, & il mettoit tout en uſage pour le contenter. Quoiqu'infidéle, il conſervoit cependant de la tendreſſe pour Catherine: mais une femme qui ne poſſéde pas ſon mari tout entier, ſent bientôt de l'indifférence pour lui, & l'indifférence la conduit à l'infidélité.

L'Empereur éleva à la dignité de Chambellan un certain Moens de la Croix, qui étoit né à Moſcou de pere & de mere Allemands, mais originaires de France. On prétend qu'il étoit proche parent de cette Demoiſelle de Moens dont Pierre avoit été autrefois amoureux. Ce Cham-

bellan paſſoit pour être le plus bel homme de toute la Ruſſie. A la régularité des traits, ſe joignoit un air de nobleſſe qui charmoit tous ceux qui le voyoient. Sa taille étoit majeſtueuſe & bien proportionnée : il avoit des graces juſque dans les moindres geſtes. La vivacité de ſon eſprit, la douceur de ſon caractère lui gagnoient le cœur de ceux qui le connoiſſoient. Catherine étoit née avec un cœur tendre ; elle avoit un mari inconſtant ; elle voyoit ſouvent Moens, & ſentit pour lui ce qu'un homme aimable inſpire ordinairement aux femmes. Son amour pour Moens alla juſqu'au point qu'elle oublia ce qu'elle ſe devoit à elle-même & à un Empereur qui s'étoit auſſi oublié en l'épouſant. L'Auteur des anecdotes manuſcrites du regne de Pierre I, dit qu'il étoit impoſſible de voir l'Impératrice & le Chambellan, ſans connoître leur attachement réciproque. L'Empereur ſeul n'en avoit point de ſoupçon, parce que ſa préſence les retenoit dans la contrainte ; mais il apperçut un jour Moens qui baiſoit la main de l'Impératrice en lui donnant le bras pour deſcendre de carroſſe. Cette familiarité avertit ſa jalouſie, il les examina avec attention, & crut trouver les preuves de ce qu'il vouloit ſavoir. Dans ſes premiers tranſports de fureur, il vouloit tuer l'Impératrice & tous les enfans qu'il avoit eus d'elle. Revenu à lui-même, il conſulta la prudence, & ne crut pas devoir ſe rendre l'objet de la riſée du peuple. Il chercha des prétextes plauſibles pour immoler Moens à ſa vengeance,

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

Chagrins domeſtiques de Pierre.

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

nomma des Commiſſaires pour examiner ſa conduite. Perſuadé que Madame de Blac, ſœur du coupable, & Dame d'honneur de l'Impératrice, étoit complice du crime qu'il vouloit punir, il ordonna qu'on fît auſſi des informations ſur ſa conduite. Moens de la Croix, n'ignorant pas le véritable motif pour lequel on faiſoit ſon procès, réſolut de couvrir l'honneur de Catherine, & de donner à ſes juges un motif de le condamner à mort, ſans compromettre cette Princeſſe. Il dit qu'il avoit reçu des préſens de différentes perſonnes, pour obtenir en leur faveur des graces de la Cour. Par une ordonnance de 1714, il étoit défendu à toutes perſonnes en place d'en recevoir ſous peine de mort. Les Commiſſaires condamnerent en conſéquence Moens à avoir la tête tranchée, & ſa ſœur à recevoir onze coups de knout à côté de l'échafaud. L'Empereur, revenant de la fortereſſe le jour que cette ſentence fut prononcée, entra bruſquement dans la chambre de ſes filles Anne & Eliſabeth. Il avoit un air ſi terrible, ſi menaçant, dit une * demoiſelle Françoiſe qui étoit au ſervice des Princeſſes, & qui ſe trouva alors dans la chambre; il étoit tellement hors de lui-même, que nous fûmes ſaiſies de frayeur. Il étoit pâle, ſes yeux étoient étincelans & égarés, ſon viſage & tout ſon corps ſembloient être en convulſion. Il ſe promena ſans dire un ſeul mot, jettant des regards affreux ſur ſes filles, qui, tout effrayées & tremblan-

* L'Auteur des anecdotes manuſcrites qu'on m'a confiées, tient ce détail de la demoiſelle même.

tes, se refugierent dans une chambre voisine : leurs dames d'honneur les suivirent les unes après les autres. PIERRE I, dit le Grand. 1724.

Pour moi, continue la demoiselle Françoise, n'ayant pas eu le tems de m'échapper, je me cachai sous une table. Il resta près d'une demi-heure dans la chambre, frappoit des pieds, donnoit des coups de poing sur les murs, jettoit son chapeau par terre : il tira plusieurs fois un couteau de chasse qu'il portoit ordinairement à son côté, en frappa, à diverses repriſes, sur la table sous laquelle j'étois cachée, & faisoit des contorsions si horribles, que je pensai mille fois mourir de peur. En sortant il tira la porte avec tant de violence, qu'il la mit en pièces.

Il alla ensuite dans l'appartement de l'Impératrice, cassa une glace de Venise, & dit à cette Princesse : « Tu vois qu'il » ne faut qu'un coup de ma main pour » faire rentrer cette glace dans la poussière » dont elle est sortie. » Catherine sentit ce qu'il vouloit lui dire, le regarda avec cet air de douceur qui lui étoit si naturel, & lui répondit : « Vous avez détruit ce » qui faisoit le plus bel ornement de votre » palais; croyez-vous qu'il en devienne » plus brillant ? » Pierre avoit l'esprit trop juste & la pénétration trop vive pour ne pas sentir à son tour ce que signifioit cette réponse : il calma sa colère; mais il ordonna qu'on exécutât la sentence qui avoit été prononcée contre Moens de la Croix & sa sœur : il retira des archives le Testament par lequel il nommoit Catherine pour lui succéder au trône, & le déchira.

PIERRE I, dit le Grand. 1724.

Pierre, pour rendre ſa vengeance plus complete, eut la cruauté de propoſer à Catherine, quelques jours après l'exécution de Moens, une partie de promenade dans un traîneau ; il ordonna au cocher de faire pluſieurs fois le tour de l'échafaud ſur lequel étoient le corps & la tête du malheureux Moens. Pendant ce tems il la regardoit fixement ; mais elle eut la fermeté de retenir ſes larmes, de ne laiſſer échapper aucun ſoupir, de ne pas même laiſſer paroître la moindre émotion.

Il paroît que Pierre n'avoit pas de preuves convaincantes de l'infidélité de Catherine, & que ſes recherches à ce ſujet ne l'avoient point conduit au-delà des ſoupçons ; mais ces ſoupçons étoient ſuffiſans pour lui cauſer les plus violens chagrins. Les premiers tranſports de ſa fureur étant calmés, il ſentit qu'il ſeroit injuſte de la punir ſans preuves : il l'aimoit trop d'ailleurs pour lui faire du mal, & renfermoit au-dedans de lui-même ſa douleur : il lui marquoit les mêmes attentions, les mêmes égards qu'auparavant : mais les efforts qu'il faiſoit pour contenir ſon caractère impétueux minoient ſa ſanté, & le conſumoient inſenſiblement. A ces maux intérieurs ſe joignoit une maladie qu'il avoit gagnée avec une des dames de la Cour ; & que les excès de vin & d'eau-de-vie avoient rendue incurable. Il ne rougiſſoit pas de dire à ſes favoris l'état dans lequel il étoit, & pouſſoit l'indiſcrétion juſqu'à nommer celle qu'il croyoit l'y avoir mis. On aſſure qu'il alla un jour chez elle, la viſita & la maltraita cruellement

Cauſes de la mort de Pierre I. Ibid.

ment en préſence de ſon mari, qui eut la baſſeſſe d'approuver le châtiment. Cette femme infortunée, eut la fermeté de lui reprocher ſon injuſtice & ſa cruauté, & de lui dire qu'il abuſoit du pouvoir que ſa naiſſance lui donnoit; qu'il étoit coupable à ſon égard à elle-même du crime dont il l'accuſoit au ſien, & qu'il étoit impoſſible qu'un homme qui s'amuſoit avec toutes les femmes qu'il rencontroit, ne fût pas dans l'état où il ſe trouvoit.

PIERRE I, dit le Grand. 1725.

Pierre languit pluſieurs mois, &, comme impatient de vivre, ſe livra à un excès de débauche, beaucoup plus violent que les autres. Il célébra la fête des fous, but tant d'eau-de-vie, qu'il perdit tout-à-fait connoiſſance, & qu'on fut obligé de le porter dans ſon lit. Son tempérament étoit trop affoibli pour qu'il pût réſiſter à une ſecouſſe ſi violente. La fievre le prit, la goute ſurvint, la maladie qu'il avoit gagnée s'irrita au point qu'il n'urinoit qu'avec des douleurs inexprimables: il appella les Médecins & les Chirurgiens à ſon ſecours: ce fut en vain, le mal étoit trop invétéré pour que les remèdes euſſent leur effet: les douleurs augmentoient de jour en jour & les forces diminuoient. Pierre ſentit alors que ſa fin approchoit, & vit la mort avec tranquillité: toujours grand, même ſur le bord du tombeau, il ne lui échappa aucun ſoupir qui annonçât du regret pour la vie. Il n'étoit fâché de la quitter, que parce qu'il lui reſtoit encore quelque choſe à faire pour la réforme. Pour être encore utile à ſon peuple avant de le quitter, il fit venir les prin-

cipaux de la nation, leur dit que la manière dont on adminiſtroit la juſtice dans la Chrétienté lui paroiſſoit très-vicieuſe ; que les avocats & les procureurs ne ſervoient qu'à embrouiller les loix ; qu'il vouloit qu'on jugeât les procès comme en Turquie, que chaque partie produisît ſes preuves par écrit, que les juges les examinaſſent, entendiſſent enſuite des témoins d'une probité irréprochable, & prononçaſſent. Il en fit dreſſer le décret, qu'il ſigna dans ſon lit. Ce décret limitoit la déciſion de tous les procès à onze jours ; & il fut exécuté à l'égard même de ceux qui étoient déja commencés. Ce fut le dernier acte de Souverain que fit Pierre I. Ses douleurs le jetterent dans un délire preſque continuel. Catherine étoit toujours au chevet de ſon lit ; dans les momens d'intervalle que lui laiſſoient les douleurs, il la regardoit avec un air de tendreſſe qui ſembloit lui dire d'oublier ſes emportemens, & de ne ſonger qu'à ſon amour pour elle : les larmes & les ſoupirs étoient la réponſe de Catherine. Pierre voulut écrire ; mais ſa main ne forma que des caractères illiſibles, dont on ne pût déchifrer que ces mots, qui étoient tracés en langue Ruſſe : *Rendez tout à* .... Il cria qu'on fît venir la Princeſſe Anne : mais lorſqu'elle arriva, il avoit déja perdu la parole ; il tomba dans une agonie qui dura ſeize heures, & mourut entre les bras de Catherine la nuit du ſept au huit Février 1725, dans la cinquante-quatrième année de ſon âge. On embauma ſon corps & on le porta dans la grande ſalle du Pa-

PIERRE I, dit le Grand. 1725.

Mort de Pierre I.

lais, où il reſta expoſé à la vénération du Peuple.

PIERRE I, dit le Grand. 1725.

On a dit & on a imprimé que Catherine l'avoit empoiſonné : mais on eſt trop bien informé des cauſes de ſa mort, pour qu'on laiſſe la mémoire de cette Princeſſe tachée d'un crime ſi horrible.

Pierre I. eut deux enfans d'Eudoxie Federowna Lapucin, Alexandre & Alexis. Le premier mourut en bas âge; nous avons fait connoître le ſort du malheureux Alexis. De Catherine Skoworonski il eut Pierre & Paul, qui moururent en bas âge; Anne Petrowna, qui étoit fiancée avec le Duc de Holſtein & qu'elle épouſa peu après; Elizabeth Petrowna, qui avoit été promiſe au Prince Evêque de Lubeck, mais il mourut avant de l'épouſer; Natalie Petrowna, qui mourut peu après ſon pere. Eliſabeth monta ſur le trône de Ruſſie, comme nous le verrons par la ſuite.

Telle fut la vie & la fin du plus grand Monarque qu'ait eu la Ruſſie, & du plus extraordinaire qui ait jamais paru dans le monde. Trop grand pour s'occuper de ce qui fixe l'attention du commun des hommes, il ne formoit que de grands projets; aux plus grands obſtacles il oppoſoit les plus grands efforts, & réuſſiſſoit. Lorſqu'il fut aſſis ſur le trône, il ne vit autour de lui que la molleſſe, l'ignorance, le fanatiſme, la groſſièreté. Il en deſcendit pluſieurs fois pour aller chercher dans les climats étrangers les ſciences & les arts qu'il amena avec lui; il établit des colléges dans ſes Etats, travailla lui-même à

PIERRE I, dit le Grand. 1725.

tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple. Pour soumettre le Clergé, qui se roidissoit contre ses volontés, & opposoit la superstition à ses projets de réforme, il abolit le Patriarcat; ce corps se trouvant sans chef, n'eut plus d'autorité que celle que le Souverain voulut bien lui laisser. Il introduisit la discipline dans ses troupes de terre & de mer, en exerçant lui-même les plus bas emplois. Par des loix solides il fixa la forme du Gouvernement, & établit l'administration de la justice, qui, avant lui, étoit arbitraire: une police solidement établie & sagement administrée, arrêta les crimes & assura la tranquillité du peuple: des assemblées, des bals, des divertissemens, jusqu'alors inconnus, adoucirent les mœurs de la nation. Pierre porta la main partout & arrangea tout. Ce qui est extraordinaire, c'est que cet homme actif & vigilant, ne fut jamais amolli par les excès de débauche auxquels il se livroit très-fréquemment. Il étoit parvenu à boire l'eau-de-vie comme on boit l'eau; il s'amusoit avec toutes les femmes qu'il rencontroit. Le Docteur Areskin, qui étoit son médecin, disoit que Sa Majesté avoit une légion de démons de luxure dans le corps.

Si l'homme eut ses taches, le monarque fut toujours grand. On le voit dans le même tems employer l'art, secondé du courage, pour résister au redoutable Charles XII, policer son peuple, fonder des villes. Sa mémoire sera à jamais chere aux Russes: plus ils acquerront de lumiè-

res, plus ils ſentiront les obligations qu'ils ont à ce grand homme. Son plan eſt encore ſuivi ; c'eſt encore ſon génie qui gouverne. PIERRE I, dit le Grand. 1725.

CHAPITRE DIXIEME

CATHERINE SKOWORONSKI,

OU

CATHERINE PREMIERE.

PLUSIEURS Ecrivains ont aſſuré que Pierre le Grand avoit nommé, par un teſtament, Catherine pour lui ſuccéder au trône : quelques-uns ont dit au contraire qu'il n'avoit point fait de teſtament. Il eſt certain qu'il en avoit fait un ; mais il l'ôta des archives du Sénat lorſqu'il crut que ſa femme lui étoit infidéle, & le déchira : ainſi on n'en trouva point à ſa mort, & il n'en a jamais paru depuis. Catherine lui ſuccéda cependant ; mais elle en eut l'obligation au Prince Menzikof & à l'Archevêque de Pleskou. Lorſque la nouvelle de la mort de l'Empereur fut confirmée, l'Archevêque de Pleskou fit aſſembler les autres Prélats qui étoient alors à Pétersbourg, leur déclara que Pierre lui avoit dit la veille du couronnement de l'Impératrice, qu'il ne faiſoit célébrer cette cérémonie que pour mettre ſa femme dans le cas de régner après lui. Le Prélat mit cette déclaration par écrit, la ſigna, la fit ſigner par tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée, & la donna à Menzikof. Celui- CATHERINE I. 1725.

CATHERINE I. 1725.

ci, qui étoit grand Maréchal de l'Empire, fit assembler le Sénat pour délibérer sur le parti que l'on avoit à prendre au sujet de la succession, mit des troupes aux environs du Palais où cette assemblée devoit se tenir, afin d'intimider ceux qui pouroient être contraires à Catherine. Plusieurs Sénateurs voulurent faire valoir les droits du jeune Pierre, fils de l'infortuné Alexis : mais il s'éleva des contestations, & l'on proposa d'ouvrir les fenêtres de la salle où l'on étoit, afin de consulter le peuple, qui s'étoit assemblé autour du palais. Menzikof fit alors entrer plusieurs officiers armés qu'il avoit eu soin de placer dans l'antichambre, & dit, d'un ton assez sérieux : « Il ne fait „ pas assez chaud pour que l'on ouvre les „ fenêtres. Le plus sûr parti qu'on ait à „ prendre est de proclamer Catherine, & „ de lui envoyer un député pour l'en „ avertir. „ La crainte saisit tous les Sénateurs : ils proclamerent Catherine d'une voix unanime, & lui envoyerent un député qui lui annonça ce qui venoit de se passer. Le peuple applaudit au choix des Sénateurs, & Catherine monta au trône sans obstacle.

Cette Princesse parut très-sensible à la perte de son mari ; elle auroit poussé l'ingratitude bien loin si elle n'avoit pas été affligée de la mort d'un homme qui lui avoit donné tant de marques de son amour & de son estime, qui, de l'état le plus abject, l'avoit élevée jusqu'au trône. Pendant les quarante jours que le corps de Pierre fut exposé dans une des salles du

Palais, elle alloit paſſer une demi-heure auprès, lui baiſoit le viſage, les mains, ſoupiroit & verſoit un torrent de larmes. Pluſieurs perſonnes qui étoient alors à Pétersbourg aſſûrent, qu'elle avoit les plus belles larmes qu'on puiſſe voir, & que les François & les Anglois qui étoient dans cette capitale, alloient la contempler avec autant d'empreſſement que l'on va au ſpectacle. Le jour des funérailles elle accompagna le corps à pied, & tomba en foibleſſe lorſqu'on le mit dans le caveau. CATHERINE I. 1725.

On aſſure qu'il n'y eut pas un ſoldat en Ruſſie qui ne verſât des larmes en apprenant la mort de Pierre : mais ils ſe conſolerent tous, lorſqu'ils ſurent que Catherine avoit été proclamée Souveraine de toutes les Ruſſies. Ils ſe rendirent en foule au Palais pour lui prêter ſerment de fidélité, & crioient d'une voix unanime : » Si notre pere eſt mort, notre mere vit » encore. » Eloge d'autant plus flatteur pour Catherine, qu'il étoit dicté par la vérité. Ils l'avoient vue pluſieurs fois partager avec eux les fatigues de la guerre, braver les dangers des combats, & procurer toutes ſortes de ſoulagemens à ceux qui en avoient beſoin.

Le Sénat ſe hâta de faire publier la déclaration ſuivante : " On fait à ſavoir „ qu'il a plu à Dieu, après une maladie „ de douze jours, de retirer de ce monde „ le très-Séréniſſime Prince, Pierre le „ Grand, Empereur de toutes les Ruſ„ ſies, pere de la patrie, notre très-gra„ cieux Seigneur, pour l'élever à la gloire „ éternelle. L'ordre de la ſucceſſion à

CATHERINE I. 1725.

„ l'Empire a été réglé par Sa Majeſté Im-
„ périale de glorieuſe mémoire dans une
„ déclaration du 5. Février 1722, la-
„ quelle a été publiée à toute la nation,
„ & confirmée, avec ſerment, par tous
„ les Etats aſſemblés, ſavoir que celui ou
„ celle qu'il plairoit à Sa Majeſté Impé-
„ riale de choiſir pour lui ſuccéder, mon-
„ teroit ſur le trône ſans aucune con-
„ teſtation quelconque. Elle voulut que
„ l'année dernière, ſa chere Epouſe, no-
„ tre très-gracieuſe Impératrice, Dame Ca-
„ therine Alexiowna reçût la couronne &
„ l'onction ſacrée, en reconnoiſſance des
„ grands ſervices qu'elle a rendus à l'Em-
„ pire de Ruſſie.

„ A ces cauſes, le Sénat, le Conſeil
„ de Régence & le ſacré Synode, con-
„ jointement avec la généralité, ont una-
„ nimement ordonné, & font notifier,
„ par la préſente déclaration imprimée,
„ à ce que perſonne n'en prétende cauſe
„ d'ignorance, à tous & à chacun, ſoit
„ Eccléſiaſtiques, ſoit ſéculiers, tant mi-
„ litaires que civils, de quelqu'état &
„ condition qu'ils ſoient, d'être ſoumis
„ & très-fidéles à la Séréniſſime & puiſ-
„ ſante Impératrice & Dame Catherine
„ Alexiowna, Souveraine abſolue de tou-
„ tes les Ruſſies. „

Sitôt que cette déclaration fut publiée, Catherine expédia des ordres aux Gouverneurs & aux Généraux, pour qu'ils s'aſſuraſſent de la fidélité des troupes, & aux Grands du Royaume pour qu'ils ſe rendiſſent à Pétersbourg, afin d'aſſiſter à la publication qui devoit y être faite

des dernières volontés de l'Empereur. On envoya enſuite aux Gouverneurs des Provinces le formulaire du ſerment que tous les peuples devoient prêter à leur Souveraine. Voici la manière dont il étoit conçu. CATHERINE I. 1725.

„ Quoique j'aie déja prêté ſerment au „ très-illuſtre & très-puiſſant Empereur „ & Seigneur Pierre le Grand, de glo- „ rieuſe & éternelle mémoire, de même „ qu'à la très-illuſtre Impératrice Cathe- „ rine Alexiowna, je le réitére, en con- „ ſidération de ma très-fidéle & très-pro- „ fonde ſoumiſſion envers Sa Majeſté la „ très-illuſtre & très-puiſſante Impératrice „ des Ruſſes, conformément à l'ordre & „ à la diſpoſition de Sa Majeſté Impé- „ riale de glorieuſe & éternelle mémoi- „ re. Je promets donc à Dieu tout-puiſ- „ ſant, par ſon ſaint Evangile, que je ſerai „ toujours très-fidéle, très-loyal & très- „ obéiſſant ſerviteur & ſujet de Sa Ma- „ jeſté Impériale, ma légitime Impéra- „ trice & Dame, & des ſucceſſeurs qui „ ſont ou ſeront ci-après nommés par „ elle pour parvenir à la ſouveraine „ puiſſance Impériale, comme dignes du „ trône; que je maintiendrai de tout mon „ pouvoir les droits & prérogatives qui „ appartiennent ou appartiendront ci-après „ à la Souveraine Puiſſance, & qu'en „ conſéquence je n'épargnerai ni mon „ ſang, ni ma vie, pour contribuer en „ toute occaſion au ſervice de Sa Majeſ- „ té Impériale & au bien de l'Empire. „

Le premier ſoin de cette Princeſſe fut d'élever à ſon mari un mauſolée qui pût

CATHERINE I. 1725.

éterniſer la mémoire de ce grand homme. On fit frapper une médaille à l'occaſion de la mort de Pierre, & de l'avénement de l'Impératrice au trône. Sur un côté eſt le buſte de Pierre, avec ces mots : *Pierre le Grand, Empereur & Souverain de toute la Ruſſie.* Sur l'autre côté on voit l'Impératrice aſſiſe, levant la main droite & baiſſant la gauche, ayant la couronne ſur la tête. A côté d'elle le globe & le ſceptre ſont poſés ſur un tabouret, & devant elle ſont une ſphère, des cartes marines, des plans, des inſtrumens de mathématiques, des armoiries, &c. On voit en outre trois eſpèces d'éloignemens, dont l'un repréſente un édifice ſur un rivage & des arbres devant ; l'autre un vaiſſeau & une galere en mer ; dans le troiſième eſt l'Empereur porté ſur des nuages & ſoutenu par l'éternité. Il regarde l'Impératrice, & lui montre de la main droite tous les tréſors qu'il lui a laiſſés. Sa Majeſté en fit frapper pluſieurs en or, & les diſtribua aux Miniſtres étrangers.

Catherine, pour s'aſſurer du cœur des ſoldats, leur fit diſtribuer des gratifications. Ayant appris que les Coſaques vouloient profiter du changement de Gouvernement pour ſecouer le joug que Pierre leur avoit impoſé, elle envoya des troupes dans leur pays, y fit conſtruire pluſieurs forts & les contint dans le devoir. Sa prudence & ſon activité maintinrent le calme dans toutes les parties du Gouvernement. Après avoir réglé les affaires intérieures, elle réſolut de s'appliquer à celles du dehors ; envoya ordre à Ro-

manzoff, Ambaſſadeur de Ruſſie à la Porte, d'annoncer à l'Empereur Turc & à ſes Miniſtres la mort de Pierre, & l'avénement de Catherine au trône. Le Grand-Vizir lui dit, qu'il étoit ſurpris que les peuples d'un auſſi vaſte Empire que celui de la Ruſſie, vouluſſent ſe ſoumettre aux volontés d'une femme, & qu'ils ne proclamaſſent pas le petit fils de l'Empereur. Romanzoff fit un ſi beau portrait de l'Impératrice ſa Souveraine, que la Porte conçut pour elle beaucoup d'eſtime, ratifia les traités de paix qui avoient été conclus avec Pierre, & nomma des Commiſſaires pour marquer les limites des deux Etats.

CATHERINE I. 1725.

Catherine, tranquille du côté des Turcs, réſolut de faire reſpecter ſon nom par ſes autres voiſins: elle donna les ordres néceſſaires pour qu'on maintînt les troupes de terre dans la même diſcipline que Pierre le Grand avoit établie parmi elles, marqua pour la marine, un zèle égal au ſien. Par ſes ſoins le commerce s'étendit, les mœurs contiuerent de s'adoucir. Le vaſte génie de cette Princeſſe lui faiſoit tout voir & tout arranger. Inſtruite que les Prêtres murmuroient de la tolérance que Pierre avoit établie dans ſes Etats, & qu'elle y maintenoit, elle donna à ce ſujet des ordres ſi précis, que les murmures ceſſerent. Pour faire connoître ſes intentions à ſes ſujets, elle prit l'intérêt le plus vif dans l'affaire de Thorn. Comme il peut ſe trouver quelqu'un parmi nos lecteurs qui n'en ait pas de connoiſſance, nous croyons devoir en donner une idée.

CATHERINE I. 1725.

Thorn eſt une ville de Pologne, ſituée dans le Palatinat de Culm, ſur la rive droite de la Viſtule. Quoique le Luthéraniſme y ſoit la réligion dominante, les Jéſuites y ont un collége aſſez célébre. L'Evêque de Culm y a la juriſdiction ſpirituelle; il y établit, vers la fin du dernier ſiécle, une proceſſion du S. Sacrement le jour de la Fête-Dieu, & engagea le Gouvernement de Pologne à donner ordre aux Magiſtrats de contenir le peuple pendant la proceſſion. Le 16 Juin 1724, pluſieurs bourgeois qui profeſſoient le Luthéraniſme rencontrerent cette proceſſion, & eurent l'imprudence de reſter la tête couverte. Quelques écoliers des Jéſuites, excités par un zèle indiſcret, les inſulterent & les maltraiterent. Cette violence irrita le peuple: on s'attroupa, on prit les armes, on courut au collége des Jéſuites, on enfonça la porte, on pilla la maiſon & l'Egliſe; les Jéſuites & les écoliers, voulant repouſſer la violence par la violence, s'armerent de pierres & de piſtolets, tuerent pluſieurs de ceux qui les attaquoient. La fureur du peuple s'irrita; envain les Magiſtrats voulurent l'appaiſer, on maſſacra tous les écoliers & tous les Jéſuites que l'on put rencontrer. Les Jéſuites porterent leurs plaintes au tribunal du Grand Chancelier de Pologne: le Bourguemaître Roſner, & dix des principaux habitans de Thorn, furent condamnés à perdre la tête, & la ville fut privée d'une partie de ſes priviléges. L'Europe entière blâma la ſentence & l'exécution. Catherine, qui étoit née & avoit été élevée

Affaire de Thorn.

dans la religion Luthérienne, conſervoit pour elle les ſentimens que donne l'éducation. Elle réſolut de protéger les Luthériens de Thorn, envoya ordre au Prince Dolgorouki, ſon Miniſtre à Varſovie, d'intercéder pour les habitans de Thorn; &, pour donner plus de poids à ſes interceſſions, elle fit défiler des troupes en Curlande & ſur la Dwina. CATHERINE I. 1725.

Catherine interrompit ſes travaux pour ſe livrer aux réjouiſſances qu'occaſionna le mariage de ſa fille aînée, Anne Pétrowna, avec Charles-Frédéric Duc de Holſtein. Ils avoient été fiancés du vivant de Pierre, & reçurent la bénédiction nuptiale le 1 Juin de cette année. Le délaſſement que prit l'Impératrice pendant les fêtes, ſembla lui donner une nouvelle vigueur pour le Gouvernement. Elle fit armer & équiper la flotte, & ordonna qu'on la mît en mer, comme ſi elle eût eu le projet de quelque nouvelle expédition. Son but en cela n'étoit que de montrer ſes forces aux puiſſances voiſines: mais la Cour de Dannemarck crut que l'intention de Catherine, en faiſant cet armement, étoit de faire rentrer ſon gendre dans le Duché de Holſtein: elle équipa une flotte de vingt vaiſſeaux de ligne, pluſieurs frégates & un nombre aſſez conſidérable de bâtimens plats, fit des recrues, & diſpoſa ſes troupes de manière qu'elles étoient prêtes à marcher au premier ordre. On ne commit aucune hoſtilité de part ni d'autre: la flotte Ruſſe ſe contenta de manœuvrer ſur ſes côtes & rentra dans ſes ports. L'Impératrice ſuivoit en cela le ſyſtême

Mariage d'Anne Pétrowna avec le Duc de Holſtein.

CATHERINE I. 1725.

de Pierre qui vouloit exercer ſes matelots tous les ans. Le Roi de Dannemarck étoit toujours inquiet : il craignoit que les Ruſſes ne profitaſſent de la première occaſion qui ſe préſenteroit pour envahir quelque province de ſon Royaume, & ſe tenoit toujours prêt à leur faire face. Ces précautions étoient ſages : mais elles lui coutoient des ſommes immenſes & épuiſoient ſes finances.

Pendant que Catherine faiſoit trembler le Dannemarck, ſes Généraux étendoient ſon Empire du côté de la Perſe. Matufskin, auquel le feu Empereur avoit confié le commandement des troupes deſtinées à cette expédition, battit pluſieurs fois l'armée de Mirveis, défit les hordes de Tatars qui s'étoient joints à ce rebelle, prit la ville de Tarku & une partie du Dageſtan.

L'Impératrice, excitée par le zèle que le feu Empereur lui avoit inſpiré pour la nation Ruſſe, publia une déclaration pour déſigner ſon ſucceſſeur au trône : elle craignoit que la mort ne la ſurprît & que l'élection d'un Souverain n'excitât des guerres civiles & ne fît retomber les Ruſſes dans la barbarie dont ils étoient à peine ſortis. Elle commença par faire imprimer un traité qui avoit pour titre : *Le droit du Souverain à la nomination de ſon ſucceſſeur.* Sa déclaration étoit en forme de teſtament & conçue en ces termes.

„ Le Grand Prince Pierre Alexiowits, „ petit fils du feu Empereur mon époux, „ me ſuccédera & gouvernera avec la „ même ſouveraineté & le même pouvoir.

„ abſolu que j'ai gouverné la Ruſſie, CATHERINE I. 1725.
„ & il aura pour ſucceſſeurs ſes enfans
„ légitimes. S'il meurt ſans laiſſer d'enfans,
„ ma fille aînée, Anne Pétrowna, montera
„ ſur le trône, & après elle ſes enfans.
„ Au cas qu'elle meure ſans enfans, le
„ trône appartiendra à ma fille Elizabeth
„ Petrowna, & à ſes enfans après elle.
„ S'il plaît au ciel de la retirer du monde
„ ſans laiſſer de deſcendans, le trône ap-
„ partiendra à la Princeſſe Natalie Ale-
„ xiowna, petite fille du feu Empereur
„ mon époux, & à ſes deſcendans. Notre
„ intention eſt que les perſonnes deſti-
„ nées à porter la Couronne de Ruſſie,
„ en ſoient privées, ſi elles en portent
„ d'autres: il faut en outre qu'elles pro-
„ feſſent la Religion Grecque.

„ Le Grand Prince n'ayant pas encore
„ l'âge pour régner par lui-même, il y
„ aura, à ſon avénement à la Couronne,
„ un Conſeil de Régence qui gouvernera
„ pendant ſa minorité, & qui aura ſoin
„ de ſon éducation. La pluralité des voix
„ ſera une loi irrévocable dans ce Con-
„ ſeil, qui ſera compoſé de neuf perſon-
„ nes, ſavoir ma fille aînée Anne Pétrow-
„ na, le Duc de Holſtein, le Prince Men-
„ zikof, le Comte Apraxin, Grand-Ami-
„ ral, le Comte Gallovin, Grand-Chan-
„ celier, le Prince Démétrius Gallitzin,
„ le Prince Dolgorouki, & le Comte
„ Oſterman, Vice-Chancelier.

„ Ce Conſeil de Régence n'aura pas le
„ pouvoir de changer quelque choſe dans
„ l'ordre de la ſucceſſion que je juge à
„ propos d'établir en forme de loi fon-

» damentale & irrévocable.

CATHERINE I. 1725. » Le Grand Prince, étant Empereur, » aſſiſtera aux délibérations de ce Con- » ſeil, dont le pouvoir durera juſqu'à » ce que le Prince ait atteint l'âge de ſeize » ans. Alors le Conſeil ceſſera, & l'Em- » pereur, mon ſucceſſeur, ſe chargera » du Gouvernement; mais il ne pourra » demander compte au Conſeil de ſon ad- » miniſtration.

» On donnera à chacune de mes filles » trois cens mille roubles, & une pen- » ſion de cent mille: mes pierreries, mon » argenterie & mes meubles leur appar- » tiendront.

» On employera tous les moyens né- » ceſſaires pour rétablir le Duc de Holſ- » tein dans ſes Etats. Lorſque le Grand » Prince, alors Empereur de Ruſſie, » ſera majeur, il fera avec ce Prince une » ligue offenſive & défenſive.

» Je conſens que ma fille, la Princeſ- » ſe Elizabeth, choiſiſſe pour époux l'E- » vêque de Lubeck Duc de Sleſwick, » & je leur donne à cet effet ma béné- » diction maternelle.

» Je veux & j'ordonne qu'on engage » le Grand Prince à épouſer une des » filles du Prince Menzikof.

» J'ordonne encore que l'on donne à » l'Ambaſſadeur de Holſtein à la Cour » de Ruſſie, un hôtel convenable à Pé- » tersbourg, & que cet hôtel ait toutes » les franchiſes & immunités qui doivent » être accordées aux lieux qu'habitent » les Ambaſſadeurs.

» Toutes les fois que le Duc de Holſ-

„ tein jugera à propos de paſſer en Ruſ-
„ ſie, on lui fournira, aux dépens de
„ l'Empereur, les voitures & les vaiſ-
„ ſeaux dont il aura beſoin.

CATHERINE I. 1725.

„ Mes biens immeubles, qui n'appar-
„ tiennent point à la Couronne, & qui
„ ſont à moi en propre, ſoit par don
„ du feu Empereur, ſoit par achat ou
„ autrement, ſeront partagés entre mes
„ plus proches parens.

„ L'Empereur des Romains ſera prié
„ de garantir l'exécution de mon teſta-
„ ment : maudits ſoient ceux qui en em-
„ pêcheront l'exécution directement où
„ indirectement, en tout ou en partie. „

Les mécontens, il s'en trouve toujours quelques-uns, ſemerent la nuit dans les rues des écrits qui blâmoient cette ordonnance, & les diſpoſitions de Sa Majeſté Impériale. C'eſt le moyen dont on ſe ſert ordinairement pour faire connoître ſon ſentiment dans les Etats ou regne le deſpotiſme.

Cela étoit arrivé pluſieurs fois ſous le regne précédent, & Pierre en avoit fait ſcrupuleuſement rechercher les auteurs pour les punir : mais Catherine ne voulut pas l'imiter dans cette conjoncture.

Cette Princeſſe ſe faiſoit cependant une loi de ſuivre les principes du feu Empereur : elle travailla à l'exécution d'une ordonnance qu'il avoit rendue pour la recherche des biens Eccléſiaſtiques, & pour mettre des bornes à l'avidité du Clergé. Les Popes, ou Prêtres, profitant de l'ignorance & de la ſuperſtition du peuple, accumuloient des richeſſes im-

CATHERINE I. 1725.

menſes, & Pierre, quelques ſoins qu'il prît pour avoir une connoiſſance exacte des biens du Clergé, n'avoit jamais pu en venir à bout. Catherine parvint au but qu'il s'étoit propoſé, & porta des réglemens en conſéquence.

1726.

Dès le commencement de l'année 1726, elle fit l'ouverture des aſſemblées publiques de l'Académie des Sciences que Pierre avoit établie. La Cour, le Sénat, le Synode, les Miniſtres étrangers, & toutes les perſonnes publiques y aſſiſterent. Cette Académie étoit alors compoſée de quinze profeſſeurs. Catherine prit un ſoin ſi particulier de cet établiſſement, qu'elle le mit bien-tôt en état de rendre les plus importans ſervices à la nation.

Ce fut encore cette année qu'elle fit équiper une flotte pour découvrir par le Nord de la Tatarie une route au Japon, à la Chine & aux Indes orientales & occidentales. C'étoit une ſuite des projets du feu Empereur.

Pendant que l'Impératrice de Ruſſie s'occupoit à faire fleurir dans ſes vaſtes Etats les arts, les ſciences & le commerce, les différentes Puiſſances de l'Europe ſembloient ſe diſpoſer à s'armer les unes contre les autres. Les Cours de Vienne & de Madrid avoient fait trois traités, un de paix, un d'alliance, & un troiſième de commerce. Par le dernier, l'Eſpagne garantiſſoit l'établiſſement que la Cour de Vienne avoit fait depuis deux ans d'une Compagnie de commerce aux Indes, dans les Pays-bas Autrichiens, & accordoit aux ſujets

de l'Empereur qui navigeoient aux Indes, des avantages qu'elle avoit déja cédés à d'autres Puiſſances. L'intérêt réunit ces dernières, & le 3 Septembre 1725 on conclut à Hanovre un traité d'alliance entre les Rois de France, d'Angleterre & de Pruſſe : on ſtipula qu'on inviteroit la République des Provinces-Unies, les Rois de Dannemarck & de Sardaigne à y accéder. Le but de ce traité étoit de maintenir les Puiſſances alliées dans la poſſeſſion de leurs droits rélativement au commerce, ſur leſquels le traité de Vienne ſembloit empiéter. Les Alliés de Vienne inviterent de leur côté la Pologne, la Ruſſie, quelques Princes de l'Empire & de l'Italie à accéder à leur traité, & firent tous leurs efforts pour empêcher les autres Puiſſances d'entrer dans l'alliance de Hanovre. Catherine fut embarraſſée ſur le parti qu'elle avoit à prendre. Elle ſentoit d'un côté qu'en ſe joignant aux alliés de Vienne, elle ſe trouveroit dans le cas de ſecourir plus efficacement le Duc de Holſtein ſon gendre, & de lui faire reſtituer ſes Etats que le Dannemarck avoit envahis ; elle craignoit d'un autre côté que cette alliance ne lui attirât la guerre avec la France, l'Angleterre, la Suède & le Dannemarck. Après bien des délibérations elle prit ſon parti, & fit elle-même un traité d'alliance avec l'Empereur d'Allemagne. Par le premier article leurs Majeſtés Impériales d'Allemagne & de Ruſſie promettent de ſe ſecourir mutuellement dans les guerres qu'elles auront à ſoutenir. Par le ſe-

CATHERINE I. 1726.

cond, l'Impératrice de Ruſſie accède au traité de Vienne, & s'engage à déclarer la guerre à quiconque voudra s'oppoſer à ſon exécution. Dans le troiſième, l'Empereur d'Allemagne s'engage de fournir à l'Impératrice de Ruſſie tous les ſecours dont elle aura beſoin pour défendre ſes Etats, de déclarer même la guerre à quiconque prendra les armes contre elle. Dans le ſixième article, l'Empereur d'Allemagne promet à l'Impératrice de Ruſſie, de lui fournir dans les guerres qu'elle aura à ſoutenir trente mille hommes, ſavoir vingt mille d'infanterie, & dix mille dragons, & l'Impératrice de Ruſſie s'engage à lui fournir, dans un ſemblable cas, pareil nombre de troupes. Par le douzième article, l'Empereur d'Allemage déclare & promet de fournir tous les ſecours qui ſeront néceſſaires pour faire rentrer le Duc de Holſtein dans ſes Etats.

CATHERINE I. 1726.

En conſéquence de ce traité, l'Impératrice de Ruſſie & l'Empereur d'Allemagne firent un armement formidable, & leverent de nouvelles troupes. Ces préparatifs augmentoient les craintes du Roi de Dannemarck; il envoya ordre à ſon Miniſtre qui étoit à la Cour de Suède, de préſenter au Roi le mémoire ſuivant.

» Le ſouſſigné a ordre de repréſenter, » que le Roi ſon maître, ayant été in- » formé de bonne part que le Duc de » Holſtein avoit formé le projet d'atta- » quer l'été prochain le Roi de Danne- » marck par mer & par terre, avec l'aſ- » ſiſtance de l'Impératrice de Ruſſie, Sa » Majeſté Danoiſe ſe trouve obligée de

» prendre toutes les précautions néceſ-
» ſaires pour s'oppoſer à l'exécution d'un
» pareil deſſein. Elle déclare que les ar-
» memens qu'elle fait ne tendent qu'à
» détourner l'effet des menaces du Duc
» de Holſtein ; que ſon intention eſt de
» vivre toujours en bonne intelligence
» avec Sa Majeſté Suédoiſe, & d'obſer-
» ver exactement les traités conclus en-
» tre les deux Royaumes ; qu'elle ne dou-
» te pas que Sa Majeſté Suédoiſe ne ſe
» trouve dans les mêmes intentions, & ne
» lui en donne des preuves, en n'accor-
» dant au Duc de Holſtein rien qui puiſſe
» tendre au préjudice de Sa Majeſté Da-
» noiſe, ou enfreindre en aucune manière
» les traités mutuels. »

CATHERINE I. 1726.

Le Roi de Suède fit examiner ce traité, & y répondit de la manière ſuivante :

» Sa Majeſté Suédoiſe eſt fort ſenſible
» à cette marque de confiance & d'ami-
» tié que lui donne le Roi de Danne-
» marck, en lui communiquant le motif
» de ſes armemens. Etant toujours diſpo-
» ſée à obſerver les traités de paix & les
„ conventions qu'elle a conclus avec les
„ différentes Puiſſances, elle peut aſſurer
„ Sa Majeſté Danoiſe, qu'elle exécutera
„ avec la même exactitude ceux qu'elle
„ a conclus avec elle, & lui donnera
„ en toute occaſion des preuves d'une
„ amitié & confiance réciproque, d'au-
„ tant plus qu'elle eſt perſuadée que Sa
„ Majeſté Danoiſe eſt diſpoſée de ſon
„ côté à contribuer en tout ce qui dé-
„ pendra d'elle au maintien de la tran-
„ quillité dans le Nord. „

CATHERINE I. 1726.

Le Roi d'Angleterre ſavoit que ſon intérêt demandoit que le Dannemarck réſiſtât aux efforts de la Ruſſie qui ſeroit en état d'attaquer ſes poſſeſſions en Allemagne, ſi-tôt qu'elle auroit ſoumis cette Puiſſance. Il réſolut de lui prêter un prompt ſecours, & envoya une eſcadre de vingt-trois vaiſſeaux dans la mer Baltique. Pour juſtifier ſa conduite à cet égard, il écrivit la lettre ſuivante à l'Impératrice de Ruſſie.

„ George, par la grace de Dieu, Roi „ de la Grande Bretagne, à la très-Hau- „ te, très-Puiſſante Princeſſe, notre „ très-chere ſœur & Grande Ducheſſe de „ toute la Ruſſie, ſeule Souveraine de „ Moſcovie &c. &c. &c. Salut, bonheur „ & proſpérité. Très-Haute, très-Puiſ- „ ſante, & très-illuſtre Princeſſe, Votre „ Majeſté ne pouvant ignorer que les „ grands préparatifs de guerre qu'elle fait „ en tems de paix, tant par mer que par „ terre, nous donnent de juſtes ſujets „ d'ombrage, auſſi-bien qu'a nos Alliés „ dans le Nord; Elle ne doit pas être „ ſurpriſe que nous ayons envoyé une „ eſcadre dans la mer Baltique ſous les „ ordres de notre Amiral le Chevalier „ Charles Wager, pour prévenir les dan- „ gers qui pourroient naître d'un arme- „ ment ſi extraordinaire.

„ Votre Majeſté n'ignore pas non plus „ combien nous avons ſouhaité de con- „ ſerver la tranquillité dans l'Europe, „ & de cimenter une amitié ferme & „ durable entre notre Couronne Royale „ de la Grande Bretagne & celle de „ Ruſſie.

„ Nous n'avons manqué aucune occa-
„ ſion de donner des marques convain- CATHERINE I. 1726.
„ cantes de ces intentions, & votre Ma-
„ jeſté doit ſe ſouvenir de la preuve qui
„ en a paru, lorſque nous déclarâmes
„ être prêt à entrer, conjointement avec
„ notre bon frere le Roi de France, en
„ Allemagne, avec Sa Majeſté votre Sei-
„ gneur & époux, en termes & à des
„ conditions qui fuſſent compatible avec
„ la paix du Nord, auſſi-bien qu'avec
„ les intérêts, la dignité & l'honneur des
„ Puiſſances contractantes. Nous ne dou-
„ tions pas que cette voie ne fût un ſûr
„ moyen de ménager une réconciliation
„ ſincère entre nous & feu votre époux;
„ de rétablir une bonne harmonie entre
„ vos Etats & les nôtres, pour l'avan-
„ tage mutuel des peuples, & d'affermir
„ la paix & la tranquillité ſur des fon-
„ demens ſolides & durables.

„ Ces fut pour parvenir à ces grandes
„ & heureuſes fins, conformément aux
„ intentions de feu Sa Majeſté, & dont
„ le Miniſtre du Roi très-Chrétien avoit
„ ſouvent fait rapport, que, de concert
„ avec la Cour de France, on dreſſa le
„ plan d'un traité qui fut envoyé à feu
„ Sa Majeſté pour en avoir ſon appro-
„ bation & ſon conſentement final;
„ mais la conſommation d'une œuvre ſi
„ déſirable fût arrêtée par la mort de Sa
„ Majeſté.

„ Cependant, comme nous conſer-
„ vions toujours les mêmes intentions
„ pour le maintien de la paix du Nord,
„ & pour le renouvellement de notre

CATHERINE I. 1726.

» ancienne amitié avec la couronne de
» Ruſſie, dès que votre Majeſté fut
» parvenue au trône, nous lui fîmes dé-
» clarer, conjointement avec le Roi
» très-Chrétien, que nous étions diſ-
» poſés à conclure ledit Traité, ne dou-
» tant point que votre Majeſté n'accep-
» tât volontiers une propoſition ſi favo-
» rable à ſes Domaines & à ſes Sujets
» en particulier, & ſi avantageuſe pour
» la conſervation de la paix générale.
» Auſſi devons-nous avouer que nous
» fûmes ſenſiblement touchés de voir
» notre attente fruſtrée, par la manière
» avec laquelle on répondit à nos of-
» fres, & les inſtances que firent les
» Miniſtres de votre Majeſté, après de
» longs & vains délais, pour que l'on
» fit dans le Traité des changemens qui
» ne concernoient pas les intérêts de
„ l'Empire de Ruſſie, & qui non-ſeule-
„ ment étoient contraires aux engage-
„ mens ſolemnels que Nous & le Roi
„ très-Chrétien avions contractés envers
„ d'autres Puiſſances, mais encore qui
„ auroient jetté dans le trouble toutes
„ les autres Couronnes du Nord.

„ Nous ne pouvons encore diſſimuler
„ à votre Majeſté l'extrême ſurpriſe où
„ nous fûmes, d'apprendre que, pen-
„ dant que nous continuïons les négo-
„ ciations amiables, & qu'il n'avoit été
„ fait de notre part aucune provocation,
„ on prenoit dans votre Cour des me-
„ ſures en faveur du Prétendant à notre
„ Couronne, & qu'on y donnoit de
„ grands encouragemens à ſes adhérans.

Après

„ Après tout ce que nous venons de
„ repréſenter à votre Majeſté, Elle ne CATHERINE I.
„ doit pas être ſurpriſe que dans l'obli- 1726.
„ gation indiſpenſable où nous nous trou-
„ vons de pourvoir à la ſûreté de nos Do-
„ maines, de ſatisfaire à nos engage-
„ mens envers nos Alliés, & de main-
„ tenir la tranquillité du Nord qui nous
„ paroît en danger, par les préparatifs
„ de guerre de votre Majeſté, Nous
„ ayons cru néceſſaire d'envoyer une
„ forte eſcadre dans la mer Baltique,
„ avec ordre à notre Amiral de tâcher
„ de prévenir de nouveaux troubles en
„ ces quartiers-là, en empêchant la ſor-
„ tie de votre flotte, en cas que vous
„ perſiſtiez dans la réſolution de la met-
„ tre en mer pour exécuter les deſſeins
„ que vous pourriez avoir en vue.

„ Cependant, comme notre intention
„ ſincére ſeroit de vivre en paix avec
„ votre Majeſté, nous ſouhaitons de
„ tout notre cœur, que réfléciſſant ſé-
„ rieuſement ſur le véritable intérêt de
„ ſes peuples, elle veuille les laiſſer
„ joüir des fruits ne cette paix qu'ils ont
„ achetée au prix de tant de ſang & de
„ richeſſes, ſous la conduite du feu Em-
„ pereur votre époux, & que votre Ma-
„ jeſté donne à ſon peuple & à toute
„ l'Europe des preuves convainquantes
„ de ſon inclination pour la paix, & de
„ ſes diſpoſitions à vivre en repos avec
„ ſes voiſins.

„ Donné en notre Palais Royal de S.
„ James le 11 Avril 1726, la douzième
„ année de notre regne. *Signé*, votre af-

„ fectionné, GEORGE ROI.

CATHERINE I. 1726. Cette Lettre fut examinée dans le Conſeil de Ruſſie, & l'on y décida qu'il falloit faire la réponſe ſuivante au Roi d'Angleterre.

„ Très-Haut, très-Puiſſant & très-Illuſtre Roi. Nous avons bien reçu la „ Lettre amiable & fraternelle de votre „ Majeſté Royale, par laquelle il lui „ plaît de nous déclarer que les préparatifs de guerre que nous avons faits „ avoient engagé votre Majeſté Royale „ à envoyer une puiſſante flotte dans la „ mer Baltique, afin d'obvier à toutes „ les entrepriſes que nous pourrions faire pour troubler la tranquillité du „ Nord ; qu'à cet effet votre Majeſté „ avoit ordonné à ſon Amiral Wager „ d'empêcher notre flotte d'entrer en „ mer.

„ Nous ne déſavouerons pas que nous „ avons été bien ſurpriſe de ne recevoir „ votre lettre, qu'au même inſtant que „ votre flotte à paru ſur nos côtes, & „ après qu'elle a jetté l'ancre devant Revel ; puiſqu'il auroit été plus conforme à l'uſage établi parmi les Souverains & plus conciliable avec l'amitié „ qui a ſubſiſté ſi long-tems entre nos „ Royaumes & la Couronne de la Grande Bretagne, ſi votre Majeſté avoit „ trouvé bon de s'expliquer avec nous „ ſur l'ombrage que pouvoit lui donner „ notre armement, & d'attendre notre „ réponſe avant d'en venir à une action „ ſi offenſante.

„ Votre Majeſté Royale auroit encore

» pu, ſans faire tant d'éclat, ſavoir de
» nous, que loin de chercher à troubler
» le repos du Nord, nous apportons tous
» nos ſoins & toutes nos attentions à y
» affermir la tranquillité : elle nous in-
» téreſſe plus que votre Majeſté. Com-
» me votre Majeſté Royale eſt pleine-
» ment informée de ce qui a été traité
» dans les négociations qu'il y eut entre
» Sa Majeſté Impériale, notre Seigneur
» & époux, de glorieuſe mémoire, en-
» ſuite entre nous même & entre Sa Ma-
» jeſté le Roi de France, elle ne peut
» qu'être perſuadée de notre intention
» pour la paix & la tranquillité. De quel-
» le manière les Nations pourront-elles
» enviſager une démarche ſi extraordi-
» naire de la part de votre Majeſté Roya-
» le ? Elles ne pourront préſumer autre
» choſe, ſinon que vous avez formé con-
» tre nous des deſſeins préjudiciables, &
» que vous préparez de nouveaux trou-
» bles dans le Nord, en prenant pour
» prétexte, au défaut de tout ſujet plau-
» ſible, notre armément dans la mer Bal-
» tique. La crainte que nous avons à cet
» égard eſt d'autant mieux fondée, que
» votre Majeſté nous charge encore dans
» ſa lettre de choſes dont nous aurions
» lieu de nous plaindre avec beaucoup de
» juſtice.

CATHERINE I. 1726.

» Il eſt inutile d'alléguer ici l'amitié ſin-
» cère que Sa Majeſté Impériale, notre
» Seigneur & époux, de glorieuſe mémoi-
» re, vous a portée ; & toute la terre
» ſait combien cette amitié vous a été
» utile & avantageuſe : votre Majeſté

CATHERINE I. 1726.

» Royale n'ignore pas non plus de quelle » manière elle en a agi en échange avec » mondit Seigneur & époux, & que par » une grandeur d'ame, Sa Majeſté Impé- » riale a mieux aimé diſſimuler ſur tout » cela, que d'entreprendre la moindre » choſe qui auroit pu donner atteinte à » l'amitié conſtante qui a toujours ſubſiſté » entre la Ruſſie & la Grande Bretagne. » Sadite Majeſté Impériale, n'auroit ja- » mais pu donner des preuves plus con- » vainquantes de ſon intention ſincère à » conſerver cette bonne amitié, qu'en » acceptant les bons offices offerts par » Sa Majeſté le Roi de France, pour le » rétabliſſement d'une parfaite intelligence » avec votre Majeſté Royale, & en ſe » déclarant diſpoſée à vouloir non-ſeule- » ment enſevelir dans un oubli éternel » toutes les inſultes reçues de votre Ma- » jeſté, quoique ſans les avoir méritées, » mais encore d'entrer, à des conditions » raiſonnables, avec elle & avec la Cour » de France dans un engagement plus » étroit & dans une alliance défenſive.

» Les conditions propoſées par ſadite Ma- » jeſté Impériale, à la réquiſition du Roi » de France, n'ont pas ſeulement été trou- » vées juſtes dès le commencement; mais » encore Sa Majeſté très-Chrétienne a » fait eſpérer plus d'une fois, que toutes » ces conditions & les engagemens pris » avec la France, avec votre Majeſté & » avec d'autres Puiſſances, pourroient » être conciliés enſemble & réglés ſelon » l'équité & la juſtice, par l'affermiſſement » entier de la tranquillité du Nord. Par

» conſéquent ce ne ſont pas des condi- CATHERINE I. 1726.
» tions nouvelles, mais les mêmes que
» votre Majeſté fait publier aujourd'hui
» avec tant d'éclat. Dans la dernière ré-
» ponſe qui nous a été communiquée du
» côté de la France, votre Majeſté dé-
» clare elle-même la choſe équitable; au-
» jourd'hui votre Majeſté rejette tous
» les moyens amiables & équitables pour
» établir cette tranquillité, & veut nous
» obliger encore à accepter des conditions
» directement oppoſées à notre intérêt,
» à notre honneur, à notre réputation,
» & à la juſtice. Cette conduite nous em-
» pêche de croire que les Miniſtres de
» votre Majeſté aient eu une intention ſé-
» rieuſe de conclure cette alliance, & l'en-
» voi de l'eſcadre compoſée de vaiſſeaux
» de guerre, avec des ordres qui font en-
» trevoir une interruption d'amitié, &
» la naiſſance de nouveaux troubles dans
» le Nord, n'eſt qu'une ſuite de l'animo-
» ſité que vos Miniſtres ont toujours té-
» moignée contre nous. Cela paroît par
» le fait que votre Majeſté allégue à l'é-
» gard du Prétendant à la Couronne de
» la Grande Bretagne. Vos Miniſtres ont
» compris que toutes les raiſons par eux
» alléguées, ne ſont point admiſſibles,
» & qu'elles ne juſtifieront jamais aux
» yeux de perſonnes déſintéreſſées, leurs
» violentes entrepriſes : & comme ils ne
» peuvent trouver d'autres raiſons, il
» faut que cette accuſation frivole &
» ſuranée paroiſſe au jour, & qu'elle ſer-
» ve de prétexte principal pour toutes les
» démarches faites contre nous.

CATHERINE I. 1726.

» Quoique la nullité de cette accuſa-
» tion ait été prouvée tant de fois, & que
» le tems auſſi-bien que l'expérience faſ-
» ſent voir que ces prétendus engagemens
» n'ont exiſté en aucun endroit, que dans
» l'imagination des Miniſtres de votre Ma-
» jeſté Royale, que la facilité que nous
» avons apportée de notre côté aux négo-
» ciations, ne doivent pas moins convain-
» cre votre Majeſté de leur malice, que
» les diſpoſitions dans leſquelles nous
» avons prouvé que nous étions à accor-
» der la garantie qu'elle nous a deman-
» dée; nous voulons bien encore aſſurer
» votre Majeſté Royale, que nous lui
» portons trop d'amitié pour vouloir lui
» cauſer aucune inquiétude par les enga-
» gemens que nous pourrions prendre
» avec le Prétendant. Au reſte, votre Ma-
» jeſté peut donner à ſon Amiral les or-
» dres qu'elle jugera à propos; mais elle
» doit convenir qu'elle ne peut nous em-
» pêcher de faire ſortir notre flotte quand
» nous croirons que notre intérêt le de-
» mandera; & qu'en qualité de Souve-
» raine & d'Impératrice, qui ne dépend
» que de Dieu ſeul, nous ne devons pas
» plus recevoir de loix que nous n'avons
» le projet d'en donner. Nous ſommes
» d'ailleurs prête & diſpoſée à entretenir
» avec votre Majeſté Royale une bonne
» harmonie, & nous n'entreprendrons
» rien qui puiſſe interrompre l'amitié qui
» eſt établie depuis ſi long-tems entre les
» deux Royaumes. Comme nous décla-
» rons que cette amitié ne peut être que
» fort utile à Nous, à nos Royaumes &

» à nos Sujets, nous eſpérons que vous » avouerez de votre côté qu'elle n'a pas » été moins avantageuſe pour votre Ma- » jeſté, pour vos Royaumes & pour vos » Sujets, & qu'à l'avenir elle pourroit » ne pas vous être infructueuſe. Il eſt cer- » tain que ſa Majeſté Impériale, de glo- » rieuſe mémoire, après avoir été aban- » donnée de tous ſes Alliés, a eu des pei- » nes incroyables à ſe procurer à ſoi- » même, & à ſes Royaumes, la paix tant » déſirée. Nous apportons auſſi tous nos » ſoins à en procurer la durée à nos Ro- » yaumes & à nos Sujets.

CATHERINE I. 1726.

» Nous croyons même ne pouvoir » mieux réuſſir dans ces vues ſalutaires, » qu'en nous tenant toujours, à l'exem- » ple de notre Seigneur & époux, de glo- » rieuſe mémoire, dans une poſture à pou- » voir en tout tems ſecourir en cas de » beſoin nos Alliés, ſatisfaire aux enga- » gemens pris avec eux, protéger nos » fidéles Sujets contre toute inſulte, & » nous oppoſer à ceux qui voudront nous » ôter le tréſor de la paix.

» C'eſt auſſi dans cette ſeule vue que » nous avons fait les armemens qui ont » cauſé tant d'ombrage à votre Majeſté » Royale, quoique ſans aucun ſujet & » fondement. Nous ſouhaitons que le » Tout-Puiſſant vous donne une parfaite » ſanté & un regne toujours heureux. A » S. Pétersbourg, le 15 Juin 1726, & en » la ſeconde année de notre Regne. De » votre Majeſté Royale, la très-affection- » née Sœur, *CATHERINE* : & plus bas, » *Comte Golofskin.* »

CATHERINE I. 1726.

Pendant ce tems, l'eſcadre Angloiſe avançoit dans la mer Baltique : elle arriva ſous l'île Nargin, qui eſt à la vue de Revel, & ſe trouva, par cette poſition, en état d'empêcher la flotte Ruſſe de ſortir. Catherine, incertaine ſur le parti qu'elle doit prendre, aſſemble encore ſon Conſeil. Une partie de ceux qui le compoſent décident qu'il faut bloquer les vaiſſeaux Anglois du côté de la terre avec des galeres chargées de canon ; d'autres veulent qu'on les brûle. Ce dernier avis plut à l'Impératrice, au point qu'elle ſe propoſa de monter ſur la flotte qui étoit deſtinée pour réſiſter à celle d'Angleterre. L'avis de Menzikof & de quelques autres courtiſans fut tout-à-fait différent. Ils commencerent par faire l'éloge du courage que Sa Majeſté Impériale montroit dans cette occaſion ; & ajouterent que ſa perſonne étoit trop chere à la nation, pour qu'on la laiſsât s'expoſer à un auſſi grand péril. Ils lui dirent enſuite que Sa Majeſte ayant publié dans les Cours étrangères qu'elle n'équipoit une flotte que pour maintenir la tranquillité dans le Nord, & pour exercer ſa marine, il falloit tenir une conduite conforme à ce langage, & prouver à toute l'Europe qu'on agiſſoit avec ſincérité. Ce Conſeil étoit trop ſage pour n'être pas ſuivi : l'Impératrice donna ordre au Gouverneur de Revel & des autres places ſituées ſur la côte, de fournir aux Anglois, à un prix raiſonnable, les vivres & les rafraîchiſſemens dont ils auroient beſoin. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, & l'on vit les officiers & les mate-

lots Anglois ſe promener dans Revel avec autant de liberté que s'ils fuſſent venus pour donner du ſecours aux Ruſſes. L'Impératrice alla plus loin; elle fit publier une déclaration par laquelle elle annonça que les négocians Anglois auroient une entière liberté de commercer dans ſes Etats, & qu'ils ne ſouffriroient aucun dommage lorſqu'ils entreroient dans ſes ports, & lorſqu'ils en ſortiroient, ſoit que l'eſcadre Angloiſe commît quelqu'acte d'hoſtilité, ſoit qu'elle n'en commît pas. L'eſcadre du Roi de Dannemarck joignit celle des Anglois, & reſta avec elle dans l'inaction, parce que celle de Ruſſie étoit rangée de manière à pouvoir les attaquer avec avantage ſi elles faiſoient la moindre tentative contre la Ruſſie.

CATHERINE I. 1726.

On tint pluſieurs conférences pour rétablir la bonne intelligence entre les Cours de Ruſſie, d'Angleterre & de Dannemarck; mais les intérêts du Duc de Holſtein y mettoient un obſtacle inſurmontable.

Le Roi de Dannemarck, fatigué des dépenſes que ces préparatifs de guerre le forçoient de faire, ordonna à ſon Miniſtre de préſenter un Mémoire à l'Impératrice de Ruſſie, pour lui demander quelles étoient ſes dernières intentions, & lui faire connoître les juſtes craintes que ſon armément inſpiroit à tout le Nord. L'Impératrice répondit à ce Mémoire dans des termes qui annonçoient autant de fierté que de prudence. Elle lui dit que la demande qu'on lui fait eſt entièrement hors d'uſage entre les têtes couronnées, parce que chaque Puiſſance a le droit de faire

CATHERINE I. 1726.

dans ſes Etats tel uſage qu'elle voudra de ſes forces, ſans être dans le cas d'en rendre compte à ſes voiſins; que cependant elle veut bien avertir le Roi de Dannemarck, qu'en faiſant des préparatifs dans la mer Baltique, elle n'a d'autre but que de ſe maintenir en état, ſuivant l'exemple du feu Empereur, ſon époux, de donner à ſes Alliés les ſecours néceſſaires, & de remplir les engagemens dans leſquels elle eſt entrée avec eux, comme auſſi de défendre ſa perſonne, ſes royaumes & ſes ſujets contre toute ſurpriſe ennemie. Elle ajoute qu'elle ſe trouve obligée de demander au Miniſtre de Dannemarck, ſi elle ne doit pas regarder comme une rupture ouverte, la démarche extraordinaire & inouie que Sa Majeſté Danoiſe a faite, d'envoyer une eſcadre compoſée de vaiſſeaux de guerre juſque dans la rade de Revel, de s'y être jointe à l'eſcadre Angloiſe, ſans en avoir donné aucune connoiſſance à Sa Majeſté Impériale, ce qui eſt contraire à l'uſage & à la raiſon, ſi l'on ne veut pas que cette eſcadre ſoit regardée & traitée comme ennemie. Catherine finit par dire au Miniſtre de Dannemarck, de lui procurer à ce ſujet une déclaration préciſe du Roi ſon maître.

Pendant ce tems le Miniſtre de l'Impératrice fit tous ſes efforts à Stockholm, pour empêcher la Suède d'accéder au traité de Hanovre : il offrit même ſix cens mille roubles de ſubſide; l'Ambaſſadeur de l'Empereur d'Allemagne ſe joignit à lui, fit à Sa Majeſte Suédoiſe & au Sénat les plus vives inſtances à ce ſujet. Le Roi de

Suède, malgré les ſollicitations des Cours de Vienne & de Ruſſie, inclinoit beaucoup pour l'acceſſion : mais il abandonna aux Etats la déciſion de cette affaire : on y délibéra long-tems ſans prendre de réſolution : à la fin on convint de ſuivre les intentions du Roi ; on accéda au Traité de Hanovre, mais avec des reſtrictions. L'Impératrice de Ruſſie, voulant conſerver le crédit qu'elle s'étoit acquis chez ſes voiſins, fit de nouvelles levées, augmenta ſes forces de mer & de terre. Le Roi de Pologne, ſentant qu'il étoit de ſon intérêt de conſerver l'amitié de la Ruſſie, fit à l'Impératrice un préſent d'autant plus flatteur pour elle, qu'il annonçoit l'eſtime qu'il avoit pour cette Princeſſe. Ce Monarque avoit inſtitué dans ſon Royaume, l'ordre de l'Aigle-blanc, qu'on n'avoit accordé juſqu'alors qu'aux Officiers qui avoient ſervi l'Etat. Il envoya le cordon de cet ordre à Catherine, & chargea le Prince Menzikof de le préſenter à Sa Majeſté Impériale. Cette galanterie du Roi de Pologne occaſionna en Ruſſie des fêtes qui durerent pluſieurs jours.

CATHERINE I. 1726.

Catherine reçoit l'ordre de l'Aigle-blanc.

Quelques Ecrivains aſſurent que Sa Majeſté s'étant trouvée à un repas pendant ces fêtes, on lui ſervit un verre d'eau-de-vie qui abrégea ſes jours. Ils ajoutent qu'un célebre Médecin, qu'elle conſulta vers la fin de l'année ſur des maux de poitrine qu'elle enduroit, & ſur une éjection de poumon à laquelle elle étoit ſujette, lui dit que le mal venoit d'une main ennemie, & qu'il étoit ſans reméde. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Catherine,

depuis ce tems-là fut toujours languiſſante : mais elle s'occupa toujours, & avec la même activité, du gouvernement de l'Etat & du ſoin de ſa famille.

CATHERINE I. 1726.

Le Prince de Holſtein, Chrétien-Auguſte, Evêque de Lubeck & adminiſtrateur des Etats du Duc de Holſtein ſon neveu, mourut & laiſſa l'Evêché au Prince Charles-Auguſte ſon fils. Le Duc de Holſtein, couſin du dernier, étoit à la Cour de Ruſſie; il le propoſa à l'Impératrice pour la Princeſſe Eliſabeth, ſa ſeconde fille. Catherine, ſans faire une réponſe poſitive, lui dit de le faire venir à Pétersbourg : le jeune Prince lui plut aſſez pour qu'elle conſentît à lui donner ſa fille : mais elle crut devoir ſe conduire avec ménagement, pour ne pas irriter les Ruſſes, qui murmuroient de voir qu'on rempliſſoit la Cour d'Allemands. Elle pouſſa même la diſſimulation juſqu'à dire publiquement qu'elle feroit partir le jeune Prince de Holſtein pour ſon Evêché.

Pendant que Catherine prenoit toutes les précautions que lui dictoit la politique pour rétablir le Duc de Holſtein, ſon gendre, dans ſes Etats, & pour préparer les Ruſſes à voir le Prince de Holſtein, Evêque de Lubeck, épouſer Eliſabeth, la ſeconde fille qu'elle avoit eue de ſon mariage avec Pierre, il lui ſurvint une nouvelle affaire, qui auroit été ſeule capable de fixer l'attention de tout autre que de cette Princeſſe. Pour mettre le lecteur au fait, il faut lui préſenter une idée de la Curlande. Ce Duché faiſoit autrefois partie de la Livonie, appartenoit à l'Or-

dre Teutonique, & envoyoit des députés à la Diete de l'Empire. Il a pour bornes la Livonie, la Lithuanie, la Samogitie, & la mer Baltique. CATHERINE I. 1726.

Gotlar Ketler, qui en étoit Grand-Maître, ſigna en 1561 le Traité nommé *Pacta ſubjectionis*, & fut reconnu Duc de Curlande par Sigiſmond I, Roi de Pologne, mais ſous la protection de cette Curonne. Fréderic-Guillaume, un des deſcendans de Gotlar Ketler, épouſa la Princeſſe Anne Iwanouna, niéce de Pierre le Grand, & mourut ſans enfans. L'Empereur de Ruſſie, pour conſerver le Douaire de ſa niéce, fit paſſer des troupes en Curlande, s'empara de Mittau qui en eſt la capitale, empêcha Frédéric, oncle du dernier Duc, de ſe faire proclamer.

Les Polonois, voyant que ce Prince étoit avancé en âge, formerent le projet de réunir ce Duché à la Couronne, & de le partager en Palatinats. Les Etats de Curlande, inſtruits de ce qui ſe paſſoit, s'aſſemblerent pour élire un Duc, & leur choix tomba ſur le Comte Maurice de Saxe, que nous avons connu en France ſous le nom de Maréchal de Saxe. Pluſieurs motifs déciderent les Curlandois en ſa faveur : ſon mérite perſonnel, ſa qualité de fils naturel du Roi de Pologne : il plaiſoit à la Ducheſſe Douariere, au point qu'elle conſentoit à l'épouſer.

L'Impératrice de Ruſſie fut cependant irritée contre les Curlandois ; elle avoit intention de faire élire le Duc de Holſtein, ou à ſon défaut le Prince Menzikof. Le Prince Dolgoroukì alla à Mittau pour

„ ployerez-vous pour ſoutenir vos pré- CATHERINE I. 1726.
„ tentions ? Ce ne ſera pas la force, ré-
„ pondit le Comte, je n'en ai point ; mais
„ la choſe ſe ſoutiendra d'elle-même. »
Menzikof fit venir chez lui le Maréchal du Duché, le Chancelier & pluſieurs députés, leur annonça les intentions de l'Impératrice, renouvella ſes menaces, & finit par leur dire qu'il feroit entrer vingt-mille hommes dans le pays pour les mettre à la raiſon.

Le Comte Maurice, voyant que les Curlandois perſiſtoient dans le déſir de l'avoir pour ſouverain, & qu'ils bravoient les menaces de Menzikof, écrivit la lettre ſuivante au Primat de Pologne.

» MONSEIGNEUR, La nobleſſe de Cur-
„ lande aſſemblée, m'a élu pour ſucceſ-
„ ſeur du Duc Ferdinand le 28 de Juin
„ 1726. A ce début, votre Alteſſe me re-
„ gardera peut-être comme le chef d'un
„ peuple révolté. Je la ſupplie de ſuſ-
„ pendre pour un moment ſa déciſion, &
„ d'entendre les raiſons qui m'ont engagé
„ à déférer à cette élection.

„ J'avoue, Monſeigneur, que perſuadé
„ comme je le ſuis de la juſtice de la cauſe
„ des Curlandois, j'ai pendant un tems
„ eu des vues pour cet établiſſement ; mais
„ ſa Majeſté m'ayant défendu à mon dé-
„ part d'y penſer, je me rendis à Riga,
„ pour faire valoir des prétentions que
„ j'ai ſur des terres en Livonie, & pour
„ voir ſi je pourrois parvenir à épouſer
„ la Ducheſſe Douariere de Curlande. Ces
„ démarches ne pouvoient choquer ni le
„ Roi ni la République. En paſſant par

CATHERINE I. 1726.

„ Mittau, je trouvai la Nobleſſe convo-
„ quée, pour procéder à l'élection d'un
„ ſucceſſeur au Duc Ferdinand. Lorſque
„ je fus à Riga, j'appris que le Prince
„ Menzikof avoit envoyé une de ſes créa-
„ tures avec des ſommes conſidérables,
„ pour faire déclarer la Diete en ſa fa-
„ veur. Le Duc de Holſtein s'eſt auſſi mis
„ ſur les rangs, s'appuyant ſur la pro-
„ tection de la Ruſſie. Le Duc Ferdinand
„ a propoſé aux Curlandois de renoncer
„ à toutes ſes prétentions, s'ils vouloient
„ élire un Prince de Caſſel, actuellement
„ au ſervice du Roi de Pruſſe, lequel de-
„ voit être ſoutenu par la Suède, & par
„ tout le parti Proteſtant. J'ai craint,
„ Monſeigneur, & je crois avec raiſon,
„ que les Curlandois, flattés de voir les
„ Puiſſances voiſines leur promettre de
„ ſoutenir leurs priviléges, & menacés
„ par la Pologne de les perdre, ne priſſent
„ un parti contraire aux intérêts & à la
„ tranquillité de la République. Voilà ce
„ qui m'a déterminé à me mettre au nom-
„ bre des Prétendans, & la Curlande n'a
„ penché en ma faveur, que parce qu'elle
„ s'eſt imaginée qu'il n'y avoit point de
„ ſujet qui dût être plus agréable au Roi
„ & à la République, ni cauſer moins
„ d'ombrage à la Pologne & à ſes voiſins.
„ Voilà ce que j'ai l'honneur de dire
„ à votre Alteſſe pour ma juſtification;
„ elle verra celle des Curlandois dans le
„ Mémoire ci-joint. Je vous ſupplie,
„ Monſeigneur, d'y faire attention, & de
„ vous mettre pour un moment à la place
„ d'une nation menacée de ſe voir pri-

„ vée d'une liberté dont elle a joui ſi long-
„ tems, & qu'elle n'a point mérité de per- CATHERINE I.
„ dre. Je me flatte que votre Alteſſe, con- 1726.
„ vaincue de la juſtice de ſa cauſe, lui
„ accordera ſa protection.

„ Je vous la demande, Monſeigneur,
„ & puis vous aſſurer que tant que la Cur-
„ lande aura pour mes avis la déférence
„ qu'elle témoigne, elle demeurera in-
„ violablement attachée à la République.
„ Elle n'a point eu juſqu'à préſent d'au-
„ tre ſentiment : mais je ne garantis pas
„ qu'elle y demeure, ſi on la porte au
„ déſeſpoir.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé.*

MAURICE DE SAXE.

La Ducheſſe Douariere de Curlande aimoit le Comte de Saxe, qui étoit le Prince le plus accompli de la Cour de Saxe; elle alla à Pétersbourg pour engager l'Impératrice à lui accorder ſa protection, & le Prince Menzikof à ſe déſiſter de ſes prétentions ſur le Duché de Curlande. L'Impératrice lui promit de ne plus être contraire à celui que cette Princeſſe aimoit, même de le protéger ſi le cas le requéroit. La Ducheſſe retourna promptement à Mittau, pour annoncer cette agréable nouvelle au Comte & aux Etats. Les Curlandois, enhardis par les promeſſes de la Ruſſie, réſolurent de ſoutenir leurs droits avec fermeté. Envain la Diete de Pologne, aſſemblée à Grodno, cita les Miniſtres du Duché à comparoître; envain on engagea le Roi Auguſte à écrire au Comte, pour l'obliger à ſe déſiſter de ſon

élection, & à en remettre l'acte entre les mains de sa Majesté. Le Comte répondit qu'il se croyoit obligé d'obéir à sa Majesté comme à son Seigneur; mais que pour son honneur, il espéroit que sa Majesté auroit la bonté de le lui conserver. Le Roi goûta les raisons du Comte : mais il fut obligé d'agir contre ses propres intentions, & de souffrir qu'on le mît au ban, pour n'avoir pas comparu à la Diete, & pour n'avoir pas rendu l'acte de son élection; & l'on rédigea le projet de la réunion de la Curlande à la Couronne de Pologne.

CATHERINE I. 1726.

L'Impératrice de Russie, entretenoit toujours une flotte dans la Mer Baltique, pour engager la Grande Bretagne à y en entretenir une, & à faire des dépenses considérables. Comme la guerre étoit prête à s'allumer entre l'Empereur d'Allemagne & le Roi d'Angleterre, l'Impératrice de Russie, voulant remplir les engagemens qu'elle avoit contractés avec le premier, fit assembler trente mille hommes pour les faire marcher à la première requisition de son Allié. Ces préparatifs devinrent inutiles par la suite. Ceci ne regarde plus l'histoire de Russie.

1727.

Nous avons dit plus haut que l'Impératrice étoit attaquée d'une maladie dangereuse : le mal augmenta vers le commencement de cette année. Elle fit venir le Médecin du Roi de Prusse, qui ne jugea pas avantageusement de sa situation : il prit toutes les précautions possibles pour l'avertir de songer à sa fin. Aux chagrins qu'une position semblable ne manque ja-

mais de cauſer, ſe joignit la découverte d'une conjuration contre le Gouvernement. CATHERINE I. 1727.

Les Comtes Devier & Tolſtoi, avoient formé un parti pour éloigner du trône le Grand Duc Pierre Alexiowitz. On crut d'abord qu'ils vouloient ôter la couronne à Catherine, & la reléguer dans un couvent : mais on connut par les diſpoſitions de leurs complices & par les leurs même, qu'ils n'avoient d'autre projet que celui d'éviter une Régence qui devoit tomber entre les mains du Prince Menzikof, dont ils craignoient le caractère fier & altier. On ſe contenta de les exiler en Sibérie, & de confiſquer leurs biens.

Catherine fut enfin obligée de garder le lit vers le commencement du mois d'Avril : on lui donnoit tous les remèdes qu'on croyoit capables de la ſoulager. Son mal lui laiſſoit quelquefois des momens de relâche, mais elle ſuccomba, & expira le ſix Mai à neuf heures du ſoir, au milieu de ſa famille. Lorſqu'elle ſentit ſa fin approcher, elle recommanda ſes enfans au Prince Menzikof & au Grand Duc. Elle étoit âgée de 38 ans trois mois & vingt jours, avoit régné deux ans quatre mois & huit jours. Mort de Catherine.

Elle ne laiſſa après ſa mort que deux Princeſſes, Anne Petrowna, qui avoit épouſé le Duc de Holſtein, & Eliſabeth, qu'elle avoit promiſe au Prince Charles-Auguſte de Holſtein, Evêque de Lubeck ; mais il mourut quelques jours après l'Impératrice.

Catherine peut être miſe au nombre des

femmes illuſtres qui ont honoré ſon ſexe.

CATHERINE I. 1727.

Elle nâquit ſous le chaume ; ſa beauté la plaça ſur le trône, ſes vertus l'y maintinrent. La nature ſeule lui donna ce que la naiſſance & l'éducation lui avoient refuſé. Elle parut digne d'être ſouveraine ; ſitôt qu'elle le fut, tous les malheureux avoient droit à ſes largeſſes : elle leur diſtribuoit avec empreſſement les préſens qu'elle recevoit de l'Empereur. Née avec un caractère ſenſible & compatiſſant, elle ne voyoit jamais qu'avec douleur punir les criminels ; pluſieurs dûrent leur ſalut à ſes prières & à ſes remontrances. Cette douceur naturelle, qui la rendoit ſi agréable aux yeux de Pierre le Grand, n'étoit point cauſée par la foibleſſe : par des ſaillies vives, ou par des avis ſages, elle calmoit les emportemens de ce Monarque, & arrêtoit ſa fureur prête à éclater. Sa prudence & ſa fermeté ſauverent l'Empire de Ruſſie ſur le Pruth, & cette époque doit rendre la mémoire de Catherine à jamais chere à la nation Ruſſe.

Pierre voulut accoutumer les Dames Ruſſes à ſuivre les modes & les mœurs des Cours de l'Europe ; Catherine fut leur modèle, ſans en avoir eu. Si elle ſavoit étaler aux yeux du public la pompe de la Majeſté, elle ſavoit encore mieux, dans l'intérieur du Palais, remplir les devoirs d'épouſe & de mere ; elle ne confioit à perſonne le ſoin de ſoulager ſon mari dans ſes infirmités, & de porter à ſes enfans les ſecours que demandoit leur foibleſſe.

Ses mains n'étoient point trop foibles pour porter les rênes du gouvernement ;

après la mort de Pierre, l'Empire reſta en paix, parce qu'elle ſut le faire reſpecter par les nations étrangères. La diſcipline fut entretenue dans les troupes de mer & de terre, & Catherine étoit toujours prête à réſiſter au premier qui oſeroit l'attaquer. Donnant elle-même l'exemple de douceur, toutes les Dames de la Cour cherchoient à l'imiter, & lon vit ſous ſon régne la férocité faire place à la politeſſe : on aſſure même que la galanterie s'introduiſit dans cette Cour. L'Impératrice avoit le cœur tendre ; elle aima Menzikof avant d'être mariée; on l'accuſe d'avoir été ſenſible aux charmes de Moens de la Croix, quoiqu'elle fût femme de Pierre. Pendant ſon veuvage, elle aima ſucceſſivement les Comtes de Lewenolden & de Sapieha. Le premier ne fut ſon amant que pendant huit ou neuf mois : mais ſon amour ſe changea en amitié ; elle eut toujours des égards pour lui. Le Comte de Sapieha poſſéda plus long-tems ſon cœur ; pour le retenir à la Cour, elle lui fit épouſer une fille de ſon frere Charles Skovoronski.

CATHERINE I. 1727.

Si Catherine eut des foibleſſes qui la rapprochoient du commun des femmes, elle eut en même-tems des qualités qui l'élevoient au-deſſus. Sous ſon régne les Ruſſes furent heureux : elle les regardoit comme ſes enfans, & ce n'étoit point par les échafauds qu'elle puniſſoit les coupables; elle gémiſſoit même, lorſqu'elle ſe voyoit forcée de les exiler, & jamais elle ne s'emparoit de leurs biens; ils étoient toujours rendus aux légitimes héritiers. Pendant les premiers mois de ſon régne,

elle donna sa confiance à Menzikof : mais il en abusa, & la perdit. Catherine préféroit le devoir de souveraine à celui de l'amitié. Pour n'être pas grande à demi, elle protégea les Sciences, les Arts, & aima les Savans. Quoiqu'elle ne sût ni lire ni écrire (on assure qu'elle ne s'y appliqua jamais,) elle parloit quatre langues avec aisance, le Prusse, le Polonois, l'Allemand, le Suédois, & entendoit le François.

CATHERINE I. 1727.

CHAPITRE ONZIEME.

PIERRE II.

PENDANT les derniers jours de la vie de Catherine, il s'éleva une dispute très-vive dans le Conseil, au sujet de la succession au trône. Les uns disoient que le Grand Duc Pierre II, étant fils d'Alexis, qui avoit été deshérité par son pere, & du consentement général de la nation, ne pouvoit prétendre à la Couronne; que tous les descendans d'Alexis étoient retombés dans la classe des particuliers, parce que la tache de leur pere étoit pour eux une tache originelle. Ils ajoutoient qu'on devoit proclamer à son préjudice Anne, Duchesse de Holstein, fille aînée de Pierre & de Cathèrine. Ce sentiment étoit trop contraire aux vues & aux intérêts de Menzikof, pour qu'il l'adoptât. Il le combattit au contraire par les raisons les plus fortes, & par les menaces les plus terribles. Il demanda d'abord, si Alexis

PIERRE II. 1727.

Mémoires manuscrits.

étoit véritablement coupable ; ſi l'imprudence d'un jeune homme mal conſeillé étoit un crime, ſi la haine d'un pere irrité par une belle-mere étoit une conviction. « D'ailleurs, ajouta-t-il, Pierre avoit-„ il le pouvoir de diſpoſer de la Couronne „ après ſa mort ? Non, le droit des Rois „ eſt ſacré, & les hommes ne peuvent en „ diſpoſer. La nature, les loix appellent „ le fils d'Alexis au trône, il doit y mon-„ ter. Je ne parle point du teſtament de „ Catherine, qui l'y appelle auſſi : ce ſe-„ roit quitter des armes fortes pour en „ prendre de foibles. » Le Comte de Baſſevitz lui répondit, que les droits d'Anne & d'Eliſabeth étoient préférables à ceux du jeune Pierre, que leur mere ayant été proclamée & couronnée Impératrice, ayant d'ailleurs occupé ſeule le trône, elle les y appelloit après ſa mort. « La volonté „ de l'Empereur Pierre I, ne fait point loi „ à cet égard, reprit Menzikof, il a ſuivi „ ſon goût, & la nation a eu la complai-„ ſance de n'y pas mettre obſtacle. On veut „ aujourd'hui que cette complaiſance de-„ vienne un devoir pour elle ? Cela n'eſt „ pas juſte, je ne le ſouffrirai pas. La „ place de Grand Maréchal de la Cou-„ ronne, demande que je ſoutienne les „ droits de la Nation & de ſon légitime „ ſouverain. Mon intention eſt trop juſte, „ pour que les officiers & les ſoldats ne „ me ſecondent pas. » Le Comte lui repliqua : mais Menzikof cédant à ſon emportement objecta le double vice de naiſſance des deux Princeſſes, diſant qu'elles étoient nées du vivant du ſoldat qui avoit

PIERRE II, 1727.

PIERRE II. 1727.

épouſé Catherine, & d'Eudoxie Lapucin; première femme de Pierre. Il ſe ſervit même d'expreſſions que le reſpect dû aux têtes couronnées ne permet pas d'employer. Il mit dans ſes intérêts le Comte Rabutin, Miniſtre de l'Empereur d'Allemagne à la Cour de Ruſſie. Ce Miniſtre parut dans le Conſeil, & appuya les raiſons de Menzikof en faveur de Pierre, qui étoit neveu de l'Impératrice d'Allemagne.

Le parti de Menzikof ſe trouva ſi puiſſant, que dès l'inſtrant de la mort de Catherine, le fils d'Alexis fut proclamé Empereur ſous le nom de Pierre II. Le zèle que le Grand Maréchal avoit marqué pour ce jeune Prince ne venoit pas de l'amitié; l'intérêt ſeul l'avoit guidé. Il eſpéroit gouverner l'Etat ſous ſon nom, & alloit même juſqu'à prétendre marier ſa fille au jeune Empereur. Il commença par lui exagérer le ſervice qu'il venoit de lui rendre; lui dit que le Sénat & les Grands étoient dans des diſpoſitions peu favorables pour lui, & ne lui parla que de complots diſſipés, de conſpirations tramée contre lui par les prétendans à ſa couronne. Il étoit difficile qu'un pareil tableau n'effrayât pas un jeune Prince ſans expérience, & tout tremblant encore des malheurs de ſon pere. Il crut que ſa ſûreté dépendoit de l'amitié & du zèle de Menzikof pour ſa perſonne, & lui donna toute ſa confiance. L'adroit Menzikof, voyant qu'il avoit amené le jeune Monarque au point où il l'attendoit, lui dit que pour le mettre en état d'écarter tous les ennemis

ennemis de Sa Majeſté, & de maintenir dans le devoir ceux qui pourroient s'en éloigner, il falloit lui confier la plus grande partie de l'autorité. Il oſa demander qu'on le créât Vicaire général de l'Empire & Généraliſſime de toutes les armées: il en avoit fait dreſſer les proviſions d'avance: l'Empereur les ſigna ſitôt qu'elles lui furent préſentées. L'ambitieux Miniſtre n'en reſta pas-là, il voulut encore s'attacher Pierre II par les liens du ſang, & en faire ſon gendre. Pour applanir les difficultés qu'il craignoit de rencontrer, il envoya en exil tous ceux qui paroiſſoient contraires à ſon élévation, même qui ne lui marquoient pas une entière ſoumiſſion à ſes volontés. Pluſieurs furent envoyés en Sibérie, où ils ſe trouverent expoſés à la plus affreuſe miſere, leurs biens ayant été confiſqués.

PIERRE II. 1727.

Suite de l'hiſtoire de Menzikof. Sa diſgrace, ſa mort.

Les autres Seigneurs, craignant un pareil ſort, baiſerent en tremblant le bras qui étoit levé pour les frapper. Les fiançailles de l'Empereur avec la fille aînée du Miniſtre ſe firent ſans aucun obſtacle. Les Seigneurs de la Cour ſe contentoient de penſer, & n'oſoient parler. Menzikof eut ce jour-là aſſez de retenue pour ne pas étaler aux yeux du public tout le faſte dont il étoit capable: il le différa pour la célébration du mariage, & ſe contenta de voir que cette cérémonie n'étoit point troublée.

Le Sénat & les Grands Officiers de l'Empire y aſſiſterent, comme ils en avoient reçu l'invitation, ou plutôt l'ordre. Le ſilence que gardoit cette auguſte Aſſem-

blée annonçoit le mécontentement de ceux qui la compoſoient.

PIERRE II. 1727.

Suite des Anecdotes du Regne de Pierre le Grand.

Ce n'étoit pas aſſez pour Menzikof de voir ſa fille monter au trône de Ruſſie, il vouloit encore que ſon fils fût Souverain. Cet ambitieux fit défiler des troupes dans la Curlande, pour forcer les Etats de ce Duché à proclamer ſon fils Duc, & à le reconnoître pour leur ſeul & unique Souverain : mais il y trouva une réſiſtance qu'il n'eut pas le tems de vaincre. Croyant avoir détruit tous ſes ennemis, il s'endormit dans une imprudente ſécurité. Eudoxie Lapucin, première femme de Pierre le Grand, & mere de l'infortuné Alexis, oſa la première troubler Menzikof dans ſa tranquillité. Auſſi-tôt que cette Princeſſe, toujours ambitieuſe, apprit que ſon petit fils étoit ſur le trône, elle quitta une ſeconde fois le voile & ſortit du couvent où elle étoit enfermée depuis la mort de ſon fils. Sa qualité d'ayeule de l'Empereur lui attiroit les hommages de tous les Courtiſans ; le fier Menzikof s'humilioit même devant elle. Il croyoit que cette Princeſſe ſe contenteroit des honneurs qu'on lui rendoit, & que, comparant ſa ſituation paſſée à ſa ſituation préſente, elle ne ſe mêleroit aucunement des intrigues de la Cour & lui abandonneroit à lui ſeul les rênes du Gouvernement. Il ſe trompoit : l'ambition ne s'éteint jamais dans un cœur qui en eſt frappé. A peine Eudoxie ſe vit-elle en liberté qu'elle conçut le déſir de gouverner l'Etat, & de ſe faire proclamer Régente. Pour réuſſir dans ſon projet, elle

Eudoxie, première femme de Pierre le Grand, ſort de ſon couvent, & eſt forcée d'y rentrer.

employa tout ce que la politique peut inſpirer d'art. Par une amitié feinte, elle chercha à faire entrer les Sénateurs dans ſon parti : par des prévenances affectées, elle tâcha de gagner le cœur des Officiers & des ſoldats. Menzikof avoit eu ſoin de ſe faire des créatures qui vieilloient à ſa conſervation : elles l'avertirent de ce qui ſe paſſoit. Il ſentit combien il étoit intéreſſant pour lui de déconcerter les projets d'une femme auſſi importante & auſſi ambitieuſe. Il fit au jeune Monarque un tableau ſi effrayant du caractère de ſon ayeule & du danger qu'il y avoit à lui laiſſer prendre du crédit dans le public, qu'il obtint de lui un ordre de la faire rentrer dans un couvent. On lui accorda pour toute grace, que ce ſeroit dans celui de Moſcou. Elle en fut même nommée Abeſſe, & obtint une penſion beaucoup plus conſidérable que celle qu'on lui avoit accordée : mais on lui défendit de ſortir de ſon couvent. PIERRE II. 1727.

Menzikof, enhardi par la victoire qu'il venoit de remporter ſur l'ayeule même de l'Empereur, crut ſa puiſſance aſſez affermie pour n'avoir rien à redouter : il ne s'occupoit plus que de la flatteuſe eſpérance de voir ſa famille à jamais unie avec la maiſon Impériale par le mariage de ſa fille : mais il approchoit du terme fatal qui étoit marqué à ſon odieuſe puiſſance. Par une complaiſance aveugle, par une amitié ſimulée, le Prince Dolgorouki & le Comte d'Oſterman avoient eu l'adreſſe d'échapper à ſes méfiances. Il leur laiſſoit une entière liberté : mais, comme 1728.

PIERRE II. 1728.

il les craignoit peu, il ne leur parloit qu'avec cet air impérieux & menaçant qui décele un tyran, qui préfére la honte d'être craint à la douceur d'être aimé. Il avoit même l'imprudence de ſe permettre un ton impérieux avec le jeune Monarque, qui trembloit de frayeur dès qu'il le voyoit ou qu'il l'entendoit.

La conduite de Menzikof avec Pierre II, à beaucoup de rapport à celle de Concini avec Louis XIII. Ce Roi jouoit un jour à des jeux innocens au-deſſus de la chambre de Concini; ſon Miniſtre eut l'inſolence de lui envoyer dire qu'il faiſoit trop de bruit. La chûte de ces deux Miniſtres a à-peu-près le même rapport: mais ils furent tous deux traités d'une manière bien différente après leur diſgrace. Ce fut un jeune homme qui cauſa la perte de Concini; ce fut encore un jeune homme qui cauſa celle de Menzikof. L'hiſtoire du Miniſtre de France eſt étrangère à notre objet. Celui de Ruſſie fut attaqué d'une maladie ſi dangereuſe, qu'on crut qu'elle le conduiroit au tombeau: on le croyoit d'autant plus, qu'on le déſiroit ardemment. On conſia la perſonne du jeune Empereur au Prince Dolgorouki. Le nouveau Gouverneur profita de cette favorable conjoncture, pour augmenter la haine de Pierre contre Menzikof, en cas que celui-ci revînt de ſa maladie. Il donna beaucoup plus de liberté au jeune Monarque, appella auprès de lui la Princeſſe Eliſabeth, permit à ſon propre fils de ſe joindre à elle pour l'amuſer. Ils étoient du même âge: leurs jeux, leurs badinages

& la familiarité qui les accompagne toujours ne tarderent pas à plaire au jeune Pierre. Il comparoit le ſérieux des plaiſirs que Menzikof lui procuroit, à la douceur & à l'agrément de ceux qu'il goûtoit alors. Il prit beaucoup de goût pour une ſociété qui lui procuroit des agrémens juſqu'alors inconnus. Ne pouvant plus s'en paſſer, ſon premier ſoin, en s'éveillant, étoit de demander qu'on les fît venir. Le Prince Dolgorouki ne manquoit pas d'inſtruire ſon fils ſur ce qu'il avoit à faire pour acquérir de plus en plus la faveur du Monarque.

PIERRE II. 1728.

Cependant la ſanté de Menzikof ſe rétabliſſoit, il s'informa de ce qui ſe paſſoit à la Cour; apprit avec chagrin la liberté dont Pierre jouiſſoit. Sitôt qu'il put reprendre ſa place auprès de lui, il s'empreſſa de reſſerrer ſes chaînes. La Princeſſe Eliſabeth, ce qui eſt incroyable, lui fit ſeule ombrage: ce fut elle ſeule qu'il voulut écarter de l'Empereur, ſous prétexte que ſes aſſiduités auprès de ſon neveu le détournoient de ſes exercices; il conſeilla à cette Princeſſe de ne voir l'Empereur que les jours de cérémonie. L'amitié que Pierre témoignoit au jeune Dolgorouki, n'avertirent point ſa méfiance. Cette ſécurité venoit de l'idée qu'il s'étoit faite des Dolgorouki: il ne les croyoit ni aſſez habiles, ni aſſez hardis pour heurter ſon autorité. D'ailleurs, la contrainte dans laquelle il tenoit l'Empereur, la timidité naturelle à ce Prince, lui faiſoient croire qu'il ne ſortiroit jamais d'eſclavage. Il connut bientôt qu'il

avoit mal jugé les Dolgorouki : ils poſſé-
PIERRE II. 1728. doient ſupérieurement l'art de diſſimuler, & pouſſoient la diſcrétion juſqu'où elle peut aller dans les Cours. Le Comte d'Oſterman les connoiſſoit mieux, & ſavoit de quoi ils étoient capables dans l'occaſion ; c'étoit l'ennemi le plus implacable qu'eut Menzikof : deux puiſſans motifs irritoient ſa haine. Ce Comte étant un jour au Conſeil, eut la hardieſſe d'être d'un avis contraire à celui de Menzikof : le Miniſtre le rencontra en ſortant, & le menaça de le faire rouer vif. Oſterman étoit d'ailleurs ambitieux, & ſentoit qu'il ne pouvoit monter aux grandeurs, qu'en précipitant Menzikof. Voilà les ennemis qui environnoient le Miniſtre : il ſe croyoit toujours en ſûreté au milieu des périls.

Petershoff eſt une maiſon de plaiſance que Pierre le Grand fit bâtir à quelques lieues de Saint Pétersbourg ; elle eſt ſituée dans un climat agréable, ſes jardins ont été faits ſur le modèle de ceux de Verſailles ; les environs ſont remplis de gibier : Menzikof y mena l'Empereur pour prendre pendant quelques jours le plaiſir de la chaſſe. Croyant faire valoir ſa complaiſance, il lui en avoit vanté les agrémens quelques jours auparavant. Le Comte d'Oſterman, inſtruit de ce voyage, le regarda comme la conjoncture la plus favorable qu'il pût déſirer pour l'exécution de ſon projet. Il alla chez tous les Sénateurs, & chez les premiers Officiers de la garde, développa leurs intentions, & leur trouva à tous celles qu'il deſiroit qu'ils euſ-

sent. Chacun d'eux lui dit qu'il étoit prêt à sacrifier ses biens & sa vie pour délivrer la patrie d'un tyran aussi odieux que Menzikof. Alors il leur communiqua son projet & prescrivit à chacun d'eux la conduite qu'il devoit tenir. Il avoit eu soin de prévenir le Prince Dolgorouki, & lui avoit fait entendre que si son fils & lui parvenoient à empêcher le mariage que l'Empereur alloit être forcé de conclure, la moindre récompense qu'il pouvoit en attendre étoit de voir sa fille prendre la place de celle de Menzikof: il lui ajouta que cela étoit d'autant plus facile, que toute la nation le désiroit. Soit que le Comte d'Osterman parlât sincérement ou non au Prince Dolgorouki, son discours eut l'effet qu'il en attendoit. Celui-ci flatté de l'espérance de voir sa fille monter sur le trône de Russie, promit de faire tout ce qu'on exigeroit de lui. La difficulté ne consistoit plus qu'à engager le Czar à se dérober à la vigilance de Menzikof qui ne le perdoit jamais de vue. On jetta les yeux sur le jeune Dolgorouki pour lui en faire la proposition. Il étoit le seul compagnon des plaisirs du Prince, le seul confident de ses chagrins; il couchoit toutes les nuits dans sa chambre. Cette familiarité le mettoit à portée de connoître les dispositions du Monarque à l'égard de son favori. Il promit de remettre le Prince entre les mains du Sénat. Osterman avoit si bien pris ses précautions, que cette compagnie devoit se trouver assemblée, comme par hazard, à quelque distance de Pétershoff. La nuit qui

PIERRE II. 1728.

PIERRE II. 1728.

étoit désignée pour exécuter le projet étant arrivée, le jeune Dolgorouki, voyant que tout étoit tranquille, s'approcha du lit de l'Empereur, lui proposa de se délivrer par une prompte fuite de l'esclavage dans lequel Menzikof le retenoit. Pierre, qui étoit prévenu, s'habilla promptement, passa par la fenêtre avec son favori. Ils traversèrent les jardins à la faveur des ténébres. Si-tôt qu'ils en furent sortis, ils rencontrerent un grand nombre de Seigneurs qui les attendoient avec des voitures, & qui les conduisirent à l'endroit où le Sénat étoit assemblé. Sans s'arrêter à délibérer, on marcha droit à S. Pétersbourg, pour éloigner davantage l'Empereur de Menzikof.

Le lendemain, lorsqu'on entra dans la chambre de l'Empereur, & qu'on vit qu'il s'étoit évadé l'on courut en avertir le Ministre, qui étoit encore enseveli dans le sommeil. Il connut à cette nouvelle le danger qui le menaçoit, & resta quelque tems comme accablé du coup qui le frappoit: ses espérances se réveillerent bientôt, il se leva, partit promptement pour Pétersbourg; se croyant encore la puissance en main, il méditoit la plus cruelle vengeance contre ceux qui avoient enlevé le Monarque: mais les précautions étoient trop bien prises, sa perte étoit assurée. Lorsqu'il voulut se présenter au palais, il vit que toutes les gardes étoit changées, & que la garnison étoit sous les armes; il continua sa marche, mais on le repoussa, même avec menaces. Certain alors de son malheur, il tourna ses pas du

côté de ſon Palais, & ne trouva plus ſur ſon chemin cette multitude de courtiſans qui avoient coutume de l'environner; l'orage les avoit déja diſperſés. A peine fut-il entré dans ſon hôtel, qu'il le vit environné de grenadiers. L'Officier qui les commandoit s'avança, & lui ordonna les arrêts de la part de l'Empereur; il crut, ce qui eſt ordinaire à tous les favoris diſgraciés, que s'il voyoit ſon Souverain, il pouroit rentrer en grace & reprendre ſon autorité; mais la réponſe qu'il reçut fut un ordre de partir le lendemain pour Rennebourg. C'étoit une terre conſidérable qui lui appartenoit. Cet ordre lui ôta toute eſpérance, & lui fit voir que ſa perte étoit certaine. Il s'écria dans ſa douleur: *J'ai commis de grands crimes, mais eſt-ce à l'Empereur à m'en punir?* Ces paroles furent recueillies par tous ceux qui étoient préſens, & confirmerent les ſoupçons qu'on avoit pris contre lui au ſujet de la mort de Catherine. On lui marqua encore ce jour-là des égards. L'Officier qui étoit chargé de le garder, lui dit que l'Empereur lui permettoit d'emporter avec lui ſes effets les plus précieux, & de ſe faire ſuivre par un auſſi grand nombre de domeſtiques qu'il voudroit. Il eut l'imprudence de vouloir encore étaler aux yeux du public un faſte qui, en pareille occaſion, eût été inſupportable à tout autre. Il paſſa tout le reſte du jour à faire les préparatifs de ſon voyage. On le fit partir le lendemain vers le milieu du jour, afin de lui cauſer l'humiliation de ſervir de ſpectacle au peuple. Quelques-

PIERRE II. 1728.

PIERRE II. 1728.

uns ont assuré qu'il demanda lui-même à partir à cette heure, parce qu'il croyoit que l'attendrissement des spectateurs passeroit jusqu'au Monarque. Sa marche ressembloit plutôt à une pompe, qu'au départ d'un homme disgracié ; il étoit avec sa famille dans le plus brillant de ses équipages : ses autres carrosses, dont le nombre étoit assez considérable, le suivoient : ses bagages, ses domestiques & ses chevaux formoit un cortége nombreux ; il affecta de saluer à droite & à gauche tous ceux qui étoient aux fenêtres. Si dans la foule du peuple qui étoit accouru sur son passage, il appercevoit quelqu'un qu'il avoit eu occasion de connoître, il le nommoit par son nom, & lui disoit *adieu*.

Le faste que Menzikof avoit affecté ; même dans sa disgrace, donnoit trop d'avantage à ses ennemis, pour qu'ils n'en profitassent pas. Ils le peignirent aux yeux du jeune Monarque comme un ambitieux que rien ne pouvoit humilier, & qui espéroit résister même à son Souverain, & s'appuyer sur ses richesses contre tous les efforts qu'on feroit contre lui. Pierre II le haïssoit trop pour ne pas écouter & suivre tous les conseils qui tendoient à le perdre. Il envoya un second détachement de grenadiers à sa suite, & chargea l'officier qui le commandoit, de lui ôter les marques des ordres de Russie, & de ceux qu'il avoit reçus des Puissances étrangères. A cette humiliation, Menziffof devint un nouvel homme ; son ambition & sa vanité le quitterent tout-à-coup pour faire place à la fermeté & à l'humilité ;

on ne trouva plus en lui qu'un philoſophe prêt à braver les coups de la fortune; il répondit à l'officier : " Reprenez ces témoins de ma folle vanité ; je les ai tous „ raſſemblés dans ce coffre ; je m'attendois bien que l'on commenceroit par „ m'en dépouiller ; je devrois les avoir „ ſur moi, pour plus d'humiliation. „ PIERRE II. 1728.

Les ordres que l'officier avoit reçus ne ſe bornoient pas-là ; il lui dit qu'il falloit qu'il deſcendît de carroſſe avec ſa femme & ſes enfans, pour monter ſur des chariots qu'il avoit fait amener exprès. " Je „ ſuis préparé à tout, répondit encore „ Menzikof, exécutez les ordres qu'on „ vous a donnés ; plus vous m'ôterez, „ moins vous me laiſſerez d'inquiétudes. „ Je ne plains que ceux qui vont profiter „ de mes dépouilles. „ Il deſcendit de carroſſe, & monta ſur un petit chariot couvert, avec une tranquillité qui étonna & attendrit en même tems ceux qui étoient préſens. Sa femme & ſes enfans monterent ſur de ſemblables chariots, mais ſéparément. On reconduiſit ſes équipages & ſes domeſtiques à S. Pétersbourg, & Menzikof continua ſa route ſans avoir la conſolation de pouvoir s'entretenir avec ſa femme & ſes enfans dont il étoit ſéparé. Lorſque le hazard lui fourniſſoit l'occaſion de les voir, il les exhortoit de céder à l'orage, ſans ſe laiſſer abattre. La religion, qui eſt une grande reſſource dans les diſgraces, lui fourniſſoit des diſcours capables de fortifier leur courage.

Ce fut ainſi que le Prince Menzikof arriva à Rennebourg. C'étoit plutôt une

PIERRE II. 1728.

ville qu'un village. Le château en étoit magnifique ; il y avoit fait faire des fortifications régulières, y avoit établi une foire qui s'ouvroit tous les ans pendant le mois de Juin. Les Tatars, les Coſaques, &c. y apportoient des marchandiſes de toute eſpèce. Menzikof, dans ſa diſgrace, ſe repaiſſoit du plaiſir d'y mener une vie philoſophique. Quoiqu'éloigné de la Cour de 250 lieues, il en parut encore trop près à ſes ennemis. Ils craignoient tout de ſes intrigues & des créatures qu'il s'étoit faites ; la méfiance leur conſeilla de le faire reléguer à Yakouska, qui eſt dans le fond de la Sibérie, & à plus de 1500 lieues de la Cour. On ne lui permit d'emmener avec lui que huit domeſtiques. Avant ſon départ, on le dépouilla de ſes habits, & on lui en fit prendre un, tel que le portent les payſans Ruſſes. Sa femme & ſes enfans ne furent pas plus épargnés, on leur donna le même uniforme, leurs robes étoient de bure couverte de pelliſſes ; pour coëffure ils prirent des bonnets de peau de mouton. La Princeſſe Menzikof, née avec un tempérament délicat, & accoutumée aux commodités de l'opulence, ſuccomba bientôt à la peine & aux fatigues ; elle mourut dans la route, aux environs de Caſan. Son mari eut le courage & la force de l'exhorter à la mort : elle expira dans ſes bras. Cette ſéparation lui cauſa la plus vive douleur : il perdoit dans ſa femme ſa plus douce conſolation ; il avoit toujours eu pour elle une amitié mêlée d'eſtime. Natalie Arſenioff étoit d'une illuſtre famille de Ruſſie ; ſa beauté lui at-

tiroit les regards de tout le monde; la vertu, qui n'avoit jamais été obſcurcie dans ſa jeuneſſe, ni pendant l'éclat de ſa fortune, lui attiroit l'eſtime de tous ceux qui la connoiſſoient: ſa mémoire eſt encore en vénération parmi les Ruſſes. PIERRE II. 1728.

Revenons au malheureux Menzikof, il fut obligé de rendre lui-même les derniers devoirs à cette aimable épouſe, & l'enterra dans le lieu où elle étoit morte. A peine lui laiſſa-t-on le tems de verſer des larmes ſur ſon tombeau, on le força de continuer ſa route juſqu'à Tobolsk, capitale de la Sibérie. La nouvelle de ſon arrivée l'avoit devancé. On y attendoit avec impatience le ſpectacle qui devoit préſenter dans les fers & dans l'humiliation, un homme ſous la volonté duquel toute la Ruſſie trembloit peu de tems auparavant. En arrivant dans cette ville, il fut frappé de la préſence de deux Seigneurs Ruſſes, qui y avoient été exilés ſous ſon miniſtère. Ils étoient venus à ſa rencontre, & l'accablerent d'injures pendant qu'il traverſa la ville pour aller à la priſon. Loin de marquer de l'impatience, il dit à l'un deux: " Tes reproches „ ſont juſtes, je les ai mérités; ſatisfais„ toi, puiſque tu ne peux tirer d'autre „ vengeance de moi dans l'état où je ſuis: „ Je ne t'ai ſacrifié à ma politique que „ parce que ta vertu & la roideur de ton „ caractère me faiſoient ombrage. Se tour„ nant enſuite vers l'autre, il lui dit: „ j'ignorois entièrement que tu fuſſes en „ ces lieux, ne m'impute point ton mal„ heur, tu avois ſans doute quelques en-

PIERRE II. 1728.

„ nemis auprès de moi qui m'ont sur-
„ pris, & ont obtenu l'ordre de ton exil.
„ J'ai souvent demandé pour quelle rai-
„ son je ne te voyois plus, on me fai-
„ soit des réponses vagues, & j'étois trop
„ occupé pour songer aux affaires des
„ particuliers ; si tu crois cependant que
„ les injures puissent adoucir ton chagrin,
„ tu peux te satisfaire.

Un troisième exilé perça la foule, & par un rafinement de vengeance, il couvrit de boue le visage du fils de Menzikof & de ses filles. " Eh ! c'est à moi ,
„ s'écria le pere pénétré de douleur ,
„ c'est à moi qu'il faut la jetter , non
„ à ces malheureux qui ne t'ont rien
„ fait. „

Le Vice-Roi de Sibérie lui envoya dans sa prison , par ordre de Pierre II , 500 roubles , pour satisfaire à ses besoins & à ceux de sa famille. Le malheureux Menzikof obtint la permission de les employer à acheter ce qui pourroit lui être nécessaire dans le lieu de son exil , & le mettre à l'abri de l'affreuse misere qui l'y attendoit. Cette précaution ne regardoit que ses enfans. Il s'étoit entièrement résigné à la volonté du Seigneur ; mais il ne pouvoit envisager , sans frémir , le sort déplorable des malheureuses victimes de ses fautes. Il acheta des scies , des cognées & des outils propres à remuer la terre , il fit provision de graines de toute espèce , & de viandes salées , pour pouvoir subsister , en attendant que l'habitation qu'il projettoit de construire , fût en état de fournir aux besoins de sa famille. Il ache-

ta auſſi des filets pour prendre du poiſſon. Lorſque toutes ſes emplettes furent faites, il pria que l'on diſtribuât aux pauvres ce qui lui reſtoit d'argent. PIERRE II. 1728.

Le tems qu'on lui avoit accordé pour ſéjourner à Tobolsk étant expiré, on lui ordonna de partir avec ſa malheureuſe famille. On les mit ſur un chariot découvert, & qui n'étoit tiré que par un ſeul cheval, quelquefois par des chiens. Il employa cinq mois pour arriver de Tobolsk à Yakouska, & fut pendant ce long & pénible voyage, expoſé à toutes les injures de l'air, qui eſt extrêmement froid dans ces climats. Sa ſanté & celle de ſes enfans n'en reçurent cependant aucune altération.

Avant de faire le tableau de ſa ſituation dans le déſert qu'il habita, nous croyons pouvoir parler d'une rencontre qu'il fit ſur ſa route. Ces faits qui paroiſſent fabuleux, ſont atteſtés par tant de perſonnes, qu'ils peuvent être mis au nombre des vérités incroyables. Un jour que les gardes de Menzikof l'avoient fait deſcendre de ſon chariot & entrer dans la cabane d'un payſan de Sibérie avec ſa famille, pour ſe répoſer & prendre leur repas, un officier y entra pour le même objet; il revenoit du Kamchatka, où il avoit été envoyé ſous le regne de Pierre le Grand, pour accompagner le Capitaine Bering dans ſes découvertes. Cet officier avoit ſervi ſous Menzikof en qualité d'Aide-de-Camp; mais ce dernier étoit tellement défiguré avec ſa longue barbe & ſes habits de payſan,

PIERRE II. 1728.

que l'officier ne reconnut point ſon ancien général : Menzikof le reconnut ſur le champ, & l'appella par ſon nom. Cet officier, étonné de s'entendre nommer dans un pays ſi éloigné de la capitale, demanda à celui qu'il prenoit pour un malheureux payſan, comment il étoit connu de lui, qui il étoit. Menzikof lui répondit : " J'étois il n'y pas long-tems » le Prince Menzikof, je ſuis à préſent » Alexandre. „ L'officier, en partant pour ſes voyages, avoit laiſſé le Prince Menzikof dans un état ſi brillant & ſi élevé, qu'il ne lui paroiſſoit pas vraiſemblable que ce fût lui-même qu'il trouvoit dans un état ſi humiliant ; il imagina qu'il avoit affaire à un payſan dont l'eſprit étoit égaré, lui fit des réponſes conformes à cette idée, & n'ajoutoit aucunement foi à ce que le prétendu payſan lui diſoit. Menzikof pénétra ſon idée, & voulut le déſabuſer, il le prit par le bras, le conduiſit auprès d'une fenêtre, & lui dit, regardes-moi. L'officier le conſidéra avec attention, & s'écria : *Ah ! mon Prince, par quelle ſuite de malheurs * ton Alteſſe eſt-elle dans un état ſi déplorable, Supprimons,* reprit Menzikof, *ces titres faſtueux ; je t'ai déja dit que je m'appellois Alexandre ; le ciel m'a remis dans mon premier état.* L'officier, ne pouvant encore croire ce qu'il voyoit, s'approcha d'un jeune payſan qui étoit retiré dans un coin de la cabane, & qui s'attachoit avec une corde la ſemelle de

(*) On tutoyoit alors tout le monde en Ruſſie, même le Souverain. Il n'y a pas vingt ans qu'on a perdu cet uſage.

les bottes, lui demanda à voix baſſe, qui étoit l'homme auquel il venoit de parler. Ce jeune payſan étoit le fils de Menzikof; il répondit à l'officier en levant la voix: " C'eſt mon pere, notre „ malheur te met-il dans le cas de nous „ méconnoître, toi qui nous as tant „ d'obligations. „ Menzikof blama ſon fils de marquer tant de fierté, appella l'officier & lui dit: " Pardonne à ce jeune „ infortuné, le malheur lui a rendu le „ caractère dur, c'eſt lui que tu faiſois „ jouer dans ſon enfance. Voilà mes fil- „ les. „ (Elles étoient habillées en payſannes, couchées par terre, tenoient une jatte de bois remplie de lait, dans lequel elles trempoient des croutes de pain noir.) " Celle-ci, ajouta leur pere, a „ eu l'honneur d'être fiancée avec l'Em- „ pereur Pierre II, & je touchois au „ moment de la voir unie à Sa Majeſté „ par des liens indiſſolubles. „ L'officier entendant nommer Pierre II. Empereur, reſta comme interdit; il y avoit près de quatre ans qu'il étoit ſéparé de la Cour de Ruſſie par des eſpaces immenſes; pendant ce tems, il avoit totalement ignoré ce qui s'y étoit paſſé. Les malheureux goûtent un certain plaiſir à parler de leurs peines; Menzikof lui fit le tableau de tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour pendant ſon abſence. Il commença par lui raconter de quelle manière Catherine première étoit montée ſur le trône, & lui découvrit les reſſorts qu'il avoit fait mouvoir pour la faire élire malgré les oppoſitions du Sénat; il ne lui laiſſa preſ-

PIERRE II. 1728.

que rien ignorer des véritables circonſ-
PIERRE II. 1728. tances de la mort de cette Impératrice, ni des meſures qu'il avoit priſes pour élever au trône le fils d'Alexis.

L'officier l'écoutoit avec la plus grande attention, & ſon étonnement augmentoit à chaque inſtant : il l'annonçoit par ſes geſtes, & cherchoit la confirmation de ce qu'il entendoit dans les yeux de la garde de Menzikof. Ce malheureux Prince garda pendant quelque tems le ſilence, comme pour laiſſer parler l'officier, & reprit tout-à-coup : " Ami, que „ te dirai-je de plus ? Maître auſſi abſo„ lu, & plus redouté que ne fut Pier„ re I, je me croyois au-deſſus des re„ vers, je me flattois de jouir tranquil„ lement du fruit de mes travaux, lorſque „ les Dolgorouki & l'étranger Oſterman „ m'ont précipité dans l'état où tu me „ vois : la perte des honneurs, des biens, „ de la liberté même, ne m'arracheroient „ pas la moindre plainte : mais, ajouta„ t-il, en verſant des larmes, & en „ montrant ſes enfans, voilà mon ſup„ plice, il durera autant que ma vie ; „ ces victimes innocentes ont reçu le „ jour dans le ſein des grandeurs & de „ l'abondance ; elles manquent aujour» d'hui de tout, & ſans être complices de » ce qu'on me reproche, elles partagent » ma diſgrace. Tu vas rendre compte de » ta commiſſion, tu trouveras les Dol» gorouki & Oſterman à la tête des af» faires ; dis-leur que je ſouhaite qu'ils „ poſſédent tous les talens néceſſaires „ pour rendre l'Empire des Ruſſes floriſ-

„ ſant & heureux. Flatte leur vengeance, en leur diſant que tu nous a rencontrés ſur ta route, que les fatigues d'un long & pénible voyage, pendant lequel nous avons toujours été expoſés aux injures de l'air, n'ont point altéré nos ſantés, qu'elles ſemblent au contraire les avoir fortifiées ; enfin, que je jouis dans ma captivité d'une liberté d'eſprit & d'une tranquillité que je n'avois jamais connues dans le cours de mes proſpérités. „ L'Officier verſa des larmes avant de ſe ſéparer de ſon général. Il le vit remonter dans ſon chariot avec ſes enfans, & lui fit les adieux les plus touchans. Il le ſuivit des yeux le plus loin qu'il lui fut poſſible, & ſe ſouvint toujours d'avoir trouvé ce Prince plus grand dans l'humiliation qu'il ne l'avoit vu dans la proſpérité.

PIERRE II. 1728.

Menzikof, étant arrivé au lieu de ſon exil, s'occupa du ſoin de pourvoir aux beſoins de ſes enfans, & prit toutes les précautions qu'il crut néceſſaires pour diminuer l'horreur du lieu où ils paroiſſoient devoir paſſer le reſte de leurs jours. Il commença par défricher un aſſez grand eſpace de terrein. Il ſe fit aider par les huit domeſtiques qui l'avoient accompagné. Il ſema des graines, qui peu-à-peu fournirent ſa famille de légumes, ſongea à augmenter la cabane qu'on lui avoit deſtinée, abattit des bois propres à bâtir. Son exemple encourageoit ſes gens : en peu de tems il eut conſtruit une maiſon aſſez commode pour y loger avec ſes enfans & ſes domeſtiques. Elle

PIERRE II. 1728.

étoit compoſée d'un oratoire, & de quatre chambres. Il prit la première pour lui & pour ſon fils : ſes filles occuperent la ſeconde. Il abandonna la troiſième à ſes domeſtiques, & la quatrième fut deſtinée pour les proviſions. Celle de ſes filles qui avoit été fiancée avec l'Empereur ſe chargea du ſoin de faire la cuiſine, l'autre prit celui de raccommoder les hardes & de blanchir le linge. Chacune d'elles ſe faiſoit aider par deux domeſtiques, qui faiſoient le plus pénible de l'ouvrage. Peu de tems après ſon arrivée, on lui amena un taureau & quatre vaches pleines, un bélier & Pluſieurs brebis ; on lui apporta en même tems une aſſez grande quantité de volaille pour former une baſſe-cour. Menzikof ne put imaginer, à qui il étoit redevable de cette charité. Pendant ſa fortune, il n'avoit point eu la prudence de ſe faire un ami qui pût le ſoulager dans ſon malheur. Ses enfans s'en informerent, lorſqu'ils furent de retour à S. Pétersbourg, & leurs recherches furent inutiles. Ils apprirent ſeulement, que ce préſent leur étoit venu de Tobolsk au travers des déſerts.

La Maiſon de Menzikof étoit réglée comme un cloître, où il ne régne ni brigues ni diſſentions. Tous les matins on ſe rendoit dans l'oratoire, où il faiſoit la prière ; on s'y rendoit encore à midi, le ſoir & à minuit. Les malheurs l'avoient rendu dévot : ſon exemple, plus que ſes ordres, attiroit tout le monde à la prière. Les douceurs de la ſolitude avoient chaſſé les paſſions de ſon eſprit, & y avoient

établi la tranquillité. Elle étoit cependant quelquefois troublée par les remords, & par la douleur de voir ſes enfans dans la peine, & d'en être la cauſe. A peine ſix mois s'étoient écoulés, depuis qu'il étoit dans ce déſert, que ſa fille ainée fut attaquée de la petite vérole. Il lui tint lieu de garde & de médecin, eut recours à tous les remèdes qu'il crut pouvoir lui être ſalutaires. Ses ſoins furent inutiles, ſa fille approchoit de jour en jour de ſa fin. Alors il quitta la fonction de médecin, pour prendre celle de prêtre, & l'exhorta à la mort. Elle s'y réſigna avec cette fermeté que donnent les malheurs & la religion, & expira dans les bras de ſon pere. Dès qu'elle fut morte, il cola ſon viſage ſur le ſien & l'arroſa de ſes larmes : puis, ſe montrant au-deſſus de la douleur, il dit à ſes deux autres enfans : *apprenez de votre ſœur à mourir.* Il chanta enſuite au milieu de ſes gens les prières que le rit Grec a conſacrées aux morts, les recommença pluſieurs fois pendant vingt-quatre heures, la fit inhumer dans l'oratoire qu'il avoit conſtruit, & marqua à ſes deux enfans la place où il vouloit être enterré : c'étoit à côté d'elle. Son fils & ſa fille furent attaqués de la même maladie, & dans le même tems. Il ſe multiplia, pour ainſi dire, leur donna les mêmes ſecours qu'à celle qu'il venoit de perdre : mais ce fut avec plus de ſuccès : ils ne tarderent pas à recouvrer la ſanté. PIERRE II. 1728.

Les chagrins, plus encore que les fatigues, minoient peu-à-peu la ſanté de

Menzikof. Ils étoient d'autant plus vifs, qu'il les renfermoit au-dedans de lui-même, & ne montroit à ſes enfans que de la fermeté, pour ne pas leur laiſſer appercevoir toute l'horreur de leur ſituation. Il ſuccomba enfin à ſes maux, fut attaqué d'une fièvre lente, qui devint d'autant plus dangereuſe, qu'il la brava pendant quelque tems, pour dérober à ſes enfans la connoiſſance de l'état dans lequel il étoit. Ses forces étant épuiſées, il fut obligé de garder le lit. Se voyant près du moment où il alloit être pour jamais ſéparé de ſes enfans, il les fit approcher, leur adreſſa ces paroles. C'eſt ſa fille même qui les a rapportées ; ajoutant qu'elle a ſouvent eu lieu de ſe les rappeller.

PIERRE II. 1728.

„ Mes enfans, je touche à mon heure „ dernière. La mort, dont la penſée „ m'a été familière depuis que je ſuis „ ici, n'auroit rien d'effrayant pour moi, „ ſi je n'avois à rendre compte au Souverain Juge que du tems que j'ai paſſé „ dans cet exil. La raiſon & la religion, „ que je n'avois jamais écoutées dans ma „ proſpérité, m'ont appris que la miſéricorde de Dieu eſt infinie, comme ſa „ juſtice ; je ſortirois du monde rempli „ d'eſpoir, ſi je n'y avois donné que „ des exemples de vertu. Juſqu'ici, mes „ enfans, vos cœurs ont été préſervés „ de la corruption. Vous conſerverez „ mieux votre état d'innocence dans ces „ déſerts, qu'à la Cour. Si vous y retournez, ne vous rappellez que les exemples „ que je vous ai donnés ici „.

Le ton ferme, l'air de tranquillité avec

lesquels il leur tint ce langage, fit croire qu'il étoit encore éloigné de sa fin : mais, pour faire ces tristes adieux, il avoit ramassé toutes ses forces ; elles l'abandonnerent aussi-tôt qu'il eut cessé de parler : il tendit la main, comme pour donner sa bénédiction à ses enfans ; une légere convulsion l'emporta.

PIERRE II. 1728.

Telle fut la fin de cet homme singulier. Son élévation & sa chûte sont un exemple bien frappant de l'inconstance de la fortune. Son enjouement & les agrémens de sa figure lui attirerent l'amitié du Souverain ; un mérite réel lui gagna sa confiance, & le porta même sur les degrés du trône. Un historien doit lui donner les éloges qui lui sont dûs. Dans quelqu'état qu'il soit, il semble être né pour le remplir. Sorti de parens pauvres, il passe ses premières années dans un commerce abject, paroît tout-à-coup à la Cour & n'y est point étranger. Il fait l'amusement de ceux qui l'environnent, & plaît à tout le monde. Sa jeunesse le met à l'abri de la méfiance & de la jalousie des Courtisans ; il entre au Conseil : son génie l'éclaire tout-à-coup ; sa raison le guide : ses avis sont sages, ils sont écoutés & suivis. Bien-tôt il est Ministre, & paroît digne de l'être : tout se fait par son conseil, & tout est bien conduit. Il quitte les affaires civiles pour aller à la guerre ; c'est un Général que Charles XII est lui-même forcé d'admirer.

Ces grands talens, il en faut convenir, étoient obscurcis par des vices ; ac-

PIERRE II. 1728.

cablé d'honneurs & de dignités, poſſédant des richeſſes immenſes, il déſiroit encore. Cette ambition démeſurée le portoit à l'injuſtice, à la cruauté. Le mérite étoit pour lui un objet de jalouſie & de haine, une faveur du Prince étoit un crime pour celui à qui elle étoit adreſſée; Menzikof employoit tout ſon crédit pour le perdre. Sous ſon Miniſtère, les déſerts de la Sibérie furent peuplés par tout ce que la Ruſſie avoit de plus diſtingué. Chaque famille illuſtre avoit un chef à pleurer, & un motif de haine contre Menzikof. Trop foible pour réſiſter à tant d'ennemis à la fois, il ſuccomba: perſonne ne ſe préſenta pour le ſoutenir dans ſa chûte, parce qu'il n'avoit fait de bien à perſonne. Il eut même la douleur de voir que ſon malheur cauſoit de la joie à tout le monde. Ce coup terrible ne détruiſit que ſon ambition: ſes vertus lui reſterent; il ſe reprocha lui-même ſes injuſtices, en demanda pardon à Dieu, &, pour les expier, ſouffrit avec réſignation les maux auxquels il étoit tous les jours expoſé. Par ſes diſcours, il exhortoit ſes enfans à mépriſer les vanités du monde, & par ſon exemple, il avertit les hommes injuſtes & ambitieux comme lui, de craindre la punition dûe à leurs crimes.

Laiſſons les deux enfans de Menzikof rendre les devoirs de la ſépulture à leur pere, & pleurer ſur ſon tombeau: repaſſons à la Cour de Ruſſie. Si-tôt que l'Empereur ſe vit délivré de Menzikof, il prit pour premiers Miniſtres le Prince Dolgorouki,

Dolgorouki & le Comte d'Oſterman, qui partagerent entr'eux la puiſſance ſuprême. Inſtruits par le malheur de celui qu'ils venoient eux-mêmes de perdre, ils prirent tout un autre plan d'adminiſtration & de conduite. Loin de s'approprier les richeſſes immenſes que ce Miniſtre avoit amaſſées, ils les firent porter dans les coffres de l'Empereur, attribuerent toutes ſes terres au Domaine; & mirent par-là le Souverain dans le cas de pouvoir remettre tous les impôts qui lui étoient dûs. Les exilés furent rappellés, les officiers & les ſoldats reçurent des gratifications, tout le monde fut ſatisfait, & les Miniſtres affermirent leur autorité.

PIERRE II. 1729.

Craignant que les troubles qui agitoient l'Europe ne cauſaſſent quelque révolution, ils réſolurent de n'y point prendre part, tinrent les troupes en état de défenſe, & leur donnerent ordre, au nom de l'Empereur, de ne commettre aucune hoſtilité. Dolgorouki crut devoir profiter de la tranquillité dont jouiſſoit l'Etat, pour marier ſa fille aînée à l'Empereur. Le ton doux & affable qu'il affectoit avec tout le monde, le faiſoit généralement aimer; ſa maiſon d'ailleurs étoit une des plus illuſtres de Ruſſie; il eſpéroit que perſonne ne verroit ſon élevation avec mécontentement. N'oſant cependant propoſer lui-même ſa fille au Souverain, il s'adreſſa au Comte d'Oſterman, & lui dit: » La Ruſſie eſt délivrée d'un tyran qui l'op» primoit, & elle m'en a l'obligation; la » fierté de Menzikof inſultoit tout le

PIERRE II. 1729.

» monde, & ſa cruauté menaçoit tout » le monde. Nous paſſions toi & moi les » jours dans la crainte, parce que ſon » bras étoit continuellement levé pour » nous frapper : nous en ſommes délivrés, » nos frayeurs ſont changées en ſécurité. » Tu le ſçai, Oſterman, c'eſt le fruit de » notre union & de notre amitié mutuelle : ce ſera en l'entretenant, que nous „ conſerverons la faveur du Prince & „ notre puiſſance. Nous devons mutuellement ſaiſir les occaſions d'augmenter „ notre crédit ; il s'en préſente une, ne „ la laiſſons pas échapper. Ma fille aînée „ eſt belle & jeune, l'Empereur paroît „ avoir du goût pour elle, je crains „ qu'on ne m'accuſe de trop d'ambition „ ſi je propoſe au Monarque de l'épouſer : ſi tu te charges de le faire, tu „ n'as pas les mêmes ſujets de crainte „ que moi, & tu ne manqueras pas de „ réuſſir. Goûte d'avance la ſatisfaction „ de placer une femme ſur le trône ; „ prévois les obligations que je t'aurai, „ celles que t'aura ma famille. Sa reconnoiſſance veillera ſans ceſſe à ta conſervation. „ Le Comte goûta ces raiſons, parla à l'Empereur de la fille du Prince Dolgorouki, en fit l'éloge, & voyant qu'on l'écoutoit avec plaiſir, il dit au Prince que l'intérêt de l'Etat demandoit qu'il ſe mariât, & ajouta que la Princeſſe Dolgorouki lui paroiſſoit ſeule digne d'être ſa femme. Pierre accepta la propoſition, & lui ordonna de faire les préparatifs pour ſon mariage.

Les fiançailles ſe firent peu de jours

après, & tout le monde vit avec plaiſir l'élévation de la maiſon des Dolgorouki. Le pere de la future Impératrice avoit le caractère doux; il étoit en outre généreux & compatiſſant; il aimoit la patrie & paroiſſoit toujours tout prêt à lui ſacrifier ſes propres intérêts. Avec ces rares qualités on peut ſe croire à l'abri des revers: mais la fortune ne reſpecte rien dans ſes caprices. Pierre II fut attaqué de la petite vérole: tous les ſecours qu'on lui donna devinrent inutiles, il mourut la nuit du vingt-neuf au trente Janvier 1730, dans la quinzième année de ſon âge. On publia dans les pays étrangers qu'il avoit été empoiſonné: mais il eſt certain qu'il mourut de la petite vérole. On embauma ſon corps, & on le laiſſa pendant quinze jours ſur un lit de parade, le viſage découvert. Tout le monde eut la liberté de le voir, & les puſtules dont il étoit couvert, annonçoient la cauſe de ſa mort.

PIERRE II. 1730.

Pierre II mourut dans un âge trop tendre pour qu'on puiſſe porter aucun jugement ſur ſon caractère. Il paroît qu'il étoit naturellement timide: mais l'âge & l'expérience l'auroient peut-être rendu tout différent de ce qu'il étoit dans la jeuneſſe.

CHAPITRE DOUZIEME.

ANNE IWANOUNA.

ANNE IWANOUNA. 1730.

NOus avons vu que le Teſtament de Catherine I, appelloit au trône ſa fille aînée Anne Pétrouna, ſi Pierre II mouroit ſans enfans, & ſes enfans après elle. Cette Princeſſe avoit épouſé le Duc de Holſtein, & étoit morte au mois d'Avril 1728. Elle laiſſoit un fils qui étoit né au mois de Février de la même année & qui avoit droit au trône. Mais le Prince Dolgorouki & le Comte Oſterman, ſentirent que ſi on le proclamoit Empereur, le crédit du Duc de Hoſtein éclipſeroit le leur, & qu'ils ſeroient forcés de céder la Régence au pere du Souverain. Pour détourner ce coup, ils firent aſſembler le Sénat, repréſenterent qu'en mettant la couronne ſur la tête du fils, on contractoit l'obligation de ſoutenir les intérêts du pere, & d'entrer dans une guerre contre le Dannemarck. Ils ajouterent qu'une minorité ſi longue pouvoit d'ailleurs cauſer de très-grands préjudices à l'Etat. Ces raiſons parurent ſuffiſantes pour exclure du trône le jeune Duc de Holſtein : elles n'exiſtoient pas pour la Princeſſe Elizabeth, ſeconde fille de Pierre & de Catherine : mais le droit qu'elle avoit au trône fut le ſeul obſtacle qui l'empêcha d'y monter. Les Miniſtres n'auroient pas été dans le cas de lui demander de la reconnoiſſance, & ils vouloient élever quelqu'un qui, te-

nant de leur crédit ſeul ſa puiſſance, la partageât avec eux. Ils dirent dans l'aſſemblée que, ſe trouvant dans le cas de mettre la couronne ſur la tête d'une femme, on devoit la choiſir dans la branche aînée, & proclamer Impératrice une des filles d'Iwan, frere aîné de Pierre. Le Sénat gouta leur ſentiment & réſolut de le ſuivre. On propoſa d'élire Catherine Iwanouna, l'aînée des filles d'Iwan : mais elle étoit mariée au Duc de Meckelbourg, qui étoit Prince de l'Empire, & l'on eut peur que, pour ſoutenir les droits de ſon mari, elle n'entrât dans une guerre que l'on vouloit éviter. Après bien des conteſtations, on praclama Anne, ſa ſœur cadette, qui étoit alors Ducheſſe Douairiere de Curlande.

ANNE IWANOUNA. 1730.

C'étoit le but que les Miniſtres s'étoient propoſé : pour la rendre plus agréable au peuple, ils publierent que Pierre II, par le droit que les Empereurs de Ruſſie ont d'élire leurs ſucceſſeurs, l'avoit choiſie pour remplir le trône après lui. Comme ils vouloient régner ſous ſon nom, ils lui firent propoſer, avant qu'elle fût proclamée, de ſigner des conditions qui reſtreignoient ſon pouvoir. Elle étoit à Mittau lorſqu'on lui annonça ce qui ſe paſſoit à S. Pétersbourg ; ſa joie fut égale à ſa ſurpriſe. Elle accepta & ſigna tout ce qu'on lui propoſa, eſpérant que ſitôt qu'elle ſeroit revêtue de l'autorité ſouveraine, elle pourroit en reprendre tous les droits.

Cette Princeſſe ſe rendit promptement à S. Pétersbourg, ſe fit proclamer, & alla

ANNE IWANOUNA. 1730.

se faire couronner à Moscou. Son premier soin, fut de faire annoncer son avénement au trône à toutes les Puissances étrangères, & de renouveller les alliances que la Russie avoit faites avec elles. Pendant la première année de son régne, elle laissa les Ministres jouir de toute la puissance qu'ils avoient usurpée : mais, lorsqu'elle se vit affermie sur le trône, elle leur fit sentir que les sujets qui ont la témérité de s'élever au niveau des Souverains, sont toujours près de leur ruine.

1731.

Fatiguée de voir autour d'elle des Courtisans qui, par leur insolence, sembloient lui reprocher tous les jours les services qu'ils lui avoient rendus, elle résolut de les écarter, & de jouir de tous les droits de Souveraine. Celui qui lui paroissoit le plus insupportable, étoit le Prince Dolgorouki, parce qu'il avoit su gagner l'amitié du peuple. Elle l'exila avec sa famille en Sibérie, & confisqua tous ses biens. Suivons-le dans le lieu de son exil, nous y trouverons les enfans de Menzikof, & nous verrons ce qu'ils devinrent après la mort de leur pere.

Auſſi-tôt qu'il fut mort, l'Officier qui étoit chargé de le garder, en envoya la nouvelle à la Cour, & demanda la permission de relâcher un peu les chaînes de ses enfans. Il eut pour eux toute la commisération qui est dûe aux malheureux. Il leur donnoit des conseils dont ils admiroient eux-mêmes la sagesse, leur aidoit à cultiver l'habitation, les laissoit se promener aux environs, & les envoyoit tour-à-tour à Yakouska pour assister à l'office

divin. Un jour que la Princeſſe y alloit, elle apperçut un payſan qui étoit à la lucarne d'une cabane, & qui la regardoit avec attention ; il lui parut même que cet homme donnoit des ſignes de ſurpriſe en l'examinant. La forme de ſon bonnet, ſa longue barbe firent croire à la Princeſſe que c'étoit véritablement un payſan ; elle paſſa ſans faire beaucoup d'attention à lui. Le payſan ſe doutant qu'elle repaſſeroit, l'attendoit à la lucarne ; à ſon retour elle l'apperçut encore, & connut par ſes geſtes qu'il déſiroit beaucoup de lui parler, mais ne connoiſſant point cet homme, elle s'écarta promptement de la cabane. Le payſan, cédant à l'impatience qu'il avoit de lui parler, s'écria : « Princeſſe de Men-
» zikof, pourquoi fuyez-vous ? Devons-
» nous conſerver de l'inimitié dans ces
» lieux, & dans l'état où nous ſommes
» réduits ? » Alors la curioſité de voir par qui elle étoit reconnue, & quel étoit l'ennemi qui lui parloit, l'engagea à s'approcher de la cabane du Payſan. C'étoit le Prince Dolgorouki. A la ſurpriſe ſuccéderent une multitude de ſentimens variés. Elle voyoit l'auteur de tous les malheurs de ſa maiſon, & elle le voyoit réduit à la miſere la plus affreuſe. Ayant repris ſes ſens, elle lui dit : « Pour quel
» motif & depuis quand l'Empereur t'a-t-il
» envoyé ici. L'Empereur, repliqua Dol-
» gorouki, hélas ! Ignores-tu que Pierre
» II eſt mort la nuit du 29 au 30 Janvier
» 1730, peu de tems après avoir été fian-
» cé avec Catherine ma fille aînée. Ap-
» proches, tu la verras couchée & mou-

ANNE IWANOUNA. 1731.

ANNE IWANOUNA. 1731.

» rante ſur un banc. Quoi, tu parois in-
» terdite ! Toutes ces particularités te ſont-
» elles nouvelles ? Comment, reprit la
» Princeſſe, les aurois-je appriſes dans
» ces déſerts, où l'on ne nous a jamais per-
» mis la moindre communication avec qui
» que ce ſoit. Le peu de connoiſſance que
» tu as de la vie qu'on y mene, me prou-
» ve qu'il n'y a pas long-tems que tu y
» es arrivé. La converſation continua, & Dolgorouki raconta à la jeune Princeſſe tout ce qui s'étoit paſſé depuis la mort de Pierre II. Il ne lui cacha point les motifs qui l'avoient engagé à placer Anne Iwanouna ſur le trône de Ruſſie, au préjudice de la Princeſſe Eliſabeth Pétrouna, qui y avoit droit. Il lui fit connoître les défiances que l'Impératrice avoit priſes contre lui, & contre ceux qui lui avoient aidé à uſurper le trône. Il ajouta que cette Princeſſe, pour s'affermir deſſus, avoit ſacrifié le plus grandes maiſons de Ruſſie; que le Comte Oſterman & pluſieurs autres étrangers avoient eu l'adreſſe de gagner ſa confiance, qu'ils régnoient ſous ſon nom, & qu'ils ruinoient le peuple par leur inſatiable avarice. Il paſſa enſuite à ce qui le regardoit; dit que les favoris de l'Impératrice lui avoient ſuppoſé des crimes pour le faire périr avec toute ſa famille. « Pendant la route, s'écria-t-il,
» nous avons eſſuyé tous les mauvais trai-
» temens qu'on fait endurer aux plus in-
» fâmes ſcélérats. On nous a même refuſé
» ce qui eſt abſolument néceſſaire à la vie,
» & nous languiſſons encore dans la même
» miſere. Ma femme a ſuccombé ſous le

» poids des malheurs : la mort l'a déro-
» bée au chagrin de voir périr sa fille, ANNE IWANOUNA. 1731.
» qui, comme vous voyez, touche à son
» dernier moment. » Il finit par faire des imprécations contre l'Impératrice & les Courtisans. La jeune Princesse, toute effrayée de le voir entrer dans les plus violens emportemens, se retira & regagna son habitation avec beaucoup de vîtesse. Son frere & l'Officier qui étoit chargé de les garder, la voyant toute effrayée, lui demanderent ce qui lui étoit arrivé. Elle leur fit le tableau de ce qu'elle avoit vu, & leur raconta les nouvelles que Dolgorouki lui avoit appriſes. Le jeune Menzikof conſervoit toujours pour les Dolgorouki une haine implacable, & un deſir violent de ſe venger. Il écouta ſa ſœur avec attention, & ne put cacher la ſatisfaction qu'il goûtoit, lorſqu'elle fit le tableau de l'affreuſe miſere dans laquelle ils étoient. Il lui fit même un crime de la compaſſion qu'ils avoient excitée en elle, & lui dit : « Il falloit l'écouter plus long-
» tems, pour apprendre tout ce qui ſe
» paſſe à la Cour, & lui cracher au vi-
» ſage pour le remercier de ſes nouvelles.
» Je le verrai à mon tour, & je le trai-
» terai comme il le mérite. » L'Officier l'interrompit, & lui fit une vive réprimande. Il lui reprocha la baſſeſſe de ſes ſentimens ; lui rappella les préceptes que ſon pere lui avoit donnés avant de mourir ; lui dit que des ennemis dans l'état déplorable où étoient les Dolgorouki, méritoient de la compaſſion. Etant reſponſable des actions du frere & de la ſœur, il

ANNE IWANOUNA. 1731.

crut que ſon devoir exigeoit qu'il empêchât le jeune homme de ſuivre ſon inclination qui le portoit à la vengeance contre le malheureux Dolgorouki. Il ne leur permit plus de ſortir de l'habitation, ni d'aller à Yakouska ; mais il ceſſa peu de tems après de les tenir dans la gêne, parce que Menzikof lui promit de ne ſe livrer à aucun emportement contre Dolgorouki, & lui aſſura qu'il avoit même honte de ceux auxquels il s'étoit abandonné.

Cependant la nouvelle de la mort de Menzikof étoit parvenue à la Cour, les Miniſtres & les favoris de l'Impératrice Anne Iwanouna, croyant n'avoir rien à craindre de ſes enfans, demanderent leur rappel à l'Impératrice. Elle ne tarda pas à en expédier l'ordre : mais on aſſure que l'intérêt eut beaucoup de part à leur grace. Lorſque leur pere fut exilé, on s'empara de tous ſes effets : en faiſant l'inventaire de ſes papiers, on découvrit qu'il avoit placé des ſommes conſidérables aux banques de Veniſe & d'Amſterdam. Le Miniſtère en avoit fait ſolliciter le rembourſement ; mais envain. Les Directeurs de ces deux établiſſemens, répondirent que ſuivant l'uſage établi dans leurs banques, ils ne pouvoient ſe deſaiſir de ces fonds, ſans avoir des certificats en forme que le Prince Menzikof ou ſes héritiers jouiſſoient de leur liberté, & étoient dans le cas de pouvoir diſpoſer de leurs biens. Il y a apparence qu'on repréſenta à l'Impératrice que l'intérêt de l'Etat demandoit qu'on rappellât ces jeunes gens, afin d'y faire rentrer cet argent.

Quoi qu'il en ſoit, on leur apporta l'ordre de leur rappel dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins. L'Officier qui étoit chargé de le leur préſenter, eut ordre de ſe faire ſuivre par des voitures plus douces que celles qui avoient ſervi à tranſporter cette malheureuſe famille dans le déſert. Le premier uſage que le frere & la ſœur firent de leur liberté, fût d'aller en rendre grace à Dieu dans l'Egliſe d'Yakouska. Menzikof, depuis la réprimande qu'il avoit reçue de l'Officier, évitoit toujours avec grand ſoin de voir le Prince Dolgorouki; il ne s'approchoit jamais de ſa cabane. Sa ſœur, quoique plus maîtreſſe de ſon reſſentiment, avoit eu la même attention. Ce jeune homme ſe voyant libre, ne put refuſer à ſa vengeance le plaiſir de montrer à Dolgorouki la joie que lui cauſoit ſon rappel. Il engagea ſa ſœur à s'approcher de ſa cabane en revenant d'Yakouska. ANNE IWANOUNA. 1731.

Dolgorouki ne quittoit preſque jamais la lucarne; il les apperçut bientôt, & leur cria: « Approchez, mes enfans, puiſ-» qu'on vous laiſſe jouir d'une liberté qui » m'eſt refuſée. Ceſſons de nous regarder » comme ennemis; la conformité de nos » deſtinées doit nous réconcilier. Jouiſ-» ſons de la ſeule conſolation que les in-» fortunés peuvent goûter; c'eſt de nous » entretenir de nos malheurs, & de nous » jurer de nous aimer autant que nous » nous ſommes haïs, ſi le ciel permet que » nous nous revoyons un jour dans une » ſituation plus heureuſe. » Le fils de Menzikof débuta par lui dire qu'il avoit tou-

ANNE IWANOUNA. 1731.

jours entretenu contre lui la plus cruelle haine, mais qu'à la vue de ſa miſere, il ſentoit qu'elle s'éteignoit pour faire place à la compaſſion. Il lui apprit leur rappel, ajouta qu'ils partoient dès le lendemain pour aller à S. Pétersbourg. A ces mots de liberté, de S. Pétersbourg, Dolgorouki laiſſa échapper un ſoupir. Menzikof, qui craignoit qu'on ne lui fît un crime auprès de ſa Majeſté Impériale de l'entretien qu'il avoit eu avec ce Prince exilé, & qui ſe reprochoit peut-être à lui-même la commiſération qu'il avoit pour lui, ſe diſpoſoit à ſe retirer, lorſque Dolgorouki leur dit : « Adieu, mes enfans; je vous » prie une ſeconde fois d'oublier les ſu- » jets d'inimitié que je vous ai donnés : » ſouvenez-vous quelquefois des malheu- » reux que vous laiſſez dans ces déſerts, » vous ne nous reverrez plus. Privés de » toutes les choſes les plus eſſentielles à » la vie, nous ſommes prêts à ſuccomber » ſous le poids de notre miſere : mais, de » grace, paſſez la tête par cette lucarne, » voyez mon fils, ma fille & ma belle- » fille accablés de foibleſſe, & qui n'ont » pas la force de ſe lever. Ne leur refuſez » pas la triſte conſolation de leur faire vos » adieux & de recevoir les leurs. »

Le Prince & la Princeſſe Menzikof, ne purent voir un ſpectacle ſi touchant, ſans verſer des larmes de compaſſion. « Je ne » te promets pas, lui dit Menzikof, de » parler en ta faveur dans les lieux où » nous ſommes rappellés. Tu connois trop » la Cour pour m'en ſavoir mauvais gré, » tu ſais que je m'y rendrois criminel :

» mais en attendant que le ciel te regarde
» en pitié, & qu'il te redevienne favora-
» ble, nous allons te procurer ici tous
» les ſecours dont nous ſommes les maî-
» tres. Je t'ai déja dit que nous partions
» demain dès le grand matin. Tu peux auſſi-
» tôt te mettre en poſſeſſion de l'habita-
» tion que notre pere avoit commencée.
» Elle s'eſt améliorée de jour en jour. Tu
» la trouveras commode & aſſez bien
» fournie des choſes néceſſaires à la vie.
» Reçois ces préſens avec le même plai-
» ſir que nous te les faiſons. Adieu. » Le Prince & la Princeſſe Menzikof ne purent encore retenir leurs larmes. L'Officier, qui n'étoit plus que leur ami, loua beaucoup leur conduite & leur ſenſibilité.

ANNE IWANOUNAU 1731.

Le lendemain ils partirent dès le lever de l'aurore. On aſſure que l'envie de procurer promptement du ſecours aux Dolgorouki, hâta plus leur départ que le déſir même de ſortir d'eſclavage & de revoir la Cour. Ceux qui les ont vus après leur rappel ne ſe laſſent point de faire leur éloge. Avant de ſe mettre en route, ils allerent tous deux dans l'oratoire, rendirent leurs hommages aux cendres de leur pere & de leur ſœur. Ils arriverent en peu de tems à Tobolsk, où ils reçurent une ſomme d'argent pour ſe procurer les ſecours dont ils avoient beſoin. Ils commencerent par acheter des habits plus honnêtes que ceux qu'ils portoient depuis ſi long-tems. Tous deux firent l'impoſſible pendant leur ſéjour à Tobolsk, pour découvrir à qui ils avoient obligation des

beſtiaux & de la volaille qu'on leur avoit envoyés : mais leurs recherches & celles qu'ils ont faites depuis, ont toujours été inutiles. Il y a apparence qu'ils dûrent ce bienfait à l'Officier qui les avoit rencontrés avec leur pere, lorſqu'ils alloient à Yakouska. Le ſilence qu'il garda, & le myſtère avec lequel il ſe comporta, annonce qu'il ne vouloit pas ſe rendre ſuſpect à la Cour. Il reſta toujours ſur la négative, lorſque le frere & la ſœur lui en parlerent.

ANNE IWANOUNA. 1731.

Le jeune Menzikof ſe rendit avec ſa ſœur à Moskou, la Cour y étoit alors. L'Impératrice les reçut avec accueil; elle donna au Prince la place de Capitaine-Lieutenant du Régiment de ſa garde, le mit en poſſeſſion de la cinquantième partie des biens que ſon pere avoit poſſédés; retint ſa ſœur auprès d'elle, la fit dame d'honneur, & la maria peu après au Comte de Biron ou de Biren, frere de celui que la faveur éleva juſqu'à la dignité de Duc Souverain de Curlande. La Princeſſe Menzikof eut pour dot les ſommes que ſon pere avoit placées ſur les banques d'Amſterdam & de Veniſe. Elles montoient en fonds ſeulement à plus de deux millions cinq cens mille livres. On aſſure que cette Princeſſe conſerva l'habit de payſanne qu'elle avoit porté dans les déſerts d'Yakouska, qu'elle l'avoit mis dans un endroit retiré de ſon appartement, & qu'elle alloit le viſiter ſouvent pour ſe rappeller à elle-même les viciſſitudes de la vie.

Mort d'Eudoxie, 1re. femme de Pierre le Grand.

Pendant que l'Impératrice Anne Iwanouna s'occupoit du ſoin de faire oublier

aux enfans de Menzikof les malheurs qu'ils avoient eſſuyés, l'infortunée Eudoxie languiſſoit dans ſon couvent. La mort de ſon fils Pierre II avoit mis le comble à ſes malheurs : ce coup, plus accablant que tous ceux qu'elle avoit juſqu'alors reçus, lui cauſa une maladie qui la conduiſit au tombeau le 10 Septembre 1731. Sa mort n'éteignit point la haine de ceux qui l'avoient perſécutée pendant ſa vie. On lui refuſa la ſépulture dans l'Egliſe de S. Michel de Moskou, où tous les Czars & toutes les Czarines avoient été enterrés. On ſe hâta de la faire inhumer dans le couvent où elle finit ſes jours. ANNE IWANOUNA. 1731.

L'Impératrice, voulant affermir la paix dans ſes Etats, & augmenter le commerce que Pierre le Grand y avoit établi, garnit de troupes toutes les villes frontières, renouvella l'alliance que ſes prédéceſſeurs avoient faite avec les Puiſſances étrangères, & diminua les impôts qui étoient établis ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes. Les Prêtres Grecs crurent que le changement de gouvernement leur fourniroit une occaſion favorable pour recouvrer leur crédit, & pour rétablir le fanatiſme : ils ſe trompoient ; Anne vouloit ſuivre le plan d'adminiſtration que Pierre le Grand avoit introduit en Ruſſie. Elle les retint dans les bornes de leur devoir, & leur défendit, ſous les peines les plus igoureuſes, de commettre aucune vioence pour cauſe de religion. Ils s'éoient déja emparés de pluſieurs Egliſes ppartenant aux Luthériens : ils furent bligés de les rendre, & de faire repa- 1732. 1733.

parer tous les dommages qu'ils y avoient causés.

ANNE IWANOUNA. 1733.

Cette Princesse vouloit profiter de la paix, pour rendre ses vastes Etats florissans, & pour montrer au monde qu'elle étoit digne de porter une couronne : mais il arriva en Pologne un événement qui déconcerta ses projets, & qui la força de tourner son attention du côté de la guerre.

Mort d'Auguste, Roi de Pologne.

Fréderic-Auguste II mourut le deux Février, âgé de soixante-deux ans neuf mois vingt-un jours. Les larmes qu'on versa sur son tombeau font son éloge. Son fils, qui portoit aussi le nom de Fréderic-Auguste, se mit sur les rangs pour obtenir la couronne que son pere avoit portée. Il savoit que Staniſlas, qui avoit autrefois été proclamé Roi, avoit pour lui les vœux du Peuple, de la Noblesse, & des Palatins; qu'on étoit tout disposé à le reconnoître, même sans faire une nouvelle proclamation, parce que ses partisans disoient qu'il suffisoit de confirmer celle qui avoit déja été faite. La protection de la France augmentoit encore la puissance de ce rival redoutable : il étoit beau-pere de Louis XV.

Le nouvel Electeur de Saxe, convaincu qu'il ne pourroit surmonter seul ces obstacles, résolut de s'adresser à l'Impératrice de Russie, qui pouvoit le seconder dans ses entreprises, & le porter sur le trône de Pologne. Il lui représenta que la maison des Romanou avoit toujours protégé celle de Saxe, lui rappella les efforts que Pierre le Grand avoit faits pour remettre Auguste II sur son trône, & finit

par dire qu'il eſpéroit qu'elle feroit en faveur du fils, ce que ſon prédéceſſeur avoit fait en faveur du pere. Anne, flattée de trouver l'occaſion de s'acquérir de la gloire, & de rendre ſon régne célebre, promit à l'Electeur de Saxe de faire tous ſes efforts pour le placer ſur le trône que ſon pere avoit occupé, & d'employer même le ſecours des armes, s'il étoit néceſſaire. Pour mieux réuſſir, elle réſolut de mettre l'Empereur d'Allemagne dans les intérêts de celui qu'elle vouloit protéger, & d'engager cette Puiſſance à joindre ſes forces aux ſiennes. Pour cet effet, elle envoya ordre à ſon Ambaſſadeur à la Cour de Vienne, de repréſenter à Sa Majeſté Impériale, qu'il étoit dangereux pour les Puiſſances voiſines de la Pologne, de laiſſer monter ſur le trône de ce pays un homme dont les intérêts étoient ſi étroitement unis avec ceux de la France. L'Empereur goûta ces raiſons, & promit de faire entrer des troupes en Pologne, pour appuyer le parti contraire à Staniſlas. L'Impératrice de Ruſſie réſolut alors de ſe déclarer ouvertement pour l'Electeur de Saxe, fit aſſembler ſoixante mille hommes, en donna le commandement au Comte de Laſci, avec ordre de paſſer en Pologne. Pour autoriſer ſes démarches, elle fit publier le manifeſte ſuivant, qu'elle adreſſa au Primat de Pologne, l'un des plus zélés partiſans du Roi Staniſlas. Ces ſortes d'écrits ne juſtifient pas les Souverains aux yeux du public.

ANNE IWANOUNA 1733.

Anne protege l'Electeur de Saxe contre Staniſlas.

» Vous avez vu par les lettres que l'on » vous a adreſſées, & par les déclarations

ANNE IWANOUNA. 1733.

» réitérées qu'on a préſentées en notre
» nom à votre Illuſtrité, la ſincérité des
» intentions que Nous avons toujours
» eues pour la Séréniſſime République de
» Pologne, n'ayant rien plus à cœur que
» l'avancement du bien public, le main-
» tien des droits, libertés, & conſtitutions
» de la Nation, ce que Nous avons fait
» paroître dans toutes les occaſions, à
» l'exemple de nos prédéceſſeurs, & prin-
» cipalement à cette heure, où il s'agit
» d'élire un Roi, dont l'élection doit
» être libre & ſans contrainte, ce que
» Nous avons expoſé non-ſeulement aux
» yeux de la Nation Polonoiſe, mais en-
» core à la face de toute la terre.

» C'eſt pourquoi nous avons appris
» avec douleur que notre intention a été
» interprétée d'une manière tout-à-fait
» contraire à notre volonté, & au pré-
» judice de notre honneur, vu qu'on nous
» regarde comme voulant faire tort à la
» liberté de la République, & déroger
» par là aux priviléges de la libre élection
» que Nous & nos Alliés voulons main-
» tenir & conſerver dans leur entier.

» La même animoſité a fait ſemer à
» notre déſavantage & à celui de nos
» Alliés différens bruits; de plus, on
» nous a ménacés d'une invaſion de la
» part de Turcs & des Tatars, & on a
» fait jouer tous les reſſorts poſſibles pour
» que cette invaſion s'effectuât actuelle-
» ment.

» On peut dire que ceux mêmes qui
» ont le maintien des loix entre les mains,
» & qui ſont chargé d'y veiller, ont te-

» nu une conduite très-extraordinaire, » & tout-à-fait contraire aux maximes » d'une nation libre, en quoi ils ont dé- » couvert les deſſeins pernicieux qu'ils » ont de fouler aux pieds les loix de leur » patrie, & de priver la Nation de la » liberté des ſuffrages, principal privilè- » ge d'un peuple libre: en quoi ils ont » encore oublié leur devoir, pour ſou- » tenir leurs vues particulières. ANNE IWANOUNA 1733.

» Quoique pluſieurs perſonnes bien in- » tentionnées pour le bien public, ayent » fait des proteſtations ſolemnelles contre » la violence faite à la Diete de convo- » cation contre la liberté des voix, il » eſt cependant notoire qu'on n'y a pas » fait la moindre attention; mais qu'on » tâche au contraire d'employer à la pro- » chaine Diete d'élection, toute ſorte de » moyens, ſoit par la douceur, ſoit par » la force, c'eſt-à-dire, avec la même op- » preſſion de la liberté, pour ſoutenir les » meſures priſes en faveur de Staniſlas, » exclu à jamais du trône de Pologne, » étant déclaré ennemi de la patrie par » les conſtitutions confirmées par le ſer- » ment ſolemnel de toute la nation, & » par celui de votre Illuſtrité. Comme » il Nous importe, ainſi qu'à nos Alliés, » que les traités que nous avons faits avec » la République de Pologne, ſoient main- » tenus en leur entier, Nous n'avons pu » nous diſpenſer de faire dés-à-préſent à » votre Illuſtrité & à la Séréniſſime Ré- » publique de Pologne, de ſérieuſes re- » préſentations; & de vous aſſurer qu'au » cas qu'il arrive, qu'on ne faſſe pas de

ANNE IWANOUNA. 1733.

„ ſérieuſes réflexions ſur les rémontran-
„ ces bien intentionnées que Nous & nos
„ Alliés ont faites ſur ce ſujet par le paſ-
„ ſé, & ſur celles que Nous faiſons pré-
„ ſentement, & que l'on continue à favo-
„ riſer le parti de Staniſlas, Nous ne
„ pourrons regarder ces démarches que
„ comme une infraction de la paix & des
„ traités que Nous avons faits avec la Sé-
„ réniſſime République; & que par cette
„ raiſon, Nous ſerons obligés d'employer
„ des moyens vigoureux & efficaces, pour
„ maintenir par les forces que Dieu nous
„ a données, la liberté de la République,
„ & la conſervation de ſes conſtitu-
„ tions: à quoi Nous nous ſommes obli-
„ gés par les traités que nous avons avec
„ elle, & en vertu de la garantie que
„ Nous avons faite, de même que par
„ l'inclination que nous avons de ſecou-
„ rir les perſonnes bien intentionnées qui
„ gémiſſent de l'oppreſſion dans laquelle
„ ils voient leur patrie.

„ Comme notre intention ne tend qu'à
„ conſerver la tranquillité publique, & à
„ veiller à notre propre ſûreté, Nous
„ voulons empêcher tous ces pernicieux
„ deſſeins, dont les auteurs, ceux qui
„ y ont contribué par la violation & l'op-
„ preſſion de la liberté de la République,
„ ſeront reſponſables devant Dieu, & de-
„ vant tout le monde, de même que des
„ ſuites funeſtes qui pouront en réſulter
„ contre la patrie & contre eux-mêmes.

„ Voilà les motifs qui Nous ont enga-
„ gé à faire cette Déclaration à votre Il-
„ luſtrité, auſſi-bien qu'à la Séréniſſime
„ République.

Les partisans de l'Electeur de Saxe, enhardis par l'approche des Russes, protesterent contre tout ce que le Primat faisoit en faveur de Stanislas. Ce Prélat, toujours ferme dans ses résolutions, voulut achever l'ouvrage qu'il avoit commencé : les obstacles qu'on vouloit lui opposer, ne servoient qu'à exciter son activité. Le 8 Septembre, étant informé que Stanislas étoit arrivé à Varsovie, il fit promptement procéder à l'Election du Roi. Le 10 du même mois il engagea Stanislas, qui avoit jusqu'alors gardé *l'incognito*, à paroître en public. Le Primat, voyant que la présence de ce Prince causoit une joie presque générale, se rendit au champ d'élection, fit le tour des Palatinats à cheval, pour leur demander en faveur de quel candidat ils se déclaroient : il recommença à plusieurs fois la même cérémonie, & voyant que la pluralité des voix étoit pour Stanislas, il le proclama Roi.

ANNE IWANOUNA. 1733.

Stanislas Leczinski est proclamé une seconde fois Roi de Pologne.

Les partisans du Roi Stanislas, instruits que les Russes étoient entrés en Pologne, & que l'armée Saxone se disposoit à les y joindre, publierent le manifeste suivant.

„ C'est une honte éternelle, & une „ perte irréparable d'honneur pour la na- „ tion Polonoise, qu'il existe des Polo- „ nois, ou se disant tels, soit qu'ils soient „ de l'ordre Séculier, ou de l'ordre Ec- „ clésiastique, qui, d'un propos délibéré „ ayent appellé des troupes étrangères „ pour troubler la libre élection, à des- „ sein d'ôter à la Patrie la sûreté, tant

ANNE IWANOUNA. 1733.

„ en dedans qu'au dehors & la remplir „ une ſeconde fois de miſeres. Comme ces „ gens ſont de véritables monſtres dégé- „ nérés de leur race, & une engeance „ de viperes dénaturée & déchaînée con- „ tre leur propre mere, cette mere les „ déſavoue, les raye du livre des vivans, „ & de ceux qui ſont élevés dans l'état „ de la liberté, comme étant indignes „ de ce précieux gage: elle les ſépare du „ corps de la République, comme des „ membres pourris: elle les déclare en- „ fans illégitimes qui n'ont aucun droit „ à l'héritage de leur mere commune, „ parce qu'ils ont oſé lever un bras armé „ contre elle: elle les tient, dès à pré- „ ſent, *pro hoſtibus Patriæ.* Ils l'ont inon- „ dée d'un déluge de larmes.

„ Ces puiſſans motifs l'engagent à ſe „ lever contre eux les armes à la main, „ à confiſquer leurs biens, pour les join- „ dre aux revenus du Tréſor public, à „ faire raſer les maiſons qu'ils ont habi- „ tées, afin que les ruines de ces bâtimens „ faſſent un monument éternel de leur „ trahiſon. „

Cet écrit injurieux, loin d'avoir l'effet qu'on attendoit, irrita les partiſans de l'Electeur de Saxe au point qu'ils ſe réunirent tous ſous le titre de Confédérés, mirent à leur tête le Prince Wieſnowieſki, Régimentaire & grand Chancelier de Lithuanie, ſe retirerent à Praage, & ſignerent une proteſtation contre tout ce qui avoit été fait au champ d'élection. L'Impératrice de Ruſſie, informée de ce qui ſe paſſoit en Pologne, envoya ordre au

Général Lasci de hâter sa marche. Stanislas, à cette nouvelle, se retira promptement à Cracovie, où ses partisans allerent le joindre. ANNE IWANOUNA. 1733.

Louis XV, Roi de France, avoit épousé Marie-Thérese Leczinski, fille de Stanislas, nouvellement élu Roi de Pologne. L'honneur du Monarque François demandoit qu'il secourût son beau-pere & qu'il l'appuyât sur le trône. Pour arrêter les efforts que les Cours de Vienne & de Pétersbourg faisoient contre ce nouveau Roi, il falloit équiper des vaisseaux & faire un armement formidable: mais on avoit à craindre que l'Angleterre, toujours attentive aux démarches de la France, ne s'allarmât en voyant ces préparatifs immenses, & ne se déclarât. Le Ministère de France, craignant d'un côté de causer de l'inquiétude à l'Angleterre, ne voulant pas de l'autre abandonner tout-à-fait le nouveau Roi de Pologne, fit partir une escadre avec quinze cens hommes commandés par le Marquis de la Luzerne & lui donna ordre de joindre l'armée de Staniſlas. Avec ce foible secours le Roi de Pologne n'étoit pas en état de résister à tous ceux qui étoient armés contre lui, & la France s'attendoit à le voir dépouiller de la Royauté. Il falloit qu'elle tirât vengeance d'un pareil outrage: mais l'éloignement l'empêchoit d'attaquer la Russie; elle résolut de faire tomber sa vengeance sur l'Empereur; s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne, attaqua les Etats de la maison d'Autriche en Allemagne & en Italie.

ANNE IWANOUNA. 1733.

La mort d'Auguſte II alluma donc la guerre dans toute l'Europe. Pendant qu'on faiſoit des préparatifs pour ſe battre au midi, les Ruſſes pourſuivoient au nord les partiſans du Roi Staniſlas. Ils engagerent les Confédérés à s'aſſembler & à proclamer l'Electeur de Saxe, Roi de Pologne, ſous le nom de Fréderic-Auguſte III. Staniſlas, craignant de tomber entre les mains de ſes ennemis, ſe retira à Dantzig, où il fit publier le manifeſte ſuivant.

„ Nous Staniſlas I, par la grace de „ Dieu, Roi de Pologne, &c. La ma„ lice ou la jalouſie de quelques-uns des „ ſujets de ce Royaume a été pouſſée „ ſi loin, que n'étant pas aſſez puiſſans „ pour détruire par eux-mêmes la pa„ trie, ils ont eu recours à l'ennemi, „ avec lequel, foulant aux pieds la liberté, „ ils commettent toutes ſortes de déſor„ dres. Il n'eſt pas difficile de connoître „ quelle eſt la ſource de cette malice & „ de cette déſobéiſſance. C'eſt, ſans dou„ te, parce que la louable nation Polo„ noiſe, ſans avoir égard à l'excluſion „ intéreſſée donnée contre Nous de la „ part de Sa Majeſté Impériale & de Sa „ Majeſté Czarienne, ni à l'arrivée des „ troupes Ruſſes pour ſoutenir cette ex„ cluſion, elle Nous a élevé ſur ſon „ trône librement & conformément aux „ loix, & donné par-là un témoignage „ autentique qu'elle ne veut pas que qui „ que ce ſoit ſe mêle de l'élection de ſon „ Roi. Cette action, qui ne peut manquer „ d'être approuvée par les perſonnes rai-

ſonnables,

„ ſonnables, n'a pu plaire à ceux qui, „ prévenus de jalouſie, & enflés d'un eſ- „ prit d'orgueil, ſemblent préférer la „ plus honteuſe ſervitude à la plus pré- „ cieuſe liberté. Lorſque nous conſidé- „ rons ces malheurs de la République, „ notre cœur paternel en eſt d'autant plus „ vivement touché, que dans le tems „ que Nous eſpérions nous réjouir avec „ notre chere Patrie, & paſſer tranquil- „ lement le reſte de nos jours, nous la „ trouvons plongée dans de nouvelles „ alarmes. Nous ne pouvons nous empê- „ cher de déclarer ici, non dans le deſſein » d'en tirer quelque gloire, mais unique- » ment afin que cela nous ſerve de quel- » que conſolation, qu'après que Nous » eûmes été élus & élevés pour la pre- » mière fois au trône de Pologne, Nous » avons, par un effet de notre amour » pour la patrie, abandonné le Royaume, » afin de le délivrer des troubles qui le » déſoloient, & qui n'auroient pu être » terminés que par la perte des biens, & » aux dépens de la vie de la plupart de la » Nobleſſe, ſi Nous n'avions pris ce parti: » mais, comme il a plu à la divine Pro- » vidence que nous ayons été rappellés » à la poſſeſſion de ce trône par vos li- » bres ſuffrages, Nous avons jugé à pro- » pos de commencer à employer nos ſoins » paternels, en vous repréſentant vive- » ment les malheurs qui accablent la Ré- » publique, & en vous exhortant de ne » rien négliger pour les redreſſer.

ANNE IWANOUNA. 1733.

» Après que l'élection eut été terminée » ſelon les loix du Royaume, ou, pour

ANNE-IWANOUNA. 1733.

» mieux dire, pendant l'élection même ; » un certain nombre de Bourgeois ſe re- » tirerent & s'aſſemblerent à Praage. On » leur fit d'abord demander quel étoit le » ſujet de leur retraite, & s'ils avoient » quelques raiſons de contradiction à al- » léguer. Ils répondirent que cette retraite » ne troubleroit en rien la libre élection, » ce qui contenta d'autant plus tout le » monde, que parmi ceux qui ſe trou- » voient à Praage, il y en avoit pluſieurs » qui avoient ſigné le rigoureux Mani- » feſte de la République contre ceux qui » auroient appellé les troupes étrangères, » ou qui ſe ſeroient joints à elles : mais » l'expérience a fait voir que ce n'étoit » qu'une feinte artificieuſe, puiſqu'im- » médiatement après, les Evêques de » Cracovie & de Poſnanie, ſont allés » trouver les troupes Ruſſes appellées pour » détruire la liberté, & qu'ils ſont reve- » nus avec elles à Praage, où, de leur » propre autorité, ils ont établi une nou- » velle, mais fauſſe République, dans » le deſſein de ſe rendre dans le Champ » électoral, afin d'y élever d'une manière » juſqu'à préſent inouïe un nouveau *Kolo*, » quoique les Etats aſſemblés ſe fuſſent » déja retirés du Champ électoral, après » y avoir procédé à une élection légitime » conforme aux loix. Quelques efforts » qu'ils ayent faits, ſoutenus par les ar- » mes de Ruſſie, pour paſſer la Viſtule, » & ſe rendre dans le Champ électoral, » Dieu n'as pas permis qu'ils ayent réuſ- » ſi, ce qui les a obligés d'aller à Kamie, » où ce parti obſtiné, après avoir conſ-

» truit un *Kolo*, a vomi tout ſon venin, » en éliſant, à la faveur des armes étran- » gères, le Séréniſſime Electeur de Saxe » pour Roi, en le faiſant nommer & pro- » clamer par un Evêque, en faiſant pu- » blier au bruit du canon & de la mouſ- » queterie des Ruſſes cette fauſſe élection » faite ſans une préalable convocation des » Etats. Il eſt apparant que pluſieurs d'en- » tr'eux ont procédé à cette élection, » non par une libre volonté, mais par » la crainte des armes. Que le monde en- » tier juge ſi ce ne ſont pas de véritables » ennemis de la Patrie. Ce ſont des » ſerpens qui dévorent les libertés & les » loix du Royaume. Ils ont renverſé plu- » ſieurs anciennes conſtitutions. Ils n'ont » pas obſervé la générale confédération. » Ils ont violé le ſerment qu'ils ont fait » librement & ſans y être contraints. Par » ce ſerment, tout étranger, tout naturel » même de Pologne qui poſſéde des pro- » vinces dans les pays étrangers, ou qui » a des troupes ſur pied, ainſi que ceux » qui ne ſont pas nés de pere & de mere » catholique, ſont exclus du trône.

ANNE IWANOUNA. 1741.

» L'Evêque, en procédant à la proclama- » tion, a fait un triple parjure, & commis » par conſéquent un ſacrilége. En qualité » d'Evêque, il a empiété ſur les droits du » Primat. En qualité de Gentilhomme, il a » élu celui qu'il avoit abjuré; & en qua- » lité de Sénateur, bien loin d'éloigner les » maux dont la République étoit menacée, » il a appellé des troupes étrangères, il s'eſt » uni à elles, il répand avec elles le » ſang de la nobleſſe, il ruine leurs mai-

ANNE IWANOUNA. 1733.

„ ſons leurs bourgs, leurs terres. Le „ Royaume a été expoſé ci-devant à de „ grandes calamités ; mais elles ne ſont „ en aucune manière comparables à cel- „ les qui l'affligent à préſent. Qui ne voit „ que le but de l'ennemi ne tend qu'à „ priver ce Royaume du précieux tréſor „ de la liberté, & à rendre eſclave cette „ nation ſi belliqueuſe & ſi vaillante.

„ C'eſt pourquoi nous devons nous „ unir pour défendre cette précieuſe li- „ berté, & réprimer les violences que „ l'on commet envers Nous. Dieu nous „ aſſiſtera, & nous donnera la victoire „ ſur un ennemi qui ne cherche que no- „ tre ruine. Les Cours voiſines qui s'in- „ téreſſent en notre faveur, ne nous aban- „ donneront pas. Il leur importe trop que „ ce Royaume ſoit ſubjugué, & que no- „ tre couronne ſoit enlevée par la force „ des armes, quelques meſures qu'on „ prenne déja pour y parvenir. D'ailleurs „ notre propre valeur ne nous laiſſera „ jamais ſuccomber ſous les coups de „ nos ennemis, qui ſavent dequoi nous „ ſommes capables lorſque nous ſommes „ unis.

„ Puiſque la République eſt ſur le point „ de voir renverſer ſa liberté, par rap- „ port à l'élection, Nous avons réſolu, „ chers & amés, de demander votre ſe- „ cours, afin que ce qui a été fait ſelon „ les loix ne ſoit anéanti, & que la pré- „ cieuſe liberté ne ſoit entièrement abo- „ lie. Nous eſpérons, qu'en conformité „ des loix établies par les convocations „ & jurées par les Etats des deux nations,

„ vous agirez contre ceux qui violent ces loix & leur ſerment, comme contre des ennemis de la patrie. Nous vous appellons tous à ſon ſecours, & nous ordonnons, en vertu du pouvoir qui nous a été donné par la Diéte d'élection, une convocation générale pour prendre les armes, afin de chaſſer & exclure l'ennemi; & vous vous aſſemblerez pour cet effet aux lieux qui vous ſeront preſcrits après le troiſième ordre. Nous nous joindrons à vous, & nous employerons notre perſonne pour la défenſe de notre patrie. Fait ſous notre ſeau &c. „ ANNE IWANOUNA. 1733.

Ce manifeſte fit aſſez d'effet ſur l'eſprit des Polonois : pluſieurs prirent les armes & ſe rendirent à Dantzig, prêterent ſerment de fidélité à Staniſlas, & lui promirent de périr plutôt que de ſouffrir qu'on le dépouillât d'une couronne qui lui appartenoit ſi légitimement. Cependant l'armée Ruſſe, commandée par le Général Laſci, avançoit toujours du côté de Dantzig. Elle arriva vers le milieu du mois de Mars 1734 devant cette place, ſomma le Magiſtrat de faire ſortir Staniſlas & de prêter ſerment de fidélité à Auguſte III. On ne répondit à ſa propoſition que par un feu de toute l'artillerie. Le Général Laſci commença alors le ſiége. L'Impératrice, ayant formé la réſolution de s'emparer de cette ville à quelque prix que ce fût, donna ordre au Comte de Munich de s'y rendre & de commander l'armée qui en faiſoit le ſiége. Ce Général ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fit encore ſommer la 1734.

ANNE IWANOUNA. 1734.

ville de se rendre & de livrer le Roi Staniſlas : ſa propoſition fut rejettée même avec indignation : les aſſiégés attendoient de jour en jour du ſecours de France. Il arriva ce ſecours; mais il n'étoit pas aſſez conſidérable pour forcer les Ruſſes à lever le ſiége ; le nombre des ſoldats ne montoit qu'à deux mille cinq cens cinquante, commandés par M. de la Mothe de la Péronie, Brigadier des armées du Roi. Malgré l'inégalité des forces, ils eurent le courage d'attaquer les retranchemens des Ruſſes le 27 Mai : mais ils furent répouſſés avec une perte conſidérable. Le Comte de Plelo, Ambaſſadeur de France auprès du Roi de Dannemarck, commandoit la première colonne des troupes Françoiſes. Voyant qu'ils plioient, il n'écouta que ſon courage, fit tous ſes efforts pour les ramener: mais il fut tué. Ce jeune Seigneur étant informé que la méſintelligence régnoit dans l'armée Françoiſe, avoit cru que ſa préſence pourroit rétablir l'union : il partit de Coppenhague & ſe rendit à l'armée. Son zèle fut approuvé, & rendit ſa perte plus ſenſible. M. de la Mothe conduiſit les débris de ſa troupe ſous le canon de Wechſelmunde où il ſe retrancha. L'Impératrice, craignant que la France n'envoyât de nouveaux ſecours au Roi Staniſlas, fit équiper une flotte, & en donna le commandement à l'Amiral Gordon, qui étoit alors âgé de ſoixante-onze ans. Il rangea cette flotte en forme de demi-lune à la rade Dantzig. Le Comte de Munich, tranquille de ce côté, fit reſſerrer la place pour la forcer

à capituler plus promptement.

M. de la Mothe, voyant qu'il ne recevoit aucun ſecours, & que le reſte des troupes qu'il commandoit manquoit des choſes néceſſaires, réſolut de capituler. Il demanda d'abord qu'on lui accordât des vaiſſeaux pour tranſporter ſa troupe à Coppenhague : mais le Comte de Munich rejetta ſa propoſition & prétendit que les François devoient ſe rendre priſonniers de guerre. Ceux-ci, regardant comme indigne de leur courage d'accepter ſi promptement une pareille condition, demanderent qu'il leur fût permis d'envoyer deux Officiers à Dantzig pour ſavoir du Marquis de Monti, Ambaſſadeur auprès du Roi Staniſlas, quel parti ils devoient prendre dans une pareille conjoncture. Cette demande leur fut accordée ; mais le Marquis répondit qu'il ne pouvoit prendre ſur lui de les guider dans cette occaſion, & que ſes pouvoirs ne s'étendoient pas juſque-là. Le 22 Juin les François & les Ruſſes firent une capitulation qui portoit en ſubſtance, que les régimens François campés ſous le fort de Wechſelmunde ſeroient conduits à bord des vaiſſeaux Ruſſes dans un des ports de la mer Baltique, dont on conviendroit avec les Amiraux de la flotte Ruſſienne; qu'ils ſeroient de là tranſportés en France à bord de l'eſcadre Françoiſe, ou d'autres navires ; que les troupes Françoiſes ſeroient embarquées & débarquées tambours battans & enſeignes déployées ; qu'en arrivant aux vaiſſeaux elles rendroient leurs armes, pour être gardées par

ANNE IWANOUNA. 1734.

ANNE IWANOUNA. 1734.

les Ruſſes juſqu'au débarquement. Le fort de Wechſelmunde ne tarda pas à ſe rendre, ce qui jetta la conſternation dans la ville.

Le Roi Staniſlas, voyant que Dantzig ne pouvoit plus réſiſter aux efforts des Ruſſes, prit la réſolution d'en ſortir. La nuit même qu'il exécuta ſon projet, il écrivit au Primat & aux Seigneurs Polonois une Lettre conçue en ces termes.

„ La douleur de me ſéparer de vous, „ mes chers & véritables amis, parle „ aſſez pour vous faire connoître tout „ ce que je reſſens dans ce cruel mo„ ment. La réſolution forcée que je prends „ n'eſt fondée que ſur l'inutilité de mon „ ſacrifice, comme vous l'avez jugé vous„ même. Je vous embraſſe tous, en com„ mençant par M. le Primat. Je vous con„ jure par vous-mêmes, & par conſé„ quent par ce qui m'eſt le plus cher, de „ vous unir plus que jamais pour ſou„ tenir, autant qu'il ſe peut, les intéŗ rêts de la Patrie, qui n'a d'autre ap„ pui que vous. Les larmes, qui effacent „ mon écriture, m'obligent de finir. Si „ vous pouviez voir ce qui eſt gravé „ dans le fond de mon cœur, vous ſen„ tiriez que mes expreſſions ſont fort au„ deſſous de mes ſentimens. Je vous em„ braſſe & ſuis de cœur & d'ame.

STANISLAS, Roi.

A mon cher Primat, & aux Seigneurs Polonois.

Voici celle qu'il écrivit aux Magiſtrats. ANNE IWANOUNA. 1734.

„ Je pars au moment que je ne puis plus
„ vous poſſéder, étant reſté par l'attrait
„ de votre fidélité ſans exemple. J'emporte
„ avec moi la reconnoiſſance que je vous
„ dois, & le déſir de faire en tout tems
„ tout ce qui poura vous en convaincre.
„ Je vous ſouhaite tout le bonheur que
„ vous méritez, & qui pourra ſoulager
„ le chagrin que je reſſens de m'arracher
„ de vos bras. „

STANISLAS, Roi.

A ma bonne Ville de Dantzig.

Immédiatement après que Sa Majeſté eut envoyé ces Lettres à leur deſtination, elle ſortit de la ville accompagnée ſeulement du Général Steinflitch, du petit neveu du Maréchal du Bourg, & d'un valet de chambre Chirurgien, & ſe rendit à Marienwerder : elle ſouffrit beaucoup dans ſa route, ne pouvant ſe mettre en chemin que la nuit. Les Seigneurs Polonois qui étoient dans la ville, ſe ſoumirent au Roi Auguſte III par un acte qu'ils ſignerent tous, & qu'ils envoyerent au camp des Ruſſes. Il étoit conçu en ces termes :

„ Puiſque, par les événémens que nous
„ voyons arriver, il paroît que la volonté
„ du Tout-Puiſſant eſt que le très-illuſtre
„ Electeur de Saxe regne en Pologne,

ANNE IWANOUNA. 1734.

„ Nous, ſouſſignés, en conſidération des „ préſentes conjonctures, reconnoiſſons „ & admettons le ſuſdit très-illuſtre Elec- „ teur de Saxe pour notre Roi & Sei- „ neur, dans la juſte perſuaſion qu'il main- „ tiendra & conſervera inviolablement „ les droits, libertés & priviléges qui „ nous ont été donnés par tous ſes pré- „ déceſſeurs, nos Rois & Seigneurs. En „ foi de quoi nous avons ſigné la préſente „ déclaration. „

Le lendemain, qui étoit le neuf Juillet, la capitulation fut ſignée, & le Primat ſe rendit au camp des Ruſſes avec tous les Seigneurs Polonois. Le Marquis de Monti, Ambaſſadeur de France à la Cour de Pologne, écrivit ces deux Lettres au Comte de Munich avant de ſortir de Dantzig.

MONSIEUR,

„ Meſſieurs du Magiſtrat de Dantzig „ viennent de me communiquer la Let- „ tre que votre Excellence leur a écri- „ te, & par laquelle elle demande mon „ extradition. Je vois, avec douleur, „ par rapport à moi, Monſieur, que „ ce qu'on m'avoit dit n'eſt que trop „ vrai, c'eſt que votre Excellence vou- „ loit me mettre en captivité. J'avois, „ je vous l'avoue, regardé ce diſcours „ comme venant de vos ennemis, d'au- „ tant plus que nous nous ſommes fait „ des complimens réciproques, comme „ c'eſt un uſage établi entre les Mi- „ niſtres & les Généraux des grands „ Princes : mais la Lettre que votre

„ Excellence vient d'écrire au Magiſ- ANNE
„ trat, prouve qu'ils ne ſont que trop IWANOUNA.
„ vrais. Je ne pouvois croire qu'un Mi- 1734.
„ niſtre & Général d'un auſſi vaſte Em-
„ pire & d'une auſſi grande Princeſſe,
„ ignorât ce qui eſt dû au caractère ſu-
„ blime, dont j'ai l'honneur d'être re-
„ vêtu, caractère reſpecté dans les tems
„ les plus reculés & dans les modernes
„ chez les Nations les plus barbares. Je
„ ne détaillerai point à votre Excellence
„ les droits des Ambaſſadeurs, parce que
„ je crois qu'ils lui ſont connus. Perſon-
„ ne dans le monde, du plus grand au
„ plus petit, ne les ignore. Je ſerois
„ bien fâché que Meſſieurs du Magiſtrat,
„ & des Ordres de la ville de Dantzig,
„ qui connoiſſent ſi bien les prérogatives
„ relevées de mon caractère, ſouffriſſent
„ qu'on brûlât une amorce de plus pour
„ moi. Ils ſouffrent depuis près de cinq
„ mois les malheurs d'un blocus & d'un
„ ſiége, & je ne veux pas que les égards
„ qu'ils auroient, ſans doute, pour moi,
„ les augmentent. Quoique je ſois bien
„ ſûr que leur probité ne leur permettra
„ jamais cette extradition, je vous pré-
„ viens que la ville de Dantzig étant
„ d'accord ſur les articles de la capitula-
„ tion, il n'eſt pas néceſſaire d'y inſérer
„ celui qui me regarde. Je me rendrai
„ avec tous mes domeſtiques & équipa-
„ ges au camp de votre Excellence, prêt
„ à ſoutenir tous les malheurs qu'elle
„ me prépare. Rien ne me ſera même
„ plus glorieux que d'y être maltraité,
„ juſqu'à ce que les plaintes de tous les

ANNE IWANOUNA. 1734.

„ Souverains, intéreſſés à la conſerva-
„ tion du droit de leurs Majeſtés & cel-
„ le du public, parviennent à votre Auguſ-
„ te Maîtreſſe ; & je ſuis bien ſûr que
„ la parfaite connoiſſance qu'elle a des
„ prérogatives d'un Miniſtre de mon ca-
„ ractère, fera changer ma ſituation,
„ mais non vos ordres, parce qu'il eſt
„ impoſſible que vous en ayez de pareils.
„ J'avoue à votre Excellence que l'évé-
„ nement qui vient d'arriver depuis
„ trois jours doit la fâcher : mais je n'y
„ peux rien faire. Il n'y a que moi &
„ quelques-uns de mes domeſtiques qui
„ y ayent part, & toutes les rigueurs
„ que vous exercerez, Monſieur, à cet
„ égard contre les Polonois & contre la
„ ville de Dantzig, ſeront injuſtes. Je
„ prie votre Excellence de me donner
„ une prompte réponſe, pour que je
„ puiſſe me mettre en état de l'aller join-
„ dre. „

„ P. S. Je crois pouvoir joindre à ma
„ lettre quelques réflexions ſus le cas
„ dont il s'agit, & qui peut-être ne ſe
„ ſont pas préſentées à votre Excel-
„ lence.

„ 1°. Il n'y a point de guerre décla-
„ rée entre la France & la Ruſſie. 2°.
„ Quand même la déclaration de guerre
„ ſeroit faite, l'uſage eſt qu'on donne
„ des paſſe-ports aux Miniſtres qui ſont
„ dans les Cours qui entrent en guerre,
„ afin qu'ils ſortent des Etats. Je dois
„ donc l'avoir, parce que je ſuis dans
„ une ville de la République de Pologne,
„ qui m'a reconnu dans un tems de tran-

„ quillité, de même que le feu Roi & tous les Miniſtres des Princes qui ſont en guerre avec la France. 3°. Mon arrêt ſeroit contraire au droit des gens, qui eſt reſpecté par-tout, & que perſonne ne peut violer, puiſqu'il intéreſſe tous les Souverains, & que non-ſeulement leurs Ambaſſadeurs, mais encore tout ce qui leur appartient, doit être regardé comme ſacré. 4°. Je n'ai pas perdu la qualité d'Ambaſſadeur, n'ayant pas porté les armes contre les troupes de Ruſſie, & ſes alliés, m'étant borné uniquement à ſuivre les inſtructions que j'avois. 5°. Ayant quitté Varſovie le 22 de Septembre, j'ai laiſſé mon palais, avec les armes du Roi mon maître ſur la porte, & tous mes meubles & équipages. Monſieur l'Ambaſſadeur de l'Empereur, le Grand Ecuyer, Comte de Leuvenwolde, & Monſieur le Comte, ſon frere, Miniſtres Plénipotentiaires de Ruſſie, prévoyant ma retraite de Varſovie, prièrent M. de Woodward, Envoyé d'Angleterre, & M. Kinner, Envoyé de l'Empereur, de venir chez moi, pour me dire de leur part que je ne devois avoir aucune inquiétude pour mes domeſtiques, pour mon palais, ni pour mes meubles & équipages, que tout ſeroit gardé ſoigneuſement, non-ſeulement par rapport à mon caractère, mais encore par rapport à la façon cordiale avec laquelle nous avions vécu, ce qu'ils ont fait obſerver avec une politeſſe au-delà de tout expreſſion; &

ANNE IWANOUNA. 1734.

ANNE IWANOUNA. 1734.

„ quoiqu'il y ait plusieurs mois que je „ n'en ai reçu des nouvelles, je ne dou- „ te point que ces ordres n'aient tou- „ jours été observés. M. Woodward, „ Envoyé d'Angleterre, & M. Rumpf, „ Ministre de Hollande, me dirent que „ s'il arrivoit quelque chose à mon Pa- „ lais pendant mon absence, ils s'éleve- „ roient hautement, pour soutenir le „ droit des gens; & M. Kinner, Résident „ de l'Empereur, ajouta que mes domes- „ tiques n'avoient qu'à s'adresser à lui, „ parce que dans pareille occasion tous „ les Ministres devoient se soutenir réci- „ proquement. Si l'on a eu de si justes „ égards pour mes Domestiques & équi- „ pages, que ne dois-je point attendre „ pour ma personne ? Quoique M. le „ Maréchal de Munich affecte de ne me „ traiter dans ses Lettres que de Marquis „ de Monti, sans parler de ma qualité „ d'Ambassadeur. „

Ce Ministre, voyant que le Général Russe ne lui faisoit point de réponse, lui récrivit en ces termes:

MONSIEUR,

„ Je suis plus surpris que jamais, que „ votre Excellence n'ait pas répondu à „ ma Lettre: mais ce n'est pas à ce su- „ jet que je vous écris. MM du Magistrat „ m'ont communiqué aujourd'hui à midi „ l'article qui me regarde dans la Lettre „ que votre Excellence leur a envoyée. „ Je soutiens, Monsieur, ce que je vous „ ai mandé dans ma première Lettre, „ que je ne souffrirai pas qu'on brûle

„ contre la ville de Dantzig la moindre
„ amorce pour moi. Je me ſuis fait tra-
„ duire de l'Allemand en François cet
„ article. Je ne ſais s'il eſt bien traduit :
„ mais il dit que *le Marquis de Monti, ci-*
„ *devant Ambaſſadeur de France, ſe trou-*
„ *vant encore dans la ville, doit être livré,*
„ *d'ici à demain au ſoir, à l'armée Ruſſien-*
„ *ne, avec toutes les perſonnes qui ſont au-*
„ *près de lui, tous ſes Domeſtiques & ſes*
„ *Lettres, pour éviter la diſgrace de Sa Ma-*
„ *jeſté Impériale de toutes les Ruſſies : mais*
„ *en cas que le Magiſtrat de Dantzig ne veuil-*
„ *le pas conſentir à livrer volontairement ledit*
„ *Marquis de Monti, on le fera ſortir avec*
„ *un détachement de l'armée Ruſſienne.* Je
„ proteſte devant tous les Princes de l'Eu-
„ rope de la violence qu'on fait à mon
„ caractère : en même tems, pour ne pas
„ affliger davantage cette ville, contre
„ laquelle vous menacez encore de con-
„ tinuer les hoſtilités, de la bombar-
„ der, & de ne plus écouter aucune
„ propoſition, ſi elle ne me livre pas,
» je me prépare à partir demain au ſoir
» avec tout ce que je pourrai de domeſti-
» ques & d'équipages. Votre Excellence
» me déſignera la porte par laquelle je dois
» ſortir & le chemin que je dois prendre,
» & m'enverra un paſſe-port. Je lui ferai
» ſeulement faire réflexion qu'il ne m'eſt
» pas poſſible de faire ſortir tout mon
» équipage dans le même tems. Si vous
» voulez, Monſieur, m'accorder un jour
» ou deux de plus, vous me ferez plaiſir ;
» ſinon, il en ſera ce que vous voudrez.
» J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé*,

MARQUIS DE MONTI.

ANNE IWANOUNA. 1734.

ANNE IWANOUNA. 1734.

L'Impératrice de Ruſſie avoit donné des ordres ſi précis au Maréchal de Munich, qu'il n'écouta pas les juſtes repréſentations du Marquis de Monti ; il le retint priſonnier, & le fit conduire, ſous une nombreuſe eſcorte, à Dieſchau, avec le Primat qui étoit reſté à Dantzig & refuſoit de reconnoître Auguſte Roi de Pologne.

Pendant que la ville de Dantzig capituloit, l'Impératrice de Ruſſie fit conduire à Cronſtadt les deux mille hommes qui reſtoient des troupes Françoiſes que commandoit M. de la Mothe. On devoit, ſelon la capitulation qui avoit été faite avec eux, les conduire dans un des ports de la mer Baltique : l'Impératrice, pour juſtifier ſa conduite à cet égard, envoya à M. de la Mothe une déclaration, par laquelle elle annonçoit que ſon intention étoit de remplir le traité fait avec les troupes Françoiſes venues au ſecours de Dantzig ; mais que l'eſcadre Françoiſe ayant depuis attaqué dans la mer Baltique, ſans aucune déclaration de guerre entre les Cours de Ruſſie & de France, & pris un Paquet-Boot, deux Galiotes, & en dernier lieu une Frégate Ruſſienne, fait priſonnier tout l'équipage, ſaiſi tous les effets & toutes les marchandiſes qui s'y trouvoient, & envoyé cette frégate en France, Sa Majeſté Impériale ſe trouvoit obligée de retenir les troupes Françoiſes, par repréſailles, juſqu'à ce que la frégate nommée *Mittau* fût renvoyée dans un des ports de la Ruſſie avec

tout ſon équipage & ſes marchandiſes, conjointement avec les trois autres vaiſſeaux mentionnés. Cette Princeſſe ajouta dans ſa déclaration : « Déclare toutefois » Sa Majeſté Impériale, qu'en attendant » cette ſatisfaction de la part de la Cour » de France, les troupes Françoiſes ſeront traitées d'une manière convenable » à la condition d'un chacun, & qu'on » leur fournira tout ce qui ſera néceſſaire » pour leur entretien & leur ſubſiſtance, » ſelon qu'on en conviendra plus particulièrement avec l'Officier qui les commande, auquel Sa Majeſté Impériale » accorde la permiſſion d'envoyer quelqu'un des ſiens, muni de bons paſſeports, en France, pour y porter cette » déclaration, & pour effectuer d'autant » plutôt une prompte réſolution, & la » ſatisfaction demandée ci-deſſus, afin que » les troupes Françoiſes puiſſent être inceſſamment renvoyées en France, & » que de la part de la Ruſſie cette reſtitution puiſſe ſe faire ſans délai, on » laiſſera ces troupes dans un lieu voiſin » de la mer Baltique, où elles pourront » auſſi-tôt être embarquées pour la France ; à quoi on apportera toute ſorte de » facilité, & on leur donnera toute l'aſſiſtance néceſſaire. Fait à S. Pétersbourg » le 16 Juillet 1734.

ANNE IWAXOUNA. 1734.

Cette Princeſſe ne s'en tint pas aux promeſſes, elle paſſa aux effets, fit donner des rafraîchiſſemens, même des habits aux ſoldats.

M. de la Mothe ſe hâta d'envoyer un

ANNE IWANOUNA. 1734.

Officier en France avec la déclaration de l'Impératrice de Ruſſie. On ne tarda pas à reconduire les vaiſſeaux Ruſſes dans un des ports de cet Empire. L'Officier François qui étoit chargé de cette commiſſion les fit arrêter à Coppenhague, & pria le Miniſtre de Ruſſie à la Cour de Dannemarck de prendre la déclaration de ceux qui compoſoient l'équipage de chaque vaiſſeau ſur le traitement qu'ils avoient reçu en France. Tous atteſterent qu'ils étoient très-ſatisfaits de la conduite qu'on avoit tenue à leur égard pendant leur détention. Le Miniſtre de Ruſſie en donna acte à l'Officier François qui conduiſoit les vaiſſeaux de ſa nation. L'Impératrice de Ruſſie, informée que la Cour de France lui avoit donné ſatisfaction à cet egard, expédia des ordres pour le départ des troupes Françoiſes qui étoient détenues à Cronſtadt. M. de la Mothe de la Peirouſe, & douze des principaux Officiers de ſa troupe, firent demander à Sa Majeſté Impériale la permiſſion d'aller à Pétersbourg pour lui rendre leurs hommages & la remercier des bons traitemens qu'ils avoient reçus pendant leur ſéjour dans ſes Etats. Cette demande leur fut accordée. Sa Majeſté les reçut avec bonté, ordonna qu'on leur fit voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux dans la ville: les Gardes firent l'exercice en leur préſence. Cette Princeſſe, voulant donner à l'Europe des preuves de ſa magnificence, fit diſtribuer des vivres, de l'argent & des peaux à tous les François. Elle ne rendit la liberté au Marquis de Monti, que quand les

Magnificence de l'Impératrice Anne.

affaires de Pologne furent terminées.

ANNE IWANOUNA. 1735.

Les dépenſes immenſes qu'elle étoit obligée de faire pour ſoutenir l'Electeur de Saxe ſur le trône de Pologne, ne l'empêcherent pas de ſoulager ſes peuples & de leur donner des preuves de ſon amour pour eux: elle leur remit ſix mois d'impôts & de contributions ordinaires.

La gloire que cette Princeſſe s'acquéroit tous les jours par ſa magnificence & par ſa généroſité, étoit ternie par la cruauté qu'elle exerçoit contre Potocki, Primat de Pologne. Ce reſpectable Prélat, âgé de 71 ans, accablé d'infirmités, eſſuyoit, avec une conſtance étonnante, les maux qu'on lui faiſoit endurer dans ſa captivité, plutôt que de trahir la foi qu'il avoit donnée au Roi Staniſlas, & le ſerment qu'il lui avoit prêté. Pour laſſer ſa patience & abattre ſa fermeté, on le tranportoit d'une ville à l'autre, & on ordonnoit à ceux qui le gardoient de reſſerrer ſes chaînes de plus en plus. Il ſoupiroit: mais il ne murmuroit pas. Ecoutons-le parler du fond de ſa priſon à l'Impératrice de Ruſſie: « Je ne me plains » point de ma deſtinée, qui ſemble s'éle- » ver contre mon état, mon honneur, » ma vieilleſſe, & mes infirmités; je ſuis » Chrétien, & je me ſoumets aux volon- » tés de la Providence. J'eſpére que ce » même Dieu qui me punit ſur la terre, » me pardonnera dans le ciel, ou du » moins que ce que je ſouffre pendant » ma vie ſera compté ſur ce que j'ai méri- » té de ſouffrir après ma mort.

» Je ne prétends point développer la

ANNE IWANOUNA. 1735.

» cauſe des malheurs publics, ni en re-
» jetter la faute ſur perſonne, parce qu'il
» appartient à Dieu ſeul de connoître les
» conſciences; je ne blâme point ceux
» qui, après avoir embraſſé un parti, l'ont
» quitté pour en embraſſer un autre;
» mais je redoute le jugement de Dieu,
» & frémis lorſque je penſe à ce com-
» mandement: *Tu ne jureras pas en vain le*
» *nom de ton Dieu.* Je n'ai point deman-
» dé qu'on prêtât ce ſerment à Staniſlas,
» c'eſt la République elle-même qui l'a
» voulu, & j'ai obéi. J'aurois pu dans
„ cette conjoncture favoriſer ma famille:
„ mais je l'ai ſacrifiée à l'intérêt public.
„ Je ſouffre cependant une captivité que
„ je n'ai point méritée: on m'impute les
„ maux qu'endure la République par la
„ funeſte diviſion de ſes citoyens, &
„ l'on me fait un crime de ce qui m'atti-
„ reroit ailleurs des louanges. J'avois
„ toujours eſpéré que les infirmités d'un
„ vieillard exciteroient la compaſſion de
„ l'Impératrice de Ruſſie; mais les maux
„ que j'endure ſemblent irriter ſa colère:
„ on veut, par ſon ordre, me tirer de
„ Thorn, me mener à Pultuski, de-là
„ en Lithuanie dans la ſaiſon la plus rude:
„ on veut donc réunir contre moi tous
„ les élémens! Cet ordre n'eſt point
„ émané de ſon trône: elle eſt trop hu-
„ maine, trop juſte. Je n'ai rien fait qui
„ puiſſe lui déplaire: j'ai ſeulement vou-
„ lu ſoutenir les droits d'un peuple libre.
„ Je ſoumets mon jugement à la poſtéri-
„ té; elle rendra juſtice à ma mémoi-
„ re. „

La fermeté de ce Prélat fut à la fin ébranlée à la vue des nouvelles perſécutions qu'on lui préparoit. Il ſavoit d'ailleurs que tous les Seigneurs Polonois abandonnoient le parti de Staniſlas & reconnoiſſoient pour Roi l'Electeur de Saxe. Il écrivit à l'Evêque de Cracovie, lui marqua que ſi ſa ſoumiſſion à Auguſte ſuffiſoit pour rendre la tranquillité à ſa patrie & la délivrer des maux qu'elle enduroit, il étoit tout prêt à la faire avec toute la ſincérité qu'on pourroit déſirer : mais qu'il exigeoit qu'on le mît en pleine liberté, & qu'on lui rendît ſes biens avant qu'il fît aucun acte tendant à la ſoumiſſion. ANNE IWANOUNA. 1735.

Auguſte ſentoit combien il étoit important pour lui d'attirer à ſon parti un homme qui, par ſon rang & ſon mérite, s'étoit acquis une conſidération générale ; il envoya un exprès à S. Pétersbourg pour prier l'Impératrice de rendre la liberté au Prélat : Sa Majeſté Impériale donna promptement des ordres en conſéquence, & le Primat envoya cette Lettre de remerciment au Roi.

SIRE,

„ LES inſtances que votre Majeſté a „ daigné faire en ma faveur auprès de Sa „ Majeſté Impériale de Ruſſie, & qui „ m'ont procuré la liberté que je viens „ de recevoir, exigent de moi, non-ſeu„ lement la reconnoiſſance la plus parfai„ te d'une ſi grande bonté, mais auſſi que „ je ne différe pas un moment à lui en

ANNE IWANOUNA. 1735.

„ faire mes très-humbles remercimens ; „ assurant en même tems votre Majesté „ que je ne prétends user de cette liber- „ té, que pour procurer à ma patrie, „ autant qu'il me sera possible, la paix „ & la tranquillité, pour y rétablir l'u- „ nion & la confiance, & enfin pour le „ service de votre Majesté, pour laquel- „ le je conserverai jusqu'au dernier sou- „ pir de ma vie les sentimens sincéres du „ respect le plus profond & le plus inviola- „ ble avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

Le Roi lui fit cette réponse.

Monsieur le Primat,

„ J'ai été ravi d'apprendre, par votre „ Lettre du 4 de Juillet, l'effet de mon „ interceſſion auprès de Sa Majesté l'Im- „ pératrice de Russie, & de vous savoir „ en liberté & dans des sentimens d'atta- „ chement & de reconnoissance envers „ moi. Je souhaite de vous voir au plu- „ tôt à ma Cour, ne doutant pas que „ vous ne m'assistiez volontiers de vos „ lumières & de votre crédit, pour par- „ venir au but si désirable d'une prompte „ & solide pacification de mon Royau- „ me.

„ J'embrasserai avec plaisir les occa- „ sions de vous donner des marques de „ mon affection & estime. Sur ce, je prie „ Dieu qu'il vous ait, Monsieur le Pri- „ mat, en sa sainte & digne garde. Ecrit „ à Varsovie le 8 Juillet 1735.

AUGUSTE, ROI.

Le Primat se rendit à Varsovie le 13

Juillet, & fut préſenté le 16 au Roi, qui le reçut avec beaucoup d'accueil. La ſoumiſſion du Primat au Roi Auguſte engagea, comme on l'avoit prévu, une très-grande quantité de Seigneurs Polonois à ſuivre ſon exemple; le parti du Roi Staniſlas diminua au point que l'Impératrice de Ruſſie crut qu'Auguſte étoit aſſez puiſſant pour ſe ſoutenir ſeul ſur le trône de Pologne : elle laiſſa ſeulement quelques détachemens Ruſſes diſperſés dans différens cantons de la Pologne; & du reſte de ſes troupes qui étoient dans ce Royaume, elle forma une armée de trente mille hommes pour l'envoyer au ſecours de l'Empereur d'Allemagne, que la France, réunie avec l'Eſpagne & la Sardaigne, attaquoit & battoit en Italie & en Allemagne. Le Général Laſci ſe mit à la tête de cette armée & partit au mois de Juin, pour ſe rendre ſur le Rhin.

ANNE IWANOUNA. 1735.

Anne envoie du ſecours à l'Empereur d'Allemagne.

L'Impératrice de Ruſſie venoit de faire exécuter ſes volontés en Pologne : malgré les ſecours réunis de pluſieurs Puiſſances, elle avoit forcé les Polonois de proclamer Roi celui qu'elle leur avoit déſigné. Elle vouloit encore avoir la gloire de forcer la France, l'Eſpagne & la Sardaigne d'accorder à l'Empereur d'Allemagne, ſon allié, une paix avantageuſe. C'étoit faire éclater trop promptement ſon ambition; c'étoit avertir la politique des autres Puiſſances, leur faire connoître ce qu'elles avoient à craindre d'une nation qui, au commencemcnt du ſiécle, étoit encore répandue dans des déſerts, dans des forêts, faiſoit à peine connoître ſon nom au reſ-

te du monde, & qui, dans l'eſpace de cinquante ans, avoit acquis aſſez de puiſſance pour devenir l'arbitre de l'univers. Elles inſpirerent leur crainte au Turc lui firent connoître qu'étant un des plus proches voiſins de la Ruſſie, il pourroit être une des premières victimes de ſon ambition. Le Sultan ſe trouva embarraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il étoit attaqué du côté de l'Aſie par le redoutable Thamas Koulikan, qui remportoit ſur les Turcs autant de victoires qu'il donnoit de combats, & qui occupoit toutes ſes forces : mais il falloit qu'il mît ſes Etats de l'Europe à couvert contre les entrepriſes de la Ruſſie dont la puiſſance augmentoit de jour en jour. Pour tenir la Ruſſie en échec, ſans diminuer ſes forces du côté de l'Aſie, il ordonna au Kan de Crimée d'entrer ſur les terres des Ruſſes avec une armée de ſoixante mille hommes. La Crimée eſt une contrée de la Tatarie, que les anciens ont connue ſous le nom de Cherſonèſe Scythique, ou Taurique. La mer Noire la borne au couchant, partie au midi, & partie à l'orient, de ſorte qu'elle forme une preſqu'île. La Crimée a en outre à l'Orient le détroit de Caffa qui la ſépare de la Circaſſie, au Nord les Palus Méotides, & au Nord-Oueſt la Tatarie Précopite, à laquelle elle eſt unie par un iſthme aſſez étroit. Outre cette péninſule, le Kan de Crimée poſſéde encore la petite Tatarie qui eſt ſituée au Nord de la Crimée. Il reconnoît l'Empereur des Turcs pour ſon protecteur, même pour ſon Souverain.

ANNE IWANOUNA. 1735.

Les Puiſſances de l'Europe engagent le Turc à s'armer contr'elle.

Le

Le Kan de Crimée, ſuivant les ordres du Sultan, entra dans l'Ukranie à la tête de ſes Tatars, y fit un ravage terrible, enleva pluſieurs milliers d'hommes qu'il fit conduire à Conſtantinople, où on les vendit publiquement, comme s'ils avoient été pris ſur des ennemis déclarés. ANNE IWANOUNA. 1735.

Anne eut alors des occupations dignes de ſon vaſte génie : il falloit qu'elle achevât l'ouvrage qu'elle avoit commencé en Pologne, qu'elle ſecourût ſon allié en Allemagne ; il falloit encore qu'elle arrêtât un ennemi redoutable qui l'attaquoit dans ſes propres Etats. C'eſt ici qu'il faut admirer les reſſources & l'étendue du génie de cette grande Princeſſe : on la voit agiter & régler l'Europe & l'Aſie en même tems. Elle réunit la politique à la force, pénétre les projets des différentes Puiſſances, & en profite pour accomplir les ſiens.

La Perſe étoit alors gouvernée par un ambitieux, qui profitoit du malheur de la maiſon Royale pour monter ſur le trône : ſes talens, ſecondés par la fortune, le conduiſoient rapidement à ſon but. Il a aſſez de rapport à ce morceau de l'hiſtoire de Ruſſie, pour que nous puiſſions nous arrêter un inſtant, & dire un mot de cet homme extraordinaire.

Nous avons vu plus haut que Thamas Koulikan ſecourut Fachmaſib & le rétablit ſur le trône de Perſe. Ce nouveau Roi, fatigué de la miſere qu'il avoit eſſuyée pour jouir des droits de ſa naiſſance, voulut ſe repoſer. Pour cet effet, il fit un traité de paix avec les Turcs, qui,

ANNE IWANOUNA. 1735.

sous prétexte de le secourir, avoient envahi une partie de la Perse, & leur céda les terres qu'ils occupoient dans ses Etats. Il tint la même conduite à l'égard des Russes. Thamas Koulikan, persuadé que les Persans ne voyoient qu'avec indignation leur Roi céder une partie de ses Etats pour conserver l'autre, résolut de profiter d'une occasion aussi favorable : il leva des troupes, attaqua & battit les Turcs dans l'Ierack. Voyant que la fortune secondoit ses entreprises, il marcha, avec son armée, du côté d'Ispahan, & fit publier que son intention étoit d'engager le Roi à déclarer la guerre aux Turcs. Le Roi, qui avoit déja conçu de la méfiance contre cet ambitieux Officier, lui envoya ordre de s'arrêter dans le Khoraſſan pour y attendre ses ordres. Thamas Koulikan obéit, & supplia Sa Majesté de lui envoyer un de ses Ministres, afin qu'il pût conférer avec lui sur les projets qu'il avoit formés contre les Turcs. Lorsque ce Ministre fut arrivé à l'armée, Thamas lui protesta avec serment qu'il n'avoit eu d'autre dessein en conduisant son armée du côté d'Ispahan, que de la faire passer sur les frontières des Turcs, pour venger la Perse des maux que ceux-ci lui avoient causés. Il sut feindre tant de bonne foi, que le Ministre, à son retour, calma les craintes du Roi, qui se tint dans une aveugle sécurité. Thamas en profita, envoya du côté d'Ispahan ceux des Officiers qui lui étoient le plus affidés pour en occuper les chemins & les environs, & empêcher que le Roi ne reçut aucun secours. Le Roi reconnut alors

la faute qu'il avoit faite en ne ſe tenant pas dans la défiance. Il n'avoit autour de lui que les ſoldats de ſa garde, trop foibles pour réſiſter à un ennemi qui ſe trouvoit à la tête d'une armée : le ſeul parti qui lui reſtoit à prendre étoit de feindre, & de tâcher d'obtenir de la douceur, ce qu'il ne pouvoit eſpérer de la force. Il écrivit à Thamas dans les termes les plus obligeans ; & finit par l'inviter à venir à la Cour pour y recevoir les marques de ſa ſincére amitié. Thamas obéit ; mais il mena ſon armée avec lui, la fit camper aux environs d'Iſpahan, entra dans la ville avec les principaux Officiers, demanda audience au Roi, dit à ce Monarque, qu'étant ſon premier Miniſtre, le ſoin de l'Etat lui appartenoit, que Sa Majeſté devoit être convaincue de ſa fidélité par ſes ſervices. Le Roi, réduit à la triſte néceſſité de ménager ce ſujet rebelle, répondit qu'il le faiſoit dépoſitaire de toute ſon autorité.

ANNE IWANOUNA. 1735.

Le premier uſage que Thamas Koulikan fit de l'autorité qui venoit de lui être confiée, fut de dépoſer les principaux Officiers de la Couronne, & de donner leurs places à ſes créatures. Il fit enſuite aſſembler les Officiers de ſon armée, & tous ceux dont il connoiſſoit l'attachement pour lui, fit dépoſer le Roi, nommer à ſa place le fils de ce Prince, qui étoit encore au berceau, & ſe chargea de la Régence.

Sitôt qu'il ſe vit à la tête du Gouvernement, il déclara la guerre aux Turcs, les battit, comme nous l'avons dit, toutes

ANNE IWANOUNA. 1735.

les fois qu'il leur livra bataille. L'Impératrice de Ruſſie, qui craignoit que les Turcs ne lui déclaraſſent la guerre, & ne la forçaſſent de tourner toutes ſes forces contr'eux, envoya un Ambaſſadeur à Thamas, lui propoſa de faire un traité d'Alliance avec lui, & de teſtituer à la Perſe tout le pays que Pierre I avoit conquis de ce côté-là. L'uſurpateur ſentit de quel intérêt il étoit pour lui de faire alliance avec une Puiſſance auſſi formidable que la Ruſſie, & de commencer ſon adminiſtration par recouvrer, ſans tirer l'épée, un territoire qui ſembloit être pour toujours ſéparé du Royaume. Il accepta les propoſitions de l'Impératrice, lui promit de ne faire la paix avec les Turcs que d'un commun accord avec elle. Il envoya même un Ambaſſadeur à Pétersbourg pour confirmer ſa promeſſe. Anne, ſe croyant tranquille du côté des Turcs, tourna toute ſon attention ſur la Pologne : mais lorſqu'elle vit que les Turcs faiſoient remuer les Tatars de Crimée, & que ceux-ci étoient entrés ſur ſes terres au nombre de ſoixante mille, elle réſolut de terminer les affaires de l'Europe. Cette princeſſe ſavoit que la France commençoit à ſe fatiguer d'une guerre qui lui coutoit des ſommes immenſes, ſans qu'elle eſpérât en tirer aucun avantage réel. C'étoit cette Puiſſance qui ſoutenoit preſque tout le fardeau de la guerre ; elle engagea l'Empereur ſon allié, à entrer en négociation. Par ce moyen les troubles de Pologne ceſſerent, & l'Impératrice de Ruſſie ſe trouva en état de faire face aux Tatars, même de les attaquer chez

Anne fait un traité d'Alliance avec Thamas Kouli-kan.

eux. Elle donna ordre au Général Munich de ſe mettre à la tête d'une armée de trente mille hommes, de paſſer en Crimée & d'y mettre tout à feu & à ſang. ANNE IWANOUNA. 1735.

Pendant que la guerre s'allumoit entre les Ruſſes & les Turcs, les autres Puiſſances de l'Europe ſongeoient à faire une paix ſolide. L'Abbé Langlois, Miniſtre de France auprès du Roi Staniſlas, remit aux Seigneurs Polonois de la Confédération générale en faveur de ce Prince, un Mémoire relatif à l'abdication qu'il étoit diſpoſé à faire de la Couronne de Pologne, & les pria de s'y conformer, avec aſſurance que Sa Majeſté Très-Chrétienne, s'employeroit très-efficacement pour la confirmation de leurs libertés, privilèges, &c. Les préliminaires de la paix ne tarderent pas à être ſignés. Ils portoient en ſubſtance, que le Roi Staniſlas abdiqueroit la Couronne de Pologne, qu'il en conſerveroit cependant toujours le titre; qu'on lui reſtitueroit ſes biens & ceux de la Reine ſon épouſe; qu'il ſeroit mis en poſſeſſion du Duché de Bar & de celui de Lorraine après la mort du Grand Duc de Toſcane; qu'il jouiroit de ces deux Duchés pendant ſa vie, dans la même étendue que les poſſédoit la maiſon de Lorraine, & qu'immédiatement après ſa mort, ils ſeroient réunis en pleine ſouveraineté & pour toujours à la Maiſon de France; que le Roi Auguſte ſeroit reconnu Roi de Pologne & Grand Duc de Lithuanie, par tous les Princes qui prendroient part à la pacification; que le Grand Duché de Toſcane appartiendroit à la Maiſon de 1736. Paix en Europe.

ANNE IWANOUNA. 1736.

Lorraine après la mort du poſſeſſeur actuel ; que les Royaumes de Naples & de Sicile appartiendroient à Dom Carlos, fils de Philippe V ; que le Roi de Sardaigne poſſéderoit le Novarrois, le Tortonois & le fief des Langhes ; que tous les autres Etats que Sa Majeſté Impériale poſſédoit en Italie avant la guerre, lui ſeroient rendus, & qu'on la mettroit en poſſeſſion des Duchés de Parme & de Plaiſance ; enfin, que l'Impératrice de Ruſſie & le Roi de Pologne Auguſte III, ſeroient invités d'accéder aux conditions de paix, en qualité de Parties principales contractantes pour ce qui regarde les affaires de Pologne.

Tous ces arrangemens paroiſſent, au premier coup d'œil, tout-à-fait étrangers à l'hiſtoire de Ruſſie ; mais ils y ont un rapport direct. La protection & les ſecours accordés à la Maiſon de Saxe par l'Impératrice Anne les occaſionnerent ſeuls. Cette Princeſſe voulut mettre ſur le trône de Pologne, Fréderic-Auguſte III, au préjudice de Staniſlas, beau-pere du Roi de France. Elle ſe ligua avec l'Empereur d'Allemagne & réuſſit. Le Roi de France, trop éloigné pour attaquer la Ruſſie, fit alliance avec l'Eſpagne & la Savoie, attaqua l'Empereur dans toutes ſes poſſeſſions, & le força à faire les ceſſions qu'on vient de voir.

Staniſlas renonça une ſeconde fois au Royaume de Pologne. Voici le précis de ſon acte d'abdication.

» S'IL falloit de nouvelles preuves de » l'inſtabilité des choſes d'ici-bas, les éve-

» nemens extraordinaires que nous avons
» continuellement éprouvés, en fourni- ANNE IWANOUNA. 1736.
» roient une bien frappante. Elevés pour
» la première fois sur le trône de Polo-
» gne, Nous nous sommes vus forcés d'en
» descendre par le malheureux sort des
» armes, quoique la validité de cette élec-
» tion fût appuyée sur les loix de la pa-
» trie & sur la justice. La fermeté que
» nous montrâmes dans ce revers fut assez
» glorieusement récompensée. Il plut à la
» divine Providence de mettre le comble
» à nos vœux, en Nous attachant à Sa
» Majesté très-Chrétienne, par les liens
» les plus étroits. Après ce bonheur in-
» signe, toutes nos vues se bornoient à
» en jouir dans une tranquillité inaltéra-
» ble & dans une perpétuelle reconnois-
» sance envers l'Auteur de tous les biens:
» mais les vœux libres de la noble Nation
» Polonoise, nous ayant rappellés une
» seconde fois dans notre patrie pour oc-
» cuper le trône vacant, Nous ne crûmes
» pas devoir Nous y refuser. Nous n'étions
» point éblouis par l'éclat de la Royauté,
» persuadés que le trône ne brille réelle-
» ment que par les vertus du Prince qui
» s'en est rendu digne. Il n'y avoit que
» les désirs ardens & les supplications réi-
» térées de notre noble nation qui pussent
» nous déterminer à aller en reprendre le
» Gouvernement. Notre unique but, en
» y consentant, étoit de contribuer à la
» félicité de nos compatriotes, qui témoi-
» gnoient tant d'attachement pour notre
» personne. Nous nous proposions d'ap-
» puyer de toute Notre autorité les loix

ANNE IWANOUNA. 1736.

» du Royaume, dont une des principales
» eſt que la Pologne ſoit gouvernée par
» un Prince originaire, né & élevé dans
» le ſein de la Patrie. De tels motifs étoient
» d'autant plus puiſſans, qu'ils étoient
» étayés par le Roi très-Chrétien, ce
» grand Monarque n'épargnant ni ſon au-
» torité, ni ſes ſoins pour favoriſer notre
» libre élection. Il ſe propoſoit même de
» contribuer d'une façon toute ſpéciale
» au bonheur de notre Regne. Nous ne
» rappellerons point ici tous les efforts
» que nous avons faits & les périls que
» nous avons eſſuyés pour venir à
» bout de nos entrepriſes : ces travaux
» n'étoient qu'un effet de notre tendre af-
» fection pour la Patrie. Si nous avions
» réuſſi, c'eût été un motif éternel de joie
» & de contentement. Mais malheureuſe-
» ment l'envie & la jalouſie de quelques
» particuliers ſont venues à la traverſe :
» on n'a vu que tumulte au lieu de tran-
» quillité ; les diſſenſions ont ſuccédé à
» cette douce union, ſans laquelle il n'y a
» point de félicité à eſpérer dans un Etat.
» Nous nous ſommes inutilement efforcés
» de ſurmonter tant d'obſtacles qui trou-
» bloient le bonheur de notre regne. Tous
» nos ſoins & nos déſirs n'étoient pas ca-
» pables de délivrer notre patrie des maux
» dont elle étoit accablée & qu'on ne pou-
» voit ſe flatter de voir finir ſitôt. Dans
» cette triſte conjoncture, ne conſultant
» que notre tendre affection pour la nation
» Polonoiſe, Nous nous ſentîmes une ſin-
» cére diſpoſition à ſacrifier nos propres
» intérêts à ſa tranquillité. La ſplendeur

» de la Couronne, & les prérogatives
» qui y ſont attachées, ne nous touchoient
» point autant que le déſir de rendre le
» repos à nos concitoyens & à notre
» chere Patrie.

ANNE IWANOUNA. 1730.

» Il s'agiſſoit de nous faire reconnoître
» comme légitime élu, & ce fut là le vé-
» ritable motif de la guerre que le Roi
» très-Chrétien entreprit. Nous-mêmes
» nous jugeâmes que cette formalité étoit
» abſolument néceſſaire, puiſque les droits
» & les priviléges de la Pologne conſiſtent
» principalement dans la libre élection de
» ſes Rois, & que nous nous étions en-
» gagés par un ſerment ſolemnel au main-
» tien des libertés & prérogatives de la
» Patrie.

» Nous ne nous ſerions jamais déterminés
» à nous ſéparer de nos très-chers Compa-
» triotes, ſi nous n'euſſions vu que la con-
» ſervation de ces mêmes droits & privi-
» léges étoit ſuffiſamment ſtipulée dans
» les préliminaires de la paix.

» Enfin, à préſent qu'il ne nous eſt plus
» permis de vivre avec nos freres, l'uni-
» que conſolation qui nous reſte, c'eſt
» que toute l'Europe nous approuve &
» nous loue d'avoir bien voulu procurer,
» autant qu'il dépendoit de nous, la paix
» & la tranquillité à cette noble Nation,
» & d'avoir concouru à l'accompliſſement
» des deſſeins du Roi très-Chrétien, qui
» ont toujours été de ſe procurer une ſa-
» tisfaction convenable, & après avoir
» pacifié la Pologne, de mettre les intérêts
» de cette nation & les nôtres à couvert.

» Etant donc pleinement perſuadés que

ANNE IWANOUNA. 1736.

» le Roi très-Chrétien, par un effet de sa
» tendre affection pour Nous & pour no-
» tre noble & libre Patrie, a pourvu à
» tout ce qui nous concerne, autant que
» Nous pouvions le désirer, Nous avons
» résolu de notre pleine & très-libre vo-
» lonté, tant pour nous, que pour nos
» sujets Polonois, de les absoudre du ser-
» ment de fidélité qu'ils Nous avoient
» prêté de leur plein gré, les dispensant
» par ces présentes, de leurs obligations
» à cet égard. Nous déclarons de plus que
» nous renonçons à l'autorité souveraine
» que nous avions sur eux en vertu de no-
» tre libre & légitime élection, & Nous
» nous flattons que la nation Polonoise
» ne perdra jamais le souvenir de l'impor-
» tant sacrifice que Nous faisons pour l'a-
» mour d'elle, & en considération de la
» tranquillité publique. Il ne nous reste
» qu'à conjurer ces chers Compatriotes
» de conserver saintement cette tranquil-
» lité, & d'assoupir les restes de haîne &
» d'inimitié les uns contre les autres, en
» sorte que la paix & la concorde puissent
» désormais régner sans interruption dans
» ma chere Patrie,

» L'instant de notre séparation n'est pas
» éloigné, mais nous souhaitons être sans
» cesse, de cœur & d'esprit, au milieu de
» notre noble Nation, sans que rien puisse
» jamais nous en éloigner. Nous recher-
» cherons aussi sans cesse avec ardeur,
» les occasions de témoigner efficace-
» ment à tous en général & à chacun
» en particulier notre bienveillance Ro-
» yale.

» Donné à Konigsberg le 28 Janvier » 1736, l'an 3 de notre regne. »

ANNE IWANOUNA. 1736.

Ce Prince, après la prise de Dantzig, s'étoit retiré dans cette ville, où le Roi de Prusse lui avoit donné un asile. Il partit vers la fin de Mars pour se rendre en France, passa par Berlin, y fut reçu avec l'accueil & les honneurs qui étoient dûs à son rang & à ses vertus.

L'Impératrice de Russie, ayant formé, comme nous l'avons dit, le projet d'exterminer les Tatars de Crimée, & fait assembler, pour cet effet, une armée sous les ordres du Maréchal Comte de Munich, chargea le Comte Osterman, Ministre de son cabinet, d'écrire uu Grand-Vizir, pour lui notifier les motifs qui engageoient Sa Majesté à attaquer la Crimée. Le Ministre de Russie, après avoir fait le détail de tous les sujets de plainte que l'Impératrice avoit contre la Porte-Ottomane, dit qu'il ne restoit plus à Sa Majesté Impériale d'autre expédient que celui de songer à sa propre défense & d'employer contre la Porte les forces que Dieu lui avoit données. Il déclara que malgré les raisons qui déterminoient Sa Majesté à prendre les armes, elle ne le faisoit cependant que dans l'intention de rétablir la paix à des conditions capables de garantir à l'avenir la sûreté de ses Etats & de ses sujets; que si la Porte se trouvoit dans les mêmes dispositions, & envoyoit, pour cet effet, ses Ministres Plénipotentiaires vers les frontières de Russie, Sa Majesté Impériale ne tarderoit pas d'y prêter les mains, même au premier avis qu'elle en recevroit. Il

ANNE IWANOUNA. 1736.

finit par dire au Grand-Vizir, que Sa Majeſté Impériale eſpéroit que la Porte, quelque réſolution qu'elle prît, voudroit bien laiſſer paſſer en toute ſûreté le Réſident de Ruſſie à Conſtantinople, comme il a été toujours pratiqué en pareille occaſion entre les nations civiliſées; uſage que l'Impératrice avoit même obſervé juſqu'ici à l'égard de la Porte, & qu'elle garderoit inviolablement à l'avenir. Auſſi-tôt que le Grand-Vizir eut reçu cette lettre, on fit aſſembler le Divan, on déclara la guerre à la Ruſſie, & l'on réſolut d'envoyer le Miniſtre de cette Couronne au château des Sept-Tours : mais, ſur les repréſentations de pluſieurs Bachas, on changea de ſentiment à l'égard du Miniſtre, & on le conduiſit juſque ſur les frontières de l'Empire Turc, avec une eſcorte ſuffiſante.

L'Impératrice de Ruſſie, ayant réſolu de pouſſer avec vigueur la guerre contre les Turcs, renouvella l'alliance qu'elle avoit faite avec Thamas Koulikan, qui lui promit de ne point faire la paix, avant qu'elle n'eût obtenu toute la ſatisfaction qu'elle demandoit. Elle forma une armée ſur le Tanaïs, en donna le commandement au Comte de Laſci qui étoit revenu d'Allemagne, lui ordonna d'inveſtir Aſoph. Une flotte, ſous les ordres du Comte Amiral Bredal, compoſée de pluſieurs galeres & de différens bâtimens, deſcendit de Veronitz. Elle portoit la groſſe artillerie, &, pour couvrir le ſiége, elle ſe plaça à l'embouchure du fleuve. Le Comte de Munich alla encore ſe mettre à la tête de l'armée qui étoit deſtinée contre la Crimée. Ce

dernier, pour hâter l'exécution dont il étoit chargé, fit couper une prodigieuſe quantité d'arbres, conſtruiſit des chariots, amaſſa des vivres pour ſix mois; &, pour les tranſporter à travers un pays qui ne fournit que des fourages, il aſſembla un très-grand nombre d'hommes, de chevaux & de bœufs. Il ne manqua pas à ſe pourvoir de tonneaux remplis d'eau, ſachant qu'on eſt pluſieurs jours ſans en trouver dans les déſerts qu'il avoit à traverſer. ANNE IWANOUNA. 1736.

Ce Général, ayant tout préparé pour ſon expédition, ſortit de l'Ukranie, mettant toujours ſes vivres & ſes bagages au centre de ſon armée. Il entra dans des déſerts où l'on ne voyoit que le ciel & l'herbe : les Tatars venoient par pelotons l'attaquer. Ils diſparoiſſoient dans un inſtant, & reparoiſſoient tout-à-coup en ſi grande quantité, qu'ils enveloppoient toute l'armée Ruſſe. Munich leur oppoſoit les Coſaques & les Dragons qui, diviſés en pluſieurs eſcadrons, marchoient aux angles du quarré que formoit ſon armée, qui montoit à ſoixante & dix mille hommes de troupes réglées. Souvent il diſperſoit les Tatars par des volées de coups de canon : lorſque les ennemis voyoient que les Ruſſes avoient le vent en face, ils mettoient le feu à l'herbe qui, dans ce pays, croît à une très-grande hauteur. La ſeule défenſe que les Ruſſes pouvoient oppoſer à cette attaque, étoit de creuſer promptement des foſſés & d'élever un rempart contre l'incendie.

A meſure que l'armée Ruſſe avançoit, Munich faiſoit élever des redoutes, pour

ANNE IWANOUNA. 1736.

conſerver une communication libre avec l'Ukranie. Il conſtruiſit, dans un lieu appellé *Somara*, un petit camp, où il laiſſa mille hommes, avec quelques pièces de canon. C'eſt à-peu-près la marche que les Européens ſuivirent en Amérique, lorſqu'ils avancerent contre les ſauvages, & la conduite que tint Agricola, lorſqu'il entreprit la conquête de l'Ecoſſe : il aſſuroit par-là ſes derrières & entretenoit une chaîne de communication avec les Provinces ſoumiſes aux Romains. Voilà les difficultés que Munich eut à ſurmonter pour entrer dans la Crimée.

Pendant que ce Général déployoit contre les Tatars tous ſes talens dans l'art militaire & pour la conduite d'une armée, Laſci aſſiégeoit la ville d'Aſoph & la ſerroit de plus en plus. Il la força de capituler le premier Juillet. L'Impératrice en reçut la nouvelle avec une ſatisfaction qu'il ſeroit difficile d'exprimer : cette place importante tient le Kuban en reſpect, domine ſur le Tanaïs & ſur les Palus-Méotides; à ces avantages, elle joignoit la gloire de remettre ſous la domination des Ruſſes, une fortereſſe que Pierre le Grand avoit été obligé de céder aux Turcs à la malheureuſe journée du Pruth. La joie de l'Impératrice fut encore augmentée par les victoires qu'un certain Donduc-Ombo, chef des Calmoucs qui habitent près d'Aſtracan, ſous la protection de la Ruſſie, remporta ſur les Tatars du Kuban, ſujets des Turcs. Thamas Koulikan lui envoya un Ambaſſadeut, pour la féliciter ſur ſes heureux ſuccès, & pour confirmer leur

alliance. Lorſque ce Perſan parut devant l'Impératrice, il fut étonné de ſon air majeſtueux : il fut même embarraſſé en faiſant ſa harangue. Après qu'il l'eut achevée, il ſupplia Sa Majeſté de lui pardonner les fautes qu'il pouvoit avoir commiſes, parce que, *l'ombre d'une ſi grande Impératrice étoit plus que ſuffiſante, pour étonner l'homme le plus hardi.* Elle donna des fêtes magnifiques, dans leſquelles elle fit éclater la magnificence & la délicateſſe des autres Cours de l'Europe. Sa Majeſté donna un repas où ſe trouverent les perſonnes les plus diſtinguées de l'Empire & tous les Miniſtres étrangers. Elle étoit aſſiſe ſur ſon trône, ſous un magnifique dais, & dîna en public à une table particulière avec la Princeſſe Elizabeth Pétrouna & la Princeſſe de Meckelbourg. Dans la même ſalle étoient les autres tables, rangées de manière qu'elles formoient une Couronne Impériale. L'Ambaſſadeur de Perſe, qui y étoit avec les Miniſtres étrangers, y but du vin contre l'uſage des Mahométans. Il dit que, pour plaire à une auſſi grande Impératrice, il faiſoit taire les loix de ſon pays. Anne avoit de l'eſprit, elle aimoit à converſer avec ce Miniſtre Perſan, & étoit flattée des éloges qu'il lui donnoit, toutes les fois que l'occaſion s'en préſentoit. Pendant le repas, Sa Majeſté lui envoya pluſieurs mets de ſa table : lorſqu'on les lui préſentoit, il ſe levoit pour faire la révérence, & portoit les plats, qui étoient d'or, juſqu'à ſon turban. Après le repas, il dit à Sa Majeſté qu'il ſouhaitoit qu'elle triomphât toujours de ſes ennemis, afin que

ANNE IWANOUNA. 1736.

ſes véritables amis puſſent avoir toujours occaſion de ſe réjouir de bon cœur.

ANNE IWANOUNA. 1736.

Les ſouhaits de l'Ambaſſadeur de Perſe s'accompliſſoient. Le Général Munich arriva enfin aux fameuſes lignes de Précop. Elles ſont le rempart de la Crimée, ſont flanquées de pluſieurs tours, qui furent autrefois l'écueil des armes Ruſſes. Le Kan y étoit retranché avec toutes ſes troupes, quelques compagnies de Janiſſaires & de Saphis. Le Général Munich feignit de les attaquer d'un côté, porta toutes ſes forces de l'autre, s'en rendit maître, & força la garniſon du château de Précop à capituler. Il y trouva quatre-vingt pièces de canon de fonte, beaucoup de munitions de bouche & de guerre. L'Aga Turc qui commandoit dans la forereſſe, alla ſaluer le Comte de Munich, & l'accompagna même à la revue de l'armee Ruſſe. L'Aga admira la beauté des troupes, leur exacte diſcipline, & le bon ordre qui y régnoit; il en fit compliment au Comte, demanda enſuite à voir les machines dont les Ruſſes s'étoient ſervis pour ſe rendre maîtres des redoutables lignes de Précop : le Comte lui montre les ſoldats : l'Aga dit : « Ils » n'ont cependant pas d'aîles. Comment » ont-ils pu monter ſur un rempart auſſi » eſcarpé ? »

Le Général Ruſſe, ſe voyant maître de Précop, pénétra dans la Crimée, s'empara de Koſlow. C'eſt une ville marchande qui a un port ſur la mer Noire, & d'où l'on peut ſe rendre à Conſtantinople en cinq ou ſix jours. Les Ruſſes y trouverent quantité de marchandiſes précieuſes,

comme de l'or, des perles, des étoffes brochées en or, &c. Les marchands Arméniens & Turcs s'étoient retirés ſi promptement à l'approche de l'ennemi, qu'ils n'avoient pas eu le tems de les emporter. Avant de quitter Précop, le Général Munich avoit détaché le Lieutenant Général Leontief avec un corps de troupes vers le Dnieper, pour n'avoir pas ſur ſes derrières les Tatars de Budziak, & les Turcs, qui commençoient à s'ébranler. Cet Officier ſe rendit maître de la fortereſſe de Kimburn, ſituée en deçà du Dnieper, vis-à-vis Oczakou. Il y trouva quarante pièces de canon de fonte, trente mille brebis, trois mille chevaux. Cette conquête aſſura aux Ruſſes le paſſage du fleuve. ANNE IWANOWNA. 1736.

Ces nouvelles porterent la conſternation dans Conſtantinople. Le Sultan donna ordre au Grand-Vizir de ſe mettre à la tête d'une armée de cent mille hommes & de ſe rendre en diligence à Bender. Ce premier Miniſtre invita le Réſident de Ruſſie & le Miniſtre de l'Empereur d'Allemagne de ſe rendre à l'armée, afin de négocier, par leur moyen, la paix avec la Ruſſie.

L'Impératrice de Ruſſie, informée que Thamas Koulikan avoit fait une trève avec les Turcs, ne douta pas que ces derniers ne tournaſſent leurs forces contr'elle. Pour les forcer de faire diverſion, elle engagea l'Empereur d'Allemagne à envoyer une armée en Hongrie, ſous prétexte de mettre les frontières de la Chrétienté en ſûreté du côté des infidéles. Pendant

ANNE IWANOWNA. 1736.

que le Grand-Vizir étoit occupé à obſerver les mouvemens des Autrichiens, le Général Munich continuoit ſes conquêtes dans la Crimée. Envain les Tatars envoyoient des détachemens contre lui pour le harceler dans ſa marche, il les diſperſoit & avançoit toujours. Il s'empara encore d'une ville riche & marchande, ſituée ſur la mer Noire, emporta bientôt Bacieſaray, réſidence du Kan des Tatars, & ſituée preſqu'au centre de la Crimée. Les habitans en avoient enlevé tous leurs effets, & le Kan avoit fait tranſporter toutes ſes richeſſes à Caffa. Les Coſaques, malgré la défenſe de leur Général, pillerent ce qui y reſtoit, mirent le feu au palais du Kan, & brûlerent pluſieurs maiſons. Sultanſaray, réſidence du Sultan Galga, autrement l'héritier préſomptif du Kan, ſubit le même ſort. Après cette dernière expédition, le Maréchal Comte de Munich, voyant que ſon armée étoit fatiguée par les chaleurs exceſſives, & craignant qu'elle ne manquât de vivres dans un pays que l'ennemi avoit eu ſoin de ravager, réſolut de repaſſer en Ukranie, pour y faire rafraîchir ſon armée, & pour mettre ce pays à couvert des invaſions des Tatars. Il leur étoit facile de traverſer les Palus-Méotides, par des gués qui leurs ſont connus, de ſe joindre à ceux de Budziack, de faire une irruption dans l'Ukranie & de s'y dédommager du déſaſtre de la Crimée. Il ſe replia donc ſur Precop, en fit raſer les lignes en pluſieurs endroits, joignit le détachement de Leontief, lequel avoit démoli Kimburn, & rentra en Ukra-

nie. Il prit toutes les précautions néceſſaires pour rétablir ſon armée, qui étoit toute délabrée : mais il eut beaucoup de peine à en venir à bout. C'eſt pendant l'hiver que les Tatars font leurs expéditions. A la faveur des glaces, ils traverſent les fleuves & les marais & ſe répandent de tous côtés. L'armée Ruſſe fut obligée de paſſer tout l'hiver au bivoac. Une partie étoit occupée à garder les lignes contre les attaques des Tatars de Crimée ; Munich, dans cette occaſion, imita la conduite que Céſar avoit tenue à Durazzo : les pelotons de ſoldats qui étoient diſperſés dans les lignes, avertiſſoient pomptement, par des ſignaux de fumée, de la préſence de l'ennemi. L'autre partie étoit continuellement occupée contre les Tatars de Budziack, & rompoit continuellement les glaces du Boriſthene, afin de leur couper le paſſage. ANNE IWANOUNA à 1736.

Malgré ces précautions, les Tatars pénétrerent dans l'Ukranie par pluſieurs endroits, & y firent les plus terribles ravages. Ces barbares, principalement ceux de Budziack, tirent de l'arc, manient le ſabre & la lance avec une adreſſe incroyable. Chacun d'eux mene avec lui deux ou trois chevaux, monte tantôt ſur l'un, tantôt ſur l'autre ; ils font, dans un beſoin, vingt-cinq lieues par jours. Lorſqu'un de leurs chevaux eſt trop fatigué pour les ſuivre dans leur courſe, ils le tuent & le mangent, ou le lâchent dans la campagne, où ils vont le chercher au bout de quelque tems. Ils ne portent avec eux que le ſimple néceſſaire, encore ſe rédnit-il à

ANNE IWANOUNA. 1736.

très-peu de choſe, puiſqu'ils ne ſe nourriſſent que de chair de cheval & de lait de jument. Ils ſont tellement endurcis au froid, que dans le fort de l'hiver, & pendant les nuits les plus rigoureuſes, ils n'allument point de feu, pour ne pas être découverts par l'ennemi. Leurs tentes ſont leurs manteaux étendus ſur quelques bâtons fichés en terre, & les ſelles de leurs chevaux ſont leurs oreillers. Les chevaux de ces barbares n'on pour breuvage que la neige, & pour nourriture que l'herbe qui eſt deſſous. Lorſqu'ils ſont arrivés ſur les frontières du pays ennemi, ils font halte, détachent différens corps, qui rejoignent toujours le corps de l'armée chargés de butin. Voilà la conduite qu'ils tinrent pendant l'hiver contre l'armée Ruſſe que commandoit le Général Munich.

Les Turcs, de leur côté, faiſoient tous les préparatifs néceſſaires pour réſiſter pendant la campagne prochaine aux efforts des Ruſſes. La paix qu'ils venoient de conclure avec Thamas Koulikan avoit relevé leur courage. Cet uſurpateur s'étoit fait proclamer depuis peu Roi de Perſe: les habitans du Candahar refuſoient de le reconnoître, & leur rébellion étoit ſoutenue par la protection du Mogol. Le fier Thamas vouloit les punir & ſe venger du Mogol: pour réuſſir, il fit la paix avec le Turc, quoiqu'il eût toujours promis à l'Impératrice de Ruſſie de ne jamais la ſigner ſans qu'elle y fût compriſe, & qu'elle eût tiré toute la ſatisfaction qu'elle demandoit: mais il prouva qu'un homme qui

manque au ſerment qu'il a fait à ſon Souverain, eſt toujours tout prêt à en manquer, & qu'il ne ſuit pour guides que ſon ambition & ſon intérêt. Il vouloit laiſſer les Turcs aux priſes avec les Ruſſes, tandis qu'il feroit l'expédition qu'il méditoit à l'Orient de Aſie. ANNE IWANOUNA. 1736.

Anne, informée de ce qui ſe paſſoit entre les Turcs & les Perſans, fit conduire en Ukranie des munitions de toute eſpèce, leva des troupes dans tout ſon Empire, & ordonna à ſes Généraux de ſe préparer à commencer la campagne de bonne heure. Pendant que cette Princeſſe prenoit toutes les meſures néceſſaires pour pouſſer avec vigueur la guerre contre les Turcs, les Puiſſances Maritimes faiſoient l'impoſſible pour établir la paix entre elle & le Sultan : mais ſes demandes étoient exorbitantes ; d'ailleurs, la Porte avoit fait ſa paix avec la Perſe, elle ſe croyoit en état de réſiſter à la Ruſſie. Cependant le Comte d'Oſterman, Miniſtre de Ruſſie, inclinoit pour la paix. Il diſoit que la dernière campagne ſuffiſoit à la ſûreté & à l'honneur de l'Empire ; qu'il étoit imprudent de le mettre en danger & de l'engager dans une guerre difficile & onéreuſe ; que les Tatars étoient plutôt irrités que domptés ; que les Turcs, débarraſſés de la guerre de Perſe, pouvoient tourner toutes leurs forces contre la Ruſſie ; qu'ils avoient renforcé toutes leurs garniſons ; que l'armée qui étoit ſur le Danube étoit augmentée de moitié ; que par la continuation de la guerre, la déſolation des meilleures provinces de l'Empire étoit 1737.

ANNE IWANOUNA. 1737.

inévitable ; qu'il étoit enfin impoſſible de conſerver des conquêtes ſur le Turc, la nature ayant mis entre ſes Etats & ceux de l'Impératrice d'immenſes déſerts. Le Comte de Munich, qui avoit été rappellé de l'armée, vouloit ſe rendre néceſſaire : il conſeilloit de continuer la guerre. Il diſoit qu'avec une prudence ſi craintive, on ne formeroit jamais aucune entrepriſe importante ; que rien ne nuiſoit tant aux expéditions, que le tems employé aux délibérations ; & que tout conſidéré, on ne pouvoit trouver une occaſion plus favorable pour humilier le Turc & les Tatars ; que l'Empire Ottoman étoit agité au-dedans par la fidélité incertaine du Bacha de Babilone, & par les mouvemens de l'Egypte ; que le tréſor du Grand-Seigneur étoit épuiſé, & qu'il lui étoit impoſſible de faire la guerre ſans commettre des actions violentes, qui ne manqueroient pas de ſoulever le peuple ; que l'élite de ſes forces avoit été détruite par les Perſans ; qu'il ne lui reſtoit que des troupes peu aguerries & incapables de réſiſter à des ſoldats biens diſciplinés ; que ſon armée ne pourroit jamais être nombreuſe, puiſqu'il ſeroit obligé d'en envoyer une partie contre les Autrichiens, qui ſe préparoient à l'attaquer ; qu'il ne falloit jamais eſpérer de trève avec les Tatars, ſi l'on ne contraignoit le Turc par la voie des armes à conclure une paix glorieuſe pour l'Empire ; que les Princes devoient venger d'une manière éclatante les inſultes faites à leur couronne, & prévenir juſqu'à la tentation d'une récidive ; qu'on

devoit moins punir les invaſions des Tatars, que la honte reçue par le traité du Pruth, les fourches Caudines de la Ruſſie; qu'il étoit tems d'en effacer l'ignominie; qu'une femme avoit ſauvé l'Empire, que c'étoit encore à une femme, héritière des Etats & en méme tems des vertus de Pierre le Grand, à le venger; qu'après avoir donné un Roi à la Pologne & montré ſes armes au Rhin, les heureux ſuccès de la campagne dernière devoient inſpirer à l'Impératrice une juſte eſpérance d'accomplir le grand projet du Czar, qui étoit de conquérir la Crimée, le principal grenier de Conſtantinople, & d'avoir une flotte ſur la mer Noire. Il ajouta que ſi la fortune continuoit d'être favorable, on pouvoit encore ſe promettre bien au-delà, qu'on pourroit peut-être venir à bout de chaſſer le Turc de Conſtantinople, cette Métropole des Grecs qui regardoient tous la Czarine comme leur légitime Souveraine, qui mettoient en elle leur unique eſpoir, l'invoquoient pour les délivrer de la domination & de la tyrannie d'un infidéle, & ne ſoupiroient qu'après le moment de pouvoir s'enrôler ſous ſes étendards.

ANNE IWANOUNA. 1737.

Les expéditions de Dantzig & de la Crimée donnoient beaucoup de crédit au Comte de Munich; il fut appuyé par l'Impératrice, qui lui donna ordre d'aller joindre l'armée qui étoit en Ukranie, de ſe préparer à continuer la guerre, & de ſe mettre en campagne ſitôt que la ſaiſon le permettroit. Les Turcs, dans le deſſein de retarder les opérations des Ruſſes, firent des propoſitions de paix: mais elles n'é-

ANNE IWANOUNA. 1737.

toient pas conformes aux avantages que la Ruſſie avoit remportés ſur eux la campagne précédente ; elles furent rejettées. Munich reçut ordre de continuer ſes préparatifs, & Laſci alla ſe mettre à la tête des troupes qui étoient deſtinées contre la Crimée.

L'Empereur d'Allemagne déclare la guerre au Turc.

L'Empereur d'Allemagne, après avoir employé tous les moyens poſſibles pour rétablir la paix entre la Ruſſie & la Porte-Ottomane, réſolut enfin de déclarer la guerre à cette dernière Puiſſance.

Voici le précis de ſon manifeſte.

L'alliance qui unit aujourd'hui ſi heureuſement l'Empereur des Romains & l'Autocratrice de toutes les Ruſſies, & qui fut conclue en 1726, n'a pour objet que leur ſûreté & leur défenſe réciproque, & principalement de s'entreſecourir de toutes leurs forces, auſſi-tôt que la Porte-Ottomane, qui épie ſans ceſſe les occaſions de ſignaler ſa haine contre les Puiſſances Chrétiennes, ſe mettroit en devoir de rompre les traités ou trèves qu'elle a conclues avec elle. Cette union des deux Empires, qui fut jugée ſi néceſſaire dans les tems qu'on fut obligé de former une ligue pour s'oppoſer aux armes victorieuſes du vaſte & formidable Empire Ottoman, qui, comme un torrent impétueux menaçoit d'inonder toute la Chrétienté, doit paroître bien plus avantageuſe dans l'état floriſſant où ſe trouve l'Empire de Ruſſie. C'eſt la digue ſûre que l'on puiſſe oppoſer à la violence de ce torrent Les mouvemens que ſe ſont donnés les infidéles, & les artifices qu'ils ont employés pour

pour rompre cette alliance, ſont autant de preuves de ſon utilité, pour les Puiſſances Chrétiennes; & tant que ces deux reſpectables Empires demeureront étroitement liés, comme leur intérêt mutuel le demande, les provinces frontières n'auront preſque rien à appréhender de la part du Turc: au lieu qu'autrefois elles étoient menacées d'en ſubir le joug, chaque fois qu'il s'élevoit des troubles dans l'Europe. On ſait même combien ces infidéles ont répandu l'alarme au-delà des pays qui leur ſont limitrophes. S'il eſt évident que la Chrétienté tire des avantages infinis de cette union étroite entre les deux Empires, on n'a point ſujet de croire qu'elle occaſionne de plus fréquentes ruptures en Europe, puiſque leurs forces réunies ſont capables d'en prévenir & d'en empêcher pluſieurs. Après avoir parlé des dégâts que les Tatars & les Turcs ont faits en Ruſſie, il ajoute: le danger ne menaçoit pas ſeulement l'Empire Ruſſe, il étoit commun aux Princes Chrétiens, dont les Etats ſont voiſins du vaſte Empire Ottoman. Si les ſectateurs d'Omar & d'Ali s'uniſſent contre les Puiſſances Chrétiennes qui leur ſont voiſines, que n'auront-elles pas à craindre de la réunion de deux peuples ſi nombreux & ſi formidables? juſqu'où n'ira pas l'oppreſſion des Chrétiens qui gémiſſent ſous leur joug? Les troupes qui étoient dans la Hongrie eurent ordre d'entrer dans la Boſnie, la Servie, la Valachie & la Moldavie. Le Général Philippi aſſiéga & prit la ville de Niſſa dans la Servie.

ANNE IWANOUNA. 1737.

ANNE IWANOUNA. 1737.

Munich, de ſon côté, ſe mit en campagne dès le commencement du printems, avec une armée de ſoixante-dix mille hommes, un très-grand train de vivres & d'artillerie, & deux mille chameaux qui portoient les bagages & les tentes. Il partagea ſon armée en trois corps, qui paſſerent le Dniéper ſur trois ponts différens : l'un d'eux étoit tout près de l'endroit où Charles XII paſſa ce fleuve lorſqu'il ſe retira à Bender après la bataille de Pultava. Le Général raſſembla ſon armée au-delà du fleuve, & dirigea ſa marche du côté d'Oczakow, ville de la petite Tartarie ſituée à l'embouchure du Dniéper ou Boriſthéne dans la mer Noire. Le Grand-Vizir, qui étoit campé ſur le Danube, voyant que les Ruſſes avoient le projet d'attaquer cette ville, y envoya un ſecours de ſept mille hommes. Le Général en arrivant, fit inveſtir la place, attaqua les retranchemens juſqu'à trois fois & les emporta. Les Ruſſes prouverent dans cette occaſion qu'ils avoient fait des progrès dans l'art militaire. Munich, ayant chaſſé les ennemis de tous les ouvrages extérieurs, attaqua la place; mais ce fut par l'endroit le plus fort, parce qu'il n'en avoit pas le plan. D'ailleurs il étoit dépourvu de faſcines, de gabions & des autres choſes néceſſaires pour un ſiége. Il réſolut d'attendre que la flottille qu'il avoit fait conſtruire ſur le Dniéper lui en eût apporté, & dirigea ſon artillerie contre la ville. Elle fut ſi bien ſervie, qu'elle détruiſit une partie de celle des aſſiégés. La fortune ſe plaiſoit à ſeconder toutes les entrepri-

ſes de l'Impératrice de Ruſſie : cette Princeſſe en eut une preuve éclatante pendant le ſiége d'Oczakow. Une bombe tomba, par hazard, ſur le magaſin à poudre, y mit le feu & le fit ſauter. Cet accident cauſa un grand tumulte, pendant lequel le Général Munich fit donner un aſſaut. Il le commanda lui-même en perſonne, & planta ſur la muraille les drapeaux des gardes Impériales. Les aſſiégés battirent auſſi-tôt la chamade, & le Bacha qui commandoit dans la place alla ſe rendre au Général Ruſſe : la garniſon fut faite priſonnière de guerre. On prétend que les Turc perdirent à ce ſiége près de dix-ſept mille hommes, & tout le fruit de la diſcipline Européenne que Boneval avoit introduit en Turquie. Il conſiſtoit en quelques compagnies de Canonniers qu'il avoit formées & diſciplinées.

ANNE IWANOUNA. 1737.

La perte fut peu conſidérable du côté des Ruſſes: quelques-uns de leurs principaux Officiers furent cependant bleſſés : de ce nombre étoient Lowendal & Keith, qui animoient les ſoldats encore plus par leur exemple que par leur voix. Keith fut hors d'état de ſervir le reſte de la guerre : Lowendal ſe rétablit en peu de tems, & continua à ſervir avec gloire. Ce grand homme paſſa depuis au ſervice de France, s'y diſtingua par pluſieurs ſiéges, & principalement par la priſe de Berg-Op-zoom. Keith acquit de ſon côté beaucoup de gloire au ſervice du Roi de Pruſſe. Il fut tué en 1758 à la bataille d'Hochkirchen.

Lorſque les Turs ſurent que les Ruſſes

ANNE IWANOUNA. 1737.

étoient en quartier d'hyver, ils tenterent de reprendre Oczakow; mais le Général Munich avoit ſi bien pourvu cette ville de tout ce qui eſt néceſſaire pour un ſiége, qu'ils furent repouſſés avec une perte conſidérable, & obligés d'abandonner leur entrepriſe. Voici la Lettre que Sa Majeſté Impériale écrivit à ce ſujet au Comte Gollowin, ſon Embaſſadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire à la Haye.

» Nous Anne, par la grace de Dieu, » Impératrice & Autocratrice de toutes » les Ruſſies, &c. &c.

» *Haut & bien né, amé & féal.*

» L'événement du ſiége d'Oczakow, » entrepris par les ennemis, vient de » nous prouver que Dieu eſt avec Nous, » & qu'il n'a pas confondu l'eſpérance » que Nous avions miſe en lui. Pourquoi » toute gloire & tout honneur ſont ren- » dus à ſa divine Majeſté.

» On vous a déja communiqué ce qui » s'eſt paſſé pendant le ſiége, juſqu'au 7 » Novembre, & de quelle manière, avec » l'aſſiſtance divine, & par la bravoure » de la garniſon, l'ennemi a été heureu- » ſement répouſſé avec beaucoup de perte » dans ſes divers aſſauts.

» Dans ce moment nous venons d'ap- » prendre par le Lieutenant de Stolffeln, » fils du Commandant de cette place, ex- » pédié par ce dernier au Comte Velt- » Maréchal de Munich, qui l'a enſuite en- » voyé ici, l'agréable nouvelle que le 8 » du même mois, l'ennemi, après avoir » fait ſauter deux mines, hazardé enſuite » un aſſaut général, & pénétré juſqu'au

» foſſé de la ville, avoit été, avec l'aide
» de Dieu, repouſſé d'une telle manière, ANNE IWANOUNA. 1737.
» que la nuit du neuf au dix, il avoit
» abandonné tous ſes ouvrages & toutes
» ſes batteries, mis le feu à ſon camp,
» & s'étoit retiré enſuite avec tant de
» confuſion & de précipitation, qu'il fit
» la même nuit & le jour ſuivant près de
» quarante verſtes.

» Nous avons jugé cette nouvelle ſi
» importante, & d'un ſi grand poids,
» que Nous avons cru devoir vous en
» faire part par un exprès, en vous en-
» voyant en même tems la lettre du Ma-
» jor Général Stoffeln. Nous avons auſſi
» jugé à propos de vous ordonner de no-
» tifier cette nouvelle en notre nom aux
» Etats Généraux, en ajoutant que nous
» ſommes perſuadés que leurs Hautes Puiſ-
» ſances prendront part avec joie à cette
» importante nouvelle. Au ſurplus, cette
» entrepriſe, qui a ſi mal réuſſi à l'ennemi,
» a abattu ſon orgueil, & contribuera
» ſans doute à l'avancement de la paix.
» Au reſte, Nous vous aſſurons de notre
» bienveillance Impériale. Donné à S. Pé-
» tersboug le 2 Décembre 1737.

Pendant que Munich prenoit Oczakow, Laſci ravageoit la Crimée. Lorſqu'il eut formé le projet d'entrer dans cette Peninſule, pluſieurs Officiers, & à leur exemple, pluſieurs ſoldats murmurerent hautement dans ſon camp. Ce Général imita Céſar, qui entendit pluſieurs ſoldats murmurer de ce qu'il les conduiſoit contre Arioviſte; il accorda aux mécontens la permiſſion de ſe retirer, ſigna même

ANNE IWANOUNA. 1737.

leurs congés, & leur donna une eſcorte pour les conduire en Ukranie. Trois jours après, ils reconnurent leur faute & lui demanderent la permiſſion de le ſuivre.

Il traverſa la petite Tartarie, côtoya les Palus-Méotides, recevant des vivres de la flotte qui le ſuivoit. Ce Général eut ſoin d'aſſurer ſa communication avec Aſoph par une chaîne de redoutes, & éleva un fort ſur le fleuve Moloskinawodi, où il laiſſa ſes malades. Le Kan de Crimée l'attendoit avec ſes troupes derrière les lignes de Précop : mais ce fut inutilement.

A quelque diſtance de l'iſthme, du côté de la Tatarie, on trouve une eſpèce de cap, appellé Géniczi, vis-à-vis lequel, vers Arabat, s'avance une langue de terre très-longue, qui vient de la Crimée. Le cap & cette langue de terre ne ſont ſéparés que par un canal fort étroit, lequel les Palus-Méotides entrent dans une grande lagune qui baigne cette partie de l'iſthme. Laſci, pour tromper le Kan qui l'attendoit aux lignes de Précop, fit alte à Geniczi; & ayant jetté un pont ſur le bras de mer, il le traverſa avec ſon armée. Lorſqu'il fut arrivé à Arabat, il apprit qu'un corps de Tatars y étoit accouru pour défendre l'entrée de la péninſule. Le Général Ruſſe ſe trouva alors dans un embarras extrême: il étoit entre deux mers, ſur une langue de terre, où une poignée d'hommes pouvoit arrêter une armée entière. Il ne pouvoit faire aucune diſpoſition, ni étendre ſes troupes de manière à attaquer l'ennemi avec quelqu'eſpoir de

ſuccès. Il fit ſonder la lagune, &, voyant que les chevaux n'auroient à nager que dans un trajet fort court, il fit conſtruire un radeau avec tout le bois qui étoit dans l'armée, l'étendit de la terre où il étoit, au rivage de la péninſule, & fit creuſer un large foſſé de la langue de terre à la mer, pour ſervir de défenſe à l'arrière-garde & aux bagages. Par ce moyen les ennemis ne purent l'attaquer ni en tête ni en queue; ſon armée paſſa aſſez tranquillement. Comme le radeau n'avoit pas aſſez de conſiſtance pour porter les chevaux, on les fit entrer dans l'eau, on les conduiſit par la bride: tantôt ils nageoient, tantôt ils alloient à gué. ANNE IWANOUNA. 1737.

Sitôt que les Tatars ſurent que les Ruſſes avoient pénétré dans la Crimée, ils abandonnerent Arabat & Précop. Laſci ſe porta dans la partie à laquelle Munich n'avoit point touché l'année précédente. Après avoir ſaccagé & brûlé pluſieurs villes, une infinité de villages, enlevé une multitude incroyable de priſonniers, & pris une quantité prodigieuſe de bétail, il feignit de marcher du côté d'Arabat, tourna ſur la gauche, ſortit de la Crimée avec tous les priſonniers qu'il avoit faits & le butin qu'il avoit enlevé. Il mit ſes troupes en quartier d'hyver le long du Don & du Donetz.

Anne, pendant que ſes Généraux triomphoient des Tatars & des Turcs, donnoit tous ſes ſoins au gouvernement de l'Etat. Elle appelloit dans ſon Empire les gens à talens, établiſſoit des manufactures, des écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe,

ANNE IWANOUNA. 1737.

Cette Princeſſe porta un édit par lequel il étoit ordonné qu'à l'avenir tous les jeunes Gentilshommes, depuis l'âge de huit ans juſqu'à douze, ſeroient inſtruits dans l'art d'écrire, que depuis douze juſqu'à ſeize on leur apprendroit l'arithmétique, la géométrie; enfin que depuis ſeize juſqu'à vingt, on les inſtruiroit dans la géographie, l'hiſtoire, l'art de fortifier, & qu'ils ſeroient enſuite admis au ſervice.

Les vertus de cette grande Princeſſe étoient obſcurcies par une ambition démeſurée, qui étoit encore irritée par des ſuccès continuels. Elle avoit donné un Roi aux Polonois, elle faiſoit trembler le Sultan dans ſon Sérail, elle força les Curlandois à prendre un Duc de ſa main. Nous avons vu plus haut que les Etats de ce Duché avoient élu le Comte Maurice de Saxe Duc de Curlande; qu'Anne, qui n'étoit alors que Ducheſſe Douairiere de ce pays, avoit conçu pour lui de l'affection au point qu'elle l'appuyoit de tout ſon crédit & vouloit en faire ſon mari; mais l'ambition de Menzikof fut un obſtacle à ſes déſirs. Catherine régnoit alors en Ruſſie, elle devoit ſon élévation à ce favori de Pierre I, & étoit toujours prête à faire ce qu'il exigeoit d'elle. Il vouloit ſe faire élire Duc de Curlande; Catherine arma ſes ſoldats pour le conduire dans ce Duché. Cette Impératrice mourut, Menzikof fut diſgracié; les Curlandois ſe trouvant libres, réſolurent d'attendre pour élire un Duc après la mort de Ferdinand, dernier Prince de la maiſon de Kettler: il étoit alors âgé de ſoixante-neuf à dix ans.

Ce Prince mourut au mois de Mai 1737, & les Etats de ce Duché s'assemblerent pour élire un Souverain qui seroit confirmé par Auguste III, Roi de Pologne. Auguste avoit trop d'obligation à l'Impératrice Anne, ancienne Duchesse de Curlande, pour ne pas lui marquer sa reconnoissance & protéger celui qu'elle proposeroit pour être élu. On avoit lieu de croire qu'elle rappelleroit le Comte Maurice qui étoit alors en France : mais elle l'avoit oublié pour s'attacher à un simple particulier, nommé Biren ou Biron, natif de Curlande. Ce fut lui qu'elle fit élire & proclamer Duc de Curlande & de Semigalle dès le douze Juin.

ANNE IWANOUNA. 1737.

Anne fait élire Biren Duc de Curlande.

La campagne suivante Lasci força encore les lignes de Précop & entra dans la Crimée. Son projet étoit de s'emparer enfin de Caffa, qui est l'ancienne Théodosie, afin que les Russes eussent un port sur la mer Noire & un établissement en Crimée. Cette ville étoit autrefois la Messine de la Gréce, c'étoit le boulevard de la Chrétienté contre les Huns, qui, du fond de la Tatarie, inondoient cette partie de l'Empire Grec. Les Turcs l'ayant prise sous Mahomet II, y entretiennent une forte garnison. Lasci, voyant qu'il falloit traverser un pays totalement dévasté, se contenta de ravager la Crimée, de détruire les lignes de Précop, & reconduisit son armée en Ukranie.

1738.

Il n'y eut de singulier dans cette expédition, que la maniere dont Lasci pénétra dans ce pays. Il n'y entra ni par la langue de terre d'Arabat ni par celle de Se-

houngar. Les Tatars avoient occupé ces postes de très-bonne heure & gardoient les lignes de l'isthme avec une exacte vigilance. Lasci ne savoit quel parti prendre, lorsqu'un Tatar lui fit connoître, auprès de Précop, un endroit où la mer a très-peu de fond, & qui, lorsque le vent d'Ouest souffle, est fort souvent à sec. Lasci s'abandonna courageusement à sa fortune: dès qu'il vit s'élever un vent favorable, il disposa son armée sur une ligne, força sa marche & passa dans la Crimée à pied sec.

ANNE IWANOUNA. 1738.

Les Autrichiens qui, au commencement de la campagne avoient attaqué les Turcs, se trouverent sur la fin réduits à la défensive. Ils résolurent d'assiéger Viden, place située sur le Danube, & frontière de la Bulgarie, proposerent à l'Impératrice de Russie d'envoyer en Transilvanie un corps considérable de troupes, afin de faciliter cette expédition & d'occuper une patrie des forces Turques, qui grossissoient tous les jours en Hongrie. Ils demanderent en outre que Sa Majesté Czarienne donnât ordre à Munich d'entreprendre le siége de Choczim, ville située sur le Niester & frontière des Turcs du côté de la Pologne. La Russie sentoit qu'il étoit trop intéressant pour elle de ne pas dégarnir l'Ukranie de troupes: au lieu de faire le siége de Choczim, elle résolut de tenter celui de Bender, & fit dire aux Autrichiens que cette diversion suffiroit pour faciliter leurs opérations.

En conséquence l'Impératrice envoya ordre à Munich de passer le Dniéper, &

de prendre ſa route du côté de Bender. Munich, en conſéquence de ces ordres, amaſſa toutes les proviſions néceſſaires pour traverſer les déſerts arides qui le ſéparoient de Bender. Il ſe mit en route, paſſa le Dniéper, arriva au Nieſter qu'il côtoya fort long-tems, eſpérant trouver le moment de le paſſer. Mais les Turcs occupoient l'autre rive, le ſuivoient toujours, & l'empêcherent de remplir ſon projet. Il étoit d'ailleurs continuellement harcelé par un corps compoſé de Turcs & de Tatars qui ſe tenoit du même côté que lui. Dans cette expédition Munich montra toute ſon habileté pour la guerre; ſans ceſſe attaqué & obligé de marcher, il tint ſes ſoldats dans une diſcipline ſi exacte, qu'il repouſſa toujours l'ennemi. ANNE IWANOUNA. 1738.

Enfin affoibli par ſes victoires mêmes, ne voyant aucun moyen de paſſer le fleuve, ſe voyant hors d'état de tenter aucune entrepriſe & forcé de ſonger à ſa propre ſûreté, il prit le parti de repaſſer en Ukranie. Avant d'y rentrer, il fit raſer Oczakou qu'il prévoyoit ne pouvoir conſerver cette année. Il crut que la prudence demandoit qu'il ne s'amuſât pas à défendre une place qu'il falloit perdre.

Le peu d'avantages qu'on remporta ſur les Turcs pendant cette campagne occaſionna des reproches de la part des Autrichiens. On ſe plaignit à Vienne que Munich & Laſci n'avoient fait que joûter contre les Tatars, & que leurs expéditions ſe réduiſoient à des exercices de Tournois, tandis que les Autrichiens avoient ſur les bras l'élite des troupes Ot-

tomanes commandées par le Grand-Vizir.

ANNE IWANOUNA. 1738.

Les Ruſſes, de leur côté, reprocherent aux Autrichiens la lenteur de leurs délibérations, le changement continuel de Généraux, &c.

L'Impératrice de Ruſſie, ayant réſolu de pouſſer la guerre contre les Turcs avec la dernière vigueur, & d'affoiblir, autant qu'il ſeroit poſſible, cette redoutable puiſſance, joignit la politique à la force. Elle envoya un Ambaſſadeur à Thamas Koulikan, pour l'engager à tourner une ſeconde fois ſes armes contre le Turc. Si elle avoit réuſſi dans ſon projet, l'Empire Ottoman auroit eu peine à réſiſter, & ſe ſeroit vu près de ſa perte : mais les plus grands événemens ſont ſouvent dirigés par les plus ſimples circonſtances. Un homme attaché à la famille des Sophis, avoit pris les armes contre l'uſurpateur Thamas, & avoit excité pluſieurs Seigneurs Perſans à ſuivre ſon exemple. L'uſurpateur étoit obligé de diriger toutes ſes forces contr'eux. Il ne put remplir les projets de l'Impératrice de Ruſſie ; il craignoit au contraire que les Turcs ne l'attaquaſſent & ne le forçaſſent de diviſer ſes forces : les partiſans de la Famille Royale les appelloient à leur ſecours. Thamas uſa à ſon tour de politique. Il vouloit engager l'Impératrice à continuer la guerre, ſans lui accorder ce qu'elle demandoit. Pour cet effet il lui envoya des Ambaſſadeurs pour renouveller l'alliance qu'ils avoient faite enſemble, & lui promettre qu'auſſi-tôt que les affaires de Perſe ſeroient terminées, il recom-

menceroit la guerre contre le Turc, avec lequel il étoit ſeulement convenu d'une ſuſpenſion. ANNE IWANOUNA. 1738.

L'année ſuivante, l'Empereur d'Allemagne & l'Impératrice de Ruſſie continuerent la guerre contre les Turcs, mais avec des ſuccès bien différens. Le Général Laſci reſta dans l'Ukranie avec ſes troupes, pour obſerver les démarches des Suédois, qui entretenoient une grande correſpondance avec les Turcs, augmentoient leurs forces navales, formoient des magaſins en Finlande, &, ſous prétexte de changer les garniſons, y envoyoient tous les jours de nouvelles troupes. Donduc-Ombo, ce Chef des Calmoucs dont nous avons parlé plus haut, faiſoit ſeul tête aux Tatars avec ſes Calmoucs. Il faiſoit main-baſſe ſur tout ce qu'il rencontroit, enlevoit les femmes & les enfans pour peupler la Ruſſie & formoit un véritable deſert entre elle & la Tatarie. 1739.

Munich envoya un corps de troupes conſidérable ſur la rive occidentale du Dniéper, avec ordre de marcher le long de ce fleuve, & de feindre de vouloir ſe porter ſur Bender comme la campagne précédente. Il ne tarda pas à joindre ce corps de troupes avec toute l'armée, paſſa le fleuve & entra dans le Palatinat de Volhinie. Les Polonois ſe plaignirent de ce qu'on vouloit établir chez eux le théâtre de la guerre; leurs plaintes étoient inutiles. Ils éprouvoient qu'une neutralité n'eſt reſpectée qu'autant qu'elle a les armes à la main. Les Turcs, informés que les Ruſſes étoient en Volhinie, paſ-

ANNE IWANOUNA. 1739.

ſerent en Podolie, & dirent qu'il leur étoit permis de chercher leurs ennemis partout où ils étoient. Bientôt les Tatars eurent parcouru & pillé cette fertile province qui fournit du blé à la moitié de l'Europe. Les gens de la campagne abandonnoient leurs effets & fuyoient de toutes parts, pour éviter l'eſclavage.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Pologne, le Grand-Vizir ſe préparoit à pouſſer la guerre avec vigueur en Hongrie : il vouloit s'emparer de Belgrade. Pour cet effet, il entra de bonne heure en campagne, & s'empara du camp de Croſtka, proche Belgrade. Vallis qui commandoit l'armée de l'Empereur, voulut les y forcer le 22 Juillet. Il crut n'avoir affaire qu'à un corps de ſeize mille hommes : mais toute l'armée y étoit. Son imprudente confiance lui fit même négliger de marcher avec toutes ſes forces. Il paſſa entre deux montagnes par une gorge fort longue : à meſure que ſes troupes défiloient pour ſe mettre en bataille, elles étoient taillées en pièces par les Turcs, qui avoient pris toutes les précautions néceſſaires pour une vigoureuſe réſiſtance. Le front de l'armée impériale étoit compoſé de cavalerie, qui ne pouvoit manœuvrer dans le terrain inégal où elle étoit obligée de combattre. L'action dura depuis la pointe du jour juſqu'à neuf heures du ſoir : les Impériaux, ne pouvant réſiſter plus long-tems à la fatigue & aux efforts de l'ennemi, abandonnerent le champ de bataille & ſe retirerent ſous Belgrade.

Le ſiége de cette ville fut la ſuite de la victoire des Turcs. Le Grand-Vizir fit paſſer le Danube à un corps de troupes aſſez conſidérable, & ſe trouva, par ce moyen, maître des deux rives de ce fleuve. Pour engager Vallis à quitter ſon camp ſous Belgrade, il donna ordre au corps de troupes qui avoit paſſé le Danube, de ſe porter du côté de Temiſwar comme pour en faire le ſiége. Le Général Autrichien donna dans le piège que lui tendoit le Turc : il mit une forte garniſon dans Belgrade & traverſa le fleuve pour aller au ſecours de Temiſwar. Ainſi Vallis abandonna cette année des lignes, dont les Autrichiens, commandés par le Prince Eugène, n'étoient ſortis, vingt-deux ans auparavant, que pour battre les Turcs. Le Bacha qui commandoit le corps de Turcs qui étant au-delà du Danube voulut attaquer les Autrichiens ; mais il fut repouſſé avec une perte conſidérable. Le Grand-Vizir lui donna ordre de ſe rendre au camp, & lui fit trancher la tête, pour avoir attaqué ſans ordre l'armée Impériale.

ANNE IWANOUNA. 1739.

L'avantage que Vallis avoit remporté ſur les Turcs n'étoit pas aſſez conſidérable pour le mettre dans le cas de ſecourir Belgrade. Le Vizir preſſoit de plus en plus cette place, il s'étoit rendu maître du Danube & ne laiſſoit aux Autrichiens que cet angle de terre qui eſt à l'occident entre la Save & le fleuve, où eſt ſitué Semlin. Vallis, pour ne pas perdre la communication avec Belgrade, y établit ſon camp. Les affaires étoient dans cet état,

ANNE IWANOUNA, 1739.

lorſque les Marquis de Villeneuve, Ambaſſadeur de France à la Porte, & qui étoit dans le camp du Grand-Vizir, reprit les négociations pour la paix avec le Comte de Neuperg, plénipotentiaire de l'Empereur d'Allemagne. Ces deux habiles politiques vinrent à bout de faire ſigner le 31 Août les articles préliminaires de la paix par le Grand-Vizir. Par ces articles il fut ſtipulé que les Autrichiens céderoient la fortereſſe de Belgrade aux Turcs, après l'avoir démantelée, que ceux-ci rendroient aux Autrichiens tout ce qu'ils avoient pris ſur eux, & que le Danube & la Save ſerviroient de limites aux deux Empires.

Ce traité de paix entre l'Empereur d'Allemagne & le Turc ſurprit d'autant plus l'Impératrice de Ruſſie, qu'elle n'y étoit pas compriſe, & que d'ailleurs elle avoit concerté ſes projets de manière à ſecourir en peu ſon allié, & le mettre dans le cas de réparer ſes pertes. Cette Princeſſe avoit confié ſes forces à un homme qui ſavoit en faire le meilleur uſage. Munich, après avoir traverſé la Pologne, envoya le Général Romanzow avec un gros corps de troupes du côté de Kaminieck, & lui ordonna de feindre de vouloir paſſer le Nieſter. Pour lui il ſe mit à la tête d'un autre corps de troupes d'élite, fit une marche forcée, paſſa le Nieſter au-deſſus de Kaminieck, trompa, par ce moyen, les Turcs qui l'attendoient au-deſſus de Zabruck. Lorſqu'ils furent informés de ſa marche, ils paſſerent promptement le fleuve, & allerent couvrir Choc-

zim, ſe doutant qu'il ne manqueroit pas d'attaquer cette ville.

ANNE IWANOUNA. 1739.

Ils ſe camperent dans un endroit fort avantageux : c'étoit une plaine qui dominoit en partie le reſte de la campagne ; Choczim les couvroit ſur les derrières ; leurs fronts étoient gardés par une petite rivière qui formoit des marais de diſtance en diſtance. A leur droite ils avoient des hauteurs & des bois qu'ils eurent la précaution d'occuper ; à leur gauche étoit un grand vallon, auquel on ne pouvoit arriver que par des ſentiers étroits & eſcarpés. Ils joignirent enſuite l'art à la nature & fortifierent leur camp le mieux qu'il fut poſſible. Munich, malgré ſon activité ordinaire, fut obligé de leur laiſſer prendre toutes les précautions pour une vigoureuſe réſiſtance : Romanzow, qui conduiſoit toute la groſſe artillerie, fut arrêté dans ſa marche par un débordement ; tous les ponts qu'on avoit préparés pour ſon paſſage furent emportés.

Lorſque Romanzow eut amené l'artillerie, Munich examina la poſition des Turcs ; & ayant reconnu que l'aile gauche étoit la moins difficile à entamer, il ſe mit en marche le vingt-huit Août, dès la pointe du jour, feignit de vouloir attaquer l'aile droite, forcer les hauteurs & pénétrer dans les bois, & fit pleuvoir les bombes dans le camp des Turcs. Ils accoururent tous pour défendre ce côté : Munich, voyant que le combat y étoit engagé, fit promptement défiler la plus grande partie de ſes troupes de l'autre côté. Avant que les ennemis ſe fuſſent ap-

ANNE IWANOUNA. 1739.

perçus, qu'on leur donnoit le change; les Ruſſes avoient déja paſſé les défilés, renverſé ceux qui en gardoient l'entrée & dirigé leurs batteries contre celles des Turcs.

Pendant que Munich déployoit tous ſes talens dans l'art militaire, une nuée de Tatars attaqua ſon arrière-garde, & un gros de Janiſſaires, que la fureur guidoit, traverſa preſque ſon corps de bataille. Le danger ne ſervit qu'à montrer la capacité de ce grand homme: ſon exemple & ſes paroles ſoutenoient le courage des Ruſſes: il couroit de la droite à la gauche, & faiſoit à la fois les fonctions de Général & de ſoldat. Les Ruſſes ſoutinrent les efforts des Turcs avec une fermeté incroyable: les derniers, cédant à la fatigue, prirent la fuite, & les Ruſſes s'emparerent de leur camp, où ils trouverent une prodigieuſe quantité de munitions de toute eſpèce, des canons, des mortiers, des boulets, des bombes, &c. Après cette victoire, le Général Munich marcha droit à Choczim, & trouva cette ville preſque ſans défenſe: le Général Turc, ayant pris la réſolution de donner bataille, en avoit enlevé la garniſon, qui montoit à ſept mille hommes, pour la joindre au reſte de ſes troupes; & le déſordre que la victoire des Ruſſes avoit occaſionné dans ſon armée, l'empêcha de renvoyer cette garniſon dans la ville. Le Bacha qui commandoit dans Choczim, voyant qu'il ne pouvoit tenir avec le peu de monde qu'il avoit, contre une armée victorieuſe, livra la ville le 30 Août, &

se rendit prisonnier de guerre avec tout son monde. Les Russes trouverent dans Choczim des magasins abondamment pourvus, & cent quatre-vingt trois pièces de canon. ANNE IWANOUNA. 1739.

Munich, sentant qu'il n'étoit pas encore tems de finir la campagne, résolut de profiter de la terreur qui s'étoit répandue dans l'armée des Turcs, & de marcher à Jassy, capitale de la Moldavie. Il prit sa route, comme en triomphe, du côté du Pruth, déploya tous les drapeaux qui avoient été enlevés aux Turcs, dans le même endroit où Pierre I avoit été obligé de faire, vingt-huit ans auparavant, un traité honteux à sa nation. Il eut enfin la gloire d'y rétablir l'honneur des armes Russes qu'il venoit de venger si glorieusement. Il passa enfin le Pruth & s'avança, comme en triomphe, à la vue de Jassy. A quelque distance de cette ville, il trouva le Clergé & les Etats de la Moldavie, qui étoient accompagnés de quelques Valaques armés. Ces Valaques, à l'approche du Général Russe, déposerent leurs armes & mirent leurs drapeaux à terre. Le Métropolitain, revêtu de ses habits pontificaux, fit au Général un discours dans lequel il s'étendit beaucoup sur la gloire de l'Impératrice & la réputation des armes Russes, & finit par implorer au nom des Etats la protection de Sa Majesté Impériale. Il donna ensuite sa bénédiction au Velt-Maréchal, remonta à cheval, le conduisit au palais de l'Hospodar, où il fut reçu au bruit du canon & aux acclamations du peuple. Il

ANNE IWANOUNA. 1739.

reçut enſuite, au nom de l'Impératrice de Ruſſie, l'hommage & la foi des habitans de la Moldavie, qui ſe ſoumettoient avec ſatisfaction à une Puiſſance qui profeſſoit comme eux la religion Grecque.

Le Général Ruſſe, comptant avoir aſſez fait cette année pour la gloire de la Ruſſie & pour la ſienne, réſolut de mettre ſes troupes en quartier d'hiver, afin de leur donner le tems de ſe repoſer & de pouvoir pouſſer plus loin ſes conquêtes la campagne ſuivante. Il eſpéroit que l'Impératrice ne le forceroit pas de s'arrêter en ſi beau chemin : mais il ſe trompoit. La gloire que la Ruſſie acquéroit lui coûtoit des ſommes immenſes & dépeuploit ſes Etats par les recrues continuelles qu'on étoit obligé de lever dans l'Empire. Le Comte d'Oſterman ne ceſſoit de repréſenter à la Souveraine qu'il étoit tems de faire la paix & de mettre les armes bas ; que l'Empire étoit énervé ; que les plus belles provinces étoient dévaſtées ; qu'on ne ſeroit plus en état de réſiſter aux Turcs qui, n'étant plus obligés de faire diverſion, viendroient la campagne prochaine ſur les Ruſſes avec toutes leurs forces. Anne goûta ſes raiſons & lui permit de prendre toutes les précautions qu'il croiroit néceſſaires pour établir la paix entre ſon Empire & celui de Turquie. D'Oſterman, en conſéquence du pouvoir que l'Impératrice venoit de lui donner, écrivit au Marquis de Villeneuve, le pria d'entamer les négociations de la paix entre l'Empire Turc & celui de Ruſſie. L'Impératrice donna au Mar-

quis la qualité de Plénipotentiaire de Ruſſie, qu'elle lui envoya par un de ſes Miniſtres. Le Plénipotentiaire employa toute ſon habileté dans cette occaſion, & parvint à conclure le 18 Septembre un traité de paix entre l'Impératrice de Ruſſie & l'Empire Ottoman ; il le ſigna en qualité de Plénipotentiaire de Ruſſie. Ce traité portoit en ſubſtance, qu'on établiroit une paix éternelle entre les deux Puiſſances ; que le traité du Pruth de 1711 ſeroit entièrement annullé ; qu'Aſoph reſteroit à la Ruſſie, mais qu'il ſeroit démoli ; que la Ruſſie reprendroit ſes anciennes limites ; que la Porte s'engageoit à tenir en bride les Tatars, & à les empêcher d'infeſter les côtes de Ruſſie ; que la Ruſſie auroit le commerce libre ſur la mer Noire ; enfin que les priſonniers ſeroient rendus de part & d'autre. Telle fut la fin d'une guerre, qui ſembloit dans ſes commencemens devoir entraîner la chûte de l'Empire Ottoman : mais ſi les Turcs perdirent Aſoph d'un côté, ils gagnerent Belgrade de l'autre. La Ruſſie y acquit de la gloire ; mais elle la paya cher : ſes plus belles provinces furent dévaſtées ; elle conſomma des ſommes immenſes, & perdit une multitude prodigieuſe d'hommes.

ANNE IWANOUNA. 1739.

Anne fait la Paix avec le Turc.

Les embarras de la guerre n'empêcherent point l'Impératrice de donner des fêtes à la Cour : elle maria ſa niéce Anne, Ducheſſe de Meckelbourg, au Prince de Brunſwic-Lunebourg le douze de Juillet, & fit célébrer les noces avec la plus grande magnificence.

Le Prince de Brunſwick Lunebourg épouſe la Princeſſe Anne de Meckelbourg, niéce de l'Impératrice.

ANNE IWANOUNA. 1739.

Le crédit ſans bornes qu'Anne accordoit au Duc de Curlande, excitoit les murmures de toutes les perſonnes les plus qualifiées de l'Empire. Les Dolgorouki, parens de celui qui avoit été exilé au commencement de ce regne, furent les premiers à marquer leur mécontentement. Ils furent auſſi les premières victimes de l'ambitieux favori. On fit leur procès, & les juges, les trouvant criminels, puiſqu'ils déplaiſoient à la Souveraine, les condamnerent à mort: quatre d'entr'eux eurent la tête tranchée, deux autres obtinrent leur grace; l'Impératrice commua leur peine en une priſon perpétuelle. Cette famille, plus illuſtre encore par les ſervices qu'elle avoit rendus à l'Empire, que par ſon ancienneté, trouva permi les grands de l'Etat des hommes aſſez généreux pour intercéder auprès de la Souveraine en ſa faveur. L'Impératrice, cédant aux importunités de ſes Courtiſans, rappella un de ces malheureux Princes. En arrivant à S. Pétersbourg, il fut obligé d'aller remercier l'Impératrice de la grace qu'elle avoit bien voulu lui accorder. Il étoit bien cruel de forcer un innocent à s'avouer coupable, & à faire des remercimens pour une grace qui lui étoit dûe. Cette conduite auroit été cependant excuſable, puiſqu'elle étoit tolérée par l'uſage: mais on n'accorda la grace à cet infortuné Prince que pour le faire périr plus promptement. Croyant que ſon affaire étoit finie & oubliée, il réſolut de s'éloigner de la Cour, & d'aller paſſer, avec ſa famille, le reſte de ſes

jours dans une de ſes Terres qu'il avoit auprès de Moſcou. La précaution étoit ſage : mais il eſt des tems, il eſt des pays, où les actions les plus ſimples & les plus innocentes ſont regardées comme des crimes, & punies ſuivant l'idée qu'on y prête. On prit pour une inſulte outrageante l'éloignement de Dolgorouki ; on le regarda comme un reproche de ce qui ſe faiſoit à la Cour. A peine fut-il à quelques lieues de S. Pétersbourg qu'il vit pluſieurs cavaliers accourir à lui. Ils environnerent le carroſſe où il étoit avec ſa femme & ſes enfans, le forcerent de deſcendre, le maſſacrerent aux yeux de ſa malheureuſe famille, & l'enterrerent ſur le grand chemin : ils dirent enſuite à la femme & aux enfans de continuer leur route. Il eſt affligeant pour l'humanité qu'on trouve l'hiſtoire tachée de ſang & d'horreur. Le Prince Dolgorouki, qu'on traita ſi inhumainement, avoit rempli pluſieurs places avec diſtinction & dignité. Il avoit été long-tems Ambaſſadeur à la Cour de Pologne, où il avoit fait admirer ſes talens. L'Impératrice Elizabeth rappella par la ſuite ce qui reſtoit des Dolgorouki, & tâcha de les dédommager, par ſes bienfaits, des maux qu'ils avoient endurés ſous Anne.

ANNE IWANOUNA. 1739.

Pendant que cette illuſtre famille étoit plongée dans le deuil & la triſteſſe, on donnoit au peuple des fêtes & des ſpectacles de toute eſpèce. Le premier fut la publication de la paix qu'on fit le 7 Février : le détachement des Gardes-du-corps qui avoit fait la campagne contre les Turcs,

1740.

ANNE IWANOVNA. 1740.

fit une entrée triomphante dans S. Pétersbourg, ayant à ſa tête le Comte de Biron, frere du Duc de Curlande. Les ſoldats avoient mis à leur chapeau des branches de ſapin, & les Officiers des branches de laurier. L'Impératrice fit diſtribuer vingt mille roubles à ſes gardes, donna une médaille d'or à chaque Officier de l'état-major & une d'argent aux ſubalternes. Elle fit préſent d'une épée d'or enrichie de diamans à chaque Officier Général. La valeur des épées étoit plus ou moins conſidérable, ſuivant le grade de celui auquel on la préſentoit. Sa Majeſté Impériale fit frapper des médailles d'or à l'occaſion de cette paix : ſur un côté étoit ſon buſte; ſur le revers on voyoit un Aigle qui ſe repoſoit ſur des trophées, avec une légende en grec : elle ſignifioit *la gloire de l'Empire*. Sa Majeſté accorda un pardon général à tous ceux qui avoient été accuſés de malverſation dans les finances; elle déclara la groſſeſſe de ſa niéce Anne, épouſe du Prince Antoine de Brunſwick Wolfenbuttel, & lui fit prendre le pas ſur la Princeſſe Elizabeth, fille de Pierre le Grand. On ne vit à S. Pétersbourg, pendant les premiers mois de cette année, que fêtes, bals & réjouiſſances de toutes les eſpèces. L'Impératrice enrichiſſoit, par des préſens ſes favoris, ſes Miniſtres & ſes Généraux. Elle crut que la généroſité qu'elle affectoit, demandoit qu'elle fît un préſent conſidérable au Marquis de Villeneuve, qui avoit beaucoup contribué à la paix de Belgrade : elle lui envoya un brillant peſant cinquante grains, avec une remiſe

de

de vingt-cinq mille roubles : mais le Marquis ſentit qu'un Ambaſſadeur ne doit recevoir de l'argent que de ſon Souverain : il refuſa la remiſe. ANNE IWANOUNA. 1740.

Anne n'interrompoit les réjouiſſances publiques que pour donner au peuple l'affreux ſpectacle des roues, des échafauds & des potences. Wolinski, grand Veneur & Miniſtre du Cabinet ; Jerepkin, Intendant des bâtimens ; Chruſchow, Conſeiller de l'Amirauté ; Soimono, Vice-Préſident de l'Amirauté & Commiſſaire général ; Eiſchler, Secrétaire du cabinet ; Suda, Secrétaire des affaires étrangères, oſerent blâmer la conduite qu'elle tenoit à l'égard de ſes favoris : ils furent accuſés de perfidie contre l'Impératrice, d'avoir commis pluſieurs malverſations, & condamnés par le haut Conſeil, comme coupables de ces crimes, le premier à avoir la langue arrachée & à être roué vif ; les autres à avoir la tête tranchée. Lorſqu'on lut cette cruelle ſentence à Wolinski, il tomba en foibleſſe : quelque tems après on lui annonça que l'Impératrice commuoit ſon ſupplice ; qu'il auroit la main droite coupée, & qu'on lui trancheroit enſuite la tête. Il s'inclina vers celui qui lui annonçoit cette eſpèce de grace, & ſe prépara à la mort, qu'il ſouffrit avec beaucoup de fermeté. L'Impératrice commua auſſi la peine des autres, qui reçurent pluſieurs coups de knout, & furent exilés en Sibérie. Après que cette exécution fut faite, on avertit le public que dans peu on lui annonceroit le crime & la punition de pluſieurs autres perſonnes de qualité. Les

ANNE IWANOUNA. 1740.

filles de Wolinski furent enfermées dans un couvent pour le reſte de leurs jours, ſon fils fut exilé en Sibérie, & ſes biens confiſqués.

Les fêtes recommencerent au mois de Septembre : la Princeſſe Anne, niéce de l'Impératrice, accoucha les premiers jours de ce mois d'un fils qui fut nommé Iwan. L'Impératrice manifeſta ſa joie de la maniére la plus éclatante. Elle fit tranſporter le jeune Prince dans un appartement qui étoit auprès de la chambre où elle couchoit, & ordonna qu'on lui donnât de ſes nouvelles de moment en moment.

Naiſſance d'Iwan III.

Peu de tems après, cette Princeſſe, qui paſſoit d'une extrêmité à l'autre, donna ordre au haut Conſeil de juger le reſte des criminels d'Etat ; c'eſt-à-dire ceux qui oſoient marquer quelque mécontentement contre ſon gouvernement ou contre ſes favoris. Pluſieurs perſonnes de marque furent encore la victime des défiances & des cruautés de ceux qui environnoient Anne ; Wolkof qui étoit du nombre, périt dans les plus affreux ſupplices. L'Impératrice ne tarda pas à ſubir la peine dûe à ſes cruautés : elle fut attaquée de la goutte : les accès redoublerent au point qu'elle ſouffroit les douleurs les plus cuiſantes. Voyant que le mal augmentoit de plus en plus, elle fit venir dans ſa chambre le Duc de Curlande, les Miniſtres du Cabinet, & le Velt-Maréchal Comte de Munich, & fit écrire, en leur préſence, ſes intentions au ſujet de la ſucceſſion à l'Empire. Voici le précis de cet Acte :

» Depuis mon avénement au trône Im-

» périal de Ruſſie, j'ai employé tous mes
» ſoins & fait tous mes efforts, pour con- ANNE IWANOUNA. 1740.
» tribuer au bien & à la proſpérité de
» l'Empire & de mes fidéles ſujets. J'ai
» non-ſeulement affermi & étendu la Re-
» ligion orthodoxe Grecque, mais j'ai en-
» core maintenu la juſtice en faveur des
» opprimés : j'ai mis les forces de l'Em-
» pire ſur un pied ſolide, & en état de
» s'oppoſer à toutes les entrepriſes des
» ennemis. J'ai établi des écoles pour éle-
» ver la jeuneſſe dans la crainte de Dieu,
» & érigé des Académies pour y cultiver
» les Arts & les Sciences. J'ai fait fleurir
» le commerce; enfin j'ai fait publier des
» ordonnances & des réglemens qui ont
» tous pour objet le bien de l'Empire, le
» bonheur de mes fidéles ſujets & la gloire
» de ma chere patrie.

» Je rends grace, du plus profond de
» mon cœur, au Tout-Puiſſant de ce
» qu'il a bien voulu répandre ſes graces
» & bénédictions ſur tous mes projets &
» travaux, & me protéger ſi viſiblement
» dans toutes les guerres que j'ai eues à
» ſoutenir, & dont les heureux ſuccès
» ont affermi la ſûreté de l'Empire, aug-
» menté ſes forces & établi ſa réputation
» par-tout le monde, de ſorte que mes
» fidéles ſujets jouiſſent à préſent en tran-
» quillité du fruit de tous ces avantages.

» Dans ces heureuſes circonſtances, &
» afin de faire continuer le bonheur de
» mes ſujets juſqu'aux tems à venir, je
» juge à propos, en vertu du pouvoir ſou-
» verain qui m'a été donné de Dieu, de
» pourvoir à tems à la ſucceſſion du trône

ANNE IWANOUNA. 1740.

» Impérial. En conſéquence, après une » mûre délibération, je déclare pour mon » ſucceſſeur légitime au trône Impérial & » à mon Empire le Prince Iwan, mon pe- » tit-neveu, fils de la Princeſſe Anne, ma » niéce, & du très-illuſtre Prince Antoi- » ne-Ulrich, Duc de Brunſwick-Lune- » bourg; & je donne, dès à préſent, au » Prince Iwan, le titre de *Grand Prince de* » *Ruſſie*. Au cas que ce Prince vienne à » mourir ſans laiſſer de poſtérité légitime, » je nomme & déclare pour ſon ſucceſ- » ſeur le frere de ce Prince à naître du » mariage de la Princeſſe Anne avec le » Prince Antoine-Ulrich, Duc de Brunſ- » wick-Lunebourg : au cas que ce Prince » vienne auſſi à mourir, je nomme les au- » tres à naître de ce mariage, ſelon la » primogéniture.

» Comme en vertu de la conſtitution de » l'année 1722, ſolemnellement jurée par » tous les Etats de l'Empire, il eſt permis » à celui qui poſſéde le trône Impérial de » nommer ſon ſucceſſeur, je déclare que » telle eſt ma volonté, & ordonne à tous » mes fidéles ſujets, tant eccléſiaſtiques » que ſéculiers, militaires & autres, de » jurer dans les formes dûes la préſente » conſtitution, & d'adreſſer leurs vœux » au ciel, pour qu'il plaiſe au Tout-Puiſ- » ſant de prolonger la vie de leur Impé- » ratrice, conſerver ſa ſanté & répandre » ſa bénédiction ſur les meſures qu'elle » vient de prendre pour la proſpérité de » ſon Empire & celle de ſes ſujets, &c. » Fait le 16 Octobre 1740.

Les Princeſſes Elizabeth & Anne, le

Duc de Brunſwick, les Miniſtres, les Membres du Sénat, les différens Colléges & les Gardes prêterent ſerment d'exécuter les volontés de l'Impératrice, & de ſuivre ſes diſpoſitions au ſujet de la ſucceſſion. Dès l'inſtant que cet acte fut promulgué, la Princeſſe Anne prit le titre d'Alteſſe Impériale. L'Impératrice ſe ſentant un peu ſoulagée, ſe fit apporter le jeune Prince Iwan, le prit entre ſes bras, lui fit beaucoup de careſſes, & dit à ceux qui étoient auprès d'elle : *Voilà votre Maître & futur Empereur.* Elle ordonna qu'on ſervît à manger dans ſa chambre aux Princes, aux Princeſſes & aux premiers Miniſtres. Elle craignoit de ſe trouver ſeule, livrée à elle-même. Quoique ſes douleurs fuſſent moins vives, elle ſentoit que ſes forces diminuoient, que la maladie augmentoit, & que ſa fin approchoit. Les remords venoient en foule la tourmenter : elle voyoit approcher le moment où elle alloit paroître au Tribunal de la Juſtice divine, pour y rendre un compte exact de ſes actions. Sa conſcience la jugeoit d'avance : elle lui préſentoit ces familles déſolées dont elle avoit injuſtement fait périr les chefs. Elle lui répétoit les cris plaintifs de cette multitude de malheureux qu'elle avoit livrés aux bourreaux : elle ne voyoit la mort qu'avec effroi, & la vie lui étoit odieuſe. Volkof étoit la dernière victime de ſon injuſtice ; c'étoit ſur lui que ſon idée venoit toujours s'arrêter. L'image de cet infortuné la ſuivoit par-tout : elle voyoit les bourreaux briſer ſes membres, déchirer ſon corps, & l'entendoit dire :

ANNE IWANOUNA. 1740.

ANNE IWANOUNA. 1740.

Elle ſera bientôt elle-même livrée à des bourreaux bien plus cruels par celui qui ſait venger l'innocence. Telle étoit l'état d'Anne Iwanouna, lorſqu'on préſenta ſur la table de ceux qui mangeoient dans ſa chambre un hure de (*) ſanglier. Elle étoit d'une énorme grandeur. Le haſard fit qu'on tourna du côté du lit de l'Impératrice la gueule qui étoit ouverte & laiſſoit appercevoir toutes les dents terribles dont l'animal étoit armé. Anne, accablée par les remords & par les idées les plus lugubres, jetta les yeux ſur cette hure, & ne la vit qu'avec horreur. Elle tomba en frénéſie, crut que c'étoit Wolkof qui lui apparoiſſoit ſous cette horrible figure, & la menaçoit des plus cruels tourmens. Elle s'écria : *Quelles dents menaçantes : il eſt tout prêt à me déchirer.* On courut à ſon lit, on lui demanda ce qu'elle vouloit dire. Elle avoit les yeux égarés ; ſa figure & ſes geſtes annonçoient ſon effroi : Elle s'écria encore : *C'eſt Wolkof qui veut ſe venger : ſa gueule eſt ouverte & toute prête à me dévorer.* On enleva promptement la hure de ſanglier : mais l'Impératrice la voyoit toujours ; ſa frénéſie augmenta de jour en jour : elle mourut enfin le 28 Octobre 1740, âgée de quarante-huit ans, huit mois, vingt jours.

Mort d'Anne Iwanouna.

Quelques modernes traitent de fable ridicule ce que les Ecrivains contemporains rapportent de Théodoric l'Amale, Roi des Oſtrogots en Italie. Selon ces derniers Théodoric fit périr, ſur d'injuſtes ſoupçons, Simmaque, homme reſpectable

(*) Quelques-uns diſent de poiſſon.

par ſa naiſſance & ſes mœurs. Le Roi reconnut par la ſuite ſon injuſtice & en conçut un ſi grand chagrin, qu'il devint triſte & rêveur au point que rien ne pouvoit l'amuſer. Il fut ſaiſi de frénéſie. Ayant vu ſervir ſur ſa table un poiſſon d'une énorme grandeur, qui avoit la gueule ouverte, les dents longues & tranchantes, il ſe figura dans ſa frénéſie que c'étoit Simmaque qui le menaçoit. Il mourut peu de tems après. Ce qui arriva à l'Impératrice de Ruſſie en 1740 avoit pu arriver à Théodoric en 526, tems auquel il mourut. Ce que je rapporte au ſujet d'Anne Iwanouna, m'a été atteſté par une multitude de perſonnes qui ont été en Ruſſie, & qui aſſurent qu'on répète encore aujourd'hui ce fait à Saint-Pétersbourg comme inconteſtable.

ANNE IWANOUNA. 1740.

Cette année eſt remarquable par la mort de trois Souverains. Frédéric-Guillaume mourut à la fin de Juillet, Charles VI, Empereur d'Allemagne, le 20 Octobre, & l'Impératrice de Ruſſie le 28 du même mois.

Anne Iwanouna, ſans être d'une beauté éclatante, avoit la figure agréable & l'air noble. Cette Princeſſe poſſédoit quelques-unes des qualités que demande le trône : généreuſe ſans prodigalité, magnifique ſans faſte, elle augmenta l'éclat que Catherine avoit donné à la Cour de Ruſſie. Elle ſavoit connoître le mérite, & l'employer à propos. Le Comte d'Oſterman étoit un habile politique : elle le fit ſon premier Miniſtre. Ses forces furent confiées à Munich à Laſci, qui furent toujours

ANNE IWANOUNA. 1740.

la faire triompher de ſes ennemis : ſes armées devinrent une école militaire où Lowendhal, Keith & pluſieurs grands hommes apprirent l'art de la guerre. Anne poſſédoit encore cet amour de la gloire qui conduit les Souverains à de grandes actions : deſirant de tranſmettre ſon nom à la poſtérité, elle fonda des écoles publiques pour l'inſtruction de la jeuneſſe. Le College des Cadets, où l'on enſeigne à trois cens Gentilshommes les langues étrangères, la danſe, les fortifications, à manier les armes, en un mot, tout ce qui eſt néceſſaire à des militaires, eſt un monument éternel de la grandeur de cette Souveraine. Elle l'établit dans le palais de Menzikof, qui, par-là, ſe trouve employé à un uſage bien plus utile qu'à étaler aux yeux de la nation le luxe d'un favori.

On pourroit mettre cette Princeſſe au nombre des femmes illuſtres, ſi elle avoit ſu réſiſter à ſes foibleſſes. Lorſqu'un homme lui plaiſoit, elle concevoit pour lui le plus violent amour, & ſacrifioit tout à cette paſſion. Le Comte de Saxe lui plut, elle mit tout en uſage pour le faire Souverain de Curlande, elle vouloit encore en faire ſon mari, parce qu'il étoit digne de l'être : mais une baſſe jalouſie, ſuite ordinaire d'une paſſion très-violente, fit changer ſes ſentimens à l'égard du Comte. On prétend qu'elle le ſurprit dans un moment où il donnoit lui-même des preuves d'amour à une jeune demoiſelle que la Princeſſe avoit à ſa ſuite. Cet inſtant fut fatal au Comte de Saxe : il lui fit perdre

le Duché de Curlande & le Trône de Ruſſie auquel il auroit pu parvenir. Un autre ſut, après le Comte, toucher le cœur d'Anne. Cette Princeſſe, toujours violente dans ſes paſſions, éleva ce nouvel amant au comble des grandeurs : ne pouvant le porter juſques ſur le trône de Ruſſie, elle parvint à lui faire avoir la Régence de cet Empire. Elle ſut qu'on blâmoit ſa conduite à cet égard, & en fut d'autant plus offenſée, qu'elle ne pouvoit ſe déguiſer ſon imprudence à elle-même. Sa colère s'irritant de plus en plus contre les mécontens, la conduiſit à la cruauté ; elle les fit périr dans les ſupplices. Chaque jour on voyoit immoler une nouvelle victime aux ſoupçons de l'Impératrice. Ces injuſtices ont tellement taché la mémoire d'Anne Iwanouna, que la poſtérité, qui demande toujours aux Souverains un compte exact de leurs actions, ne la mettra jamais au nombre des femmes qui ont illuſtré le diadême.

ANNE IWANOUNA. 1740.

CHAPITRE TREIZIEME.

IWAN III.

AUSSI-TÔT que l'Impératrice Anne fut morte, les Miniſtres, les Sénateurs, les Officiers Généraux & le Clergé s'aſſemblerent pour élire un Souverain. Ils ſuivirent les intentions de la dernière Impératrice, & le jeune Prince de Brunſwick-Lunebourg, qui n'avoit pas encore deux mois, fut proclamé ſous le nom d'I-

IWAN III. 1740.

IWAN III. 1740.

wan III. En ſuivant le nombre des Souverains de Ruſſie qui avoient porté le nom d'Iwan, on auroit dû lui donner celui d'Iwan V; mais on ne compte que depuis Iwan Baſiléowitz, ou Iwan le Conquérant, qui avoit porté le premier le titre de Czar.

Lorſqu'Iwan fut proclamé, le Duc de Curlande montra le teſtament de l'Impératrice Anne, par lequel elle le déclaroit Régent pendant la minorité du jeune Empereur, lui donnoit un pouvoir abſolu dans les affaires intérieures de l'Empire, & dans les affaires étrangères. Il étoit le maître de faire la paix & la guerre à ſa volonté, de diſpoſer des finances & des charges civiles & militaires. Ce teſtament portoit qu'au cas que le jeune Empereur mourût ſans poſtérité, qu'il n'y eût point d'enfans de la Princeſſe Anne, le Duc de Curlande pourroit, conjointement avec les Miniſtres, le Sénat, les Welt-Maréchaux, & les Généraux d'armée, nommer un nouveau Souverain. Cette Princeſſe, en appellant à la ſucceſſion le jeune Iwan, au préjudice de la Princeſſe Anne, ſa niéce, n'avoit conſulté en cela que ſon inclination à l'égard de Biren: elle vouloit qu'il y eût une longue minorité, & que ſon favori fût maître abſolu dans l'Empire. Le crédit de Biren étoit encore trop bien établi, pour qu'on lui reſiſtât: tout le monde conſentit à le reconnoître pour Régent de l'Empire.

Il dreſſa auſſi-tôt l'ordonnance ſuivante.

» Nous, Iwan III, par la grace de Dieu;

» Empereur & Souverain de toutes les
» Ruſſies, &c.

IWAN III. 1740.

» Savoir faiſons par la préſente à tous &
» un chacun, que par la volonté du Tout-
» Puiſſant, la très-illuſtre & très-puiſſante
» Dame Anne Iwanouna, Impératrice &
» Souveraine de toutes les Ruſſies, notre
» très-chere grand'Tante eſt décédée le
» vingt-huit de ce mois, vers le neuf heu-
» res du ſoir. La ſucceſſion au trône de
» Ruſſie ayant été confirmée par l'accep-
» tation & le ſerment de tous les Etats
» de l'Empire, & reconnue nous appar-
» tenir, comme ſucceſſeur nommé par Sa
» Majeſté Impériale dans ſa déclaration
» du ſeize de ce mois, & après Nous à
» nos freres à naître, ſelon l'ordre de pri-
» mogéniture, il a plu à Sa Majeſté Im-
» périale, notre très-chere grand'Tante
» Anne Iwanouna, Souveraine de toutes
» les Ruſſies, de glorieuſe mémoire, d'é-
» tablir le dix-ſept de ce mois une conſti-
» tution particulière touchant la Régence
» de l'Empire, juſqu'à ce Nous ayions
» atteint l'âge de dix-ſept ans, & de la
» ſigner de ſa propre main, avec ordre
» de la communiquer à tous nos fidéles
» ſujets, afin qu'ils puiſſent en avoir une
» entière connoiſſance, conformément à
» la copie imprimée qu'on joint à la pré-
» ſente; le tout ſelon la teneur des loix,
» ordonnances & réglemens émanés de la
» part de l'Empereur Pierre le Grand de
» glorieuſe mémoire, & après lui ſous
» l'heureux regne de Sa Majeſté Impé-
» riale.

» Comme en vertu de ladite déclara-

Iwan III. 1740.

» tion du seize Octobre, & du serment
» solemnel prêté en conséquence par tous
» les Etats de l'Empire, Nous Iwan III,
» Empereur & Souverain de toutes les
» Russies, montons sur le trône héréditaire
» taire de Russie, Nous avons ordonné
» d'en faire part à tous & un chacun par
» la présente déclaration, afin que tous
» nos fidéles sujets, tant ecclésiastiques
» que militaires, civils & autres, de quelque état & condition qu'ils soient, puissent en être informés, Nous obéir en
» toute fidélité, comme à leur Seigneur
» naturel & Empereur, maintenir inviolablement & jusqu'à ce que Nous ayons
» atteint l'âge de dix-sept ans, la constitution, le réglement & l'ordre établi
» par notre très-chere grand'Tante, la
» très-illustre & très-puissante Dame Anne
» Iwanouna, Impératrice & Souveraine
» de toutes les Russies, par rapport aux
» affaires ecclésiastiques, militaires, politiques & civiles, l'observer dans tous
» ces points & la confirmer par le serment, &c. »

L'original de cette ordonnance fut signé le même jour par tous les Officiers & tous les Ministres.

Le Régent, connoissant de quelle importance il étoit pour lui de se faire aimer du peuple & des grands, commença sa régence par abolir une partie des impôts, remit aux nobles un tiers des arrérages de la capitation, accorda la liberté à tous les galériens & à tous les prisonniers qui n'avoient point commis de crimes dignes de mort. Il augmenta les pensions de la

mere, du pere de l'Empereur & de la Princeſſe Eliſabeth. Il prenoit les véritables moyens de s'attirer l'affection des Ruſſes : tous s'empreſſoient de publier ſes louanges & lui donnoient, comme à l'envi, des marques de leur attachement. Les Etats allerent en corps le prier d'accepter une penſion de ſix cens mille livres, afin de le mettre en état de mieux ſoutenir la dignité de Régent, & de pouvoir récompenſer ceux qui le mériteroient Il leur dit que ce n'étoit ni pour ſa propre ſatisfaction, ni pour ſes intérêts particuliers qu'il s'étoit chargé du peſant fardeau de la régence; qu'il l'avoit fait uniquement pour déférer aux preſſantes inſtances & aux ordres de l'Impératrice, de glorieuſe mémoire, à laquelle il avoit des obligations infinies; qu'ils pouvoient être perſuadés qu'il adminiſtreroit les affaires de l'Empire avec toute la fidélité & toute l'attention poſſibles, ne ſouhaitant rien davantage que de rendre l'Empire de Ruſſie & l'état de chaque particulier heureux & floriſſant; qu'il rendroit une exacte juſtice à tout le monde, enfin qu'il regarderoit les Seigneurs Ruſſes comme ſes freres, &c. IWAN III. 1740.

La ſatisfaction de Biren étoit complete : monté au plus haut degré de puiſſance, il voyoit tout l'Empire s'humilier devant lui : le pere & la mere de l'Empereur étoient même ſoumis à ſes ordres. Un particulier, élevé ſi haut, eſt bien près de ſa chûte : l'envie le rend criminel aux yeux de tous ceux qui l'environnent : les moindres fautes lui ſont reprochées comme des

crimes, & ſes bienfaits ne ſont reçus qu'à titre de devoir. Ce ne fut qu'avec impatience que l'on vit les rênes de l'Empire dans les mains d'un homme que le caprice ſeul de la feue Impératrice avoit tiré du néant : le pere & la mere de l'Empereur ſe reprochoient à eux-mêmes de lui laiſſer occuper une place qui leur étoit dûe ; les grands de l'Empire rougiſſoient de recevoir ſes bienfaits ; tout paroiſſoit cependant tranquille dans Saint-Pétersbourg : mais ce calme n'étoit qu'apparent : on vouloit laiſſer Biren s'endormir dans une imprudente ſécurité, afin de le ſurprendre & de l'abattre plus aiſément. La Princeſſe Anne, mere d'Iwan, lui marquoit beaucoup d'affection, & publioit ſes louanges : mais elle faiſoit aſſembler chez elle, pendant la nuit, les Miniſtres & les Officiers, pour concerter avec eux les moyens d'ôter la régence à Biren, & de la prendre elle-même.

Iwan III. 1740.

Biren eſt arrêté & deſtitué de la Régence de l'Empire.

Enfin le Welt-Maréchal, Comte de Munich, ayant paſſé la nuit du dix-neuf au vingt Novembre chez cette Princeſſe avec les autres Officiers généraux & les Miniſtres, aſſembla un détachement des Gardes à pied, ſe mit à leur tête, ſe rendit à trois heures du matin au palais du Duc de Curlande, entra dans ſa chambre, le trouva couché, l'arrêta par ordre de l'Empereur, l'obligea de ſe lever promptement, &, ſans lui donner le tems de s'habiller, le fit lier & conduire à la grande-garde. Dès la pointe du jour, on le mena au Monaſtère d'Alexandre Nefski, d'où on le transféra au Château de Schleuſelbourg. On l'y conduiſit dans un carroſſe fermé, pour le

ſouſtraire à la fureur du peuple, qui vouloit le déchirer en pièces, quoiqu'il fût occupé quelques heures auparavant à chanter ſes louanges. Dans tous les pays, le peuple eſt ſujet à ces inconſéquences; il juge un homme diſgracié par ce qui lui arrive, plutôt que par ce qu'il a fait. On conduiſit la femme & les enfans du Duc dans le Château où il étoit détenu; le Général Biren, frere du Duc, fut envoyé à Kexholm. On n'accorda au Duc qu'un rouble par jour pour ſa ſubſiſtance, autant à ſa femme & à chacun de ſes trois enfans, ce qui faiſoit une piſtole en tout.

IWAN III. 1740.

Dès le jour même de la détention du Duc de Curlande, on publia une déclaration au nom du jeune Empereur. Elle contenoit en ſubſtance qu'Erneſt-Jean de Biren, Duc de Curlande, ayant été reconnu Régent de l'Empire, conformément aux diſpoſitions de la feue Impératrice Anne Iwanouna, de glorieuſe mémoire, s'étoit comporté d'une manière tout-à-fait contraire aux loix de l'Empire & aux diſpoſitions de Sa Majeſté Impériale; qu'il avoit marqué du mépris à la famille Impériale, notamment à leurs Alteſſes mere & pere de l'Empereur, qu'il étoit même allé contr'eux juſqu'aux menaces, ce qui déceloit ſes projets ambitieux & ſes vues dangereuſes; que pour les prévenir à tems, on ôtoit la régence de l'Empire audit Duc de Curlande, pour la conférer à la mere de l'Empereur, à laquelle on donnoit le titre de grande Princeſſe de toutes les Ruſſies, en lui remettant tout pouvoir & pleine puiſſance d'exercer la régence ſur les mê-

IWAN III. 1740.

mes principes & fondémens établis par la disposition de feue Sa Majesté Impériale. Cette ordonnance fut signée par tous les Ministres, les Officiers généraux, & par les chefs de différens états ; elle fut ensuite imprimée, lue à son de trompe & affichée dans tous les lieux publics de Saint-Pétersbourg, ce qui fut exécuté successivement dans toutes les autres villes de l'Empire. Le lendemain on envoya chez tous les Ministres étrangers, pour leur notifier le changement arrivé dans le gouvernement.

Le Duc de Curlande, accablé du coup qu'il venoit de recevoir, écrivit à la Princesse Régente de la manière la plus soumise; lui demanda pour toute grace d'avoir soin de ses enfans, ajoutant qu'il étoit tout disposé à passer le reste de ses jours en prison.

La Régente, connoissant le mérite du Comte d'Osterman, le pria de garder sa place de Ministre, & pour lui marquer sa sincere affection, elle lui envoya des présens considérables : Munich en reçut qui étoient dignes de ses services. Elle fit mettre en liberté tous les prisonniers qui avoient été arrêtés vers la fin du regne précédent. Cette Princesse gagna tous les cœurs par ses manières douces & affables, & par ses largesses. Elle fit arrêter un des freres de Biren qui faisoit faire à Mittau des préparatifs pour célébrer l'anniversaire de la naissance du Duc, ordonna de saisir tous les effets & tous les biens que ce dernier possédoit, tant dans ce Duché que dans l'Empire, & en distribua une partie

à ceux qui avoient ſervi l'État dans la guerre ou dans le miniſtère. IWAN III. 1740.

Cette Princeſſe déſirant de gagner tous les cœurs, & que les Ruſſes ſe félicitaſſent de l'avoir pour Souveraine, rappella tous les exilés & leur rendit les biens qu'ils poſſédoient avant leur diſgrace. Les Dolgorouki reſſentirent les premiers effets de ſa puiſſance : elle les rappella d'exil. Sa commiſération alla même chercher ceux qui gémiſſoient depuis dix ans ſous le poids de la miſere la plus affreuſe dans les déſerts d'Yakouska. L'on vit reparoître à la Cour les Dolgorouki, pere & fils, qui avoient précipité l'ambitieux Menzikof du faîte des grandeurs, dans le plus affreux des malheurs : ils y amenerent avec eux cette Catherine qui avoit été fiancée avec l'Empereur Pierre II. La Régente reçut cette Princeſſe avec bonté, rendit à ſes parens le bien qui leur appartenoit. Catherine épouſa par la ſuite un Prince ou Knées. Quel étrange contraſte dans la deſtinée de cette Princeſſe ! Au moment qu'elle alloit s'aſſeoir ſur le trône, à côté de l'Empereur, elle fut précipitée dans la plus affreuſe miſere, y paſſa dix ans & finit par être la femme d'un particulier. Les filles du malheureux Wolkof recouvrerent la liberté, & eurent la permiſſion d'aller paſſer le reſte de leur vie ſur une terre aſſez conſidérable qui avoit appartenu à leur pere.

Pendant que la Régente s'occupoit à réparer les maux que la feue Impératrice avoit faits à différentes familles, ſon bras s'appeſantiſſoit ſur celle de Biren. Elle fai- 1741.

IWAN III. 1741.

ſoit pourſuivre ſon procès. Les Commiſſaires le trouverent coupable d'avoir abuſé du crédit qu'il avoit ſur l'Impératrice Anne pour ſe faire nommer Régent de l'Empire, avec un pouvoir ſans bornes; d'avoir enlevé du tréſor royal des ſommes immenſes & de les avoir détournées à ſon profit; d'avoir manqué de reſpect à la famille Impériale; enfin d'avoir tramé des complots dont l'exécution auroit été funeſte à l'Etat. Les Commiſſaires qui avoient été nommés pour l'examiner, le jugerent & le condamnerent à avoir la tête tranchée : mais la Régente commua ſa peine en un exil perpétuel. Elle fit conſtruire un Fort à quelques lieues de Tobolsk & l'y envoya avec toute ſa famille : elle eut la généroſité de lui accorder une penſion aſſez conſidérable pour le faire ſubſiſter à ſon aiſe : mais ſes liens étoient ſi étroitement ſerrés, qu'il ne pouvoit ſortir du Fort. Il pria Son Alteſſe Impériale de lui accorder un Miniſtre Luthérien, & l'obtint. Le Duché de Curlande ſe trouvant vacant par la diſgrace de Biren, la Régente de Ruſſie fit dire aux Etats de ce Duché qu'ils pouvoient procéder à l'élection d'un nouveau Souverain, & leur notifia en même-tems qu'elle leur accorderoit toute ſa protection, s'ils vouloient élire le Prince Louis-Erneſt de Brunſwick-Lunebourg. Cette offre de la part d'une Puiſſance auſſi formidable que la Souveraine de Ruſſie, fut regardée comme un ordre : on le ſuivit.

La Cour de Ruſſie eut occaſion de donner au peuple des fêtes : la Grande Du-

cheſſe, Régente, accoucha le 26 Juillet d'une Princeſſe, qui fut tenue ſur les fonts de baptême par la Princeſſe Eliſabeth & par le Duc de Meckelbourg. Pendant qu'on étoit occupé à célébrer dans Pétersboug la naiſſance de la ſœur de l'Empereur de Ruſſie, on publioit dans Stockolm la guerre à cet Empire. Cette déclaration étoit à-peu-près conçue en ces termes. IWAN III. 1741.

„ Nous Frédéric, &c. Savoir faiſons „ à tous nos fidéles ſujets que, vu les „ fréquens préjudices qui nous ont été „ faits, ainſi qu'à notre royaume & à „ nos ſujets de la part de la Ruſſie, comme „ il paroît par les manifeſtes qui ont été „ publiés à ce ſujet; les infractions con- „ tinuelles qui ont été faites aux traités „ & alliances qui ſubſiſtoient entre les „ deux Puiſſances, Nous ſommes obligés, „ pour la ſûreté & proſpérité de notre „ Royaume, de prendre les armes, ſous „ la protection divine, & de déclarer en „ conformité, comme Nous le faiſons par „ ces préſentes, la guerre au Czar ré- „ gnant, en ſorte qu'à compter du jour „ de la date de ces préſentes, Nous dé- „ fendons, ſous peine de la vie, toute „ négociation, commerce & toute autre „ correſpondance, de quelque nom qu'on „ puiſſe la qualifier, avec les Provinces, „ Ports, Villes & lieux ſitués dans l'Em- „ pire de Ruſſie.

» C'eſt pourquoi Nous ordonnons à » notre Gouverneur général en Poméra- » nie, à nos Welt-Maréchaux, Gouver- » neurs généraux, Commandans & Ami- » raux, & à tous autres Commandans,

IWAN III. 1741.

» tant par terre que par mer, qu'ils aient, » ainſi que ceux qui leur ſont ſubordonnés, à diriger les choſes de manière » que notre préſente volonté ſoit non-» ſeulement rendue publique dans le plus » court eſpace de tems poſſible, ainſi qu'il » convient, mais encore de tenir la main » à l'exacte obſervation de cette déclara-» tion. A quoi tous & un chacun à qui » il appartient devront ſe conformer. En » foi dequoi Nous avons ſigné ces pré-» ſentes de notre main. Fait à Stockolm » dans le Conſeil, le 24 Juillet 1741, vieux » ſtyle. »

Peu de tems après le Roi de Suède fit encore publier une ordonnance par laquelle Sa Majeſté rappelloit tous ſes ſujets qui étoient au ſervice de la Ruſſie. En voici le précis. » Nous Frédéric, &c. „ Savoir faiſons, qu'ayant été obligés „ de déclarer une guerre ouverte à la „ Ruſſie, Nous enjoignons & ordonnons „ par ces préſentes à tous ceux qui ſont „ nés ou établis dans ce Royaume, & „ Nous doivent fidélité & obéiſſance, de „ quitter le ſervice du Czar, ou celui de „ ſes Alliés qui pourroient prendre part „ dans la préſente guerre, & de revenir „ dans ce Royaume, pour nous rendre „ & à notre Couronne la fidélité, l'hom-„ mage & le ſervice auxquels ils ſont obli-„ gés par les loix. Nous déclarons en „ même tems que ceux qui reviendront „ ſeront employés & admis dans notre „ ſervice ſelon leur mérite & capacité; „ mais que ceux qui reſteront au ſervi-„ ce du Czar ou de ſes Alliés, encour-

„ ront les peines dûes à ceux qui prennent les armes contre leur légitime Souverain & leur patrie, &c. IWAN III. 1741.

Sa Majeſté Suédoiſe fit publier, peu de tems après, un Edit par lequel elle accordoit le pardon aux déſerteurs.

Le Welt-Maréchal Comte de Munich, voyant que la guerre contre la Suède étoit inévitable, demanda à la Régente la permiſſion de ſe retirer, parce que ſa ſanté ne lui permettoit pas d'aller commander l'armée. Son Alteſſe Impériale, qui connoiſſoit le mérite de ce Général, & qui avoit fondé ſur lui l'eſpérance de triompher des Suédois, eut beaucoup de peine à lui accorder ſa demande: elle céda enfin à ſes inſtances, & jetta les yeux ſur le Welt-Maréchal Comte de Laſci pour commander les Ruſſes pendant la guerre qui étoit ſur le point de s'allumer. Etant informée que le Roi de Suède avoit fait publier une déclaration de guerre contre la Ruſſie, elle en fit publier une contre la Suède. Cette déclaration contenoit en ſubſtance, que la Suède avoit pluſieurs fois manqué au traité de paix conclu en 1721, entre elle & la Ruſſie; qu'elle venoit, contre le droit des gens, de déclarer la guerre à cette Puiſſance, ſans faire connoître ſes ſujets de mécontentement & ſans expoſer ſes griefs. Elle fit publier en même tems un Edit par lequel il étoit permis à tous les Suédois de reſter dans les Etats de l'Empereur de Ruſſie, avec promeſſe d'y jouir des mêmes prérogatives qui leur étoient accordées avant la déclaration de guerre.

Iwan III. 1741.

Les hoſtilités commencerent dès la fin de l'été entre la Suède & la Ruſſie. Le Welt-Maréchal Comte de Laſci, attaqua le 2 Septembre, près de Wilmanſtrand, un corps de dix mille Suédois, le battit, fit priſonnier le Général Wangel qui le commandoit, & s'empara de la place. Auſſi-tôt que la Régente reçut cette agréable nouvelle, Son Alteſſe Impériale ordonna qu'on l'annonçât dans tout l'Empire par des fêtes & des réjouiſſances.

La ſatisfaction que cette Princeſſe goûtoit ſur le trône, où elle étoit aſſiſe à côté de ſon fils, & où elle commandoit en Souveraine, ne fut pas de longue durée. Une révolution ſubite changea tout-à-coup ſa fortune & celle de ſon fils. Le teſtament de Pierre, confirmé par celui de Catherine première, appelloit la Princeſſe Elizabeth au trône: mais les Miniſtres qui s'étoient ſuccédés dans le gouvernement, l'en avoient toujours écartée. Quoique victime elle-même de ces injuſtices, elle les voyoit commettre avec tranquillité: pour faire valoir ſes droits, elle ne ſongeoit même pas à ſe faire des partiſans: les intrigues étoient tout-à-fait éloignées de ſon caractère: mais ſa douceur, ſes qualités intérieures, les graces de ſa figure lui attiroient l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui étoient à la Cour. Comme le nombre des mécontens eſt toujours conſidérable, parce qu'il eſt impoſſible que tout le monde participe aux faveurs, il s'en trouva pluſieurs ſous la régence d'Anne. Ils ſe perſuaderent qu'une révolution pourroit leur être favorable,

& qu'en plaçant Eliſabeth ſur le trône, ils ſe rendroient agréables à la nation. L'indifférence & la douceur de cette Princeſſe les ſervit dans leur projet. Ils le communiquerent à pluſieurs Officiers des gardes, à pluſieurs Courtiſans qui le goûterent tous, & promirent de le ſuivre. On aſſure que le Marquis de la Chétardie, Ambaſſadeur de France en Ruſſie, ſe mit à la tête, & qu'il diſpoſa tout. Quelques précautions que priſſent les partiſans d'Eliſabeth pour tenir ce projet caché, la Régente en fut inſtruite, ſans en connoître cependant les détails. Elle fit venir Eliſabeth au palais le 5 Décembre au ſoir, & lui dit: " On m'a avertie que vous „ conſpiriez contre l'Empereur & contre „ moi; que vous faiſiez tous vos efforts „ pour former un parti qui pût vous pla„ cer ſur le trône „. Eliſabeth fut tellement maîtreſſe d'elle-même, qu'elle conſerva dans cette conjoncture embarraſſante, l'air de la plus grande tranquillité. Elle répondit: " Si ma conduite eſt ſuſpecte „ à votre Alteſſe Impériale, elle peut me „ faire arrêter ſur le champ & s'aſſurer „ de ma perſonne „. La Régente étoit du nombre de ceux qui aimoient & eſtimoient Eliſabeth: elle écouta & crut ce qu'elle lui diſoit, & prit ſon air de tranquillité pour un ſûr garant de ſa ſincérité: elle la combla de careſſes, la renvoya, & ſe livra à une entière ſécurité. Sitôt qu'Eliſabeth fut ſortie du palais, elle envoya chercher ceux qui étoient à la tête de ſes partiſans, leur raconta ce qui venoit de lui arriver. Ils crurent qu'il n'y avoit point

IWAN III. 1741.

IWAN III. 1741.

de tems à perdre, qu'un inſtant ſeul pouvoit découvrir leur complot. Ils avertirent les Officiers qui étoient dans le ſecret, afin qu'ils priſſent les précautions néceſſaires pour empêcher les ſoldats de la garde de ſe mettre ſous les armes. Ceux-ci allerent promptement au palais, couperent les cordes des tambours, emmenerent ſept ou huit grenadiers auxquels ils confierent le ſecret, allerent au palais qu'occupoit Eliſabeth, la conduiſirent au quartier des gardes Préobrazinski. Un des Officiers qui l'accompagnoient leur dit: » Voi„ là la fille de Pierre le Grand, votre „ pere, elle vient au milieu de vous re„ clamer ſes droits au trône. Suivez-la; „ elle va vous conduire: partez, votre „ devoir le demande ». Ils ſe rangerent auſſi-tôt autour d'elle, & lui dirent qu'ils étoient tout prêts à verſer juſqu'à la dernière goutte de leur ſang pour elle. Cette Princeſſe ſe mit à la tête de cette troupe de grenadiers, qui n'étoit que de trois cens hommes, marcha au Palais, déclara ſon deſſein à ceux qui étoient de garde, les força de lui livrer paſſage: fit arrêter l'Officier qui commandoit ce jourlà, & qui avoit eu l'imprudence de s'endormir, pénétra juſqu'à l'appartement de l'Empereur, enſuite à celui de la Régente & de ſon époux, les fit conduire au palais qu'elle occupoit, envoya un détachement de grenadiers ſe ſaiſir des Comtes d'Oſterman, de Munich, du Baron de Mengden & des principaux Miniſtres de la Régente, qu'elle fit tous conduire à ſon palais. Eliſabeth, en annonçant

çant à la Régente ſa diſgrace, lui aſſura qu'elle n'avoit rien à craindre pour ſa vie, & qu'elle ſeroit traitée avec tous les égards qui étoient dûs à ſon rang. Cette étonnante révolution ne cauſa aucun tumulte dans Pétersbourg : les bourgeois paſſerent la nuit auſſi tranquillement que ſi le gouvernement fût reſté dans le même état.

IWAN III. 1741.

CHAPITRE QUATORZIEME

ELIZABETH PÉTROUNA.

LE ſix Décembre tous les Ordres de l'Etat s'aſſemblerent au palais, & déclarerent qu'ils étoient dans l'intention de ſuivre les dernières volontés de Pierre le Grand & de Catherine première. En conſéquence ils ſupplierent Elizabeth d'accepter la Couronne. Les Grenadiers, qui étoient reſtés ſous les armes, envoyerent une députation à cette Princeſſe pour la ſupplier de ſe déclarer leur Capitaine, & de ſouffrir qu'ils lui prêtaſſent ſerment avant tous ſes autres ſujets, tant civils que militaires. Sa Majeſté répondit qu'ils lui avoient donné des preuves trop certaines de leur zèle, pour qu'elle ne leur accordât pas la ſatisfaction qu'ils demandoient. On ſe hâta de faire mettre ſous les armes les troupes de la garniſon : Elizabeth alla ſe mettre à leur tête, &, dès le matin du même jour, elle fut proclamée Impératrice de toutes les Ruſſies.

ELIZABETH PETROUNA. 1741.

Le même jour elle fit publier le manifeste ſuivant.

ELIZABETH PETROUNA. 1741.

» Nous Elizabeth, première du nom, » Impératrice de toutes les Ruſſies, &c. » Savoir faiſons, &c.

„ Il eſt connu à tout le monde qu'en „ vertu des lettres patentes émanées le „ 15 Octobre 1740, la feue grande Da- „ me & Impératrice Anne Iwanouna avoit „ nommé avant ſa mort pour ſon ſucceſ- „ ſeur au trône de Ruſſie, ſon neveu, „ qui n'étoit alors âgé que de quelques „ mois; mais d'autant qu'à l'occaſion de „ cette minorité, pluſieurs perſonnes ont „ adminiſtré l'Empire d'une manière ſi „ peu convenable, qu'il s'en eſt ſuivi „ quantité de troubles, tant en dedans „ qu'en dehors du pays, & qu'il en au- „ roit pu, par la ſuite, réſulter de grands „ dommages, nos fidéles ſujets les Etats „ eccléſiaſtiques & ſéculiers, & en par- „ ticulier nos régimens des gardes, nous „ ont unanimement invitée à monter ſur le „ trône de nos peres, lequel nous appar- „ tient de droit, comme la plus proche „ héritière, afin de prévenir tous les „ troubles qui ſon à craindre pour l'a- „ venir. En conſéquence de cette invi- „ tation, & par le droit qui Nous ap- „ partient du chef de nos très-chers pere „ & mere, l'Empereur Pierre le Grand, „ & la grande Dame & Impératrice Ca- „ therine Alexiowna, comme auſſi pour „ condeſcendre aux vœux unanimes de „ nos fidéles ſujets, nous avons accepté „ la Couronne paternelle & l'Empire ſur „ toutes les Ruſſies, ainſi qu'il ſera plus

„ amplement deduit dans un autre mani-
„ feſte. En attendant Nous avons bien
„ voulu donner part de cet événement
„ à nos fidéles ſujets, afin qu'en conſé-
„ quence ils nous prêtent le ſerment ſo-
„ lennel.

ELIZABETH PETROUNA. 1741.

On envoya promptement des couriers porter cette nouvelle à tous les Miniſtres qui étoient dans les Cours étrangères, avec ordre à ces mêmes Miniſtres de déclarer de la part de Sa Majeſté Impériale, qu'à l'exemple de ſes ancêtres elle entretiendroit avec toutes les Cours de l'Europe la bonne intelligence déja établie, & qu'elle chercheroit même tous les moyens de l'augmenter.

Elizabeth chercha parmi les Généraux & les autres perſonnes de marque, des Miniſtres d'une capacité & d'une probité reconnue pour lui aider à gouverner l'Etat. Elle compoſa ſon Conſeil du cabinet d'onze Miniſtres, parmi leſquels on compte le Welt-Maréchal Laſci, le Prince de Heſſe-Hombourg, le Prince Czerkaski, le Comte Gallovin, &c.

Comme le premier manifeſte qu'elle publia à ſon avénement au trône avoit été fait à la hâte, elle en donna un ſecond trois jours après. Il étoit à-peu-près conçu en ces termes.

„ Nous Elizabeth première, &c.

„ Savoir faiſons à tous & un chacun
„ que le 7 Mai de l'année 1729. *V. S.*
„ après la mort de la très-illuſtre & très-
„ puiſſante grande Dame, Impératrice &
„ Souveraine de toutes les Ruſſies, Ca-
„ therine Alexiowna, notre mere, de

ELIZABETH PETROUNA. 1741

„ glorieuſe mémoire, tous nos fidéles
„ ſujets, tant eccléſiaſtiques que ſécu-
„ liers, ayant juré d'accomplir ſon teſ-
„ tament, l'Empereur Pierre II fut déclaré
„ ſon ſucceſſeur au trône Impérial de
„ Ruſſie ſelon la teneur du premier arti-
„ cle : &, pour ce qui regarde la ſucceſ-
„ ſion audit trône après la mort de ce
„ Prince, on trouve dans le huitième ar-
„ ticle les paroles ſuivantes : Si le grand
„ Prince vient à mourir ſans héritiers,
„ la Princeſſe Impériale Anne & ſes deſ-
„ cendans, après elle la Princeſſe Eliza-
„ beth, & enſuite la grande Princeſſe &
„ ſes deſcendans ſuccéderont au trône ;
„ de manière que les héritiers mâles ſe-
„ ront préférés aux femelles. Perſonne
„ ne pourra occuper le trône Impérial,
„ qu'il ne ſoit de la religion Grecque :
„ ceux qui poſſéderont d'autres couron-
„ nes en ſeront exclus.

„ Selon ce teſtament, Nous ſommes
„ devenue, dès le décès de Pierre II,
„ légitime héritière du trône paternel de
„ Ruſſie. Cependant, par les mauvais pro-
„ cédés & par les intrigues miſes en œu-
„ vre contre nous par le Comte d'Oſter-
„ man, qui étoit alors Grand-Maître de Sa
„ Majeſté Impériale, & qui, pendant le re-
„ gne de l'Empereut Pierre II, avoit le ma-
„ niement des affaires les plus importantes
„ de l'Empire, ce teſtament a été ſuppri-
„ mé. Par les intrigues du même d'Oſter-
„ man, dont les artifices & les procédés
„ ſi préjudiciables à l'Empire, nous ont
„ été connus, Nous avons été exclue du
„ trône, & la feue Impératrice Anne,

„ de glorieuſe mémoire, y a été élevée, „ nonobſtant notre droit inconteſtable, „ de l'aveu de tout le monde, comme hé- „ ritière légitime de notre trône pa- „ ternel. ELIZABETH PETROUNA. 1741.

„ Lorſque Sa Majeſté Impériale ſe trou- „ va, dans le mois d'Octobre de l'année „ 1740, attaquée d'une maladie mortelle, „ le Comte d'Oſterman dreſſa un régle- „ ment de ſucceſſion, lequel fut imprimé & „ publié le 6 du même mois, *V. S.*, & „ où il eſt ſtatué qu'Iwan, fils du Prince „ Antoine-Ulrich de Brunſwick-Lune- „ bourg, né de la très-illuſtre Princeſſe „ Anne, âgé de deux mois, ſera nommé „ ſucceſſeur au trône de Ruſſie, quoi- „ qu'il n'y ait aucun droit. Dans le même „ réglement on lui donna le titre de „ grand Prince de toute la Ruſſie. Le „ Comte d'Oſterman ne s'en eſt pas te- „ nu là; afin de nous exclure à jamais „ du trône paternel, qui nous appartenoit „ ſi légitimement, il n'a pas eu honte „ d'inſérer dans le même réglement, qu'a- „ près la mort du Prince Iwan, le Prin- „ ce ſon fils ſuccéderoit au trône, après „ celui-ci ſon petit-fils; & qu'au cas „ que le dernier vint à mourir, les au- „ tres Princes de Brunſwick-Lunebourg „ à naître de la Princeſſe de Meckelbourg, „ ſuccéderoient audit trône, quoique „ leurs parens n'y aient pas eux-mêmes le „ moindre droit. Il a plu à Sa Majeſté „ Impériale de ſigner ce réglement le 5 „ Octobre 1740, *V. S.* dans le tems „ qu'elle étoit le plus dangereuſement „ malade.

ELIZABETH PETROUNA. 1741.

„ Ce fut de cette manière, & par les „ intrigues mutuelles dudit d'Oſterman, „ & du ci-devant Welt-Maréchal Comte „ de Munich, que le 7 Octobre 1740, „ *V. S.* après la mort de Sa Majeſté Impé- „ riale, le Prince Iwan fut proclamé Em- „ pereur de toutes les Ruſſies. Comme „ nos Gardes & tous les régimens de „ campagne étoient alors ſous les ordres „ du Comte de Munich & du Prince An- „ toine-Ulrich de Brunſwick-Lunebourg, „ pere du Prince Iwan, ils étoient mai- „ tres de toutes les forces, & forcerent „ tous nos ſujets de ſe conformer audit „ réglement, de prêter hommage au „ Prince Iwan qui étoit déſigné Empereur, „ & de ſouſcrire à un autre réglement „ particulier concernant la régence pro- „ viſionnelle pendant la minorité. Le „ Comte d'Oſterman préſenta pluſieurs „ fois ce réglement à l'Impératrice, & „ parvint à le lui faire ſigner. Le Prince „ Antoine-Ulrich & la Princeſſe Anne „ ſon épouſe ſouſcrivirent eux-mêmes ces „ réglemens, comme leur frayant le che- „ min au trône.

„ Mais, à l'aide des Comtes d'Oſter- „ man, Munich & Gollowin, ils ont „ rompu le ſerment qu'ils avoient fait au „ ſujet de la régence. La Princeſſe Anne, „ épouſe du Prince de Brunſwich-Lune- „ bourg, s'eſt fait déférer par force la „ régence de notre Empire, & n'a pas „ craint de ſe faire donner le titre de „ grande Princeſſe, qui ne lui appartient „ en aucune manière, ce qui a cauſé „ beaucoup de deſordre & donné lieu à

„ de grandes vexations envers nos fidé-
„ les ſujets. Les Comtes d'Oſterman & ELIZABETH PETROUNA. 1741.
„ Gollowin ont établi, de concert avec
„ la Princeſſe Anne & ſon époux, au
„ préjudice de nos droits, & non ſans
„ beaucoup de danger pour notre per-
„ ſonne, un réglement particulier con-
» cernant la régence de l'Empire. Par ce
» réglement ils nous excluoient abſolu-
» ment du trône de Ruſſie, qui nous ap-
» partient ſelon toutes les loix divines &
» humaines.

» Après avoir donc délibéré ſur des
» déſordres ſi préjudiciables à l'Empire, &
» qui arrivent ſous le regne d'un enfant
» âgé ſeulement de quatorze mois, comme
» auſſi ſur les fréquentes vexations envers
» nos fidéles ſujets, & ſur les ſuites dange-
» reuſes qui peuvent en réſulter ; voulant,
» d'ailleurs, pouvoir à la ſûreté de notre per-
» ſonne Impériale, & prévenir, par la ſuite,
» tous ces maux, Nous ſommes, avec
» l'aide du Tout-Puiſſant & aux inſtances
» de nos fidéles ſujets, & particuliére-
» ment de nos Gardes du corps, montée le
» 6 de ce mois ſur notre trône paternel,
» ainſi qu'il a paru par le manifeſte pu-
» blié ce jour-là ; & quoique la Princeſſe
» Anne, le Prince Iwan ſon fils & la Prin-
» ceſſe Catherine ſa fille n'aient aucun
» droit au trône de Ruſſie, ainſi qu'il a
» été démontré ci-deſſus, Nous avons
» cependant bien voulu, eu égard à l'al-
» liance du Prince Antoine-Ulrich avec
» l'Empereur Pierre II, & à la parenté
» qui eſt entre Nous & la Princeſſe Anne,
» leur accorder Notre protection Impé-

» riale ; & , oubliant entièrement toutes
ELIZABETH PETROUNA. » leurs démarches préjudiciables à notre
1741. » égard, Nous avons ordonné qu'on les
» conduisît dans leur patrie avec tous les
» honneurs qui leur appartiennent, &
» avec des gratifications convenables. Le
» 9 Décembre 1741.

Signé, *ELIZABETH.*

En conséquence de ce manifeste, l'Impératrice Elizabeth fit partir, le douze du même mois, le Duc Antoine de Brunswick, la Princesse Anne, le Prince Iwan & la Princesse Catherine, & les fit conduire à Riga sous une escorte assez nombreuse. Elle donna trente mille roubles à l'Officier qui commandoit l'escorte, pour les défrayer sur la route.

1742. La nouvelle Impératrice, se faisant un devoir de gouverner l'Etat sur le plan que Pierre le Grand, son pere, avoit établi, supprima le Conseil du cabinet qui avoit été érigé depuis la mort de ce Prince, & rétablit le Sénat sur le même pied qu'il étoit sous le régne de ce Monarque. Selon les Lettres Patentes qu'elle donna pour rétablir ce corps, il fut stipulé qu'il seroit composé de onze Seigneurs, tous Russes de nation, & que Sa Majesté y présideroit. Elle établit en même tems une commission pour juger les prisonniers d'Etat, d'Osterman, Munich, &c. & déclara tous leurs biens confisqué au profit de la Couronne. Toutes les fois que l'on conduisoit le Comte d'Osterman de la forteresse au palais Impérial pour y être examiné, Sa Majesté Impériale se tenoit dans une chambre voisine de celle où se faisoit l'examen,

& d'où elle pouvoit tout entendre ſans être vue.

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

Cette Princeſſe, par un Edit du 27 Décembre, accorda le pardon à tous ceux qui avoient été condamnés à l'exil, aux galéres ou à la mort ſous les regnes précédens, & reſtitua les biens à ceux qui en avoient été privés, à l'exception néanmois de ceux qui étoient coupables de hautes malverſations, de vols, d'homicides, ou d'avoir détourné de groſſes ſommes de la Couronne. Elle rétablit dans leurs charges ceux qui en avoient été deſtitués. Ceux qui avoient détourné de la Couronne une ſomme qui n'excédoit pas cinq cens roubles, & qui n'étoient point en état de la reſtituer, furent déclarés quittes, ſans qu'on pût former aucune pourſuite contr'eux à ce ſujet.

Les dettes qui reſtoient à payer depuis 1719 juſqu'en 1730 pour des droits de douane, fermes, fournitures, contrats, &c. furent annulées.

La capitation de chaque Marchand fut fixée à cent dix copeks par an. Ceux qui depuis l'année 1730 avoient détourné quelque ſomme du tréſor Impérial, étoient condamnés à en reſtituer la ſimple valeur.

Ceux qui n'avoient pas préſenté leur compte au terme fixé par l'édit du 13 Octobre 1740, & avoient par-là encouru une peine pécuniaire, en furent déchargés, à condition d'être plus exacts par la ſuite. Enfin Elizabeth n'annonça que par les bienfaits ſa puiſſance aux Ruſſes.

Il eſt ordinaire de voir dans un nou-

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

veau gouvernement changer tous les gens en place : la révolution eſt preſque toujours totale. Mais Elizabeth avoit l'ame trop élevée pour ſuivre les uſages des hommes vulgaires : elle fit examiner la conduite de ceux qui poſſédoient les dignités, & ne les ôta qu'à ceux qui avoient abuſé de leur pouvoir. Cette Princeſſe, qui avoit le caractère naturellement doux, ſavoit ſe faire craindre & employer la ſévérité lorſque le bon ordre le demandoit. Un des grenadiers de ſa garde ayant commis une action indigne de ſon état, elle le dégrada & le réduiſit au rang de ſimple ſoldat, & déclara aux autres grenadiers de la même compagnie, que tous ceux qui dérogeroient à la nobleſſe & à la diſtinction qu'elle leur avoit accordée, ſeroient traités de la même manière.

Les Commiſſaires que l'Impératrice avoit nommés pour juger les Comtes du Munich & d'Oſterman, les condamnerent à mort : mais Sa Majeſté Impériale adoucit la peine & donna un manifeſte à ce ſujet. En voici le précis.

» Nous Elizabeth, &c. Le public a été » ſuffiſamment informé par notre mani- » feſſe du 9 Décembre 1741 de quelle » manière le ci-devant Comte André d'Oſ- » terman, grand Amiral & Miniſtre du » Cabinet, Nous a fait exclure du trône » paternel de toutes les Ruſſies. Y étant » parvenue de la manière que Nous avons » expliquée dans un mémoire précédent, » nous avons cru devoir faire arrêter ces » perturbateurs du repos public ; ſavoir » leſdits Munich, Oſterman, Gollowin,

» & pluſieurs autres leurs complices. » Afin que leurs criminels procédés puſ- » ſent être rendus publics avec leurs cir- » conſtances, Nous avons établi une » commiſſion particulière pour les exami- » ner. Oſterman avoue qu'il avoit dreſſé » lui-même les actes qui nous éloignoient » du trône. Outre ces délits commis con- » tre Nous, il s'eſt encore rendu coupa- » ble de pluſieurs autres tendans à la deſ- » truction de l'Empire. Il n'a pas rempli » ſes devoirs dans les dignités dont il étoit » revêtu; il s'eſt toujours conduit ſelon » ſon caprice, ſans appeller dans les af- » faires importantes les perſonnes qui » avoient droit de délibérer avec lui. Il » a négligé de faire rendre un compte » exact à ceux qui étoient chargés des » deniers de l'Empire. Il a toujours eu » ſoin d'écarter des charges les Ruſſes » d'origine. Il a détourné du tréſor des » ſommes conſidérables, ſans en prouver » l'emploi. Pendant ſon miniſtère il a dé- » ſolé pluſieurs familles en les rendant » ſuſpectes au Souverain. On paſſe ſous » ſilence pluſieurs autres malverſations » dont il eſt parlé dans les actes du pro- » cès.

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

» Le ci-devant Welt-Maréchal Comte » de Munich, loin d'appuyer, comme il » le devoit, le teſtament de l'Impératrice » Catherine, s'eſt au contraire donné de » grands mouvemens pour faire tomber en » des mains étrangères la régence de cet » Empire, ayant engagé le ci-devant Duc » de Curlande à s'en charger, & contri- » bué plus qu'aucun autre à la lui faire

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

„ déférer. Cependant Biren s'étoit à peine
„ mis en poſſeſſion de cette régence, que
„ Munich, par des vues particulières, con-
„ çut & exécuta le deſſein de l'en priver.
„ Comme il n'ignoroit pas l'affection que
„ les Gardes nous portoient, il leur perſua-
„ da que Nous & notre neveu étions
„ traités d'une manière indigne par le
„ Régent, & qu'il falloit ſe ſaiſir de ſa
„ perſonne, ajoutant qu'ils pourroient
„ enſuite ſe choiſir pour maître, ou le
„ Prince Iwan, ou Son Alteſſe Royale le
„ Duc de Holſtein.

„ On devoit naturellement croire qu'a-
„ près cette démarche, Munich ſe ſeroit
„ ſervi du pouvoir qu'il avoit en main
„ pour appuyer les droits que Nous avions,
„ Nous & notre neveu le Duc de Holſtein
„ à la ſucceſſion du trône de Ruſſie, d'au-
„ tant plus qu'il étoit convaincu par ſa
„ propre conſcience que ces droits étoient
„ inconteſtables : mais il en agit tout au-
„ trement ; il donna enfin les mains à
„ l'exécution d'un abominable projet qu'il
„ avoit d'abord déſapprouvé, & dont le
„ Baron de Mengden & le Comte de Mu-
„ nich, ſon fils, ci-devant Grand-Maî-
„ tre, lui avoient fait un ample rapport.
„ Depuis ce tems, il a cherché toutes
„ les occaſions de nous nuire contre ſon
„ ſerment & contre le devoir d'un fidéle
„ ſerviteur & ſujet. Bien plus, il s'eſt at-
„ taché d'une manière indigne de ſon
„ caractère & de la charge dont il étoit
„ revêtu, à épier toutes nos démarches
„ & ce qui ſe paſſoit à notre Cour. Afin
„ d'y mieux réuſſir, il avoit placé dans

„ notre palais un bas Officier, chargé en
„ apparence de l'inſpection des bâtimens; ELIZABETH PETROUNA. 1742.
„ mais en effet pour obſerver tout ce que
„ nous faiſions, afin de l'en inſtruire.

„ Quant à ſa conduite par rapport à
„ l'état militaire & au commandement
„ des armées, il a été convaincu de plu-
„ ſieurs malverſations très-préjudiciables
„ au bien public qu'il a abſolument négli-
„ gé, pour ne ſonger qu'à ſes propres
„ intérêts. Dans diverſes entrepriſes très-
„ importantes, il n'a pas daigné conſul-
„ ter les Généraux : par un effet de ſon
„ ambition, il n'a ſuivi que ſes volontés
„ & ſes caprices. Il a expoſé ſans aucune
„ néceſſité & en diverſes occaſions, les
„ troupes à des fatigues extraordinaires,
„ ce qui a fait périr grand nombre de
„ ſoldats. Non-ſeulement les moindres Of-
„ ficiers ont été punis par ſes ordres d'u-
» ne manière indigne, ſouvent ſans aſ-
» ſembler le Conſeil de guerre, & ſans
» avoir égard à leur rang d'Officiers ;
» mais il a encore fait ſubir à ceux de
„ l'Etat-major les mêmes châtimens qu'on
„ ordonne pour les ſimples ſoldats. Il a
„ eu l'audace, pendant la première cam-
„ pagne de Crimée, de faire porter des
„ mouſquets à pluſieurs Colonels, iſſus
„ d'anciennes familles Ruſſes, & leur a fait
„ faire le tour de l'armée, pour les ex-
„ poſer à la riſée des ſoldats. Quelques-
„ uns de ces Colonels étoient même liés
„ & garrotés. Ses amis, parens ou al-
„ liés, ont toujours été préférés dans la
„ diſtribution des emplois, quoiqu'ils ne
„ fuſſent recommandables par aucun mé-

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

„ rite perſonnel. Il s'eſt fait donner à „ pluſieurs repriſes des ſommes conſidé- „ rables, ce qui épuiſoit la caiſſe de l'Em- „ pire. Après qu'il eut été déclaré pre- „ mier Miniſtre, il ſe fit donner une pen- „ ſion exorbitante. Il a été convaincu de „ tous ces délits & s'en eſt avoué coupa- „ ble.

„ Le ci-devant Vice-Chancelier Michel „ Gollowin, a été le premier auteur des „ changemens ci-deſſus mentionnés par „ rapport à l'affaire de la ſucceſſion. Il dit „ lui-même à la Princeſſe Anne, Régen- „ te de l'Empire, qu'il étoit facheux que „ quelques-uns des articles concernant la „ ſucceſſion héréditaire ne fuſſent point aſ- „ ſez clairement expliqués & qu'il n'y „ fût pas fait mention des Princeſſes. „ Peu de tems après il dreſſa un mémoire „ pour être préſenté aux Miniſtres du „ cabinet : il tâchoit d'y prouver que les „ Princeſſes iſſues de la Régente avoient „ également droit au trône de Ruſſie..... „ Il a avoué qu'il regardoit la Princeſſe „ Anne comme Impératrice, & qu'il cher- „ choit à Nous exclure de la ſucceſſion „ héréditaire, ce qui étoit contre toutes „ les loix humaines. Il a encore avoué „ qu'il s'étoit apperçu qu'on détournoit „ des ſommes conſidérables du tréſor, „ mais qu'il n'en a jamais averti la Ré- „ gente, quoique ſon devoir le deman- „ dât.

„ Le ci-devant grand Maréchal de Le- „ wenwolde n'a point ignoré le teſtament „ de la feue Impératrice Catherine Ale- „ xiouna, notre très-chere mere, par

„ lequel Nous étions appellée à la ſuc- ELIZABETH
„ ceſſion du trône Impérial de Ruſſie dans PETROUNA.
„ le tems & dans les cas qui y ſont ſti- 1742.
„ pulés ; il n'a cependant fait aucune dé-
„ marche après la mort de l'Impératrice
„ Anne Iwanouna, pour en procurer l'exé-
„ cution. Au contraire, il a aſſiſté à tous les
„ Conſeils qui ſe ſont tenus, tant par rap-
„ port à l'établiſſement du Régent, que
„ pour ce qui concerne les changemens
„ prépoſés dans la ſucceſſion du trône
„ en faveur des filles de la Princeſſe An-
„ ne. Il a auſſi délibéré avec la Princeſſe
„ elle-même & avec André d'Oſterman,
„ ſur la manière de procurer l'Empire à
„ la Princeſſe, & en aſſurer la ſucceſſion à
„ ſes filles. Enſorte que, bien loin de
„ s'oppoſer, comme il y étoit obligé par
„ ſon ſerment, à des vues ſi préjudicia-
„ bles à l'Empire, il a, au contraire,
„ tâché de les avancer & a donné les mains
„ à tous les projets d'Oſterman. Au ſur-
„ plus, il s'eſt fait donner & a obtenu
„ pour lui-même des penſions ſur les re-
„ venus des ſalines dont il avoit la direc-
„ tion, & a obtenu qu'on ne pourroit
„ en aucun tems l'obliger à rendre comp-
„ te de la geſtion de ces ſalines, ce qui
„ eſt directement contraire aux ordon-
„ nances Impériales.

„ Le ci-devant Préſident du Collège
„ de Commerce, Mengden, a travaillé plus
„ que perſonne à faire déférer au ci-de-
„ vant Duc de Curlande la Régence de
„ l'Empire après la mort de l'Impératrice
„ Anne Iwanouna. Pour mieux y réuſſir
„ il a fauſſement publié qu'au cas que

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

„ Biren n'obtînt pas cette Régence, on „ pouvoit compter que tous les étrangers „ ſeroient exterminés.

„ Quant à ſes délits concernant ſa charge de Préſident du Collège de Commerce, on l'a trouvé coupable en pluſieurs points. C'eſt par ſon ordre & ſur ſes avis, qu'on a tranſporté hors de l'Empire une ſi grande quantité de grains, que le prix du blé en a hauſſé du double, ce qui a mis les ſujets dans le cas de ſouffrir. Les payſans, excités par le gain prodigieux qu'ils faiſoient par l'exportation, ſe ſont défaits de tout le blé qu'ils avoient, & ſe ſont trouvés eux-mêmes dans une extrême diſette, enſorte qu'on a été obligé d'en tirer de nos magaſins pour pourvoir à leur ſubſiſtance. Mengden a ordonné le tranſport des grains pour ſon propre profit, à l'inſçu du Collège, & ſeulement de l'avis de Munich, d'Oſterman & de Gollowin.

„ Par ce commerce, Mengden a agi directement contre la teneur des ordonnances, qui portent qu'aucun de ceux qui ont voix ou ſéance dans le Collège ne pourront en aucune manière ſe mêler de quelque trafic que ce ſoit. Cependant Mengden n'a pas laiſſé d'entreprendre le commerce des grains & de s'aſſocier avec des Marchands, auxquels il avoit avancé pour cet effet quinze mille roubles. Auſſi-tôt qu'il eut été nommé Préſident du Collège de Commerce, & qu'il alla faire la viſite des Manufactures, il reçut des préſens conſi-

„ dérables. Il voulut encore, contre la
„ teneur de l'ordonnance du feu Empereur
„ Pierre le Grand, notre très-cher pere,
„ changer le droit le change qui avoit été
„ établi ci-devant & qui a ſubſiſté ſi long-
„ tems.

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

„ Le Conſeiller actuel d'Etat, Iwan
„ Témiriazeff, dreſſa de ſon propre mou-
„ vement, pour ſes intérêts particuliers,
„ & afin de Nous éloigner du trône Im-
„ périal de Ruſſie, divers Mémoires ten-
„ dans à faciliter l'exécution du projet
„ pour aſſurer aux Princeſſes à naître de
„ la Régente Anne la ſucceſſion à l'Em-
„ pire. Il les remit lui-même à cette Prin-
„ ceſſe, qui le chargea d'en dreſſer un ma-
„ nifeſte, &c.

„ Si l'on avoit voulu examiner dans
„ toute la rigueur les délits des perſon-
„ nes ci-deſſus mentionnées, ſavoir d'Oſ-
„ terman, Munich, Gollowin & autres
„ complices, afin d'en découvrir toutes
„ les circonſtances & particularités, ils
„ auroient dû être interrogés ſur certains
„ articles, & ſubir la queſtion ordinaire
„ & extraordinaire; mais Nous les en
„ avons exemptés par un effet de notre
„ clémence naturelle, & avons ordonné
„ à l'aſſemblée de la Généralité de Guerre
„ & d'Etat de procéder dans cette affaire,
„ ſuivant qu'il paroiſſoit par des preuves
„ claires & évidentes, ſur le propre aveu
„ des complices, & ſelon les loix de l'Em-
„ pire. Le haut Tribunal ayant, en con-
„ formité, dreſſé leur ſentence, ils ont
„ été condamnés à ſubir la peine de mort,
„ ſavoir Oſterman à être roué, Munich

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

„ à être écartelé, & Gollowin, Mengden, „ &c. à être décapités, avec confiſcation „ de tous leurs biens, meubles & im- „ meubles; & quoique ces criminels mé- „ ritaſſent qu'on exécutât la ſentence de „ mort prononcée contr'eux, vu l'énor- „ mité des crimes par eux commis, en „ violation de leur ſerment, à la deſtruc- „ tion manifeſte de l'Empire & au préju- „ dice de la tranquillité publique, Nous „ avons cependant bien voulu, par un „ effet de notre tendreſſe maternelle & „ de la clémence naturelle qui nous a „ été donnée de Dieu, commuer la peine „ de mort en un exil; ordonnant qu'ils „ ſoient envoyés comme priſonniers en „ divers endroits, ſavoir Oſterman à Pe- „ reſowa, Munich à Pelin, Gollowin à „ Sermanga, Mengden à Kolinenskoi-Oſ- „ torg. Nous permettons à leurs femmes „ de les ſuivre, ſi elles le jugent à pro- „ pos, & voulons que tous leurs biens „ ſoient confiſqués, &c. le 2 Février „ 1742. Signé, ELIZABETH „. L'Impé- ratrice, par une ſuite de ſa généroſité, laiſſa les deux fils du Comte d'Oſterman dans les emplois qu'ils avoient à l'armée: ſa fille eut ordre de reſter à la Cour. Elle fit venir auprès d'elle le Duc de Holſtein-Gottorp, fils de ſa ſœur Anne, petit-fils de Pierre le Grand & de Catherine première. Elle lui fit embraſſer la religion grecque, parce qu'elle avoit deſſein de le déſigner pour ſon ſucceſſeur à l'Empire.

Sa Majeſté accorda à Biren, ancien Duc de Curlande, la permiſſion d'aller à Jeroſ-

law, où elle lui fit bâtir une fort belle maiſon, & lui accorda ſeize roubles par jour pour ſa ſubſiſtance & celle de ſa famille. Cette généreuſe Princeſſe ſembloit ſe faire un devoir d'adoucir les peines de ceux qui avoient été maltraités ſous les regnes précédens; elle fit venir à la Cour la Princeſſe Dolgorouki, que le feu Empereur Pierre II avoit été ſur le point d'épouſer, & lui fit un préſent de ſix mille roubles. ELIZABETH PETROUNA. 1742.

Elizabeth voulut, à l'exemple de Catherine première, ſe faire couronner: elle ſe rendit en conſéquence à Moſcou, y fit venir tous les Sénateurs & toutes les perſonnes de marque pour aſſiſter à cette cérémonie, qui ſe fit 6 de Mai avec la même pompe qu'on avoit vu au couronnement de ſa mere.

La Suède, fatiguée d'une guerre onéreuſe, fit des propoſitions de paix: mais la Ruſſie, fière de ſes avantages, ne voulut l'accepter qu'à des conditions trop onéreuſes; la guerre continua. Le Général Comte de Lowendhal prit Frédérichsham; le Velt-Maréchal Comte de Laſci, qui commandoit en chef l'armé Ruſſe, pourſuivit de place en place les Suédois commandés par le Comte de Lowenhaupt, & le Baron de Baddenbrok, les enferma auprès de Helſingfors entre deux rivières. Lowenhaupt & Baddenbrock furent rappellés à Stockholm, où on leur fit leur procès, & on les condamna à avoir la tête tranchée. Le Major-Général Bouſquet prit le commandement de l'armée, & ne trouvant aucun moyen de ſortir de

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

l'embarras où ces deux Généraux l'avoient mis, accepta la capitulation que Lasci lui proposa. Par cette capitulation, les Suédois furent obligés d'évacuer entièrement la Finlande, de laisser aux Russes toute leur artillerie & tous leurs magasins, tant de bouche que de guerre.

Le Général Lasci ne tarda pas à s'emparer de toute la Finlande : les Suédois consternés chercherent tous les moyens d'établir une paix solide avec la Russie : ils firent faire à Elizabeth les propositions les plus avantageuses, & pour l'engager à les accepter, les Etats de royaume s'assemblerent & élurent le six Novembre Pierre-Ulric de Holstein-Gottorp, neveu de l'Impératrice, héritier présomptif de la Couronne de Suède. Lorsque les députés de Suède allerent annoncer cette nouvelle à l'Impératrice de Russie & à son neveu, ils furent reçus avec tout l'accueil possible. Mais l'Impératrice n'expliqua point ses intentions à cet égard. Sa Majesté Impériale avoit dès lors conçu le projet de déclarer son neveu héritier présomptif du trône de Russie, & ne vouloit pas qu'il acceptât celui de Suède : comme elle désiroit y placer Adolphe-Frédéric de Holstein-Eutein, elle cacha ses intentions, afin de ménager les esprits & de les amener au but qu'elle désiroit. Elle chargea un Prêtre d'instruire son neveu dans la religion grecque, lui fit administrer l'onction & la communion suivant le rit grec, & le 20 Décembre elle publia le menifeste suivant.

» Elizabeth première, Impératrice de

» toutes les Ruſſies, &c. Nous avons
» ſuffiſamment fait connoître par deux
» manifeſtes publiés l'année paſſée, de
» quelle manière Nous ſommes montée
» ſur le trône de Ruſſie.

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

» Comme une véritable mere de la Patrie,
» Nous avons toujours pris un ſoin par-
» ticulier de la tranquillité & du ſalut de
» notre Empire, ainſi que de tous nos
» ſujets; & comme Nous croyons que
» rien n'y peut contribuer davantage que
» l'affermiſſement de notre trône, Nous
» nommons par les préſentes notre ſuc-
» ceſſeur à la Couronne Impériale, Pier-
» re, Duc Régent de Schlewitz-Holſtein,
» notre cher neveu, fils de notre très-
» chere ſœur ſon Alteſſe Impériale la
» Princeſſe Anne Pétrouna, & notre plus
» proche parent. Ainſi Nous ordonnons
» qu'on lui donne le titre d'Alteſſe Impé-
» riale, & Nous voulons qu'en confor-
» mité de la préſente ordonnance, tous
» nos ſujets, tant eccléſiaſtiques que ſé-
» culiers, reconnoiſſent & reſpectent le
» grand Prince Pierre Pétrouitz, fils de
» notre ſœur, comme notre légitime ſuc-
» ceſſeur, & que, pour cet effet, ils ayent
» à prêter ſerment devant l'autel ſur le
» ſaint Evangile, en baiſant la croix. Nous
» déclarons en même tems que tous ceux
» qui oſeront s'oppoſer à notre volonté,
» ſeront traités comme traîtres envers
» Nous & la Patrie: & afin que notre
» préſente ordonnance parvienne à la
» connoiſſance de tous, Nous voulons
» qu'elle ſoit publiée par-tout l'Empire ».

Le Roi de Dannemarck fit préſenter aux

ELIZABETH PETROUNA. 1742.

Etats de Suède un Mémoire, par lequel il remontroit qu'il avoit dans toutes les occaſions donné à la Suède des marques de ſon affection, & notamment pendant la préſente guerre, puiſque, malgré l'alliance offenſive & défenſive que Sa Majeſté Danoiſe avoit contractée avec l'Impératrice de Ruſſie, elle n'avoit accordé aucun ſecours à cette dernière. Il ſe plaignoit enſuite de ce que les Etats de Suède, indépendamment de tous ces témoignages d'affection, venoient de choiſir pour ſucceſſeur au trône un Prince, qui, de notorieté publique, avoit de grands différends à démêler avec le Dannemarck.

Pendant que les Suédois cherchoient les moyens de ſe procurer la paix avec la Ruſſie, les Polonois employoient de leur côté tous ceux qu'ils croyoient capables d'entretenir une bonne intelligence avec cette dernière Puiſſance. Nous avons vu qu'après la diſgrace de Biren, Duc de Curlande, Anne, Ducheſſe de Meckelbourg & Régente de Ruſſie pendant la minorité de ſon fils Iwan, avoit fait élire Duc de Curlande ſon beau-frere Louis-Erneſt de Brunſwick-Bevern. La révolution qui arriva en Ruſſie l'année 1741, & qui mit Elizabeth ſur le trône de cet Empire, engagea la Pologne à différer de ratifier l'élection de ce Prince, qui n'étoit pas agréable à la nouvelle Impératrice. Le Comte Maurice de Saxe, informé de ce qui ſe paſſoit dans ce pays, s'y rendit, pour voir s'il ne pourroit point faire valoir les droits qu'il avoit ſur le Duché de Curlande, en ayant deja été élu Souverain : le Marquis

de la Chétardie, qui avoit loué un hôtel à Moſcou pendant le ſéjour de la Cour dans cette ville, lui donna un logement chez lui, le préſenta à l'Impératrice. Sa Majeſté le reçut avec accueil, & lui fit rendre une terre qu'il avoit poſſédée en Ruſſie, & qui avoit été confiſquée ſous la régence de la Princeſſe Anne. ELIZABETH PETROUNA. 1742.

On aſſure que le Comte élevoit ſes vues au-delà du Duché de Curlande : l'Impératrice de Ruſſie n'étoit point mariée ; elle étoit encore jeune & avoit le cœur tendre ; Maurice poſſédoit toutes les qualités qui peuvent plaire aux femmes : mais Elizabeth n'étoit plus maîtreſſe de ſon cœur : elle ne vit dans le Comte qu'un homme d'un mérite diſtingué, & eut pour lui tous les égards qui lui étoient dûs. Le Comte, trouvant un obſtacle à ſes deſſeins, quitta la Ruſſie & alla joindre l'armée Françoiſe qui étoit en Allemagne. Il engagea peu après le Comte de Lowendhal à paſſer au ſervice de la France.

Elizabeth, toujours occupée du bonheur de ſes ſujets, porta dans le mois de Décembre pluſieurs ordonnances qui annoncent la ſageſſe de ſes vues. L'une défendoit, ſous des peines très-rigoureuſes, à tous les Ruſſes, de maltraiter en aucune manière quelqu'étranger que ce fût. Elle y annonçoit que l'Empire devoit aux étrangers la plus grande partie de ſa ſplendeur, & qu'il étoit juſte qu'ils fuſſent traités avec diſtinction & qu'ils jouiſſent eux-mêmes du bien qu'ils avoient procuré à l'Etat en le poliçant. Une autre défendoit de porter des habits d'étoffe d'or, d'argent

ou galonnés. Dans moins de 25 ans le luxe
ELIZABETH PETROUNA. 1742. s'étoit établi dans cet Empire au point qu'on étoit obligé d'employer les loix pour l'arrêter. Par un Edit il étoit ordonné aux Juifs de sortir incessamment de dessus les terres de l'Empire, avec défense d'emporter des bijoux, de l'or & de l'argent. Il étoit en même-tems ordonné que les dettes qu'ils avoient à prétendre leur fussent payées en cuivre.

1743. Cette Princesse savoit étendre ses soins au-delà de son vaste Empire : elle vouloit, comme nous venons de le voir, placer sur le trône de Suède un Prince de la Maison de Holstein : pour réussir dans ce grand projet, elle sut employer tout ce que la politique pouvoit lui inspirer de plus sage dans la conjoncture présente. Envain les députés de Suède lui proposoient un accommodement, & vouloient faire valoir auprès d'elle la complaisance qu'ils avoient eue de désigner son neveu pour successeur à la couronne de Suède. Elle répondoit que ce Prince, qui attendoit la couronne de Russie, ne pouvoit prendre celle de Suède ; que les dépenses exorbitantes qu'elle avoit faites pour soutenir la guerre, demandoient des dédommagemens plus considérables que ceux qu'on lui proposoit, & faisoit continuellement défiler des troupes en Finlande pour renforcer l'armée qui y étoit. Elle fit cependant insinuer aux Etats qu'elle étoit disposée à se relâcher de ses prétentions, si l'on vouloit élire héritier présomptif de la Couronne de Suêde Adolphe-Frédéric de Holstein-Eutein, Evêque de Lubeck. Cette proposition

proposition souffrit de grands débats. Il s'éleva un parti considérable pour l'Evêque de Lubeck, un autre en faveur du Prince des Deux-Ponts, & ce dernier étoit appuyé par la Cour de Dannemarck, qui commençoit même à lever des troupes pour empêcher l'élection du Prince de Holstein. L'Impératrice, informée des démarches que la Cour de Dannemarck faisoit pour faire échouer ses desseins, chargea ses Plénipotentiaires à Abo, où l'on tenoit les conférences pour la paix, de notifier à ceux de Suède qu'elle ne se relâcheroit en aucune manière de ses prétentions, à moins que les Etats ne choisissent pour présomptif héritier le Prince Evêque de Lubeck, & qu'au surplus elle aideroit la Suède de toutes ses forces contre quiconque voudroit l'attaquer. Sa Majesté Impériale, voulant prouver qu'elle étoit disposée à tenir ses promesses, ou à effectuer ses menaces, fit hâter tous ses préparatifs de guerre pour entrer en campagne dès que la saison le permettroit. Les Suédois, ne voulant pas s'opiniâtrer à soutenir une guerre qui leur devenoit de plus en plus onéreuse, proclamerent le 27 de Juin héritier présomptif de la Couronne de Suède le Duc Frédéric - Adolphe de Holstein, Administrateur de ce Duché & Evêque de Lubeck, & lui déférerent le titre d'Altesse Royale. Les préliminaires de la paix entre la Suède & la Russie furent signés le même jour à Abo par les Plénipotentiaires des deux Puissances. Il fut stipulé que la Suède céderoit à l'Empire de Russie, conformément au traité de

ELIZABETH PETROWNA. 1741.

ELIZABETH PETROUNA. 1743.

Nyſtadt, la Livonie, l'Eſthonie, l'Ingermanie, une partie de la Carelie, les Diſtricts du Fief de Vibourg, les Villages & Fortereſſes de Riga, de Dunamunde, de Pernau, de Revel, de Derpt, de Narva, de Kexholm, & toutes les autres Provinces nommées avec leurs villes, fortereſſes, ports, diſtricts, rivages & côtes appartenans à ces Provinces, & les îles qui ſe trouvent depuis les frontières de Curlande, le long des côtes de l'Eſthonie, de la Livonie, de l'Ingermanie & du côté oriental de Revel. Cette Couronne cédoit en outre à celle de Ruſſie la Province de Kimenegord dans le Duché de Finlande avec toutes ſes dépendances. L'Impératrice, de ſon côté, reſtituoit à la Suède le Duché de Finlande, la partie orientale de la province de Bothnie, Biorneborg, Abo, les îles d'Ahland, les provinces de Tavaſthus & de Nyland, avec la partie de la Paroiſſe de Pittis, en-deçà & à l'oueſt du dernier bras du fleuve Kimen ou Keltis, avec toutes ſes dépendances, de même que la partie de la Carelie ou fief de Kexholm, auſſi-bien que la Province de la Savolaxie, excepté la ville & la fortereſſe de Nytot & ſes frontières.

Les limites des deux Etats furent déſignées de manière à éviter par la ſuite toutes diſputes à ce ſujet. On convint qu'elles commenceroient au Cap nord du Golfe de Finlande, à l'embouchure du dernier bras à l'oueſt du Kimen, lequel bras ſe jette dans la mer, après avoir paſſé par la Seigneurie du grand Aborfors & le Village du petit Aborfors, remontant depuis

ſon embouchure juſqu'à l'endroit où ce dernier bras ſe jette dans le Kimen, de manière que tous les bras & l'embouchure du Kimen juſqu'à la mer, furent renfermés dans les limites, & tout ce qui ſe trouve à l'eſt ou au ſud du Kimen reſtoit à l'Empire de Ruſſie, & le côté de l'oueſt & du nord appartenoit à la Suède. Ces limites devoient continuer le long du Kimen, juſqu'à l'endroit où ce fleuve touche celles de Tavaſthus; deſquelles il ſuit les limites ordinaires entre Tavaſthus & les Provinces de Kimenegord, juſqu'à ce qu'il rencontre les limites où ſe joignent celles de Tavaſthus, de Salvolaxie & de Kimenegord. De-là les limites ſtipulées par les préliminaires tournoient vers l'eſt, le long des limites ordinaires qui ſéparent les fiefs de Kimenegord de celles de la Savolaxie, juſqu'à l'endroit où l'on convint de tirer une nouvelle ligne de limites à l'oueſt de Nyſlot, qui devoit toucher les confins ordinaires de Kimenegord. Les limites devoient continuer enſuite par une nouvelle ligne vers le nord, de manière que ſi Nyſlot ſe trouvoit exactement ſitué à l'eſt, il en reſteroit éloigné de deux milles de Suède. On convint d'établir les limites dans cet endroit, d'où elles devoient tourner vers le ſud-eſt, juſqu'au point où les confins de la Salvolaxie & de la Carelie Suédoiſe, ſuivant la paix de Nyſtadt, ſe rencontroient avec les limites de la Carelie Suédoiſe & Ruſſienne. On convint encore que tous les fleuves & ruiſſeaux qui ſépareroient les Royaumes, ſeroient auſſi partagés en eux-mêmes vers

ELIZABETH PETROUNA. 1743.

ELIZABETH PETROWNA. 1743.

la Carelie en partie Suédoiſe du fief de Kexholm, juſqu'à l'endroit où les nouvelles limites du Diſtrict autour de Nyſlot touchent les bornes dont on étoit convenu par la paix de Nyſtadt. Dans la Lape-Marque les limites reſteront entre les deux Royaumes telles qu'on en étoit convenu par le traité de Nyſtadt. La partie de la Carelie, appellée la partie du fief de Kexholm, qui appartenoit ci-devant à la Ruſſie, devoit demeurer pour toujours à la Suède, à laquelle elle fut cédée par le traité de Nyſtadt.

Voilà de quelle manière la paix fut conclue entre la Ruſſie & la Suède. Le Dannemarck, mécontent de voir qu'on eût eu peu d'égards à ſa recommandation dans le choix que l'on avoit fait d'un héritier préſomptif à la Couronne de Suède, fit des préparatifs pour attaquer cette dernière Puiſſance : mais l'Impératrice de Ruſſie fit dire à la Cour de Dannemarck par ſon Miniſtre, qu'elle étoit toute prête à défendre les Suédois de toutes ſes forces, & à appuyer de tout ſon pouvoir l'élection qu'ils avoient faite à ſa recommandation. Le Dannemarck menaça pendant longtems, fit quelques mouvemens, & entra enfin en accommodement.

Elizabeth, contente d'avoir forcé la Suède à recevoir un Souverain de ſa main, fit faire des réjouiſſances dans toute la Ruſſie.

Les Géographes qui avoient été envoyés depuis quelque tems dans le Nord afin d'y faire des découvertes, revinrent cette année à Saint Pétersbourg. Ils avoient par-

couru une partie de la Sibérie & passé par les endroits où étoient les Comtes de Munich & d'Osterman. Ils rapporterent que le Comte d'Osterman, qui étoit à Beresewa, fréquentoit tous les jours les Eglises Grecques, quoiqu'il n'eût point embrassé cette Religion, & que le Comte de Munich, qui étoit à Pelim, s'y portoit assez bien, quoique cet endroit fût très-malsain à cause de sa situation marécageuse. Il s'occupoit à cultiver un jardin qu'il avoit pratiqué auprès de son logement. Ils rapporterent encore que le Capitaine Berhing avoit échoué sur une île jusqu'alors inconnue, & qu'il y étoit mort de faim & de fatigue avec presque tout son équipage. Selon leur rapport le Capitaine Tscherikow, après avoir été séparé de Berhing, avoit eu le bonheur d'aborder les côtes de l'Amérique; mais ayant voulu y mettre pied à terre, il avoit été attaqué par les Sauvages & forcé de se rembarquer. Nous avons donné des détails circonstanciés sur cette expédition au commencement de l'Histoire des Russes, & nous croyons pouvoir y renvoyer le lecteur.

ELIZABETH PETROUNA. 1743.

La renommée publioit les vertus d'Elizabeth & le bonheur que ses sujets goûtoient sous son Empire: plusieurs peuples barbares voulurent l'avoir pour Souveraine. De ce nombre furent les Cara-Kalpaks, qui sont situés entre la rivière de Sir & la mer Caspienne. Avant de se soumettre à la Russie, ils ne vivoient que de rapines, & ravageoient tout le pays des environs. Cette nation étoit assez puissante & pouvoit mettre trente mille hommes sur pied.

ELIZABETH PETROUNA. 1743.

Pour preuve de ſa ſoumiſſion, elle rendit la liberté à dix mille Ruſſes qu'elle avoit enlevés dans différentes rencontres.

Pendant que la guerre étoit allumée entre la Suède & la Ruſſie, l'Impératrice fit transférer le Prince Antoine-Ulrick de Wolfenbutel, la Princeſſe Anne ſa femme, & leurs enfans, de la fortereſſe de Riga à Dunamunde. Elle craignoit que les Suédois ne leur facilitaſſent le moyen d'échaper.

Les précautions qu'Elizabeth prenoit pour ſa ſûreté ſembloient devoir la mettre à l'abri de tout danger : mais elle fut à la veille de ſe voir renverſer du trône & d'être la victime de ceux qu'elle en avoit elle-même renverſés. Les Lapucins, pere & fils, formerent, avec pluſieurs autres Seigneurs Ruſſes, le projet de rétablir ſur le trône le Prince Iwan, & de remettre la régence entre les mains de la Princeſſe Anne, ſa mere. Ils tenoient leurs conférences chez la Comteſſe de Beſtuchef, & étoient à la veille de réuſſir : mais l'amour des Ruſſes pour Elizabeth veilloit mieux à la ſûreté de cette Princeſſe que ſes gardes mêmes. Elle fut avertie des complots qui ſe tramoient contr'elle. On arrêta tous les complices, on les mit à la queſtion, ils y avouerent leur crime, & accuſerent le Marquis de Botta, Miniſtre de la Reine de Hongrie à la Cour de Ruſſie, d'être entré dans leur complot & de leur avoir promis la protection du Roi de Pruſſe. Ils furent jugés & condamnés à mort. Mais Sa Majeſté Impériale commua leur ſupplice en un exil. Elle demanda à

la Reine de Hongrie une juſte ſatisfaction contre ſon miniſtre, qui avoit quitté la Ruſſie & qui étoit paſſé en Pruſſe en qualité de Miniſtre, avant qu'on fût informé de ce qui ſe tramoit contre Elizabeth. ELIZABETH PETROUNA, 1743.

La Reine de Hongrie, guidée par cette prudence qui caractériſe toutes ſes actions, envoya un reſcrit à tous ſes Miniſtres dans les Cours étrangères. Sa Majeſté y tient un langage dicté par la juſtice même. Il doit être répété à toutes les nations : écoutons-le. « Selon toutes les regles du droit » & de la juſtice, le dernier des hommes » ne peut être condamné ſans avoir été » convaincu de quelque crime, ſans qu'il » l'ait avoué, & bien moins encore ſans » qu'il ait été entendu... Dans un cas ſi » grave & ſi extraordinaire, Nous Nous » prêtons à tout ce que l'on a exigé de » Nous : mais Nous ne pouvons ni con- » damner ni punir le Marquis de Botta » avec précipitation & ſans preuves juri- » diques; & comme ce dernier point eſt » évidemment impoſſible par ſa propre na- » ture, Nous pouvons d'autant moins » Nous départir de ce premier principe » de juſtice, que la (*) pièce ci-jointe four- » nit une nouvelle force à la préſomption » de l'innocence du Marquis de Botta, » & que Nous avons tout ſujet de croire » que ſon malheur n'a été cauſé que par » ceux dont il a découvert, par nos » ordres, avec fidélité & empreſſement, » les pernicieux deſſeins que la mauvaiſe » foi & l'inimitié leur avoit fait former,

(*) C'eſt une lettre de la Reine adreſſée au Roi de Pruſſe, & dont on trouvera l'extrait ci-après.

ELIZABETH PETROWNA. 1743.

» au grand préjudice de la Cour de Ruſſie
» & de la Souveraine de cet Empire ; dé-
» couverte qui devoit le mettre à l'abri
» de ce qui lui arrive aujourd'hui..... Per-
» ſonne ne pourra ſe perſuader que ce
» même Marquis de Botta, qu'on accuſe
» d'avoir voulu effectuer un changement
» dans le gouvernement de Ruſſie, ait fait
» tous ſes efforts pour faire ouvrir les
» yeux ſur les projets qu'on méditoit con-
» tre ce même Gouvernement. Malgré
» cela, Nous ſommes toujours prête à
» punir le Marquis de Botta, au cas qu'il
» ſe trouve coupable. Nous gardons le ſi-
» lence ſur beaucoup de choſes, parce
» que Nous aimons mieux pouſſer la con-
» ſidération à l'excès que d'y manquer
» même en apparence.

Voici le précis de la lettre de la Reine au Roi de Pruſſe.

.....» Le Miniſtre de Ruſſie dit à mon
» Chancelier, que la Cour de Ruſſie ſavoit
» que le Marquis de Botta s'étoit ingéré,
» pendant le ſéjour qu'il y avoit fait, dans
» les affaires domeſtiques de la Ruſſie ;
» qu'il avoit parlé avec mépris & peu reſ-
» pectueuſement du préſent Gouverne-
» ment, & avoit extraordinairement exalté
» le précédent ; qu'il s'étoit même oublié
» juſqu'à dire qu'il eſpéroit voir rétablir,
» pendant ſa vie, la précédente Grande
» Princeſſe, & qu'il ſauroit faire ſervir à
» ce but le Miniſtère dont on l'avoit re-
» vêtu pour la Cour du Roi de Pruſſe.....
» J'ai demandé la preuve de cette accu-
» ſation contre le Marquis de Botta, ne
» pouvant le punir ſans l'avoir convaincu.

» On m'a d'ailleurs assuré que ce Ministre
» s'est toujours comporté avec tant de
» prudence dans toutes les négociations
» où il a été employé, qu'il n'étoit pas
» possible de le croire coupable d'un pa-
» reil crime.... qu'il y avoit d'ailleurs d'au-
» tres circonstances, connues, pour la
» plupart, du public, & qui ne peuvent
» être conciliées avec ces plaintes.

ELIZABETH PETROUNA. 1743.

» Je ne pousserai pas plus loin mes ré-
» flexions; j'ajouterai seulement que le
» Marquis de Botta, à qui j'ai donné or-
» dre de se justifier, a non-seulement de-
» mandé son rappel, afin d'être plus à por-
» tée d'employer tout ce qui sera néces-
» saire à la défense de son honneur, mais
» qu'en même-tems il en a appellé au té-
» moignage de votre Majesté, si pendant
» sa seconde ambassade à Berlin il lui est
» échappé une seule parole qui puisse,
» même indirectement, être rapportée à
» ce dont on veut le charger; en me
» priant très-instamment de vouloir en
» écrire à votre Majesté pour être plu-
» tôt informée de son crime ou de son
» innocence.

» Je le rappelle donc, par ce courier,
» de la Cour de votre Majesté, & je la
» prie, en amie & en sœur, de vouloir
» en attendant, & jusqu'à ce qu'un autre
» Ministre, accrédité de ma part, y ar-
» rive, ajouter foi à ce que mon Secré-
» taire, qui y restera, pourroit être chargé
» d'y exposer en mon nom. Votre Majesté
» me fera beaucoup de plaisir de vouloir
» bien me marquer par sa réponse, si le
» Marquis de Botta, pendant son dernier

ELIZABETH PETROUNA. 1743.

» séjour à Berlin, qui a été assez long; » s'est rendu suspect en la moindre ma- » nière de ce dont on veut le charger.

Le Roi de Prusse déclara que le Marquis de Botta ne lui avoit jamais insinué la moindre chose qui pût avoir rapport à ce dont on l'accusoit en Russie. L'Impératrice de Russie, ayant été instruite de la réponse de Sa Majesté Prussienne; dit dans un Manifeste qu'elle adressa à ses Ministres dans les Cours étrangères; que le Roi de Prusse n'avoit pas été informé des complots du Marquis de Botta, puisque ce Monarque daignoit l'assurer, mais qu'il ne s'en suivoit pas de-là que le Marquis fût innocent. Elle envoya à la Reine de Hongrie l'extrait des dépositions de ceux dont on avoit fait le procès en Russie, & plusieurs autres pièces à la charge du Marquis. Enfin elle ordonna à son Ministre auprès de la Reine, d'insister sur une juste & prompte satisfaction à cet égard.

La Reine de Hongrie, convaincue de l'innocence du Marquis de Botta, voulut cependant satisfaire aux égards dûs à l'Impératrice de Russie : elle lui ordonna les arrêts, & établit une commission pour examiner son affaire & pour le juger. Ce Marquis, après avoir subi plusieurs interrogatoires, fut conduit au Château de Spielberg la nuit du 27 au 28 Mai. On peut croire que la Reine de Hongrie voulut en cela satisfaire aux égards que les têtes couronnées se doivent mutuellement. Elle l'exila peu de tems à Gratz, & envoya le Comte de Rosenberg, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, à Péters-

bourg, pour dire à Sa Majesté Impériale de Russie, que la Reine de Hongrie & de Bohême étoit prête à lui donner toute la satisfaction qu'elle demanderoit sur cette affaire, & que le Marquis de Botta étoit détenu en prison, où il resteroit aussi longtems que Sa Majesté Impériale le jugeroit à propos. L'impératrice de Russie fit répondre à l'Ambassadeur de la Reine par son Grand Chancelier, qui dit à ce Ministre que Sa Majesté Impériale étoit satisfaite de la démarche que la Reine faisoit en lui envoyant un Ambassadeur pour accommoder cette affaire; qu'elle laissoit Sa Majesté la maîtresse de rendre au Marquis de Botta la liberté, quand elle le jugeroit à propos, Sa Majesté Imperiale ne conservant aucun ressentiment contre lui, & ne souhaitant pas qu'il lui fût fait par la suite aucun mal. La Reine rappella peu de mois après le Marquis, & lui rendit sa confiance. ELIZABETH PETROVNA. 1743.

Il arriva au Marquis de la Chétardie, Ambassadeur de France auprès de l'Impératrice de Russie, une aventure aussi singulière, pour le moins, que celle du Marquis de Botta. Nous avons dit plus haut que cet Ambassadeur étoit à Saint Pétersbourg lorsque la révolution qui plaça Elizabeth sur le trône de Russie arriva, & qu'il y avoit eu beaucoup de part. L'Impératrice lui avoit, depuis ce tems, donné les plus grandes marques d'amitié: il fit un voyage en France: lorsque l'Impératrice lui donna son audience de congé, aux présens qu'elle avoit coutume de faire aux Ambassadeurs en pareille occasion, 1744.

ELIZABETH PETROUNA. 1744.

elle en ajouta qui marquoient véritablement l'amitié qu'elle avoit pour lui. Lorſqu'il revint à ſa Cour elle le reçut avec le plus grand accueil; on lui meubla un hôtel magnifique; il accompagnoit Sa Majeſté dans tous ſes voyages & étoit de toutes les parties de plaiſir, quoiqu'il n'eût point encore eu d'audience publique. Sa Majeſté fit cette année un voyage à Moſcou, le mena avec elle, lui donna pendant quelque tems les mêmes marques d'amitié : mais le 17 Juin elle envoya à cinq heures du matin chez lui le Général Uſchakoff, accompagné du ſieur Weſſelouski, de deux Membres du Senat, d'un Lieutenant & de vingt-quatre ſoldats aux gardes, pour lui notifier que Sa Majeſté lui ordonnoit de ſortir dans vingt-quatre heures de Moſcou, & le plutôt poſſible des Etats de l'Empire, & de rendre l'Ordre de Saint André, dont il étoit décoré; qu'elle avoit la bonté de lui laiſſer l'ordre de Sainte Anne, qui eſt celui de Holſtein. Le Général Uſchakoff dit au Marquis, que Sa Majeſté lui laiſſoit la liberté de diſpoſer de ſes effets & de ſes meubles de la manière qu'il jugeroit le plus convenable, afin qu'on les lui envoyât où il le jugeroit à propos, & qu'elle avoit chargé l'Officier qui devoit l'accompagner juſqu'aux frontières, de lui procurer les chevaux de relais & tout ce dont il pourroit avoir beſoin en chemin.

L'Impératrice de Ruſſie, pour juſtifier aux yeux du public ſa conduite à l'égard du Marquis de la Chétardie, délivra à tous les Miniſtres étrangers à ſa Cour, &

envoya à tous ceux de Ruſſie dans les Cours étrangères le reſcrit ſuivant. ELIZABETH PETROUNA. 1744.

» Elizabeth première, &c. Nous vous » faiſons ſavoir par la préſente, que le » Marquis de la Chétardie, Brigadier des » troupes du Roi de France, & qui pendant le dernier ſéjour qu'il a fait à notre Cour, y étoit ſur le pied de ſimple » particulier, ſans être revêtu d'aucun caractère public, oubliant ce qu'il devoit » au Roi ſon maître & ce qu'il ſe devoit » à lui-même, a porté les choſes à une » telle extrêmité, qu'on auroit pu craindre avec raiſon qu'il n'en fût réſulté des » troubles dans tout l'Empire.

» Ce Marquis, non content d'entretenir des correſpondances illicites dans » les pays étrangers & d'y faire des rapports indécens de ce qui ſe paſſoit dans » notre Cour, ainſi qu'on peut le prouver par les originaux de pluſieurs de ſes » lettres qui nous ſont tombées entre » les mains, a fait depuis peu tous ſes » efforts pour lier un complot dans lequel il vouloit même impliquer le Clergé de notre Empire, à deſſein de renverſer le préſent Miniſtère.

„ Quoique, par une conduite ſi in„ excuſable, le Marquis de la Chétardie „ ait encouru notre plus haute indigna„ tion, & mérité d'en reſſentir les ef„ fets, ſur-tout après la diſtinction avec „ laquelle il a été traité à notre Cour, » & dont tous les Miniſtres qui y réſi„ dent ont été témoins: Nous avons bien „ voulu, en ne conſultant que notre mag„ nanimité naturelle, ne pas agir à ſon

ELIZVBETH PETROUNA. 1744.

„ égard, comme Nous aurions été en „ droit de faire; & Nous nous ſommes „ contentée d'ordonner qu'il eût, ſans „ parler à qui que ce pût être, à ſortir de „ notre Cour dans l'eſpace de vingt-„ quatre heures, & enſuite de tout l'Em-„ pire le plus promptement qu'il ſeroit „ poſſible.

» Nous ſommes très-perſuadée que ce » Marquis a tenu une conduite ſi blâma-» ble à l'inſçu du Roi ſon maître: ainſi » Nous eſpérons que Sa Majeſté Très-» Chrétienne ne permettra point que le „ forfait commis par un de ſes ſujets pro-„ duiſe aucune altération à ſon amitié „ envers Nous, de laquelle Nous faiſons „ tout le cas poſſible, & que Nous ſom-„ mes toujours diſpoſée à cultiver en tout „ ce qui dépend de Nous „.

Cet événement occaſionna beaucoup de diſcours dans l'Europe. Il pouvoit s'y trouver quelque vérité: mais ce ſeroit manquer aux loix de l'hiſtoire, ſi nous les rapportions. Ce fait, comme pluſieurs autres, eſt encore trop près de nous, pour qu'on puiſſe diſtinguer le vrai d'avec le faux. Tous les événemens qui regardent de ſi près les têtes couronnées reſtent quelque tems enfermés dans le ſecret des cabinets; ils en ſortent enfin & ſe répandent dans le public. Le tems eſt, rélativement à l'hiſtoire, un creuſet qui ſépare l'alliage d'avec le véritable métal.

L'Impératrice de Ruſſie, voyant que le Grand Duc ſon neveu entroit dans la dix-ſeptième année de ſon âge, réſolut de le marier; elle lui chercha une femme

digne de lui, jetta les yeux sur Catherine d'Anhalt-Zerbest, fille du Prince d'Anhalt-Zerbest, & de la Princesse de Holstein, sœur du Prince Héréditaire de Suède; engagea sa mere, qui étoit alors veuve, à l'amener en Russie. Ces deux Princesses arriverent à Saint Pétersbourg le 14 de Février, se rendirent à Moscou : la Cour y étoit alors. L'Impératrice leur fit tout l'accueil possible. ELIZABETH. PETROUNA. 1744.

Le Roi de France envoya le sieur d'Aillon en Russie pour remplacer le Marquis de la Chétardie. Voici le discours que ce Ministre tint à Sa Majesté Impériale le 27 Mars, lorsqu'il eut sa première audience de l'Impératrice. 1745.

» La lettre que j'ai l'honneur de re-
» mettre à votre Majesté Impériale, &
» par laquelle le Roi m'accrédite auprès
» d'elle, en qualité de son Ministre Plé-
» nipotentiaire, est un témoignage bien
» éclatant de l'amitié de Sa Majesté pour
» votre personne Auguste, & de son ad-
» miration pour des vertus qui frappent
» & fixent les yeux de tout l'univers.
» Les glorieux & utiles travaux de Pierre
» le Grand porterent un peuple recon-
» noissant à le proclamer Empereur &
» pere de la Patrie; les éminentes qua-
» lités que votre Majesté Impériale ras-
» semble, engagent les Nations à confir-
» mer les suffrages de celle qui a le bon-
» heur de vivre sous les sages loix de
» votre Majesté Impériale.

» Le Roi mon maître ne m'a rien tant re-
» commandé que de faire connoître à
» votre Majesté Impériale combien il dé-

ELIZABETH PETROUNA. 1745.

» ſire de vivre avec elle dans la plus par-
» faite intelligence. Trop de terres ſépa-
» rent les Etats reſpectifs, pour être dans
» le cas de ſe vouloir du mal & de pou-
» voir s'en faire : mais les plus grandes
» diſtances ſe rapprochent, lorſqu'on veut
» ſe rendre réciproquement utile. Digne
» fille d'un des plus grands Monarques
» qui aient paru, & ſans ceſſe attachée
» à marcher ſur ſes traces, votre Majeſté
» Impériale ne peut ignorer quels étoient
» ſes ſentimens & ſes vues par rapport à
» la France. Les tems n'ont point changé.
» Que je m'eſtimerois heureux ſi, pen-
» dant mon miniſtère, les choſes pou-
» voient être amenées à un point qui
» conſtatât qu'également les déſirs des
» deux Cours n'ont point varié ! Votre
» Majeſté Impériale daigneroit-elle me
» permettre qu'en mon particulier je me
» félicitaſſe de la commiſſion dont j'ai
» l'honneur d'être chargé. La joie que
» j'en reſſens doit être à votre Majeſté Im-
» périale un garant aſſuré de l'attention
» que j'apporterai à mériter ces mêmes
» bontés dont elle m'a honoré pendant
» le cours de ma première miſſion ».

Le Grand Chancelier fit, au nom de Sa Majeſté Impériale, la réponſe ſuivante.

» L'Impératrice ayant déclaré tant de fois
» combien elle ſouhaitoit de vivre dans
» une parfaite amitié avec Sa Majeſté le
» Roi de France, eſt très-ſatisfaite de voir
» reparoître à ſa Cour un Miniſtre auſſi
» capable d'entretenir cette bonne correſ-
» pondance & d'éloigner tout ce qui pour-

» roit empêcher la bonne harmonie entre
» les deux Puiſſances. Au reſte, Monſieur
» le Miniſtre Plénipotentiaire peut être
» aſſuré de la haute bienveillance de Sa
» Majeſté Impériale „.

ELIZABETH PETROUNA. 1745.

L'Impératrice unit enfin le Grand Duc de Ruſſie, ſon neveu, & héritier préſomptif de la Couronne de cet Empire, à Catherine d'Anhalt-Zerbeſt, le premier Septembre de cette année. Cette cérémonie ſe fit avec toute la pompe qu'on pouvoit attendre dans cette occaſion.

1746. Mariage de Pierre, Duc de Holſtein-Gottorp avec Catherine d'Anhalt-Zerbeſt.

Elizabeth, voyant que pluſieurs Seigneurs avoient conçu le déſir de rétablir ſur le trône de Ruſſie le Prince Iwan, & de donner une ſeconde fois la régence à la Princeſſe Anne ſa mere, comme nous l'avons marqué plus haut, réſolut de prendre toutes les précautions néceſſaires pour éviter les ſuites de cette conjuration. Elle fit tranſporter le jeune Iwan dans une Forteresſe de Sibérie, fit conduire ſa mere dans une Iſle aux environs d'Archangel. Ce pays étoit très-rude : l'infortunée Princeſſe y languit quelques mois, & quoiqu'Elizabeth eût ſoin de lui procurer tous les ſoulagemens qu'on pouvoit lui fournir dans ſa captivité, elle mourut le 18 Mars 1746, à l'âge de 28 ans. Elle avoit épouſé, comme on l'a vu, le Prince Antoine-Ulrich de Brunſwick-Wolfenbuttel, dont elle avoit eu quatre enfans, deux Princes & deux Princeſſes. Le premier des Princes fut appellé au trône par Anne-Alexiouna, régna quelques mois, fut enſuite exilé en Sibérie, comme on vient de le voir, & y périt

ELIZABETH PETROUNA. 1746.

misérablement en 1764. L'aînée des Princeſſes nâquit pendant que ſa mere étoit Régente. Anne eut ſa ſeconde fille & ſon ſecond fils pendant ſa captivité.

Elizabeth ordonna qu'on apportât à St. Pétersbourg le corps de la Princeſſe Anne, & le fit enterrer avec beaucoup de pompe dans le tombeau de ſa mere.

1747

On amena à Saint Pétersbourg ſept Japonois, qui avoient été jettés ſur les côtes du Kamchatka au commencement de l'Année 1746. L'Impératrice ordonna qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit néceſſaire & qu'on les reconduisît au Kamchatka, lorſqu'ils s'ennuyeroient de demeurer en Ruſſie.

L'Impératrice de Ruſſie fit cette année un traité avec l'Angleterre : par ce traité elle s'engagea à tenir ſur les frontières de Livonie un corps de trente mille hommes d'infanterie & cinquante galeres ſur les côtes, afin d'être employés en tel endroit & autant de tems que Sa Majeſté Britannique le demanderoit. L'Angleterre s'engagea de ſon côté à fournir à Sa Majeſté Impériale un ſubſide de vingt millions par an, pour la dédommager des frais que cet armement pourroit lui couter.

Pendant qu'Elizabeth cherchoit tous les moyens d'augmenter le nombre de ſes alliés du côté de l'Europe, elle en perdit un très-puiſſant dans l'Aſie : Thamas-Koulikan, cet uſurpateur du trône de Perſe, fut maſſacré. Il s'étoit attiré par ſes cruautés la haine générale des Perſans : on aſſure qu'il les avoit pouſſées au point de faire dreſſer dans la Capitale pluſieurs py-

ramides des têtes qu'il avoit fait couper, & que ſon avarice égaloit ſa cruauté : pour accumuler des tréſors il établiſſoit les impôts les plus onéreux. Le peuple, après avoir long-tems gémi ſous ſa tyrannie, ceda enfin à ſon impatience, & s'en délivra. Son neveu même ſe mit à la tête des mécontens, corrompit les gardes de ſon oncle, entra pendant la nuit dans ſon appartement avec ſes complices. Thamas s'éveilla au bruit que firent ſes aſſaſſins, prit ſes armes, ſe défendit avec un courage incroyable, en tua pluſieurs : mais il ſuccomba ſous les coups de la multitude. On lui coupa la tête & on l'expoſa en public. Son neveu s'empara de ſes tréſors, les diſtribua aux Grands, qui le proclamerent Roi : mais il ne reſta pas longtems ſur le trône. Depuis cette révolution, la Perſe eſt déchirée par les guerres civiles. ELIZABETH PETROUNA. 1747.

Les arts & les ſciences commençoient à fleurir en Ruſſie, ſous la protection des différentes Impératrices qui s'étoient ſuccédé : elles avoient, à l'imitation de Pierre le Grand, fait apporter dans la maiſon de l'Académie des Sciences tout ce qu'on avoit pu trouver de plus rare dans les différentes parties du monde : mais le feu prit à cette maiſon & réduiſit en cendres cette ſuperbe collection.

Ce ne fut pas le ſeul malheur que le feu cauſa à la Ruſſie. La Ville de Moſcou fut preſque toute réduite en cendres dans le mois de Mai 1748 : on compta juſqu'à cinq mille maiſons qui furent conſumées par les flammes. L'Impératrice y envoya 1748

des ſommes conſidérables pour qu'on les diſtribuât à ceux qui avoient le plus perdu.

ELIZABETH PETROUNA. 1748.

1749. Le ſieur de Leſtock, Directeur Général du Collège de Médecine, ayant été convaincu d'avoir entretenu des correſpondances ſecretes avec les ennemis de l'Etat, fut condamné à mort : mais l'Impératrice, qui s'étoit fait une loi de ne faire périr aucun de ſes ſujets, commua la peine en un exil, l'envoya au Kamchatka, & lui accorda un rouble par jour pour ſa ſubſiſtance. Sa Majeſté donna ſa place de Directeur Général du Collège de Médecine & de Chirurgie au ſieur Boerhaave, avec une penſion de ſept mille roubles.

La fille unique du Duc de Biren obtint de l'Impératrice la permiſſion de ſe préſenter à la Cour. Sa Majeſté lui permit d'y reſter, de prendre le titre d'Alteſſe, & lui fit préſent de trois mille roubles.

La douceur, bien mieux que la cruauté, attire les peuples à l'obéiſſance. Les Baſchkirs étoient une horde de Tatars nombreuſe & puiſſante qui avoit toujours ſecoué le joug de la Ruſſie, laquelle renouvelloit ſans ceſſe ſes efforts pour la dompter, parce qu'elle poſſédoit un terrein rempli de mines d'or & d'argent. On leur vanta les qualités d'Elizabeth ; ils lui envoyerent des députés pour l'aſſurer de leur ſoumiſſion, & pour la prier de confirmer le choix qu'ils avoient fait en prenant pour leur Kan un des deſcendans de Kinziskan. Ces députés lui dirent, en l'abordant : " Très-puiſſante Impératrice,

„ notre Nation nous a envoyés ici pour
„ nous jetter aux pieds du trône de votre
„ Majeſté Impériale, & pour la ſupplier
„ humblement de vouloir bien approu-
„ ver l'élection qu'elle a faite, & l'ho-
„ norer de la continuation de ſa bienveil-
„ lance „.

ELIZABETH PETROUNA. 1749.

On les renvoya peu de tems après, avec ordre de dire à leur Kan, que Sa Majeſté Impériale vouloit qu'il lui prêtât ſerment de fidélité au Gouvernement d'Orenbourg, petite fortereſſe que les Ruſſes avoient conſtruite dans ce pays. Le Kan obéit, & promit de ſervir Sa Majeſté Impériale toutes les fois qu'elle le demanderoit.

1750. 1751.

Vers le mois d'Avril 1751 il arriva en Ruſſie un des plus ſinguliers événemens dont on ait jamais entendu parler. On vit arriver à Saint Pétersbourg trois Demoiſelles avec une eſcorte aſſez nombreuſe & qui furent enfermées dans la Citadelle. Elles étoient filles du Comte de Douglas, ancien Lieutenant-Général des armées de Ruſſie, & qui avoit obtenu depuis peu ſa démiſſion. Elles faiſoient leur réſidence à Revel. Elles s'étoient adreſſées au Commandant de cette place, l'avoient prié de les faire mettre aux arrêts, parce qu'elles vouloient annoncer quelque choſe d'important à Sa Majeſté Impériale contre leur pere même, & qui tendoit à la plus noire trahiſon. Le Commandant de la place avoit fait l'impoſſible pour les détourner d'un deſſein ſi contraire aux loix de la nature : il leur fit connoître le danger auquel elles s'expoſoient

ELIZABETH PETROUNA. 1751.

avec toute leur famille, leur repréſenta que les loix de l'Empire exigeoient qu'un dénonciateur ſubît trois fois la torture avant qu'on la donnât à l'accuſé. Ces remontrances furent inutiles: elles le menacerent de porter leurs plaintes à Sa Majeſté Impériale. Il fut obligé de céder à leur opiniâtreté & de les envoyer à Saint Pétersbourg.

Le Comte de Douglas ne tarda pas à être informé du procédé de ſes filles: il ſe rendit promptement à la Capitale pour en arrêter les ſuites fâcheuſes. Ses amis repréſenterent à l'Impératrice, qu'il étoit établi par une loi de Pierre le Grand, que s'il ſe trouvoit des enfans aſſez dénaturés pour accuſer leurs parens, on devoit non-ſeulement ne les pas écouter, mais les renvoyer à leurs parens. L'Impératrice, par une curioſité ordinaire à ſon ſexe, voulut recevoir les dépoſitions des filles du Comte; mais elle prit pour guide ſa clémence ordinaire, & laiſſa tomber cette affaire dans l'oubli. Le public ne fut même pas informé quels étoient les motifs d'accuſation des trois filles.

Sa Majeſté Impériale, voulant faire goûter à ſes ſujets les douceurs de la paix dont l'Empire jouiſſoit alors, leur remit cinq millions ſoixante-huit mille livres qu'ils lui devoient pour la capitation de cinq années, & porta un Edit par lequel il étoit ordonné aux Receveurs de cet impôt, de rendre aux particuliers tout ce qu'ils avoient fait ſaiſir pour cette dette. Sa Majeſté, connoiſſant la protection que les Monarques doi-

vent au commerce, réſolut de tout employer pour le faire fleurir en Ruſſie. Elle établit une banque Impériale, pour prêter de l'argent aux commerçans à ſix pour cent, avec défenſe, ſous des peines très-rigoureuſes, de prendre un intérêt plus conſidérable. ELIZABETH PETROUNA. 1751.

Il étoit bien juſte que cette Princeſſe, qui cherchoit toutes les occaſions de procurer de la ſatisfaction à ſon peuple, en goûtât elle-même. La Grande Ducheſſe ſa niéce accoucha d'un Prince le premier Octobre. Le ſix du même mois l'Impératrice de Ruſſie le tint ſur les fonts de baptême, tant en ſon nom qu'en celui de leurs Majeſtés Impériales dès Romains. Il fut nommé Paul Pétrowits. Elizabeth manifeſta ſa joie par des réjouiſſances de toute eſpèce. Elle ordonna qu'on donnât au Prince nouveau né le titre de Grand Prince.

L'intérêt de l'Etat interrompoit ſeul les plaiſirs d'Elizabeth. Sachant que les loix que Pierre le Grand ſon pere avoit portées ne ſuffiſoient pas pour former un corps de légiſlation, elle ordonna à tous les gens de Juſtice de travailler à former un Code, à l'inſtar de celui qu'on venoit de publier en Pruſſe, ſous le titre de *Code Frédéric.*

1755. Cette Princeſſe, qui diſoit elle-même être la mere des Ruſſes, les traitoit avec une tendreſſe véritablement maternelle : pour augmenter leurs richeſſes, elle diminuoit tous les jours les ſiennes. On leur remit une grande partie de la capilation qu'ils devoient payer cette année.

ELIZABETH PETROUNA. 1756.

Comme la véritable grandeur des Souverains eſt toujours accompagnée de la protection accordée aux ſciences & aux arts, Elizabeth employoit tous les moyens qu'elle croyoit capables de les faire fleurir en Ruſſie. Elle envoya à Moſcou une cinquantaine de médailles d'or & d'argent qui devoient être diſtribuées par le Recteur de l'Univerſité aux écoliers qui s'étoient le plus diſtingués pendant l'année. D'un côté de ces médailles on voyoit la couronne Impériale, le globe & le ſceptre, avec cette légende: *Elizabetha Magna, artium & ſcientiarum protectrix*; de l'autre étoit une couronne de laurier, avec ces mots: *digniori.*

La Souveraine des Ruſſes croyoit pouvoir s'occuper toute entière du bonheur des Ruſſes. Mais du haut de ſon trône, elle jetta ſes regards ſur l'Europe, & la vit toute en feu: l'Anglois & le François combattoient avec une opiniâtreté que la haine excitoit d'un côté & la valeur ſoutenoit de l'autre. Les Pruſſiens, les Saxons & les Allemans étoient armés, & tout prêts à commencer le carnage. Entrons dans quelques détails, la ſuite de cette hiſtoire le demande.

Les Miniſtres qui travaillerent en 1712 & 1713 à la paix d'Utrecht, commirent une faute qui occaſionna la guerre de 1755 entre la France & l'Angleterre. Par ce traité, la France avoit cédé à l'Angleterre l'Acadie, voiſine du Canada, avec toutes ſes anciennes limites: mais on n'avoit pas ſpécifié quelles étoient ces limites. Les Anglois, qui ne cherchoient qu'une occaſion

occaſion pour détruire entièrement le commerce des François, commencerent en 1755 par les attaquer vers le Canada, & leur prirent un nombre incroyable de vaiſſeaux. Le Roi de France prépara dans ſes ports une flotte conſidérable, pour réſiſter aux Anglois, & aſſembla une armée formidable pour attaquer le Roi d'Angleterre George II dans ſon Electorat d'Hanovre. Il envoya dans l'île Minorque environ vingt-cinq bataillons, commandés par le Maréchal Duc de Richelieu, & eſcortés d'une douzaine de vaiſſeaux du premier rang & de quelques frégates : l'île fut emportée, malgré les efforts que firent les Anglois pour la défendre. ELIZABETH PETROVNA. 1756.

L'Impératrice d'Allemagne avoit été obligée de céder dans les dernières guerres la Siléſie au Roi de Pruſſe : elle crut avoir trouvé l'occaſion de reprendre cette province : Auguſte III, Roi de Pologne, vouloit un dédommagement pour la Saxe, que ce Monarque avoit dévaſtée pendant les guerres de 1741. Ces deux Puiſſances, que les intérêts réuniſſoient contre la Pruſſe, ſe lierent avec Elizabeth, Impératrice de Ruſſie, qui prétendoit avoir des ſujets de plainte perſonnels contre Frédéric. Ce dernier, ſachant que le Roi d'Angleterre étoit l'allié de la Ruſſie, craignit qu'il ne l'appellât à ſon ſecours : il ſe ligua avec l'Angleterre, pour empêcher d'un côté que les Ruſſes n'entraſſent en Allemagne, & pour en fermer de l'autre le chemin aux François. Ce fut alors que la politique de l'Europe changea de face : l'inimitié qui ſubſiſtoit depuis plu-

sieurs siécles entre les maisons de France & d'Autriche, fit place à l'amitié sincére. Elles firent un Traité d'alliance, qui fut signé au mois de Mai 1756. La Russie accéda à ce Traité, & promit des sécours.

ELIZABETH PETROUNA. 1756.

Le Roi de Prusse, instruit de ce qui se passe, sent le danger qui le menace. Il conçoit que c'est par la célérité seule qu'il peut l'éviter, se met en campagne, entre dans la Saxe, qu'il trouve sans défense, s'empare de Leipsik, emporte Dresde, se trouve maître de tout le Duché & y leve de fortes contributions. Les Autrichiens veulent secourir les Saxons; mais ils sont défaits sur les confins de la Bohême, & Frederic force quinze mille Saxons, qui sont retranchés dans le Camp de Pirna, avec le Roi Auguste, de se rendre à discrétion. Il accorde au Roi des passeports pour aller en Pologne.

Elizabeth, informée des progrès rapides que faisoit le Roi de Prusse, résolut d'en arrêter le cours. Elle donna ordre au Welt-Maréchal Apraxin d'aller se mettre à la tête des troupes qui étoient sur les frontières, de traverser la Pologne & de passer en Prusse.

1757. Le Roi de Prusse se hâta d'envoyer une armée pour faire face aux Russes, qui, dès la première campagne remporterent plusieurs avantages sur les Prussiens : mais le Welt-Maréchal Apraxin, malgré ces avantages, se replia sur les frontières de Russie. L'Impératrice en fut mécontente au point qu'elle lui ôta le commandement de ses troupes, le donna au Général Fer-

ner, avec ordre de pouſſer avec vigueur les opérations contre les Pruſſiens. La retraite précipitée du Welt-Maréchal Apraxin fit ſoupçonner qu'il avoit des intelligences ſecretes avec l'ennemi. L'Impératrice le fit arrêter à Narva & lui fit faire ſon procès. Il fut attaqué peu de tems après d'une maladie qui le conduiſit au tombeau, dès le mois de Septembre. ELIZABETH PETROUNA. 1757.

La nuit du 21 au 22 Décembre, la Grande Ducheſſe accoucha d'une fille qui fut nommée Anne Pétrouna : mais cette jeune Princeſſe mourut peu de tems après.

Le Comte de Beſtuchef-Remin, grand Chancelier de Ruſſie, avoit mérité, par ſes grands talens dans le miniſtère, toute la confiance de l'Impératrice, l'avoit obtenue & conſervée pendant pluſieurs années : mais elle le fit arrêter le 26 Février, au grand étonnement de tout le monde, & lui ôta ſes dignités. Les Commiſſaires que l'Impératrice avoit nommés pour faire ſon procès, après l'avoir convaincu de trahiſon envers l'Etat & la Souveraine, le condamnerent à mort : l'Impératrice ſe contenta de l'exiler ſur une de ſes terres, & lui laiſſa tous ſes biens de patrimoine. 1758.

Le Général Fermer rentra dans les Etats du Roi de Pruſſe, s'empara de Konigſberg, d'Elbing & de toute la Pruſſe. L'Impératrice de Ruſſie, inſtruite des ſuccès de ſes troupes, déclara formellement qu'elle rendroit aux Pruſſiens tout le mal qu'ils feroient aux Saxons, & qu'elle ne mettroit les armes bas que quand le Roi de Pruſſe auroit dédommagé celui de Pologne juſqu'au dernier ſou. Pour cet effet

elle fit marcher une armée de trente mille hommes en Siléſie, & envoya ordre au Général Fermer de continuer ſes opérations dans les Etats du Roi de Pruſſe. Sa Majeſté Pruſſienne accourut au ſecours de ſes Etats avec une partie de ſon armée, joignit les troupes qui étoient deſtinées à faire face aux Ruſſes, attaqua les derniers près du village de Zorndorf dans la nouvelle marche de Brandebourg le 25 Août. La bataille fut ſanglante, & la perte conſidérable de part & d'autre, parce que la réſiſtance fut toujours égale à l'attaque. Les deux partis s'attribuerent la victoire: l'on chanta le *Te Deum* à Berlin, & à S. Pétersbourg. Le Roi de Pruſſe avoit trop d'ennemis ſur les bras, pour que les Ruſſes fixaſſent toute ſon attention. Il laiſſa une partie de ſes troupes dans le Brandebourg, & retourna avec l'autre dans la Saxe où ſa préſence étoit néceſſaire. Le Général Fermer prit quelques forteresſes dans le Brandebourg, &, voyant la ſaiſon trop avancée pour continuer ſes opérations, il repaſſa la Viſtule, mit ſes troupes en quatier d'hiver dans la Pruſſe, où il avoit des magaſins très-bien fournis.

ELIZABETH PETROUNA. 1758.

L'Impératrice de Ruſſie étoit parvenue à un trop haut degré de puiſſance, pour que les Etats qui l'environnoient ne ſuiviſſent pas ſes volontés comme des loix. Les Curlandois, comme on l'a vu, n'avoient point de chef, & n'oſoient en prendre un, parce qu'ils craignoient de faire un choix qui lui déplût. Ils ſurent que Sa Majeſté Impériale verroit, avec

plaiſir le Prince Charles de Saxe, fils du Roi de Pologne, Souverain de ce Duché, & réſolurent de l'élire. Pour remplir les formalités requiſes dans la conjoncture où ils ſe trouvoient, ils envoyerent des députés à Varſovie pour ſupplier Sa Majeſté Polonoiſe & la République, de procurer la délivrance du Duc Erneſte de Biren & de ſa famille. Sur la réponſe qu'on fit à ces députés, que l'intention de l'Impératrice de Ruſſie étoit de ne jamais rendre la liberté à ce Duc ni à ſes enfans mâles; mais qu'elle verroit de bon œil qu'on élût le Prince Charles de Saxe, les Etats s'aſſemblerent & l'élurent.

ELIZABETH PETROUNA. 1758.

Elizabeth ſavoit ſe faire craindre; elle ſavoit encore mieux ſe faire aimer. Les peuples même chez leſquels elle portoit la guerre, s'empreſſoient à publier ſes louanges. Un profeſſeur de l'Univerſité de Konigsberg fut l'interprête de ſes compatriotes le jour de l'Anniverſaire de la naiſſance de cette Princeſſe; il lui adreſſa un compliment dont voici la traduction.

„ Auguſte Princeſſe, l'année dans ſa ré-
„ volution ne ſert qu'à meſurer ta gloire.
„ Aimable Souveraine qui embellis le trô-
„ ne, & qui fais les délices du plus vaſte
„ Empire, l'Aurore même conduit le fil
„ de tes jours par ſa carrière ſemée de ro-
„ ſes. Chaque matin, après avoir récréé
„ les yeux de tes peuples, elle te cede
„ ſa place & te laiſſe le ſoin de réjouir
„ leur cœur. L'Univers, perdant ton Pere,
„ retrouva en toi ce qu'il déſire toujours,
„ & qu'il obtient rarement. Le monde ne
„ manque jamais de Souverains, mais il

ELIZABETH PETROUNA. 1758.

„ en eſt peu qui aient ta grandeur d'ame
„ & ta clémence; peu qui regardent l'hu-
„ manité comme ce qu'il y a de plus ſa-
„ cré, & qui ſachent, comme toi, l'al-
„ lier à l'or du ſceptre; peu dont le cœur
„ témoigne, auſſi ſouvent que le tien, ſa
„ compaſſion par les larmes.

„ Tout Monarque qui montre un cœur
„ inſenſible, manque aux devoirs de la
„ Royauté. Il paroît être le chef de l'Etat;
„ mais il ne l'eſt point en effet, parce
„ qu'il n'eſt pas digne de l'être. S'il n'a
„ point les véritables ſentimens de l'hu-
„ manité, ce n'eſt qu'une idole ſur le trô-
„ ne. Si tous les Souverains te reſſem-
„ bloient, grande Princeſſe, le bonheur
„ d'être né ſujet ſeroit plus digne d'envie;
„ que le brillant fardeau des Sceptres &
„ des Couronnes.

„ La Providence t'offre aujourd'hui ce
„ moment rare & précieux où ta magna-
„ nimité peut ſe montrer dans tout ſon
„ éclat. Elle te met en main le pouvoir
„ de réunir des mers, à l'exemple de
„ Pierre le Grand. Fais voir toute ta clé-
„ mence, & que tes puiſſantes armes ſer-
„ vent plutôt à protéger qu'à effrayer. Tu
„ as déja fait grace aux Pruſſiens d'une
„ partie de leurs dettes: quelles douces
„ eſpérances ne nous laiſſes-tu pas conce-
„ voir pour l'avenir!

„ Avec ces ſentimens nous nous rap-
„ pellons bien agréablement le ſouvenir
„ de ton berceau; de cette heureuſe épo-
„ que marquée par la Providence pour le
„ don qu'elle vouloit faire au monde. Tu
„ parois au jour, ta mere t'embraſſe, &

„ l'année couronnée par ta naiſſance finit
„ glorieuſement ſon cours, lorſque tu
„ commences ta carrière. Elle diſparoît
„ en montrant la brillante aurore de l'an-
„ née qui la ſuit, & le plus beau gage du
„ bonheur futur des Ruſſes.

ELIZABETH PETROUNA. 1758.

„ Le bruyant airain fait treſſaillir nos
„ remparts d'allégreſſe, & t'envoie ſon
„ offrande ſur la nue qu'il pouſſe dans
„ les airs. Il ne tonne point en ce jour
„ pour effrayer nos contrées & pour en-
„ ſanglanter nos plaines. Cette terrible
„ machine fait oublier aujourd'hui qu'elle
„ n'a été inventée que pour allarmer &
„ déſoler la nature. Elle juſtifie ſon in-
„ vention en célébrant, par ſon tonnerre,
„ les louanges d'Elizabeth. Au bruit dont
„ elle remplit les airs, la Newa ſe réveille,
„ & malgré le joug ſous lequel le froid
„ Aquilon la retient, elle s'efforce, Au-
„ guſte Princeſſe, d'exalter la liberté dont
„ l'heureux citoyen de Pétersbourg jouit
„ ſous ton Empire. Si aujourd'hui elle ne
„ roule pas majeſtueuſement ſes ondes
„ vers le rivage, elle ſe pare du moins
„ de ſes glaces brillantes, comme d'un
„ habit de fête. Dans une autre ſaiſon
„ ſes eaux coulent pour ton ſervice;
„ maintenant tu la vois tranquille à tes
„ pieds te rendre ſes hommages d'une ma-
„ nière différente.

„ Aimable Souveraine, la plus digne
„ de régner ſur les mortels, que le jour
„ qui te conſerve à tes peuples eſt pré-
„ cieux! Puiſſe ce jour de fête devenir
„ une aurore de paix, pour ces infortu-
„ nés pays que la guerre déſole! puiſſe

ELIZABETH PETROUNA. 1758.

„ cet heureux jour, être bientôt ſuivi du „ rétabliſſement de la tranquillité géné- „ rale, objet des vœux & des ſoupirs de „ tant de peuples !

„ Rien n'illuſtre plus la naiſſance des „ têtes couronnées que leur amour pour „ l'humanité. Leur véritable gloire eſt de „ faire le bonheur du monde. „

1759.

La ſatisfaction qu'Elizabeth goûtoit au milieu de ſes proſpérités fut troublée par la mort de la grande Princeſſe Anne Pétrouna, fille du Grand Duc, qui arriva le trente Mars de cette année. Elle n'avoit qu'un an & trois mois.

Sa Majeſté, voulant donner des marques de ſon amitié à pluſieurs perſonnes de la Cour dont la fortune étoit bornée, & qu'elle ne pouvoit ſoulager à cauſe des grandes dépenſes que lui occaſionnoit la guerre, elle leur permit de faire une loterie de cent ſoixante-mille billets : cette loterie fut remplie dans moins de huit jours. C'eſt la première que l'on ait vu en Ruſſie.

Le Général Fermer, ne ſe ſentant pas aſſez de forces pour commander une armée auſſi nombreuſe que celle des Ruſſes, demanda ſa démiſſion, & Sa Majeſté Impériale donna le commandement de ſes troupes au Général Soltikoff, avec ordre de pouſſer avec vigueur les opérations contre le Roi de Pruſſe. Il entra en Poméranie, ſe rendit à Francfort ſur l'Oder, où il fut joint par les Généraux Laudon & Haddick, qui commandoient un corps de troupes Allemandes : Ils camperent à Paltzi. Le 23 Juillet le Roi de Pruſſe les

attaqua avec un corps d'armée conſidérable : mais il fut repouſſé avec beaucoup de perte & obligé d'abandonner le champ de bataille. Sa Majeſté Pruſſienne, dont le courage croiſſoit par les défaites, réunit pluſieurs corps conſidérables à celui qui avoit été défait, attaqua une ſeconde fois les Ruſſes contre Francfort ſur l'Oder : mais il fut encore battu. Toutes les rélations de ces deux actions font un éloge complet de la valeur des ſoldats de part & d'autre, de l'habileté & du courage de ceux qui les commandoient. Le Comte de Soltikoff eut la généroſité d'attribuer la victoire des Ruſſes à l'habileté du Général Laudon & à la valeur des Autrichiens. Le Général Laudon fit de ſon côté les plus grands éloges de la capacité du Comte de Soltikoff & lui attribua tout l'honneur de la victoire. Les ames véritablement élevées ne deſcendent point aux baſſeſſes de la jalouſie, & l'hiſtoire ſe fait un devoir de publier leurs vertus. Le grand Turenne & le grand Condé étoient rivaux, & l'un ne fut jamais jaloux de la gloire de l'autre.

ELIZABETH PETROUNA, 1759.

L'Impératrice de Ruſſie, flattée de l'avantage que ſes troupes remportoient ſur celles du Roi de Pruſſe, donna un manifeſte, pour prouver qu'on avoit eu tort de ſe plaindre de la lenteur de ſes opérations; elle diſoit que ſes Généraux avoient mené conſtamment les Ruſſes à l'ennemi; qu'ils l'avoient chaſſé de la Pologne, avoient établi une partie du théatre de la guerre dans ſon propre pays, où ils l'avoient battu pluſieurs fois. Elle envoya

aux Officiers de ſon armée des récompenſes dignes de ſa magnificence, accorda aux ſoldats ſix mois de paye, outre la ſolde ordinaire, & les affranchit de toute corvée pendant le reſte de leur vie. Le Général Laudon reçut des préſens dignes de ſes ſervices.

ELIZABETH PETROUNA. 1759.

Le Général Soltikoff ſe trouvant indiſpoſé, reſta dans l'inaction pendant preſque toute la campagne de 1760. Il ſe mit enfin en marche, envoya le Général Totleben attaquer Berlin, qu'il prit le 9 Octobre, en exigea quinze cens mille écus de contribution payés comptant, un million en lettres de change, deux cens mille écus de douceur pour les ſoldats, prit un million d'argent monnoyé dans le treſor, &c. Il en ſortit le 13 du même mois. Pluſieurs partis de Ruſſes ſe répandirent enſuite dans la moyenne & la nouvelle Marche, qu'ils ravagerent.

1760.

L'Impératrice, mécontente du peu de ſuccès que ſes troupes avoient eu contre les Pruſſiens, rappella le Welt-Maréchal Soltikoff, & confia le commandement au Maréchal Comte de Buturlin : mais il ne fit aucune entrepriſe conſidérable. Un détachement de ſon armée, commandé par le Général Romanzoff, prit cependant Colberg le 16 Décembre. Cette ville, étant ſituée ſur le bord de la mer, ſoutint longtems le ſiége & coûta beaucoup de monde aux Ruſſes. La garniſon, qui étoit compoſée de trois mille hommes & de quatre-vingts Officiers, ſe rendit priſonnière de guerre. Les Ruſſes y trouverent 146 pièces de canon, 18 drapeaux & 14 étendards.

1761.

Ils mirent en liberté trente de leurs officiers & deux cens trente-ſix de leurs ſoldats qui étoient priſonniers dans la place. Peu de tems après la priſe de cette ville, treize vaiſſeaux Pruſſiens chargés de proviſions vinrent croiſer près de la rade, pour ſavoir des nouvelles du ſiége; le Général Romanzoff fit mettre dans des chaloupes des ſoldats Ruſſes vêtus d'uniformes Pruſſiens, & leur ordonna d'aller dire aux capitaines de ces navires que la place tenoit encore; mais qu'on y manquoit de vivres, & que le Commandant les prioit inſtamment d'entrer promptement dans le port : ils le firent de la meilleure foi du monde. Cette ruſe procura aux Ruſſes une infinité de choſes dont ils avoient beſoin. La ſaiſon étant trop avancée pour continuer la campagne, les troupes entrerent de part & d'autre en quartier d'hiver. ELIZABETH PETROWNA. 1761.

L'intention de l'Impératrice de Ruſſie étoit de pouſſer, l'année ſuivante, les opérations contre les Pruſſiens avec toute la vigueur poſſible. Pour cet effet, elle avoit donné des ordres précis à tous les Gouverneurs de provinces de lever des recrues & de les tenir prêtes à marcher dès le commencement de la campagne prochaine. Elle avoit pris la ferme réſolution d'abattre tout-à-fait la puiſſance du Roi de Pruſſe : ſi cette Princeſſe n'avoit pas réuſſi, elle auroit du moins beaucoup embarraſſé le Monarque; mais elle mourut le 5 Janvier, après une maladie de quinze jours. Elle étoit âgée de 51 ans & 7 jours. Il eſt difficile d'exprimer la douleur que ſa mort 1762.

ELIZABETH PETROUNA. 1762.

cauſa aux Ruſſes : Elle les regardoit comme ſes enfans; ils la regardoient comme leur mere. Ils conſerveront à jamais le ſouvenir de ſa grandeur d'ame, de ſa généroſité, & principalement de ſa clémence ; vertu qu'elle fit éclater dès ſon avénement à l'Empire par le vœu extraordinaire de ne faire mourir perſonne pendant ſon regne. Elle le remplit ſcrupuleuſement, & mérita le ſurnom *d'Elizabeth la Clémente*, qui lui fut donné par la voix unanime de tous ſes ſujets. La nature, pour ne pas la rendre parfaite à demi, l'avoit ornée de tous ſes dons : elle avoit la taille majeſtueuſe, & la figure d'une rare beauté : c'étoit la plus belle femme de la Cour. Elle avoit le cœur tendre : mais elle ne devoit compte au public que des actions qu'elle faiſoit en public.

Peu de momens avant de mourir, elle recommanda à ſon neveu de marcher ſur les traces de ſes ancêtres, & particulièrement ſur celles de Pierre le Grand, ſon aïeul. Elle pria Dieu d'accorder à ce jeune Prince un regne long, heureux & glorieux.

CHAPITRE QUINZIEME.

Pierre de Holſtein Gottorp, dit PIERRE III.

PIERRE III. 1762.

AUSSI-TÔT qu'Elizabeth eut rendu les derniers ſoupirs, le Grand Maréchal de la Couronne annonça aux Grands de l'Etat & aux Miniſtres qui étoient aſſemblés dans l'Antichambre, que l'Impératrice

n'étoit plus, & que Pierre de Holſtein Gottorp prenoit les rênes du gouvernement, comme Empereur de toutes les Ruſſies. On manda auſſitôt au Sénat, au Sinode & à la Généralité de ſe rendre à la Cour : on fit aſſembler les Gardes du Corps, & on donna ordre à la garde, au corps d'artillerie, & aux régimens de campagne de ſe ranger devant le Palais avec leurs drapeaux. Le nouvel Empereur dreſſa le manifeſte & le formulaire du ſerment qu'on devoit lui prêter. Un des conſeillers d'Etat le lut à toute l'aſſemblée. PIERRE III. 1762.

Pierre III. commença ſon regne par prouver aux nobles Ruſſiens le cas particulier qu'il faiſoit d'eux. Il leur accorda pluſieurs priviléges, entr'autres celui de voyager & de voir les pays étrangers, ſans en demander la permiſſion au Souverain, ce que ſes prédéceſſeurs n'avoient jamais accordé que comme une grace particulière. Il abolit l'inquiſition ſecrete qui avoit été établie par Pierre I, & ordonna que les criminels fuſſent jugés dans les tribunaux publics, ſelon la plus exacte juſtice. Sa Majeſté diminua les impôts.

Ce Prince ſe faiſoit aimer du peuple & des nobles; mais il ſe fit bientôt haïr par les ſoldats & par le Clergé. Il caſſa la compagnie des Gardes du corps, quoiqu'elle eût elle-même placé Elizabeth ſur le trône, & toujours mérité de cette Princeſſe une conſidération particulière; il fit habiller les régimens des gardes à la Pruſſienne. Il forma le projet de s'emparer des biens du Clergé & de les annexer à la Couronne, & de donner des penſions aux Eccléſiaſtiques.

PIERRE III. 1762.

Pierre III avoit le cœur naturellement sensible : il rappella tous les exilés, du nombre desquels étoit le Felt-Maréchal Comte de Munich : toute la famille de ce Général alla au-devant de lui & l'arrosa des larmes que la joie lui faisoit répandre. Les Officiers & les soldats qu'il avoit autrefois conduits dans les hazards, se rangerent autour de lui, & tous donnerent des marques de la satisfaction qu'ils goûtoient en le voyant. Ces graces accordées par le Souverain lui gagnoient les cœurs : mais on voyoit de mauvais œil les intentions où il étoit de tenir une conduite toute opposée à celle d'Elizabeth, qui régnoit encore dans les cœurs. Il reçut l'ordre de Prusse, qui est *l'Aigle noir*, donna un repas à tous les Prussiens de quelque considération, où la première santé qui fut bue, fut celle du Roi de Prusse. L'Empereur refusa pendant long-tems de donner audience aux Ambassadeurs de Vienne, de France & de leurs alliés, conféra l'ordre de Ste. Anne à Biren, ancien Duc de Curlande, qu'il avoit rappellé, ordonna qu'on le traitât en Souverain, nomma l'aîné de ses fils Général de la Cavalerie, & le second Général de l'Infanterie. Il fit venir plusieurs Officiers Prussiens pour apprendre aux Russes l'exercice à la Prussienne.

Le 28 Mai le Sénat publia enfin, par ordre de l'Empereur, une Ordonnance par laquelle tous les revenus du Clergé étoient réunis au Domaine du Souverain, & l'on assignoit de simples pensions aux Ecclésiastiques. Celle des Archevêques étoit fixée

à cinq mille roubles, celle des Evêques à trois mille. Les Abbés furent partagés en trois classes : on assigna cinq cens roubles par an à ceux de la première, trois cens à ceux de la seconde, & cent cinquante à ceux de la troisième. Par la même ordonnance il étoit défendu à toutes les Communautés Religieuses, sans exception, de recevoir un novice au-dessous de l'âge de trente ans. PIERRE III. 1762.

Pierre III ne se contenta pas de diminuer les biens du Clergé, il voulut les forcer à réformer leurs habits, & abolir l'usage des images dans l'Eglise : il fit venir à la Cour l'Archevêque de Novogorod, lui dit qu'il vouloit que tous les Prêtres fissent couper leur longue barbe, & portassent l'habit des Ministres des Eglises réformées. Il ajouta que son intention étoit qu'on réformât la prodigieuse quantité d'images que les Russes exposoient dans les Eglises, & qu'on la bornât à celle du Crucifix & de la Vierge.

Ce fut sans étonnement qu'on vit l'Empereur de Russie faire la paix avec le Roi de Prusse : il lui rendit tout ce que les Russes avoient conquis sur lui, & s'engagea à lui fournir vingt mille hommes, qu'il pourroit employer par-tout où il le jugeroit à propos. Le 20 Juin il fit publier la paix entre les Prussiens & les Russes, & donna des fêtes à tous les Ministres étrangers, excepté à ceux de Vienne & de Versailles.

Le peuple, le clergé, les soldats étoient trop de mécontens à la fois contre Pierre III : il succomba enfin ; fut dé-

trôné le 9 de Juillet, & conduit dans la
PIERRE III. 1762 fortereſſe de Schluſelbourg, où il mourut, dit-on, d'une violente colique hémorroïdale. Son épouſe fut proclamée Impératrice, & regne aujourd'hui ſous le nom de Catherine II.

Pierre crut que le trône lui donnoit le droit de ſe livrer à toutes ſes paſſions & à tous ſes caprices : il n'avoit pas même aſſez de réſerve pour marquer des égards à ſes Gardes & à leurs Officiers. On aſſure qu'il dit un jour au régiment de Préobrazinski, lequel étoit à la parade, qu'il le battroit avec cinquante Pruſſiens. Il fut dupe de ſon imprudence, & laiſſa à la poſtérité un exemple bien frappant des malheurs auxquels s'expoſent ceux qui ne prennent pour guide que leur caprice.

Fin du Tome III.

612761